


ÆDES CHRISTI
in Academia Oxoniensi



EXPÉDITIONS ET PÈLERINAGES

DES

SCANDINAVES EN TERRE SAINTE

AU TEMPS DES CROISADES

PAR LE COMTE

PAUL RIANT

« Fram, fram! kristmenn, krossmenn, konungsmenn;
« (*Sus, sus! chrétiens, croisés, gens du roi!*) »

(OLAFS SAGA HELGA, ch. CCXXIV.)

Fredk York Powell
1891

PARIS

M DCCC LXV

LES

SCANDINAVES EN TERRE SAINTE.

Paris. —Imprimerie de Ad. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.

EXPÉDITIONS ET PÈLERINAGES

DES

SCANDINAVES EN TERRE SAINTE

AU TEMPS DES CROISADES

PAR LE COMTE

PAUL RIANT

« Fram, fram! kristmenn, krossmenn, konungsmenn!
« (*Sus, sus! chrétiens, croisés, gens du roi!*) »

(OLAFS SAGA HELGA, ch. CCXXIV.)

PARIS

M DCCC LXV

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

AVERTISSEMENT.

Dans l'étude historique qui va suivre, nous avons cherché à faire connaître quelles ont pu être, au temps des croisades, « LES RELATIONS DES ROYAUMES SCANDINAVES (NORVÉGE, DANE- « MARK ET SUÈDE) AVEC LA TERRE SAINTE », relations qui comprennent, comme on le verra, des expéditions armées, des pèlerinages, des voyages, et enfin des négociations relatives à l'envoi en Orient de subsides levés dans le Nord. En raison même de l'étendue de ce cadre, nous avons dû négliger des faits qui auraient pu s'y rattacher, mais qui n'en faisaient point rigoureusement partie : c'est ainsi que nous avons laissé de côté, en premier lieu, « l'*Histoire des guerres saintes prêchées dans le Nord contre les Slaves païens* », quelque influence que ces expéditions aient pu avoir sur celles de Palestine ; en second lieu, tous les « *pèlerinages, voyages ou expé-* « *ditions faits par les Scandinaves dans le midi de l'Europe,* « *en Afrique, ou en Asie* », mais qui n'avaient point pour but la Terre Sainte elle-même ; nous nous sommes contentés également de signaler, sans nous y arrêter, d'autres faits qui appartenaient d'une façon plus immédiate à notre sujet, mais

que nous nous réservons de traiter plus tard, et dont l'étude complétera « l'HISTOIRE DES RELATIONS DES SCANDINAVES AVEC « L'ORIENT EN GÉNÉRAL » ; nous voulons parler de tout ce qui concerne : 1° *les Rapports des royaumes du Nord avec l'empire byzantin; 2° le commerce des Scandinaves avec la Méditerranée et l'Orient.*

Notre récit devant contenir forcément une très-grande quantité de noms propres appartenant aux langues du Nord et d'apparence plus ou moins barbare, nous avons dû chercher à écrire ces noms propres d'après certaines règles qui nous permissent de leur donner, quelle que fût la diversité de leur origine, une certaine apparence d'uniformité. Nous les avons donc écrits le plus souvent possible suivant l'orthographe de la langue, aujourd'hui éteinte, qui se parlait au Moyen Age dans le Nord tout entier, *de la langue* NORRAINE, ne faisant exception que, 1° pour quelques noms de villes ou de provinces importantes déjà francisés, ou manquant au vocabulaire de la langue scandinave ancienne ; 2° pour quelques noms de personnes qui se trouvaient dans le même cas ; 3° pour certains noms danois et suédois du XIII[e] et du XIV[e] siècle, fixés dès cette époque d'une façon trop certaine pour être ramenés à l'orthographe ancienne. Nous avons presque toujours traduit les surnoms en français ; nous aurions voulu faire de même pour les prénoms empruntés au martyrologe latin ; une raison toute particulière nous en a empêché : leur union presque constante avec des noms patronymiques, composés de la forme scandinave de ces prénoms et de la terminaison *son* (fils) : on aurait pu toujours écrire *Pierre, Jacques, Jean,* au lieu de *Pètr, Jakob, Johan;* mais on ne pouvait dire *Pierre Jakobsson, Jacques Johansson;* force a donc été d'écrire partout *Pètr, Jakob, Johan.* D'ailleurs, dans la plupart des cas, les noms du Nord ne sont barbares qu'en ap-

parence, la prononciation réduisant presque toujours à une seule, les consonnes qui s'y trouvent juxtaposées deux à deux ou trois à trois.

En raison même de ce grand nombre de noms propres qui devaient venir hérisser notre texte, nous avons dû être aussi sobre que possible d'emprunts directs aux vocabulaires des langues du Nord; cependant un certain nombre de mots, dont le sens d'ailleurs est fixé par le récit au fur et à mesure qu'ils s'y présentent, ont dû faire exception; en voici la liste :

NORRAIN. (Le *Norrois* des chroniqueurs français.) Équivalent de *Scandinave ancien*, *Altnordische* (allemand), *Oldnordish* (anglais).
SAGA (mot à mot, *dit*), chronique ou conte en langue norraine.
DRAPA (prononcez *Drópa*), chant en langue norraine.
SKALDE, poëte norrain.
RUNE, caractère employé dans les inscriptions norraines dites *runiques*, gravées sur des pierres dites *Runstènes*.
VIKINGS, pirates scandinaves, les Normands des chroniques latines du xe siècle.
VÆRINGS, Scandinaves au service des princes de Russie et des empereurs d'Orient. (Norr., *Væring;* grec, *Varangoï*; russe, *Variasi*.)
JARL (pron. *Iarl*), titre viager (lat., *Comes*).
LENDIMADR, titre viager, le *leude* mérovingien.
THING, assemblée du peuple.
LAGMAN, en Islande, chef de l'île; en Suède, feudataire électif.
JÓRSALAFERD, voyage à Jérusalem, croisade, pèlerinage en Terre Sainte.
JÓRSALAFARI, voyageur à Jérusalem, croisé, pèlerin en Terre Sainte.

EXPÉDITIONS ET PÈLERINAGES

DES

SCANDINAVES EN TERRE SAINTE

AU TEMPS DES CROISADES.

INTRODUCTION.

SOURCES DU SUJET. — Chroniques en langue norraine *(Sagas)*. — Recueils divers en langue norraine. — Sagas mythiques et romanesques. — Chroniques danoises et suédoises en langue vulgaire. — Sources latines écrites en Danemark et en Suède. — Chroniques des autres pays de l'Europe. — Diplômes. — Monuments archéologiques. — Historiens scandinaves modernes.

ORIGINES, CAUSES ET CARACTÈRE GÉNÉRAL DES RELATIONS DES SCANDINAVES AVEC LA TERRE SAINTE. — Origines mythiques et légendaires des relations des Scandinaves avec l'Orient. — Caractère et mœurs des Scandinaves. — Leur esprit d'aventure. — État de la société dans le Nord. — Norvége. — Colonies norvégiennes. — Danemark. — Suède. — Russie scandinave. — État des Églises du Nord dans les premiers siècles de la conversion. — Église danoise. — Église norvégienne. — Église suédoise. — Caractère géneral des relations des Scandinaves avec la Terre Sainte. — Quelle part ont prise aux croisades latines les Scandinaves en général ? — Quel rôle, dans la participation aux grandes croisades, a joué chacun des royaumes du Nord ? — Expéditions particulières des Scandinaves en Terre Sainte (*Jórsalaferd*). — Caractère et nature de ces expéditions.

C'est l'opinion de la plupart des historiens modernes que les royaumes du Nord restèrent étrangers au grand mouvement religieux qui, pendant deux siècles, précipita vers l'Orient les invasions latines, et que, le tumulte des guerres saintes étant resté sans écho dans le Nord, elles ne purent y produire de résultats

sensibles sur l'état intérieur des trois royaumes scandinaves. Niée par Koch, Heeren, Gibbon, la présence des Scandinaves aux croisades n'a été admise de nos jours qu'à titre légendaire, et avec une extrême réserve par Wilken[1], en Allemagne, Mills[2], en Angleterre, et Michaud[3], en France. Cette hésitation ou ce silence ne doit point surprendre de la part d'écrivains étrangers au Nord; il eût été singulier, au contraire, de voir admise par eux une opinion qui trouvait, dans les pays scandinaves eux-mêmes, des adversaires tels que Lagerbring[4] et Dalin[5], ou des défenseurs aussi circonspects que Suhm[6] et Münter[7]. Mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi, et l'école historique du Nord, appuyée sur de nouveaux documents ou sur une interprétation plus saine des anciens, revendique, pour les Scandinaves du Moyen Age, une place dans l'histoire des croisades et des pèlerinages en Orient. Avant de suivre et d'exposer ces doctrines récentes et de chercher à établir, d'une façon certaine, quelle part il faut assigner aux gens du Nord dans les grandes expéditions latines du XII[e] et du XIII[e] siècle, et quelles ont pu être, au Moyen Age, leurs relations avec la Terre Sainte, il est donc nécessaire de passer en revue les sources et les documents anciens et nouveaux dont nous venons de parler, et de donner une idée des matériaux à l'aide desquels il est possible de reconstituer l'histoire scandinave du Moyen Age, et en particulier celle de la période qui va nous occuper.

Sources du sujet.

En 1728, dans le grand incendie qui dévora la moitié de Copenhague, une quantité considérable de manuscrits islandais avait brûlé, et leur patient collecteur, Arni Magnússon, disait, en pensant à ces trésors perdus: « Une obscurité tellement épaisse « enveloppe aujourd'hui les études nationales, qu'à peine dans

[1] Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge*, Leipzig, 1827, 7 vol. in-8°.

[2] Mills, *The History of the Crusades*, Londres, 1822, 2 vol. in-8°.

[3] Michaud, *Histoire des Croisades*, Paris, 6 vol. in-8°.

[4] Lagerbring, *Svea Rikes Historia*, Stockholm, 1769-1783, 4 vol. in-4°.

[5] Dalin, *Svea Rikes Historia*, Stockholm, 1703, 4 vol. in-4°.

[6] Suhm, *Historie af Danmark*, Copenhague, 1782-1812, 11 vol. in-4°.

[7] Munter, *Kirchengeschichte von Dänemark und Norwegen*, Leipzig, 1831, 3 vol. in-8°.

« cent ans en restera-t-il quelque trace[1]. » Au désastre n'avait échappé qu'un petit nombre de documents, et l'on était convenu de dire que, à part quelques arides chronologies, toute la littérature historique du Moyen Age scandinave se trouvait désormais réduite à des récits locaux, sans importance pour l'histoire des peuples du Nord et *à fortiori* pour celle de l'Europe. Mais depuis quelques années, grâce à ce zèle pour les antiquités qui s'est emparé à la fois des quatre universités et des sociétés savantes du Nord, les moindres manuscrits, les *runes* les plus insignifiantes, ont été l'objet d'études spéciales. On a appliqué les principes de la critique moderne à ce qui restait des monuments littéraires ou épigraphiques du Moyen Age; un grand nombre de documents inédits ont été publiés, d'inscriptions, dessinées et expliquées; on a commencé et l'on poursuit de grandes collections de chartes et de diplômes; enfin, de toutes parts s'amassent des matériaux qui ne demandent plus qu'à être mis en œuvre.

Chroniques en langue norraine (*Sagas*).

De ces ressources nouvelles les plus importantes sont les éditions des chroniques ou *sagas,* écrites au Moyen Age dans la langue scandinave ancienne aujourd'hui éteinte, et que nous sommes convenus de désigner par le nom de *norraine*[2]. Ces chroniques, presque toutes composées en Islande, et en général par des bénédictins nés dans cette île, datent d'époques ou contemporaines ou peu éloignées des croisades elles-mêmes. Les plus anciennes ne furent pas, il est vrai, mises en écrit avant le milieu du XIIe siècle, l'année 1117 étant la date assignée par la critique à la rédaction des plus anciens documents de la littérature norraine[3]. Mais nous devons remarquer, en premier lieu, que, plus l'on avance dans le récit des croisades, plus la valeur historique de ces chroniques (qui finissent par acquérir, pour les faits du XIIIe siècle, l'autorité de témoignages oculaires) doit augmenter; en second lieu, que, pour les événements

[1] *Antiquités russes*, t. I, p. XV.

[2] Voir l'avertissement.

[3] La loi ancienne d'Islande, mise en écrit en 1120, et l'*Islendingabók* d'Ari le Savant († 1148). (Voir *Antiquités russes*, t. I, préface, p. XVIII, t. II, p. 227; *Annálar Islenzkir* ad ann. 1117.)

même du XIe et du XIIe siècle, dont un intervalle plus ou moins long séparait ceux qui, au XIIIe, les racontèrent dans leurs sagas, celles-ci offrent un caractère d'authenticité tout particulier. Les sagas ne sont, en effet, dans la plupart des cas, que la paraphrase traditionnelle de chants composés par les héros des récits mêmes ou par les *Skaldes* qui les accompagnaient. Ces chants ou *drápas*, soigneusement retenus de génération en génération, soit à cause des souvenirs historiques qu'ils perpétuaient, soit même pour leur valeur littéraire et comme spécimens de la prosodie compliquée du Nord, deviennent les guides naturels des textes où ils sont insérés et garantissent la véracité des chroniqueurs qui les commentent. Les plus importantes des chroniques écrites en langue norraine sont les *Sagas Royales* ou Monographies des rois de Norvége. Elles nous sont parvenues, soit rédigées isolément, soit réunies dans des recueils qui en contiennent un nombre plus ou moins grand. Le plus célèbre de ces recueils est celui qui porte le nom d'*Heimskringla*[1] ou Cercle du Monde, et qui fut fait au XIIIe siècle par l'Islandais Snorri Sturluson. L'Heimskringla peut même être considérée plutôt comme une refonte que comme une simple reproduction des sagas royales, et par l'importance, l'étendue et l'intérêt, ne le cède à aucune des grandes chroniques d'Occident; elle comprend l'histoire de Norvége depuis les temps fabuleux jusqu'en 1177. L'Islandais Snorri Sturluson, que la haute position qu'il occupait dans sa patrie mit à même de profiter de toutes les traditions écrites ou orales relatives à l'histoire scandinave, est, pour tout ce qui concerne les croisés du Nord, l'autorité la plus respectable. Après l'Heimskringla viennent d'autres recueils de sagas royales; ces recueils se trouvent dans un certain nombre de manuscrits, dont les plus célèbres portent des noms bizarres souvent empruntés à leur apparence matérielle. Ce sont la *Morkinskinna*, mot à mot peau pourrie, la *Hrokkinskinna*, ou peau rugueuse, le

[1] Publiée : 1° avec interprétation latine et suédoise par Peringskjold, Stockholm, 1697, 2 vol. in-fol. (édition rare, mais très-défectueuse) ; 2° avec une nouvelle interprétation latine par Schöning, Thorlacius et Werlauff, Copenhague, 1777-1826, 6 vol. in-fol. Il y en a quatre versions danoises, deux suédoises, deux allemandes et une anglaise.

Flateyarbók, ou livre de l'abbaye de Flatey (en Islande), les *Hryggiarstykki*, fragments du *Hryggr* ou *dos*[1]. Ces manuscrits, dont le troisième seulement a été publié[2], offrent entre eux et avec le texte de l'Heimskringla des variantes si importantes que l'on est presque en droit de les considérer plutôt comme une série d'ouvrages parallèles que comme de simples remaniements des mêmes textes. Il faut ajouter à ces recueils qui s'arrêtent, comme Snorri, en 1177 ou même plus tôt, les sagas des rois postérieurs à cette date. Composées par divers auteurs, presque tous Islandais, elles continuent l'Heimskringla presque jusqu'à la fin du XIII[e] siècle; la dernière est la saga du roi Magnús VI Lagabœttir († 1280). Elles ont été imprimées plusieurs fois[3]. Viennent enfin des abrégés soit de Snorri, soit des sagas royales; ces abrégés ne doivent point être négligés, parce qu'ils rectifient souvent l'ordre des faits transposés par les compilateurs des grandes chroniques. Nous n'en nommerons ici que trois : l'un écrit en vers sous le titre : *Noregs Konunga Tal*[4], ou Énumération des rois de Norvége ; les deux autres en prose : l'*Ættartal Noregs Konunga*[5] ou Généalogie des rois de Norvége, et l'*Agrip af Noregs Konungasögum*[6] ou Abrégé des sagas des rois de Norvége; remaniement en langue norraine d'une petite chronique latine, écrite au XII[e] siècle par un moine de Throndhjem, nommé Thiodrek ou Théodoric[7]. Outre ces sagas consacrées spécialement aux *Gestes des rois de Norvége,* il nous est parvenu un certain nombre d'autres chroniques écrites dans la même langue, mais relatives à l'histoire de l'Islande ou des autres colonies

[1] Nom singulier donné à l'histoire des rois norvégiens du commencement du XII[e] siècle, celle des rois du XI[e] formant la *tête*, celle des rois de la fin du XII[e] formant les *pieds* de l'œuvre entière.

[2] *Flateyarbók*, Christiania, 1862-1864, in-8°.

[3] En particulier dans le recueil intitulé *Fornmanna Sögur*, Copenhague, 1825-1837, 12 vol. in-8°; traduit en latin sous le titre: *Scripta historica Islandorum*, Copenhague, 1826-1846, 12 vol. in-8°.

[4] Se trouve dans le tome X des *Fornmanna Sögur*, pp. 422-433.

[5] Publié sous le nom du manuscrit où elle se trouve, la *Fagrskinna* « peau brillante, » Christiania, 1847, in-8°.

[6] Publié par Munch, dans les *Samlinger til det Norske Folks Sprog og Historie*, t. II, Christiania, 1834, in-4°.

[7] Theodorici Monachi *De Regibus vetustis Norvagicis*, ed. Kirchmann, Amsterdam, 1684, in-12.

norvégiennes, c'est-à-dire des Orcades, des Shetland, des Færöer et du Grönland; on y trouve souvent, au milieu de détails d'un intérêt purement local, des faits intéressants pour l'histoire générale du Nord, et même pour celle de l'Europe. Beaucoup de ces sagas sont encore inédites; cependant la publication s'en poursuit sans relâche et elles forment déjà des recueils importants[1]. Une autre source historique vient contrôler et compléter ces monuments divers; ce sont les *Annales d'Islande,* rédigées à différentes époques et dans plusieurs abbayes ou églises de l'île, mais presque toujours contemporaines des événements qu'elles relatent. On en a, pour tous les faits du XIe et du XIIe siècles, des textes très-anciens, qui offrent en général une garantie incontestable d'authenticité[2].

Recueils divers en langue norraine.

A côté des sagas historiques, nous trouvons, en Norvége et en Islande, un autre genre de sources qui fournissent des faits intéressants et que nous citerons plus d'une fois. Au premier rang se placent les recueils des Lois civiles et religieuses de Norvége et d'Islande, recueils d'âge divers, mais dont les plus anciens datent du milieu du XIIe siècle. Ce sont, pour la Norvége, les anciens codes de *Gulathing* et de *Frostathing,* la loi municipale (*Bæjarlög*), la loi maritime (*Farmannalög*), le droit ecclésiastique (*Kristinrettr*), le code de la cour (*Hirdskrá* [3]) et les lois du roi Magnus (*Landslög hin nyju* [4]); pour l'Islande, les lois civiles anciennes ou *Grágás*[5], le droit ecclésiastique[6] et les livres des rois Hákon le Vieux et Magnús Lagabœttir (*Hakónarbók*[7] et *Jónsbók*[8]). Après les lois viennent des compilations scientifiques ou didactiques analogues à celles que nous trouvons à la même époque en Occident; les unes ne traitent,

[1] Les *Islendinga Sögur*, Copenhague, 1843-1847, 2 vol. in-8°. Les *Biskupa Sögur*, Copenhague, 1860-1863, 2 vol. in-8°, etc., etc.

[2] *Annálar Istenzkir*, édit. Arna-Magnéenne. Copenhague, 1847, in-4°.

[3] Publié, ainsi que les précédents, dans le Recueil des anciennes lois de Norvége, *Norges gamle Love*, Christ., 1846-1849, 3 vol. in-fol.

[4] Éd. Arn.-Magn. Copenh., 1817, in-4°.

[5] Éd. Arn.-Magn. Copenh., 1829, in-4°.

[6] Éd. Thorkelin, Copenh., 1775-1777, in-8°.

[7] Éd. Arn.-Magn. Copenh., 1847, in-4°.

[8] Imprimé à Holar (en Islande), 1578 et 1709, in-8°.

comme la *Rimbegla* (Essai de calendrier [1]), que d'astronomie et de calculs chronologiques; les autres, comme le livre de Skálholt [2] et le Livre [3] du chancelier Haukr Erlendsson († 1334), écrits aux XIIIe et XIVe siècles, contiennent une foule de renseignements géographiques et généalogiques, de légendes, de notices d'histoire naturelle. Mais les deux plus importantes sont le *Konungs skuggsjá* [4] ou Miroir du roi, sorte de recueil didactique écrit vers 1190, et imité en suédois sous le titre de *Kununga ok Höfdhinga Styrilse* [5] ou Guide des rois et des chefs, et une compilation moitié historique, moitié théologique, composée au XIIIe siècle par ordre du roi Hákon Magnússon et portant pour titre *Stjórn* [6], Gouvernement.

Sagas mythiques et romanesques.

Enfin nous ne parlons qu'en passant : en premier lieu, des œuvres d'imagination, très-nombreuses, écloses dans le Nord à l'époque de la confection des chroniques norraines et confondues avec celles-ci sous le nom générique de sagas; en second lieu, des chansons nationales (*visúr*) de la Norvége [7], de l'Islande [8] et des Iles [9]. Il est évident que, séparés des données mythiques et fabuleuses sur lesquelles ils reposent, quelques-uns des faits rapportés par ces romans, ces mythes, ces poëmes, ces légendes, pourraient servir à éclairer les événements historiques contemporains; cependant, comme la plupart de ces compositions ne sont que les traductions ou les imitations des œuvres littéraires de l'Occident, il est impossible d'en user sans une extrême réserve [10].

[1] Éd. Bjarnarson, Copenhague, 1780, in-4°.

[2] Ms. Arn. Magn. n° 7640. (Voyez *Antiq. russes*, t. II, p. 442.)

[3] Ms. Arn. Magn., n° 544, in-f°. (Voyez *Antiq. russes*, t. I, p. 22-25.)

[4] Éd. Einarsson, Copenhague, 1768, in-4°.

[5] Stockholm, 1634, in-4°, et 1660, in-fol.

[6] Christiania, 1861-1863, in-8°.

[7] Bugge, *Norske gamle Folkviser*, Christiania, 1858, in-8°; Landstad, *Norske Folkviser*, Christiania, 1853, in-8°.

[8] Grundtvig et Sigurdsson, *Izlenzk Fornkvædi*, Copenhague, 1854-1860, in-8°.

[9] *Færoiske Kvæder*, éd. Lyngbye, Randers, 1822, in-8°; éd. Hammershaimb, Copenhague, 1851-1853, in-8°.

[10] Pour toutes ces sagas, voir Müller, *Sagabibliothek*, Copenhague, 1817-1828, in-8°, et Möbius, *Catal. libr. islandicorum et norvegicorum*, Leipzig, 1856, in-8°.

Chroniques danoises et suédoises en langue vulgaire.

On peut dire que toute l'histoire du Moyen Age scandinave est contenue dans les monuments écrits des Islandais, et qu'à la rigueur, eu égard d'ailleurs à l'énorme prépondérance de la Norvége d'alors sur les autres pays de même langue, en particulier pour tous les faits relatifs à la Terre Sainte, on pourrait, jusqu'à un certain point, se contenter des sources islandaises et négliger les autres. Cependant le Danemark et la Suède ont quelques chroniques spéciales écrites en langue vulgaire; on pense même qu'à une époque assez reculée, le Danemark possédait des sagas historiques analogues à celles des rois de Norvége; mais il ne paraît pas qu'aucune de ces sagas, sauf peut-être quelques fragments insignifiants[1], soit sortie de la tradition orale et ait été mise en écrit. La Suède également avait des sagas, dont quelques-unes, entre autres celle de l'île de Gotland, *Guta saga*[2], nous sont parvenues et que l'on considère même comme plus anciennes que les chroniques islandaises[3]; mais elles offrent un intérêt purement local, et nous n'avons presque jamais à en faire usage. Beaucoup plus tard, vers le XIVe et le XVe siècle, on trouve rédigées, non plus en langue norraine, mais en danois et en suédois, un certain nombre de chroniques en prose et en vers[4]; mais l'âge relativement récent de ces chroniques, leurs allures légendaires, l'ignorance de leurs auteurs, les doivent faire rejeter au second plan, ainsi que les chansons nationales (*viser*) très-nombreuses dans ces deux royaumes[5], les romans et les légendes, où l'on ne trouve qu'accidentellement cet intérêt indirect que présentent les compositions analogues de la littérature norvégienne ou islandaise.

Restent les recueils de lois[6], les compilations et les traités écrits en langue vulgaire. La Suède avait des codes très-anciens

[1] *Sögubrott*, éd. Peringskjöld, 1719, in-4°; *Danmerkssogur* (Fornmanna Sögur, t. XI; Script. r. Dan., t. I et II.)

[2] Éd. Säve, *Gutniske Urkunder*, Stockholm, 1859, in-8°.

[3] Voir Säve, *Om språkskiljaktigheterna i Svenska ok Isländska Fornskrifter*, Upsal, 1861, in-8°.

[4] Publiées dans les *Scriptores rerum Danicarum* et les *Scriptores rerum Suecicarum.*

[5] Les chants danois ont été publiés par Grundtvig, *Danmarks gamle Folkeviser*, Copenhague, 3 vol. in-4°; les chants suédois par Afzelius, *Svenska Folkvisor*, 1814-1816, in-8°.

[6] La collection des lois danoises a été publiée par M. Kolderup Rosenvinge, à

dont les textes nous sont parvenus. La rédaction de la loi de Gotland[1], en particulier, parait remonter à une époque reculée. Un certain nombre de livres[2], d'âge, de sujet et d'importance divers, composés dans les deux royaumes, pourraient aussi être rangés à côté du Miroir royal et du Livre de Haukr : mais nous n'y avons eu recours que très-rarement, et nous ne devons les citer que pour mémoire.

C'est un autre genre de sources que nous offrent le Danemark et la Suède. Au temps même où, dans le reste du Nord, apparaissent les productions les plus remarquables de la littérature norraine, où, en Norvége et en Islande, on s'empresse de traduire en langue vulgaire les rares sagas composées d'abord en latin, les chroniques danoises et suédoises sont, au contraire, écrites dans cette dernière langue, comme celles du reste de l'Europe. Les deux premières chroniques latines de Danemark, et les plus importantes, les *Gesta Danorum*[3] de Saxo, surnommé *Grammaticus* ou *le Savant*, et l'*Historia Regum Danorum* de Svein Akeson[4], devancent même de quelques années la rédaction des sagas norraines les plus considérables. A partir de la fin du XII[e] siècle, époque où fleurirent Saxo et Svein Akeson, une foule d'autres chroniqueurs latins viennent refaire ou continuer leur œuvre sans cependant y ajouter rien de très-saillant, ni laisser supposer qu'ils aient eu connaissance d'autres sources aujourd'hui perdues. En Suède nous trouvons la même abondance d'opuscules historiques écrits en latin, mais aucune œuvre de l'importance de celles de Saxo et de Svein. Enfin, dans les deux royaumes, à ces chroniques de date et d'intérêt divers viennent se joindre une foule d'annales abrégées, de nécrologes ecclésiastiques, de listes et de généalogies de rois, de chronologies douteuses qui ont été recueillies dans les deux grandes collections des *Scriptores rerum Danicarum*[5] et des *Scriptores*

Sources latines écrites en Danemark et en Suède.

Copenhague; celle des lois suédoises par M. Schlyter, à Lund.

[1] Publiée par Carl Säve, *Gutniske Urkunder*, Stockholm, 1859.

[2] Voir plus loin le dernier chapitre.

[3] Saxonis Grammatici, *Historiæ Danicæ lib. XVI*, éd. Müller, Copenhague, 3 vol. in-8°.

[4] Sorö, 1642, in-8°.

[5] Ed. Langebeck, Copenh., 8 v. in-fol.

rerum Suecicarum[1], et que tout récemment M. Rudolph Usinger[2] a analysées avec soin. Considérées dans leur ensemble et contrôlées les unes par les autres, elles ne sont pas sans importance, quoiqu'elles manquent tout à fait de détails intéressants et gardent la plupart du temps le silence sur les événements étrangers aux intérêts spéciaux des moines anonymes, leurs auteurs.

Chroniques des autres parties de l'Europe.

A côté de ces sources latines, écrites dans le Nord, viennent naturellement se placer les chroniques des autres parties de l'Europe. Là, il faut avouer que l'indigence des historiens occidentaux des croisades, pour tout ce qui concerne le Nord, excuse amplement l'opinion d'Heeren et de Wilken. Un relevé minutieux de la plupart des chroniques latines contemporaines ne donne qu'une soixantaine de textes ayant trait, même indirectement, à l'histoire des relations des Scandinaves avec la Terre Sainte. Quelques-uns de ces textes sont, il est vrai, par leur étendue et l'autorité de leur témoignage, de la plus haute importance pour notre sujet, et viennent même souvent combler de la manière la plus heureuse les lacunes des annales du Nord : mais plusieurs sont d'une concision qui exclut tout intérêt; d'autres paraissent ne reposer sur aucune donnée sérieuse; quelques-uns enfin sont en contradiction formelle avec les chroniques scandinaves et doivent être rejetés par la critique.

Diplômes.

Nous trouvons, au contraire, une aide et des ressources précieuses dans les lettres, chartes ou diplômes conservés en grand nombre dans les archives des trois royaumes du Nord, et qui, pour le XIIIe et le XIVe siècle, c'est-à-dire pour la dernière moitié de notre sujet, sont presque les seuls monuments auxquels nous ayons recours. Beaucoup, sans doute, ont disparu; rien ne reste des lettres échangées, au temps des croisades, entre les cours de France et de Norvége, ni des chrysobulles byzantines, longtemps conservées dans le Nord; beaucoup d'autres sont encore

[1] Éd. Fant. Stockholm, 2 vol. in-fol.
[2] *Die dänischen Annalen und Chroniken des Mittelalters*, Hanover, 1861, in-8°.

enfouies dans les fonds non catalogués des Archives de Danemark; mais, grâce à la publication des Diplomataires de Norvége et de Suède[1], et aux copies faites au Vatican par Munch[2], nous avons pu noter plus de cinq cents pièces relatives, plus ou moins directement, à notre sujet.

Monuments archéologiques.

Nous devons dire aussi quelques mots de témoignages d'un ordre tout à fait différent, et que nous avons dû quelquefois invoquer : les témoignages empruntés à l'archéologie du Nord. Sans parler de quelques sceaux, de quelques monnaies et d'autres souvenirs provenant des personnages dont nous avons eu à raconter l'histoire, nous avons enregistré un certain nombre d'inscriptions relatives aux pèlerins du Nord. Les unes, en très-petit nombre, sont écrites en langue latine, mais n'offrent point un intérêt immédiat, presque tous les monuments de ce genre ayant disparu, soit au temps de la Réforme, soit au commencement du XIXe siècle, lorsqu'une sorte de fièvre de reconstruction ou de restauration barbare s'est emparée du clergé local et a détruit ou transformé les derniers restes de l'art religieux dans le Nord. Mais les pays scandinaves nous offraient en très-grand nombre d'autres inscriptions gravées en langue norraine et en caractères dits *runiques*, sur des pierres commémoratives nommées *runstènes*. Nous ne voulons point nous étendre sur ces monuments, dont l'âge, l'interprétation, l'importance historique ont été et sont encore l'objet de controverses interminables. Nous dirons seulement que les inscriptions runiques se bornent en général à de courtes mentions votives, ne renferment guère que des noms de personnes, et ne contiennent que très-rarement des indications géographiques ou historiques. Cependant nous en avons recueilli quatre contenant les mots de *Jórsala* (Jérusalem), de *Jórsalamenn* (pèlerins ou croisés en Terre Sainte), et un certain nombre d'autres qui pouvaient se rattacher, au moins indirectement, à notre sujet. En dehors des pays scandinaves,

[1] *Diplom. Norvegicum*, éd. Unger, Christiania, 12 vol. in-8° (en cours de publication). *Svenskt Diplomatarium*, éd. Liliegren et Hildebrand, Stockholm, 5 vol. in-4° (en cours de publication).

[2] Aujourd'hui réparties entre les archives des trois royaumes.

il ne paraît pas que jusqu'à ce jour l'archéologie du Moyen Age offre, soit en Orient, soit en Europe, de monuments quelconques qui puissent être rapportés aux relations des Scandinaves avec la Terre Sainte.

Historiens scandinaves modernes.

Pour compléter cette revue des sources de l'histoire du Moyen Age scandinave, nous ne pouvons passer sous silence les travaux faits dans le Nord postérieurement à cette époque. Il est évident que quelques écrivains du XVI[e] et même du XVII[e] siècle ont eu connaissance de documents aujourd'hui perdus, et qu'ils doivent, à ce titre, être placés à côté des chroniqueurs, leurs devanciers. En Islande, Arngrímr Jónsson († 1648), l'auteur de la *Crymogea Islandica* [1] et du *Specimen Islandiæ historicum* [2]; en Norvége, Pehr Klausson († 1623), le traducteur de Snorri en langue moderne [3], et Absalon Pedersson († 1574), auteur d'une description de la Norvége [4]; en Danemark, Petrus Olai († 1570) [5], Christjern Pedersson († 1554) [6], le premier éditeur de Saxo Grammaticus, et Hvitfeldt [7] († 1609), auteur de la *Grande Chronique du Danemark;* en Suède, au XV[e] siècle, Erik Olai [8] († 1486); au XVI[e] siècle, les frères Olaus Petri [9] († 1552) et Laurentius Petri [10] († 1573), et les frères Jean [11] et Olaus Magnus [12] († 1544, 1558), relatent un certain nombre de faits qui paraissent devoir être regardés comme authentiques, bien qu'un espace de plusieurs siècles séparât ces historiens des événements qu'ils racontaient. Mais, à partir du milieu du XVII[e] siècle jusqu'aux premières années du XIX[e], la plus grande précaution est indispensable dans l'emploi des écrivains du Nord; ce sont les

[1] Hambourg, 1630, in-4°.

[2] Amsterdam, 1643, in-4°.

[3] *Norske Kongers Chrönica,* Copenhague, 1633, in-4°.

[4] *Norriges Beskrivelse,* dans le *Norske Magazin,* Christiania, 1862, t. I, in-8°.

[5] *Chronica Regum Danorum* (SS. RR. Danicar., t. I et II).

[6] *Danske Kröniker,* éd. Brandt, Copenhague, 1856, in-8°.

[7] *Danmarkis Rigis Krönike,* Copenhague, 1595-1604, 10 vol. in-4°.

[8] *Chronica regni Gothorum* (SS. RR. Suecicarum, t. II, pars I).

[9] *Chronica Suecana* (SS. RR. Suecicarum, t. II, pars II).

[10] *Svenska Krönika,* éd. Klemming, Stockholm, 1860, in-8°.

[11] *Historia de omnibus Gothorum, Sueonumque regibus,* Rome, 1554, fol.

[12] *Historia de Gentibus Septentrionalibus,* Rome, 1560, fol.

historiens suédois en particulier dont il faut se défier, et précisément pour tout ce qui concerne la période des croisades. Les sources de leur histoire nationale étaient rares et confuses; plus d'un prince n'apparaissait dans les diplômes qu'avec l'initiale de son nom; un roi même [1], en plein XIIIe siècle, avait gouverné cinq ans sans qu'on pût retrouver à quelle famille il appartenait. L'école historique d'Upsal prit à tâche de refaire après coup tout ce passé; tant qu'elle ne se hasarda point en dehors des ténèbres de l'antiquité scandinave, le système qu'elle employait restait sans danger; mais, appliqué à des temps postérieurs, il aboutit à créer pour tout le Moyen Age une Suède de convention et des personnages de fantaisie [2]. Messenius, dont l'œuvre la plus considérable, *Scondia illustrata* [3], résume à peu près la doctrine historique de son temps, est à la tête de ces faiseurs d'hypothèses; c'est sans hésitation qu'il envoie à Jérusalem des rois ou des reines qui n'ont jamais quitté la Suède. Plus tard encore, au XVIIIe siècle, Peringskjöld, le grand éditeur des Sagas et des Runes, publie audacieusement des chroniques falsifiées et même fabriquées de toutes pièces, comme la *Saga d'Hjalmar* [4], qui avait précisément l'Orient pour théâtre. Il enregistre avec le plus grand sérieux de fabuleuses alliances entre les rois de Suède et de Béotie, et jusqu'à un diplôme de Balthazar, soudan des Turcs, dans lequel ce souverain offre au roi Christophe le Bavarois la main de sa fille Zerzine [5]. De semblables fables se rencontrent souvent aussi dans les œuvres des historiens danois de la même époque, de Pontoppidan [6], de Ramus, de Bircherod. Vers la fin du siècle dernier, il se fit dans les trois royaumes une réaction complète contre ces tendances; on fit justice

[1] Knut le Long, 1229-1234.

[2] Il en fut de même à la même époque en Espagne et en Allemagne. Voyez ce que dit des fourberies historiques de Roman de la Higuera, l'éditeur des *Titres* de Samuel Guichenon, Lyon, 1851, 8°, préf. fol. iij.

[3] Stockholm, 1700-1705, 15 vol. in-fol.

[4] *Hjalmars Saga*, éd. Halpap, Stockholm, 1690, in-8°, éd. Perinskjöld, Stockholm, 1710, fol. Voir Nordin, *Monum. Sueiogothica vetustioris xvi suspecta*, Upsal, 1774, 4°; et Wieselgren, *Sveriges Sköna Litteratur*, II, 494.

[5] Perinskjöld, *Notæ ad Vitam Theodorici*, 501. Voyez aussi les manuscrits du même, t. III, p. 212 (Bibl. Roy. de Stockholm).

[6] *Gesta et vestigia Danorum extra Daniam*, Copenh., 1741, 3 vol. in-4°.

de toute cette érudition frauduleuse; mais aussi, plus d'une fois, passant d'un extrême à l'autre, on condamna des assertions qui auraient pu être traitées moins sévèrement, et l'on rejeta au rang des fables des faits dont une critique plus attentive a depuis confirmé l'authenticité. Ce n'est, pour ainsi dire, que de nos jours et à la suite des publications importantes que nous venons de passer en revue, qu'est née dans le Nord la véritable histoire nationale et qu'ont paru des œuvres d'un mérite incontestable, comme l'*Histoire du Peuple Norvégien,* de Munch[1]; l'*Histoire de l'Église Suédoise*, de Reuterdahl[2]; l'*Histoire du Peuple Suédois,* de Strinnholm[3]; l'*Histoire de l'Église Danoise*, d'Helveg[4]; d'autres encore, auxquelles nous avons eu recours souvent, et toujours avec fruit.

Origines mythiques et légendaires des relations des Scandinaves avec l'Orient.

Un des principaux faits qui frappent le lecteur dans l'étude de ces différentes sources de l'histoire du Nord, est l'attraction singulière que l'Orient paraît avoir exercée sur l'esprit des Scandinaves depuis les temps les plus reculés, et la persistance, à travers toutes les traditions nationales, d'une idée mystique attachée aux pays lointains où le soleil se lève. C'était une croyance enracinée chez les peuples du Nord bien avant leur conversion au christianisme et en dehors de toute connaissance des historiens latins des Invasions, que les Scandinaves étaient venus d'Orient, du pays des Ases, où se trouvait la cité sainte d'*Asgard* et où vivait encore tout un peuple frère, parlant la langue norraine et professant le culte d'Odin. Depuis l'*Atlantica* de Rudbeck[5], cette épopée archéologique, maintenant oubliée, qui faisait de la Suède le centre et le berceau du monde, jusqu'aux savants travaux de M. Bergmann[6], de Strasbourg, on a

[1] *Norske Folkets Historia*, 8 vol. in-8°, Christiania.

[2] *Svenska Kyrkans Historia*, 3 vol. in-8°, Stockholm.

[3] *Svenska Folkets Historia*, 6 vol. in-8°, Stockholm.

[4] *Danske Kirkes Historie*, 3 vol. in-8°, Copenhague.

[5] Upsal, 1672-1702, 4 vol. fol. et un atlas.

[6] Voir en particulier son introduction au Gylfaginning.

écrit des milliers de dissertations sur l'origine des Scandinaves et l'époque de leur migration vers le Nord. La communauté d'origine des langues norraine, grecque et latine, toutes trois appartenant à la famille indo-européenne, se prêtait merveilleusement aux hypothèses des érudits. Des mots analogues aux noms norrains *Asar, Tyrkir, Götar, Svear, Danir*, se retrouvaient dans le vocabulaire grec ou latin, et l'on pouvait ainsi, en profitant d'homonymies apparentes, dont les auteurs des plus anciennes sagas avaient été souvent les inventeurs ou les complices[1], rattacher à l'antiquité classique les origines fabuleuses du Nord. Mais maintenant c'est avec une circonspection beaucoup plus grande qu'on aborde ces sujets obscurs, et, sans assimiler d'un trait de plume les Dani aux Δαναοὶ, Ulysse à Odin, l'Asaland à l'Asie, les Götar et les Svear aux *Goti* et aux *Sueones* de Tacite, et faire des Scandinaves une tribu détachée des hordes gothiques, on admet en général, qu'à une époque indéterminée, les Scandinaves sont venus du plateau central de l'Asie, et qu'ayant, après un long séjour aux bords de la Caspienne, chassé les Finnois des côtes de la Baltique et de la mer du Nord, ils y établirent, avec une civilisation plus avancée, le culte d'Odin, né des rêveries de l'Inde. On comprend alors, qu'entretenue par de vagues traditions qui avaient principalement trait à l'existence de populations gothiques en Crimée[2], par l'analogie des langues norraine et mésogothique, par la vanité nationale, heureuse de perdre dans une nuit lointaine les origines de la race et d'en reculer le berceau vers des lieux inconnus, l'idée de l'Orient, mystérieux pays habité par les dieux, apparaisse comme le fond même et la trame sur laquelle se détachent les figures mythologiques et les grandes légendes des Eddas.

Près des montagnes élevées auxquelles présidait le génie de l'Orient, l'*Austri-Dvergr*, l'un des quatre soutiens de la voûte

[1] En particulier Snorri Sturluson lui-même, grand amateur d'interprétations et d'assimilations ingénieuses. C'est ainsi que le *Vœinuland* (pays de Vannes) devient Venise ; le Cornouailles, *Kornbretaland* (Bretagne du blé), etc.

[2] *Guta Saga*, ch. I, cf. Säve, *Gutniske Urkunder*, p. 10; Atterbom, *Grunddragen af Fornskand. Vitterhetens Historia*, p. 29.

céleste[1], Odin habitait avec les dieux une cité lumineuse, où s'élevaient douze temples et que défendaient douze citadelles[2]. Là était le berceau des peuples; près de là se trouvait le mystérieux *Odáins-akr*[3], où la terre était couverte de prairies couleur de pourpre, où coulaient des ruisseaux de miel, où jamais les nuages ne venaient obscurcir le soleil, ni les tempêtes agiter l'air; où le voyageur fatigué trouvait, dans des palais suspendus en l'air, une hospitalité fastueuse; où enfin la mort avait perdu son pouvoir et ne faisait plus de victimes. Plus loin, au contraire, toujours à l'Orient, le serpent immortel, le gigantesque *Midgardsormr*[4], déroulait, autour de la terre habitable, l'Océan circulaire. Au delà, quiconque avait pu être assez téméraire pour venir troubler le monstre, ne rencontrait que mystères et dangers, rochers énormes lui dérobant la vue du ciel, apparitions effrayantes se dressant à son approche, neiges perpétuelles, tempêtes sans répit, ténèbres insondables; là vivaient les géants, au pays de *Jötunheimr;* là des dragons horribles couvaient des monceaux d'or; là étaient l'*Utgard*[5], et *Grund*[6], la capitale du fabuleux royaume de *Glæsisvall*[7]. Quand, après la conversion au christianisme, les traditions mythologiques remaniées, avant d'être réunies en un seul corps, par les compilateurs islandais des Eddas, furent réduites à l'état de simples légendes; quand Odin et toute sa cour céleste, subissant le sort des dieux gréco-romains aux premiers siècles de l'Église, furent descendus au rang de simples héros, l'Orient mystérieux eut un sort analogue[8]. Les demeures célestes, pour ne plus tenter l'imagination des néophytes, encore mal affermis dans la foi nouvelle, furent fixées de la même manière, et aussi loin d'ail-

[1] *Snorra Edda*, *Gylfaginning*, ch. VIII, éd. Arn. Magn., p. 30.

[2] *Ynglinga Saga*, ch. II et V, éd. Save, Upsal, 1854, in-8°, p. 2 et 5, cf. *Edda Sæmundar*, *Grimnismál*.

[3] *Eiriks Saga Vidforla* (Fornal. Sögur Nordl. III, p. 661).

[4] *Snorra Edda*, *Gylfaginning*, ch. XLVII, XLVIII.

[5] *Snorra Edda*, *Gylfaginning*, ch. XLVII, XLVIII.

[6] *Hervarar Saga*, ch. I, *Herrauds og Bosa Saga* (Fornm. Sögur, t. III, p. 675), *Voluspá*, St. IX, XIV.

[7] *Hervarar Saga*, cf. Müller, *Nota ad Saxonem*, p. 247. Cf. Finn Magnússon, *Veterum Borealium Mythologiæ Lexicon*, Copenhague, 1828, in-4.

[8] Voir Bergmann, Préface du *Gylfaginning*, Finn Magnússon, *Veter. Boreal. Myth. Lexicon*, l. c., etc.

leurs que le permettaient les connaissances géographiques d'alors. A l'Océan imaginaire, à ce serpent colossal qui étreignait le monde, se substitua l'idée d'une communication vague entre la mer Noire, la Caspienne, la Baltique et la mer Blanche, communication que, par le fait, l'habitude scandinave du portage des vaisseaux d'un bassin fluvial à un autre rendait très-réelle [1]; le mot *Austr* des Eddas, aussi élastique que l'idée qu'il représentait, s'appliqua indifféremment à tout l'Orient européen ou asiatique : comme si les steppes russes, franchies l'hiver en quelques jours par les rapides patins de bois des *Skridfinnar* [2], n'impliquaient aucune idée d'étendue. C'est ainsi que la préface de l'*Edda* de Snorri appelle Odin, le roi des Turcs, *Tyrkiakonúngr*, et ne fait qu'une seule et même ville d'*Asgard* et de Troie [3]. C'est ainsi que Saxo traduit toujours le mot norrain *Austrvegr* par *Hellespontus*, et *Asgard* par *Byzantium*, sans s'inquiéter si, dans les légendes auxquelles il emprunte ses récits, *Austrvegr* désigne la Baltique ou l'Hellespont, *Asgard* un lieu fabuleux et mythique, ou simplement le temple des Ases, à Upsala [4]. Nous verrons cette confusion si bien passée en habitude dans le langage des Scandinaves, qu'au XIIe siècle l'assimilation devient complète entre Asgard et Constantinople, dont les statues d'airain sont religieusement vénérées par les gens du Nord comme les images des Ases eux-mêmes. Le respect que la Terre Sainte et les eaux merveilleuses du Jourdain inspireront plus tard aux Scandinaves n'échappera pas non plus à l'in-

[1] On retrouve cette idée dans presque tous les géographes arabes du Moyen Age, et aussi dans ceux du Nord, où elle paraît s'être perpétuée jusqu'au XVIe siècle. — Voir les curieuses cartes du livre de Lars Johansson, *Een Reesebook öffver then Helighe Schrifft*, Stockholm, 1595, fol. — Voir Mehren, *Islamitiske Folks Geogr. Kundskaber*, Ann. Nord. Oldkynd. 1857, p. 168.

[2] Les Samoyèdes, mot à mot « les Finnois à patins. »

[3] *Snorra Edda*, *Formáli*, ch. II, éd. Arn. Magn. I. p. 28. Deux textes de Dudon de Saint-Quentin († vers 1020) et de Guillaume de Jumiéges montrent d'ailleurs que cette assimilation entre Troie et le berceau fabuleux des Scandinaves remonte bien aux premiers temps de leur conversion au christianisme. « Daci nuncupantur a suis « Danaï vel Dani, glorianturque se ex « Antenore progenitos. » Dudon, liv. I. (Duchesne, *Historiæ Normannicæ SS.*, p. 63.) « Dani jactant Trojanos « ex sua stirpe processisse. » Willelmus Gemmet. II, ch. IV. (Duchesne, p. 219.)

[4] Cfr. Müller, *Notæ ad Saxonem*, p. 121.

fluence odinique. Les poëtes chrétiens du XIIe siècle verront dans le Jourdain la fontaine sacrée, la fontaine d'*Urda*, près de laquelle autrefois filaient les trois Parques, près de laquelle les dieux rendaient la justice. « Au Sud, dit Eilífr Gudrúnarson, « habite le Christ, à la fontaine d'Urda[1]. » Cette idée, née d'un rapprochement matériel entre les mots d'*Urda* et de *Jórdan* (Jourdain), se transformera d'ailleurs peu à peu, et le Jourdain, sans réminiscence païenne, finira par devenir, dans le langage poétique, le fleuve saint par excellence; le Christ s'appellera le roi du Jourdain, *Jórdanar Konúngr*, *Jórdanar Grámr*[2]. Qu'à cette idée de l'Orient, berceau religieux des races du Nord, centre mystérieux vers lequel rayonnent de vagues aspirations, peu à peu transformées et fixées par le christianisme, se fût jointe, dès le principe, celle des pèlerinages religieux, d'abord vers un lieu vague, puis vers les cités saintes d'où s'était répandue la foi chrétienne, il n'y a lieu ni d'en douter ni d'en être surpris. Les pèlerinages faisaient partie des rites du paganisme scandinave; de longs voyages entrepris dans le but de consulter quelque sorcier, d'aller offrir des sacrifices dans les terres saintes (*helga lõndir*)[3], dans les lieux vénérés, comme les temples des Ases, à Upsala, comme le bois d'Hertha, d'aller prier sur la tombe des ancêtres, étaient dans les habitudes ordinaires de la race[4]. L'Orient, en particulier, était fréquemment le but de ces excursions lointaines, et Saxo nous raconte avec détail le pèlerinage du roi Gorm au-delà de l'océan circulaire, dans le pays d'Utgard, chez le roi Geirröd[5]. C'est en Orient que les Sagas[6] placent le théâtre des exploits de Ragnar Lodbrok et de ses fils, d'Örvar Odd et d'une foule d'autres héros fabuleux. On voit qu'au XIe siècle, lorsque commencèrent à retentir en Europe les plaintes des chrétiens d'Orient et que se manifestèrent les premières agitations des guerres saintes, le Nord, si lointain qu'il

[1] « Setbergs kveda sitja
« Sudr, at Urdar brunni. »

Snorra Edda, Skáldskaparmál, ch. LII, éd. Arn. Magn. I, p. 446.

[2] *Snorra Edda*, éd. Arn. Magn., I, p. 446, 450, 578.

[3] G. Hylten Cavallius, *Vãrend och Virdarne*, Stockholm, 1864, in-8°. p. 135.

[4] *Njáls Saga*, ch. LXX, *Fridthiófs Saga Frækna*, ch. II.

[5] Livre VIII, éd. Müller, p. 422 et suiv. Cf. *Notæ*, p. 245.

[6] *Antiquités russes*, t. I, passim.

fût, était tout préparé, par la nature même des traditions nationales et les aspirations originelles des races qui l'habitaient, à y intervenir, lui aussi, dans les conditions particulières où devaient le placer les mœurs, le caractère et la constitution des trois royaumes. Ce sont ces mœurs, ce caractère, cette constitution, en un mot l'état de la société scandinave tout entière au début des croisades qu'il est nécessaire d'esquisser avant d'aborder l'étude des relations des Scandinaves avec la Terre Sainte.

Au XIe siècle, au moment où vont commencer les expéditions latines en Orient, les Scandinaves, qui viennent de mettre, pendant près de deux cents ans, tout l'Occident à feu et à sang et qui occupent, à titre de conquêtes, la Normandie, l'Angleterre et les Deux-Siciles, sont répandus dans le Nord tout entier, depuis les côtes d'Amérique jusqu'à l'Oural. Au centre, se trouve le royaume de Norvége, qui s'étend de la mer Blanche au fleuve de Göta, et de la mer Baltique aux frontières de l'Écosse et de l'Irlande, où il possède, à titre de tributaires, les Hébrides, les Orcades, les Færöer et les Shetland. A l'ouest, l'Islande, le Grönland et Terre-Neuve, colonies scandinaves, vivent d'une existence propre, politiquement indépendante de la mère-patrie. Au sud, le Danemark, suzerain tantôt nominal, tantôt effectif des populations slaves de la Poméranie et de la Prusse, étend sa domination sur le midi de la Suède actuelle, réduite aux territoires fort restreints que baignent les lacs de Wener et de Wetter, de Mälar et d'Hjälmar, et aux forêts encore inhabitées de la Dalékarlie. Enfin la Russie tout entière obéit à quatre ou cinq dynasties d'origine norraine, qui ont pris racine le long des fleuves slaves, de la même manière que la maison de Hauteville, en Pouille, ou le comte de Montreuil et Robert Burdel, en Catalogne. La Baltique et la mer du Nord appartiennent donc tout entières aux flottilles, presque sans rivales, des anciens Vikings, qui retrouvent encore sur presque toutes les côtes d'Europe, soit des colonies fondées par leurs congénères, soit tout au moins des points de relâche familiers à leurs ancêtres et où les rappelle

Caractère et mœurs des Scandinaves.

toujours quelque souvenir guerrier. Cette dissémination à l'infini, qui les maintient dans un état perpétuel de lutte offensive ou défensive avec leurs voisins immédiats, entretient forcément chez eux les habitudes de leurs pères, tandis que, par des rapports fréquents avec les contrées moins rapprochées du Nord, elle les initie aux progrès de civilisations plus avancées; cette double influence se traduit pendant tout le Moyen Age par un mélange de barbarie et de raffinement qui demeure le caractère le plus marqué de la race scandinave depuis le xe siècle jusqu'à la fin des croisades. Tels donc que nous les peignent, au ixe siècle, les moines de Neustrie, tels nous les retrouvons au xie, sans que leurs habitudes aient subi d'autres modifications que des changements superficiels dus à l'influence naissante du christianisme et à un contact plus intime avec les races latines; ce sont toujours ces puissants colosses aux cheveux roux, aux chants barbares, dont l'aspect faisait reculer d'épouvante les Sarrasins eux-mêmes; mais ils ont perdu peu à peu de leurs allures farouches, et quoiqu'ils se repaissent encore de poissons crus et de chairs sanglantes, cependant ils ont conscience de la vie plus cultivée du Sud et ne font point trop triste figure à la table des grands feudataires français et des empereurs byzantins. Les avantages physiques, l'élévation de la taille, la force corporelle, la beauté du visage, sont encore hautement prisés par eux, et les Sagas s'étendent toujours avec complaisance sur les avantages extérieurs de leurs héros; mais elles commencent à avoir aussi des louanges pour des qualités d'un autre ordre, et plus d'un prince déshérité des dons de la nature n'en trouve pas moins grâce devant elles. Les Scandinaves ont hérité des vertus et des vices comme de la supériorité physique de leurs pères; comme eux, comme les barbares qui envahirent l'empire romain, ils sont par-dessus tout avides de gloire et de butin, poursuivant l'un et l'autre avec la hardiesse et la bravoure que leur inspirent leurs victoires, la prudence et la ruse que leur imposent leurs défaites; ne se départant jamais d'ailleurs, dans les succès comme dans les revers, de la vanité irritable et pompeuse qui leur est particulière et les rend aussi indifférents pour leur propre vie que pour celle de leurs ennemis, dès qu'ils ont

une honte à effacer ou une vengeance à satisfaire : la mort héroïque de Ragnar Lodbrok, les terribles représailles d'Hasting, trouvent encore des imitateurs. Cette rapacité mêlée de prudence, cet orgueil sans égal, qui sont comme les deux marques distinctives du caractère national, ont amené chez eux d'autres résultats encore, mais d'un ordre tout différent. Ne fallait-il pas, pour protéger leur société même, contre les habitudes de ses membres, des lois nombreuses et solennellement promulguées? De là, toute une jurisprudence presque minutieuse et dont la connaissance approfondie est placée au premier rang des qualités exigées des grands rois. Ne fallait-il pas, d'autre part, pour satisfaire aux exigences de la vanité nationale, toujours avide de louanges, pouvoir célébrer dignement les gloires du pays et parler à des gens si fiers un langage digne d'eux? De là, la haute estime où sont tenues chez eux la poésie et l'éloquence populaire ; celle-ci, dont se piquent les chefs les plus redoutés et les rois les plus jaloux de leur pouvoir; celle-là, qui parle une langue mieux fixée que la plupart des idiomes contemporains de l'Europe et se plaît aux tours de force d'une prosodie compliquée et d'une savante versification.

Leur esprit d'aventure.

Enfin, quelque attachement qu'ils aient pour la patrie froide et brumeuse où ils reviennent fidèlement après avoir parcouru tant de contrées plus riantes, la mer est toujours, pour les Scandinaves chrétiens du XIIe siècle, comme elle l'était pour les Normands païens du IXe, l'élément par excellence; sur elle ils ne connaissent point de distance, et les expéditions lointaines, les aventures périlleuses, sont toujours pour eux le premier, le seul véritable titre de gloire; dans leur langue, le mot *heimskr* (casanier) [1] est devenue une grossière injure; les Sagas ne trouvent point d'épithètes assez fortes pour stigmatiser la lâcheté de ceux qui n'ont pas voyagé. « Honte, disent-elles, à l'homme qui reste « à la maison comme une fille paresseuse [2]! Celui-là seul qui a « beaucoup vu et longtemps navigué est digne de commander « aux autres; il a fait ses preuves, il connaît toutes les ruses des

[1] *Edda Sæmundar*, *Hávamál*, str. 94, *Brynhildarkvida*, I, 24.

[2] *Sigurdar Saga Jórsalafara*, ch. XXVI. *Fornm Sögur*, VII, 120.

« guerriers étrangers, il a étudié leurs mœurs et leurs lois, « il a dû se suffire à lui-même et se tirer seul d'embarras en cas « de danger. Lui seul a acquis l'expérience et mérite d'être « obéi [1]. » Si un homme a démérité des siens, si quelque crime, quelque honte, le force à rougir dans les assemblées publiques, il n'a qu'un parti à prendre : chercher dans des aventures lointaines l'oubli et le pardon de ses crimes; il est parti en proscrit, il reviendra presque en héros. Tantôt il se sera embarqué avec quelques amis pour aller exercer le *noble* métier de pirate, et alors, une fois hors du pays, tout lui sera permis ; prince exilé, il ira écumer les mers ; chrétien nouvellement baptisé, pèlerin ou croisé, il fera brûler vif un malheureux archevêque [2]; il rençonnera les couvents d'Irlande ou d'Espagne ; il mettra à sac des villes épiscopales. « Attaquons toujours, dit en plein XIIe siècle un « chef croisé qui rencontre en mer des vaisseaux marchands [3]; « si ce sont des chrétiens, nous pourrons ensuite faire la paix « avec eux ; si ce sont des païens, nous partagerons leur cargai« son, en réservant un cinquième pour les pauvres. » Chants de guerre calqués sur ceux des Normands, ruses cent fois renouvelées aux mêmes temps et avec le même succès, trêves singulières conclues, soit avec des villes destinées d'avance au pillage, pour se procurer des vivres dont on compte bien reprendre le lendemain le prix de vive force, soit avec celles qu'on n'ose point attaquer, pour écouler le produit des rapines de la veille : rien ne manquera au tableau des hauts faits de ces fils chrétiens des Vikings païens du IXe siècle. Tantôt, au contraire, ce sera en voyageur curieux d'apprendre et avide de s'enrichir que l'homme du Nord quittera la Baltique ou même les côtes reculées d'Islande, pour aller, ou chercher fortune à Rome, en Allemagne, aux cours des princes normands de France et d'Italie, ou visiter des terres inconnues et suivre les traces des premiers et hardis

[1] Voir Jón Eiríksson, *de Veterum Septentrionalium peregrinationibus*, Leipzig, 1755, in-12, où sont réuni tous les textes que nous analysons ici. Voir en particulier p. 12-27. — Les chroniques occidentales prouvent d'ailleurs surabondamment que ces habitudes n'étaient point particulières aux croisés du Nord. Voir Albert d'Aix, Foucher de Chartres, etc. etc.

[2] Saint Elphége de Cantorbéry, massacré par Olaf II de Norvége (1012).

[3] *Orkneyinga Saga*, ch. CDXVI ; *Flateyarbók*, II, p. 484.

explorateurs de l'Amérique, ou observer à l'autre extrémité du monde, en Orient, les merveilles dont on a bercé son enfance. Mais pirates ou voyageurs, pèlerins ou commerçants, pour tous le rêve caressé, le but ardemment poursuivi est et sera encore longtemps l'aventure lointaine, « avec le mystère qui la pré« cède, les dangers qui l'accompagnent et l'honneur qui la cou« ronne. »

Etat de la société dans le Nord.

A ces caractères généraux de la race scandinave, quelles modifications, au temps des croisades, avait apportées, dans chacun des pays occupés par cette race, la diversité des intérêts, de la situation géographique et de la constitution civile et religieuse?

Norvége.

Au XIe siècle, le plus important des trois royaumes du Nord est la Norvége. Depuis Harald Hárfagri (863-930), qui a réuni, les armes à la main, une foule de petites principautés indépendantes, elle ne forme qu'un seul et même État. C'est le cœur de la nation scandinave; de son sein sont sorties les plus célèbres flottes des pirates normands; c'est elle qui conservera le plus longtemps les lois et les traditions de la race d'Odin. Le pays est pauvre et suffirait à peine à la nourriture du peuple, si les habitants ne trouvaient, dans une alimentation particulière et dans un commerce immense, des ressources et même des richesses, qui les maintiennent dans un état plus florissant que la plupart de leurs voisins. La Norvége monopolise la pêche de l'Europe entière, et c'est de l'époque la plus reculée que datent chez elle le séchage et l'exportation des harengs, la chasse des baleines et la vente de leurs produits dans les ports allemands et frisons. Comme elle a pour tributaire toute la Laponie actuelle, c'est aussi elle qui centralise les fourrures les plus précieuses et les pierreries sibériennes. Le tonnage de ses navires, tant marchands que guerriers, dépasse de beaucoup celui de toutes les marines d'Occident. L'Angleterre et la Hollande sont à peine nées à la vie maritime que, sans boussole, par une connaissance tout expérimentale des courants, les Norvégiens ont déjà découvert l'Amérique septentrionale et en particulier le Grönland, où ils

ont fondé des colonies et avec lequel ils entretiennent un commerce suivi. Tout Norvégien possède; et la misère paraît inconnue, même parmi la caste inférieure de la nation. Des habitations nombreuses, bâties en bois avec tout le luxe de l'époque, couvrent les bords des lacs et des *fjords*, et quelques villes commencent à se grouper sur les points les plus fréquentés par les marchands. Dans cette société, qui ne connaît presque point de pauvres, les distinctions ne sont encore que nominales. Il y a bien quelques serfs, mais la législation qui les régit les transforme peu à peu en colons admis au foyer de leurs maîtres. L'immense majorité des citoyens tient la terre à titre de fief relevant du souverain, qui ne peut d'ailleurs expulser personne de ces aleux ou *odels* sans la volonté du peuple. Tous les propriétaires d'aleux ou *odalmenn* se réunissent à époques fixes ou dans les circonstances importantes, en assemblées générales ou *things* où chacun peut prendre la parole à son tour, où s'élaborent en commun les lois, où se jugent les causes importantes, où se font et se défont les rois. Ceux-ci sont donc essentiellement électifs, quoique l'autorité sorte rarement de la même race. Tous les fils reconnus d'un roi, et à leur défaut tous ses petits-fils, même en ligne féminine, peuvent recueillir la succession du défunt; la légitimité ou l'illégitimité de la naissance n'influe en rien sur les droits des prétendants; s'ils sont plusieurs, l'autorité royale reste indivise entre eux; les revenus domaniaux sont seuls partagés [1]. Même après l'installation solennelle de ses frères, un bâtard inconnu peut venir solliciter sa reconnaissance officielle et réclamer sa part dans l'héritage royal [2]. Autour du roi, quoique souvent en hostilité avec lui, se groupe un parti peu nombreux, mais puissant : ce sont les rejetons des anciennes races princières qui se partageaient autrefois le pays. Une dizaine de maisons antiques, qui font presque toutes remonter à Ragnar Lodbrok leur fabuleuse origine, unies par une foule de liens de parenté qui rendent inextricables les généalogies du Nord, traitent la maison régnante d'égale à égale et jouent, pendant tout le Moyen Age, le rôle le plus important dans l'histoire

[1] Voir, pour tous ces détails, Munch, *Norske Folkets Historie*, t. II et III.

[2] Voir *Sverris Saga*, ch. XXXIX; *Fornm. Sögur*, VIII, p. 148.

du pays. Le nombre de ces familles princières n'est point d'ailleurs limité ; il s'accroît chaque jour par l'adjonction de races moins illustres, dont les chefs obtiennent du roi la collation des titres viagers de *jarl* et de *lændimadr,* qui reviendront si souvent dans ce récit. Quelque grandes que soient l'illustration et les alliances de ces familles puissantes, elles ne jouissent, dans l'opinion du peuple, que d'une considération tout à fait bénévole. Le dernier des *odalmenn* vit avec le roi et ses barons sur le pied d'une familiarité qui ne disparaîtra que plus tard et quand l'influence européenne aura initié le pays aux mœurs féodales. Tous les citoyens, *jarls*, *lendirmenn*, *odalmenn*, sont soumis à l'impôt et au service militaire et maritime. L'impôt est perçu directement et par le roi lui-même, qui fait, dans ce but, une sorte de tournée annuelle dans ses États[1], et, parcourant les demeures royales, propriétés particulières de la couronne, éparses sur toute la surface du royaume, y recueille l'hommage et l'argent de tous les habitants des environs[2]. Une conscription[3] assez rigoureuse s'exerce sur toute la surface du sol, et la nation entière doit se lever en masse à l'appel du roi; mais celui-ci, dans aucun cas, n'a le droit d'emmener, sans leur consentement, ses sujets hors du royaume, ni de les faire servir à l'étranger. Le même système s'applique au service sur mer, qui, d'ailleurs, dans la plupart des cas, ne fait qu'un avec l'autre. Une sorte d'inscription maritime permet au souverain de requérir de chaque canton un certain nombre de vaisseaux armés, montés et équipés[4]. Il a, en outre, sur chaque navire de commerce qui quitte le pays, une place déterminée pour y mettre ses propres marchandises, et on lui doit compte, non-seulement de ce qu'il a ainsi confié aux armateurs, mais d'une certaine part sur tous les profits, licites ou non, du voyage. L'impôt et le service militaire sont donc les seules restrictions mises à l'indépendance complète des citoyens; une loi danoise, importée par la con-

[1] En norrain *Hveistlu*.
[2] *Fornm. Sögur*, I, 30; IV, 116; VIII, 272.
[3] *Gulathings Lög hin Ældri*, ch. CXLVIII; *Frostathings Lög hin Ældri*, ch. XVI. (Voir Munch, II, 816; III, 980.)
[4] *Gulath. Lög* ch. CCCXV; *Frosth. Lög* VII, ch. XVIII. (Voir Munch, *l. c.*).

quête et tendant à faire dépendre de la volonté royale l'autorisation ou la défense des voyages de commerce ou de piraterie, n'a pu prendre racine en Norvége [1].

On voit donc ce qu'était la société norvégienne au début des croisades : un peuple toujours armé, toujours prêt à défendre ses droits par le glaive ou par la parole, enrichi par la pêche et le commerce, versé dans l'étude des lois et jaloux de leur observation littérale; enfin, ayant pour le pays qu'il habite l'attachement particulier à tous les montagnards; une aristocratie naissante, ne puisant sa force que dans le nombre et la position des fiefs qu'elle possède au fond de vallées inaccessibles, et nullement dans un prestige quelconque exercé sur les masses, ouverte d'ailleurs à quiconque acquiert gloire ou richesse ; — enfin, un ou plusieurs rois ne se soutenant qu'à force de promesses et d'éloquence, et entraînés, souvent malgré eux, à détourner, par des expéditions à l'étranger, la séve surabondante de la nation, toujours disposée à soutenir, à travers des guerres civiles interminables, les prétendants que, sans cesse, fait surgir la loi de succession au trône.

Colonies norvégiennes.

Autour de la Norvége, se groupent les colonies norvégiennes qui, presque toutes, reconnaissent la suzeraineté des rois norvégiens, assez sensés d'ailleurs pour se contenter d'un hommage purement nominal. Deux de ces colonies cependant sont liées plus étroitement que les autres à la mère-patrie ; ce sont, en premier lieu, le royaume des Iles, comprenant Man, les Hébrides et quelques cantons de l'Irlande, et en second lieu, le comté des Orcades : ces deux États, tributaires du royaume de Norvége, relèvent de la couronne à titre de fiefs héréditaires, l'un dans une famille d'origine scandinave, l'autre dans la branche aînée de la maison de Möri [2]. Les autres, les Shetland, les Færöer, l'Islande et le Grönland, forment, de fait, autant de petites républiques organisées sur le modèle de la mère-patrie, à part l'autorité souveraine, que conserve l'assemblée générale. Mais là, comme en Norvége, on trouve une aristocratie terrienne qui

[1] Voir Munch, *Norske Folk. Hist.* II, 816; III, 569.

[2] La branche cadette avait formé la maison ducale de Normandie.

s'épuise en des luttes incessantes et le plus souvent sanguinaires. Chaque année, à la suite de meurtres et de pillages, un certain nombre des habitants des îles gagnent le continent; chaque année aussi, les îles servent de refuge à une foule d'exilés, débris des guerres civiles de la mère-patrie. Aussi, quoique indépendantes de fait de la couronne de Norvége, jouent-elles un grand rôle dans l'histoire nationale, à laquelle la leur touche de très-près, en particulier pour tout ce qui concerne notre sujet.

Danemark.

En Danemark, la société, organisée autrefois de la même manière qu'en Norvége, avait subi plus tôt l'influence du reste de l'Europe. D'ailleurs, à la fin du XIe siècle, le royaume venait d'être uni d'une façon intime et pendant de longues années aux États anglo-saxons de la Grande-Bretagne[1]. Les coutumes et l'esprit du peuple s'en étaient ressentis. Sous le bras puissant du grand Knut, les libertés populaires, aussi bien que les priviléges aristocratiques, avaient perdu de leur prestige et la puissance royale n'était point un fantôme. Il y avait bien des things comme en Norvége; mais ce n'était plus l'assemblée debout et armée, avec les orateurs parlant en plein air, les glaives brillant au soleil et les paysans discutant les droits du roi. Aux things ne figuraient guère que les premiers de la nation; eux seuls du moins prenaient la parole; le peuple restait spectateur, sans avoir part directe à la discussion. Chaque citoyen d'ailleurs était loin de posséder, et la race libre des colons de Jutland et des îles allait tomber peu à peu dans une sorte de servage qui dura jusqu'au XVIIe siècle. Le commerce était florissant et les vaisseaux nombreux, mais rien qui ressemblât, ni à cet immense développement du trafic norvégien, ni à cette marine féodale qui comptait, en Norvége, presque autant de flottes que de grandes familles, autant de navires que d'*odalmenn*, ni à cette faculté d'équiper, dans un but avoué de piraterie et sans autorisation préalable, des expéditions importantes. Trop voisins des monarques d'Occident pour hasarder sans motif des querelles avec eux, les rois de Danemark avaient dû de bonne heure con-

[1] De 991 à 1042, sous Svein Tjuguskeggr, Knut le Grand et Hördaknut.

centrer dans leurs mains toutes les forces militaires et maritimes de la nation. Groupée autour du roi, l'aristocratie n'était pas, comme en Norvége, en hostilité ouverte avec lui; elle occupait à la cour des charges effectives et servait dans l'armée. Moins occupé que les autres États scandinaves de ses affaires intérieures, le pays était sans cesse en guerre avec ses voisins immédiats et en particulier avec les Slaves païens de Poméranie et de Prusse. De cette nécessité perpétuelle était née une armée de terre fortement organisée par le roi et rompue aux fatigues de la guerre. Appuyé sur cette force, qui lui était toute dévouée, le pouvoir royal n'était pas, comme en Norvége, à la merci des guerres civiles que pouvait susciter l'ambition des partis, et tendait peu à peu à asservir sous le même joug le peuple et l'aristocratie. L'influence allemande allait d'ailleurs venir s'ajouter à ces éléments d'autorité et achever de ruiner, par l'exemple de la féodalité germanique, les dernières libertés individuelles de la nation. Le Danemark, monarchie à peu près absolue et organisée comme la plupart des États allemands, est donc, de tous les pays scandinaves, celui qui offrira, pendant tout le Moyen Age, le caractère le moins original et qui, pour les croisades en particulier, se rapprochera le plus de tout ce que nous offre, en pareille matière, l'histoire contemporaine des races latines et germaniques.

Suède. Quant à la Suède, qui doit jouer, après le Moyen Age, un rôle si important en Europe, elle n'occupe encore que le troisième rang dans les états du Nord. Entourée de toutes parts par de puissants voisins, elle ne possède qu'un port[1] sur le Skaggerrak, dont presque tous les fleuves sont occupés à leur embouchure par la Norvége et le Danemark. Au nord, la race finnoise, tributaire des rois de Norvége, est encore assez vivace pour arrêter toute tentative de colonisation, et la vie maritime du pays se concentre dans le port de Birka[2], mal défendu contre les pirates qui infestent cette partie de la Baltique. Le petit ter-

[1] Ljodhuus, aujourd'hui Gothembourg.

[2] Situé près de l'emplacement actuel de Stockholm. (Voir Sillèn, *Svenska Handels Historia*, t. I.)

ritoire circonscrit dans ces étroites limites n'appartient même pas à une race homogène. Au nord des grands lacs sont les *Svear* ou Suédois proprement dits; au sud, les *Götar* ou Goths[1], séparés par des haines séculaires et des rivalités perpétuelles de race et de dynastie. A la faveur des guerres civiles, le paganisme a conservé toute sa force; c'est d'ailleurs en Suède, à Upsala, que se trouvent les lieux sacrés de la religion odinique. On y célèbre encore, quoique rarement, des sacrifices humains, et la barbarie y a d'autant plus de racines qu'elle s'y allie à une demi-civilisation d'origine païenne. La société y repose sur des bases antiques; les lois forment un corps complet. Le pouvoir royal a encore moins de force et de prestige qu'en Norvége. L'histoire des princes n'est qu'une longue suite de victoires et de défaites obscures; toute l'autorité est aux mains d'une aristocratie élective, maîtresse du sol et qui, pendant tout le Moyen Age, impose ses volontés aux souverains aussi bien qu'au peuple. Qu'une semblable société, absorbée par des guerres civiles interminables, soit restée à peu près étrangère au reste de l'Europe; que des rois qui n'avaient que des partisans et jamais d'armée régulière; que des feudataires qui trouvaient chez eux une ample pâture à leur ambition et un champ toujours ouvert à leur bravoure; qu'un peuple réduit de bonne heure au rôle de spectateur ou de victime dans ces luttes intestines, n'aient jamais pensé, comme nous le verrons dans le cours de ce récit, à de lointaines expéditions, on doit, loin d'en être surpris, n'y voir qu'une conséquence naturelle de l'état même du royaume et un résultat logique de la constitution nationale.

Russie scandinave.

Cette anarchie, d'ailleurs, avait eu un avantage particulier, celui d'étendre, précisément vers l'Orient, l'influence scandinave : je veux parler de la naissance, en Russie, de dynasties d'origine norraine qui, jusqu'à l'invasion des Mongols, se maintinrent sur le territoire slave. Rejetés chaque année hors du pays par les guerres civiles, un nombre considérable d'exilés quittaient les bords des grands lacs pour traverser la Baltique et aller se dérober, dans les forêts de la Russie, à la poursuite de

[1] Voir Strinnholm, *Svenska Folkets Historia*, t. III et IV.

leurs ennemis victorieux. En outre, au temps des grandes invasions des Normands dans l'Occident latin, ces mêmes forêts étaient aussi le théâtre de leurs déprédations, en sorte que (comme l'a démontré Kruse) chaque période de répit dans les pillages des pirates du Nord, en France et en Allemagne, correspond presque toujours à une invasion armée sur le territoire slave. Peu à peu, *Vikings* norvégiens et exilés suédois avaient fini, tantôt pacifiquement, tantôt les armes à la main, par se faire accepter de populations barbares auxquelles ils apportaient une civilisation d'un degré supérieur et avec lesquelles ils vivaient à peu près dans les mêmes termes que les Scandinaves de la mère patrie avec les Lapons, puis par établir un certain nombre de postes fortifiés, qui commandaient le cours des fleuves et où se percevaient, chaque année, les tributs des hordes environnantes. Complétement indépendants de la mère patrie, les nouveaux royaumes d'*Holmgard* (Novogorod), de *Kœnugard* (Kief), et les principautés de moindre importance dont l'ensemble portait, en norrain, le nom de Grande Suède (*Svithiod hit Miklá*), se trouvaient relativement à elle, dans la même situation que les îles de la mer du Nord par rapport à la Norvége. D'un autre côté, leurs intérêts les ayant mis de bonne heure en rapport avec l'empire grec, dont ils acceptèrent jusqu'à un certain point la suzeraineté, ils durent servir naturellement de lien entre les Suédois, les Goths et Byzance[1], et jouer un certain rôle dans les relations du Nord avec l'Orient.

État des Églises du Nord dans les premiers siècles de la conversion.

Les différences que nous venons de signaler dans les intérêts, les mœurs et l'état social de chacun des royaumes scandinaves, sont loin d'être aussi sensibles dans l'organisation des trois Églises, encore naissantes, du Nord. Quoique, dès le x[e] siècle, les pays de langue norraine eussent reçu la lumière de l'Évangile, la conversion au christianisme n'y avait pas offert le même caractère de spontanéité qu'en Angleterre et en Russie. Les

[1] Voir Kruse, *Chronicon Varego-Russorum*, Hambourg, 1854, in-4°. — Krug, *Forschungen in der älteren Geschichte Russlands*, Saint-Pétersbourg, 1848, in-8°. Kunik, *Die Berufung der Schwedischen Rodsen*, Saint-Pétersbourg, 1845, in-8°.

premiers apôtres du Nord avaient affaire, non point à des traditions vagues, mais à une religion établie, à une théogonie compliquée, à des rites antiques associés à toutes les gloires, à tous les souvenirs nationaux. Ils trouvaient, en contradiction perpétuelle avec la morale évangélique, des lois consacrées par un long usage, et la honte attachée, dans l'esprit même du peuple, à l'observation des préceptes de douceur qu'ils enseignaient. Aussi leurs progrès furent-ils d'une extrême lenteur et, au commencement des croisades, sont-ils encore loin d'avoir achevé leur œuvre. On peut remarquer cependant que les premiers résultats sérieux de conversion ne furent obtenus dans le Nord que par les moyens mêmes qu'offraient les habitudes nationales; c'est-à-dire à la faveur des guerres civiles dans lesquelles la croyance nouvelle, nécessairement mêlée, appuyait de son influence celui des deux partis qui lui était le plus favorable [1]. C'est au nom du Christ que guerroient les premiers rois chrétiens du Nord, Olaf Ier et Olaf II de Norvége, Saint Erik de Suède et d'autres encore, créatures ou alliés des premiers évêques. Saint Olaf, à Stiklestad, en 1030, au moment de mourir pour la foi dont il est le champion, donne pour cri de guerre à ses hommes, tous chrétiens comme lui : « En avant! en avant! « hommes du Christ, hommes de la croix [2]! » L'Église, qui, dans le Nord comme ailleurs, a toujours mieux aimé transformer que détruire, encourage hautement ces manifestations d'une ardeur qui avait moins besoin d'être éteinte que réglée et sanctifiée. Sous son influence, les vieux Vikings changent peu à peu, non d'habitudes, mais d'ennemis : aux pirateries antiques succèdent ainsi naturellement les guerres saintes, je dirais même les croisades, si on pouvait ajouter foi aux expéditions des héros fabuleux que les Sagas romanesques envoient [3], après leur baptême, porter à main armée, en pays musulman, les doctrines auxquelles ils viennent à peine d'être initiés. En attendant du reste que l'Église, comme elle le fera au commencement du

[1] Voir Maurer, *Die Bekehrung des Norwegischen Stammes*, Munich, 1856, in-8°.

[2] « Framm! Framm! Christmenn! Krossmenn! » *Olafs Saga Helga*, ch. CCXVI.

[3] Comp. *Ingvars Saga Vidtförla*, Antiquités Russes, II, p. 74.

XII[e] siècle, consacre solennellement ces transformations et vienne même présider à la naissance d'*associations de Vikings*, de confréries que les chroniqueurs appelleront « saintes pirateries » *piraticæ sanctæ*[1] et qui, unies par des vœux solennels, s'engageront à courir la Baltique pour y combattre les païens, nous voyons, dès le temps des premières croisades, l'idée, si appropriée au caractère scandinave, du rachat des crimes et du salut éternel obtenu en combattant les ennemis de la foi, trouver dans le Nord une popularité d'autant plus grande qu'elle vient d'être mise en pratique dans le pays même et qu'elle va l'être encore pendant un certain temps. Dans les batailles livrées aux païens, les néophytes (*primsignad*)[2], qui n'ont reçu que la bénédiction sacerdotale, portent sur leurs vêtements, comme un siècle plus tard les croisés, les insignes de la rédemption et plus d'un viking redouté passe, par une mort glorieuse, au nombre des Saints, les martyrs et leurs bourreaux se trouvant souvent rapprochés de cette singulière façon dans le culte que le peuple rend aux uns, comme aux autres, après leur mort.

Les premiers apôtres du Nord étaient Allemands et tenaient leur mission de Rome; cependant il est certain que l'influence byzantine qui autrefois avait amené dans le sein de l'Église les hordes gothiques et tout récemment les Scandinaves de Russie, se fit sentir dans le Nord, dès les premiers temps de la conversion, par l'intermédiaire des Værings qui servaient à Byzance. Ceux-ci, peu initiés aux différences qui séparaient les rites catholique et orthodoxe, voyant d'ailleurs dans Byzance une ville sainte, se contentaient de rapporter dans le Nord les principes élémentaires du christianisme. Aussi verrons-nous les Scandinaves, sans faire acception de dogme, confondre dans la même vénération Rome et Constantinople, et emprunter le zèle ardent qui les enflamme pour les choses de la foi à l'un comme à l'autre de ces deux foyers religieux. Du reste, quelle que fût l'origine des Églises du Nord, elles reconnurent toujours, au moins de nom, l'autorité romaine.

[1] Voir plus loin, ch. VI.

[2] Ce sont les *prinseignés* des chroniqueurs occidentaux. Voir Munch, t. II, p. 271 et Du Cange, *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, t. IX.

Église danoise.

De toutes les Églises scandinaves, la plus ancienne était l'Église danoise[1]. Au temps des croisades, le paganisme avait disparu de ce royaume et le clergé se préparait déjà au rôle si important qu'il y joua pendant tout le Moyen Age. Les dignités ecclésiastiques y étaient recherchées par les plus nobles rejetons de l'aristocratie et même par des princes de sang royal; c'est parmi les évêques de Lund et de Roeskild qu'il faut chercher les grandes figures de cette époque, et l'on peut dire qu'à part deux ou trois rois restés célèbres par leurs victoires, il n'y a pas, jusqu'à la Réforme, de plus grands noms dans l'histoire du Danemark que ceux des archevêques Absalon, Eskill, André Suneson. Le clergé de Danemark devint rapidement assez fort pour marcher de pair avec les seigneurs, et les rois apprirent de bonne heure à trembler devant la menace des censures ecclésiastiques.

Église norvégienne.

Plus jeune[2], l'Église de Norvége ne fut pas longtemps à égaler son aînée en importance. Plus heureuse que les rois eux-mêmes, elle ne trouva pas de résistance dans les colonies les plus éloignées. L'Islande et le Grönland, qui repoussaient l'immixtion royale, reconnurent dès l'origine le pouvoir des primats de Nidaros, et cette circonstance seule fit bientôt de ceux-ci des alliés utiles pour les rois, qui trouvaient en eux un appui certain contre l'insubordination du peuple et les empiétements des hauts barons. Les évêques eux-mêmes défendirent hautement leurs droits, revendiquèrent le titre de Jarl et tous les honneurs qui y étaient attachés. Chaque embarras de la royauté leur apportait un nouveau privilége; à la fin du XII[e] siècle[3], le royaume lui-même tombait sous le patronage du siége métropolitain de Nidaros, et saint Olaf était proclamé *roi perpétuel de Norvége.* Dès le commencement du XII[e] siècle, une active propagande avait fait disparaître, même des côtes du Norland, les derniers vestiges du culte d'Odin; tous les champions du Christ avaient des autels; les vieilles lois étaient soumises à

[1] Le premier sanctuaire chrétien du Nord avait été bâti à Heidaby, en 850.

[2] Établie complétement en 999.

[3] En 1161, époque du couronnement du roi Magnus VI Erlingsson.

un remaniement complet dans le sens chrétien, et bientôt les traditions mythologiques, le corps même du dogme odinique, dont l'Islande avait conservé le dépôt traditionnel, subissait l'influence monastique, et, refondu par ses nouveaux interprètes, n'était rendu à la tradition populaire que sous une forme nouvelle, essentiellement légendaire.

Église suédoise. Quant à la Suède, elle en était encore aux premiers pas dans la nouvelle voie; c'est à peine si l'on y épargnait la vie des chrétiens, et les cérémonies païennes s'y célébraient à côté des nouveaux rites, sans que les évêques pussent encore faire autre chose que préserver de la destruction leurs premiers établissements. Il faut descendre jusqu'à la fin du XII[e] siècle, pour assister en Suède à la disparition définitive des derniers restes du culte d'Odin et à la création d'une Église nationale qui, aussi riche peut-être que ses sœurs de Danemark et de Norvége, est longtemps encore avant d'acquérir dans les affaires du pays le même degré d'influence. En Suède, d'ailleurs, comme dans les autres pays scandinaves, apparaît, au milieu de la période des croisades [1], une seconde influence religieuse aussi puissante que la première et plus directement en rapport avec Rome : celle des ordres réguliers, dont les monastères s'élèvent peu à peu de toutes parts et concentrent bientôt toute la vie intellectuelle du Nord. L'importance du clergé régulier dans l'histoire des rapports des Scandinaves avec les autres peuples, chez lesquels s'étendaient les nombreuses ramifications des ordres monastiques, est incontestable; et l'on ne peut s'empêcher d'attribuer aux relations entretenues, avec leurs maisons-mères, par les nombreux cloîtres des trois royaumes, une grande part dans l'extension de celles de la société norraine avec les autres pays, et en particulier avec la Terre Sainte. C'est aussi à la rivalité qui s'établit bientôt entre le pouvoir épiscopal et celui du clergé régulier dévoué au Saint-Siége, qu'il faut attribuer le rapprochement qui, depuis la fin du XII[e] siècle, tendit de plus en plus à s'opérer entre les papes et les royaumes du Nord, rap-

[1] Dès le milieu du XII[e] siècle.

prochement qui, comme nous le verrons, ne fut pas sans résultats sur les rapports de ceux-ci avec l'Orient chrétien.

Caractère général des relations des Scandinaves avec la Terre Sainte.

Voilà donc dans quel état les croisades trouvèrent la société scandinave, dans chacun des royaumes où se parlait la langue norraine. Quelle devait être, sur les relations qui allaient, pendant plus de deux siècles, s'établir entre le Nord et la Terre Sainte, l'influence du caractère général et des mœurs des trois peuples frères? quel rôle devait y jouer chacun des éléments divers que nous venons de voir en présence dans le Nord?

Quelle part prirent aux croisades latines les Scandinaves en général?

Cherchons d'abord quelle fut la part que les pays scandinaves prirent aux grandes croisades. Nous venons de voir que l'esprit même des gens du Nord les portait aux expéditions aventureuses; qu'un grand nombre d'entre eux avaient l'habitude d'aller chercher du service dans les cours de l'Europe, et en particulier, soit auprès de l'empereur d'Orient, soit auprès des princes normands établis en Pouille, en Angleterre, en Normandie. Nous avons vu, d'autre part, que l'Église avait de bonne heure, dans le Nord même, cherché à détourner vers un but religieux l'ardeur surabondante de ses néophytes, en sorte que les combats livrés par le christianisme, au temps de son établissement, avaient dû disposer les Scandinaves à l'idée de guerre sainte, tandis que le rachat des crimes obtenu en défendant, les armes à la main, la cause de la foi, les avait préparés à faire des vœux guerriers. Enfin, nous avons signalé quelle attraction l'Orient exerçait sur les imaginations du Nord et quelles relations s'étaient établies dès le temps du paganisme entre ces contrées si éloignées l'une de l'autre. Rien ne s'opposait donc à ce que, comme les autres peuples chrétiens de l'Europe, les Scandinaves prissent part aux grandes expéditions qui allaient s'armer de toutes parts. On a nié cependant cette participation [1], en objectant, en premier lieu, le silence des annales

[1] Ce qui est exact, c'est que les Scandinaves ne jouèrent aucun rôle, ni dans les expéditions décrétées contre les hérétiques, ni dans les guerres saintes, dont l'Espagne fut le théâtre, et ne prirent part qu'en passant aux croisa-

norraines sur des faits de ce genre; en second lieu, l'éloignement où les gens du Nord se trouvaient de Rome, le foyer d'où partaient les prédications et les encouragements de la guerre sainte. Mais au silence, il est vrai, presque général, des annales du Nord, nous opposerons le témoignage des historiens latins, témoignage dont il faut sans doute contrôler toujours la valeur, mais que, dans certains cas, il est impossible de récuser. Nous ferons remarquer, de plus, que de ce silence, ou plutôt de cette concision des sources norraines sur les événements des grandes croisades, il ne faut pas se hâter de conclure à l'absence de tout élément scandinave dans les armées latines. Les annales du Nord sont toujours fort stériles en documents relatifs à l'histoire étrangère, et, quelque courtes que soient les mentions qu'elles consacrent aux Guerres Saintes, ces mentions sont encore plus importantes que les arides notices réservées par elles à l'histoire d'Allemagne ou de France. Quant à la seconde objection, il est impossible d'en contester la force, puisqu'il est à peu près certain que, jusqu'en 1187, les encycliques pontificales s'arrêtèrent à l'Elbe; que les deux premières croisades ne donnèrent lieu, dans le Nord, à aucune prédication solennelle; que, plus tard, ou mal informée du zèle et des ressources des trois royaumes, ou préférant détourner vers un but plus prochain l'enthousiasme des gens du Nord, la cour de Rome crut devoir les encourager à prendre part, plutôt aux croisades contre les Slaves païens de la Baltique, qu'aux expéditions de Terre Sainte; qu'enfin, lorsqu'elle organisa définitivement dans le Nord, à l'aide du clergé régulier, la prédication de la guerre sainte contre les Sarrasins, cette prédication ne porta point les fruits qu'on eût été en droit d'en attendre. Mais les faits eux-mêmes nous montreront, par contre : en premier lieu, que l'absence de prédication dans le Nord, au commencement des croisades, n'eut d'autre résultat que de donner au zèle des Scandinaves un caractère plus particulier de spontanéité, caractère qui se manifesta, comme nous le verrons plus loin, par la nature spéciale de leurs relations avec la Terre Sainte, en dehors des expéditions latines; en se-

des portugaises, quoique, pour eux, comme on le verra plus loin, l'Espagne, placée sur la route de l'Orient, en fit, pour ainsi dire, partie intégrante.

cond lieu, que les croisades slaves furent loin de détourner tout l'effort des royaumes du Nord pour la cause de la foi; enfin, que s'ils ne purent répondre aux dernières prédications des papes que par des secours pécuniaires (dont la levée et l'envoi jouèrent d'ailleurs le plus grand rôle dans l'histoire du Nord), les Scandinaves n'en participèrent pas moins, d'une certaine façon, aux dernières croisades en Terre Sainte.

Quel rôle, dans la participation aux grandes croisades, joua chacun des royaumes du Nord?

Si maintenant, abordant de plus près cette question, nous cherchons quel rôle, dans la participation de la race scandinave entière aux grandes croisades, joua chacune des nations qui la composaient, nous trouvons, en première ligne, les Danois, que les expéditions contre les Slaves païens avaient préparés de longue main aux croisades, et que leur voisinage de l'Allemagne et les liens de toute sorte qui les unissaient avec les populations de la Frise et de la Hollande devaient mettre, avant tous les autres, au courant des affaires d'Orient et exciter à prendre part aux expéditions armées le long des fleuves tributaires de la mer du Nord; il n'y aura donc presque point d'expédition partie des contrées septentrionales de l'Allemagne, où nous ne trouvions un contingent danois. Beaucoup de gens de la même nation iront, en outre, rejoindre ceux d'entre les princes français ou allemands dont l'origine ou les alliances auront pu provoquer leurs sympathies. Quant aux Norvégiens, souvent confondus dans la langue de l'Occident avec les Normands de France, leur participation aux grandes croisades sera plus douteuse; ils auront d'ailleurs, comme nous allons le voir, le monopole de rapports d'un autre genre avec la Terre Sainte. Restent enfin les Suédois, dont la présence aux grandes croisades, affirmée par un seul texte[1], et un texte fort douteux, est encore niée aujourd'hui par les historiens du pays même. Si l'on comprend par Suède la même étendue que le royaume actuel qui porte ce nom, il est évident que, soit mêlés aux Norvégiens, soit confondus avec les Danois, les habitants de la Suède orientale actuelle, de la Scanie, du Halland, doivent avoir joué dans les guerres saintes, en proportion de leur nombre, le

[1] Voir plus loin, ch. VI.

même rôle que les nations dont ils faisaient alors partie; mais si nous nous reportons au Moyen Age, et si nous ne comprenons sous le nom de Suédois que les riverains des grands lacs, nous serons contraints d'avouer qu'en effet ceux-ci restèrent la plupart du temps étrangers aux grandes croisades, à moins que l'on ne veuille toujours voir (ce qui, comme nous l'expliquerons plus loin [1], n'est exact que dans certain cas), dans les « *Dani* » et les « *Nortmanni* » des chroniqueurs occidentaux des croisades, la race scandinave tout entière, l'ensemble des *gens de langue danoise ou norraine,* et par conséquent les Suédois, aussi bien que les Danois et les Norvégiens.

Expéditions particulières des Scandinaves en Terre Sainte (*Jórsalaferd*).

D'ailleurs, les relations des Scandinaves avec la Terre Sainte sont loin de se borner à une simple participation aux croisades latines. Ainsi que nous venons de le faire entrevoir, le zèle des gens du Nord sut, en dehors de ces grandes expéditions, se manifester d'une façon toute différente et par des résultats dont nous allons chercher à apprécier l'importance. Nous avons vu comment les antiques traditions de la race scandinave s'étaient peu à peu transformées, et comment l'Orient chrétien avait hérité du prestige de la terre fabuleuse des Ases; nous avons vu quelle influence l'Église d'Orient avait exercée et conservée sur celle du Nord; nous avons constaté aussi que, d'une part, les voyages lointains, en général, faisaient partie de la vie scandinave, et que, d'autre part, les voyages religieux, les pérégrinations chrétiennes n'avaient fait que succéder à des coutumes païennes analogues, à des voyages aux *terres saintes* odiniques; en un mot, que les pèlerins ou les voyageurs, qui allaient autrefois à la recherche du pays des Ases, n'avaient point eu à se détourner de leur route pour retrouver dans Byzance la ville sainte, l'Asgard, et dans le Jourdain le fleuve saint, la mystique Urda. On ne devra donc point s'étonner si, dès les premiers temps de la conversion des Scandinaves au christianisme et, ensuite, pendant toute la durée des croisades latines, on constate entre le Nord et l'Orient l'existence de rapports suivis, tout à fait distincts de ces dernières.

[1] Voir ch. III.

Caractère et nature de ces expéditions.

Ces rapports comprendront des expéditions de toutes sortes, croisades, pèlerinages, simples voyages. De nature très-diverse, ils auront cependant pour caractères communs, d'abord la spontanéité de leur origine, en général étrangère à toute excitation venue du dehors, à toute prédication solennelle ordonnée par Rome, puis une organisation spéciale nécessitée par les conditions d'isolement et d'éloignement où se trouvent les royaumes du Nord, enfin le succès qui, le plus souvent, les couronnera et par lequel ils feront exception à tant d'entreprises désastreuses tentées par des peuples bien plus rapprochés de l'Orient que les Scandinaves. Considérés ensuite séparément et sans comparaison avec les croisades latines, ces rapports auront pour caractère véritable celui de n'en avoir jamais de très-défini et de varier sans cesse de cause, d'importance et de résultats. Tantôt nous aurons à enregistrer de simples voyages, dont le commerce, la curiosité, le hasard seront les seuls mobiles; les Lieux Saints seront visités en passant, par occasion, sans motif religieux, par des gens simplement désireux de voir et de s'instruire. De ce nombre seront les premiers pèlerinages scandinaves en Terre Sainte; nous aurons un exemple d'un semblable voyage, fait par un Norvégien encore païen et aboutissant au baptême de ce barbare dans la Ville Sainte elle-même. D'autres fois, la piraterie s'avouera franchement comme la seule cause des pérégrinations en Orient, le caractère sacré de la Palestine la préservant à peine du sort des autres côtes de la Méditerranée. D'autres fois, au contraire, un sentiment religieux très-vif paraîtra avoir seul déterminé les voyages en Terre Sainte; nous dirons même qu'à partir du XIe siècle, époque à laquelle la coutume d'aller s'instruire à l'étranger des vérités de l'Évangile, avait déjà pris racine dans les mœurs du Nord [1], il y aura très-peu de pèlerinages scandinaves en Terre Sainte qui ne portent la marque d'une dévotion au moins apparente. Nous trouverons aussi, à côté de ces rapports presque privés, d'autres relations d'une importance toute différente : des expéditions armées, de véritables croisades, formant à elles seules des épisodes entiers de l'histoire

[1] Voir Wieselgren, *Sveriges Sköna Litteratur*, I. p. 206.

nationale. Les unes, quoique tout à fait distinctes des croisades latines, auront avec elles une certaine communauté d'origine; nous les verrons naître et se préparer, non point peut-être à la suite des prédications solennelles qui déterminent le départ des grandes armées de l'Occident, mais à la nouvelle des succès ou des désastres de ces armées mêmes, comme si les hauts faits des croisés latins avaient eu, en effet, plus de retentissement dans ces contrées reculées, que l'annonce de leur départ. Tantôt ces expéditions, parties du Nord en retardataires, arriveront assez à temps pour prendre encore part aux derniers faits d'armes des guerres saintes, et alors mériteront réellement le nom de croisades; tantôt, au contraire, longuement préparées et soigneusement équipées, en raison même de la longueur et des difficultés matérielles du voyage, elles se termineront par une simple visite pacifique aux Lieux Saints. D'autres enfin n'offriront aucune connexité avec les armements de l'Occident : ce seront des pèlerinages armés, entrepris isolément, dans l'intervalle des grandes croisades et sans aucune relation avec elles.

On comprendra donc qu'une telle variété empêche de faire, de ces expéditions si diverses, une classification rigoureuse qui pécherait dans chaque cas particulier, et de distinguer, ici, des voyages, là, des pèlerinages; on comprendra qu'il faille, au contraire, considérer ces rapports dans leur ensemble, au risque d'admettre quelques détails insignifiants [1] à côté de faits d'un intérêt véritablement historique. En cela, d'ailleurs, nous ne ferons que suivre l'exemple des chroniqueurs mêmes du Nord, dans l'esprit desquels une seule et même idée paraît avoir toujours résumé toutes ces nuances et qui, dans ces relations diverses, ne voyaient que des *Voyages à Jérusalem*, des JORSALAFERD, et dans cette foule de croisés, de pèlerins, d'aventuriers, que des *Voyageurs à Jérusalem*, des JORSALAFARIR.

Quant à la part qui revient à chacun des trois royaumes dans ces rapports particuliers avec l'Orient, il est évident qu'elle ne

[1] On remarquera d'ailleurs qu'un grand nombre de ces détails peuvent acquérir, en raison même de la situation particulière des Scandinaves, un intérêt qu'ils ne sauraient avoir dans l'histoire de France ou d'Allemagne.

sera pas, pour chacun d'eux, égale à celle que nous leur avons assignée dans les croisades latines. Ici, la Norvége viendra la première : la nature particulière de sa constitution, la liberté extrême dont le citoyen y jouissait, lui permettaient seule de faire ces armements, d'organiser ces expéditions toutes spontanées qui tenaient à la fois du pèlerinage et de la piraterie. Les nombreux exilés rejetés chaque année du sein des colonies norvégiennes, de l'Islande, des Færoër, des Orcades joueront, eux aussi, un rôle important dans les *Jórsalaferd*. Enfin, de la métropole, aussi bien que des pays qui relèvent d'elle, partiront une foule de pèlerins de moindre importance.

Le Danemark, en raison même de la part plus grande qu'il prend aux croisades latines, n'en a qu'une moindre dans ces relations spéciales; cependant l'histoire danoise nous fournira encore un grand nombre de pèlerinages isolés. Enfin la Suède, bien qu'elle ne fasse aucun armement particulier en vue de la défense des Lieux Saints, ne doit point ici, comme pour les croisades occidentales, être mise de côté; elle a d'abord comme le monopole des pèlerinages véritablement religieux[1]; c'est elle en outre qui, à une exception près, contient tous les témoignages par lesquels l'épigraphie runique est venue confirmer l'existence des *Voyageurs à Jérusalem,* des Jórsalafarir. Enfin, comme c'est elle qui, par l'intermédiaire des principautés scandinaves de Russie, entretient avec Byzance les rapports les plus suivis et fournit le contingent le plus important dans la garde des empereurs d'Orient; comme, d'un autre côté, les soldats de cette garde profitent en général de leur présence à Constantinople pour aller visiter les Lieux Saints, il est nécessaire que la Suède vienne occuper dans notre sujet, quoique d'une façon indirecte, la place que l'obscurité du rôle joué par elle dans les croisades latines nous eût empêché de lui donner.

Notre intention n'est point d'ailleurs de laisser subsister dans le cours de notre travail toutes ces distinctions, ni de prendre

[1] On peut se faire une idée de cette dévotion particulière des Suédois, par l'importance que sainte Brigitte, leur sainte par excellence, attachait encore plus de cent ans après les croisades, aux pèlerinages en Terre-Sainte. (*Birgittæ Revelationes*, VII, ch. XIV; IV, ch. CXIV.)

l'un après l'autre les trois peuples scandinaves pour examiner isolément le rôle de chacun d'eux, soit dans les croisades latines, soit dans les *Jórsalaferd*. Nous nous laisserons guider, au contraire, par les événements eux-mêmes, et, — après avoir, dans un chapitre spécial, réuni sur l'organisation des Voyages à Jérusalem, des *Jórsalaferd,* et sur les itinéraires adoptés par ceux qui les entreprirent, des détails indispensables à l'intelligence du récit; après avoir montré quelles modifications aux coutumes ordinaires des croisades et des pèlerinages ont pu apporter, dans ces circonstances particulières, les différences de langage, de mœurs et de situation géographique qui caractérisent les pays scandinaves, — nous nous contenterons de suivre, dans l'ordre chronologique, sans classification à priori, sans acception d'origine ni d'importance, les faits, à mesure qu'ils se présenteront.

Nous verrons, au XIe siècle, s'achever l'œuvre de la conversion des royaumes du Nord au christianisme. La Terre Sainte se trouvera mêlée à l'histoire même des apôtres du Nord et aux légendes des premiers rois chrétiens, sans aucune idée d'ailleurs de guerre sainte lointaine, le théâtre véritable de la croisade étant encore le pays même où lutte le paganisme expirant.

Le XIIe siècle tout entier sera la vraie période des *Jórsalaferd;* l'idée de Byzance comme foyer religieux est encore vivace dans le Nord, grâce aux traditions renouvelées d'Asgard, à la présence de la garde væringue à Constantinople, et à la faiblesse des liens qui rattachent encore au Siége Pontifical les Églises nationales, à peine établies : ce sera donc l'époque par excellence des expéditions, armées sans excitation préalable venue du dehors, sans l'appareil solennel des prédications.

La chute de Jérusalem, à la fin du XIIe siècle, et la nécessité de chercher du secours jusque dans les régions les plus reculées du monde chrétien, tourneront vers les royaumes du Nord l'attention des Souverains Pontifes. Le temps a resserré les liens des royaumes du Nord avec eux; le paganisme a disparu et un pouvoir ecclésiastique fort et régulier a succédé aux Églises primitives encore mal assises et souvent entachées de schisme. Rome tend à effacer Byzance dans l'esprit des Scandinaves;

nous verrons, pendant quarante ans, la voix des papes provoquer dans le Nord une suite presque non interrompue d'expéditions, qui pourront cependant se grouper chronologiquement autour des croisades de Ptolémaïs et de Damiette. Quoique la Suède reste toujours en arrière des pays voisins, cependant cette seconde période donnera à chacun des trois royaumes une part plus égale dans les rapports de relations du Nord avec la Terre Sainte.

Enfin, avec l'avénement en Norvége d'un roi puissant, qui occupe soixante ans le trône de saint Olaf et étend son influence sur les deux États voisins, cessera la période des relations actives avec l'Orient latin. Ce n'est plus, pour ainsi dire, que par des secours pécuniaires que les royaumes du Nord prendront part aux croisades. Jamais, pourtant, celles-ci n'auront été prêchées plus souvent; jamais de plus nombreuses invitations ne seront parties du siége pontifical pour exciter les Scandinaves à la défense des Lieux Saints. L'étude de ces relations nombreuses, des projets avortés, aussitôt que conçus, qu'elles engendrent, de la part qu'y prend chacune des cours du Nord, enfin des causes qui rendent définitivement les trois royaumes étrangers aux affaires de Terre Sainte, remplira cette troisième période, longue de plus d'un siècle. A partir de 1350, nous verrons s'effacer peu à peu les derniers vestiges des relations du Nord avec l'Orient latin; mais il nous restera à en terminer l'histoire par l'étude de leurs résultats sur la civilisation scandinave.

CHAPITRE PREMIER.

Organisation des expéditions scandinaves en Terre Sainte. — Noms qu'on leur donnait dans le Nord. — Leur importance numérique. — Lois et règlements civils qui les concernaient. — Préparatifs. — Préparatifs des voyages par mer. — Vaisseaux. — Provisions et armes. — Mode de voyage. — Préparatifs du voyage par terre. — Habits et insignes des pèlerins. — Frais entraînés par le voyage. — Ressources des pèlerins pauvres. — *Pilgrimsbrod.* — Hospices. — Époques de départ et temps mis à faire le voyage. — Langue parlée en chemin. Itinéraires des croisés et des pèlerins du Nord. — Itinéraires. — Route orientale *(Austrvegr).* — Route occidentale *(Vestrvegr).* — Route par Rome *(Romavegr).* — Séjour en Terre Sainte. — Retour.

Noms qu'on leur donnait dans le Nord.

Le nom le plus fréquemment usité dans la langue norraine pour désigner les croisades, les pèlerinages et les voyages en Terre Sainte est le mot de Jórsalaferd, qui est l'équivalent littéral de *Voyage à Jérusalem.* C'est aussi l'appellation spéciale la plus ancienne, bien qu'elle ne paraisse pas remonter plus haut que le commencement du XIIe siècle. Les mots *Jórsalamenn, hommes de Jérusalem,* Jórsalafarir, *Voyageurs à Jérusalem,* dérivés du premier, sont les seuls que nous offre jusqu'ici le vocabulaire runique pour désigner les croisés ou les pèlerins en Terre Sainte. Dans les Sagas, où ces mots se rencontrent à chaque instant, ils correspondent à peu près, bien que dans un sens plus étendu, au *Peregrini* des chroniqueurs occidentaux des croisades [1]. On ne les trouve d'ailleurs que rarement dans la langue des Scaldes, qui préféraient se servir de périphrases

[1] L'expression *Ierosolimitæ*, qui répond exactement à *Jórsalafarir*, ne se rencontre que rarement dans les historiens latins: on la trouve cependant dans les *Annales de Saint Disibode* et dans Gobelin Persona.

plus pompeuses. Ajoutons que l'épithète de *Jórsalafari* était donnée comme surnom, après leur retour dans le Nord, aux Scandinaves qui avaient été en Terre-Sainte, à peu près avec la même valeur et de la même manière que chez les musulmans le mot *Hadji* et chez les Grecs modernes le mot προσκυνητής. Au XIIIe siècle, apparaît une dénomination dérivée du latin du Moyen Age, *Palmaraferd*, de *Palmarius* (Palmier)[1], mot emprunté à l'usage de rapporter des palmes du Jardin (*Paumerée*) d'Abraham, à Jéricho. Les expressions plus générales de *Valferd* et de *Pílagrimsferd* se trouvent aussi très-fréquemment dans les chroniqueurs scandinaves; la première, qui veut dire mot à mot « voyage aux sépulcres », de *val,* « cadavre », et de *ferd,* « voyage », est fort ancienne; elle s'est perpétuée dans la plupart des idiomes germaniques actuels, sous les formes *Valfart* (suédois et danois), *Wahlfahrt* (allemand), etc. La seconde, beaucoup plus moderne, est une corruption du latin *peregrinus;* elle revêtit les formes *Pilagrima*, *Pilgramme, Pilgrima* (anglais, *Pilgrimage*); (danois, *Pilgrimsreise*); (suédois, *Pilegrimsfärd*); (allemand, *Pilgersfahrt*). Nous ne parlons pas des expressions plus vagues de *Sudrgaungur*, « voyageurs vers le sud »; *Austrgaungur,* « voyageurs vers l'est » (Russie ou Orient); *Asiafarar*, « voyageurs en Asie; » *Grikklansdfarir,* « voyageurs en Grèce ou en Russie », appliquées dans certains cas aux croisés, mais d'une signification trop vague pour qu'on puisse ranger immédiatement (quelque présomption qu'on en ait), parmi les *Jórsafarir,* tous ceux auxquels les Sagas appliquent ces épithètes. Ce n'est que bien postérieurement que le mot de « Croisade », *Korstäg,* s'introduisit dans les langues du Nord et que le mot de *Valfart* prit le sens de « pèlerinage », tel que nous l'entendons; encore aujourd'hui, il n'y a point, en islandais, d'autre expression pour désigner « croisade » et « croisé » que les anciens mots *Jórsalaferd* et *Jórsalafarar*[2].

[1] Le mot *Palmier* ou *Paumier*, employé pour désigner les pèlerins revenant de Terre-Sainte, se trouve dans les romans d'*Auberi, de Blanchandin,* de *Pârise la Duchesse*, etc. Voir Du Cange, *Gloss. med. et infim. Latinit.* au mot PALMARIUS.

[2] Le mot islandais *Krossferd*, Croisade, est une innovation toute récente et n'appartient pas à la langue nationale.

Leur importance numérique.

Ces expressions vagues de *Sudrgaungur* et d'*Austrgaungur*, de *Grikklandsfarar* et d'*Asiafarar*, dont nous venons de parler et que l'on trouve si souvent, soit dans les Sagas, soit dans les inscriptions runiques, tantôt appliquées à des gens qui ont réellement fait le voyage de Terre Sainte, tantôt employées seules et d'une façon indéterminée, montrent au moins, sans acception de nom et de personne, combien les voyages vers l'Orient, accomplis dans un but de curiosité ou de dévotion, durent être fréquents. En ne citant que pour mémoire ces mêmes runes dont nous avons signalé l'autorité douteuse et qui font mention de tant de gens morts en Lombardie (*Langbardaland*) et en Grèce (*Grikkland*), sans doute à l'aller ou au retour du pèlerinage en Terre Sainte[1], il nous reste toutes les indications de ce genre que nous offrent les nombreux nécrologes des pays scandinaves et même de l'Allemagne; on verra qu'au XIIe siècle les registres d'un seul monastère de la ville de Lund en contiennent un grand nombre; c'est par centaines que des noms scandinaves se trouvent inscrits dans un livre de l'abbaye de Reichenau, près de Constance, station d'une des routes les plus fréquentées par les gens du Nord. Ce registre renferme dix mille noms inscrits, depuis 842 jusqu'à 1100, et appartenant à cent six monastères affiliés à celui de Reichenau. A la suite se trouvent quatre cents noms d'hommes du Nord, dont quarante d'Islandais (*ex Islant terra*)[2]. On sait, en outre, que le nombre des gens qui faisaient plusieurs fois le voyage de Terre Sainte était considérable; on a des exemples authentiques de pèlerins danois[3] ayant deux fois visité Jérusalem. En 1190, une expédition danoise[4], et auparavant, en 1111[5], l'armée de Sigurd Ier de Norvége ne se recrutèrent que parmi ces vétérans des croisades, sur lequels pourtant les annalistes contemporains ne fournissent aucun détail.

[1] Ces inscriptions runiques ont été rassemblées dans le XIe volume des *Acta litteraria Sueciæ*, p. 145, 379, 402. On y trouve aussi la liste de celles qui portent des croix et qu'on a voulu, à cause de cela, rapporter également au souvenir des pèlerins ou croisés.

[2] Voir *Diplomatarium Islandicum*, I. 171; *Antiquarisk Tidskrift*, 1843, p. 67-75. — Le registre est aux Archives de Carlsruhe, n° 118.

[3] En particulier *Jonas de Sorö*, voir ch. V.

[4] Voir ch. VI.

[5] Voir ch. IV.

Souvent les Sagas ne donnent qu'un nom isolé, accompagné d'une courte mention, et cependant l'on sait, par quelqu'une des rares monographies de *Jórsalaferd,* qui nous sont parvenues, que le personnage en question, loin d'être un pèlerin isolé, commandait une expédition tout entière[1]. Certaines familles princières paraissent, en outre, avoir comme absorbé l'attention des chroniqueurs; en Norvége, c'est à une seule maison, celle des Arnunges, qu'on pourrait rattacher, comme nous le verrons, la plupart des noms de *Jórsalafarar* conservés par les Sagas; en Danemark, il en serait de même de la maison de Fionie; et pourtant, dans les deux pays, le reste de la noblesse ne dut pas rester indifférent à des exemples partis de si haut. Enfin, si l'on consulte une autre source de la littérature du Nord, les *Viser*, ou chansons populaires des trois royaumes, d'Islande et des Færöer, on trouve également une foule de traditions relatives à des *Jórsalafarar* qui n'ont point laissé de traces dans l'histoire. Or, comme on peut, pour les contingents des expéditions plus importantes, ou par elles-mêmes, ou par l'étendue des récits qui nous en sont parvenus, donner des chiffres précis; comme on sait que le roi Érik le Bon, en 1104[2], était accompagné de trois mille cavaliers et de trois mille hommes de pied; que Sigurd le Hiérosolymitain, en 1111, avait dix mille hommes d'équipage sur la flotte qu'il commandait; enfin qu'un nombre à peu près égal de soldats accompagnait les chefs de la croisade norvégienne de 1153[3]; il est permis de se faire une idée au moins approximative de l'importance totale des expéditions en Terre Sainte. Il devait sans doute arriver plus d'une fois que les accidents de tous genres, la maladie, les rencontres de brigands, arrêtassent en chemin les pèlerins ou les croisés, comme ces trois évêques danois, partis pour Jérusalem, et que le comte de Stade fit jeter dans l'Elbe[4], après les avoir dépouillés; et nous devons avouer, d'ailleurs, qu'auprès des chiffres attribués par les chroniqueurs d'Occident aux contingents latins, ceux que nous venons de citer peuvent sembler insignifiants; mais il faut re-

[1] Par exemple, *Ulf de Laufnes,* voir ch. VI.
[2] Voir ch. III.
[3] Voir ch. V.
[4] *SS. Rer. Dan.* I, 339, Suhm. *Historie af Danmark,* V. p. 200.

marquer, d'abord, que ces nombres ne comprennent, en général, que les hommes d'armes, sans acception de leurs servants; qu'aucune suite de vieillards, de femmes et d'enfants ne grossissait le nombre des *Jórsalafarir;* que la différence de langage empêchait leurs forces de se recruter en route comme les armées latines, et qu'en somme les chiffres tirés ou déduits des Sagas représentent toujours un contingent effectif, quelquefois même un corps d'élite longuement choisi, comme celui des compagnons de Sigurd le Hiérosolymitain. On peut donc affirmer sans hésitation que, dans les royaumes scandinaves, malgré leur éloignement de l'Orient, le rapport entre le nombre des croisés ou pèlerins et le chiffre total de la population a été à peu près le même que dans les autres parties de l'Europe.

Lois et règlements civils qui les concernaient.

On comprend facilement que la fréquence de ces lointains voyages dût nécessiter des mesures législatives de diverse nature, soit pour en modérer l'élan, quand le bien de l'État le commandait, soit pour régler les conditions du départ, soit enfin pour protéger les intérêts des *Jórsalafarir* pendant leur absence. Beaucoup de ces règlements furent pris d'ailleurs à d'autres plus anciens, qui remontaient au temps, soit des invasions des Normands, soit de l'établissement de la garde væringue à Constantinople. En Norvége, et partout où subsistaient intactes les antiques libertés de la race scandinave, le droit de quitter le pays sans autorisation du souverain, sans raison préalable, et enfin sans perdre aucun droit de propriété ou d'hérédité, quelque longue que pût être l'absence du croisé, était considéré, ainsi que nous l'avons vu, comme l'un des priviléges les plus importants de la nation, et revendiqué avec ardeur dès que l'autorité royale tendait à y apporter des restrictions. C'est ce droit que consacrèrent les vieilles lois de Gulathing et celles de Frostathing, après avoir abrogé, comme nous le verrons dans le récit de la Croisade de Sigurd[1], les règlements restrictifs des rois danois. La loi avait pris soin aussi de déterminer la condition des biens de l'absent pendant son pèlerinage. En Norvége,

[1] Voir ch. IV.

il avait la faculté de désigner, avant son départ, un homme « qui administrait ses biens pendant trois ans et jouissait à sa « place de tous ses droits civils et même de sa voix dans l'as- « semblée du peuple[1]. » Au bout de ce temps, l'administration des biens passait à l'héritier. La loi avait même songé à un autre point également relatif à ces pérégrinations lointaines; elle assurait l'accomplissement des contrats d'engagement qui liaient à leur chef les marins embarqués pour l'Orient. La *Farmanna-Lög,* ou loi maritime de Norvége, fixe, pour le matelot qui abandonne son chef dans les mers de Grèce, une amende de 14 marcs, 16 ertugs d'argent, somme égale à celle qu'il eût payée pour un délit semblable commis en Amérique, tandis que la même amende n'était que d'un marc pour les côtes de Danemark ou de Suède : la moitié de l'amende revenait au roi, l'autre moitié au chef du navire[2]. En Suède, nous trouvons aussi des dispositions particulières relatives aux biens de ceux qui partaient pour l'Orient. Pendant une année, suivant la vieille loi de Vestrogothie, le fermier administre les biens de l'absent; au bout d'un an, c'est l'héritier le plus proche; mais celui-ci ne peut être mis en possession des biens, tant qu'on est certain que l'absent est en Orient, tandis que la même loi permet à l'héritier, si l'absence se prolonge dans tout autre pays, de succéder, au bout de trois ans, à l'absent, comme s'il était mort[3]. A ces lois, purement civiles, qui ne concernaient que les voyageurs en général, au point de vue de leurs biens, sans acception des raisons déterminantes de leur départ, et s'appliquaient plus particulièrement à ceux qui ne cherchaient, dans ces excursions lointaines, que des profits commerciaux, ou que poussaient simplement la curiosité et le besoin d'aventures, vinrent plus tard s'ajouter des règlements ecclésiastiques imités de ce qui se pratiquait en pareille matière dans le reste de l'Europe. En effet, toutes les fois que les *Jórsalaferd* prenaient un caractère religieux et qu'ils étaient entrepris, soit par dévotion, à la suite de vœux plus ou moins solennels, soit pour gagner

[1] *Gulathings Lög*, ch. XLVII.
[2] *Farmanna Lög*, ch. VI.
[3] *Westgötha Lag*, *Arftherbalk*, n° 12.

les indulgences promises par le Saint-Siége, soit en expiation de certains crimes et pour accomplir des pénitences ecclésiastiques, on comprend qu'ils aient dû alors impliquer l'intervention de l'Église. Celle-ci, qu'elle les encourageât solennellement aux époques des grandes croisades ou qu'elle les ordonnât comme mesures expiatoires, et partant, se réservât d'en modérer ou d'en précipiter l'essor, au mieux de ses propres intérêts, ne devait-elle pas, dans tous les cas, se montrer jalouse de les centraliser et d'en prendre la direction? C'est ainsi que nous voyons les lois ecclésiastiques du Nord réglementer la prestation des vœux de Terre Sainte, les cérémonies du départ des pèlerins, la forme des lettres de passe qu'on leur accordait. S'il s'agissait d'un simple voyage de dévotion ou d'un vœu, l'évêque se réservait d'en accorder l'autorisation au pèlerin [1] et d'en poursuivre l'accomplissement [2]; mais un autre cas se présentait: un de ces meurtres, un de ces sacriléges si fréquents dans le Nord, faisait passer au nombre des martyrs quelque victime chère à l'Église et au peuple; le meurtrier recevait ou demandait pour pénitence le pèlerinage à Jérusalem; ce genre d'expiation était réglé d'avance [3]. L'usage voulait qu'avant de faire le voyage des Lieux Saints, le pèlerin allât demander au Saint-Siége l'absolution de ses crimes; aussi, à partir du XIIIe siècle, verrons-nous plus d'une fois la cour de Rome revendiquer dans le Nord, pour elle seule, le droit d'autoriser les voyages en Terre Sainte, quelle qu'en fût la cause, dévotion ou expiation, probablement pour empêcher les abus qui s'étaient glissés dans cette coutume pieuse, et un roi de Danemark, qui avait négligé de se soumettre à ces prescriptions, se voir sur le point de payer cher sa désobéissance. Quant aux immunités, aux indulgences et à tous les priviléges religieux des pèlerins et des croisés, priviléges qui étaient si intimement liés à ces mêmes règlements et qui furent accordés successivement par le Saint-

[1] *Westgötha Lag*, *Giptobalk*, VII.

[2] Voir l'histoire d'Aron Hjorleifsson, dans la *Gudmundar Saga hins Ælsta*. (Biskupa Sögur, t. II.)

[3] Voir en particulier la loi de Gotland, qui accorde à tout meurtrier ayant fait vœu de pèlerinage expiatoire, une paix de huit jours avant son départ et autant à son retour *Gutalag*. ch XIII, édit. Säve, p. 8.

Siége, ils ne paraissent pas avoir jamais différé de ceux qui étaient octroyés dans le reste de l'Europe [1]. Du reste, ils n'apparurent point dans le Nord avant le XIII[e] siècle, et ne purent pas y exercer la même influence qu'ailleurs; les actes du Saint-Siége relatifs à des faveurs de ce genre, devant être signalés suivant l'ordre chronologique de leur publication dans les trois royaumes, il suffit de constater ici que l'histoire ecclésiastique du Nord n'offre rien de particulier sur ce point.

Préparatifs.

Quand les Scandinaves avaient une fois pris la résolution de partir pour la Terre Sainte, ils la mettaient rarement sur l'heure à exécution, la prudence dont ils ne se départaient jamais et la parfaite connaissance qu'ils avaient de la longueur de l'itinéraire et des dangers du voyage, leur interdisant d'imiter ces infortunés qui partaient de France pour aller mourir de faim et de froid dans les marais de la Hongrie, après avoir cru voir Jérusalem dans chaque ville forte dont ils approchaient. Quelle que fût la route qu'ils dussent suivre et le mode de voyage qu'ils eussent adopté d'avance, c'est avec la lenteur et le soin le plus scrupuleux qu'ils s'y préparaient; aussi n'a-t-on, dans l'histoire de leurs expéditions, que peu d'exemples de catastrophes dues à des négligences matérielles.

Préparatifs des voyages par mer. Vaisseaux.

Ceux qui avaient l'intention de prendre le chemin de la mer faisaient construire des vaisseaux d'une grandeur et d'une forme spéciales, assez vastes pour contenir au besoin des chevaux, et munis, à l'intérieur, de machines de guerre, et à l'extérieur, de chaloupes [2], que les Sagas ne font jamais entrer dans l'évaluation numérique des flottes. Ces vaisseaux étaient en général d'assez grande taille, de forme longue, garnis de trois rangs de rames et pontés en partie seulement. La poupe et la proue s'élevaient, comme dans les anciens navires des Normands, à une hauteur considérable au-dessus des bordages; des figures sculptées les couronnaient; un grand luxe régnait même, grâce

[1] Voir Du Cange, *Gloss. med. et inf. Lat.* au mot CRUCIS PRIVILEGIA.

[2] Voir Snorri, *Sigurdar Saga Jorsalafara* et l'*Orkneyinga Saga*, passim.

à la vanité du Nord, dans leur équipement; les voiles étaient souvent de soie pourpre, et les parties extérieures du navire peintes de couleurs éclatantes; les pointes des mâts étaient quelquefois ornées de petits dauphins faits d'ambre, d'or, et d'autres matières précieuses[1]. En entrant dans les ports, tous les gens de l'équipage suspendaient le long des bordages leurs écus armoriés[2]. Les vaisseaux princiers étaient l'objet de raffinements encore plus grands : ils portaient des noms bizarres, empruntés en général à la figure sculptée à leur proue, et jouaient un grand rôle dans les chants des Scaldes[3]; tout l'art scandinave s'appliquait à faire de ces « *Snekkjur*[4] » des modèles de rapidité et de force, et souvent deux ou trois hivers étaient employés à les armer. Les gens qui les construisaient jouissaient d'une grande célébrité, et les Sagas nous ont conservé les noms de plusieurs d'entre eux,[5]. On peut d'ailleurs juger, par l'admiration qu'ils excitaient à Byzance, de la supériorité que ces vaisseaux avaient sur les grosses *busses* italiennes et les lourdes *coques* françaises. Ceux que Sigurd de Norvége abandonna, en 1111, à l'empereur Alexis Comnène, étaient encore montrés, quarante ans plus tard, comme une curiosité. L'équipage des navires scandinaves se composait des chevaliers eux-mêmes, qui ne considéraient jamais comme un cas de dérogeance de manier les rames ou d'aider à la manœuvre, l'art de la navigation faisant partie de l'éducation militaire et les princes eux-mêmes tenant à honneur d'être les capitaines de leurs propres navires. On choisissait d'ailleurs des guerriers d'élite qui se fussent déjà signalés par quelque action d'éclat; l'âge importait peu, car les Scandinaves, surtout les enfants de race royale, paraissent avoir été doués d'une précocité militaire remarqua-

[1] *Encomium Emmæ*. (SS. RR. Dan. I, 476.) Comp. Schiern. *Bemærkninger om Sigurds Jorsalafarer Dragefigurer*. (K. Dansk. Vid. Selsk. Oversigter, 1859, p. 105.)

[2] Ces écus formaient le *pavoisage* des navires. Voir Du Cange, *Notes à Villehardouin*, p. 283.

[3] Voir la description du *Long Serpent*, et de bien d'autres, dans Snorri.

[4] Snekkjur (lat. *Hisnachi*, *Snekki*, franc. *Esneches*). Voir sur leur construction, *Script. Soc. litt. Isl.* VI. p. 134. Du Cange, *Gloss. med. et inf. lat.* au mot NACA.

[5] Cf. Gunnlaug, *Olafs Saga Tryggvasonar*, ch. CCXXIII, CCXXXIII. (Fornm. Sög. II, p. 217, 251.)

ble; cependant Olaf Ier de Norvége préférait les gens de mer âgés de plus de vingt ans[1].

Provisions et armes.

Les vaisseaux, une fois équipés, étaient remplis de provisions de divers genres, parmi lesquelles on voit figurer le poisson sec et le beurre salé, qui faisaient alors, comme aujourd'hui, le fonds de l'alimentation des Scandinaves; mais le faible tonnage des navires, eu égard à l'importance numérique de l'équipage, ne permettait pas d'emporter la quantité de vivres nécessaire pour le parcours entier. Aussi les grandes expéditions étaient-elles condamnées à un ou deux hivernages, pour renouveler leurs provisions, soit à prix d'argent, soit à main armée. Les hommes du Nord ne s'embarquaient donc que pourvus d'armes offensives et défensives. Outre une épée, dont on ne se servait qu'à terre, et un bouclier long (*langr skjöldr*), en grec περιμήκης ἀσπίς[2], la hache à deux tranchants en fer ou en bronze (*bipennis*), appelée en norrain *ex*, *eyx*, *öx*, en grec ἀξίνη, πέλεκυς[3], la « ache danoise », dont nous parle Bernard le Trésorier[4], était l'arme distinctive des Scandinaves, et la seule qui fût appropriée à la fois aux combats de terre et de mer. Les chefs l'avaient quelquefois d'or ou d'argent, comme insigne du commandement[5]; mais l'usage des flèches et des lances était abandonné aux gens de moindre rang.

[1] Gunnlaugr, *loc. cit.*

[2] Οἱ περιμήκεσιν ἀσπίσι καὶ πέλυξιν ἑτεροστόμοις φράγνυνται. Nicetas, *Joh. Comn.* ch. IV, éd. Par. p. 11. Cf. *Konungs Skjuggsjá.* éd. Eiriksson, pp. LIV, 373.

[3] Voir Anne Comnène, l. II, édit. Paris. p. 62. Cf. Du Cange, *Notes à Villehardouin*, p. 296; *Notes à l'Alexiade*, p. 256. Stritter, *Memoriæ Populorum*, IV, p. 432.

[4] Richard Cœur de Lion « mist l'escu « au col et la ache danoise en le main, » Bern. le Trés. (Cod. Bern. n° 113), f° 146. Cf Villehardouin, ch. XCV, éd. Du Cange, p. 74; *Roman de Rou*, v. 13389; *Chron. de Normandie*, v. 37308; *Roman de Godefroy*, v. 26599. Voir aussi Raoul de Caen, ch. XXV (Hist. des Crois. t. III, p. 624); Guil. Brito, *Philippid.* l. XI (SS. RR. Gall. XVII, p. 268), qui appelle cette hache *dacha bipennis;* Orderik Vital, l. XIII, ch. XLIII, t. V, p. 128. Will. Malmesb. éd. Savile, p. 43; Sveín Akeson, *Leg. Castrenses Kanuti Magni*, SS. RR. Danic. III, p. 144; Saxo Gramm. p. 206; *Konungs Skuggsjá*, éd. Jón Eiriksson, p. 389. C'est cette hache qui figure encore aujourd'hui dans les armes de Norvége. (Werlauff, *Om Stiftelsen af en Ridderorden paa Norge*, p. 9.)

[5] Matth. Westmonast. éd. de Francf. p. 211; Florentius Wigorniens. éd. de Francf. p. 623.

Les Scandinaves naviguaient sans boussole, se réglant sur le cours des astres et la direction des courants. Une longue pratique, dont les curieux résultats sont consignés dans plusieurs traités spéciaux écrits en Islande à l'époque même des croisades, leur avait appris à les connaître et à s'en servir. Ils ne quittaient d'ailleurs que rarement les côtes, dont les points principaux leur étaient familiers, et ne se hasardaient qu'à bon escient en haute mer. Leur départ avait lieu en général en automne, de façon à gagner un port de France ou d'Espagne, où ils passaient l'hiver, et quoique leurs itinéraires ne marquent que sept semaines pour le voyage entier par le détroit de Gibraltar, cependant les aventures ou les tempêtes les retenaient un temps bien plus considérable en route; il leur fallait presque toujours une année pour accomplir la traversée. Sauf les frais entraînés par l'armement des navires, les expéditions de ce genre ne paraissent avoir nécessité aucune dépense pour les chefs qui les organisaient. Les équipages étaient formés de volontaires; quelques priviléges, l'exemption de quelques impôts paraissent (et seulement en de certains cas) avoir été leur seule rémunération. Enfin la vente des vaisseaux suppléait abondamment aux dépenses du retour. Les mêmes préparatifs, quoique sur un pied plus modeste, avaient lieu pour les expéditions qui prenaient les routes fluviales de la Russie; mais alors, les navires, plus étroits et plus longs, se rapprochaient davantage des pirogues des sauvages d'aujourd'hui. **Mode de voyage.**

Quant à ceux qui prenaient l'une des routes de terre dont nous allons donner l'itinéraire, leurs préparatifs, évidemment moins longs, étaient d'un genre tout différent et avaient une grande analogie avec ceux des autres pèlerins ou croisés d'Europe[1]. C'est ainsi que nous retrouvons dans le Nord le bâton et l'habit des pèlerins occidentaux. Dans l'église de Sorö, sur une pierre tombale du XIIe siècle, un pèlerin revenu de Terre Sainte est représenté avec le chapeau, le manteau et le bourdon, tels que nous les dépeint Joinville. La besace (*skreppa*) et le bâton **Préparatifs du voyage par terre Habits et insignes des pèlerins.**

[1] Sur les habits des pèlerins, voir Du Cange, *Glossarium med. et inf. Lat.* diss. XV.

reviennent souvent dans les Sagas et les Viser[1]; le bâton se nommait *vigdr stafr* (bois consacré), et au retour, il était conservé comme une relique[2]. Quant à la croix, il est certain que les gens du Nord la portaient sur leurs habits comme les Latins; le témoignage de Snorri est formel à cet égard : les Scandinaves païens, qui aimaient à avoir, pendu au cou, le marteau de Thor, y substituèrent très-facilement la croix, et les soldats de saint Olaf, en 1030, portaient sur leurs casques et leurs boucliers des croix blanches; celle du roi était d'or sur fond blanc. Si l'on en croit quelques traditions anciennes, les Norvégiens adoptèrent plus tard des croix rouges sur fond blanc, les Danois des croix blanches sur fond rouge, et les Suédois des croix rouges sur fond jaune. Cependant il est probable que ceux qui se joignirent aux grandes croisades portèrent la croix de couleur verte, comme les Hollandais et les Frisons, avec lesquels ils faisaient route d'ordinaire; mais les Sagas se taisent sur ce point[3]. Avant de partir, les pèlerins faisaient bénir leur croix, leur bâton et tous les insignes de leur pèlerinage, et Olaüs Magnus[4] nous a conservé les formules dont l'Église du Nord se servait en ce cas. Le voyage se faisait, ou à pied, à l'exemple de Knut le Grand, et alors, fort souvent, avec des conditions particulières, comme de marcher sans souliers[5]; ou à cheval. « Chevaucher[6] vers le sud » (*reidar sudr ok sunnan*), est une périphrase fréquente dans les Sagas pour désigner le pèlerinage en Terre Sainte.

Frais entraînés par le voyage.

Pour un aussi long chemin, il fallait de l'argent, à moins qu'on n'eût la triste chance de se joindre à ces grandes troupes de pèlerins allemands, qui eurent presque toujours un sort si lamentable.

[1] Voir la chanson de Svein Fielding. (*Danm. Gamle Folkeviser*, éd. Grundtvig, I, 402.)

[2] *Kæmpeviser*, p. 495; Snorri, III. p. 10, et *Sturlunga Soga*, II, p. 36, 147; *Biskops Krönika*, dans Benzelius, *Monum. vet. Eccles. Sueiogothicæ*, p. 118.

[3] On n'a point trouvé encore dans le Nord d'insignes de pèlerinages analogues à ceux découverts par M. Forgeais.

[4] *Historia Gent. Sept.* édit. de Rome, p. 601.

[5] *Sturl. Saga*, II, 171, 183; Snorri, V, 184.

[6] Expression qui se trouve avec le même sens dans les chroniques françaises du XIIIe siècle.

Il fallait de plus, avant le XIIe siècle, et à partir du XIIIe, acquitter en Palestine les droits mis par les musulmans sur la visite des lieux saints, l'impôt désigné par les chroniques françaises sous le nom de *Trieuage*[1]. Aussi les expéditions qui prenaient les routes de terre absorbaient-elles bien vite les ressources de leurs chefs. Érik le Bon, à peine arrivé à Constantinople, avait épuisé tous les trésors accumulés pendant un règne long et florissant. Trois siècles plus tard, Valdemar III dépensait le prix d'une province tout entière, vendue par lui à l'Ordre souverain de Prusse. La monnaie d'argent était rare dans le Nord et d'un titre détestable; elle n'avait pas cours ailleurs, et le change en diminuait considérablement la valeur. Il ne pouvait donc être question dans le Nord de ces fondations pieuses que faisaient si souvent avant leur départ les pèlerins d'Occident. La nécessité d'hypothéquer ses biens ou de les vendre y était par contre plus impérieuse encore que dans le reste de l'Europe. Les Juifs n'ayant point pénétré dans les trois royaumes, et les bourgeois des villes scandinaves n'ayant ni l'importance ni la richesse suffisante pour acheter à prix d'or, des rois ou des seigneurs, leurs libertés municipales, c'étaient les moines qui fournissaient en général l'argent nécessaire aux croisés ou aux pèlerins. Nous avons encore plusieurs de ces contrats hypothécaires passés en faveur du clergé régulier; ils montrent combien les charges d'un voyage aussi lointain devaient être lourdes[2].

Aussi les pauvres avaient-ils beaucoup de peine à se procurer les ressources indispensables pour le voyage en Terre Sainte. On les autorisait à quêter avant leur départ jusqu'à ce qu'ils eussent récolté la somme suffisante pour subvenir aux frais du voyage : c'était ce qu'on nommait le pain du pèlerinage, *Pilagrimsbraud* (dan. *Pilgrimsbröd*). Une anecdote relative à l'évasion de l'archevêque de Lund, Jens Grand, enfermé, en 1295, par Érik Menved, roi de Danemark, au château de Söborg, montre

Ressources des pèlerins pauvres (*Pilagrimsbraud*).

[1] *Roman de Godefroy de Bouillon*, IIe partie, v. 4966, 4999; II, p. 64, 67. Cf. *Roman de Rou*, v. 8320; éd. Pluquet, II, p. 411.

[2] *Diplomatarium Arna-Magnæanum*, I, 113, 116, 168, Suhm, *Hist. af Danmark*, VIII, p. 481.

que cette coutume était encore répandue en Danemark à la fin du XIIIe siècle. L'archevêque parvint à s'échapper, grâce aux bons offices du cuisinier du roi, qui, sous prétexte de mendier son *Pilgrimsbröd*, avant de partir pour la Terre Sainte, était parvenu à lier des intelligences entre le prisonnier et ses amis[1]. On sait, par des documents authentiques, que la somme totale indispensable pour entreprendre le pèlerinage en Terre Sainte se montait, en général, au XIIIe siècle, à 100 marcs de Lübeck[2]. Ceux qui partaient sans avoir pu la réunir ou qui l'avaient dépensée avant d'arriver à destination, trouvaient, le long du chemin, les ressources générales réservées par la charité publique aux autres pèlerins d'Europe, et en particulier l'hospitalité, soit des châteaux, soit des couvents affiliés aux Ordres religieux établis dans le Nord et auxquels le Saint-Siége avait donné, dès le Xe siècle, l'ordre formel d'héberger gratuitement les pèlerins[3]. Le roi de Danemark, Svein Astridarson, voulait que tous les jours on dressât pour eux une table dans la cour de son palais[4]. La charité des fidèles, et surtout de ceux qui avaient eu eux-mêmes à affronter les dangers des pèlerinages, avait, d'ailleurs, dans presque toute l'étendue de l'Europe et dans le Nord en particulier, songé, dans un but pieux, à venir en aide aux pèlerins; sans parler de travaux exécutés pour rendre les routes plus sûres et meilleures, de ponts et de chaussées construits dans ce but, comme l'attestent, dans le Nord, un grand nombre de pierres runiques[5]; des hospices spéciaux pour les pèlerins, quelquefois même uniquement consacrés aux pèlerins de Terre Sainte, et nommés alors *Palmaria*[6], se rencontraient de distance en dis-

[1] *Hist. de la captivité de Jens Grand*, dans Hvitfeldt, *Danmarks Biskops Krönike*, I, 64.

[2] Environ 6,000 francs de notre monnaie. (Voir Melle, *Itiner. Lubecensia*, p. 20, 23, 77, 78.)

[3] Voir Lalanne, *Pèlerinages en Terre Sainte antérieurs aux Croisades*. (Bibl. de l'École des chartes, II, II, p. 17.)

[4] *Haralds Saga Hardráda, Audunartháttr Vestfirzka*, ch. III. (Fornm. Sög. VI, p. 273.)

[5] Göransson, *Bautil*, nos 8, 10, 14, 21, 30, 32, 33, 35, 119, 124, 131, 146; cf. *Östgoth. Lag. Bygdabalk*, IV, 2; *Acta litteraria Sueciæ*, t. II, 17, 28; *Oltids Minder fra Östen*, p. 159; enfin, Munter, *Recherches sur les Ordres de chevalerie danois*, Cop. 1822, 8°, p. 11-14.

[6] Voir Du Cange, *Gloss. med. et infim. Latin.* au mot PALMARIUS.

tance, et en particulier au passage des grands fleuves et des montagnes.

Hospices.

Les hospices des Alpes existaient du temps de Charlemagne[1]; celui du Mont-Cenis avait été fondé par Louis le Débonnaire; un autre hospice, bâti dans les Apennins, entre Lucques et Sienne, par Mathilde, la Grande Comtesse, en exécution d'une promesse faite aux moines du mont Cassin[2], était fréquenté des pèlerins du Nord. Ils trouvaient d'ailleurs, en Italie, des hospices spéciaux aux gens de langue norraine et dont la création, attestée par des affirmations précises des Sagas, était due aux libéralités des rois de Danemark, Knut le Grand et Érik le Bon. En 1099, le roi Érik le Bon avait fait deux fondations exclusivement consacrées à ceux qui parlaient la langue norraine; ceux-ci devaient y être hébergés gratis pendant une nuit et y avoir du vin à discrétion. Le premier de ces hospices était situé entre Plaisance et Borgo San-Donino, sur les rives du Taro, et à huit milles au sud de la première de ces deux villes[3]. Le revenu de prés et de terres achetés par le roi[4] devait servir à payer les frais de cette hospitalité. A Lucques, il se contenta de déposer une autre somme dans le même but; mais la Saga ne dit point qu'il fit bâtir d'hospice. Un document conservé aux archives de la ville et daté de 1099 fait mention d'une donation de deux manses à l'église de Saint-Fredien par un roi Enricus, donation qui paraît devoir s'appliquer au fait en question[5]. A Rome, suivant la *Fagrskinna*[6], et suivant la *Knytlinga Saga*[7], en d'autres lieux de la route, le roi Knut le Grand, à son passage en Italie (1027), avait déjà fondé et doté richement des hospices semblables, destinés à héberger les gens de langue danoise (*af danskri*

[1] *Chron.* de Philippe Mouskes, édit. Reiffemberg, v. 3034-3039, I, p. 126.

[2] Werlauff, *Symbolæ ad geogr. med. ævi*, p. 49; cf. Muratori, *Antiquitates Italicæ*, III, col. 553.

[3] *Knytl. Saga*, ch. LXXIV, Form. Sög. XI, p. 301; *Itinéraire de l'abbé Nicolas*, Ant. Russes, t. II, 407. Cf. *Chronicon Placentinum*, Muratori, SS. RR. Ital. t. XVI, p. 575.

[4] « Pratis et prædiis pecunia comparatis, » *Vita Sancti Knuti Lavardi*, éd. Pottast, p. 23.

[5] Werlauff, *Symb. ad geogr. medii ævi*, p. 51.

[6] *Fagrskinna*, ch. CXVII, p. 93.

[7] *Knytl. Saga*, ch. XVII. Form. Sög. XI, p. 202.

tungu)[1]. Il obtint en outre, pour tous les Scandinaves qui traversaient l'Italie, comme il le dit lui-même dans une lettre conservée par Guillaume de Malmesbury[2], l'exemption de tous les impôts exigés des pèlerins et la protection effective tant du pape que des souverains alors rassemblés à Rome pour le couronnement de l'empereur Conrad. L'exemple d'Érik et de Knut paraît avoir été suivi, au temps des croisades, par de riches pèlerins du Nord; c'est du moins ce que laisse penser un chant danois contemporain relatif à un héros populaire nommé Svein Fielding[3]. A Mölk, en Autriche, les Scandinaves trouvaient un hospice fondé au XI[e] siècle par un Normand nommé Ansgot[4]; à Constantinople, l'hospice de Samson[5]; enfin à Jérusalem même, les hospices établis pour les Latins au temps de Charlemagne; puis, à partir du XII[e] siècle, l'hospice Saint-Jean, dont la magnificence était célèbre dans le Nord[6], et la maison de Sainte-Marie des Allemands[7]; là on parlait une langue qui se rapprochait de la leur[8]; là on retrouvait presque les mœurs de la mère patrie.

Époques de départ et temps mis à faire le voyage.

Le voyage par terre, comme le voyage par mer, demandait au moins une année, et quoique une liste des distances et du temps nécessaire pour les parcourir indique une période plus courte, cependant on voit que l'absence des pèlerins durait de deux à trois ans, ce qui, en déduisant le temps du séjour en Terre Sainte, donne au moins douze à quinze mois pour la route entière. Le départ n'avait pas lieu à époques fixes; cependant, plus tard, il est certain qu'il était déterminé de façon que l'ar-

[1] *Af danskri tungu* désigne l'ensemble des gens parlant scandinave ou norrain. Voir la dissertation de Pàl Vidalin, à la suite de l'édit. Arna-Magnéenne de la *Gunnlaugs Saga*, Copenhag. 1775, 4°.

[2] Liv. II, chap. CLXXXIII, édition de Londres, p. 309.

[3] Voir la dissertation de Gruntvig, *Danm. Gaml. Folkeviser*, p. 400, et celle d'Abrahamson, *Udvalgte Danske Viser*. p. 392.

[4] Ordericus Vitalis, l. III, ch. IV, t. II, p. 64.

[5] Jacob. Vitriac. *Hist. orient.* l. II, ch. XIX, p. 341; Theophanes, éd. Par. p. 203.

[6] *Ant. Russes*, II, 412, 422.

[7] Fondée à Jérusalem en 1128; voir Dudik, *Deutsche Ritterordens Münzsammlung*, p. 31-32.

[8] *Chronycke v. d. Duytscher Oirden*, ch. XLVIII (Matthæi *Veteris ævi Analecta*, V, p. 665).

rivée des pèlerins dans les ports de la Méditerranée coïncidât avec l'un ou l'autre de ces deux convois annuels de croisés, de ces deux *passagia*, qui avaient lieu à Pâques et à la Saint-Jean [1], qu'annonçaient souvent les Souverains Pontifes eux-mêmes et qui offraient un moyen de transport rapide, sûr et économique. Les Norvégiens partaient au printemps pour se trouver en été en Allemagne et profiter du passage de juin en Italie. Les Islandais étaient obligés d'hiverner en Norvége ou en Danemark. D'ailleurs, il n'y avait rien de très-fixe pour l'époque, soit du départ, soit du retour. On voit que tout dépendait des ressources des pèlerins et du mode de voyage, et que la durée totale, aller et retour, varia depuis six mois jusqu'à cinq ans.

Langue parlée en chemin.

Une dernière question, mais à peu près impossible à résoudre, se présente pour les *Jórsalafarir,* qu'ils prissent le chemin de terre ou de mer : comment se faisaient-ils comprendre, la langue norraine, encore tout à fait dégagée d'éléments latins ou allemands, devant être inintelligible pour les habitants du reste de l'Europe? Nous allons voir, d'abord, que ceux qui prenaient la route de Russie trouvaient des compatriotes presque jusqu'à Constantinople, où la langue norraine était parfaitement comprise. En Angleterre et en Normandie, on entendait encore un peu le *daniesche;* mais, dans les autres pays, il est probable que le latin, ou peut-être le français, que les Scandinaves appelaient le « Welche [2] », *Völsku,* servaient de langues intermédiaires; en effet, l'étude des langues étrangères et même du grec n'était pas un fait extraordinaire dans le Nord. « Si tu veux acquérir « une science complète, dit le Miroir Royal, apprends les lan-« gues des hommes, surtout le latin et le français, car ce sont « les plus usitées [3]. » Les croisés norvégiens de 1150, et les

[1] Sur ces *passagia*, voir Bœcler, *Diss. de Passagiis*, Strasb., 1658, 8°; Du Cange, *Notes à Villehardouin*, p. 277. Le mot *passage*, à partir du XIIIe siècle, s'étendit aux croisades elles-mêmes, les *passages* par excellence.

[2] Voir Reiffenberg, *Préface* du 2e vol. du *Roman du Cygne*, p. 82.

[3] Voir le *Miroir Royal*, ch. v (édit. de Christiania, p. 6), dont le témoignage lointain sur l'usage du français est curieux à comparer avec celui de Martino da Canale, *Histoire littéraire de la France*, XVI, p. 169.

croisés danois de 1187 qui choisirent pour chef un seigneur flamand, Jacques d'Avesnes, parlaient le *Völsku*. Quant à ceux qui ne savaient ni le latin ni le français, ils se contentaient, comme ces gens dont parle Guibert de Nogent [1], de faire connaître par signes leur foi en Jésus-Christ et de s'en rapporter à la charité des fidèles, heureux de trouver deux ou trois fois en chemin des religieux de leur nation établis, soit dans les couvents d'Allemagne, soit dans les hospices du roi Érik.

Itinéraires. Nous allons maintenant entrer dans quelques détails géographiques sur les routes qu'une fois partis du Nord les Scandinaves suivaient jusqu'à Jérusalem. Il est évident que nous laissons de côté ceux qui se joignirent purement et simplement aux grandes expéditions latines. Mais les Scandinaves qui se rendaient par groupes isolés aux Lieux-Saints, ne devaient point partir pour un aussi long voyage sans se munir d'un itinéraire rédigé d'avance d'après les relations composées par les pèlerins qui les avaient précédés. Ces relations, dont nous aurons à parler plus loin, et qui, bien qu'écrites en langue norraine, portaient généralement le titre latin de *Flores peregrinationis*, paraissent avoir été nombreuses pendant le Moyen Age. Elles sont perdues aujourd'hui, et l'on ne possède plus que des abrégés géographiques, simples nomenclatures qui doivent être rangées, selon toute vraisemblance, au nombre des documents que les pèlerins ou croisés demandaient en partant à l'expérience de ceux qui avaient déjà fait le voyage. C'est d'après ces fragments, confirmés par les récits de croisades ou de pèlerinages épars dans les Sagas, qu'on peut fixer d'une manière à peu près positive les routes suivies par les gens qui, du Nord, se rendaient en Orient. Il est reconnu que ces routes, comprises par les Scandinaves sous le nom générique de *Jórsalavegr*, « route de Jérusalem », ou *Palmaravegr*, « route des *Palmarir* », pèlerins, et dont la direction a très-peu varié, sont au nombre de trois prin-

[1] Bongars, *Gesta Dei per Francos*, I, p. 471.

cipales : la route orientale, la route occidentale, la route de Rome.

Route orientale (*Austrvegr*).

La première était aussi la plus anciennement suivie ; elle est désignée, dans les textes norrains, par les deux noms d'*Austrvegr*, « chemin de l'Orient », et *Væringavegr,* « chemin des Væringues ». Le nom d'*Austrvegr,* qui se trouve dans les poëmes les plus anciens du Nord, désigne même souvent l'Orient en général (la terre de l'Est, l'*Estland,*) par rapport aux pays scandinaves, avec un sens plus ou moins restreint, suivant les textes où on le rencontre; mais, pris à la lettre, il ne désigne que la route ouverte entre la Baltique et la mer Noire, par l'établissement de principautés scandinaves le long des fleuves de la Russie actuelle. Nous avons cherché à montrer quels rapports s'étaient établis entre ces principautés et la cour de Byzance, et l'on ne devra point s'étonner qu'à la faveur de ces rapports, le chemin naguère formé par les pirateries des Vikings fût devenu l'une des voies de commerce les plus fréquentées par les gens du Nord ; marchands venant des rives de la Baltique, pèlerins se rendant à Byzance et à Jérusalem, exilés et chevaliers d'aventures en quête de princes à qui vendre leurs services, suivirent tout naturellement une route où l'on parlait norrain presque jusqu'aux portes de Constantinople, où l'on trouvait toujours appui et protection, et quelquefois chance de faire fortune, enfin, où l'on n'avait à craindre ni la trahison des Hongrois à demi chrétiens, ni les entraves mises ailleurs par le gouvernement byzantin au voyage des pèlerins [1]. Ce fut, en outre, presque toujours le chemin adopté de préférence par les Suédois qui se rendaient en Orient.

La première étape de la route orientale, de l'Austrvegr, était Visby, la florissante capitale de l'île libre de Gotland. Placée à égale distance des côtes scandinaves et slaves et en dehors des guerres civiles ou religieuses qui les ensanglantèrent pendant tout le Moyen Age, défendue contre les pirates par de hautes et dangereuses falaises, Gotland, « l'œil de la Baltique, » *Eystra-*

[1] Voir Lalanne, *Pèlerinages en Terre Sainte*, l. c. Cf. Ademari *Chronicon*, liv. III, ch. LV. (Pertz, SS. RR. Germ. IV, 140.)

salts auga, était habitée par une population gothique ayant ses lois, sa langue et ses mœurs particulières, et indépendante des souverains limitrophes du continent. Sous le régime libre et hospitalier des lois gotlandaises, le commerce, chassé par les Slaves païens des antiques cités de la Poméranie, s'était concentré, dès le xe siècle, dans la ville de Visby, située sur la côte occidentale de l'île. Visby servait d'entrepôt aux marchandises de l'Orient qui arrivaient dans la Baltique à travers les principautés scandinaves de Novgorod et de Aldeyuborg, par les fleuves de Néva et de Dvina, et les commerçants gotlandais entretenaient des relations suivies avec les contrées les plus méridionales de la Russie, où une tradition nationale plaçait le siége d'une colonie gotlandaise émigrée de l'île au IXe siècle.

Les nombreux vaisseaux qui allaient et venaient entre Visby et les villes scandinaves de Birca (Suède) et d'Heidaby (Danemark), où Adam de Brême[1] et les géographes arabes[2] placent le centre du commerce scandinave au xe siècle, offraient aux pèlerins du Nord de fréquentes et faciles occasions pour gagner l'île de Gotland et, de là, les côtes d'Esthonie et de Courlande. Ceux qui y venaient dans leurs propres navires pour remonter ensuite les fleuves russes, trouvaient à Visby tous les moyens de se ravitailler et toutes les provisions nécessaires à un si long voyage. La ville d'ailleurs, grâce au passage des pèlerins qui, à l'exemple d'un roi de Danemark, avaient contribué à y construire et à y doter de nombreuses églises, était devenue bientôt une sorte de cité sainte où chacun des peuples voisins avait son temple particulier et où s'élevait, en l'honneur de saint Olaf, apôtre de l'île, un des sanctuaires les plus vénérés du Nord. C'est ce que confirme explicitement l'un des plus anciens monuments de la chronographie suédoise, la *Guta Saga*, composée au XIIe siècle dans le dialecte *gutnesque* ou gotlandais ancien : « Au commen-« cement, dit-elle, Gotland n'eut point d'évêque, car il y en « passait un grand nombre qui allaient en pèlerinage à la Terre « Sainte de Jérusalem ou en revenaient; car on suivait alors

[1] Adami Bremensis, *De Situ Daniæ*, ch. CCVIII, éd. Lindenbrog, p. 36.

[2] Mehren, *Islamitiske Folks Geogr. Kundskaber*, Ann. for. Nord. Oldkynd. 1857, p. 208.

« l'*Óystrawegr* à travers la Russie et la Grèce pour aller à Jéru« salem. Les évêques consacraient donc à leur passage les « églises et les cimetières, à la requête des gens qui les avaient « fondés[1]. »

De Visby ou d'Östergarn, port situé sur la côte orientale de l'île, les voyageurs, ou se rendaient à Polotzk (*Palteskju*), résidence d'une dynastie scandinave, en passant par Dagö, où se trouvait un château bâti par les Gotlandais, et entraient dans la Dvina (*Dynaminni*), ou bien remontaient la Néva et le Volchov jusqu'à *Aldeyuborg* (Ladoga) et *Holmgard* (Novogorod), capitales du royaume des Gardes (*Gardar*). De cette dernière ville, qui entretenait des relations commerciales si importantes avec Visby, et où les Scandinaves avaient une église bâtie sous l'invocation de saint Olaf, ils se dirigeaient par la rivière Lowat, jusqu'à ces forêts d'où coulent à la fois tous les fleuves de Russie et que sillonnent maintenant de nombreux canaux. Un texte de Nestor désigne d'une manière précise ce district boisé, où avait lieu le portage des vaisseaux, opération très-familière aux gens du Nord et qu'ils avaient exécutée plus d'une fois en Occident, en particulier au siége de Paris[2]. « On passe, dit-il, par terre « du fleuve Lowat au fleuve Dniepr. Le Lowat se jette dans un « grand lac nommé Ilmer, d'où s'écoule, dans le lac *Newa* (La« doga), un autre fleuve nommé Wolchow, dont les bouches « sont dans la *mer des Væringues* (Baltique). Le Dniepr prend sa « source dans la forêt *Ocowscique* (aujourd'hui Wolcowski), et « coule au midi; de la même forêt sort la Dvina, qui coule au « nord[3]. » A partir de cette forêt, c'est à Constantin Porphyrogénète que nous devons le reste de l'itinéraire que suivaient les Scandinaves pour aller à Byzance. Le chapitre IX de son livre sur l'Administration de l'Empire est consacré tout entier aux *Rós* (Scandinaves), qui viennent à Constantinople sur des navires

[1] « Fyrr en Gutland toki stethilika « withr nekrum biskupi, tha qwamu bis« kupar til Gutlands, pilagrimar til « helga lands Ierusalem, ok thethan « haim foru. Thann tima war wegr « oystra um Rythsaland ok Grikland at « fara til Ierusalem. Thair wigthu fyrst « kirkjur ok kirkjugartha, mith byn « thaira, sum giera lithu kirkjur. » (*Guta Saga*, ch. v; éd. Säve, l. XIII, p. 34.)

[2] *Annales Melenses*, ann. 888.

[3] *Nestoris Chronica*, ch. IV, éd. Miklosich, p. 3.

faits d'un seul arbre (μετὰ τῶν μονοξύλων). « Ils arrivent, dit-il, de « la Rôsia extérieure (ἀπὸ τῆς ἔξω 'Ρωσίας), de Novgorod (Νεμο-« γαρδὰ), de Smolensk (Μιλινισκὰ), de Ljubetsch (Τελιουτζὰ), de « Tschernigov (Τζερνιγωγὰ) et de Wyschegorod (Βουσεγραδὲ), et « descendent le fleuve jusqu'au château fort de Kief (Κιοβὰ); là « ils se réunissent et achètent aux peuplades riveraines de nou-« velles coques fabriquées dans les forêts du voisinage et où ils « transportent les agrès des anciennes. Puis, vers le mois de « juin, ils descendent jusqu'au château de Wititschef (Βιτετζέβη), « qui leur appartient, et là s'attendent les uns les autres pour « opérer ensemble la descente périlleuse des sept cataractes du « Dniepr. » Constantin Porphyrogénète donne à ces rapides des noms qu'il dit appartenir à la langue des « *Rôs* », et auxquels il joint une interprétation grecque. Ces noms, étrangers aux dialectes slaves, sont tous norrains[1]. La première, dit-il, se nomme :

'Εσσούπη, « ne pas dormir » (μὴ κοιμᾶσθαι), norr. *Ej sofa;*

La deuxième, Οὐλβορσὶ, « la barre de l'île » (ὁ φραγμὸς τοῦ νήσου), norr. *Hólmfors;*

La troisième, ὁ Γελανδρὶ, « chute de l'Écho » (ἤχου φραγμὸς), norr. *Gjallandifors;*

La quatrième, Ἀειφὰρ, « chute du Pélican », norr. *Alfari fors;*

La cinquième, Βαρουφόρος, « chute ondoyante », norr. *Barufors;*

La sixième, Λεαντὶ, « chute bouillonnante » (Βράσμα νεροῦ), norr. *Lóandifors;*

La septième, Στρουβοῦν, « petite chute » (Μικρὸς φραγμὸς), norr. *Strandbunafors.*

Après ces rapides, Constantin Porphyrogénète suit pas à pas les vaisseaux du Nord, indiquant un à un les lieux où ils avaient coutume de s'arrêter, l'île de Saint-Grégoire, l'île de Saint-Æther (la Malorossa de l'Anonyme de Ravenne[2]), demeure de

[1] Const. Porphyrog. *de Admin. Imp.* ch. IX, éd. de Bonn, III, p. 74; cf. Depping, *Expéd. maritimes des Normands.* Voir les savants travaux de Lehrberg, *Altere Gesch. Russlands;* Kunik, *Die Schwedisches Rodsen*, II; Krug, *Forschungen;* Kruse, *Chronicon Varego-Russorum.* Rafn, *Antiq. de l'Orient*, préf. p. VII.

[2] Anon. de Ravenne, l. IV, c. III, p. 138.

ces pirates du Nord que Siméon le Logothète [1] appelle Δρομῖται. Puis viennent les bouches du fleuve Blanc et la ville de Kilia (norr. *Kjövik*, grec Θιαγολὰ), fondée sur le bras septentrional du Danube par un chef scandinave, et repaire analogue à ceux que les Normands avaient à Oyssel, au Croisic, à Cordouan; la bouche de la Sulina (Παρακλάδιον), l'île des Moucherons (Κωνωπεῖον), enfin Constantia, la moderne Varna, Ditzina et Mesembria, aujourd'hui Misivri. Telle était la route généralement connue sous le nom d'Austrvegr; cependant l'on a quelques exemples de Scandinaves arrivés dans la mer Noire par le Don, qu'ils nommaient *Tana* ou *Dana Qvisl* [2], et la mer d'Azof, qu'ils appelaient *Ellipaltar*, du grec Ἕλη (marais) [3]. On voit que depuis la Baltique jusqu'aux bouches du Danube, la route d'Orient (l'Austrvegr) n'était pour ainsi dire qu'une suite de postes fortifiés, soit commandés par des chefs scandinaves, soit même, comme Novgorod, Smolensk et Kief, habités par des colonies norraines, et que, sur un parcours de plus de cinq cents lieues, le commerçant, le pèlerin ou le chercheur d'aventures retrouvaient la langue du Nord parlée dans tout ce qui méritait alors le nom de ville. Le fait seul de ces dénominations empruntées au dialecte norrain, et imposées par un long usage à des lieux aussi éloignés des pays scandinaves, est de nature à montrer quelle put être, au Moyen Age, dans les relations du Nord avec l'Orient, l'importance de l'Austrvegr.

Constantinople, qu'après la pénible traversée de la Russie et de la mer Noire, les gens du Nord atteignaient enfin par le Bosphore (*Sjávidarsund* [4]), était pour eux, sinon le terme, du moins l'un des buts principaux du voyage en Orient. Sans parler de la garde væringue, presque exclusivement recrutée parmi leurs compatriotes et dont l'influence à la cour impériale leur assurait faveur et protection, les gens du Nord trouvaient à Byzance des souvenirs nombreux de la mère patrie; Byzance avait été le

[1] Sym. Logoth. ch. XIII, éd. de Bonn. p. 707.

[2] *Yngl. Saga*, ch. I, éd. Säve, p. 2.

[3] Munch. *Norske Folkets Historie*, I, p. 25, 232; III, p. 116; cf. Jornandès, ch. XXIII.

[4] « Le détroit des Pieux. » La Corne d'Or s'appelait *Stólparsund* (détroit des Colonnes). (*Damusta Saga*, citée dans les notes à la grande édition de Snorri, III, p. 70.)

théâtre des exploits d'un des plus grands rois de Norvége, Harald le Sévère, et, pendant tout le XII[e] siècle, les princes scandinaves qui s'y étaient succédé avaient laissé des traces nombreuses de leur passage; saint Olaf y avait deux sanctuaires élevés à la suite de victoires miraculeuses remportées par son intercession sur les barbares de la Thrace. Le même honneur, et pour la même cause, devait, dès les premières années du XIII[e] siècle, être rendu à un évêque d'Islande, saint Thorlak. Byzance, qui remplaçait, aux yeux des Scandinaves devenus chrétiens, la ville d'or des Ases, était une cité sainte, vénérée dans les trois royaumes, à l'égal de Rome; de fabuleux récits des splendeurs de la grande ville, « *Mikligardr*, » remplissaient les veillées du Nord; c'était de là que venait tout l'or dont on se parait, l'or rouge, l'or de l'Empereur. C'était aussi de là que l'on rapportait les reliques et les objets précieux destinés à orner les églises du Nord; car « aucune ville au monde ne renfermait « autant de trésors saints et de pieuses merveilles. » Le livre de Skálholt nous en donne la liste dressée d'après les récits des pèlerins du XII[e] siècle. Après avoir parlé de Sainte-Sophie, qu'il appelle *Ægisif* (Ἁγία Σοφία)[1], « le temple le plus splendide du « monde[2], et où l'on conserve la vraie croix : dans la même « ville, dit-il, reposent Philippe et Jacques, Luc et Timothée; « on y vénère la main droite d'Étienne, la sainte tunique, les « chefs d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, la crèche du Seigneur, « une lettre qu'il écrivit de sa propre main, la *lance* et les *clous*, « la couronne d'épines, le manteau de pourpre, les verges, le « *vase*, les *souliers*, la pierre du sépulcre, les bandelettes et le « suaire, le sang recueilli après sa mort, l'aiguière et le linge « du Lavement des pieds, la ceinture et le bâton de Notre-« Dame, le chef, le bras et les deux mains de Jean-Baptiste, le « bras d'André, la main de Philippe apôtre, les chefs de Luc « l'évangéliste, de Théodore martyr, de Thomas apôtre, de « Grégoire, archevêque de la Grande Arménie, la chevelure de

[1] Voir la légende de sainte Sophie et de ses trois filles, Fides, Spes et Caritas, publiée par Brandt dans *Dansk Klosterlæsning fra Middelalderen*, II, p. 22. Copenhague, 1859, 8°.

[2] Benjamin de Tudèle (édit. Lempereur, p. 24) se sert des mêmes expressions.

« Grégoire de Nazianze, les vêtements de Démétrius martyr, le « trône du roi David, la bride du roi Constantin, le sang de « Pantaléon martyr, avec le lait qui coula de son cou après qu'il « eut été décapité, une partie des mains de saint Pierre, une « croix d'argent de la taille exacte du Christ, trois des trom- « pettes d'airain de Josué, la pierre du puits de la Samaritaine, « une croix d'argent enrichie d'or et de pierres précieuses, faite, « par ordre de Constantin, sur le modèle du Labarum; une « image miraculeuse de la Vierge[1] et de l'Enfant, les reliques « de Jacques, frère du Seigneur, du grand prêtre Siméon et de « Zacharie, père de Jean-Baptiste; les douze corbeilles des « apôtres, la cognée avec laquelle Noé fabriqua l'arche, la tête « de saint Matthieu, les reliques de Constantin et d'Hélène, « enfin l'or apporté par les mages, et beaucoup d'autres rare- « tés[2]. »

Il est probable que, pour aller de Constantinople en Terre Sainte, les gens du Nord, rompus aux dangers de la navigation, prenaient rarement d'autre chemin que la mer, leur itinéraire devant différer très-peu de la route suivie à cette époque par les navires de commerce. Ils paraissent cependant avoir adopté de préférence certains ports où les appelait la présence de garnisons væringues, et que signalaient sans doute les traditions orales ou écrites d'après lesquelles ils avaient réglé d'avance leur voyage. Les fragments géographiques islandais du XIIe siècle attachent une grande importance à plusieurs points des côtes byzantines, qu'on ne trouve que rarement dans les descriptions latines contemporaines du même genre. De ce nombre étaient, un cap où s'arrêtaient en général les navires scandinaves, que les Sagas placent dans le voisinage de la Propontide et qu'elles nomment *Ægisnæs*; les villes d'*Imboli* (Amphipolis?), de *Cos*, où venaient converger, dit un savant abbé islandais, les chemins de Rome et de Byzance à Jérusa-

[1] Probablement l'*Eididera*, dont nous parlons plus loin, ch. VI. Cf. Robert de Clary, fol. 127 r°, col. 1. (Ms. de la Bibliothèque royale de Copenhague, fonds royal, n° 487, fol.), et Robert Mauchet (éd. Camusat), f. 100 r°.

[2] *Skálholtsbók* (Antiquités russes, II, p. 416). La plus grande partie de ces reliques est décrite par Robert de Clary, fol. 120 v°, col. 2 et suivantes. Cf. Willelm. Malmesburiens. l. IV, ch. CCCLVI (ed. Engl. Hist. Soc. p. 550).

lem, ***Raudakástala*** (Castrorosso), ***Mirreaborg*** (Myrrha), ***Jalandarnæs*** (cap Chelidonium), ***Atalsfjord*** (golfe d'Alexandrette), enfin ***Bastaborg*** (Baffa), en Chypre, où se trouvait le tombeau du saint roi Érik de Danemark, et qu'occupaient les Værings [1]. Le port d'Acre, ***Akrsborg***, rendez-vous ordinaire des pèlerins, était le terme de l'Austrvegr [2].

Jusqu'à quelle époque l'Austrvegr fut-elle un des principaux chemins du Nord vers l'Orient? Il est permis de penser que cette route, liée à l'existence des principautés scandinaves de Russie et de la garde væringue, dut en suivre le sort. Au commencement du XIIIe siècle, quand la garde væringue cessa de se recruter dans le Nord; que, rattachés de plus en plus à Rome, les chrétiens scandinaves ne virent plus, dans Constantinople, que la métropole du schisme, et que les dynasties russes, devenues, déjà depuis quelque temps, étrangères à l'histoire de la mère patrie, disparurent dans l'invasion mongole; la « route orientale », qui n'offrait plus la sécurité d'autrefois, fut naturellement abandonnée pour la route ordinaire des pèlerins d'Europe.

Route occidentale (*Vestrvegr*).

La route orientale, quoiqu'elle pût être suivie d'un bout à l'autre par des flottilles de petit tonnage, était donc spécialement fréquentée par des pèlerins isolés et surtout par des Scandinaves riverains de la Baltique. Les Norvégiens, qui partaient rarement seuls, paraissent avoir adopté, à une époque, il est vrai, plus récente, le chemin de la Méditerranée, en passant le long des côtes de France, d'Espagne et d'Afrique. Les Sagas nomment cette route VESTRVEGR ou « route occidentale », par opposition à l'autre. Elle était deux fois plus longue, exigeait au moins une année de voyage et exposait à tous les dangers de la mer et souvent de la famine. Là, plus de gens parlant norrain, plus de colonies scandinaves, plus de ville où se ravitailler, mais presque partout des côtes inhospitalières, des populations hostiles, et, sur la fin du voyage, un espace énorme à franchir sans boussole. Cependant l'esprit d'aventures, les traditions

[1] Pour cette dernière partie de l'Austrvegr, comparez l'*Itinerarium Frederici II* (Huilliard-Bréholles, *Historia diplomatica Frederici II*. I, p. 899).

[2] Voir plus loin, ch. III.

des anciens Vikings, l'espoir d'un riche butin à conquérir, sans remords aucun, sur les infidèles d'Espagne et d'Afrique, et de batailles navales à livrer aux écumeurs de la Méditerranée; enfin, à certaines époques, la faculté de s'allier à des expéditions de même genre armées par les Frisons et les Hollandais, rendirent la Vestrvegr aussi familière aux Scandinaves de Norvége que l'Austrvegr l'était à ceux de Suède; seulement, la longueur, les frais et les dangers de ce voyage l'interdisant aux simples pèlerins, il devait n'être entrepris que par des princes ou de puissants barons, assez riches pour armer des flottes respectables et recruter des équipages suffisants.

La route de l'Orient par la Méditerranée était connue des Normands païens. Sans parler de cette flotte qui, apparaissant sous les murs de Narbonne (778)[1], fit verser des pleurs à Charlemagne, il est certain qu'en 820, deux chefs danois étaient venus ravager les côtes françaises de la Méditerranée[2], et que, de 858 à 862, ils ne quittèrent point la Camargue, où ils avaient fondé une sorte de ville qui, au xe siècle, suivant le témoignage d'Ibn Adhâri[3], portait encore leur nom, et d'où ils allèrent piller les côtes d'Italie et de Grèce, de concert avec les pirates arabes de Sicile. Constantinople, en 860, fut attaquée par les Normands venus à la fois de l'Euxin et de l'Archipel, et ce n'est que trois ou quatre ans plus tard que ces pirates paraissent avoir quitté la Méditerranée pour porter leurs ravages en Angleterre[4]. Cependant, soit qu'aucun de ces Vikings du IXe siècle ne soit revenu dans la mère patrie, soit que le souvenir de ces premières expéditions ait été perdu en Norvége au temps de la rédaction des Sagas, c'est aux premiers croisés norvégiens, les Arnunges de Giski (1103), qu'elles attribuent l'honneur d'avoir inauguré la route occidentale[5]. Quelque valeur qu'on doive at-

[1] Monachus Sangall. *Gesta Karoli* (SS. RR. Germ. II, 737).

[2] *Vita Hludovici imperatoris* (SS. RR. Germ. II, 625).

[3] Ibn-Adhâri, II, p. 99; Dozy, *Recherches sur l'Espagne*, t. II, p. 295; Séb. de Salamanque, ch. XXVI; Prudence, de 859 à 861.

[4] Voir tous les textes donnés par Kruse ad ann. 866, et Dozy, *Recherches*, t. II, p. 295.

[5] *Magnúss Saga Bærfetta*, ch. LXXXIII, *Fornm. Sögur*, VII, p. 66. Le détroit de Gibraltar *(Njörvasund)* apparait bien dans la *Völsunga Saga*, ch. IX (Fornald. Sögur Nordr. l. I, p, 138);

tribuer à cette dernière hypothèse [1], il est certain que, pendant le XII[e] siècle, un nombre considérable de flottes norvégiennes prirent la Vestrvegr pour se rendre en Terre Sainte.

On a deux fragments relatifs à cet itinéraire. Le premier se trouve dans un manuscrit de la fin du XII[e] siècle, conservé aux archives de Stockholm; il a été, de plus, ajouté par un scholiaste au texte de la *Description des îles du Nord* d'Adam de Brême [2], et reproduit par le compilateur des Annales de Stade. Ce dernier le place à l'année 1152, dans la bouche de deux personnages de convention, Fyrri et Tyrri [3], qui sont censés se livrer, la veille de Noël, à un dialogue scientifique sur l'astronomie et la géographie de leur temps. Il est plus que probable que cet itinéraire a été en effet composé vers le commencement du XII[e] siècle; il fait partir le pèlerin de Ribe, en Danemark, et le fait arriver en quarante jours à Jérusalem, par le détroit de Gibraltar [4]. Le second fragment appartient à la relation autographe d'un pèlerinage norvégien du XII[e] siècle. Cette relation, due à un moine nommé Mauritius [5], qui suivait, en qualité de chapelain, un haut baron de la cour d'Hâkon le Grand, roi de Norvége, est conservée aux archives de Christiania [6]; elle donne, d'une façon très-circonstanciée, l'itinéraire de la Vestrvegr, depuis Lisbonne jusqu'à Cagliari, en Sardaigne. A ces deux opuscules, il faut ajouter les détails géographiques fournis par les Sagas de saint Olaf, de Sigurd le Hiérosolymitain et de Rognvald, comte des Orcades, et aussi ceux que donnent les nombreuses lettres ou narrations relatives au passage en Portugal des croisés allemands de 1189 et 1217, croisés auxquels on sait que se mêlèrent des Scandinaves. Ces lettres, émanées de témoins oculaires, sont éparses dans les grandes chroniques d'Angleterre et d'Allemagne, et peuvent éclairer, par les ren-

mais cette Saga, bien que traitant de faits héroïques, est d'une rédaction postérieure à celle de Magnús Bærfetti.

[1] Voir plus loin notre ch. III.

[2] Schol. 96 (Pertz, *SS. RR. Germ.* VII, p. 368).

[3] « Juvenes litterati, curiales et curiosi » (Pertz, *SS. RR. Germ.* XVI, 340).

[4] Le texte se trouve dans une dissertation de Werlauff, *Annaler for nord. Oldkyndighed*, 1836, p. 49. Cf. *SS. RR. Dan.* V, 602.

[5] Voir plus loin, ch. VIII.

[6] Les citations que nous en faisons sont empruntées à une copie que le célèbre Munch avait bien voulu faire lui-même pour nous.

seignements authentiques qu'elles contiennent, les points obscurs des Sagas[1].

Les navires qui venaient de Norvége et de Danemark s'arrêtaient en général en Hollande, après avoir longé, les premiers, la côte d'Angleterre, les seconds, les côtes de Frise. Les ports de Stavorn et du Helder, que les Sagas nomment *Stavern* et *Cuidfall* (Zuid-Vall), étaient les stations de cette côte qu'ils fréquentaient le plus volontiers. Wissant, en France (*Hvítsandr*), l'ancien *Portus Iccius*, où s'était embarqué César pour opérer sa descente en Bretagne[2], et Darthmouth, en Angleterre, rendez-vous ordinaire des navires qui allaient des fleuves allemands en Terre Sainte, sont aussi nommés souvent dans les itinéraires contemporains; mais la pointe de Prawle (*Prólnæs*), que les Norvégiens regardaient comme l'extrémité méridionale de la Grande-Bretagne, la pointe du Raz (*Thrasnæs*)[3] et le havre voisin de Saint-Matthieu paraissent avoir été les lieux de relâche adoptés par les navires uniquement montés par les Scandinaves. C'était au havre de Saint-Matthieu, près de la célèbre abbaye du même nom, qu'ils attendaient le vent favorable pour cingler droit en Galice, où ils pouvaient arriver en trois jours et trois nuits. Cependant les chefs de flottes considérables, et les princes de sang royal, par des nécessités d'approvisionnements ou des raisons de curiosité, préféraient suivre de plus près la France, où ils retrouvaient, au nord, leurs congénères de Normandie, qui les recevaient toujours avec empressement; à l'ouest, des récifs et des fjords semblables à ceux de la mère-patrie, et presque partout des restes de postes fortifiés, autrefois occupés par les Vikings. La Saga de saint Olaf[4], en racontant l'expé-

[1] Il existe aussi une description inédite de la *Vestrvegr.* dans un manuscrit latin de la Bibliothèque de l'Université d'Upsal. (fonds de Wadstena, marques rouges, n° 43, in-4°), ff. 124 r°-130 r°. Mais cette description, qui paraît avoir été faite seulement vers 1339 et par un pèlerin allemand, n'offre guère que des légendes sur les îles de la Méditerranée et ne contient presque aucun détail géographique.

[2] Voir Du Cange, *Glossarium mediæ et infimæ Latinitatis*, Diss. XXVIII.

[3] Peut-être aussi la pointe de Trenez, dans la baie de Brest, ou la pointe de Trez, à l'entrée de la rivière d'Aulne.

[4] *Olafs Saga hins helga*, ch. XXIV (éd. abrégée, ch. XII), éd. de Christiania, pp. 22, 10.

dition de ce prince le long des côtes de France, cite ainsi plusieurs points auxquels elle donne des noms norrains et dont la détermination a exercé plus d'une fois la sagacité des historiens du Nord : le *Ringsfjord* (golfe de la Rance), près duquel se trouvait un château nommé *Holi*, encore occupé, en 1019, par des Vikings et qui paraît répondre au Mont-Saint-Michel[1]; la baie de Grisli, *Grislupolli*[2], où se trouvait le fort du comte Guillaume (*Viljalmsborg*); le *Fetlafjord* (rivière d'Étel); la ville de Guérande (*Varrandi*), située dans le comté de Vannes (*Væinuland*).

Ils ne paraissent pas, d'ailleurs, avoir suivi d'ordinaire les rivages marécageux ou sablonneux du Poitou et de la Guyenne. De Bretagne, ils cinglaient droit vers les côtes des Asturies ou de Galice, qui, depuis le IXe siècle, subissaient le contre-coup de leurs invasions en France, et que, malgré la renommée immense, dans les chrétientés du Nord, du pèlerinage de Compostelle et de la terre de Saint-Jacques (*Jacobsland*), ils traitaient en pays conquis. Les Sagas ne nomment aucune des villes qui furent, pendant le XIIe siècle, le théâtre des exploits qu'elles racontent. On sait seulement, d'après les chroniques espagnoles, qu'Iria, Sainte-Marie de Lanchata et d'autres ports de Galice voyaient souvent débarquer les gens du Nord (les *Lordomans*). Le Ferrol (*Far*) était d'ailleurs la station la plus ordinaire des croisés, qui allaient de là à Saint-Jacques. Les embouchures du Minho et du Douro figurent aussi dans les mêmes relations, la seconde sous le nom de *Portugal,* la première sous celui de *Seljupolli,* estuaire du Sil, nom transporté de l'affluent principal du Minho au Minho lui-même. Tuy, que saint Olaf détruisit si complétement que l'on fut obligé d'en réunir le siége épiscopal à celui de Saint-Jacques[3], était située à peu de distance du Seljupolli : elle figure dans la Saga sous le nom de *Gunnvaldsborg*[4]. Venaient enfin Cintra, prise par Sigurd le Hiérosolymitain, et Lisbonne (*Leskebone, Lesbona*), dont l'origine

[1] Peut-être aussi le château de Sainte-Hélène, près de Dinan, si on lit *Hœlinum* au lieu d'*Holonum*.

[2] *Polli* paraît vouloir dire « estuaire ».

[3] Dozy, *Recherches sur l'Espagne*, II, p. 325. Voir plus loin notre chapitre v.

[4] *Olafs Saga hins helga*, l. c.

fabuleuse est soignensement rapportée par les chroniqueurs, et qui fut aussi pillée par le même prince. Là finissait l'Espagne chrétienne et commençait la terre des Sarrasins, le «Serkland», dénomination générale appliquée par les Sagas à tous les pays de religion musulmane. Toutes les côtes du Serkland, espagnoles ou mauritaniennes, avaient été le théâtre des déprédations des Vikings, et plus d'une ville maritime portait encore un nom qui rappelait leur souvenir[1]. Après les Vikings, les aventuriers normands de France et d'Angleterre étaient venus plus d'une fois y guerroyer avec les Sarrasins, et les légendes de leurs exploits étaient connues dans le Nord. Les Algarves n'avaient presque point de ville qui n'eût été mise à sac par l'une ou l'autre des flottes scandinaves ou allemandes du XII[e] siècle : Alcacer do Sal, en 1110, en 1153 et en 1217; Silves, en 1187 et 1197; Alvor, en 1187; Sainte-Marie de Pharam ou de Hairum, Rodète, Cadix, en 1217; cette dernière ville était bâtie dans une île que frère Maurice nomme l'île d'Hercule et décrit avec le plus grand soin.

L'île de Cadix, comme celle de Saltès, près d'Huelva, avait été longtemps occupée par les Vikings, qui commandaient ainsi la Guadiana et le Guadalquivir; la baie de Cadix, comme l'a savamment démontré M. Dozy, était connue des Scandinaves sous le nom de *Karlsár* «les eaux de Charles»; c'était là, suivant une légende accréditée dans le Nord et rapportée par Maurice dans son itinéraire[2], que Charlemagne, ayant soumis toute l'Espagne,

[1] Comme *Mersa el-Madjous*, *Kasr el-Madjous*. Cf. Kruse, *Chronicon varego-russorum*, p. 164.

[2] « Hic etiam projecit Karolus Magnus lanceam suam in mare, acquisita tota Hispania, cum propter mare ulterius progredi non posset. » Mauritius, *Itinerarium*, f° 140 r°.

Cette légende se retrouve dans plusieurs chroniques françaises ; seulement, c'est à Saint-Jacques de Compostelle, et non à Cadix, que Charlemagne jette sa lance. Voir D. Bouquet, V, 284, et *Chron. de Saint-Denys*, l. IV, ch. II; I, p. 210. Philippe Mouskes, qui l'ajoute au texte de Turpin, dit :

« Carlemaines adont s'en ala..
« Al cors Saint Jake, et visita
« La soupouture u il gisoit
. . . .
« Puis cevauça jusqu'al perron.
« Avoec lui si mellor baron,
« Et fiça sa bannière en mer. »

La *Karlamagnúss Saga*, IV, c. II, p. 131, 266, qui, en cet endroit, traduit également Turpin, ajoute aussi : « Thvi ferr Keisarinn til hafsins leggjandi sinu hvassa spjoti i sjóinn. » Mais la tradition est bien plus ancienne. Philippe-Auguste jurait par *la lance Saint-Jacques*.

avait jeté sa lance dans la mer, qui l'empêchait de pousser plus loin ses conquêtes. C'était aussi près de Cadix que s'élevaient, du fond de la mer, les Colonnes d'Hercule, dernier vestige des Phéniciens, et qu'on serait tenté de regarder comme fabuleuses, sans le témoignage unanime des géographes arabes. Maurice lui-même nous décrit la seule qui subsistât de son temps : « Elle porte, dit-il, une statue qui tient dans ses mains une clef « et un bâton[1], et qui a le visage tourné vers l'Afrique, comme « pour indiquer que Cadix est la clef de l'Espagne. » Cette statue colossale qui, le doigt tourné vers l'Ouest, semblait dire aux vaisseaux du Nord, « Retournez d'où vous êtes venus, » paraît avoir fait une grande impression sur l'esprit des Scandinaves et avoir longtemps arrêté leurs expéditions vers la Méditerranée. L'homme à l'aspect majestueux et formidable[2] qui apparut en songe à saint Olaf au moment où sa flotte, mouillée dans la baie de Cadix (1014), n'attendait que le vent favorable pour prendre le chemin de Jérusalem, et qui le décida à revenir sur ses pas, n'était probablement autre chose que l'image même de la statue menaçante revue dans l'agitation de la nuit. Un auteur arabe qui a puisé à des sources grecques perdues, Ibn el-Wardhi, affirme que cette statue d'Hercule n'était pas seule; qu'il y en avait trois : la première, le bras dirigé vers l'Orient, pour ordonner aux navigateurs de la Méditerranée de retourner sur leurs pas; la seconde, la main dirigée vers elle-même, pour leur faire signe de s'arrêter; et la troisième, le bras dirigé vers l'Occident, pour leur montrer le péril[3]. D'autres écrivains arabes, Cazwîni, Dimichki, Ibn Iyâs[4], nous apprennent que ces statues, hautes de six coudées, portaient sur la poitrine une inscription mystérieuse (probablement phénicienne). Elles étaient posées chacune sur un piédestal, que quatre colonnes, reliées par des

[1] « In hac insula est statua Herculis « tenens clavem et clavum in manibus, « verso vultu ad Africam, dans intelligi « quod Gades insula sit clavis Hispanie « ex illa parte. » Maur. *Itin.* f° 142 r°. Ce qui explique parfaitement un passage curieux d'un géographe arabe anonyme, cité par Dozy, II, XCI.

[2] « Gófugligr ok thekkiligr ok ogurligr. » *Olafs Saga Helga*, ch. XXV; édit. Christ, p. 23. Voir plus loin ch. II.

[3] Ibn el-Wardhi, *Margarita-Mirabilium*, éd. Tornberg. I, p. 121.

[4] Cités par Dozy, *Recherches*, II, p. 329 et *App.* p. XCII. Cf. Makkari, I, p. 71.

armatures de fer, supportaient à cent coudées au-dessus du niveau de la mer. Quelle que soit la signification de ces monuments élevés autrefois par les Phéniciens en l'honneur du soleil (Baal Hammar), et pour servir d'*amers* ou de phares, puis expliqués successivement par les Romains, par les Arabes, par les Francs[1], par les gens du Nord, suivant la religion ou l'histoire de chaque époque et de chaque peuple, il est certain que la troisième, qui avait pour mission d'arrêter les navigateurs de la Méditerranée à leur entrée dans l'Océan, et qui devait se trouver la plus rapprochée de Gibraltar, montrait précisément la route aux gens du Nord, dès qu'ils s'étaient décidés à triompher de la terreur inspirée par la première. C'est ce qu'affirme formellement un géographe andaloux[2] anonyme du XII[e] siècle. « La statue, dit-il, était connue des *Madjous* (Scandinaves), et, naviguant dans la direction qu'elle indiquait, ils étaient en état « d'entrer en tout temps dans la Méditerranée et de ravager les « côtes de l'Andalousie, ainsi que les îles qui la longent; quelquefois même ils poussaient jusqu'aux côtes de Syrie. » Ce fut dans le but de leur enlever cette précieuse indication, qu'en 1145 l'amiral Alî ibn Isâ ibn Maimoun, qui commandait à Cadix, fit enlever la statue, qu'il croyait d'or pur; on s'aperçut malheureusement qu'elle était de bronze et simplement revêtue d'une couche d'or : cet or, cependant, produisit 12,000 dinars[3]. Les colonnes, sinon les statues, existaient à une époque plus récente, si on en croit le géographe anonyme qui a rédigé le livre de Skálholt, et qui les nomme *Erkúles stólpar*[4]. Le détroit de Gibraltar était d'ailleurs devenu l'un des points de l'Europe

[1] Voir, sur les Colonnes d'Hercule, la savante dissertation de M. Dozy, *Recherches sur l'Espagne*, II, 340, et *App.* n° XXXV; Suarez de Salazar, *Grandezas y Antigüedades de la ciudad de Cadiz*, et la dissertation de M. Redslob sur *Thule*, ch. I, note 4, où l'origine et l'usage des Colonnes d'Hercule et des monument sanalogues sont expliqués longuement. Voir aussi Movers, *die Phönizier*, II, II, p. 1, 575, etc

[2] L'auteur du *Kitábul-ja'rafiyah*, dans Makkari, l. I, ch. VI; éd. Gayangos. I, p. 78-80, 381-383.

[3] Makkari, *l. c.* Dozy, *Appendice* n° XXXV. Voir la légende de la statue, dans le Pseudo-Turpin, à la suite de la chronique de Philippe Mouskes, I, p. 494; et la *Karlámagnúss Saga*, p. 266. (*Um Likneskju Salemkadis.*)

[4] « I thá ey sem Gadis heitir, kom « Erkúleus hann fór vitha at kanna « heiminn ok kalladist hann kominn

les plus connus des gens du Nord, qui le nommaient *Njörvasund*. Ce nom avait une origine anglo-saxonne; l'itinéraire anonyme l'écrit *Narve se* et le traduit par *Strictum mare,* «mer étroite», le détroit par excellence, l'*Estreito* des Portugais. Le mot *nörva* est l'équivalent islandais de l'anglo-saxon *nearo,* aujourdhui *narrow.* Le mot suédois ancien *nör,* qui désigne «un détroit faisant com«muniquer deux lacs et dont les eaux ne gèlent jamais[1],» appartient à la même famille et se retrouve souvent dans la géographie locale du Nord[2]. Cette dénomination, toute scandinave, paraît d'ailleurs être tombée en désuétude vers le XIII[e] siècle. Frère Maurice se sert de l'expression «Détroit de Maroc» (*Strictus Marrochitanus*). Cependant les marins gotlandais emploient encore aujourd'hui le mot *Nau'et,* «le Détroit[3]».

Le passage du détroit de Gibraltar, effectué, en général, par les croisés, en automne, quand ils arrivaient directement de Norvége, ou au printemps, quand ils avaient hiverné en Galice, était extrêmement dangereux pour leurs navires de faible tonnage; aussi les Sagas, lorsqu'elles parlent du Njörvasund, sont-elles peu avares de descriptions de tempêtes. C'était d'ailleurs là que, pour les flottes bien armées, cessait le voyage de cabotage et commençait, sans autres points de relâche que quelques baies des côtes de Sardaigne (*Sardin Ey*), ou de Candie (*Cretir*), la traversée en droite ligne à travers la Méditerranée, que les Sagas nomment *Midjardarhaf* «Mer du milieu», et même quelquefois *Jórsalahaf* «Mer de Jérusalem»[4], ou *Grikklandssalti* «Mer de Grèce». En effet, bien que les gens du Nord connussent parfaitement l'Afrique, où ils avaient fait, au X[e] siècle, de nombreuses descentes et qu'ils appelaient eux-mêmes *Serkland hit Mikla* «la grande terre des Sarrasins», on n'a qu'un exemple, pendant

« thá til heims enda : hann gerdi thar « stólpar til marks, hvar hann kom « framast, ok heita that Erkúles stolpar, « thar standa their enn. » *Fornm. Sög.* VI, 416.

[1] L'origine commune est le sanscrit *nah*, qui veut dire « se rapprocher », d'où l'anglo-saxon *narrow, nor, nær,* etc. l'allemand *genau, nahe.* Voir *Ann. des Antiquaires du Nord*, 1836, p. 59 : Ihre, *Gloss. Sueogoth.* II, 256 ; *Script. hist. Island.* XII, p. 431 ; Holmboe, *Det norske sprogs Ordforraad*, p. 259.

[2] Par exemple: *Nörafjord* (Sogne), *Nöresund* (Nummedal), en Norvége.

[3] Save, *Notes à l'Yngl. Saga*, p. 1.

[4] *Fornm. Sögur*, X, p. 92.

toute la durée des croisades, d'une expédition scandinave abordant en Afrique, et encore la Saga est-elle muette sur le nom de la ville où s'arrêtèrent alors les croisés. Ce n'est que plus tard que la Mauritanie (*Thingaland, Sitisfaland*) et l'Égypte (*Ægyptaland*) sont citées comme fréquentées par des navires venus du Nord; mais alors il s'agit simplement d'un commerce dont les villes de Tunis et du Caire paraissent avoir été le centre. Les navires trop faibles ou les équipages trop inexpérimentés pour traverser d'une seule traite la Méditerranée entière, continuaient, après le passage du Njörvasund, à côtoyer les rivages d'Espagne, dont les hautes falaises, perdues dans les nuages, frappent d'admiration frère Maurice. D'après sa relation, nous voyons que Malaga et Multa, «d'où venaient les figues qu'on «mangeait dans le Nord», Almaria, Carthagène et Alicante, étaient autant de points de relâche. D'Alicante, les uns suivaient encore la côte jusqu'à Marseille (*Masselju*), en passant par Tarragone (*Arruguen*), et Barcelone (*Bardelón*); les autres s'arrêtaient dans les Baléares, qui, depuis le XIIIe siècle jusqu'au temps de Sigurd, avaient été le théâtre de tant de combats entre les pirates païens du Nord et les pirates musulmans[1] de la Méditerranée. Les noms d'Iviza, Formentera, *Mánorka,* reviennent assez souvent dans les Sagas. De Marseille ou de Majorque, on gagnait, malgré les tempêtes si redoutables du golfe de Lion, l'île de Santo-Pietro, à l'extrémité méridionale de la Sardaigne, ou le port de Cagliari, que frère Maurice appelle *Kalie:* «La terre, dit-il, y est riche en blé et en troupeaux, mais ne «produit pas de vin; les habitants sont agiles, mais grossiers[2].» A Messine était le rendez-vous ordinaire des vaisseaux, qui ne se détournaient que rarement pour visiter Rome. A Messine, ils pouvaient s'enquérir des nouvelles de Palestine et cinglaient, en général, vers Saint-Jean-d'Acre, où ils arrivaient en treize jours et treize nuits, quand le vent était favorable, devançant

[1] Agressions dont les Barbaresques prirent leur revanche en allant ravager l'Islande en 1627. Voir Finn Magnússon, *Cat. codd. mss. Boreal. bibl. Bodleianæ*, n°s 56, 76, 85, 118. Les navires basques avaient fait de même en 1615. (Geffroy, *Notices et extraits des manuscrits du Nord*, p. 34.)

[2] « Terra hec in armentis et blado « opulentissima, vini nescia; gens « levis cursu, rudis. » Maurit. *Itinerarium*, f. 140, v°.

presque toujours, par la rapidité de leurs vaisseaux, fins voiliers, les lourdes «busses» italiennes.

Route par Rome (*Rómavegr*).

La troisième route du Nord vers l'Orient était la «route du Midi», ***Sudrvegr,*** ou «route de terre», ***Thiódvegr,*** qu'on appelait aussi RÓMAVEGR, «route de Rome», parce que les pèlerins, qui se rendaient en Terre Sainte par là, s'arrêtaient souvent à Rome, qui était une des trois villes saintes du monde, et que, dès 1030, un des plus puissants rois du Nord, Knut le Grand, était venu visiter à pied. C'était d'ailleurs à Rome, comme nous l'avons vu, qu'il était d'usage de venir demander au Saint-Siége l'autorisation de poursuivre jusqu'aux Lieux Saints le voyage commencé sur un simple vœu. En outre, beaucoup de pèlerins, venus à Rome pour solliciter du pape l'absolution des crimes réservés à son autorité souveraine, recevaient pour pénitence le pèlerinage même à Jérusalem. La route de Rome (***Rómavegr***), qui traversait l'Allemagne, l'Italie et quelquefois la Grèce, ne fut jamais suivie par des expéditions scandinaves armées en guerre; pénible, longue et coûteuse pour de grandes associations d'hommes, dont la présence eût pu d'ailleurs donner de l'ombrage aux princes allemands, elle était spécialement fréquentée par les pèlerins pacifiques, les gens de la classe moyenne, les chevaliers repentants qui voyageaient humblement et à pied pour racheter leurs fautes, les moines et les femmes, et enfin, dans certains cas, par les pèlerins partis sur leurs propres navires, avec l'intention de prendre la route occidentale, mais que les tempêtes et les naufrages décidaient à changer leur itinéraire et à débarquer en chemin dans les ports hollandais, pour traverser l'Allemagne.

Les pèlerins qui prenaient la Rómavegr appartenaient pour la plupart au Danemark, le plus méridional des trois royaumes et le plus mêlé au mouvement des pays germaniques. Cependant un grand nombre d'Islandais suivirent aussi la même route, et c'est précisément à l'un d'eux, contemporain des plus savants chroniqueurs du Nord, Nikolas Sæmundarson, qu'on est convenu d'attribuer une description assez complète, en langue norraine, de cet itinéraire. Nikolas Sæmundarson était l'un des savants

abbés du monastère bénédictin de Thingeyrar (Islande septentrionale) où furent composées les plus importantes des chroniques islandaises. Il alla en Terre Sainte vers 1151, en revint en 1154, et mourut quatre ans après. «C'était, dit son continua«teur, un homme savant et célèbre, d'une excellente mémoire, «rempli de science, de sagesse et de véracité.» C'était, en outre, un skalde d'un certain mérite[1]. L'Itinéraire de l'abbé Nikolas, qui paraît avoir été écrit sous sa dictée, est précédé d'un abrégé géographique tiré des Saintes Écritures et suivi de notes du même genre sur les églises de Rome, sur un peuple fabuleux de l'Orient, enfin sur la Terre Sainte, mais appartenant à une rédaction postérieure. L'itinéraire lui-même est assez concis; cependant l'auteur indique avec exactitude le nombre de jours ou de milles qui correspondent aux distances parcourues, et décrit avec soin tout ce qui peut offrir en chemin un intérêt religieux, sans oublier les légendes particulières relatives aux exploits plus ou moins fabuleux, accomplis par les héros du Nord dans les contrées qu'il traverse[2].

L'abbé Nikolas fait partir les pèlerins d'Aalborg (*Alasund*), en Jutland (où débarquaient en général les Norvégiens et les Islandais), pour leur faire gagner le Rhin à Mayence, par terre; tout en remarquant que souvent on remontait le grand fleuve depuis Utrecht (*Treklar*), après avoir abordé à Deventer (*Deventar*), fréquenté par les Scandinaves jusqu'à la Réforme, et traversé ensuite Cologne (*Kölnisborg*). D'Aalborg à Mayence (*Meginzo-*

[1] Voir *Snorra Edda*, *Málskrúds frædi*, III, 16; éd. Arn.-magn. II, p. 187; Finn Jónsson, *Hist. Eccl. Islandiæ*, IV, p. 41; Werlauff, *Symb. ad geogr. med. Ævi*, p. 4.

[2] L'Itinéraire de l'abbé Nicolas a été publié par Verlauff dans *Symbol. ad geogr. med. Ævi*, Copenhag., 1821, 4°. On peut le comparer, pour la route entière, à l'Itinéraire de Londres à Jérusalem, publié par Jomard, *Monuments de la Géographie*, et pour la première partie, jusqu'à Rome, aux Itinéraires suivants:

1° De Lubeck à Rome, dont nous parlons plus loin;

2° De Londres à Rome, dans Palgrave, *Anglo-saxon Commonwealth*, II, p. 18;

3° De Soissons à Rome, dans la chronique d'Émo (Matthæus, *Vet. Æv. Analecta*, II, p. 145);

4° De Stade à Rome (Pertz, *SS. RR. Germ.* XVI, 335);

5° De Terre Sainte en France (retour de Philippe-Auguste), Bened. Petroburg. (SS. RR. Gall. XVII, 541). Cf Rog. de Hoveden, éd. Savile, pp. 708, 712; Joh. Brompton, éd. Twysden, col. 1217-1222.

borg), l'abbé de Thingeyrar nomme Viborg (*Vebjarga*), Heydaby-Slesvig (*Heidabœar*), l'Eider (*Ægisdyra*), qui est, dit-il, la limite entre le Danemark et l'Allemagne (*Saxland*), puis Itzehoe (*Heitsinnabœar*), et enfin l'Elbe (*Saxelfr*), que l'on passe à Stade (*Stöduborg*). De Stade à Mayence, l'abbé indique deux chemins, — l'un direct, par Verden (*Ferduborg*), Nienburg (*Nyjoborg*), Minden (*Mundiuborg*), « où commence la langue allemande, » Paderborn (*Pöddubrunnir*), Horus (*Kiliandr*), et enfin Mayence, « près de laquelle se trouve le *Gnitaheidr*[1], repaire où « le parricide Fafnir gardait, transformé en serpent, les trésors « qu'il avait volés à son père, et où il fut tué par Sigurd Fafnis« bani; » — l'autre, indirect, par Harsefeld (*Horsafellz*), Walsrode (*Valfoborg*), Hanovre (*Hanabrunnir*), Hildesheim, Gandurheim, Fritslar (*Fridlar*), *Arinsborg* (?) et Mayence. De Mayence, où se réunissaient un grand nombre de pèlerins, tant du Nord que d'ailleurs, l'auteur remonte le Rhin jusqu'à Basle (*Boslaraborg*), et nomme, en chemin, Spire (*Spiro*), Selz (*Selisborg*), et Strasbourg (*Stransborg*). De Bâle, on gagnait Soleure par les montagnes, en un jour; mais un nombre considérable de pèlerins allaient visiter l'abbaye de Reichenau, près de Constance. Après Soleure (*Solatra*), venait Avenches (*Vifilsburg*), l'ancienne Aventium, dont les gens du Nord attribuaient la ruine au passage des fils de Ragnar Lodbrók[2], puis Vevay (*Fivizuborg*), sur le Léman, qu'ils appelaient lac de Saint-Martin[3] (*Marteinsvatn*), et par où affluaient une grande quantité de pèlerins venus d'Angleterre et de France. La traversée des Alpes (*Mundjafjell*), fjeld du Mont-Joux[4], est décrite avec soin par Nikolas. Il nomme Saint-Maurice (*Mauriciusborg*), « où le martyr est enterré avec toute son « armée, six mille six cent soixante-six guerriers; » Saint-Pierre de Mont-Joux (*Petrskástali*), l'hospice du mont Saint-Bernard

[1] Mot à mot « coquille de noix ». *Edda Sæmundar*, II, 871; *Norna-Gests Saga*, ch. 3 (Fornald. Sög. Nordl. I, p. 331).

[2] *Ragnars Saga Lodbrókar*, ch. 12; *Norna-Gests Saga*, ch. 10 (Forn. Sög. Nordl. I, pp. 273, 334).

[3] Peut-être à cause de l'église de Vevey, dédiée à saint Martin. Vevey était le point où l'on touchait pour la première fois le Léman, en arrivant d'Avenches.

[4] C'est le *Montjeu* ou *Montgiu* des chansons de geste. Voir Philippe Mouskes, v. 18924, éd. Smet, II, p. 224.

(*Bjarnardspitali*) et celui de Saint-Pierre (*Petrspitali*), « où il y a « encore de la neige le jour de la saint Olaf; » Étroubles (*Thrælatorp*), Aoste, la bonne ville (*Augusta, god borg*), le défilé de Saint-Martin (*Marteins kamrar*); enfin Ivrée (*Ióforey*), Verceil (*Fridsælu*), Pavie (*Papeyar*) et Plaisance (*Plazinzo*). Cette dernière ville, près de laquelle était construit l'un des hospices fondés en Italie pour les gens de langue norraine, par Érik le Bon, roi de Danemark, était toujours une des haltes importantes du voyage. On s'y préparait à la traversée des Apennins (*Munbardar*), par San Croce (*Crucismarkadr*) et Pontremoli (*Montreflar*), enfin Villafranca (*Frakkakástali*), d'où l'on gagnait, par Santa-Maria della Suorte? (*Maríugilldis*), San Stefano (*Stephanusborg*) et Sarzana (*Maríuborg*), Luna[1], que les exploits fabuleux des fils de Lodbrók, et ceux plus authentiques de Björn Côte-de-Fer, avaient rendue célèbre. Les Scandinaves appelaient arènes de Luna (*Luna Sandar*) le cirque formé autour de la ville par les contre-forts des Apennins. C'était par là que se trouvait la caverne aux serpents, l'*Ormgard*, où le roi des Huns, Etli, avait enfermé Gunnar le Gjukunge[2]. Elle était située au-dessous du Monte-Corbolo (*Kjoformunt*). A Luna, débarquaient d'ordinaire ceux des pèlerins du Nord qui ne venaient à Rome qu'après avoir fait le pèlerinage de Santiago de Compostelle. Après Luna, venait Lucques, où se trouvait un autre hospice du roi Érik et un miraculeux crucifix, fort vénéré des pèlerins; et, non loin de là, Pise (*Pisis*), « fréquentée par les dromonds de Grèce, de Sicile, « d'Égypte, de Syrie et d'Afrique. » Après avoir quitté Lucques, on passait par l'hospice de la comtesse Mathilde (l'*Ospedale del Altopascio, Matildar spitali*), puis par le gué de l'Arno Nero, près de Fucecchio (*Arnblackr*), puis à Samminiato (*Sanctinusborg*), et à Poggibonsi, au Moyen Age Poggio Marturi (*Martinusborg*), et l'on parvenait à Sienne (*Senunt*), « où l'on voyait les plus belles femmes d'Italie. » San-Quirico (*Klerkaborg*), à Aquapendente (*Hangandaborg*); près de là, il fallait traverser le

[1] Luna, aujourd'hui ruinée, était située à l'embouchure de la Magra.

[2] Voir *Völsunga Saga*, ch. XXXVII (Fornald. Sög. Nordl. I, 219); *Edda Sæmundar*, *Atlar Qvida*, II, p. 396, qui, du reste, ne placent pas là l'épisode en question.

Monte-Chielle (*Clementsfjell*), où se trouvait le château de la mauvaise femme (*Illa konu kástali*), Radicofani (?), habité par des brigands. On arrivait ensuite à Bolsena (*Kristinuborg*), voisine des bains de Théodorik, Bagnarea (*Thidreksbad*), à Borgo S. Flaviano, à Monte-Fiascone (*Flaviansborg*), puis à Viterbe (*Boternisborg*), et enfin par le grand et le petit Sutrium (*Sutu-ran mikla ok litla*), à Monte-Fajano (*Fegnisbrekka*), d'où l'on voyait Rome «longue de quatre milles et large de deux,» avec ses palais et ses églises, «dont personne ne savait le nombre»; la plus belle était celle de tous les saints (*Allra Heilagra Kirkju*), semblable au Saint-Sépulcre de Jérusalem.

L'abbé Nikolas s'arrête brusquement à décrire les églises et les merveilles de Rome; il reprend plus loin l'itinéraire vers la Terre Sainte, depuis Rome jusqu'aux ports de l'Adriatique, où, comme nous l'avons dit, les pèlerins étaient certains de trouver, au temps des *passages*, de nombreuses occasions de s'embarquer pour la Palestine. De Rome, on gagnait Bénévent par deux chemins : — soit par la voie Appienne (que le géographe islandais nomme *Trajansbru*, et dont la splendeur excite son admiration), en traversant Albano (*Albanusborg*), Terracine, Fondi et Capoue; — soit par Ferentino (*Florenciúsborg*), Ceprano (*Separansborg*), Aquino (*Akynaborg*), et enfin San-Germano (*Germanisborg*), dans le voisinage duquel on trouvait le Mont-Cassin (*Montakassín*), ses dix églises et sa fastueuse hospitalité. Bénévent était la capitale de la Pouille, du *Púli* ou *Púland*, nom que les gens du Nord étendaient volontiers à l'Italie tout entière et qu'avaient popularisé chez eux des traditions relatives aux trésors cachés dans ce pays par les Normands[1]. De Bénévent, on gagnait directement le mont Gargani (*Mikaelsfjell*), et, jusqu'à ce qu'on trouvât un navire en partance pour l'Orient, on longeait la côte depuis Manfredonia (*Sepont*) jusqu'à Brindisi (*Brandeis*), en passant par Barletta (*Barlar*), Trani (*Trann*), Bisceglie (*Bissenoborg*), Molfeta (*Malfetaborg*), Giovanneza (*Ivent*), Bari (*Bár*), qui avait fait donner, par les Scandinaves, le nom de *Bárland* à

[1] Trésors que trouva l'empereur Henri VI, en 1185. Voir Kranz, *Saxonia*, p. 177-178.

l'Italie méridionale tout entière, et où ils venaient souvent[1], dans le but spécial d'y vénérer les reliques de saint Nikolas, encore célèbres aujourd'hui dans l'Église russe elle-même[2]; enfin, Monopoli (*Monupl*). A partir de ce point, la route des pèlerins du Nord se confondait naturellement avec celle des navires de commerce. L'abbé Nicolas nous apprend qu'elle rencontrait, à Cos, la route de Byzance à Jérusalem, l'Austrvegr, et il se contente de nommer, en passant, Durazzo (*Dyrakr*), le port de Santa Maria del Cassopo (*Maríohöfn*), l'ancienne Cassiope, dans l'île de Corfou, le Porto Viscardo (*Visgardshöfn*), entre Céphalonie et Ithaque, l'île de Sapienza (*Patientia*), le cap San-Angelo (*Engilsnæs*), enfin San-Martino de Laconie (*Martinusborg*)[3].

L'itinéraire de l'abbé Nikolas était, comme il nous l'apprend lui-même, le plus généralement suivi par les pèlerins du Nord, qui prenaient la Romavegr, et de nombreux textes des Sagas confirment son assertion. C'était, d'ailleurs, une des routes de commerce du temps des Romains, telle que nous la donne la table de Peutinger, telle aussi qu'au commencement du XIII[e] siècle la décrivaient Benoît de Peterborough et le compilateur des Annales de Stade. Il est certain cependant que rien, en pareille matière, ne pouvait être absolu, et que, suivant les hommes et les temps, la Sudrvegr dut varier. Nous avons vu que les pèlerins qui voulaient visiter à la fois Compostelle, Rome et Jérusalem, venaient d'Espagne débarquer à Luna. D'autres, attirés par la célébrité du sanctuaire de Saint-Gilles en Provence (*Iliansborg*), dont le patron avait la réputation, dans le Nord, d'obtenir de Dieu toutes les grâces, quelles qu'elles fussent, demandées par son intercession[4], et que fréquentaient, au temps de Benjamin de Tudèle[5], les habitants des chrétientés les plus reculées, traversaient la France, descendaient le Rhône, s'arrêtaient à Saint-Gilles le jour de la fête du saint (*Ilians-*

[1] *Hungrvaka*, ch. XVII (Biskupa Sögur, I, p. 81).

[2] Voir Speransky, *les Pèlerins russes à Jérusalem*, I, 129.

[3] Cf. Sœvulfi *Itiner.* (Mém. de la Société de géographie, IV, p. 817) et l'*Itinerarium Friderici II*, l. c.

[4] *Rafns Saga Sveinbjarnarsonar*, ch. VI (Bisk. Sögur, I, p. 462).

[5] Benj. de Tudèle, éd. Asher, p. 85

messu, 1er septembre), et de là, longeant la côte jusqu'à Gênes, gagnaient l'hospice de Saint-Érik, près de Plaisance. Cette route se nommait l'*Iliansvegr;* c'est celle que suivit Knut le Grand pour aller à Rome. Les pèlerins danois et suédois prenaient aussi, quoique moins souvent, la route, plus longue et moins sûre, de l'Allemagne orientale. Il existe encore de cet itinéraire une description manuscrite du XIIIe siècle [1], qui se contente de donner la liste des villes que les pèlerins devaient traverser depuis Lübeck, où ils débarquaient, jusqu'à Sienne. C'est cette route que suivit Érik le Bon, qui passa par Trente (*Trentudalir*) [2], Venise (*Feneyar*), et en partie aussi les croisés danois de 1189. Enfin, quant au chemin du Danube, depuis Ratisbonne jusqu'à Constantinople, chemin qui était le plus connu des pèlerins allemands ou français, et dont nous avons plusieurs descriptions (en particulier la *Via hierosolymitana*, insérée par Eccard dans le tome II de son *Corpus* [3]), il ne paraît pas qu'il ait été jamais suivi par les gens du Nord pour aller en Terre Sainte; c'était plutôt pour eux, comme nous allons le voir, une voie de retour; cependant nous devons dire que c'est celui qu'indique le chancelier Haukr Erlendsson [4].

La Sudrvegr, qui n'avait commencé qu'assez tard à être fréquentée par les pèlerins de Terre Sainte, fut presque, à partir du XIIIe siècle, la seule qu'ils suivirent, et les gens du Nord qui,

[1] Voici la liste des noms donnés dans cet itinéraire :

Lübeck... (norr.)	*Lybikka.*	Neustadt.	*Nyiastadr.*	Sterzingen.. ...	*Sterting.*
Molle...........	*Mylna.*	Munnerstadt.....	*Meningstadr.*	Brixen.....	*Brigr.*
Artaleberg	*Tertinborg.*	Wurzbourg......	*Virzinborg.*	Clausen........	*Kluz.*
Luneborg.......	—		*Orenfort.*	Botzen.........	*Boz.*
Sudborg	—		*Rotinnborg.*	Trident.. .. .	*Trent.*
Brunswick	—	Dinkelsbuhl.....	*Theingilsbyr.*	La Chiusa......	*Bjarnardklus.*
Goslar	—	Hvitsadt. a. D ..	*Nyiastadr.*	Verona	—
Osterrode..... .	*Austurroda*	Augsbourg.... .	*Ausborg.*	Ferrara.... ...	—
Dudersted.... ..	*Dudarstadt.*		*Blankaberg.*	Bologna.... ...	—
Mühlhausen. . ..	*Mjoluhús.*	Schwangau	*Svanga.*	Firenze....	*Florens.*
Eisenach..... .	*Isinak.*	Trentthal.......	*Trentudalir.*	Ferla...	—
Breitungen.... .	*Breiding.*	Partakirch	*Bardarkirkja.*	Siena...	*Sena.*
Meiningen.... ..	*Meining.*	Insbrück	*Isinbriggja.*	Roma..	*Rómaborg.*
Mellrichstadt....	*Mjölestadr.*	Matray	*Matran.*		

Voir Petersen, *Haandbog i den g. nord. Geographie*, p. 97.

[2] Comp. *Sálusar Saga ok Nikanors*, ch. XIII, (Fjórar Riddara Sögur, p. 71)

[3] Eccard, *Corpus hist. med. Ævi*, II, 1345.

[4] *Antiq. russes*, II, 441.

au XIV[e] et au XV[e] siècle firent le voyage d'Orient, n'en prirent pas d'autre, quelque haut que fût leur rang, quelque nombreuse que fût leur suite, l'Allemagne offrant, à cette époque, une sécurité beaucoup plus grande que la Russie et des moyens de transport beaucoup moins coûteux que le périple du détroit de Gibraltar, et la cour de Rome exigeant d'ailleurs, comme nous l'avons dit, avec plus de rigueur qu'auparavant, que les pèlerins qui avaient fait vœu d'aller en Terre Sainte, vinssent solliciter en personne l'autorisation de l'accomplir.

Séjour en Terre Sainte.

Arrivés à Acre, qu'ils considéraient comme la capitale politique de l'Orient latin[1], qu'ils appelaient *Akrsborg*[2], ou quelquefois, par une confusion habituelle aux pèlerins du temps, *Accaron*[3], les gens du Nord suivaient les autres pèlerins dans la visite des Lieux Saints, et nous verrons, par la connaissance très-exacte qu'on avait dans le Nord des moindres sanctuaires de la Palestine, que rien n'échappait à leur ardente curiosité. On ne trouve guère ailleurs de détails plus circonstanciés sur la Terre Sainte que ceux que nous donnent l'abbé Nikolas et les géographes islandais anonymes de la même époque. On voit de plus, d'après ces relations et d'autres textes épars dans les Sagas, que, parmi les divers endroits fréquentés par les fidèles, certains étaient, de leur part, l'objet d'une dévotion plus spéciale. D'Acre, ils allaient visiter le Thabor, Nazareth, *Gilin* (aujourd'hui Genin), Samarie (*Jóhanniskastali*), le puits de Jacob (*Jakobs brunnr*), Naplouse (*Nepl*); la ville de Casal, le tombeau de la Vierge, et enfin Jérusalem. Nous verrons, en parlant des

[1] « Akursborg sem er höfudstadur « Serklands ». *Sálusar Saga ok Nikanors*, ch. VII (Fjórar Riddara Sögur, p. 46).

[2] *Akrsborg* est l'*Akers* ou *Akjers* des Allemands. Sur ce dernier mot, voir Willebrandi, *Peregrinatio*, édit. Laurent, p. 101, et Freydank, *Beschiedenheit*, ch. XLVI, éd. Grimm, p. 154 et suiv.

[3] Confusion très-fréquente dans les historiens latins, en particulier dans Albert d'Aix, V, ch. XLI; VII, ch. XXXVI (Bongars, I, pp. 272, 304), qui dit : « Ptolemaïs, quam nunc moderni Acca- « ron vocant. » Foucher de Chartres, au contraire, établit la distinction dans ces deux vers :

Non est urbs Accaron, quam quilibet æstimat Accon
Illa Philistea, Ptolomayda dicitur ista.

(Fulch. Carn. I, ch. XXV ; II, ch. XXV ; *Hist. des Croisades*, III, p. 334-408.)

Accaron est l'*Akie* d'aujourd'hui, dans la plaine de Selipha.

résultats que les relations avec l'Orient eurent sur les progrès des sciences dans le Nord, quelle connaissance parfaite les Scandinaves avaient de la Ville Sainte dès le XII[e] siècle. Il ne paraît pas cependant y avoir eu à Jérusalem même de lieux pour lesquels ils professassent une dévotion spéciale, sauf peut-être une église (et on ignore laquelle), où était conservée la cuirasse du roi Olaf I[er] de Norvége [1]. C'est en dehors de Jérusalem qu'il faut chercher les endroits qu'affectionnaient particulièrement les gens du Nord. Aux environs de Jérusalem, dans l'église du couvent de Sainte-Marie de Josaphat (*Josafatsdalr*), fondé par Godefroy de Bouillon, se trouvait le tombeau de la reine Botild, femme d'Érik I[er], de Danemark. Cette église est toujours, de la part des géographes islandais, l'objet d'une mention spéciale; l'abbé de Thingeyrar l'appelle du nom arabe de *Makam Maria*, Tombeau de Marie [2]. Un autre itinéraire en langue norraine la décrit avec le plus grand soin [3]. A quelques pas de là, à l'endroit où Notre-Seigneur avait prononcé l'Oraison Dominicale, s'élevait la petite église de *Paternoster*, réédifiée en 1152, aux frais de deux princes du sang de Danemark, qui y étaient enterrés : c'étaient les neveux de Botild, Eskil et Svein, son frère, évêque de Viborg. Mais, de tous les lieux vénérés de la Palestine, l'endroit où Notre-Seigneur avait reçu le baptême était le plus célèbre dans le Nord, qui partageait en cela la dévotion particulière de l'église d'Orient. Nous avons vu quelle idée mystérieuse les Scandinaves attachaient au Jourdain. Traverser à la nage le fleuve sacré, qu'avaient chanté tant de scaldes fameux[4], qu'étaient venus vénérer tant de héros populaires, et aller faire, sur l'autre rive, dans un bois de saules qu'il baignait, des *nœuds de branchages*[5], était considéré, dans le Nord, comme le couronnement obligé du pèlerinage, et comme un titre de gloire digne d'exciter l'envie de ceux

[1] *Fornm. Sögur*, X, 374.

[2] *Antiquités russes*, II, p. 413.

[3] *Idem*, II, p. 419.

[4] Voir l'introduction, p. 19, et aussi *Gudmundar Saga hins Ælsta* (Biskupa Sögur, I, 578).

[5] Voir les chapitres IV et V. Les Sagas de Sigurd et de Rognvald disent « laga lykkja » ou « rida knutar ». Raymond d'Aguilers parle de ces saules, mais seulement comme ayant servi à la construction d'un radeau sur lequel le comte de Saint-Gilles passa le Jourdain; Raymond d'Aguilers, ch. XX; (*Historiens des Croisades*, III, p. 301).

que leurs affaires ou leur timidité avaient retenus dans leurs foyers. Les *Drápas* ne manquent jamais de consacrer une strophe brillante à cet acte particulier de leurs héros. Au retour du Jourdain, les gens du Nord allaient à Jéricho, au jardin d'Abraham, cueillir des palmes qu'ils rapportaient dans leur pays natal, attachées derrière leur tunique [1], et qu'ils conservaient comme un précieux souvenir et un témoignage certain de leur voyage. Nous avons vu que cet usage même leur valait le surnom de *Palmarafarir*. Le Sinaï, dont la légende voulait qu'au XIe siècle un roi de Norvége, Olaf Tryggvason, fût mort abbé, était aussi visité souvent par les gens du Nord, qui connaissaient parfaitement la mer Rouge, appelée par eux *Raudahaf*. Antioche (*Antthekioborg*) [2], où l'on montrait le casque du même Olaf Tryggvason, était aussi très-fréquenté des pèlerins scandinaves.

En dehors, d'ailleurs, de ces détails géographiques, auxquels se bornent en général les écrivains du Nord, nous ne savons que peu de choses sur la manière de vivre des Scandinaves pendant leur séjour en Terre Sainte; nous ignorons aussi à peu près complétement quelle impression pouvaient faire sur leur esprit l'aspect et les habitudes de ces contrées si différentes de leur pays natal. Il est permis seulement de supposer que, en raison même de la fréquence de leurs voyages et de la diversité des pays qu'ils visitaient, les choses de l'Asie ne leur paraissaient pas en général aussi extraordinaires qu'on pourrait le croire au premier abord; loin de s'étonner de ce qu'ils voyaient, ils cherchaient plutôt à retrouver dans la vie de

[1] « Entre les épaules ». *Orkneyinga Saga*. Sur cet usage de cueillir des palmes à Jéricho, voir Guillaume de Tyr, l. VII, ch. XXX; l. XXI, ch. XVII; Raymond d'Aguilers, ch. XX; Fulch. Carn. l. I, ch. XXXII (*Hist. des Crois.* t. I, p. 310; t. III, p. 301-364); Alb. Aq. VI, ch. LIV (Bong. p. 290); Will. Malm. IV, ch. CCCLXXIV, p. 580; Knyghton, I, ch. V (Collection Twysden, II, p. 2322). Le Roman de Baudouin de Rohas, parlant des chevaliers qui reviennent du Jourdain, dit:

En l'ort Saint-Abraham qu'est de grant seignorie
Furent cueillir lor paumes: de ce ne doutez mie.
(*Roman de Baudouin de Rohas*, Biblioth. imp. supp. fr. 105 f. 285 r°.)

Cf. *Histoire littéraire de la France*, XXII, p. 383. Pour la première fois, en 1191, Célestin III accorda, à Philippe-Auguste et à ses chevaliers revenant du siége de Saint-Jean-d'Acre, le droit de porter des palmes sans avoir été à Jéricho. (Bened. Petroburg. p. 720; Rog. de Hoveden, p. 405.)

[2] *Fornm. Sögur*, X, 374.

l'Orient des analogies et des ressemblances avec les coutumes de leur propre pays. C'est ainsi que les «Assassins» du Liban, dont les dogmes étranges excitaient à un si haut point la curiosité de l'Occident, n'étaient pour les Scandinaves qu'une variété des *Berserkirs,* ces fanatiques du Nord qui, eux aussi, sur un signe de leur chef, couraient en aveugles au-devant de la mort. L'ardeur extrême du climat, les plantes et les animaux de l'Orient, ne leur causaient aucune surprise [1]. C'est à peine si nous voyons un chroniqueur scandinave [2] s'étonner qu'en Terre Sainte l'eau fût un objet de commerce et s'achetât à prix d'argent. Leur séjour, d'ailleurs, ne se prolongeait pas au-delà d'un temps assez limité; au bout de quelques semaines, ils se hâtaient de reprendre la route de leur froide patrie.

Retour. Les voies de retour étaient en général les mêmes que l'on avait prises pour venir; cependant elles paraissent avoir été variables. L'expérience acquise en chemin permettait aux gens du Nord de s'écarter des itinéraires arrêtés d'avance, et d'ailleurs il leur suffisait, pour ainsi dire, de regarder l'étoile polaire (qu'ils nommaient « l'étoile du Nord », *Nordstjarna,* ou « l'étoile de la route », *Leidarstjarna*), pour déterminer la position exacte des lieux [3] par où ils passaient et retrouver le chemin de leur lointain pays. Ceux qui étaient venus par le détroit de Gibraltar manquaient rarement, au retour, de visiter Constantinople, où la plupart prenaient du service, et où, grâce aux bons offices de la garde væringue, tous obtenaient facilement des passe-ports et des guides impériaux, le long de la route de poste de Thrace et de Pannonie : ils n'avaient plus qu'à traverser la Saxe pour se trouver chez les feudataires du roi de Danemark. Ceux qui n'avaient pas vu Rome faisaient

[1] Voir les sages raisonnements du *Miroir royal* sur ce point (*Konungs Skuggsjá*, ch. VII, édit. de Christiania, p. 15 et 16, édit. de Copenhag. p. 61 et 64).

[2] Anon. *De Profectione Danorum in Terram Sanctam*, édit. d'Amsterdam, p. 108.

[3] Voir l'*Itinéraire de l'abbé Nikolas*, Antiquités Russes, II, p. 414, où la position du Jourdain est déterminée par cette donnée tout expérimentale, que « l'étoile polaire s'y trouve juste « au-dessus du pouce d'un homme « couché à la renverse, le genou relevé « et la main sur le genou. »

quelquefois, au retour, le pèlerinage du *seuil des apôtres*; mais on n'a qu'un exemple, obscur d'ailleurs et assez douteux, du retour par la route occidentale; ceux qui l'avaient prise pour aller ne se souciant pas de s'exposer à la vengeance des habitants qu'ils avaient rançonnés en chemin; ceux qui étaient venus par d'autres pays ne trouvant pas en Orient de vaisseaux assez solides, à leur gré, pour affronter le périple occidental.

De tous les gens qui partaient ainsi du Nord pour aller en Terre Sainte, en revenait-il un grand nombre? Il est assez difficile d'en juger. D'un côté l'on sait, comme nous l'avons dit plus haut, qu'il n'était pas rare de trouver dans le Nord des pèlerins qui eussent fait plusieurs fois le voyage, et que, entre autres, ce fut en grande partie des gens de cette sorte que se recrutèrent les croisés danois de 1191 [1]. D'autre part, le nombre des noms fournis par le nécrologe de Reichenau et par les inscriptions runiques dont nous avons parlé, font craindre que la différence du climat, l'abus du vin, qui décima les croisés norvégiens de 1153, la longueur et les dangers du voyage, n'aient fait autant de victimes parmi les Scandinaves, quelles que fussent la vigueur de leur constitution et la force de leur tempérament, que parmi les pèlerins du reste de l'Europe. Ceux qui échappaient à toutes ces causes de mort trouvaient d'ailleurs chez eux de grands honneurs et tous les éléments d'une fin tranquille; les haines qu'ils avaient pu soulever s'étaient apaisées; le souvenir de leurs méfaits s'était effacé; les revenus s'étaient amassés sur leurs terres, qu'ils arrondissaient du prix de trésors, ou de raretés rapportés du Midi; enfin, les louanges des scaldes les consolaient de l'existence plus barbare qu'ils étaient contraints de reprendre. Aussi tout porte à croire que, bien différents de ces pèlerins allemands qui, au temps d'Albert de Stade, revenaient toujours pires qu'ils étaient partis [2], les *Jórsalafarir*, grâce à cette merveilleuse facilité avec laquelle les

[1] Anon. *De Profectione Danorum*, l. c. (Voir plus haut, p. 51.)

[2] « Devotione nec exeunt nec redeunt... et vix aliquos vidi, immo « nunquam, qui redirent meliores. » *Ann. Stadenses* (SS. RR. Germ. XVI, p. 333).

peuples du Nord s'assimilaient les qualités comme les défauts des autres races, étaient, à leur retour, plus policés et plus civilisés qu'avant leur départ. Les gens pieux et justes allaient grossir les rangs de l'hagiologie nationale, honneur décerné à presque tous les chefs des croisades scandinaves. Ceux, enfin, que des crimes ou des violences avouées empêchaient le peuple de couronner de cette auréole, les pirates et les sacriléges, souvent les meurtriers mêmes des saints, terminant une vie plus ou moins irrégulière par une mort exemplaire, venaient occuper, à côté des premiers, une place brillante dans les souvenirs populaires [1].

[1] Il ne paraît pas, d'ailleurs, qu'il se soit formé dans le Nord de confréries de *Jórsalafarir*, analogues à celle qui fut fondée à Paris, en 1336, sous le titre de *Confrérie des Chevaliers, Voyageurs et Paumiers du Saint-Sépulcre,* dans l'église des Cordeliers, rue Saint-Denis. (Cf. Lebeuf, *Hist. du diocèse de Paris*, éd. Cocheris, II, p. 233.)

CHAPITRE II.

Caractère particulier des premières relations des Scandinaves avec la Terre Sainte. — Fables antérieures. — Date précise où commencent les relations des Scandinaves avec la Terre Sainte. — Premiers rois chrétiens de Norvége.

Olaf Ier Tryggvason, roi de Norvége. — Enfance et caractère d'Olaf Ier. — Thorvaldr Kodransson Vídförli. — Première évangélisation de l'Islande. — Rencontre de Thorvaldr et du roi Olaf Ier en Russie (automne 986). — Thorvaldr rencontre Stefnir Thorgilsson, ils vont en Terre Sainte (987-994). — Retour de Stefnir; deuxième évangélisation de l'Islande (995-996). — Bataille de Svoldr (9 septembre 1000). — Disparition d'Olaf Ier. — Légendes sur la fuite d'Olaf Ier en Terre Sainte. — Récit de la princesse Astrid (1000-1005). — Pèlerinage de Thórdr Sjáreksson (vers 1020). — Pèlerinage de Gauti et de Gautr (1046). — Pèlerinages anonymes en Terre Sainte.

Olaf II Haraldsson surnommé le Saint (1015-1030). Légendes. — Harald le Sévère (1033-1037). — Ses exploits en Syrie.

Rôle du Danemark et de la Suède dans ces premières relations. — Pèlerinage de Svein Nordbagge, évêque de Roeskild (1086-1088).

Caractère particulier des premières relations des Scandinaves avec la Terre Sainte.

On a remarqué, avec raison[1], qu'au VIIIe et au IXe siècle ce sont les chrétientés à la fois les plus récentes et les plus reculées vers le Nord, les Iles-Britanniques, qui fournissent le nombre le plus considérable de pèlerinages en Terre Sainte, comme si l'ardeur des néophytes anglo-saxons et irlandais fût venue, dès l'origine, suppléer à leur inexpérience des choses de la foi, et que l'éloignement où ils se trouvaient des centres religieux de l'Europe eût diminué à leurs yeux la distance encore plus grande qui les séparait de l'Orient. Chez les Scandinaves, entrés deux

[1] Lud. Lalanne, *Pèlerinages en Terre Sainte avant les croisades* (Bibliothèque de l'École des Chartes, VII, p. 4). Cf. Stalen, *Peregrinus ad Sancta loca Orthodoxus;* Mamachi, *Orig. et Antiq. Christianæ*, II, p. 31; Gretser, *de Sacris Peregrinationibus*, I, ch. VI, p. 46; Idem, *de Cruce Christi*, I, ch. LXXVI, p. 237.

siècles plus tard dans le sein de l'Église et placés à leur tour aux dernières limites du monde chrétien, il semble naturel que, sous l'influence des mêmes causes, le même fait ait dû se produire : c'est en effet ce que nous allons constater; dans la société norraine du xe siècle, comme dans la société anglo-saxonne du viiie, nous allons voir naître et se développer rapidement des relations assez importantes avec la Terre Sainte. Seulement, ces premières relations auront chez les deux races voisines un caractère différent, en raison même de la diversité d'accueil que chacune d'elles aura fait à la religion nouvelle, acceptée par l'une sans opposition, implantée chez l'autre comme de vive force et seulement à la suite de luttes intérieures interminables. Dans les royaumes scandinaves, nous retrouverons, il est vrai, ces innombrables pèlerins qui allaient chercher à l'étranger les lumières de l'Évangile et se rendaient par troupes en Allemagne, à Rome[1], à Byzance, et enfin en Terre Sainte; mais le sentiment religieux qui les animera aura dès l'origine un caractère beaucoup moins pacifique; pour la plupart, exilés à la suite de discordes civiles, leur but sera bien d'aller se faire instruire des dogmes nouveaux, mais une fois revenus dans leur pays, soit déjà baptisés, soit simplement munis des habits blancs, des « *hvita vadir* », qu'ils revêtiront à leurs derniers moments pour mourir en chrétiens[2], ce sera l'épée à la main que, néophytes ou catéchumènes, ils s'empresseront de répandre les vérités qu'ils auront reçues; de là, de nouvelles guerres civiles, de nouveaux exilés et de nouveaux pèlerinages. Nous aurons donc d'une part à enregistrer dans les royaumes du Nord, aussitôt après l'apparition du christianisme, l'existence de relations suivies avec la Terre Sainte; mais nous verrons, de l'autre, l'histoire de ces relations si intimement liée à celle de la conversion des Scandinaves, qu'il sera dans plus d'un cas impossible de l'en détacher. En effet, en dehors des événements relatifs à l'établis-

[1] Voir *Audunar thattr Vestfirzka*, *Haralds Saga Hardrada*, ch. lxxiii; (Fornm Sögur, VI, p. 303); Maurer, *Bekehrung d. Norw. Stammes*, II, p. 424. Ces caravanes de pèlerins se formaient aussi en Occident à cette époque (Labbe, *Bibl. Nov. Mss.* I, p. 176). Cf. Lalanne, p. 20.

[2] « Dauda i hvita vadum », expression qui se retrouve sur un grand nombre de pierres runiques (Voir *Acta Litt. Sueciæ*, III, p. 87).

sement et aux vicissitudes de la foi chrétienne dans le Nord, le IXe et le Xe siècle ne nous fournissent presque aucun fait digne d'intérêt; les grandes figures des apôtres et des martyrs de la foi nouvelle sont les seules qui attirent l'attention du chroniqueur, et les biographies de ces champions de l'Évangile devenus, une fois le christianisme établi, les héros de l'histoire nationale, sont les seuls monuments de ce temps glorieux que la tradition ait daigné conserver. Ce sont ces biographies, composées cent cinquante ans environ après les événements, et longuement rédigées à l'aide de souvenirs populaires encore très-vivaces, que nous allons analyser; nous chercherons à y démêler, au milieu d'exagérations naturelles à des panégyristes toujours enthousiastes, les détails authentiques qui seront de nature à entrer dans notre sujet, sans cependant pouvoir, en général, isoler ces détails du récit même de la conversion des Scandinaves. Nous n'aurons d'ailleurs presque jamais à nous occuper, pendant cette première période, que de la Norvége et de ses colonies, à qui leur supériorité effective sur les autres pays de même race et l'abondance des sources de leur histoire, assignent, dès à présent, dans les relations des Scandinaves avec la Terre Sainte, le rang qu'elles occuperont pendant toute la durée des croisades.

Fables antérieures

Puisque, comme nous venons de le voir, c'est à l'histoire même de la conversion des gens du Nord au christianisme, que se rattachent leurs premiers rapports avec l'Orient chrétien, il faut nécessairement rejeter au rang des fables tout ce que la littérature norraine nous offre d'analogue pour des temps antérieurs à cette histoire. Renvoyons donc tous les héros fabuleux, éclos à diverses époques dans l'imagination des romanciers scandinaves, rejoindre ceux que parfois aussi ils empruntaient aux légendes de l'Occident, comme l'Ardennois Ogier, devenu Ogier le Danois[1], et déjà connu dans le Nord quand y parut, au

[1] Voir, sur Ogier le Danois, en général, Sandvigs *Samlinger*, II, p. 500; Suhm, *Critisk Historie*, III, 583; IV, 13; Bartholinus, *de Olgero Dano*, Cop. 1677, in-8; Schönaus, *Holgers Danske Levnet*, Cop. 1751, in-8, et *Histoire littéraire de la France*, XX, 680; XXI, 643; et sur son pèlerinage

XIII[e] siècle, le recueil carlovingien connu sous le nom de *Karlamagnúss Saga*[1]. Laissons dans le domaine du roman l'expédition de Ragnar Lodbrók[2] en Espagne, dans la Méditerranée et dans l'Archipel; les exploits de ses fils[3] en Orient et jusque dans l'Inde; la conquête de la Grèce et de l'Asie par le roi de Suède Philmer Göthriksson[4], vainqueur de Vesosis, roi d'Égypte; les voyages dans l'Inde que rapportent les Sagas de Gaungu Rolf[5] et de Thorsteinn Vikingsson[6], de Sálusi et Nikanor[7], de Kyrjalax[8]; la conversion et les pèlerinages d'Örvar Odd[9], explorant l'Asie et allant se baigner dans les eaux du Jourdain; la croisade d'Ingvar le Voyageur[10] (dans lequel on a voulu voir Igor de Russie) évangélisant les rives d'un fleuve dont l'embouchure est dans la mer Noire et la source vers la mer Rouge; enfin les voyages d'Érik Vídförli[11], débarquant en Syrie et gagnant l'Inde à cheval, après s'être muni à Byzance de passe-ports impériaux.

Date précise où commencent les relations des Scandinaves avec la Terre Sainte.

Redescendons de ce monde fictif dans le domaine de l'histoire, et cherchons à déterminer, avant tout, la date précise jusqu'à laquelle il est permis de reculer le commencement des relations des Scandinaves avec la Terre Sainte. Il est certain qu'au IX[e], et peut-être dès le VIII[e] siècle, les Normands se montrèrent dans la Méditerranée, et que les Vikings, établis à poste fixe, de 830 à 860, aux embouchures du Rhône, purent aller ravager les côtes de Syrie; mais aucun chroniqueur ne parle de ces premières relations, qui ne sauraient, en tout cas, être classées parmi les *Jórsalaferd;* il est bien plus naturel d'admettre que les gens du Nord ne durent connaître et fréquenter Jérusalem qu'après avoir

à Jérusalem, le *Roman de Godefroy de Bouillon*, préface du tome II, p. 24. Ce sont surtout les historiens modernes du Nord, Pontoppidan, Vedel, etc, qui ont ajouté Ogier et Meurvin, son fils, à la liste des pèlerins scandinaves.

[1] Publié à Christiania, 1682, in-8.

[2] Pontoppidan, *Gesta*, I, 30; Saxo Grammaticus, l. IX, éd. Muller, p. 232; *Ragnars Saga Lodbrókar* (Fornald. Sögur. Nordl. I, 235): Suhm, *Critisk Historie*, VI, 376.

[3] *Ragnarssonar thattr* (Fornald. Sögur Nordl. I, 343).

[4] *SS. Rerum Suec.* I, 241, 253.

[5] *Fornald. Sög. Nordl.* III, p. 246.

[6] Id, p. 386 et suiv.

[7] *Fjórar Riddara Sögur*, p. 75.

[8] *Fire og tyve Pröver af Oldn. Sprog*, p. 400.

[9] *Antiq. russes*, I, 141.

[10] *Fornald. Sögur Nordl.*, II, p. 159, 502.

[11] Id., III, p. 665.

pris l'habitude de se rendre à Constantinople; que les premiers pèlerinages en Terre Sainte durent être postérieurs à l'établissement à Byzance de la garde væringue; enfin, que la date de cet établissement est la limite antérieure commune à assigner aux premiers rapports suivis des Scandinaves et avec l'Orient et avec la Terre Sainte. Or cette date est facile à déterminer : quoique les Sagas nous signalent dès 930 des gens du Nord servant dans la garde des empereurs [Thorkell et Eyvindr Thjóstarsonar de Heikskala (930), Grís Sœmingarson (970)[1]], il est certain cependant que les relations politiques et commerciales entre le Nord et Byzance ne commencèrent à devenir très-suivies qu'à la fin du xe siècle. Ce fut seulement après les attaques successives que, de 860 à 971, les princes scandinaves de Russie tentèrent contre Constantinople, et à la suite de la paix qui mit fin à ces attaques, qu'il vint à l'idée des empereurs de composer leur garde à l'imitation du « *Hird* » ou cour militaire de ces princes : ce n'est que sous le règne de Romain III Argyre (1020-1034) que les chroniques byzantines parlent pour la première fois des Βάραγγοι[2]; ce n'est également qu'à cette époque que les Sagas nous affirment l'existence, à Constantinople, d'un corps exclusivement composé de gens du Nord et commandé par un Scandinave, Bolli Bollason (1028-1030)[3]. Les dernières années du xe siècle et les premières années du xie sont donc la date la plus reculée à assigner aux premiers Værings : c'est aussi celle des premiers pèlerinages scandinaves en Terre Sainte : c'est le temps où fleurissent dans le Nord les apôtres et les martyrs de la foi et où règnent les premiers rois chrétiens.

Premiers rois chrétiens de Norvége.

C'est autour de ces grandes figures nationales, et surtout de trois d'entre elles, de trois rois norvégiens, Olaf Ier Tryggvason, Olaf II Haraldsson et Harald le Sévère, que nous allons voir se grouper naturellement les premières relations des Scandinaves avec la Terre Sainte. Il est vrai que, de ces trois princes, qui se succèdent l'un à l'autre, de 996 à 1046, avec des interrègnes

[1] Voir, sur ces origines de la garde væringue, *Safn til Sögu Islands*, I, 407.

[2] Cedrenus, l. II, éd. de Venise p. 575.

[3] *Laxdæla Saga*, ch. LXXIII, p. 314.

anarchiques, pendant lesquels le pays est gouverné par des princes étrangers ou des Jarls païens, le dernier seul a réellement et authentiquement visité les Lieux Saints; mais la vie des deux premiers est liée, au moins par les légendes populaires, au souvenir de la Terre Sainte, où la tradition place le tombeau de l'un, où l'autre avait deux fois fait vœu d'aller, et ils méritent d'occuper une large place dans l'histoire des *Jórsalaferd,* que leur exemple et leur souvenir ne contribuèrent pas peu à populariser dans le Nord. C'est à côté d'eux, d'ailleurs, et mêlés à leur histoire, que nous apparaissent les premiers pèlerins authentiques en Terre Sainte, pèlerins qui se trouvent être précisément, comme nous l'avons déjà dit, les premiers prédicateurs indigènes de l'Évangile dans le Nord.

Olaf Ier Tryggvason, roi de Norvége.

Le premier de ces trois rois est Olaf Ier Tryggvason, qui régna en Norvége de 995 à 1000. Nous avons deux biographies de ce prince, toutes deux originairement écrites en latin; l'une, la plus courte, vers 1160, par Oddr Snorrason[1], bénédictin de l'abbaye de Thingeyrar, en Islande; l'autre, la plus étendue, vers 1210, par Gunnlaugr Leifsson, moine du même monastère. Il ne nous en reste plus que les versions norraines[2] faites vers 1230 par l'Islandais Styrmir hinn Fródi. A ces deux sources, dont la première, quoique plus ancienne, a un caractère tout à fait légendaire, viennent s'ajouter des détails épars dans les compilations de l'abbaye de Flatey (*Flateyarbók*), du chancelier Haukr Erlendsson (*Kristni Saga*), dans la chronique plus courte du moine Thiodrek, dans l'*Agrip*, l'*Ættartal* et le *Noregs Konungatal.* De toutes ces sources, la chronique de Gunnlaugr est la plus certaine, quoique relativement récente : il affirme ne tenir ses récits que de troisième main, et nomme les savants personnages au souvenir desquels il a eu recours et qui avaient vécu du temps des témoins oculaires des événements, et en particulier le célèbre Gissur Hallsson, mort presque centenaire vers 1204[3]. Les chants composés par les

[1] *Olafs Saga Tryggvasonar hin Minni*, éd. Christiania, 1858.

[2] *Olafs Saga Tryggvasonar hin Meiri* (Fornm. Sögur, t. I, III).

[3] *Tháttr Halldórs Snorrasonar*, ch. VII (Fornm. Sög. III, p. 73).

Scaldes d'Olaf, et en particulier ceux d'Halfrödr Vandrædaskáld, sont conservés dans toute leur intégrité, soit dans le texte de Gunnlaugr, soit dans le *Flateyarbók* et la *Fagrskinna*, en sorte que l'on peut établir la chronologie des événements auxquels Olaf a pris part, d'une façon pour ainsi dire plus certaine, et avec beaucoup plus de détails que celle, par exemple, de l'histoire de France contemporaine et des gestes obscurs des premiers Capétiens. 963-986.

Quand Olaf naquit, en 963, la Norvége était encore païenne. Ses deux premiers rois, Harald Hárfagri et Érik Blódeix, et surtout le troisième, Hákon Ier le Bon, avaient bien montré quelques tendances à embrasser le christianisme, mais le peuple avait toujours résisté à ces innovations, et l'anarchie qui, pendant le xe siècle, substitua plusieurs fois l'administration de chefs, feudataires des rois danois, au gouvernement monarchique de la dynastie légitime, montre assez combien était puissant le parti païen, qui faisait naître et encourageait ces révolutions. Le père même d'Olaf, Tryggva, petit-fils d'Harold Ier Hárfágri, était tombé victime de l'animosité des Jarls, et Astrid, sa veuve, avait dû s'enfuir en Suède avec le petit Olaf, âgé seulement d'un an. Les Sagas sont remplies de contes merveilleux sur l'enfance du jeune prince, dont les aventures, le brillant courage, la popularité et la fin malheureuse rappellent, comme le fait remarquer Bring[1], les exploits bien postérieurs de Charles XII, tandis que sa persévérance à vaincre tous les obstacles pour civiliser et convertir son peuple, sa volonté indomptable et sa sévérité font penser à Pierre le Grand. Si la partialité bien naturelle des rédacteurs des Sagas pour le premier roi chrétien de Norvége, pour le vaillant apôtre de l'Islande, qui renversait les idoles vénérées à coups de lance et faisait brûler vifs les prêtres païens, ne mettait en garde contre l'exagération de leurs louanges, Olaf Tryggvason devrait certainement occuper, parmi les héros du Nord, une des places les plus brillantes. Il est impossible d'ailleurs de nier l'immense popularité dont il jouit de son vivant, Enfance et caractère d'Olaf Ier.

[1] Bring, *Om Valfarterna*, p. 67.

963-986. popularité qui, comme nous allons le voir, ne fit que grandir après lui.

Olaf, après avoir passé une partie de son enfance dans l'esclavage, chez des Estlandais, qui l'avaient acheté de pirates aux mains desquels il était tombé en quittant la Suède, avait été élevé en Russie, à la cour du petit-fils de Rurik, Sviatoslav. Dès l'âge de douze ans, sous le nom d'Olaf le Russe, *Olaf hinn Gerzki*, il commandait des hommes de mer, par qui, suivant l'usage d'alors, il avait été salué du titre de roi, et s'était mis à guerroyer dans la Baltique. A dix-huit ans, il se fixait en Vendland, à la cour d'un prince slave, Burislav, dont il épousait la fille Geira, et s'emparait de Bornholm et de la Scanie, ravageant chaque année les côtes danoises. Enfin, en 986, ayant perdu sa femme, et trouvant dès lors odieux le séjour du pays des Slaves, il partait pour la mer du Nord, dans le dessein de piller les côtes d'Angleterre, et aussi de chercher à faire valoir ses droits au trône d'Harald Hárfagri, son bisaïeul; mais avant 986 il paraît être retourné une deux fois dans cette Russie où il avait passé son enfance : et c'est même là que le moine Gunnlaugr insère une tradition populaire suivant laquelle Olaf, à la suite d'un songe merveilleux, aurait fait le voyage de Constantinople, et, admis là au nombre des catéchumènes (*primsignad*), en aurait ramené un évêque, nommé Paul, qui aurait baptisé le roi Vladimir et sa femme. Quoi qu'il en soit, du reste, de cette légende, à laquelle une inscription runique, récemment découverte, est venue donner un certain poids[1], c'est certainement pendant ce second voyage en Russie qu'il faut placer un événement important de la vie d'Olaf, la rencontre qu'il fit d'un personnage, dont les discours eurent sur le reste de la vie du jeune prince une influence toute-puissante, le premier apôtre de l'Islande, Thorvaldr Kodransson, surnommé *Vidförli* ou *le Voyageur au loin*.

Thorvaldr Kodransson Vidförli.

Revenons un instant en arrière, pour raconter les commencements de cet Islandais, qui va d'ailleurs inaugurer la liste des pèlerins scandinaves en Terre Sainte. Thorvaldr était né à Giljá, dans la vallée de Vatn, en Islande. Son père, Kodran, chef re-

[1] Celle de Sjustad. Voir Dybeck, *Svenska Run-Urkunder*, n° 80.

douté, lui préférait un fils aîné, Ormr, et avait fini par l'envoyer hors du pays, avec une somme d'argent pour faire le commerce. Thorvaldr, que la Saga nous représente comme un homme grand et robuste, aussi puissant de corps que d'esprit, prudent et habile, et cependant hardi marin et grand batailleur, trouva bientôt où exercer ses talents, et entra dans la troupe d'un célèbre viking, Sveín Tjúguskeggr [1] (à la barbe fourchue), plus tard roi de Danemark. Contre l'ordinaire des autres pirates, Thorvaldr employait à enrichir ses compagnons ou à racheter les prisonniers toutes ses parts de prise ; aussi s'était-il fait bientôt, parmi ses ennemis, comme parmi ses compatriotes, un renom extraordinaire de générosité et de grandeur d'âme. Il avait quitté ensuite le service de Sveín et s'était mis à voyager. Ses aventures l'ayant mené en Allemagne, il y avait fait la connaissance d'un évêque nommé Frédérik [2], qui l'avait instruit dans la foi chrétienne, et avait consenti à venir avec lui en Islande, pour y faire connaître la vraie religion. 963-986.

Première évangélisation de l'Islande.

L'Islande, qui avait été catholique avant la conquête scandinave, et qui ensuite avait eu, dès le commencement du x[e] siècle, un sanctuaire consacré à saint Columban, était retombée presque complétement dans le culte des idoles, et le dogme odinique y était plus florissant que dans n'importe quel autre pays du Nord. Ce fut au printemps de 981 que Thorvaldr et l'évêque Frédérik arrivèrent à Gilјá, chez Kodran, et commencèrent par convertir la famille de Thorvaldr. Puis ils se mirent, pendant cinq hivers, à parcourir l'île, Thorvaldr prêchant l'Évangile, et l'évêque, qui ne parlait pas norrain, baptisant les convertis. De nombreux miracles signalèrent leurs prédications; mais comme Thorvaldr, qui n'était pas encore affermi dans la pratique de la religion chrétienne, joignait à ses discours des arguments d'un autre ordre et, mettant sans cesse l'épée à la main, envoyait en enfer les récalcitrants, l'évêque et son disciple se firent de nombreux ennemis. Un seigneur puissant,

[1] Voir Vedel, p. 51, qui cite le titre d'un chant danois relatif à Thorvaldr : *Svein Tjuguskegg havde sig en mand*, chant que nous avons vainement cherché.

[2] Peut-être l'évêque d'Hildesheim ?

986. Hèdin, parvint même, dans l'assemblée solennelle du peuple, à faire repousser les innovations de Thorvaldr, et, en 986, celui-ci qui venait de massacrer deux scaldes, auteurs d'une strophe injurieuse contre Frédérik, fut forcé de se réfugier en Norvége avec l'évêque. Là, ils se séparèrent : Thorvaldr ayant vengé cruellement sur Hèdin, que le hasard avait fait tomber entre ses mains, l'insuccès de ses prédications, l'évêque ne voulut plus, par sa présence, paraître approuver les homicides répétés de son compagnon, et regagna l'Allemagne. Le départ de l'évêque fit réfléchir Thorvaldr : « sentant que, s'il retournait en Islande, « il n'aurait jamais la force de résister, sans en venir à la vio- « lence, aux ennuis que ses ennemis lui causeraient, et désirant « cependant ne plus enfreindre les commandements de Dieu, il « fit vœu de ne plus revenir dans son pays et de passer le reste « de ses jours à voyager [1]. »

Rencontre de Thorvaldr et du roi Olaf Ier en Russie (automne 986).

Il partit donc pour l'Allemagne, s'arrêta à la cour d'Othon III, et se dirigea ensuite vers les pays slaves. C'est là qu'il eut avec le roi Olaf l'entrevue dont nous avons parlé. « Comme chacun « d'eux, dit le livre de Flatey, avait beaucoup entendu parler « du grand sens, du renom et de la gloire de l'autre, ils se « saluèrent comme gens de connaissance, bien qu'ils ne se « fussent jamais vus auparavant », et, dans un entretien amical, s'interrogèrent mutuellement sur différents points. Thorvaldr instruisit Olaf dans toutes les vérités de sa religion [2], puis ils se séparèrent, après s'être donné des marques de la plus vive amitié. Il est probable que cet entretien ne fut pas étranger au baptême du roi, événement qu'on est convenu de placer deux ans après (988). Ce qu'il y a de certain, c'est que plus tard, quand Olaf entreprit la conversion de la Norvége et de l'Islande, le roi mit à profit ce qu'il avait recueilli de la bouche de Thorvaldr.

Thorvaldr rencontre Stefnir Thorgilsson.

Thorvaldr, ayant quitté le roi, se dirigea vers Constantinople. Il n'y arriva point seul. En chemin, peut-être même parmi les

[1] « I Kaupferdum (en commerçant) » ajoute la *Kristni Saga* (ch. IV, Biskupa Sögur, I, p. 8).

[2] Entretien rapporté seulement par le *Flateyarbók*, ch. CCXXV, t. I, p. 272.

compagnons d'Olaf, il avait recruté un disciple, un Islandais comme lui, qui devait, comme lui, travailler à la conversion de leur patrie commune. Cet Islandais se nommait Stefnir Thorgilsson et descendait des rois de Haukadal et de Rögaland. Son père, Thorgils de Kjalarnes, l'ayant de bonne heure envoyé hors de l'île, il était arrivé en Danemark, où il avait reçu le baptême. Robuste et hardi, comme Thorvaldr, et, de plus, scalde renommé, il ne demanda pas mieux que de partager la vie aventureuse de son compatriote et de visiter avec lui les Saints Lieux, «pour connaître, dit la Saga, les mœurs des hommes « puissants. » Ils partirent donc ensemble, arrivèrent à Jérusalem vers 990 et accomplirent les rites ordinaires des pèlerins. De là, ils revinrent, à travers la Syrie et la Grèce, à Constantinople, où ils durent trouver un des premiers værings dont parlent les Sagas, Kolskeggr, qui y alla en 992. « L'empereur, dit « Gunnlaugr, reçut très-honorablement Thorvaldr et le combla « de présents magnifiques. La réputation de ses voyages l'avait « précédé partout; grands et petits le vénéraient comme une « colonne et un soutien de la religion. L'empereur lui-même, « les grands de la cour et les saints abbés l'honoraient comme « un confesseur de Jésus-Christ. Aussi fut-il fait *foríngr* (chef) « et, quelque temps après, envoyé en Russie en qualité de « *valldzmadr* (plénipotentiaire), vers les princes scandinaves de « Gardariki [1]. » Comme la date que l'on peut déduire des Sagas pour le retour de Thorvaldr concorde avec l'époque des négociations qui s'engagèrent entre la cour de Russie et Basile II, pour l'introduction du christianisme chez les Slaves, il n'est point contre la vraisemblance de supposer que Thorvaldr fut réellement mêlé à ces négociations et qu'il fut l'un de ces apôtres partis de Byzance, dont Nestor place l'arrivée en Russie à cette époque [2]. La Saga s'exprime d'ailleurs d'une façon très-formelle sur la fin de Thorvaldr, d'après le rapport d'un scalde voyageur contemporain, Brandr hinn Vidförli, qui avait rencontré Thorvaldr, et composé sur lui une drápa, réduite aujour-

987-994

Ils vont en Terre Sainte (987-994).

[1] *Thorvalds Saga*, ch. x, éd. Arn. Magn. p. 334-337.

[2] Cf. Muralt. *Chronographie byzantine*, ann. 991, p. 372.

d'hui à une seule strophe [1]. Gunnlaugr affirme que Thorvaldr bâtit, près de Polotzk, sur une montagne appelée Drafn [2], et où se trouvait une grande église en l'honneur de saint Jean-Baptiste, un monastère, qu'il dota de riches revenus, où il finit ses jours en odeur de sainteté, et que les habitants appelèrent, de son nom, abbaye de Saint-Thorvaldr.

994-1000.

Retour de Stefnir. Deuxième évangélisation de l'Islande (995-996).

Quant à Stefnir, la Saga laisse supposer qu'il ne se sépara de Thorvaldr qu'en Russie. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous le retrouvons quelque temps après en Irlande, où il était venu rejoindre Olaf Tryggvason. Nous avons laissé ce dernier au moment où il se disposait à partir pour aller exercer la piraterie sur les côtes d'Angleterre : les six années que durèrent les pérégrinations de Thorvaldr et de Stefnir venaient d'être employées par Olaf à piller, brûler et rançonner presque tous les ports anglo-saxons, y compris Londres et Ipswich, et le roi Ethelred avait dû, pour se débarrasser des Norvégiens, signer avec eux la paix ruineuse d'Andover (994)[3]. C'est immédiatement après cette paix et au moment où, riche de plus de 100,000 livres pesant d'argent, sans compter le butin ordinaire enlevé sur les côtes de Grande-Bretagne et d'Irlande, Olaf reprenait le chemin de la Norvége, que Stefnir rejoignit son maître. Bientôt le roi abordait sur le sol natal, et, à peine arrivé, se faisait proclamer et engageait une lutte acharnée contre le parti des Jarls et du vieux paganisme. Tout son règne, qui d'ailleurs ne dura que cinq ans, allait être employé à poursuivre sans merci les sectateurs d'Odin, de façon à les convertir de gré ou de force, ou tout au moins à les réduire à l'impuissance. L'Islande, quoique indépendante du royaume, ne devait pas échapper au zèle de

[1] *Hefi thar komit*	Je suis venu aux lieux
Er Thorvaldi	Où à Thorvald,
Kódránssyni	Fils de Kodran,
Kristr hvildar lér ;	Le Christ a donné le repos.
Thar er hann grafinn	Il y est enseveli
I há fjalli	Au haut d'un mont,
Upp í Drafni	A Drafn,
At Jóhanneskirkju	Au temple de Jean.

Kristni Saga, ch. XII (Bisk. Sögur, I, p. 25).

[2] Peut-être *Droutsk*, au sud de Polotzk, entre Minsk et Mohilev, non loin du pays des Dreveliens, *Dereva.*

[3] Worsaae, *Danske Erobring af England*, 1863, p. 250.

l'enthousiaste Olaf. Stefnir Thorgilsson, qui était devenu un de ses favoris, l'accompagnait partout, et le roi aimait à entendre raconter en détail les pérégrinations des deux Islandais et à se faire répéter les enseignements de Thorvaldr. Grâce à cette influence indirecte de l'abbé de Drafn, Olaf entreprit non-seulement de poursuivre l'œuvre commencée, mais encore de la faire consacrer légalement par l'assemblée du peuple islandais. Stefnir, malgré la crainte que lui inspirait une tâche aussi lourde, fut chargé par le roi d'aller annoncer de nouveau la parole de Dieu dans l'île et d'y prêcher l'Évangile avec toute l'autorité que devaient lui donner ses longs voyages. Stefnir ne fut pas heureux dans son entreprise. Il employa les mêmes moyens que le roi en Norvége, s'en prenant aux idoles et portant sur les lieux saints une main sacrilége. Mais les Islandais, moins dociles que les Norvégiens, ne laissèrent pas l'audace de Stefnir impunie; il dut revenir l'année suivante (996) en Norvége, sans avoir obtenu de résultats définitifs. Ce ne fut que quatre ans après, que Hjalti et Gissur, envoyés par Olaf que n'avait désespéré ni l'insuccès de Stefnir, ni celui de Thangbrandr, son successeur, firent adopter la nouvelle religion par l'*Althing*, avec le concours de la famille de Giljá, dont la réputation lointaine de Thorvaldr avait accru l'influence. Quant à Stefnir, il resta l'un des fidèles du roi, dont les jours, d'ailleurs, étaient comptés, et dont allait triompher, à la fin, le parti toujours renaissant des Jarls. 1000.

Dans son zèle pour la religion nouvelle, Olaf ne connaissait point d'obstacle. Il avait demandé la main de la reine de Suède, veuve d'Érik Sigrsœli, Sigríd la Fière, et exigeait qu'elle abjurât solennellement la foi de ses pères. Sigríd s'y était refusée et Olaf, l'accablant d'épithètes injurieuses, lui avait jeté son gant à la figure. Sigríd avait juré de se venger; réfugiée à la cour du roi de Danemark, Sveín Tjuguskeggr, elle l'avait épousé et s'était appliquée, dans l'ombre, à former entre son nouveau mari, son fils, Olaf Skotkonúngr, roi de Suède, et Érik, fils du Jarl Hákon le puissant, une coalition dont le but était la mort du roi-apôtre et le partage de la Norvége. Un vaillant roi de la mer, Sighvatr Jarl, chef des pirates de la Baltique, et tenu en haute estime

Bataille de Svoldr (9 sept. 1000). Disparition d'Olaf Ier.

1000. par Olaf, avait été amené à prêter un concours secret aux projets de Sigríd et avait promis d'attirer Olaf dans un piége. Olaf, qui venait d'épouser, contre la volonté du roi de Danemark, la sœur de celui-ci, Thyra, femme du roi des Vendes, arma, à l'instigation du traître Sighvatr et dans l'espoir de recouvrer en Poméranie les biens de Thyra, une flotte puissante; soixante navires la composaient; un vaisseau admirable et d'une grandeur énorme, que l'on nommait *le Long Serpent,* était commandé par le roi en personne. Olaf arrive dans la Baltique, sans se douter des armements d'Olaf Skotkonúngr et de Svein Tjúguskeggr. Une sorte d'aveuglement s'était emparé de son esprit, et cependant de tous côtés lui parvenaient de sinistres avertissements. Un devin aveugle, à son passage à Möstri, en Hördaland, avait prédit que, cette année même, la Norvége perdrait les quatre choses les plus précieuses qu'elle possédât. Des songes funestes troublaient le repos des soldats, qui ne demandaient qu'à retourner dans leurs foyers. Enfin, la femme même du lâche Sighvatr, Astrid, sœur de la première épouse d'Olaf, était venue, la nuit, découvrir au roi le plan des conjurés. Olaf avait préféré s'en rapporter à Sighvatr.

Rien d'ailleurs de dramatique comme le récit de la bataille navale qui se livra le lendemain et qui allait mettre fin au règne d'Olaf (9 septembre 1000). Le roi, avec toute sa flotte, est à l'ancre entre l'île de Rügen et le continent, à Svoldr (près de Greifswald[1]). Sighvatr, qui s'est joint à lui avec dix navires, commande l'avant-garde et emmène en pleine mer les soixante vaisseaux du roi. Le roi lui-même suit à distance, monté sur *le Long Serpent*, et accompagné seulement de deux autres grands navires, *la Grue* et *le Petit Serpent*. Dès que le gros de la flotte est hors de vue, les rois de Suède et de Danemark débouchent des repaires où ils étaient cachés et coupent la retraite à Olaf. Il est environné de toutes parts et se prépare à une résistance désespérée. Le combat dure toute la journée. Après de longs efforts, la flotte dano-suédoise parvient à s'emparer de *la Grue* et du *Petit Serpent;* mais le navire royal résiste à tous les assauts;

[1] Voir Munch, *Norsk. Folk. Historie*, II, p. 386.

un horrible carnage ensanglante le pont. Debout à la proue, le roi combat vaillamment, quoique le sang coule de deux blessures qu'il a reçues. Une lumière miraculeuse, dont les ennemis ne peuvent supporter l'éclat, semble l'environner. A côté de lui un chien merveilleux, Vigi, qu'il a ramené autrefois d'Islande, tue un homme de chaque coup de sa formidable mâchoire. Les ennemis épouvantés se retirent pour reprendre haleine, jeter leurs morts à la mer et renouveler leur équipage. Ils reviennent ensuite à l'assaut, et, avec de grandes poutres qu'ils jettent en travers du *Long Serpent,* parviennent à le faire incliner de côté et à en rendre l'abordage plus facile. Bientôt les valeureux compagnons d'Olaf tombent écrasés par la multitude. A côté de lui combat un jeune homme, Einarr Thambarskelfir, qui, armé d'un arc lapon d'une grandeur énorme, transperce de chacune de ses flèches un guerrier ennemi. Tout à coup un grand bruit se fait entendre; une hache lancée par le Jarl Érik a brisé l'arc d'Einarr : « Qu'est-ce? lui crie Olaf. — Roi, dit-il, c'est la Norvége qui s'envole de ta main. » Bientôt le roi n'a plus sur *le Long Serpent* que neuf défenseurs, séparés les uns des autres par des flots d'assaillants. Seul, près de lui, reste Kolbjörn, son écuyer; les grands boucliers qui les couvrent sont tout hérissés de flèches, et cependant les ennemis n'osent encore approcher de la poupe. Enfin Érik, exhortant les siens, s'élance à leur tête pour prendre vivants le roi et Kolbjörn; mais, préférant la mort à la honte d'être faits prisonniers, ils s'élancent dans la mer, l'un à droite, l'autre à gauche. Kolbjörn, qui tombe sur son bouclier, est repris par les Danois; quant au roi, il disparaît[1]. Ainsi finit ce combat que, pour emprunter le langage pompeux d'Hallfrödr Vandrædascáld, « les gens du Nord re« gardèrent comme le plus remarquable de toute l'histoire na« tionale, et à cause de la disproportion du nombre des com« battants, et à cause des vaillants coups qu'y porta le plus « célèbre des rois qui ait jamais parlé la langue norraine[2]. » La

1000.

[1] Sur la bataille de Svoldr, voir Gunnlaugr, ch. CCXLVII-CCLV (Fornm. Sögur, II, p. 298-332); *Heimskringla*, éd. de Cop. I, p. 337-349; Oddr, ch. LVII-LXI, éd. de Christ. p. 54-61.

[2] *Erfidrápa Olafs*, str. IV (Fornsögur, p. 210).

1000. perte d'Olaf fut vivement ressentie, non-seulement par les siens, qu'elle accabla de douleur, mais encore par ses ennemis, qui restèrent stupéfaits de leur victoire, et épargnèrent les cinq ou six guerriers échappés au carnage. La reine Thyra et le chien Vígi, qu'on retira inanimés du milieu des morts, furent traités avec respect par Érik Jarl, qui avait eu en partage *le Long Serpent;* mais l'un et l'autre se laissèrent mourir de faim pour ne point survivre à la perte d'Olaf. Ainsi, dit la *Saga,* s'accomplit la prophétie de l'aveugle de Möstri : la Norvége avait perdu les quatre choses qui faisaient son orgueil, le roi Olaf, la reine Thyra, le chien Vígi et *le Long Serpent.*

Légendes sur la fuite d'Olaf Ier en Terre Sainte.

La Norvége, qui devint, après la bataille de Svoldr, la proie du vainqueur, ne voulut pas croire à la mort d'Olaf. Une sorte d'enquête eut lieu sur les circonstances mêmes qui avaient accompagné la disparition du roi : les témoins furent interrogés ; plusieurs des fidèles d'Olaf se mirent en route pour aller à la recherche de leur maître, et bientôt on crut en Norvége avoir acquis la certitude qu'il s'était retiré en Terre Sainte, pour finir, près du tombeau du Christ, une vie commencée à le servir. Nous devons dire que Snorri Sturluson et les abréviateurs des *Sagas* ne paraissaient pas avoir accepté cette hypothèse. Snorri se contente de dire : « On a raconté beaucoup de « choses des voyages d'Olaf après la bataille; ce qu'il y a de « certain, c'est qu'il ne revint jamais en Norvége[1]. » — « Le « peuple, dit la *Fagrskinna,* aimait tant à parler d'Olaf, qu'on « ne voulait pas croire qu'il fût mort, mais bien qu'il était au « pays des Slaves ou vers le Sud, et beaucoup de récits circu- « laient là-dessus; mais ses amis craignaient que ce ne fussent « que des bruits sans fondement[2]. » L'*Agrip* reste dans les mêmes doutes : « Les uns prétendent, dit cette chronique, qu'il « s'est échappé dans une barque et qu'on l'a vu dans un monas- « tère de la Palestine; les autres, qu'il est tombé à la mer; mais, « quelle que soit sa fin, il est vraisemblable que son âme ha-

[1] *Heimskringla* (*Olafs S. Tryggv.* ch. CXXXI); éd. de Cop. p. 349. Cf. *Breve chronicon Norvagiæ* (Munch, *Symbolæ ad Hist. rer. Norv.* p. 16).

[2] *Fagrskinna*, ch. LXXXI, p. 66.

« bite avec Dieu [1]. — Nous ne savons, dit le moine Thiodrek, « lequel des deux est le plus vrai, mais nous croyons ferme- « ment qu'il jouit de la paix éternelle [2]. » Enfin Ari hinn Fródi, qui écrivait un siècle à peine après la bataille de Svoldr, parle seulement de la « disparition » du roi [3]; et les *Annales d'Islande* [4], qui font de la bataille de Svoldr une ère nouvelle et comptent les années à partir de la chute d'Olaf, « *frà falli Olafs* », offrent la même ambiguïté. Quant à Gunnlaugr et à Oddr, sans conclure positivement dans un sens ou dans un autre, ils nous ont conservé les résultats curieux de l'enquête et les traditions qui s'en étaient perpétuées de leur temps. Ce sont ces traditions que nous reproduisons *in extenso,* non point à cause de leur propre valeur ou de l'intérêt assez médiocre qu'elles peuvent présenter en elles-mêmes, mais parce que la plupart d'entre elles se rattachent à la Terre Sainte, presque tous les témoins invoqués par les deux chroniqueurs se trouvant être précisément des pèlerins scandinaves à Jérusalem — pèlerins dont les voyages, accumulés dans une période de moins de trente ans, montrent au moins quelle importance ont déjà pris, quelque temps après le premier *Jórsalaferd,* les relations du Nord avec la Terre Sainte. 1000.

Revenons maintenant au récit de Gunnlaugr. « On avait vu, « dit-il, au commencement de la bataille, puis une seconde « fois, entre les deux assauts donnés au *Long Serpent,* un petit « navire, extrêmement rapide, monté par des Slaves, s'appro- « cher du vaisseau royal. Olaf s'était entretenu en langue étran- « gère avec l'équipage qui le montait, et n'avait donné aux siens, « qui l'interrogeaient à ce sujet, qu'une réponse évasive [5]. La « seconde fois, il s'était contenté de refuser le secours que lui « offraient les inconnus. Or, après la bataille, au moment même « où les Danois avaient poussé le cri de victoire, on avait vu le « petit navire faire force de rames et regagner le continent [6].

[1] *Agrip.* ch. XVII (Fornm. Sög. X, 394).

[2] Thiodrek, ch. XIV; éd. Kirchmann, p. 28.

[3] Ari hinn Fródi, *Islendingabók*, ch. VII (Islend. Sögur, I, p. 10).

[4] *Annálar Islenzkir*, p. 32.

[5] Gunnlaugr, ch. CCXLIX (Fornm. Sög. II, p. 306).

[6] Gunnlaag, ch. CCLVI (Fornm. Sög. III, p. 7).

1000. « Aussi disait-on que le roi, s'étant, sous l'eau, débarrassé de sa « cuirasse, avait gagné à la nage le petit navire, où se trouvait « Astrid et un Slave nommé Dixin, autrefois ministre de la pre- « mière femme d'Olaf, Geira. » Quant aux rares témoins oculaires qui, grâce à la clémence d'Erik, avaient survécu au combat, leur opinion était unanime sur le même fait. « L'écuyer « du roi, Kolbjörn, qui s'était jeté à la mer en même temps que « lui, racontait que, tremblant pour son maître, dont il avait « vu le sang couler à l'épaule, il s'était retourné pour le protéger « contre la dernière attaque d'Erik Jarl, mais que, ne le voyant « plus, il s'était précipité à la mer; qu'il avait aperçu alors le « bouclier du roi nager avec rapidité et qu'il en avait conclu « que le roi lui-même se sauvait entre deux eaux. Peu après, le « bouclier était allé à la dérive, et Kolbjörn avait vu un homme « continuer de s'enfuir. Alors il avait cherché à donner le « change à l'ennemi, qui, le prenant pour le roi à cause de la « ressemblance des armures, l'avait fait prisonnier [1]. Un autre « des fidèles du roi, Einarr Thambarskelfir, dont l'arc s'était « brisé au fort de la mêlée, était enfermé dans l'entre-pont par « un gros d'ennemis, lorsqu'il avait vu le roi, la figure couverte « de sang, attendre Érik Jarl de pied ferme; mais, au même « moment, une pierre l'avait étourdi, et ensuite il n'avait plus « aperçu Olaf. » Il ajoutait que, l'année suivante, emmené en Vendland par les Danois et vendu comme esclave ainsi que Kolbjörn et un autre compagnon du roi, il avait été acheté par un mystérieux personnage, dans lequel il avait cru reconnaître Olaf, et qui l'avait renvoyé en Norvége, à la seule condition de faire grâce de la vie au premier homme qu'il aurait entre les mains [2]. Les ennemis, de leur côté, affirmaient avoir vu un homme vêtu de pourpre aborder le vaisseau slave et s'enfuir aussitôt à force de rames. Un des guerriers qui combattaient à côté du Jarl, Skuli de Borg, appuyait formellement ce témoignage [3]. Le doute

[1] Gunnlaugr, ch. CCLVI; Oddr, ch. LXX (Fornm. Sögur, III, p. 8, X, p. 366).

[2] *Tháttr. Halldors Snorrason*, ch. II (Fornm. Sög. III, p. 157), où Einarr raconte longuement cette histoire, au moment de faire grâce de la vie à Halldor Snorrason, compagnon d'Harald le Sévère.

[3] Gunnlaugr, *l. c.* Oddr, *l. c.*

était déjà tel, peu de temps après la bataille, qu'Hallfrödr Vandrædaskáld, qui composa en 1001 la *Erfidrápa* d'Olaf, un des poëmes les plus magnifiques de la langue norraine, ne savait à quelle opinion s'arrêter. « J'ignore, dit-il, si le roi est mort, ou « voyage sur la terre étrangère; les deux opinions ont cours. Je « sais seulement qu'il fut blessé. On dit qu'il vit loin de sa pa« trie et de son royaume, dans les pays d'outre-mer; mais cela « ne peut me consoler [1]. » 1005.

Récit de la princesse Astrid (1000-1005).

Bientôt, d'année en année, la légende de l'évasion miraculeuse du roi prenait une consistance de plus en plus grande. Quelque temps après la bataille de Svoldr, la princesse Astrid déclara qu'elle-même se trouvait dans le navire mystérieux, qu'elle avait recueilli et transporté le roi sur le continent; qu'il était couvert de blessures, d'ailleurs sans gravité, excepté un coup de pierre au front et une flèche restée dans l'épaule, au défaut de la cuirasse. Elle l'avait guéri et gardé deux hivers (1000-1002), à *Burstaborg* (Stettin). Là, une foule de guerriers, qui avaient servi sous lui du temps qu'il était mari de Geira, lui avaient proposé de l'aider à remonter sur le trône; mais il avait refusé, disant que « c'était probablement par la volonté de « Dieu, mécontent de la manière dont il avait gouverné la Nor« vége, que les Jarls la possédaient à sa place. » Alors Astrid avait voulu lui céder les domaines qu'autrefois Geira possédait en pays slave; il avait encore refusé. Astrid lui avait offert d'aller en Angleterre auprès du roi Ethelred, qui l'estimait beaucoup; mais Olaf avait repoussé cet nouvelle proposition. « Que « puis-je faire pour toi? » lui avait-elle dit alors. Et comme il témoignait le désir d'aller à Rome, elle avait voulu l'accompagner jusqu'au Rhin avec treize seigneurs, et, en le quittant, lui avait fait présent d'un cheval chargé d'argent et de choses précieuses, ne gardant à son retour, pour sa propre escorte, que huit chevaliers et quatre hommes. Quant à lui, déguisé en marchand norvégien, il s'était dirigé vers Rome, sa suite se grossissant en chemin d'une foule de gens du Nord, parce qu'il savait

[1] *Erfidrápa Olafs* (Fornsögur, édit. Vigfusson, p. 210).

1015-1028.

les langues d'Europe et leur servait d'interprète. A Rome, Olaf avait révélé au pape (Jean XVIII?) sa qualité, lui demandant conseil sur ce qu'il avait à faire; puis il était parti pour Jérusalem où, suivant Gunnlaugr, le patriarche l'avait reçu avec honneur, « tant la noblesse de son visage décelait promptement « l'excellence de sa race ». Le souverain du pays, apprenant ensuite qu'il était réellement roi, lui avait offert une province; Olaf s'était contenté de trois châteaux et de deux villes, qu'il administrait, après avoir pris d'ailleurs l'habit monastique[1]. Que cette légende fût vraie en tout ou en partie, ou qu'elle ne fût, dès l'origine, qu'une tradition populaire, il est certain que dès lors commencèrent ces nombreux *Jórsalaferd* dont nous avons déjà dit un mot, et qui furent, sinon entrepris à cause d'Olaf et par ceux qui avaient l'espoir de le retrouver, du moins conservés par les Sagas, grâce aux souvenirs qui se rattachaient au royal héros. Le second voyage de Stefnir Thorgilsson, qui, après la bataille de Svoldr, n'avait pu supporter le séjour de la Norvége, et était parti pour le Sud, ne fut pas évidemment étranger à ces nouvelles mystérieuses. Stefnir, d'ailleurs, revint sans avoir rien trouvé et, à son retour en Danemark, fut tué par ordre de Sighvatr le traître, dont il avait méprisé la fille et dont il s'était vengé par des vers satiriques[2]. Mais d'autres pèlerins allèrent jusqu'en Terre Sainte.

Pèlerinage de Thordr Sjáreksson (vers 1020).

Sous le règne d'Olaf II (1015-1028), un Islandais nommé Thórdr Sjáreksson, surnommé le Scalde noir, auteur du « Chant de la Rougeur » (*Roda Drápa*), composé en l'honneur du fils de Tryggva, était allé à Jérusalem. Il traversait une ville de la Syrie, avec plusieurs autres pèlerins, lorsqu'il vit un homme de taille imposante et vêtu d'une saie. Cet homme se tenait à l'une des poternes de la ville et s'appuyait contre le mur. Il adressa à Thórdr la parole en langue norraine, lui demandant si, parmi

[1] Gunnlaugr, ch. CCLXXVII-CCLVIII; Oddr, ch. LXXIII (Fornm. Sögur, III. p. 32-34, X, p. 370); *Flateyarbók*, I, ch. CCCXCIII, p. 500.

[2] *Fagrskinna*, ch. LXXIII, p. 58; Gunnlaugr, ch. CCLXIII (Fornm. Sög. III, p. 20); Oddr, ch. LIII, éd. de Christ. p., 49; *Flateyarbók*, I, ch. CCCXCII, I, p. 500.

ses compagnons, il se trouvait des Norvégiens. Thórdr répondit affirmativement et lui apprit que lui-même venait d'Islande. Alors l'homme dit qu'il savait où se trouvait cette île et lui parla d'un certain Hjalti Skeggjason; Thórdr répondit qu'il était parent de Hjalti. Alors l'homme lui demanda où ils allaient. « A « Jérusalem, répondirent-ils. — Retournez sur vos pas, leur dit- « il, les chemins sont dangereux à cause de la guerre. » Puis il leur demanda qui était roi de Norvége, et eux ayant répondu que c'était Olaf II Haraldsson, l'homme dit à Thórdr de saluer de sa part Hjalti. « Que lui rapporterai-je? dit Thórdr. — Je ne « puis te révéler mon nom, mais salue-le de la part de celui au- « quel, à Hladi, il a arraché des mains une épée avant de partir « pour l'Islande. » Ayant dit ces mots, l'homme disparut. Thórdr, revenant sur ses pas, retourna en Islande et s'acquitta de la commission auprès de Hjalti. Hjalti reconnut aussitôt dans les paroles de Thórdr le signe dont, en se séparant du roi, il était convenu avec lui [1]. 1046.

Pèlerinage de Gauti et de Gautr (1046).

« Quelque temps après, et la première année du règne d'Ha- « rald le Sévère (1046) (nous laissons parler Gunnlaugr), un Nor- « végien nommé Gauti, qui allait en pèlerinage à Rome, ren- « contra à Cologne un autre Norvégien, nommé Gautr, qui « arrivait précisément de Rome et avec lequel il avait autrefois « fait le commerce. Gauti demanda à Gautr s'il pouvait lui prêter « de l'argent. « Non-seulement je le ferai, répondit Gautr, mais « encore je t'accompagnerai partout où tu voudras aller. » Ils « partirent donc ensemble, allèrent d'abord à Rome, puis pas- « sèrent la mer et se rendirent en Terre Sainte. Ayant visité « Jérusalem, ils eurent la curiosité de voir la mer Rouge et le « lieu par où Moïse fit passer le peuple juif. Mais, ayant fait « beaucoup de chemin, ils s'égarèrent et Gauti mourut en « route. Gautr, resté seul, eut à supporter encore longtemps « la faim et la fatigue, et finit par chercher à revenir sur ses « pas. A la fin, il parvint à un grand fleuve, au-delà duquel était « un monastère. Désirant vivement y arriver, car il espérait y

[1] Gunnlaugr, ch. CCLXXI; *Fornm. Sög.* III', p. 37 (manque dans le *Flateyarbók*).

1040. « trouver de quoi réparer ses forces, il allait et venait le long « du bord, sans rencontrer ni barque ni pont. Il était tellement « épuisé par la faim et par la soif qu'il finit par perdre courage, « fondre en larmes et se coucher sur la rive du fleuve. Il était « trois heures. Il tomba bientôt dans un profond sommeil. Il vit « alors un homme qui venait à lui : « Pourquoi dors-tu? lui « dit cet inconnu. Si tu veux traverser le fleuve, lève-toi, tu « trouveras amarrée au rivage une petite barque. » Aussitôt « Gautr se lève, court au fleuve et trouve en effet sur l'eau un « canot muni de ses rames. Il y entre et, parvenu à l'autre rive, « monte jusqu'au monastère, dans l'enceinte duquel il trouve « une grande maison bâtie en pierre; sur le seuil se tenait un « homme âgé, d'un visage beau et grave. Gautr crut reconnaître « en lui l'homme qui lui était apparu en songe. Le vieillard « vint au-devant de lui et lui demanda, en langue norraine, qui « il était, d'où il venait et quels étaient ses projets. Gautr lui « raconta en peu de mots son voyage; alors le vieillard le salua « avec affabilité, l'embrassa et l'introduisit dans la maison, lui « disant : « Viens te reposer jusqu'au soir; tu me raconteras des « nouvelles de Norvége; puis je te mènerai au monastère et je « parlerai pour toi. » Il lui demanda ensuite ce qu'était devenu « le jarl Érik Hákonarson et Svein, son frère. Gautr répondit « qu'ils étaient morts. Le vieillard lui parla d'Erlíngr Skjálgsson « et d'Astrid[1]. Gautr lui raconta la mort d'Erlíngr et tout ce qui « s'était passé entre lui et le roi Olaf Haraldsson. Alors le vieil- « lard lui parla de ce dernier, et quand Gautr lui eut rapporté « la mort du saint roi, le règne de Svein Alfífuson, l'arrivée du « fils d'Olaf Tryggvason (Tryggva) et le combat où celui-ci avait « été vaincu et tué par Svein, le vénérable vieillard parut affligé « d'une grande douleur et demanda à Gautr qui était maintenant « roi de Norvége. Gautr lui dit que le fils de saint Olaf, Magnús, « avait gouverné douze hivers et que, le treizième, Harald le « Sévère était venu partager avec lui l'administration du royau- « me[2]. Alors le vieillard, après quelques mots sur ces deux rois, « demanda si quelque Norvégien se souvenait encore d'Olaf

[1] Sœur et beau-frère du roi. — [2] Sur tous ces personnages, voir plus loin, p. 123 et suiv.

« Tryggvason. « Sa mémoire est vénérée, dit Gautr; n'est-ce 1046.
« pas lui qui a eu la gloire de nous convertir au christianisme?
« — Et que pense-t-on de l'issue du combat qu'Olaf Tryg-
« gvason a livré sur le *Long Serpent?* — Les avis sont parta-
« gés; il y en a qui disent que, couvert de blessures, il a sauté
« dans la mer et que, accablé par le poids de ses armes, il
« s'est noyé. » Alors le vieillard dit à Gautr : Il y a des gens
« qui croient qu'il a voulu se donner la mort et que c'est la
« peur qui l'a fait se jeter à la mer, lorsqu'il s'est vu si blessé
« et si affaibli qu'il ne lui restait aucune chance d'échapper à
« ses ennemis. Aurait-il été si robuste et si agile qu'on le dit,
« s'il n'avait pas su, sous l'eau, se débarrasser de ses armes?
« — Aussi, dit Gautr, plusieurs pensent qu'une vertu divine
« s'était emparée de lui et l'avait transporté au ciel, au milieu
« de ce nuage éclatant dont on l'a vu environné. — Il ne faut
« pas, dit le vieillard, adopter cette opinion, car le roi Olaf
« n'était pas assez saint pour qu'une intervention céleste le re-
« tirât vivant du commerce des hommes; il a fait quelque bien,
« mais il a commis trop de péchés pour qu'on croie de telles
« choses de lui; il faut plutôt penser qu'avec le secours de Dieu,
« qu'il aura invoqué humblement, il aura pu échapper au danger
« qu'il courait. — On dit encore, répondit Gautr, qu'il fut re-
« cueilli et transporté à terre par ce navire qui était à l'ancre,
« non loin du combat. — Ceci, dit le vieillard, approche plus
« de la vérité que l'opinion de l'enlèvement miraculeux d'Olaf;
« les hommes sages et véridiques qui habitent avec nous croient
« qu'il a survécu à la bataille et a atteint l'âge qu'ont maintenant
« les rois Magnús et Harald, c'est-à-dire cinquante ans. » Le
« vieillard termina en lui parlant d'Einarr Thambarskelfir et de
« la façon dont, si jeune, il s'était battu sur le *Long Serpent*.
« Pendant cet entretien, Gautr considérait attentivement le
« visage de son interlocuteur; il se demandait le motif de toutes
« ces questions sur le combat et les compagnons du roi Olaf.
« J'ai vu, dit-il au vieillard, le roi Olaf quand j'étais tout petit;
« quoique tu sois avancé en âge, tu lui ressembles merveil-
« leusement; dis-moi, ne serais-tu pas le roi Olaf? — Je ne
« veux point, répondit le vieillard, m'en arroger ni la qualité

1046. « ni le nom. » A ces paroles, ils se levèrent tous deux, car la « cloche sonnait vêpres; ils se dirigèrent vers l'église, et le vieil« lard était si grand que Gautr lui venait à peine aux épaules; « dans l'église, il y avait une foule considérable, et les moines « et les clercs ne commencèrent que quand le vieillard fut « arrivé. Le vieillard dépassait de la tête tous les assistants, « comme il les surpassait aussi tous en majesté. Après l'office, « il sortit de l'église et ordonna à deux moines de s'acquitter « envers Gautr des devoirs de l'hospitalité. Ceux-ci lui donnè« rent une chambre et le firent souper magnifiquement, puis, « le lendemain matin, le revêtirent, au sortir du bain, de vête« ments précieux. Le second jour, après la messe, le vieillard « appela Gautr et lui dit : « A ton retour en Norvége, salue de « ma part Einarr Thambarskelfir; assure-le que, à mon avis, « personne n'a plus vaillamment que lui combattu sur le *Long* « *Serpent*, et, en témoignage de mes paroles, porte-lui ce cou« teau et cette ceinture. » Ayant ainsi parlé, le vieillard re« tourna à la maison de pierre. Or Gautr avait remarqué que, « sur un simple signe de cet homme, tout lui obéissait dans la « ville comme s'il en eût été le roi; il voulut donc aller à la « maison de pierre, pour voir s'il ne pourrait pas davantage « éclaircir ce mystère; mais la maison était fermée. Le troi« sième jour, au matin, Gautr repartit. Il alla jusqu'en Grèce, « accompagné par des guides que le vieillard avait mis à ses « ordres et qui lui servirent d'interprètes. De là, il se dirigea « droit vers la Norvége et se rendit chez Einarr Thambarskelfir, « à qui il remit le couteau et la ceinture, lui racontant tout son « voyage et l'entretien qu'il avait eu avec le vieillard; et Einarr, « fondant en larmes, s'écria : « Tu as deviné juste, Gautr! c'est « bien Olaf Tryggvason que tu as vu[1]! »

Pèlerinages anonymes.

Du reste, bien avant les voyages longuement racontés de Thórdr et de Gautr, d'autres pèlerins, dont les Sagas n'ont pas conservé les noms, avaient rapporté dans le Nord des traditions

[1] Gunnlaugr, ch. CCLXXXIII (Fornm. Sög. III, p. 56-62). — Gunnlaugr ajoute qu'il tient cette relation de Teitr Asgersson, qui l'avait entendu raconter à Thórarin Thorvaldsson, et que ce dernier la tenait d'Einarr lui-même.

identiques. En 1005, l'un d'eux débarqua en Norvége et vint à Soli, où demeuraient le jarl Erlíngr Skjálgsson et Astrid, sa femme, sœur d'Olaf. Il leur dit qu'Olaf était vivant et habitait un couvent d'outre-mer, et, pour preuve de la vérité de son récit, leur remit, de la part du roi, l'anneau, la ceinture et le couteau qu'il avait à Svoldr[1]. Gunnlaugr raconte que l'évêque Sigurd, qui avait été le compagnon d'apostolat d'Olaf, s'étant retiré en Suède, où il prêchait la foi, fut, trois ans seulement après la bataille de Svoldr (1003), interrogé par ses ouailles sur le sort d'Olaf, ceux-ci ne voulant pas croire que le roi eût échappé à la mort : « Comment se fait-il alors, dit l'évêque, qu'on « montre sa lance et son casque à Antioche, et que la cuirasse « qui lui servit dans le combat soit suspendue à la porte d'un « monastère, à Jérusalem? S'il s'était noyé, comment ces objets « seraient-ils parvenus en Terre Sainte? » Et comme les Suédois demandaient des preuves plus convaincantes, Sigurd, certain de ce qu'il avançait et peu désireux que la vie du grand roi fût exposée à l'irrévérence de ces gens grossiers, se contenta de leur répondre par la parole de l'Évangile : *Nolite gemmam offerre porco*[2]. Vers la même époque, un personnage savant et véridique, que la Saga ne désigne que sous le nom du « Skalde enfumé » (*Sóti Skald*), et qui avait probablement fait, lui aussi, le voyage de Terre Sainte, vint non-seulement confirmer le récit de la princesse Astrid, mais encore raconter, année par année, les aventures du roi. Suivant ce rapport, le roi serait resté à Burstaborg deux hivers (1000-1002). Il aurait passé à Rome le troisième hiver (1002-1003), « caché dans un souterrain[3], d'où « il ne sortait que pour se rendre aux offices et pourvoir à sa « subsistance. » De là, il serait allé en Russie, et aurait passé le quatrième hiver (1003-1004) à Ladoga (Aldejuborg), peut-être même à Drafn, auprès de Thorvaldr; il serait arrivé à Jérusalem dans le courant de cette dernière année et y aurait passé un

1005-1050.

[1] Gunnlaugr, ch. CCLXX (Fornm. Sög. III, p. 34); Odd. ch. LXXIII (Fornm. Sög. X, p. 370); *Flateyarbók*, ch. CCCXCIV; I; p. 502.

[2] « Bera gimstein fyrir svin. » Oddr. ch. LXXVI (Fornm. Sög. X, p. 374); *Tháttr Halldors Snorrason*, ch. IV (Fornm Sög. III, p. 171).

[3] « I jardhusi nokkoro », peut-être les Catacombes (?).

1005-1050. hiver (1004-1005). Enfin il serait parti pour le gouvernement qu'on lui offrait et qui était peu éloigné de Jérusalem, et là, au bout de deux hivers (1005-1007), aurait pris l'habit monastique[1].

En Angleterre, les mêmes traditions avaient cours. Dès l'année 1005, des pèlerins qui revenaient de Jérusalem rapportèrent au roi Ethelred un livre dont Olaf les avait chargés pour ce prince. Ce livre contenait le récit des aventures du roi et la vie de sept autres saints personnages. On racontait avec détails dans le livre tous les événements rapportés plus haut. On y disait que la fuite du roi avait été concertée d'avance avec Astrid et qu'ils étaient restés cachés deux ans à Burstaborg[2]. Le roi Édouard le Confesseur, en mémoire de l'estime que son père Ethelred portait à Olaf, avait l'habitude de se faire lire, le jour de Pâques, devant toute sa cour, les aventures du fils de Tryggva dans le livre envoyé par lui d'Orient. On tenait ce fait d'un des courtisans mêmes d'Édouard, Orcadais de naissance, Ormr Thórljotsson de Dyrnæs, qui en avait été plus d'une fois le témoin. Or, une année, le roi Édouard, après la lecture, se leva pour faire l'éloge d'Olaf, « qui l'emportait autant, dit-il, sur les autres « princes que la fête de Pâques sur le reste de l'année, » et annoncer, en même temps, qu'il venait d'apprendre, par des pèlerins revenus de Palestine, la mort du saint roi[3]. On voit, d'après cette légende, qu'Olaf ne serait mort que vers le milieu du XIe siècle, et à un âge avancé (plus de quatre-vingts ans), puisqu'il avait trente-six ans seulement lors de sa disparition.

Nous nous sommes longuement étendus sur ces légendes, parce que, non-seulement elles concernaient Olaf en personne, mais aussi contenaient d'incontestables preuves des relations du Nord avec la Terre Sainte. Quant à leur valeur historique, quelque positives que soient les assertions de Gunnlaugr et d'Oddr, qui s'efforcent de faire partager au lecteur leur propre

[1] *Olafs Saga Tryggvasonar*. Ms. de la Gardie, édit. de Christiania, p. 71.

[2] Gunnl. ch. CCLXXIX; Oddr, ch. LXXIV (Fornm. Sög. III, p. 35, X, p. 371); *Flateyarbók*, I, ch. CCCXCIV, p. 502.

[3] Gunnl. ch. CCLXIX, CCLXXXVI; Oddr, ch. LXXIV et LXXV (Fornm. Sög. III, p. 36, 63, X, p. 370-373), où se trouve, sur Harald Godvinsson, le vaincu d'Hasting, un conte analogue à l'histoire d'Olaf; Oddr (Cod. Stock.), ch. LXV, p. 63; *Flateyarbók*, I, ch. CCCXCVII, p. 506.

conviction, on ne peut s'empêcher de trouver que cette fuite, concertée d'avance avec Astrid, répugne au caractère même du roi, et d'admettre qu'il en a été d'Olaf comme de bien des héros populaires, depuis Arthur jusqu'à Frédéric Barberousse. Ceux qui l'aimaient ne pouvaient s'habituer à l'idée de sa mort et faisaient de leurs propres désirs une réalité factice; plusieurs même, Snorri le laisse à entendre, perpétuaient ces croyances populaires dans un but politique. Ajoutons que les auteurs étrangers à la Norvége qui parlent de la fin d'Olaf le font simplement mourir à Svoldr; Saxo[1] affirme qu'il s'est lui-même donné la mort; Adam de Brême[2], qui écrivait sous l'inspiration de la cour de Danemark, qui surnomme Olaf « *Griffe de Corbeau* » (*Krokabein*) et en fait un sorcier, dit « qu'il trouva, en se jetant « dans la mer, une fin digne de sa vie. » Dans le cas même où l'on admettrait l'hypothèse des Sagas, il faudrait certainement retrancher, et l'entretien avec le pape, et le voyage à Ladoga, et les villes données par le patriarche, et tous les détails qui répugnent visiblement à la vraisemblance. Il ne resterait alors que le séjour du roi à la cour d'Astrid, un pèlerinage obscur en Terre Sainte, sous des habits de marchand, des vœux prononcés dans quelqu'un de ces grands monastères fortifiés de Syrie que les gens du Nord prenaient pour des villes, et peut-être enfin l'élévation du roi à quelque dignité ecclésiastique de nature à imposer à la naïveté scandinave. 1005-1050

Olaf II Haraldsson surnommé le Saint (1015-1030). Légendes.

Entre Olaf Ier Tryggvason et son homonyme, Olaf II Haraldsson, qui lui succéda après quinze ans d'interrègne, il existe de tels points de ressemblance, qu'ils ont été souvent confondus, et même par les historiens modernes du Nord. Tous deux, héros précoces, guerriers intrépides, apôtres ardents de l'Évangile, après une enfance merveilleuse et une jeunesse passée dans les aventures les plus romanesques, ne remontent sur le trône de leurs pères que pour s'y maintenir quelques années à peine et mourir de la mort des martyrs, victimes de la réaction païenne qu'ils ont combattue depuis leur baptême. Comme Olaf Ier,

[1] Saxo, l. X, éd. Muller, p. 506. — [2] Adam. Brem. II, ch. xxxix (SS. RR. Germ. VII p. 220).

1015-1030. Olaf II aime à s'entourer de néophytes enthousiastes : nous trouvons auprès de lui un émule des apôtres d'Islande, comme Thorvaldr, ardent à propager la foi chrétienne, comme lui, l'un des premiers pèlerins scandinaves en Terre Sainte : c'est un Norvégien de noble race, nommé Thorsteinn Rigardsson, qui, abandonné de bonne heure à lui-même, est allé courir le monde, a visité Jérusalem, reçu le baptême dans la Ville Sainte elle-même et, de retour dans le Nord, est parvenu à convertir, au péril de ses jours, Ragnildl, sa mère, et tous les parents suédois de celle-ci [1]. Enfin, comme celle d'Olaf Ier, l'histoire d'Olaf II est mêlée, par les Sagas, aux souvenirs de l'Orient, d'une façon peut-être moins immédiate, mais cependant assez intime pour que nous voyions les croyances populaires joignant un titre de plus à tous ceux du patron de la Norvége et le couronnant après coup, de l'auréole des Croisés, comme les chroniques occidentales ont fait de Charlemagne [2], persister pendant plusieurs siècles à le ranger au nombre des *Jórsalafarir*.

Plusieurs faits avaient donné lieu à ces traditions. Avant d'être souverain de la Norvége, saint Olaf, simple roi de la mer, parcourait en guerroyant les rivages de l'Océan. En 1014 [3], après avoir ravagé le Portugal, il forme le projet d'aller à Jérusalem par le détroit de Gibraltar et s'arrête, pour ravitailler sa flotte, dans la baie de Cadix (*Kárlsar*). Mais au moment où il allait mettre à la voile, un homme de haute taille, d'un aspect auguste et formidable, lui apparaît en songe et, lui prédisant qu'il régnera en Norvége, lui ordonne de retourner sur ses pas [4]. Le

[1] *Thórarins tháttr Nefjulfssonar*, ch. III (Fornm. Sögur, V, p. 314). Ce Thorsteinn était-il le même qu'un certain Thorsteinn d'Austrfiord surnommé Voyageur au Sud, *Sudurfari*, dont les aventures en Danemark sont racontées dans un manuscrit d'Oxford, *Thórsteins tháttr Sudurfara?* Voir Muller. *Saga-Bibliothek*, I, 348; Finn Magnússon, *Catal. mss. boreal. Bibl. Bodl.* p. 16.

[2] Voir la dissertation de Foncemagne dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.* XXI, p. 139.

[3] *Vita s. Elphegi* (SS. RR. Danic. II, p. 443); Ademari *Historiæ*, l. III, ch. XLIII et XLIV (SS. RR. Germ. IV, p. 139-140); *Breve Chronicon Norvagiæ*, dans Munch, *Symbolæ ad Hist. rer. Norv.* p. 17.

[4] *Olafs Saga Helga hin meiri*, ch. XXV, éd. de Christiania, p. 22; *Flateyarbók*, II, ch. XXVII, p. 29; *Olafs Saga hin minni*, ch. XVII, éd. de Christiania, p. 14. Voir notre ch. I, p. 76, où nous avons dit comment on expliquait ce songe du roi par l'im-

saint obtempère aux injonctions du mystérieux personnage et regagne sa patrie, où il est en effet proclamé roi. Quinze ans plus tard, en 1030[1], chassé de Norvége par le parti païen, saint Olaf était allé se réfugier à Kief, à la cour de Jaroslav, prince de Russie. Jaroslav lui propose de l'aider à s'emparer du royaume des Bulgares du Volga, dont la conquête eût été facile; mais Olaf refuse; il préfère imiter le fils de Tryggva, abdiquer le titre de roi et se retirer en Orient, après avoir visité Jérusalem et les Lieux Saints. Ce dessein était parfaitement arrêté dans son esprit et il en avait fait part aux siens, lorsqu'un nouveau songe vient encore l'en empêcher. Un vieillard, dans lequel il croit reconnaître Olaf Tryggvason lui-même, lui apparaît pour le détourner de suivre l'exemple de son prédécesseur et lui ordonne de retourner en Norvége et de revendiquer le royaume de ses pères : « Il est digne d'un roi, lui dit-il, de vaincre ses ennemis; il est glorieux à un Norvégien de mourir les armes à la main sur le sol de la Norvége. » 1030

Olaf, obéissant aux conseils de l'inconnu, rassemble une petite armée composée de Scandinaves qui se trouvaient en Russie, revenant de Byzance ou même de Terre Sainte, comme un certain Hemingr Hjarrandarson[2], dont nous parle la *Fóstbrœdra Saga*, et retourne en Norvége, où il trouve, la même année (1030), une fin glorieuse sur le champ de bataille de Stiklastadr.

Enfin, après la mort du saint, deux faits étaient venus encore resserrer les liens qui devaient rattacher son histoire aux souvenirs de l'Orient : d'abord, ses compagnons et, en particulier, son frère utérin, Harald le Sévère, pour se soustraire à l'influence triomphante du paganisme, et ensuite à la tyrannie danoise, s'étaient retirés en Orient, où ils étaient allés grossir les rangs de la garde væringue et des corps russes auxiliaires qui

pression qu'aurait produite sur lui la statue d'Hercule.

[1] *Olafs Saga Helga hin meiri*, ch. CLXXXIII-CLXXXIV, p. 196-197; *Flateyarbók*, II, ch. CCLI, p. 321; Gunnlaugr, ch. CCLXXIX (Fornm. Sög. III, p. 47); *Heimskringla*, ch. CXCIX, II, p. 326.

[2] Voir, dans le *Flateyarbók*, t. II ch. CCXCII, p. 362, le récit émouvant de la reconnaissance entre Hemingr et son père, à Stiklastadr, après la mort

1030-1037. servaient à Byzance; en second lieu, parmi ses ennemis mêmes, beaucoup, poursuivis par la vindicte publique ou par l'intensité de leurs remords, étaient allés chercher dans les villes saintes de l'Orient une diversion aux tourments de leur conscience. L'un d'eux, l'un des plus puissants soutiens du parti des Jarls et le propre meurtrier du saint, Thórir Hundr, chef de la maison de Bjarkey, guéri miraculeusement d'une blessure à la main par le sang même de sa victime, était allé, en expiation de son crime, d'abord en Danemark, où il était parvenu par ses récits à changer en admiration enthousiaste la haine que Knut le Grand portait à Olaf, puis à Jérusalem, où il était mort dans de grands sentiments de pénitence[1]; en sorte que, tant à cause de la présence des anciens compagnons du saint que des pèlerinages expiatoires entrepris par ses ennemis, c'était précisément dans cet Orient, où deux fois Olaf avait voulu aller, et parmi les Scandinaves qui fréquentaient Byzance et Jérusalem, qu'avait commencé la célébrité religieuse du roi martyr. C'est parmi les værings que les légendes placent les premiers et les plus grands miracles d'Olaf, ce sont les værings qui, les premiers, le prennent pour patron. A Constantinople, où il avait deux sanctuaires et où l'on vénérait son épée, *Hneitir*, miraculeusement conservée après la bataille de Stiklastadr, la renommée d'Olaf avait été, surtout au commencement, plus grande encore que dans la mère patrie; et l'on peut dire que c'est de là que le culte du saint roi s'était répandu dans le Nord et jusqu'en Normandie[2]. La mémoire d'Olaf était donc si étroitement liée aux légendes de l'Orient qu'on ne doit point s'étonner que les croyances populaires, le confondant involontairement ou peut-être à dessein avec son prédécesseur, Olaf Tryggvason, en aient fait un pèlerin en Terre Sainte et voulu à toute force qu'il eût visité la Palestine. On se refusa à croire que le saint eût pu, sur la foi d'un songe, renoncer à un voyage déjà plus

d'Olaf. Voir *Olafs Saga Helga hin minni*, ch. XCV, p. 71; *Fóstbrædra Saga*, ch. L, p. 216.

[1] *Olafs Saga Helga hin meiri*, ch. CCLVI, p. 237; *Flateyarbók*. II, ch. CCCII, p. 373; *Olafs Saga hin minni*, ch. XCIII, p. 70; *Heimskringla*, éd. de Copenhague, III, p. 15.

[2] *Haralds Saga Hárdráda*. ch. LIX (Fornm. Sögur, t. VI, p. 269).

d'à moitié fait; on préféra supposer qu'il l'avait poussé jusqu'au bout et mené à bonne fin. Le skalde qui avait chanté les exploits d'Olaf plaçait dans sa *drápa*, après le récit du séjour du roi dans la baie de Cadix, une descente au pays de Vannes (*Vœinuland*); on vit dans ce dernier mot *Venise,* si bien que quatre siècles plus tard, un Vénitien, Pierre Quirino, jeté par la tempête sur les côtes de Norvége, recevait les plus grands honneurs des habitants du pays, « en retour, disaient ceux-ci, de l'ac« cueil fait à saint Olaf par la seigneurie de Venise, à l'aller et « au retour du pèlerinage du pieux roi à Jérusalem [1]. » Enfin l'erreur s'accrédita si bien, qu'elle finit par être acceptée comme un fait incontestable, se perpétuant depuis le temps de Quirino jusqu'au XVII[e] siècle, non-seulement dans les traditions populaires, mais même dans les historiens nationaux, et que c'est de nos jours seulement que la critique en a fait justice. 1030.

Harald le Sévère. Ses exploits en Syrie (1033-1037).

Pour terminer l'histoire de ces premières relations des Scandinaves avec la Terre Sainte, il nous faudrait parler du troisième des grands rois qui assurèrent l'établissement définitif du christianisme en Norvége, d'Harald le Sévère, de ce frère d'Olaf II, échappé miraculeusement au désastre de Stiklastadr, et qui, après dix ans de guerre en Orient, revint (1046) partager avec son neveu, Magnús le Bon, l'autorité royale. Harald le Sévère, qui fut beau-frère d'Henri I[er] de France, et régna vingt ans en Norvége, ne le cède en rien, au dire des chroniqueurs, à ses prédécesseurs, Olaf I[er] et Olaf II. Le récit de ses campagnes en Orient, avant qu'il fût roi, est le plus important de ceux que nous aient laissés les Sagas sur la garde væringue, dont cette époque marque l'apogée. La visite qu'Harald fit, en 1034, aux Lieux Saints, affirmée par tous les skaldes contemporains, ne peut être révoquée en doute, d'autant que, pendant les années

[1] « Quivi essendo conosciuti per « Venetiani, gli habitanti per reveren« tia del lor glorioso Rè santo Olao al « qual già (comme ben sapessan) la « nostra Signoria di Venetia fece gran« dissimo favore nell' andar e tornar « del viaggio di Gerusalemme... etc. » (*Naufrage de Pierre Quirino*, Ramusio, *Viaggi*, III, p. 110.) Cf. *Throndjemske Selsk. Skrifter*, t. II.

1034-1043. qui précédèrent et qui suivirent (1033-1037), c'est en Égypte et en Syrie qu'il faut placer le théâtre de ses exploits. Cependant, tous ces événements appartiennent de trop près à l'histoire des værings pour en être détachés; nous nous contenterons donc de signaler, en passant, que, de la comparaison rigoureuse entre les chroniqueurs norrains et byzantins, résulte que : en 1033, Harald, chef de la garde væringue et des corps russes auxiliaires, sous le commandement de Théotiskos, guerroya en Syrie et en Palestine, et prit part au siége de Perkrin, en Égypte; qu'en 1034, il fut employé à soumettre un certain nombre de villages de la Palestine et à combattre les Arabes nomades qui l'infestaient; que, dans cette même année, il visita Jérusalem et le Jourdain; qu'en 1035, il alla en Asie Mineure et revint, pendant les années 1036 et 1037, guerroyer contre les Sarrasins de Syrie; que de 1038 à 1040, il combattit sous les ordres de Georges Maniakès; que, en 1041, il prit part à la guerre contre les Bulgares et assista à la bataille de Thessalonique; qu'en 1042, il était dans l'Italie méridionale et revenait à Constantinople au printemps de 1043; qu'enfin, en 1044, échappant à la prison où on l'avait enfermé, à la suite d'une attaque faite contre Constantinople par les princes scandinaves de Russie, ses compatriotes, il revenait dans le Nord, sur deux navires, avec lesquels il remontait le Don; qu'enfin, il était reconnu roi de Norvége, en 1046 [1]. Les Sagas ne nous ont laissé le nom que de trois de ses compagnons : le premier, Halldor Snorrason, fils du pontife païen Snorri le Bon, et aux récits duquel nous devons toute l'histoire d'Harald le Sévère [2]; un arrière-petit-fils des rois de Sogn, Mar Hundrödson de Bandadal, qui revint dans le Nord bien avant le roi; enfin un petit-fils de Rollon de Normandie, Ulf Uspaksson, l'écuyer, le favori et le beau-frère d'Harald.

[1] Munch, t. III, ch. VI; *Norsk Tidskrift f. Vid. og. Litt.* III, 123, 176; *Ant. Russes*, II, où se trouvent tous les textes norrains relatifs à Harald, et *Antiquarisk Tidskrift*, 1856, où un volume entier est consacré à l'explication de la célèbre inscription runique du Pirée, relative, à ce que l'on suppose, aux exploits d'Harald.

[2] *Fornm. Sögur*, VI, p. 99, où l'on dit qu'il fallut à Thorsteinn hinn Frôdi treize jours entiers pour raconter cette histoire devant Harald lui-même, qui en attesta d'ailleurs l'exactitude.

Rôle du Danemark et de la Suède dans ces premières relations.

Avec Harald le Sévère se termine la liste, dans les Sagas, des premiers *Jórsalafarir*. En 1055, les pèlerins s'étaient vu fermer l'entrée du Saint-Sépulcre et ne devaient plus, jusqu'aux Croisades, trouver la moindre sécurité en Palestine[1]. La Norvége d'ailleurs est maintenant chrétienne. Des longues légendes, véritables épopées en prose, consacrées spécialement aux apôtres du Nord, nous passons à des récits plus courts, et quoique la présence à Byzance des værings, qui quittaient rarement le service sans avoir été en pèlerinage aux Lieux Saints, reste pour garantir la continuité des rapports des Scandinaves avec la Terre Sainte pendant la fin du XIe siècle, cependant il n'est plus question, jusqu'aux croisades, dans ces Sagas concises, d'aucun pèlerinage à Jérusalem. Même silence dans les chroniques des autres pays du Nord. La Suède ne nous fournit rien, et pendant le XIe siècle tout entier, si l'on en excepte le pèlerinage, plus anglais que scandinave, d'un cousin du roi de Danemark Svein Astridarson, Svein Godvinsson, qui partit en expiation du meurtre du jarl Björn, frère de ce dernier, et mourut de froid, en Lycie (29 septembre 1052), après avoir fait, nu-pieds, le pèlerinage des Lieux Saints[2], les chroniques de Danemark ne nous donnent qu'un nom, nom bien obscur du reste, et qui, n'appartient même pas à la nation danoise. Il est certain d'ailleurs que celui-là, comme les autres, eût échappé à la négligente attention des annalistes, si l'esprit sarcastique de Saxo n'eût saisi l'occasion de s'exercer aux dépens d'un Norvégien fourvoyé dans le clergé danois.

[1] Les pèlerinages paraissent avoir trouvé en Terre Sainte même de très-grandes difficultés pendant la seconde moitié du XIe siècle. Voir Lalanne, p. 30; Wilken, *Gesch. d. Kreuz.* I, p. 41-45. *Vita Lietberti Cameracensis* (SS. RR. Germ. VII, p. 491); *Vita sancti Wulframi Senonensis* (AA. SS. Ord. Sancti Bened. III, I, p. 160.)

[2] Suivant Florent de Worcester, I, p. 210, copié par Roger de Hoveden (Coll. Savile, p. 441); cf. Will. Malm. ch. CC, t. I, p. 342; l'*Anglo-Saxon Chronicle* (I, p. 320, II, p. 152) dit seulement : « Weard hamweard dead « at Constantinopolim to Michaeles « messe. » Vedel veut que ce Svein fût beau-fils de la fille de Svein Tjúguskeggr, Gyda; mais il confond cette Gyda avec sa cousine du même nom, fille de Thorkel et femme de Godvin. Un petit-fils de Knut le Grand, Alfvin Haraldsson, alla aussi en Orient à la même époque (Munch, t. II, p. 232, 235).

Pèlerinage de Svein Nordbaggi, évêque de Roeskild (1086-1088).

Ce Norvégien, seigneur puissant et brave, se nommait Svein Nordbaggi; il était fort versé dans la connaissance des Sagas, ce qui l'avait fait rechercher par le roi de Danemark, Svein III Astridarson, qui l'avait attaché à sa personne. Comment passa-t-il des armes à l'Église? Saxo ne le dit pas. Toujours est-il qu'il ignorait totalement le latin et qu'un jour les courtisans du roi, pour s'amuser à ses dépens, grattèrent sur le missel de Svein les deux premières lettres du mot *famulum*, dans l'oraison pour le roi. L'infortuné donna dans le piége, et un jour qu'il chantait l'office devant toute la cour, il entonna *Domine, salvum fac mulum tuum*, aux éclats de rire de toute l'assemblée. Mais le roi prit la défense de son fidèle serviteur, réprimanda les auteurs de la plaisanterie et envoya Svein étudier à l'étranger, aux frais du trésor royal. Il en revint plus savant qu'aucun de ceux qui s'étaient moqués de lui et fut bientôt, à la mort de l'évêque Guillaume (1076), pourvu du siége de Roeskild. Il eut pendant toute sa vie une grande influence dans les affaires du royaume, tant sous le règne de Svein que sous celui de ses successeurs, Harald Hein et saint Knut, acheva la cathédrale de Roeskild et bâtit des églises à Ringstedt et à Slagelse. En 1086, après le martyre du roi Knut, le saint évêque, auquel répugnait le nouvel état des choses, et qui voyait dans l'horrible famine dont fut affligé le pays un châtiment du ciel, irrité de l'assassinat du roi, voulut, en expiation de ce crime, auquel, d'ailleurs, il n'avait point pris part, aller en Terre Sainte. Il partit donc pour l'Orient et s'arrêta à Byzance, d'où il envoya à l'église de la Trinité de Roeskild une quantité d'ornements précieux et de reliques; puis il mourut à Rhodes, sans qu'on sache si ce fut avant d'avoir visité les Lieux Saints ou seulement au retour[1]. Dix ans après, allaient commencer, pour la première fois, en France et en Allemagne, les prédications générales en faveur des chrétiens de Palestine, et les peuples du Nord, quoique oubliés dans l'appel fait à tous les catholiques d'Europe, allaient, eux aussi, tourner leurs regards du côté de Jérusalem et prendre part aux guerres saintes d'Orient.

[1] Saxo, éd. Müller, p. 798, 839, 870, 939; Ælnothus, *Hist. sancti Kanuti regis*; Anonym. Roskild. *Chronicon* (SS. RR. Dan. III, 338, I, 379); Suhm, IV, p. 749.

CHAPITRE III.

Les Scandinaves à la première croisade. — Prédication de la première croisade. — Quelle part les Scandinaves y ont-ils prise ? — Témoignages des chroniqueurs latins. — Ni les Suédois, ni l'aristocratie de Norvége et de Danemark, ne prirent part à la première croisade. — Quels furent les Scandinaves qui y figurèrent ? — 1° Flottes dano-frisonnes. — Guinemer de Boulogne. — Eadgar Aetheling. — Présence en Orient de flottes diverses venues du Nord (1098-1102). — 2° *Normanni* des chroniqueurs latins et Νορμαννοί d'Anne Comnène. — Bandes de 1096. — Contingents du Nord aux siéges de Nicée et d'Antioche. — Le Suénon d'Albert d'Aix.

Pèlerinage d'Érik le Bon, roi de Danemark. — Pèlerinage d'Érik le Bon à Rome (1098). — Il commet un meurtre. — Vœu d'Érik le Bon. — Thing de Viborg. — La reine Botild. — Départ d'Érik le Bon. — Séjour à Gotland. — Arrivée et séjour à la cour d'Alexis Comnène. — Mort d'Érik à Baffa (10 juillet 1103). — Mort de Botild à Jérusalem. — Séjour d'Érik Emund en Terre Sainte. — Flotte du Nord à Joppé (1106).

Croisade norvégienne des Arnunges de Gizki (1102-1103).

Prédication de la première croisade.

Le XIe siècle, période néfaste de l'histoire du Moyen Age, époque de guerres sans cesse renaissantes, temps de désastres et de barbarie, va finir. Impuissante à maintenir en paix la turbulente féodalité de l'Europe, l'Église se prépare à tourner contre les infidèles de l'Orient cette surabondante bravoure qui fait se dévorer entre elles les nations de l'Occident. Pour emprunter l'image hardie de Mathieu d'Édesse, « les portes des Latins vont s'ouvrir » et répandre, pendant plus de deux siècles, sur les déserts de l'Asie ces armées innombrables que les Byzantins compareront, dans leur effroi, aux plus redoutables hordes des barbares. C'est, en général, au retentissement qu'eut dans le monde chrétien la parole solennelle d'Urbain II, qu'on attribue cet enthousiasme unique dans l'histoire. Il est certain

cependant que l'Allemagne, alors schismatique, ne reçut que l'écho indirect des prédications du grand pape et mit près de deux ans à suivre le mouvement des croisés de France et d'Angleterre.

Quelle part les Scandinaves y ont-ils prise?

En fut-il de même des royaumes scandinaves? Gardèrent-ils, dans la première et la plus importante des guerres saintes, la neutralité que commandait leur isolement géographique? Vinrent-ils, au contraire, opposant aux difficultés de distance et de temps l'ardeur d'une foi récente, grossir de leurs contingents à demi barbares les armées de l'Occident? A entendre quelques-uns des historiens du Nord, jaloux de retrouver parmi les aïeux de leur race des compagnons de Pierre l'Hermite et de Godefroy de Bouillon, la réponse ne serait point douteuse, et ce ne serait pas la plus petite part qu'il faudrait attribuer aux contingents du Nord dans les glorieux faits d'armes de la première croisade. Arrivant et par terre et par mer, les Scandinaves se seraient trouvés partout : à Constantinople, avec Godefroy de Bouillon; en Asie-Mineure, avec le duc de Normandie; à Tarse, à Antioche, à Laodicée, à Jérusalem, que sais-je? Rien ne manquerait à cette épopée, pas même la grande figure d'Alexis Comnène, créant de sa main les premiers chevaliers de l'Éléphant et les ornant d'insignes empruntés aux armes de Nicée[1].

Témoignages des chroniqueurs latins.

Il est certain que, restés fidèles à l'autorité d'Urbain II, pontife légitime, les royaumes scandinaves ne renfermaient aucun élément hostile aux prédications du Saint-Siége, et que d'ailleurs, malgré le peu d'importance de leurs relations avec la Palestine, pendant la dernière moitié du XI[e] siècle, ils avaient dû, comme le reste de l'Europe, être informés des malheurs de la Ville Sainte et y compatir, quand bien même (ainsi qu'on le pense généralement) les encycliques des prédécesseurs d'Urbain[2] ne seraient

[1] Voir, sur cette ingénieuse hypothèse, Bircherod et Hertzholm, *Breviarium equestre*, Copenh. 1608, in-f°, et Münter, *Om Elephant-Ordens oprindelse*, Copenh. 1822, in-8°; Werlauff, *de Hellige 3 Kongers Kapel*, Copenh. 1849, in-8°; Loescher, *De ordine elephantino*, Wittemberg, 1697, in-4°. Marquard (Ms. de la Bibl. Imp. supp. lat. 6058) est le premier qui l'ait réfutée.

[2] Sylvestre II, en 1003 (*Rad. Gla-*

point parvenues jusqu'à eux. Il est certain également que, au temps du passage de Pierre l'Hermite et de Gautier-Sans-Avoir, un prince scandinave, Lagman Gudrödsson, roi de Man et des Iles[1], en expiation d'un fratricide horrible, fit le voyage de Terre Sainte, où il mourut, partageant probablement le sort des malheureux compagnons de Pierre et de Gautier. Il est certain enfin que plus de vingt chroniqueurs contemporains et même quelques témoins oculaires nomment, parmi les premiers croisés, des gens du Nord qu'ils désignent sous les noms de *Dani, Daci, Danai, Normanni* et *Gothi*. Un Allemand, Albert d'Aix-la-Chapelle, nous montre le mouvement religieux s'étendant de Clermont jusqu'au pays des Danois (*regio Danorum*)[2]. Guibert de Nogent[3], Baudry de Bourgueil et Orderik Vital[4] parlent des peuples habitant les îles du Nord, voisines de l'Angleterre, et « accourant, sur des flottes bien équipées, au secours « des armées du Christ. » Un contemporain, Guillaume de Malmesbury[5], nous peint les gens de Norvége quittant le poisson

ber, dans Baron. *Annal. Eccl.* ad ann.); Sergius IV, en 1010 (*Bibl. de l'École des Chartes*, IV, III, p. 249); Grégoire VII, en 1074 (Jaffe, *Reg. Pontif*, nos 3584, 3587, 3665, 3672); Victor III, en 1087 (?) (Baronius *Ann. Eccl.* ad ann.). Cf. Lalanne, p. 22.

[1] « Haraldus frater ejus, captus a « Lagmanno, genitalibus et oculis pri- « vatus est. » *Chronicon Manniæ et Insularum*, éd. Munch, Christiania, 1860, in-8°, p. 4.

[2] « In quorum affirmatione terræ « motus magnus factus est, nil aliud « portendens, quam diversorum regno- « rum moturas legiones tam ex regno « Franciæ quam Lotharingiæ, terræ « Teutonicorum simul et Anglorum, et « *ex regione Danorum.* » Albertus Aquensis, l. I, cap. VI (Bongars, I, p. 186).

[3] « Quid de illis dicam, qui sine do- « mino, sine principe, solo videlicet « Deo impulsore, non modo extra « natalem provinciam, extra etiam ori- « ginale regnum, verum quoque extra « multitudinem interjacentium natio- « num progressi atque linguarum, *de « extremis Oceani sinibus*, usque ad « totius terræ meditullium, castrorum « suorum acies produxere? » Guib. Novig. l. I, ch. I (Bong., I, p. 470).

[4] « Neque siquidem Angliam vel *alias « maritimas insulas*, licet a nobis « undisoni maris abysso ab orbe remo- « tas, tonitruum istud latere potuit..... « qui vel Oceani vel maris Mediter- « ranei littus incolebant, navibus onus- « tis armis et hominibus, machinis et « victualibus, mare sulcantes operue- « runt. » Baldr. Dol. (Bongars, I, p. 89); Ord. Vit. l. IX, ch. IV, t. III, p. 479; cf. Gilo, l. I (Duchesne, *SS. RR. Gall.* IV, p. 891):

Oceanus flavis distendit vela Britannis,
Procedunt alacres diversis partibus, atque
Condicunt ubi se socient terraque marique.

[5] « Tunc Wallensis venationem sal- « tuum, tunc Scottus familiaritatem pu- « licum, tunc *Noricus cruditatem*

cru dont ils se nourrissent (*cruditatem piscium relinquentes*), pour répondre à l'appel d'Urbain II. Enfin Bartholf de Nangis [1], que répète Henri d'Huntingdon [2], trouve les Danois assemblés à Byzance, où ils attendent l'arrivée de Godefroy de Bouillon. Il est vrai que, parmi ces textes plus ou moins formels, les uns, comme ceux d'Orderik Vital, d'Henri d'Huntingdon et d'Hermann Corner, portent évidemment l'empreinte de l'exagération d'auteurs, avides de grossir la nomenclature des nombreuses nations rassemblées à la voix de l'Église. Dans les autres, la mention des peuples du Nord n'est évidemment qu'un ornement du discours, ce qui, du reste, n'est point en droit de surprendre pour des amateurs de style pompeux et de lieux communs fleuris, comme Guibert de Nogent, l'imitateur de Tudebode [3], et Robert le Moine [4]. Mais, en dehors de ces mentions indéterminées, il nous reste les assertions beaucoup moins douteuses de témoins oculaires, comme Ekkehard d'Urach [5], Foucher de Chartres [6],

« *reliquit piscium.* » Wilhelmus Malm. l. IV, éd. Engl Hist. Soc. t. II, p. 348.

[1] « In ea (Constantinopoli) Græci, « Bulgari, Alani, Comani, Pignatici, « Italici, Venetii, Romani, *Daci*,...... « omniumque nationum gentes conve- « niunt. » Barth. Peregr. ch. v; *R. des Hist. des Croisades.* III, p. 494; cf. Barthii *Commentaria*, VII (Ludewig, *Reliq. mss.* III, p. 500).

[2] « Turba autem ibi innumerabilis « erat, Angliæ, Normanniæ, Britan- « niæ..... Flandriæ, *Daciæ*, Saxoniæ, « Alemanniæ, Italiæ, Græciæ et regio- « num multarum. » Henr. Hunt. l. VII, éd. Savile, p. 374.

[3] « Quumque hic sermo cresceret « per universas regiones, Galliarum « scilicet ac Francorum, Alamannorum, « Anglorum, et omnium regionum oc- « cidentalium, meridionalium et *sep- « tentrionalium*.... facta est tam ma- « xima commotio virorum..... ut omnes « viderentur arripere sanctum iter. » Tudeb. Imitat. ch. i (*R. des Hist. des Crois.* III, p. 173); cf. Tudeb. l. I, ch. I, id. *Abbrev.* l. I, ch. I (*R. des H. des C.* III, p. 9, 121), et ce que dit Anne Comnène, l. X, éd. Par. p. 283.

[4] « Nunc, ut videmus, filii Dei et « filiæ, Jherosolimam tendunt ab extre- « mis terræ, et Auster et *Aquilo* nu- « tritos suos non audent prohibere. » Rob. Mon. II, ch. ii (*R. des H. des Cr.* III, p. 740); cf. *ib.* p. 730.

[5] « Qua sponsione arrectis animis « omnium, designata sunt ad presens « in Domini militiam circiter c̄ virorum, « ex Aquitania scilicet atque Normannia, « Anglia, Scotia et Hibernia, Britannia, « Galicia, Wasconia, Gallia, Flandria, « Lotharingia ceterisque gentibus chris- « tianis, quarum nunc minime occurrunt « vocabula. Ligatis denique singulis ad « propria reversis, pervagata cis citra- « que mox orbem cunctum hæc fama « commovit; insuper, quod dictu mira- « bile est, ipsum *Oceani limitem*, ve- « locitate consueta supervolans, *insu- « lanorum etiam classibus*, maria « ipsa in cœlestis Regis militiam redun- « dare fecit. » Ekkeh. Uraug. *Chronicon* (SS. RR. Germ. VI, p. 213).

[6] Ce dernier texte est cité plus loin.

ou d'autorités contemporaines très-respectables, comme Albert d'Aix-la-Chapelle. Nous avons de plus un texte très-important des *Annales d'Islande*, qui placent en 1056 le premier départ des Scandinaves pour l'Orient : « Alors, disent-elles, commen« cèrent dans les pays du Nord les expéditions à Jérusalem [1]. » Il est donc à peu près hors de doute que les armées innombrables réunies sous les ordres des princes occidentaux, comptaient dans leurs rangs des Scandinaves, et que la présence de ceux-ci aux principaux événements de la guerre sainte ne saurait être rejetée au rang des fables.

Ni les Suédois, ni l'aristocratie de Danemark et de Norvége, ne prirent part à la première croisade.

Mais il est beaucoup plus difficile de déterminer en particulier d'où venaient ces Scandinaves et quel rôle ils jouèrent dans la première croisade. Il est certain, en premier lieu, que les Suédois restèrent étrangers à cette expédition. Leur présence, d'abord, n'est affirmée que par un chroniqueur du XV[e] siècle [2]; puis l'état même du pays ne permet pas de songer un instant à former *à priori* une hypothèse dans ce sens : en Suède fleurissent encore les sacrifices d'Upsala; c'est à peine si les chrétiens obtiennent de ne point payer de redevances aux prêtres idolâtres, et le roi Inga, qui vient de passer trois ans en exil pour n'avoir point voulu renier le Christ, n'a pas besoin de sortir de ses petits États pour trouver des mécréants à combattre et recueillir, au besoin, la couronne du martyre. Un second fait également indiscutable, c'est que, dans les deux autres royaumes, en Danemark comme en Norvége, ni les princes, ni l'aristocratie militaire qui se groupait autour d'eux, ne participent au mouvement général déterminé en Europe par les prédications d'Urbain II. Nous savons, par le témoignage explicite des chroniqueurs du Nord, qu'en Danemark et en Norvége, rois et barons, absorbés par les affaires intérieures du pays, n'entreprennent, pendant tout le cours de la première croisade, aucune

Suhm en ajoute d'autres qui, comme celui de Sigebert de Gembloux (SS. RR. Germ. VI, 367), n'ont trait évidemment qu'aux Normands de Normandie.

[1] « A. d. 1096. Höfst Jórsalaferd af « Nordlöndum. » *Isl. Annálar*, ad ann.

[2] Hermann Corner (Eccard, *Corpus Hist. medii ævi*, II, 932) qui, dans la liste des pays d'où partent les croisés, ajoute le mot *Suecia* comme un remplissage.

1096-1099. expédition vers l'Orient. En Norvége, avait succédé, dès 1093, au pacifique Olaf III, son fils Magnús Berfœtti ou le Déchaux [1], grand batailleur sur terre et sur mer. Les Sagas nous le représentent comme un homme jeune, d'une taille démesurée, aussi brave qu'impétueux; dans la mêlée, il est au premier rang, son casque d'or en tête; un manteau de pourpre, brodé d'un grand lion d'or, flotte sur son armure, et sa vaillante épée *Legbito* est brandie à tous les vents [2]. Dur pour le peuple et pour l'Église, âpre à ses droits, il accable les pauvres d'impôts et n'a la main ouverte que pour ses soldats. Toujours tête baissée dans les entreprises hasardeuses, toujours en querelle avec ses voisins, d'ailleurs peu porté à la dévotion, quelle qu'elle fût, il n'est point étonnant que le grand mouvement de 1097 l'ait trouvé indifférent. En ces années-là, d'ailleurs, nous le voyons engagé dans une guerre désastreuse avec les Suédois. En Danemark, au règne lamentable d'Olaf le Famélique, mort de douleur de ne pouvoir soulager la misère de son peuple, avait succédé une sorte d'âge d'or. La terre avait repris sa fertilité; le frère d'Olaf, Érik, s'appliquait à faire oublier les malheurs du règne précédent. Lui seul, de tous les rois du Nord, était de piété et de bravoure à affronter les dangers de la croisade; mais il ne paraît pas en avoir eu seulement connaissance, car, en 1098, on le trouve allant à Rome avec une faible escorte, pour traiter de ses démêlés avec l'archevêque de Hambourg, et ce n'est qu'à son retour que la nouvelle de l'heureux succès de la guerre sainte le décide à prendre la croix. Ce ne sera donc que deux ou trois ans après la prise de Jérusalem sur les Sarrasins, que nous verrons les princes danois et norvégiens apporter, à leur tour, en Orient le secours lointain de flottes longuement préparées, et inaugurer ainsi ces alternatives singulières d'indifférence apparente et d'enthousiasme isolé qui seront, comme nous l'avons déjà dit, le caractère propre de la première période des croisades scandinaves.

Quels furent les Scandinaves qui figurèrent à la première croisade?

Ainsi, ni les Suédois, ni les personnages historiques et l'aristo-

[1] Surnom tiré de la mode des jambes nues, qu'il avait importée d'Écosse.

[2] *Magnúss Saga Berfœtta* (Fornm. Sögur, t. VII, passim).

cratie militaire de la Norvége et du Danemark, ne pouvaient figurer et ne figurèrent en effet à la première croisade. Quels sont donc ces *Dani,* ces *Normanni* des chroniqueurs latins, ces *Jórsalafarir* signalés par les Annales d'Islande? Aux yeux de quelques critiques trop sévères, les *Dani, Daci, Danai* ne désignent jamais que les habitants de la Grèce ou de la Dacie, et les *Normanni* que des Normands de Normandie; d'autres, au contraire, beaucoup moins scrupuleux, veulent voir toujours, dans les *Dani* des chroniques occidentales, les Scandinaves en général, les gens de langue danoise (*af Dönsk tungu*, « cil qui parlent da« niesche »), et dans les *Normanni,* les Norvégiens proprement dits. Sans aborder une question qui a produit des dissertations interminables[1] et qui, du reste, semble devoir, dans chaque cas particulier, exiger une solution spéciale, nous essayerons de déterminer quels furent, en général, ces *Dani* et ces *Normanni* de la première croisade. 1096-1099.

1° Flottes dano-frisonnes.

Il est certain qu'à cette époque les grands fleuves allemands tributaires de la mer du Nord envoyèrent vers l'Orient une quantité considérable de vaisseaux de toute grandeur, montés par des Frisons, des Dithmarsiens, des Obotrites, des Hollandais, tous gens habitués au cabotage et à la piraterie, et que l'appât des richesses devait tenter au moins autant que le but plus noble de la délivrance des Lieux Saints. Or, à cette époque, le Slesvig, le Holstein et les îles maintenant submergées[2] de la côte occidentale de la péninsule cimbrique nourrissaient une population scandinave mêlée de quelques éléments slaves et germaniques, mais qui obéissait de droit et de fait au roi de Danemark. Ces Danois du Sud, excellents marins, unis aux Frisons par des liens de voisinage et d'intérêt, ont dû évidemment profiter des flottes qui partaient du Weser, de l'Ems et du Rhin pour se rendre en Orient; ce sont eux, à notre avis, que les chroniqueurs de Palestine désignent généralement sous le nom de *Dani* et con-

[1] Principalement celle de Pál Vidalin à la suite de l'édition arn-magnéenne de la *Gunnlaugs Saga*, Copenhague, 1775, in-4°, et celle de Rafn, *Oldtids minder fra Östen*, Copenhague, 1856, in-8°.

[2] Voir *Ann. f. Nord. Oldk.* 1851, p. 161 et suiv.

1096-1099.

fondent très-souvent soit avec les Frisons[1] soit avec les Anglais[2]. Voyons quelle part ils prirent à la première croisade.

Guinemer de Boulogne.

De toutes ces flottes recrutées le long des côtes de la mer du Nord[3], la première et la plus importante fut celle que commandait un certain Guinemer ou Wimmar, vassal des comtes de Boulogne, et qui, un peu avant le siége d'Antioche, parut devant Tarse, au moment où cette ville venait d'être occupée par Baudouin d'Édesse. L'aspect des vaisseaux de Guinemer était imposant; leur mâture était dorée, leurs voiles faites d'étoffes précieuses, et plus de vingt mille hommes les montaient. Il y avait près de huit ans, d'ailleurs, que Guinemer et ses compagnons avaient quitté le Nord; le long du chemin, ils avaient amassé de grandes richesses, en pillant et rançonnant tous les pays par où ils avaient passé. C'étaient de véritables Vikings, que, seule, la nouvelle de l'arrivée des armées latines avait décidés à abandonner momentanément leur métier lucratif, pour se joindre aux futurs libérateurs des Saints Lieux. Albert d'Aix nomme expressément Thule (*Tyla*) parmi les pays qui avaient fourni des matelots à Guinemer, et rien n'est plus probable que la présence d'un certain nombre de Danois dans cette réunion de braves, associés dans un but si conforme aux habitudes scandinaves. Guinemer rendit d'abord hommage à Baudouin, comme à son suzerain, et consentit même à l'accompagner quelque temps, après lui avoir fourni trois cents hommes pour laisser garnison dans Tarse[4]. Mais l'esprit d'aventures ayant pris le dessus sur ces pieuses résolutions, il ne tarda pas à quitter Baudouin et à rejoindre sa flotte. De Mamistra[5], où il avait laissé

[1] Cette confusion est flagrante dans les vers suivants du *Rhythmus de recuperata Ptolemaide*, que l'on trouve à la suite de la *Continuatio Historiæ belli sacri* d'Hérold (Basil. 1549, in-f°, p. 242).

Snekkis vecti *Frisones* sustinent agonem
Qui. . . . .
Ad urbem acephali venerant Messani,
Ubi ducem statuunt, sicut viri sani,
De Aviensis Jacobum, *licet essent Dani.*

[2] En particulier les chroniqueurs originaires du midi, comme Raymond d'Aguilers.

[3] « Ex Anglia et aliis insulis Oceani. » Orderik Vital, l. X, t. IV, p. 70; « Ex « Flandria, Antverpia, *Tyla*, Frisia. » Albertus Aquensis, l. VI, ch. LV (Bongars, p. 290).

[4] Guil. Tyr. V, ch. XXIII (H. des Cr. I, p. 145); Alb. Aq. l. III, ch. XXIV; (Bong. p. 723).

[5] Alb. Aq. l. III, ch. LIX (Bong. p. 255).

son suzerain, il gagne la mer et fait voile vers Laodicée, la seule ville de Syrie qui fût restée au pouvoir des Grecs[1]. Eumathios Philokales, gouverneur de Chypre, y entretenait une garnison[2] de *Turcopoles*[3]. Guinemer met le siége devant la ville et l'emporte d'assaut. Puis, pour sauvegarder sa conquête, il en rend hommage au comte de Toulouse, Raymond de Saint-Gilles, sous la protection duquel il avait, suivant Albert d'Aix[4], réuni et armé sa flotte. Mais ayant bientôt fatigué les habitants par ses exactions, il est fait prisonnier par les gens de l'empereur, qui se saisissent de ses vaisseaux[5]. Ici les chroniques sont fort confuses, et il est difficile, au premier abord, de déterminer quels étaient ces gens de l'empereur. Mais Orderik Vital[6] et Guillaume de Malmesbury[7] viennent éclaircir sur ce point ce que le récit d'Albert d'Aix peut laisser d'obscur. 1098.

Eadgar Aetheling.

Au moment où Guinemer tenait Laodicée, et peu après la reddition d'Antioche, une seconde flotte du Nord, presque aussi forte que la première, paraissait devant la ville. Le roi déchu des Anglais, Eadgar Aetheling et Robert Godvinsson, le frère du pèlerin de 1053, la commandaient, mais cette fois pour le compte de l'empereur[8]. C'est évidemment avec l'aide de ces douze mille croisés du Nord, très-probablement mêlés aux Værings scandinaves de la garnison de Baffa en Chypre, que les habitants de Laodicée parvinrent à s'emparer de la personne et de la flotte

[1] Rad. Cadom. ch. LVIII (H. des Cr. III. p. 649).

[2] Caffari *Chronica* (Atti d. Soc. Lig. I, II, p. 35); Anna Comn. XI, éd. Par. p. 330.

[3] Guill. Tyr. l. V, ch. XXIII (H. des Cr. I, p. 145); Albert d'Aix confond ces *Turcopoles* avec les Sarrasins.

[4] « In terra Sancti Ægidii de potestate « comitis Raymundi, associati. » Alb. Aq. l. c. et l. VI, ch. LV (Bong. p. 290). Nous avons vu plus haut, p. 85, combien la ville de Saint-Gilles était célèbre parmi les gens du Nord.

[5] Alb. Aq. l. c. Guill. Tyr. l. VII, ch. XVI (H. des Crois. I, p. 301), prétend, au contraire, que Guinemer fut fait prisonnier avant d'avoir pu s'emparer de la ville.

[6] Ord. Vit. l. X, ch. II, t. IV, p. 70.

[7] Will. Malm. l. III, ch. 251, p. 425, et Raym. d'Aguil. ch. XVIII (Hist. des Croisades, III, p. 290).

[8] « Sub imperatore tutela. » Rad. Cadom. l. c. Était-ce la même flotte dont parle Anne Comnène, l. X (éd. Paris, p. 299), et sur laquelle l'amiral grec Pegasius conduisit directement en Syrie un corps de croisés, que commandait un certain Raoul et que le général grec Opos avait dû forcer, les armes à la main, à s'embarquer (1097), sans passer par Constantinople?

1098-1099. de Guinemer. C'est à eux, et non point, comme le veut Albert d'Aix, à la loyauté du comte de Toulouse, retenu alors devant Antioche, qu'Alexis dut de recouvrer momentanément Laodicée. Maître de la ville, au nom de l'empereur, Eadgar, que des bandes de pillards[1], peut-être les compagnons dispersés de Guinemer, fatiguaient d'agressions continuelles, y appela Robert Courte-Heuse, duc de Normandie. Celui-ci y vint d'Antioche vers le milieu de juin 1098, quelque temps après la reddition de cette place, et y resta à se reposer des fatigues de la campagne qu'il venait de faire[2]. Quant à Guinemer, ce ne fut que l'année suivante et après que Robert Courte-Heuse eut, depuis longtemps, sous la menace des censures ecclésiastiques[3], regagné le camp des croisés, qu'il sortit de captivité. Les chefs latins étaient en marche vers Jérusalem. Godefroy de Bouillon passe par Laodicée (1er mars 1099), enjoint à la garnison qu'y avait laissée Courte-Heuse de relâcher le pirate boulonnais, et après lui avoir fait jurer solennellement de renoncer à ses anciennes habitudes, lui rend sa flotte et lui ordonne de longer les côtes de Palestine afin d'approvisionner le long de leur chemin les croisés qui allaient suivre par terre[4]. Il est probable que Godefroy dut en même temps réconcilier Eadgar avec Guinemer, car la flotte anglaise partit avec les vaisseaux de ce dernier[5] et ils voguèrent de conserve jusqu'à Tortose, où ils restèrent tout le temps que dura le siége d'Archas, allant et venant de cette ville au camp des croisés[6]; de là (12 avril) ils partirent pour Béryte, où Eadgar, préférant se joindre à l'armée de terre, abandonna ses navires[7]. Ceux de Guinemer continuèrent leur route, et pendant le siége même de Jérusalem, nous les voyons,

[1] « Exercitus vagus. » Rad. Cadom. l. c.

[2] Rad. Cadom. l. c. Ord. Vit. l. c. Gilo, l. V (Duchesne, IV, p. 902).

[3] Rad. Cadom. l. c. « Chassé par les « habitants, » suivant Guib. de Nogent, l. VII, c. XXXIV (Bong. p. 554).

[4] Guill. Tyr. l. VII, ch. XVI (Hist. des Croisades), I, p. 301; Alb. Aq. l. V, ch. XXIV (Bong. p. 256).

[5] Raym. de Aguil. ch. XVIII (Historiens des Croisades, III, p. 290).

[6] G. Tyr. l. VII, ch. XXI, Tudeb. l. XIII, ch. XII; id. Abb. IV, ch. XLVIII; id. Imit. ch. XCVII; R. de Ag. ch. XV (Hist. des Croisades, I, p. 309, III, pp. 100, 158, 211, 276); Baldr. Dol. l. IV; Guib. Novig. VI. ch. XXI (Bong. p. 129, 519); Ord. Vit. l. IX, ch. XIV, t. III, p. 591.

[7] Raym. de Ag. ch. XVIII (Hist. des Croisades, III, p. 290).

de concert avec des vaisseaux génois, faire, entre Joppé et l'île de Chypre, une sorte de service d'approvisionnement, que vient protéger un corps détaché commandé par Raymond Pelet, Raymond de Turenne et Guillaume de Sabran[1]. 1098-1102.

Présence en Orient de flottes diverses venues du Nord (1098-1102).

Que devinrent-ils ensuite? Il est difficile de le déduire des textes obscurs des chroniques. Prirent-ils part, avec les Pisans, au siége infructueux de Laodicée, entrepris par Tancrède et Bohémond, en 1099, et à la prise définitive de cette même ville par Tancrède en 1101[2]? Sont-ce encore eux que nous retrouvons en 1102 (3 juillet) en vue de Joppé, mêlés à ces deux cents vaisseaux du Nord[3], qui arrivent (6 juillet) devant la ville assiégée

[1] G. Tyr. l. VIII, ch. IX, Tudeb. l. XIV, I, Raym. de Ag. ch. XX, Rob. Mon. IX, IV (Hist. des Crois. I, p. 336, III, p. 103, 295, 865); Baldr. Dol. l. IV. Guib. Nov. l. VII, ch. IV (Bong. p. 131, 533); Ord. Vit. l. IX, ch. XV, t. III, p. 601 ; *Roman de Godefroy*, v. 17510, éd. Reiffemberg, II, p. 496. La chronique de Caffari, p. 33, montre que Guglielmo Embriaco et les Génois n'avaient à Joppé que deux vaisseaux, qu'ils dépecèrent; les autres, ceux que Baudry de Dol appelle « naves nostræ », étaient ceux de Guinemer.

[2] Laodicée n'était restée aux mains des croisés que jusqu'en 1099, époque à laquelle Saint-Gilles l'avait remise à Andronik Tzintzilukas, protospathaire d'Alexis. [Ann. Comn. p. 329; Ord. Vit. l. c. Rad. Cad. ch. CXLIV (Hist. des Cr. III, p. 706); Alb. Aq. VI, 55 (Boug. p. 290.)] — En septembre, Bohémond, aidé des Pisans, met le siége devant la ville. (Les mêmes, l. c.) — Au mois d'octobre, Saint-Gilles et Robert Courte-Heuse, au retour des Lieux Saints, arrivent à Laodicée pour s'y embarquer, sont reçus par les habitants et forcent Bohémond à lever le siége. [Alb. Aq. p. 292; Ann. Comn. l. c. Ord. Vit. l. c.; Ekkehard, p. 218; Alb. Stad. p. 143; G. Tyr. X, ch. XIII-XIV, Fulch. Carn. I, ch. XXXII-XXXIV; Lizard, ch. II (Hist. des Croisades, I, p. 383-6, III, p. 364-8, 551); *Epistola Ducum*, ap. *Ann. S. Disibodi* (Pertz, SS. RR. Germ. XVII, p. 17).] — En 1100, novembre, Bohémond ayant été pris par les Turcs, Saint-Gilles croit pouvoir confier la ville à la garde d'Andronik, qui la laisse tomber, en 1101, au pouvoir de Tancrède. [G. Tyr. X, ch. XXIII; Fulch. Carn. II, ch. XXIII; Barth. ch. LXII; Lisard, ch. XVI; Rad. Cad. l. c. (Hist. des Croisades, I, p. 436, III, p. 407, 537, 564, 709); Jac. Vitr. I, ch. XLIV (Bong. p. 1073); Ann. Comn. l. c. Ord. Vit. l. c.] — En 1103, Tancrède remet Laodicée à Bohémond, devenu libre. [Les mêmes, l. c. Rad. Cadom. ch. CXLVII, p. 709; Ann. Comn. p. 332.] — En 1104, Butumite et Lantulphe viennent assiéger la ville. [Tud. ch. CXL; Rad. Cad. ch. CLI-CLVII (Hist. des Crois. III, p. 228, 712-716); Ann. Comn. p. 339.] — Enfin, en 1105, Bohémond s'enfuit en Europe; le siége est levé (1106) (Ann. Comn. p. 350), et Tancrède reste maître de la ville. L'éditeur d'Orderik Vital, t. IV, p. 70, 71, a, sur tous ces points, inutilement attaqué la véracité de ce chroniqueur.

[3] Alb. Aq. l. IX. ch. II; Bong. p. 330; Guill. Tyr. l. X. ch. XVIII (Hist. des Crois. I, p. 427), raconte tout

1098-1102. par la flotte égyptienne, qui la délivrent (8 septembre)[1], et dont, l'année suivante, au retour des Lieux Saints, l'équipage est surpris par une horrible tempête, jeté sur la côte de Syrie et massacré par les habitants de Saint-Jean-d'Acre[2]? On ne peut que le conjecturer. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que, pendant tout le temps de la première croisade, un grand nombre de vaisseaux du Nord, demi-corsaires, demi-marchands, se trouvaient dans les parages de la Syrie, mêlés à des navires italiens et grecs. C'est à eux qu'il faut certainement rapporter une partie de ces pirateries dont l'archipel fut le théâtre en 1097 et auxquelles Jean Ducas fut chargé par l'empereur Alexis de mettre un terme[3]. L'année d'après (février 1098), nous les voyons au port Saint-Siméon, venus pour trafiquer avec les croisés campés devant Antioche[4]. C'est à leurs équipages que Bohémond, Tancrède, Raymond de Saint-Gilles, Rotrou du Perche et Hugues de Saint-Pol vont (7 février)[5] emprunter des ouvriers, pour construire un château destiné à protéger le passage de l'Oronte. Une fois la ville prise et les chrétiens cernés par Kerbogah, ils quittent le port (11 juin 1098) sur une fausse alerte donnée par les déserteurs de l'armée croisée, Guillaume, Alberic et Yves de Grantemesnil, Gui Troussel, Lambert Petit, Guillaume de Barneville et Guillaume le Charpentier, et prennent la fuite avec tant de précipitation que les Turcs détruisent quelques-uns de leurs navires[6]. Deux mois plus tard (août 1098), arrive à Antioche

différemment la délivrance de Joppé et ne parle pas de la flotte du Nord.

[1] Alb. Aq. l. c. Ekkehard, qui parle de ce siége en témoin oculaire (p. 223), le place en 1101 (?); mais Ibn el-Athir (Hist. arabes des Crois. p. 216), concorde en cet endroit avec Albert d'Aix.

[2] Alb. Aq. l. IX, ch. XIII-XVIII (Bong. p. 331-332). C'est ce qui détermine, l'année suivante, Baudouin Ier à attaquer Acre.

[3] Ann. Comn. l. XI, éd. Par. p. 322.

[4] Gilo, l. V (Duch. IV p. 913).

[5] G. Tyr. l. V, ch. IV; Tudeb. VII, I; id. Abb. IV, XVIII; id. Imit. ch. LII; Raym. d'Ag. ch. VII; Barth. ch. II (Hist. des Croisades, I, p. 198, III, p. 46, 138, 192, 248, 498); Baldr. Dol. l. II; Alb. Aq. l. III, ch. LXIII (Bong. p. 104-106, 236); *Chanson d'Antioche*, IV, XX, t. I, p. 246-248; Ord. Vital, IX, ch. IX, t. III, p. 529; Ekk. Uraug. p. 153.

[6] G. Tyr, VI, ch. V et IX; Tudeb. X, VII, id Abb. IV, XXXIII; id. Imit. LXXI (Hist. des Croisades, I, p. 242-3, III, p. 67, 146, 201); Baldr. Dol. l. II; Alb. Aq. IV. ch. XXXVI, Guib. Nov. V. ch. XVI (Bong. p. 114, 251, 515); *Chanson d'Antioche*, VII, XII, t. II, p. 133; Ord. Vit. IX, ch. X, t. III, p. 546.

une flotte rhénane dont la peste emporte l'équipage entier[1], ce qui n'empêche point un grand nombre de vaisseaux du Nord de revenir, dès le mois d'octobre, au port Saint-Siméon[2]. En 1102, c'est sur un vaisseau commandé par le pirate anglais Göthrik, que Baudouin vient au secours de Joppé[3]; ce sont des Anglais ou des Allemands du Nord, Harding d'Angleterre[4], Hadeweck de Westphalie, qu'Albert d'Aix donne pour chefs aux deux cents vaisseaux dont nous venons de parler. C'est probablement aussi de cette flotte que faisaient partie les croisés brémois dont les chroniques de Brême enregistrent le départ en cette année[5]. Enfin le passage presque annuel, à cette époque, et les déprédations de pirates normands sur les côtes espagnoles, tant chrétiennes que musulmanes, passage dont les chroniqueurs espagnols et arabes[6] font mention, peuvent être, sans invraisemblance, rapportés à ces mêmes Dano-Frisons, qui entendaient d'une si singulière façon l'accomplissement de leurs vœux, et que nous retrouverons du reste plus d'une fois pendant la durée des croisades. 1098-1102.

2° *Normanni* des chroniqueurs latins, et Νορμαννοί d'Anne Comnène.

Reste maintenant à retrouver les gens du Nord signalés par les chroniqueurs latins dans les armées de terre de la croisade. Il est certain qu'outre ces gens de mer, qui appartenaient, au moins indirectement, à la race scandinave, il y avait dans tout l'Orient, à cette époque, un grand nombre d'aventuriers qui tenaient aux peuples du Nord, les uns directement, comme ceux qui servaient dans la garde des empereurs byzantins, les autres indirectement, par la communauté d'origine qui reliait encore à la patrie norraine les Normands dispersés dans toute l'Europe. Nombre d'entre eux avaient désappris les dialectes norrains, le « daniesche », comme on disait en Normandie, pour parler français à Rouen, ou italien à Palerme. Mais, loin de renier leur origine scandinave, ils s'en faisaient gloire, et nous verrons un duc

[1] G. Tyr. l. VII, ch. VIII (Hist. des Crois. I, p. 289); Alb. Aq. V, ch. XXIII (Bong. p. 265).

[2] Alb. Aq. V. ch. XXIV (Bong. p. 266).

[3] Alb. Aq. l. IX, ch. IX (Bong. p. 330).

[4] Harding Eadnotsson, suivant Suhm, t. V, p. 97.

[5] *Chron. Bremense*, dans Meibomius (SS. RR. Germ. II, 47). Cf. Rynesberg, éd. Lappenberg, p. 39, Hamconius, *Frisia*, p. 42.

[6] Dozy, *Recherches sur l'Espagne*, II, p. 340 et suiv.

de Pouille faire spontanément hommage, en 1111, au roi Sigurd de Norvége. Tous d'ailleurs portaient une arme qui les distinguait des autres chevaliers chrétiens, cette hache à deux tranchants dont nous avons parlé plus haut[1] et qui joue un si grand rôle dans les Sagas. L'on ne peut donc s'étonner que les chroniqueurs du temps[2] et les Byzantins surtout, dont l'oreille chatouilleuse s'accommodait difficilement des nomenclatures occidentales, aient confondu sous la même dénomination de *Nortmanni* (Νορτμαννοί), de porteurs de haches (Ὀξυφόροι) ou même de Celtes (Κελτοί), tous ces chevaliers errants, enfants perdus de la terre norraine, qu'ils vinssent directement de Danemark et de Norvége, ou qu'ils fussent seulement les petits-fils des conquérants de la Normandie, de la Pouille et de l'Angleterre. On peut juger de la diversité des gens de guerre désignés par l'épithète de Normands, par la variété des éléments qui s'introduisirent à cette époque dans la garde væringue, jusqu'alors uniquement composée de Scandinaves. Les exilés anglais qui, après la conquête normande, n'avaient pas trouvé à la cour de Svein Astridarson, roi de Danemark, à qui ils venaient offrir le trône de Knut le Grand, son oncle, l'accueil qu'ils en espéraient, s'étaient réfugiés à Byzance[3]. Alexis, après les avoir mis en garnison à Chevetot[4] (Κιβωτός), ce petit port de la Propontide, dont le nom revient si souvent dans la première croisade, avait fini par les fondre avec l'ancienne garde; on trouvait aussi dans celle-ci des Normands chassés d'Angleterre et de France, à la suite des querelles des rois anglo-normands avec leurs barons, et enfin des chevaliers de Pouille et de Sicile, débris des armées de Guiscard.

Quel fut le rôle de ces *Nortmanni* pendant la croisade? Il se-

[1] Voir plus haut, p. 54.

[2] Voir, par exemple, Pippin de Bologne, ch. XCIX (SS. RR. Ital. VII, 740), qui appelle Sigurd de Norvége *Northmandiæ rex*. Quant aux chroniqueurs de la Normandie française, comme Raoul de Caen et Orderik Vital, il est évident qu'ils ne désignent, par *Northmanni*, que leurs compatriotes immédiats, les Normands de Neustrie, qui vinrent, du reste, en grand nombre à la première croisade.

[3] Orderik Vital, l. IV, ch. III, l. VII, ch. IV, l. IX, ch. III, t. II, p. 172, III, p. 169, 190.

[4] Voir, sur Chevetot, *Chanson d'Antioche*, I, p. 22, notes. Chevetot avait été bâtie par Alexis pour ces Værings Anglo-Danois. Ord. Vital, l. IV, ch. III, t. II, p. 172.

rait d'abord intéressant de savoir, d'après des témoignages oculaires, quels purent être les rapports de ces exilés de toute provenance, qu'un seul lien, celui d'une origine commune, danoise ou norvégienne, rattachait entre eux, avec les croisés franco-normands, dans lesquels ils devaient voir, les uns des alliés, les autres des oppresseurs. Les chroniques du Nord gardent le silence sur ce point, à moins qu'on ne veuille, comme un auteur moderne [1], trouver dans la Saga de Didrik de Vérone, paraphrase norraine des « *Niebelungen* », une réminiscence lointaine de ces événements. Tout ce qu'on peut conjecturer en l'absence de textes formels, c'est qu'une fois arrivés en Orient, les aventuriers du Nord, quelle que fût leur patrie respective, en oubliaient les rancunes ou les sympathies, pour ne plus embrasser que celles des princes qui les avaient à leur solde, ou des chefs qu'ils s'étaient eux-mêmes choisis. Ce que nous venons de dire des rapports de Guinemer avec Eadgar Aetheling, et de ce dernier avec Robert Courte-Heuse en est la preuve [2], et il est certain, d'autre part, que, tant à l'assaut donné à Constantinople par les croisés, en 1097 (2 avril) [3], qu'en 1107, au siége de Dyrrachium, pendant la guerre de Bohémond contre Alexis [4], et en Cilicie, pendant la campagne de Tancrède contre Butumite et Monastras [5], Grecs et Latins comptaient dans leurs rangs, les uns comme les autres, des représentants de la race normande. A ces *Angli* et à ces *Normanni*, à ces *porteurs de haches* de la première croisade, désignés quelquefois aussi, comme nous l'avons dit plus haut, sous le nom générique de « Gens de langue danoise », *Daci*, *Danai*, il faut ajouter une autre classe d'aventuriers d'allures et de mœurs analogues, mais d'origine germanique plutôt que scandinave. Ce sont eux que les chroniqueurs

1098.

[1] Voir Cronholm, *Väringarna*, p. 149.

[2] Voir plus haut, p. 136.

[3] Ekk. Uraug. (Pertz, SS. RR. Germ. VI, p. 212). Cf. Anna Comnena, l. X, éd. Par. p. 294.

[4] Bohémond n'ayant pu, à son passage à Rouen (1106), obtenir du roi Henri d'Angleterre l'autorisation de lever des troupes en Normandie (Ord. Vit. XI, ch. xii, t. IV, p. 211), prit à sa solde des Scandinaves, « ὅσοι ἀπὸ « τῆς Θούλης νήσου στρατεύονται 'Ρω- « μαίοις. » Anna Comnena, l. XII, éd. Par. p. 370.

[5] Ann. Comn. l. XII, éd. Par. p. 233.

1098. à l'armée du duc, où se trouvaient déjà un grand nombre de Frisons, parlant une langue voisine de la leur[1]. Ces Normands, ainsi que les Scandinaves dont Bartholf le Pèlerin[2], autre témoin oculaire, signale à la même époque la présence à Constantinople, et ceux qu'Henri d'Huntingdon[3] place au siége de Nicée (6 mai), enfin peut-être ces barons d'Islande (*Islaigne*) qu'y fait figurer une relation rimée de la première croisade[4], ne devaient pas être autre chose que les restes des bandes de 1096, et en particulier des Νορμαννοί de Xerigordos ; le stratagème par lequel Nicée tombe au pouvoir de l'empereur à l'aide d'une flotte tout armée, transportée nuitamment, à travers la montagne de Chevetot, au lac Ascanien[5], rentre trop dans les habitudes immémoriales des Vikings, pour qu'on n'attribue point à des Scandinaves l'initiative d'une manœuvre qui leur était si familière. Quand l'armée croisée quitta Nicée pour traverser l'Asie Mineure, les gens du Nord durent suivre soit Godefroy, soit ceux des chefs latins dont les alliances ou l'origine pouvaient être sympathiques à leur race, comme Baudouin (d'É-

Pontoppidan (*Gesta Danorum extra Daniam*, I, p. 37) a jugé bon d'y ajouter, comme appartenant à Albert de Stade, la phrase suivante, qu'il a empruntée on ne sait à qui : « Atque ita « instructis compositisque copiis, Da- « nica prosapia in Saracenorum cons- « piravit perniciem ; sed non e Dania « solum aut Norvegia, sed ex Sicilia « etiam, cum rege eorum consanguineo « Roberto, veluti et ex Græcia cum « Alexio, in cujus aula, magna frequen- « tia et gratia, reperiebantur complu- « res Dani et Norvegi. » Suhm, Vedel, Cronholm, ont suivi fidèlement Pontoppidan.

[1] Will. Malm. IV, ch. CCCXLIX, p. 354.

[2] Barth. Peregr. l. c.

[3] Henr. Huntingd. l. c.

[4] Remaniement bourguignon de la *Chanson d'Antioche*, rimé au XIII[e] siècle par un trouvère dijonnais. (Mss. de la Bibl. Imp. Sorb. 540 [8.2]). Les barons d'*Islaigne* sont compris dans le dénombrement des croisés assemblés devant Nicée.

El premier cief devant ont li Franc lor enseigne,
Li baron de Borgoigne e i cil d'Alemaigne,
E cil de Lombardie, de Puille, de Romaigne,
De Flandres et de Frise, et cil de Loheraigne,
D'Engleterre et d'Escose : ci firent cil d'*Islaigne*.
(F. 68 r. col. 2.)

[5] « Ἐν ἁμάξαις ἐπεισάξας ἀκατία ὁποῖα « τὸ ὕδωρ ἐκεῖνο ἀνέχειν ἠδύνατο. » Ann. Comn. l. X, éd. Par. p. 313 ; G. Tyr. l. III, ch. VII ; Tudeb. Abb. II, ch. V, id. Imit. ch. XXIII ; Fulch. Carn. I, ch. X ; Rob. Mon. III, ch. V (Hist des Crois. I, p. 120, III, p. 127, 181, 833, 758) ; Baldr. Dol. l. I ; Alb. Aq. II, ch. XXXII ; Guib. Nov. III, ch. VIII (Bong. p. 89, 208, 483) ; Ord. Vit. IX, ch. VII, t. III, p. 505 ; Gilo, l. IV (Duchesne, IV, p. 898). *Roman de Godefroy*, v. 6110 et suiv., éd. Reiffenberg, II, p. 113 ; Gui de Bazoches, ap. Alberici *Chronicon*, éd. Leibnitz, p. 155.

desse), marié à une princesse normande[1], Robert de Flandre, allié à saint Knut de Danemark, Robert Courte-Heuse, Hugues le Maîné, fils d'une princesse scandinave[2], enfin Bohémond et Tancrède, son parent, tous deux Normands. Ce dont il n'est point permis de douter, c'est que des contingents normands et scandinaves se trouvaient au nombre des croisés. Foucher de Chartres signale leur présence au camp entre Antioche de Pisidie et Héraclée[3]. Au siége d'Antioche ils combattent à côté des Frisons de l'armée de Godefroy[4], des Anglais et des Flamands[5] commandés par Robert Courte-Heuse, et c'est après la prise de la ville, dans la grande bataille où Kerbogah est taillé en pièces (16 juin 1098), qu'ils se distinguent particulièrement[6]. Après le siége d'Antioche, les chroniqueurs, il est vrai, les perdent de vue, mais des gens de même race affluaient toujours à Constantinople et se mêlaient à chaque flot de ces croisés qui formèrent l'arrière-garde de la grande expédition latine, comme les bandes de 1096 en avaient été l'avant-garde. C'est ainsi que, pendant le siége même d'Antioche, lorsqu'Alexis, à la tête d'une armée composée moitié de Grecs, moitié de pèlerins venus rejoindre Godefroy, s'avance jusqu'à Philomelium[7], au centre même de l'Asie Mineure, et ne se retire que trompé par les traîtreux dis- 1101

[1] Gudvère ou Godhild, fille du Normand Raoul II de Toëni, seigneur de Conches.

[2] Anne, femme de Philippe Ier de France et petite-fille d'Olaf Skotkonúngr, roi de Suède.

[3] « Sed quis unquam audivit tot tribus linguæ in uno exercitu, quum ibi « adessent Franci, Flandri, Frisi..... « Normanni..... *Dani ?* » Fulch. Carn. I, ch. XIII, *Hist. des Croisades*, III, p. 337.

[4] Voir *Roman de Godefroy*, v. 4232, éd. Reiffenberg, II, p. 56; *Chanson d'Antioche*, chant VIII, str. IV, XIX, XXXIV; t. II, p. 202, 219, 242.

[5] Anglois, Flament, Normant et ceux de Alemaigne.
(*Ch. d'Ant.* I, str. XXXIX, t. I, p. 67.)

[6] Li dus de Normandie et Fouchiers d'Alençon,
Guillelme li Valles qui prist tel vengison;
Por Odon de Biauvais, le senescal Huon;
Toul *cil de Danemarche*, Alamant et Frison,
Tant comme chevaux puet corre à coite d'espron.
(*Ch. d'Ant.* VIII, str. XLVIII, t. II, p. 259.)

Peut-être faudrait-il ajouter à ces gens du Nord les *Suevi* et les *Rutheni*, que Raoul de Caen place aussi au siége d'Antioche : « *Suevos* et *Ruthenos* et « hujusmodi linguæ suæ barbaries au- « dita tuebatur. » Rad. Cad. ch. XCIX (Hist. des Croisades, III, p. 676).

[7] G. Tyr. l. VI, ch. X; Tudeb. XI, I; id. Abb. IV, XXXVI; id. Imit. LXXVI; Fulch. Carn. I, XVI; Rad. Cad. ch. LXXII, Rob. Mon. VI, XVI (Hist. des Croisades, I, p. 250, III, p. 74, 148, 203, 342, 658, 816); Baldr. Dol. I. III; Alb. Aq. IV, ch. XL; Guib. Nov. V, XXVI (Bong. p. 118, 253, 519); Ord. Vit. l. X, ch. X, t. III, p. 552; Ann. Comn. l. XI, p. 324; Ephræmius, v. 3656, éd. de Bonn, p. 156.

1101. cours du comte de Blois, nous trouvons encore, parmi les troupes qu'il commande, des Danois armés de haches et des Normands exilés[1]. Enfin l'appellation de Νορμαννοί[2], donnée par Anne Comnène aux croisés de 1101, arrivés successivement en Asie Mineure[3], sous les ordres de l'archevêque de Milan, d'Étienne de Blois, de Guillaume de Ninove et de Guillaume IX, comte de Poitiers, permet de supposer, bien qu'avec moins de probabilité, qu'ici encore la princesse a été amenée à se servir de cette dénomination spéciale par la présence, dans les différents corps d'armée qui se succédaient alors à Constantinople, de contingents d'origine normande.

Le Suénon d'Albert d'Aix.

C'est seulement, d'ailleurs, parmi ces Normands retardataires, arrivés à Byzance après le départ de la grande armée latine, qu'on peut espérer retrouver le héros d'une légende qui rentre d'une façon toute spéciale dans notre sujet, la légende du prince Suénon de Danemark, introduite par Albert d'Aix[4], répétée par Guillaume de Tyr[5] et popularisée par le Tasse[6]. C'est ce que nous allons chercher à faire, en y apportant l'attention et les développements que comporte une question longuement discutée et encore aujourd'hui en litige dans l'école historique du Nord.

Les croisés sont devant Antioche (octobre 1097). Albert d'Aix,

[1] « Is Turcopolos, Pincenarios..... « *Danaosque* bipennium armatura di- « micare peritissimos ad XL millia « contraxit. » Alb. Aq. l. c. « Impera- « torem qui cum magna multitudine « Græcorum, Anglorum, etc. in auxi- « lium venerat. » Gui de Bazoches, ap. Alberici *Chronicon*, éd. Leibnitz, p. 186.

[2] Ann. Comn. l. XI, p. 330.

[3] Voir, sur cette expédition, G. Tyr., X, ch. XII-XIII; Fulch. Carn. II, ch. XVI; Barth. Peregr. ch. LVI; Lizard. ch. XIII; Rad. Cad. ch. CXLVII (Hist. des Crois. I, p. 416, III, p. 398, 532, 562, 709), Alb. Aq. l. VIII; Guib. Nov. VII, ch. XXI (Bong. p. 315-327, 547); Ord. Vit. X, ch. XIX, t. IV, p. 117-127; Ekk. Uraug. p. 219-222; Mathieu d'Édesse, ch. CLXXIII, éd. Dulaurier, p. 243-247.

[4] Alb. Aq. IV, ch. XXXIV (Bong. p. 234).

[5] Guil. Tyr. IV, ch. XX (Hist. des Cr. I, p. 185), suivi, en cet endroit, presque littéralement par ses traducteurs français, espagnol et italien du Moyen Age. *Estoire de Eracles* (Hist. des Crois. l. c.) — *La Conquista de Ultramar*, II, ch. LI, éd. Gayangos, p. 276. — *Lorenzo di Firenze* (Mst. de la Bibl. Laurentienne, Plut. LXI, nº 45), fol. 45 vº.

[6] *Gierusalemme liberata*, chant VIII. — *Gierusalemme conquista*, chant IX.

qui vient de raconter la fin tragique de Louis, archidiacre de Toul, passe subitement au récit de la mort de Suénon, prince de Danemark, et de la belle Florine, sa fiancée. « Au milieu, « dit-il, de ces calamités encore récentes, un bruit sinistre vient « frapper les oreilles de l'armée chrétienne. » Suénon, fils du roi[1] des Danois[2], suivait, à quelques jours de distance, l'armée des Croisés. Arrivé à Constantinople, après la prise de Nicée, il avait été bien reçu par Alexis, et traversait sans défiance la Romanie, à la tête de quinze cents hommes[3] d'armes qu'il amenait au siége d'Antioche. Parvenu en Lycaonie, il s'arrête dans une plaine couverte d'osiers et de roseaux, entre *Finimini* et *Terma*[4]. Mais le sultan d'Iconium, Soliman (Kilidje Arslan), qui, depuis sa défaite à Dorylée, errait dans les montagnes, averti par la trahison des Grecs du passage des Danois, fond sur eux à l'improviste et les enveloppe. Suénon et les siens vendent chèrement leur vie et abattent une quantité innombrable de Turcs; mais enfin, accablés par le nombre, ils périssent sous une grêle de traits[5]. Florine, fille du duc de Bourgogne et veuve du prince de Philippes, suivait Suénon, espérant l'épouser à la fin de la croisade. Mais, percée de flèches au milieu de la mêlée, elle cherche en vain son salut dans la rapidité de sa monture; elle est atteinte, prise, condamnée à mort et exécutée avec Suénon. Voilà le récit d'Albert d'Aix. Guillaume de Tyr et la traduction 1097.

[1] L'*Estoire de Eracles* dit seulement : « Uns home nobles et puissanz « de Danemarche. »

[2] La traduction Guizot dit « Suédois », mais le texte porte : « Danorum. »

[3] Seize cents chevaliers et fantassins, suivant la *Conq. de Ultramar;* cinq cents, suivant Baudouin d'Avesnes.

[4] La *Conq. de Ultramar* dit *Filumena;* c'est le *Philomelium* des Grecs, le *Kuthai* de Raoul de Caen (ch. LXXII, p. 658), l'*Orseignor* (Rossignol) de la *Chanson d'Antioche*, VII, strophe XIII, t. II, p. 155, aujourd'hui *Aksheer*; il y avait là des eaux thermales dont parle Albert d'Aix et qui sont figurées sur la table de Peutinger. Il y a probablement une certaine parenté entre le nom de cette ville et celui de cette partie de l'Asie Mineure, de cette Femenie, pays musulman, désert et aride, qui revient si souvent dans les romans français. Voir le *Roman de Godefroy de Bouillon*, III, p. 524, et *Huon de Bordeaux*, p. 75; Rutebœuf, II, p. 458; *Hist. litt. de la France*, XXII, p. 502. *Terma* est le Τυρίεον ou Τετάριον de Strabon et de Xénophon, aujourd'hui *Eligoun*, à trois journées de Philomelium. Voir la grande carte d'Asie Mineure de Kiepert, et le Dictionnaire de Pauly.

[5] Il n'en échappa que quatre, selon l'Anonyme de l'*Estoire de Eracles*; deux, selon la *Conq. de Ultramar*.

1097. française anonyme de celui-ci[1] y ajoutent peu de détails. Ils attribuent à des raisons de famille, *causis familiaribus*, le retard de Suénon et en font un homme à la fleur de l'âge. Ils laissent d'ailleurs de côté l'épisode de Florine et passent sous silence la condamnation à mort. Aucun des témoins oculaires de la première croisade, ni Raymond d'Aguilers, ni Foucher de Chartres, ni Tudebode et ses imitateurs, ne parlent de l'infortuné Suénon. Or Raymond d'Aguilers était de la suite du comte de Toulouse et de Bertrand de Tripoli son fils. Ce dernier avait épousé, en 1095, la seule fille connue d'Eudes de Bourgogne, Hélène ou Alix[2]. S'il avait existé une sœur de la comtesse de Tripoli (et aucun document historique n'en fait mention), Raymond d'Aguilers eût-il manqué d'entrer dans quelques détails sur la fin prématurée de la belle-fille de son maître? Quant à Eudes Ier, qui alla trois ans après (1101) en Terre Sainte, eût-il oublié dans les nombreuses fondations qu'il fit à son départ (1102) la mémoire de sa fille morte en Orient[3]? Mais si Florine paraît être un personnage tout à fait légendaire et une simple réminiscence de *Florie*, l'héroïne du *Roman de Godefroy de Bouillon*[4], le prince

[1] Guil. Tyr. l. c. *Estoire de Eracles*, l. c. Baudouin d'Avesnes, ch. LXXIV (Ms. de la Bibl. Imp. Fonds Saint-Germ. fr. n° 84, f° 115; n° 660, f° 121), abrége G. de Tyr: « Entre ces « choses, dit-il, lour vint une novele « qui moult lour greva. Car on lour « disoit, et voirs estoit, que Suenes, li « fuil li roi de Danemarche, avoit oi « dire que li baron de Franche aloient « outremer pour gueroyer les anemis « Nre Signour. Il li prist talent d'aler « avec iaus; si se hasta moult d'iaus « ateindre, mais il ne pot. En sa com- « pagnie avoit Ve chevauceurs. Il estoit « passé par Constantinoble; grant ioie « li avoit fait li empereres et donni de « biaus dons. Puis passa par Nique, « après vint priès de la chité de Fine- « mine ; illuec se logia en in viel plain. « Li Turs qui grant pièce les avoient « poursuiis, lour coururent sus une « nuit que ils estoient endormi; si les « ochisent tous. Dechou étoient en l'ost « moult dolant, car grant secours lour « eussent fait. »

[2] Remariée à Guillaume III Talvas, comte de Ponthieu et d'Alençon.

[3] Voir Dom Plancher, *Histoire de Bourgogne*, I, p. 280, et Duchesne, *Histoire généalogique des ducs et comtes de Bourgogne*, I, p. 525. Il faut remarquer cependant qu'Albert d'Aix, qui ne parle point d'Eudes, donne le titre de *dux Burgundiæ* à Renaud II, comte de Bourgogne, qui avait passé à Antioche l'hiver de 1100 à 1101 et qu'il fait mourir au siége de Tortose, août 1102. (Alb. Aq. VIII, ch. XLIII, Bong. p. 326; cf. Ord. Vit. X, ch. XIX, t. IV, p. 119.) Florine était-elle, selon lui, fille de ce Renaud ou d'Étienne son frère, mort en Orient à la même époque?

[4] Voir le *Roman de Godefroy de Bouillon*, éd. Reiffenberg, III, p. 534,

de Philippes, son premier mari, l'est encore plus. Du Cange[1], et récemment Tafel, ont prouvé qu'en 1098 Philippes relevait encore directement de l'administration impériale, et, en tout cas le sire de Philippes eût, sans nul doute, à cette époque, appartenu à la nationalité grecque, ce qui rend peu admissible l'hypothèse d'une alliance entre lui et une princesse latine de la maison de France. Quant au récit même d'Albert d'Aix, il fourmille de contradictions. Suénon revient de Nicée à Constantinople pour repartir ensuite. Il est tué à coups de flèches au milieu de la mêlée, puis jugé et condamné à mort. Le sultan Kilidje-Arslan, qui taille les Danois en pièces à Philomelium, va se trouver en même temps à Antioche, puis à Mossoul, avec les députés envoyés par le gouverneur Aghousian au sultan de Perse; enfin les chroniques du Nord, et en particulier la *Knytlinga Saga*, si minutieuse pour tous les détails généalogiques et les faits relatifs à la famille royale de Danemark, sont muettes sur Suénon et sa fin tragique. Saxo le Grammairien, et Svein Åkeson, qui, tous deux, ont écrit quatre-vingts ans à peine après la première croisade, et qui tous deux ont une prédilection incontestable pour les récits dramatiques, n'auraient certes pas négligé celui-là. Saxo parle avec détails de Svein Nordbaggi, évêque de Roeskild, et d'Érik le Bon, roi de Danemark, tous deux morts en Orient, l'un neuf ans plus tôt, l'autre quatre ans plus tard que Suénon : de ce dernier, pas un mot. Cependant presque tous les historiens modernes des croisades, Mills, Michaud, Wilken, presque tous les commentateurs du Nord acceptent sans hésiter la légende d'Albert d'Aix, poétisée par le Tasse. C'est qu'à côté des contradictions et des impossibilités qui feraient rejeter complétement le récit d'Albert, on ne peut nier qu'il n'y ait d'ailleurs quelques raisons d'admettre l'existence, sinon de Florine, du moins de Suénon. On ne peut contester d'abord, dans le texte du chanoine d'Aix-la-Chapelle, l'exactitude de certains détails topographiques relatifs au lac actuel d'Igridi et aux eaux thermales de Philome-

1097.

et celui de *Baudouin de Sebourcq*, ch. XVII, p. 41.

[1] Du Cange, *Hist. des Principautés et Royaumes de Chypre, de Hiérusalem, d'Arménie, etc. et des familles qui les ont possédés* (Ms. Bibl. Imp. suppl. fr. n° 1224), f° 138.

1097. lium. Puis, on trouve dans l'Annaliste Saxon[1] un passage d'origine parfaitement étrangère à Albert d'Aix, et relatant qu'en 1097 « le frère du roi des Danois alla en Terre Sainte avec deux « évêques[2]. » Or l'Annaliste Saxon, moine anonyme d'Halberstadt, était presque contemporain de la première croisade, bien qu'il en emprunte le récit, mot pour mot, à l'abbé d'Urach. Les deux lignes qu'il consacre au prince danois sont interpolées par lui dans un texte d'Ekkehart : et Halberstadt, qui se trouvait sur un des chemins de retour des pèlerins de Terre Sainte, n'était pas assez éloignée du Danemark, pour que l'Annaliste n'ait pu recueillir de quelque témoin oculaire une nouvelle dont il lui aurait plu ensuite d'enrichir le texte de l'abbé d'Urach. On peut encore ajouter le témoignage des moines de Saint-Alban[3], si bien informés des affaires du Nord, et celui de Thomas Bartholin[4], qui, au XVIIe siècle, compila ses *Annales* à l'aide de documents aujourd'hui perdus. Si, en dehors de ces présomptions diverses, on remarque que le silence des annales du Nord, en général assez avares de détails sur les exploits des Scandinaves à l'étranger, n'est pas un argument inattaquable, et qu'en outre Albert d'Aix a l'habitude de donner aux fils le nom des pères[5], et si on admet par conséquent la possibilité de choisir indifféremment le martyr de Philomelium parmi les quatorze enfants naturels de Svein Ástridarson, « le père des rois », on comprendra que les critiques du Nord et même le plus sévère

[1] « Præter hos, frater Regis Dano« rum cum duobus episcopis. » *Annalista Saxo*, ann. 1097 (SS. RR. Germ. VI, 730); dans le texte de l'Annaliste, ce passage, comme tous ceux qui ne sont pas empruntés par lui à d'autres chroniques connues, ressort imprimé avec un caractère spécial. C'est à l'Annaliste que Gobelin Persona, chroniqueur allemand du XVe siècle, a pris ce qu'il dit de Suénon (Meibomius, *SS. RR. Germ.* I, p. 263).

[2] Christjern d'Aarhuus et Henrik de Vendsyssel, selon Suhm, *Hist. af Danmark*, V, 40.

[3] « Hoc quoque tempore Swenus, « Danorum regis filius et cruce signa« tus cum MD optime armatis ad obsi« dionem properans Antiochenam, non « longe ab urbe Nicæa, Turcorum per« pessus insidias cum suis omnibus « interfectus est, etc. » Roger de Wendower, édit. Coxe, t. I, p. 31, répété par Paul Æmili de Vérone, *Gesta Francorum*, éd. de Bâle, p. 125.

[4] Bartholini, *Annales*, ad ann. 1097 (SS. RR. Danic. t. I, p. 379).

[5] En particulier pour Sigurd Magnússon, qu'il nomme Magnús, et pour Kilidje Arslan ben-Soleyman, qu'il nomme Soliman.

de tous, Munch[1], hésitent encore à sacrifier, avec M. de Sybel[2] et l'*Art de vérifier les dates*, une des figures les plus poétiques du Moyen Age scandinave. Suénon, depuis les travaux de Reineck[3] et de Gram[4], qui, les premiers, cherchèrent à le retrouver dans les généalogies du Nord; depuis les savantes dissertations de Suhm et de Langebeck[5], est devenu en Danemark un personnage populaire. En 1647, le fils de Christian IV, Christian V, roi associé de Danemark, commanda au peintre Karl van Mander un tableau[6] représentant, d'après le Tasse, la mort du prince danois; Albert Haelwaech fut chargé de le graver, et on inscrivit au bas un poëme d'Otto Sperling. Le chant même du Tasse trouva au commencement de ce siècle un interprète national, et sous le titre de « *De Danskes Priis* », l'épisode de Suénon fut mis en vers héroïques par Baggesen[7]. Dans l'incertitude qui entoure une tradition devenue si respectable, rien n'empêche de chercher parmi ces mêmes « *Normanni* » qu'Anne Comnène, Ekkehart d'Urach et Foucher de Chartres nous montrent en quête d'aventures, en avant ou sur les pas de Godefroy de Bouillon, les quinze cents braves qui partagèrent le sort du prince danois. On peut 1097.

[1] *Norske Folkets Historie*, t. III, p. 539.

[2] Voir l'excellente critique de M. de Sybel, dans sa *Geschichte des Ersten Kreuzzugs*, p. 104.

[3] Dans les notes à son édit. d'Albert d'Aix (Helmstadt, 1583, in-4°). — Reineck, lié avec Henri de Rantzow, lui envoya la nouvelle chronique; Rantzow, dont le père et les frères avaient été en Terre Sainte, s'intéressa vivement à Suénon, ainsi que Kaas, chancelier de Danemark. Trois ans plus tard leurs hypothèses sur le prince danois étaient insérées par Reineck dans les notes à l'édition princeps de la chronique d'Albert de Stade (1586), trouvée par lui dans la bibliothèque même de Rantzow. Cependant Hvitfeldt, qui écrivit en 1600, ne paraît pas avoir été informé des recherches de Reineck et de Rantzow; quoique grand amateur de merveilleux, il passe ce conte sous silence: seulement, il recule (t. I, p. 196) à 1095 la mort de Svein Nordbaggi en Orient, erreur qui a peut-être quelque connexité avec l'histoire de Suénon.

[4] Notes à son édition de Meursius (Florence, 1746, in-fol.), t. X, col. 112.

[5] Suhm, *Forbedringer*, p. 137; *Hist. af Danm.* p. 42; Langebeck, *SS. RR. Danic.* III, 631.

[6] Ce tableau, de très-grande dimension, se trouve encore au Musée royal de Copenhague; voir Rumohr und Thiele, *Gesch. der Königl. Kupferstich-Sammlung zu Copenhagen*, p. 61.

[7] *Scandinaviske Litteraturs Selskabs Skrifter*, t. III, 1806, p. 438-457. La *Jérusalem délivrée* n'a pas encore été traduite entièrement en danois. On en a deux versions suédoises.

en effet, sans heurter la vraisemblance, conjecturer qu'Albert d'Aix a cousu ensemble, pour en faire l'épisode de Suénon, les lambeaux de deux ou trois nouvelles, déjà altérées avant d'arriver au camp d'Antioche, et tout à fait défigurées ensuite par les divers témoins oculaires dont Albert dit avoir recueilli les souvenirs. Dans cette hypothèse, on peut supposer que parmi les nombreux *Sveínsson*, fils[1] naturels ou légitimes du vieux Svein Ástridarson ou de son septième fils[2], Svein Sveinsson, il y en ait eu un que ses aventures aient conduit vers le Sud, comme Thorgils[3], qui alla chercher fortune en Russie, ou comme Knut Magnús[4], parti au secours de Grégoire VII, en 1075, et mort en Italie quelque temps après[5]. Ce Sveínsson anonyme, placé par le hasard à la tête de quelque bande de ces gens du Nord, de ces *Normanni* de nationalité douteuse, peut-être même d'une fraction de la garde væringue, aurait voulu, ne comptant que sur sa bravoure, faire seul la traversée de la Romanie. Il aurait trouvé la mort dans un combat obscur engagé avec quelqu'une des bandes turques, débris de l'armée de Dorylée; et, grossi par la distance, ce désastre aurait fini par enfanter la légende d'Albert d'Aix.

Érik le Bon, roi de Danemark.

Si maintenant, quittant le domaine des hypothèses et des légendes, nous franchissons un espace de deux ou trois ans, nous voyons la grande nouvelle de la délivrance des Lieux Saints, traversant l'Europe entière plus rapidement que n'avait fait l'annonce des expéditions à qui le monde chrétien en était

[1] Ou peut-être parmi les fils des filles de Svein Astridarson. — Peut-être aussi, comme le voulait Stephanus (Wormii *Epistolæ*, p. 225), la légende de Sueno n'est-elle qu'une réminiscence de ce que Guill. de Malmesbury (l. II, ch. cc, t. I, p. 242) rapporte de la mort de Svein Godvinsson : « qui Hierosolymam abiit indeque re- « diens a Saracenis circumventus et ad « mortem cæsus est. » Voir plus haut, p. 125.

[2] Sur les fils de Svein Astridarson, voir *Saxo Gramm.* l. XI, éd. Müller, p. 557; *Knytl. Saga*, ch. XXIII (Fornm. Sögur, XI, p. 212).

[3] *Knytlinga Saga*, ch. XXIII (Fornm. Sögur, XI. p. 212).

[4] *Knytlinga Saga*, ch. XXIII (Fornm. Sögur, XI, p. 212).

[5] Le pape Grégoire VII avait demandé (25 janvier 1095) à Svein Astridarson un de ses fils pour combattre les Normands de Naples (Mansi, XX, p. 164).

redevable, arriver dans les trois royaumes, et, recueillie avidement par les fidèles, figurer d'une façon plus ou moins explicite dans les annales contemporaines du Nord [1]. Bientôt les Scandinaves, poussés soit par l'espérance de trouver quelque glorieux fait d'armes à glaner après le passage des premiers croisés, soit par le désir d'aller porter leur hommage au tombeau nouvellement délivré du Sauveur, ceux-ci guidés par une hardiesse héréditaire, ceux-là excités par l'exemple que leur donne, comme nous allons le voir, un roi de Danemark, l'un des princes les plus populaires de l'histoire nationale, vont armer des flottes, équiper des soldats et se préparer à faire à leur tour le grand voyage d'Orient. Ce roi de Danemark, Érik le Bon, aura de plus l'honneur d'être le premier souverain d'Europe qui se décide à quitter ses États pour entreprendre, dans un but de pure dévotion, un voyage aussi long et aussi pénible.

Les documents sont loin de manquer pour l'histoire d'Érik : Saxo le Grammairien, Sveín Åkeson [2], la *Knytlinga Saga* [3] et la *Vie de saint Knut Lavard* [4], nouvellement découverte par M. Pottast, s'étendent avec complaisance sur le caractère et les qualités physiques et morales de ce prince. Un nombre considérable d'annales danoises et allemandes enregistrent les principaux faits de son règne, et les travaux de Suhm ne laissent que peu de points douteux dans cette période de l'histoire de Danemark. Comme nous l'avons dit, Érik, dès les premières années de son règne, avait été surnommé *Eyegod*, c'est-à dire toujours bon, pour trois raisons, dit Saxo [5] : « d'abord, parce que, sous « son gouvernement, la fertilité revint et fut si grande qu'un « boisseau de blé ne coûtait qu'un denier [6]; puis, parce qu'il « était l'homme le plus grand et le plus fort de tout son

[1] Cf. *SS. RR. Danicarum*, I, p. 174, 202, 239, 339; II, p. 606; III, p. 48; VI, p. 623; *Annálar Islenzkir*, ann. 1097 (Ant. Russes, II, p. 374), etc. etc.

[2] Saxo Gramm. l. XII, édit. Müller, p. 593-615 ; Sveín Akeson, ch. VI (SS. RR. Dan. I, p. 58).

[3] Pour le règne d'Érik, elle nous a conservé le poëme de l'*Eiríksdrápa*, composé, pendant le pèlerinage du roi, par le skalde Markús Skeggjason.

[4] Publiée par Waitz, Göttingue, 1861, in-4°

[5] Saxo, l. XII, édit. Müller, p. 601.

[6] 5 skillings danois, environ 15 centimes.

« royaume; enfin, parce que nul ne venait à lui qui ne s'en re-« tournât avec un bienfait. » Saxo et la *Knytlinga Saga* nous le représentent comme bon justicier, aussi généreux pour ses amis que sévère pour ses ennemis, « courant sus aux voleurs et aux « brigands, faisant mutiler les larrons, si bien que sous son « règne les crimes disparurent [1]. » Fervent chrétien, il bâtissait des églises, fondait des monastères, et tenait la main « à l'ob-« servance des lois divines »; sa charité était sans bornes et ses trésors ouverts à tous les malheureux. La Saga vante aussi son éloquence et son érudition; il connaissait plusieurs langues, « et dans ses voyages n'eut jamais besoin d'interprète [2]; sa voix « puissante s'entendait d'une lieue; » il aimait à faire de longs discours et électrisait le peuple dans les assemblées solennelles. Les chroniques ne tarissent pas sur sa force physique. D'un visage admirablement beau, il surpassait de la tête les hommes les plus grands du pays. On l'avait vu souvent terrasser à la fois, lui assis et eux debout, deux des plus forts lutteurs, et lancer le javelot et la fronde deux fois plus loin que les plus vigoureux soldats; au jeu du *Skindráttr* [3], il entraînait, quoique assis, quatre hommes réunis contre lui seul. Ce héros presque légendaire, ce souverain aimé et obéi, qui se vantait de n'avoir jamais eu ses frontières violées, ce grand tueur de païens et chasseur de pirates, s'était heurté contre le pouvoir envahisseur de Liemar, archevêque de Hambourg, primat du Nord. Les causes de leur querelle sont obscures [4]. La plus sérieuse était certainement l'impatience du roi de relever au spirituel d'un primat étranger; mais le prétexte paraît avoir été le mariage, au degré prohibé, d'Érik avec Botild, sa cousine germaine. Toujours est-il qu'Érik, excommunié deux fois, avait dû en appeler en cour de Rome.

[1] *Knytl. Saga*, ch. LXXIV (Fornm. Sögur, XI, p. 300).

[2] *Knytl. Saga*, ch. LXXIII (Fornm. Sögur, XI, p. 298).

[3] Le *skindráttr* était analogue à la « lutte » des gymnastes modernes : chaque lutteur prenait le bout d'une forte corde et cherchait à entraîner son adversaire.

[4] Voir, à ce sujet, Saxo, l. XII (édit. Müller, p. 606), qui élude avec soin l'irrégularité de l'union royale, cas fort grave au XIIe siècle.

Pèlerinage d'Érik le Bon à Rome (1098).
Il commet un meurtre.

C'est pour cela qu'en 1098 il avait entrepris, comme nous l'avons déjà dit, un voyage jusqu'au tombeau des Apôtres et jusqu'à Bari, où le pape Pascal II présidait un concile. Ce premier pèlerinage, pendant lequel il avait pu être témoin de l'enthousiasme excité par la croisade, fut certainement l'origine de l'expédition plus lointaine où il alla, en dévot chrétien, chercher la rémission entière de ses fautes et se faire relever des censures qu'il avait encourues. Saxo, comme toujours, raconte, pour expliquer le départ d'Érik en Terre Sainte, une histoire plus dramatique que vraisemblable [1]. C'est le soir; le roi soupe en plein air : arrive un musicien fameux qui se vante de pouvoir, aux sons de sa harpe (*hörpu*), faire entrer les convives en folie furieuse [2]. Le roi le met au défi d'arriver à ce prodige; l'autre accepte. Alors, par prudence, on fait enlever toutes les armes du palais et on ordonne aux gardes de se tenir en dehors et d'accourir au premier tumulte pour arracher au musicien sa harpe et séparer, s'il y a lieu, les combattants. Le musicien commence; peu à peu la folie s'empare des esprits et se traduit d'abord par de grandes clameurs. Les gardes d'accourir; ils trouvent le roi furieux et cherchent en vain à le retenir; de sa puissante main il écrase quatre de ses plus fidèles chevaliers, et ne cède qu'étouffé sous un amas de coussins. « Une fois apaisé, « dit Saxo, Érik verse d'abondantes larmes, répare autant qu'il « peut les suites de son crime et fait secrètement, en expiation, « le vœu d'aller en Terre Sainte. » La chronique rimée de Danemark [3] ajoute un détail qui rendrait le fait plus plausible : « c'est, dit-elle, pendant son retour de Rome, et sous l'influence « des vins du Sud, que le bon roi manqua à ses habitudes de « douceur. »

Vœu d'Érik le Bon. Thing de Viborg.

Toujours est-il qu'Érik se prépara sérieusement à remplir son

[1] Saxo, l. XII, édit Muller, p. 606.

[2] Sur cette folie, en norrain *Drambaslagr*, voir les notes de Müller à l'édition de Saxo, p. 326, et l'*Ynglingla Saga*, ch. VII, où les *Galdrar* (incantations) d'Odin produisent chez les *Berserkir* le fanatisme aveugle des Assassins du Liban au Moyen Age; Vossius voulait voir là une imitation de l'histoire d'Antigénide (Plutarque, *De fortuna Alexandri*, l. II).

[3] *Den Danske Riimkrönike*, v. 3615 et suivants, édit. Molbech, p. 183.

1102. vœu. Il convoqua à Viborg l'assemblée générale du royaume, et là, entouré des princes du sang et de ses chevaliers, il déclara dans un discours touchant, que la *Knytlinga Saga*[1] nous a conservé, son intention de quitter le royaume et de partir pour les Lieux Saints. « Danois, dit-il, que Dieu vous récompense de « l'amour, de l'obéissance et de tout le bon vouloir dont vous « m'avez entouré depuis que je suis à votre tête. Aujourd'hui, « sans savoir si je reviendrai, je veux partir pour Jérusalem ac- « compagné de mon fils Érik, et de tous ceux qui me voudront « suivre. Je veux donner à mon plus jeune fils Knut[2], avec « la dignité de duc, la province d'Heidaby. Chacun sait que, « suivant les lois, mon frère Nikolas est le premier dans l'ordre « de succession; je ne veux, en aucune façon, le priver des hon- « neurs et de la dignité qui lui sont dus, certain qu'il agira de « même avec les miens; car je compte assez sur son affection « fraternelle pour penser qu'il assistera de son amitié et de ses « secours mon fils Knut, encore enfant, et lui conservera la pro- « vince que je lui donne. Je les conjure de se comporter l'un « pour l'autre comme de bons parents, et je prie tous mes amis « de traiter mon fils bien et généreusement. » Le peuple étonné « pleure comme des enfants qui vont perdre leur père, » et cherche par ses supplications à détourner le roi de son projet; bien plus, l'assemblée entière offre, par acclamation, de racheter le vœu du roi à l'aide d'un impôt volontaire du tiers du revenu. Le roi résiste et déclare même qu'il fera le voyage à ses frais personnels et qu'il ne veut pas que sa dévotion soit une charge pour son peuple. Puis, ayant pris le conseil des grands, il nomme pour régents, en son absence, Harald Kesja, son fils aîné, et l'archevêque récemment nommé de Lund, Asker, neveu de la reine, et leur recommande le petit Knut, qu'il met sous la tutelle spéciale du vieux Skjalm le Blanc, préfet de Rügen et de Sjelland. A peine le Thing est-il dissous, qu'Érik s'occupe des préparatifs de son voyage; de tous côtés ses chevaliers lui apportent de l'argent et des provisions. Markús Skeggjason[3], l'auteur de l'*Eiríksdrápa*, et

[1] *Knytlinga Saga*, ch. LXXIX (Fornm. Sögur, XI, p. 312).

[2] Knut *Lavard* (ou Lord), fils d'Érik et de la reine Botild, plus tard roi des Vendes.

[3] Ce Markús, skalde renommé, fut

que l'on range au nombre des compagnons du roi, dit même qu'à cette occasion Philippe Ier, roi de France[1], et l'empereur Henri envoyèrent à Érik de magnifiques présents, lui offrant le passage par leurs États. Cependant une grande quantité de fantassins et de cavaliers bien équipés s'étaient associés au vœu du roi et bientôt lui formèrent un cortége de trois mille hommes d'armes, cortége qui ressemblait fort à une armée. Érik Emund, second fils du roi, et qui régna après lui, les commandait[2]. En outre, le roi choisit, pour l'entourer, les hommes les plus hauts de taille que l'on pût recontrer dans le royaume, « afin, dit Saxo, « que sa prodigieuse stature ne parût pas trop démesurée dans « les pays où il passerait[3]. » 1102.

Le roi emmenait aussi la reine Botild. Botild, dont Saxo nous a laissé un portrait touchant, quoique singulier[4], appartenait à la puissante maison de Fionie, dont le nom reviendra plus d'une fois dans l'histoire des croisades scandinaves. Elle était fille de Thorgautr *à la peau brillante*[5], confident du roi Svein Åstridarson. On croit que sa mère était Syrite, propre fille de Svein et veuve de Godskalk, roi des Vendes. A la mort de Svein, Syrite s'était retirée avec Botild à la cour d'Henri[6], roi La reine Botild.

lagman d'Islande de 1084 à 1102.

[1] Cette intervention de Philippe Ier, quoique affirmée à deux reprises par Markús, paraît douteuse; on doit seulement remarquer que Philippe Ier était fils d'Anne ou Ingigerde, princesse scandinave, belle-sœur d'Harald le Sévère.

[2] C'est l'opinion générale, appuyée sur la *Knytlinga Saga*. Suhm, qui l'admet dans ses *Forbedringer*, p. 183, la repousse dans son *Histoire*, t. V, p. 524.

[3] Saxo, l. XII, édit. Müller, p. 609.

[4] Voir ce que dit d'elle Saxo (l. XII, éd Müller, p. 602). « Nec defuit Botildæ tolerabunda mens ad infidelitatem mariti sustinendam. Puellas « siquidem, quas ab eo adamari perserserat, maternæ dilectionis officiis « prosequebatur, easque, quo promptius mariti studiis indulgeret, quoad « vixit, inter pedissequas habuit. Quarum ut formam quoque concinniorem efficeret, sæpenumero capitis « earum cultum propriis manibus « exhibebat..... eoque facto clarissimum muliebris patientiæ exemplum « præbuit, quin etiam singulari moderationis beneficio posteritati insignem « nominis sui memoriam commendavit. »

[5] Thorgautr *à la peau brillante* (*fagrskinna*), était fils du comte Ulf le Galicien, célèbre par ses expéditions en Espagne au XIe siéle, et de Botild, fille du jarl Hákon Eiríksson, d'une maison royale de Suède.

[6] Voir la *Knytlinga Saga* (ch. LXXVIII), dont l'auteur est tombé dans

1102. des Vendes, son beau-fils, et là Botild avait épousé un seigneur du pays nommé Björn. Dans une invasion d'Érik le Bon chez les Vendes, Björn avait été tué et Botild emmenée prisonnière. Érik l'avait épousée, bien qu'elle fût sa cousine germaine; de là les querelles du roi avec l'archevêque de Hambourg, l'excommunication qui les suivit et qui ne paraît avoir été levée que sur le renvoi de Botild chez son frère. Mais à la nouvelle du départ d'Érik, sa femme ne voulut pas lui laisser entreprendre seul ce long voyage; elle vint le rejoindre en Danemark, et tous deux firent vœu de chasteté pour le temps du pèlerinage.

Départ d'Érik le Bon. Séjour à Gotland.

L'expédition étant prête, le roi fit embarquer sa suite et se dirigea vers la Russie; un vent contraire le força de relâcher à Visby, la capitale déjà célèbre de l'île de Gotland[1]. «Il y fut reçu «en hôte, dit un chroniqueur local, et y vécut en ami[2], sans cher«cher, comme plus d'un de ses successeurs, à s'emparer de l'île.» Il resta un mois à Visby et y fonda une église sous l'invocation de saint Olaf[3], apôtre de l'île. Les seigneurs danois voulurent contribuer à cette œuvre pieuse et laissèrent dans l'île d'abondantes aumônes. De Gotland, Érik aborda en Esthonie, où il fit, dit-on, plusieurs fondations[4], puis se prépara à traverser la Russie, alors divisée, comme nous l'avons dit, en plusieurs pe-

une curieuse confusion entre cet Henri, à qui succéda le fils de Botild, Knut Lavard, et l'empereur germanique Henri, dont il fait le frère de Botild.

[1] Dans une amplification manuscrite du livre de Nicolaus Petrejus (*De Cimbrorum et Gothorum origine*, Lipsiæ, 1697) conservée aux Archives royales de Stockholm, on trouve, sur le séjour d'Érik à Gotland, le passage suivant, tiré de documents locaux maintenant perdus, et que Petrejus consulta pendant son voyage dans l'île, en 1547 : « Porro vero Ericus Bonus, Daniæ rex, « iter faciens in Terram Sanctam anno « 1102, vento contrario impeditus, in « portum appulit Wisbiensem; statione « hic integro mense habita, cum audi« vit gentem ad Christum sancti Olai « regis opera perductam, in urbe tem« plum eidem sancto extrui magno suo « sumtu curavit; multi quoque nobiles, « qui in comitatu regis erant, ejus « exemplum secuti, in hanc rem dona « conferebant. » Voy. Strelow, *Guthilandske Chrönica*, p. 140, Walin, *Gotlandska Samlingar*, p. 239, et Brunius, *Gotlands Konsthistoria*, p. 168.

[2] Strelow, l. c.

[3] Les ruines de l'église de Saint-Olaf existent encore à Visby.

[4] Suhm les révoque en doute.

tits États gouvernés par des princes scandinaves, entre autres par Thorgils, frère d'Érik, et Mstislav Harald [1], son parent. Sviatopolk, prince de Kief (Markús Skeggjason le dit formellement) [2], « lui donna de valeureux compagnons exercés à la guerre, « pour le guider le long du chemin. » Tout le voyage ne fut qu'une longue ovation. Dans chaque ville, les prêtres allaient en procession au-devant du roi avec les saintes reliques; il était reçu au son des cloches et au chant des cantiques [3]. 1102.

Arrivée et séjour à la cour d'Alexis Comnène.

Érik arriva ainsi à Constantinople; mais d'abord l'empereur, qui venait de subir le passage non interrompu des croisés latins, refusa d'admettre les Danois dans la ville et leur offrit l'hospitalité hors des murs; il savait toute la popularité d'Érik parmi les Scandinaves et craignait fort que la garde væringue ne fût tentée de faire défection et d'aller se ranger autour d'un chef aussi aimé [4]. « Érik, dit Saxo, s'aperçut bien des soupçons de l'empe- « reur; mais, dissimulant, il demanda à entrer dans la ville, sans « suite, pour vénérer les reliques des saints, affirmant que sa « dévotion seule l'amenait à Byzance. L'empereur loue les sen- « timents du roi et promet de lui répondre le lendemain. Cepen- « dant les værings demandent à Alexis l'autorisation d'aller « saluer Érik. Alexis la leur accorde, à condition qu'ils s'y ren- « dent par petits détachements, de peur que les discours du roi « ne viennent à soulever la garde tout entière; puis l'empereur « envoie ses interprètes chargés d'espionner Érik [5] et de rappor- « ter ce qu'il dirait. » C'était une belle occasion pour le roi de donner cours à sa puissante éloquence. S'adressant aux værings, dans des termes qui ne seraient point déplacés dans la bouche de saint Louis, il les félicite d'avoir, par leur admission dans la

[1] Mstislav Harald était roi des Gardes (Russie septentrionale) et résidait à Aldeyuborg (Ladoga). Érik Emund épousa plus tard la fille de ce prince, Malmfrid, qu'il avait connue dans ce voyage.

[2] *Eiríksdrápa*, *Knytl. Saga*, ch. LXXIX (Fornm. Sögur, XI. p. 313).

[3] *Eiríksdrápa*, *Knytl. Saga*, ch. LXXXI (Fornm. Sögur, XI, p. 315).

[4] Comme elle fit, six ans après, pour passer au service de Bohémond. Voir Saxo (l. XII, édit. Müller, p. 611), qui s'étend longuement sur ce sujet.

[5] Comparez le passage du *Roman de Charlemagne*, où Hugon de Constantinople fait épier l'empereur et ses douze pairs. *Charlemagne*, v. 439-441, édit. Francisque Michel, p. 18.

1102-1103. garde de l'empereur, atteint le plus grand honneur auquel un Scandinave puisse prétendre. « Exilés volontaires, ils l'emportent maintenant en renom sur leurs compatriotes restés au « pays. Ils sont d'ailleurs plus heureux à Constantinople que « chez eux; l'empereur leur a confié la garde de sa personne, « non pas tant à cause de leurs propres mérites que des services « de leurs prédécesseurs. Ils doivent, en conséquence, pratiquer « la sobriété et fuir la débauche : en s'affranchissant ainsi du « poids des vices, ils délivreront l'empereur du fardeau des sou-« cis. Si, au contraire, ils enfreignent les règles de la frugalité, « ils deviendront aussi indifférents à leurs devoirs qu'ardents « aux querelles; qu'ils se gardent donc, par quelque pacte avec « l'ennemi, de placer le soin de leur vie avant celui de leur hon-« neur, de préférer la fuite à la mort, ou de mettre leur salut « dans la lâcheté. » Érik termine en leur promettant de les récompenser à leur retour en Danemark, en proportion des services qu'ils auront rendus à l'empereur. Les espions ayant rapporté à Alexis tout ce qu'ils avaient entendu, l'empereur, habitué aux perfidies des Normands d'Italie, ne put retenir son étonnement et s'empêcher de louer la royale bonne foi d'Érik et la fidélité de la garde væringue. Certain désormais que la religion seule était le mobile du voyage du roi, il ordonne de lui préparer une entrée brillante; il fait orner la ville, étendre des tapis dans les rues, et, allant lui-même au-devant d'Érik, le mène par la main, et, dit Saxo, « lui cède son propre palais[1]. » Saxo et la *Knytlinga Saga* s'étendent avec complaisance sur la libéralité mutuelle des deux monarques. Alexis fait choisir à Érik entre les *Jeux de l'Hippodrome*[2], qu'il offre de donner en son honneur, ou la somme même que coûtent d'ordinaire ces jeux, quarante talents d'or rouge[3]. Érik résiste d'abord et ne

[1] Voir Saxo, l. c., qui veut qu'à partir de ce temps, les empereurs cessent d'habiter le palais des Blachernes « pour le laisser comme un monument « perpétuel du passage d'un pareil « hôte. » La *Knytlinga Saga*, ne parle pas de cette entrée triomphale, peut-être empruntée par Saxo aux traditions norvégiennes sur le roi Sigurd.

[2] En norrain *Padreimsleikar*.

[3] Markús Skeggjason dit « un demi-« lest », poids qui correspond à quarante talents, et qui ferait, en monnaie de France, 1,850,000 francs. (Voir la dissert. de Vidalin dans le *Felagsrit*, II, 163.)

veut accepter ni les jeux ni l'or; mais il n'est encore qu'à moitié 1103.
de son pèlerinage, sa suite est nombreuse et ses ressources épuisées; il accepte l'or pour éviter aux siens de trop grandes privations. L'empereur ajoute à l'or de nombreuses reliques revêtues des bulles impériales, le corps tout entier de saint Nicolas[1], et un morceau de la vraie croix. Le roi envoie ces pieux trésors aux églises de Roeskild et de Lund, mais réserve le corps de saint Nicolas et la vraie croix pour l'église qu'il avait fait bâtir à Slangathorp[2], sa ville natale, et dont le maître-autel recouvrait la place même où sa mère l'avait mis au jour; puis il fait remettre à l'empereur tous les objets précieux apportés du Nord à son intention. L'empereur ne le laisse pas partir sans faire sculpter sa statue de grandeur naturelle et peindre son portrait assis et debout, « pour perpétuer, dit Saxo, l'admirable « spectacle de sa grandeur[3]. » Enfin il lui donne ses habits impériaux et lui fournit quatorze navires bien équipés pour gagner la Terre Sainte.

Mort d'Érik à Baffa (10 juill. 1103)

Érik s'embarque, mais il ne devait pas atteindre lui-même le but de son pieux voyage. Ce grand corps, fatigué déjà d'un voyage en Italie, ne pouvait pas résister aux chaleurs de la Grèce; il est pris de la fièvre en chemin et forcé de s'arrêter dans l'île de Chypre, à Baffa[4], où se trouvait une garnison de værings et où il rend le dernier soupir, le 10 juillet 1103, après avoir prédit sa dernière heure et reçu les sacrements. Avant de mourir, il avait ordonné qu'on l'enterrât dans la principale église de la ville, prédisant, dit Saxo, « que l'île qui, jus« que-là, rejetait de son sein les morts qu'on y voulait ensevelir,

[1] Ce devait être, malgré le témoignage des Sagas, un autre saint Nicolas que l'évêque de Myrrha; car celui-ci reposait dans l'église de Saint-Jean, à Bari.

[2] Maintenant Slangerup (*Sélande*).

[3] Saxo, l. XII, éd. Müller, p. 613.

[4] Voir plus haut, p. 70. Les chroniqueurs norrains disent *Basta* ou *Beffa*. L'abbé Nikolas (1150), dans son traité géographique, dit en parlant de Chypre : « I Kipr er borg er Beffa heitir, thar er « Væríngjaseta, thar andadist Eiríkr « Danakonúngr Sveinsson, bródir Knúts « ens helga. » Jusqu'à présent on n'a point trouvé de trace du tombeau d'Érik dans les églises de Baffa. — Il est aussi question de Baffa dans les notes de voyage d'Alphonse, évêque de Jaën, qui, en 1371, accompagna sainte Brigitte à Jérusalem. (Imprimées à la suite de la *Chronique de Margaret*, édit. Benzelius, Upsal, 1710, in-4°.)

1103. « recevrait tranquillement ses restes et désormais aussi ceux des « autres; et, ajoute gravement le chroniqueur, le saint roi, « une fois enterré, fit cesser en effet la mauvaise volonté de « l'île [1]. » L'auteur anonyme de la vie de saint Knut raconte un peu différemment cette dernière circonstance : « Sentant, dit-il, « que son terme approchait, le grand roi prédit le jour où il « passerait dans une vie meilleure, et désigna le lieu où il vou- « lait être enseveli. Ceux qui l'entouraient, considérant ce qu'on « disait de la terre où ils étaient, affirmèrent au roi qu'on ne « pouvait y déposer personne. — La terre, répondit Érik, appar- « tient à Dieu; si mon corps est rejeté, enterrez-moi hors du « cimetière. — On fit selon sa volonté. Il mourut le jour qu'il « avait prédit, fut enterré au lieu qu'il avait marqué, et sa sé- « pulture demeura en paix. Miracle admirable! le lieu qui au- « paravant se refusait à conserver les morts, après que le corps « du roi y eut été déposé, cessa de rejeter ceux qu'on y mit dans « la suite. »

Mort de Botild à Jérusalem.

Les compagnons d'Érik continuèrent leur voyage sous les ordres de son fils, Érik Émund, et de la reine Botild. Ils abordèrent en Terre Sainte, et accomplirent jusqu'au bout leur pèlerinage. Mais pas plus qu'Érik, Botild ne devait revoir le sol natal. Elle mourut sur le mont des Oliviers en arrivant à Jérusalem, et fut enterrée dans l'église de Notre-Dame de la vallée de Josaphat [2], que les Moines Noirs, rétablis par Godefroy de

[1] Saxo, l. XII, éd. Müller, p. 614, et la *Vie de saint Knut*, ne sont pas les seuls à raconter cette légende. Wilbrand d'Oldenbourg qui, en 1211, visita l'île de Chypre, la rapporte presque dans les mêmes termes, mais en l'attribuant à sainte Hélène. Il en place la scène sur le « Mons Crucis », aujourd'hui *Stavro Vouni*. Voici ce qu'il en dit: « Invisor omnium bono- « rum diabolus colonos et habitatores « hujus terræ tanta infestavit malicia, « ut corpora suorum mortuorum, quæ « de die humo imposuerant, nocte de « sepulcris evelleret et ad penetralia « suorum charorum reportaret. Unde « ipsi indigenæ mortuos suos non po- « terant sepelire. Quorum cladem He- « lena Constantini mater, illic tum im- « perans, est miserata, et eamdem cru- « cem quam integram sicut hodie est, « a Hierosolyma secum apportaverat, « in prædicto monte collocavit, et sic « non solum hostes illos malignos a « terra, verum etiam ab inferiore, qui « carcer dæmonum putatur, potenter « expulit. » Wilbrandi *Peregrinatio*, éd. Laurent, p. 182.

[2] C'est Robert d'Elgin, *Vita sancti Kanuti* (SS. RR. Dan. IV, 257), qui

Bouillon, venaient de rebâtir, et où son tombeau paraît avoir existé dans la chapelle de Saint-Joseph, en face de celui de la reine Mélissende de Jérusalem. Comme son mari, elle vint bientôt en odeur de sainteté ; les Cypriotes obtinrent plusieurs miracles par leur intercession, et le Danemark les vénéra tous deux comme des saints jusqu'au temps de la Réforme. Botild, en particulier, substituée par la dévotion populaire à un martyr obscur, saint Botvid, eut des sanctuaires en Danemark : à Roeskild, à Tömmerby, diocèse d'Aalborg. En Suède même, où l'on croit qu'elle était née, une église fut élevée en son honneur dans un village de Vermland, qui porte son nom (Botilsäter) ; au-dessus de la porte occidentale de cette église, on voit encore un bas-relief en pierre qui paraît représenter la reine [1]. Enfin de nombreuses légendes et chansons populaires (*viser*) [2] perpétuèrent jusqu'à nos jours le souvenir [3] de cette royale et patiente victime du dévouement conjugal. 1103-1106.

Séjour d'Érik Emund en Terre Sainte (1103-1106). Flotte danoise à Joppé (1106).

Telle fut l'expédition d'Érik le Bon en Orient [4]. On voit que l'intention du saint roi était toute pacifique, et qu'il était venu chercher en Terre Sainte bien plutôt la rémission de ses péchés que des païens à pourfendre. Cependant il est difficile de considérer comme un simple pèlerinage ce voyage royal sur une flotte nombreuse, montée par trois mille hommes d'armes, et comme les compagnons d'Érik ne revinrent qu'en 1107 en Danemark, et qu'il est certain, d'autre part, que le roi de Jérusa-

donne ce renseignement. Voir *les Églises de Terre Sainte*, par le comte de Vogué, p. 312.

[2] Voir Afzelius, *Sagohäfder*, II, p. 31, 61, et le *Lexicon* de Thomée, au mot *Botilsäter* (canton de Näs, département de Carlstadt).

[3] Voir la jolie nouvelle de M[lle] Octavia Karlen, dans ses *Gotlandska Minnen*, 1861. Voir Sandvig, *Sanger af Ældsta tids Rum*, p. 10, 144 ; Bremer, *Erik Eyegod*, Copenh. 1817, in-8°.

[3] Ne serait-ce pas aussi à quelque lointain souvenir de la femme d'Érik le Bon qu'il faudrait rapporter le nom de Botild donné par toutes les chroniques anglaises du XIII[e] siècle à son arrière-petite-fille, la malheureuse Ingeburge, reine de France ?

[4] Voir sur le voyage d'Érik le Bon, *SS. RR. Danic.* I, 18, 22, 39, 58, 68, 120, 161, 174, 239, 252, 271, 369, 379, 387, 425 ; II, 159, 170, 208, 213, 361, 398, 429, 520, 559, 606. Alb. de Stade, p. 266 ; Helmoldus, I, ch. XLIX ; H. Corner, p. 486, 634 ; W. de Malmesbury, III, p. 107 ; Krantzius, *Dania*, p. 101 ; Saxo Gramm. I, XII ; Alberic. Novimon. *Chronicon*, p. 248, 265 ; Suhm, *Forbedringer*, p. 121, 138 ;

1106. lem ne dut pas dédaigner un pareil secours, on ne peut (malgré l'insuffisance des sources du Nord en cette occasion[1]) s'empêcher de rapprocher la présence en Terre Sainte de ces Danois d'un long récit d'Albert d'Aix[2] relatif à l'arrivée à Joppé, au printemps de 1106, d'une nombreuse flotte anglo-flamande, « qui « s'était grossie en chemin de contingents danois. » Il est évident d'abord que les vaisseaux qui avaient amené la reine Botild en Terre Sainte ne s'y trouvaient ni en 1103, ni en 1104-5, au temps des deux siéges de Saint-Jean-d'Acre; le premier (1103) ayant échoué faute d'un blocus par mer, « *quia rex Balduinus* « *navalem non habebat exercitum*[3]; » et la flotte qui fit réussir le second (mai 1104) étant uniquement composée de galères génoises. En outre, Albert d'Aix qui, parmi ces croisés de 1106, nomme à plusieurs reprises les *Danois,* nous donne de leurs navires une description qui s'accorde parfaitement avec celle des Sagas. Il nous les montre entrant à Acre ornés de voiles de soie pourpre et de pavillons multicolores, comme cinq ans après ceux du roi Sigurd de Norvége : le pieux empressement des pèlerins à venir adorer avant tout le tombeau du Christ, et l'enthousiasme avec lequel ils offrent leurs services au roi pour l'aider à conquérir Sidon, semblent empruntés également au récit norvégien de la croisade de Sigurd, tel que nous le rapporterons plus loin. « La septième année, dit Albert d'Aix, du règne du roi « Baudouin, une multitude considérable d'Anglais, montée sur « une flotte de sept mille de ces navires qu'on nomme *buzes,* et « à laquelle s'étaient joints des gens *du royaume des Danois*, de « Flandre et d'Anvers, abordèrent à Joppé et y firent halte jus« qu'à ce qu'ils eussent obtenu du roi l'autorisation d'aller en « paix faire leurs dévotions à Jérusalem. Les premiers et les « plus éloquents d'entre eux se rendirent donc vers le roi et lui

Idem, *Hist. af Danem.* V, p. 955, 130; Id. *Saml. Skrifter*, t. IV; Munch, *Norske Folk. Hist.* III, 539; enfin Resens, *Bibliotek*, XI, p. 312, où se trouve une mention bibliographique obscure relative au pèlerinage d'Érik : « Eric Egotiæ skildæ thermet losæ sin « Peregrimsfærd (?). »

[1] Krantz, *Dania*, p. 101, est le seul qui parle des exploits d'Erik Émund en Terre Sainte, sans citer ses sources.

[2] Alb. Aq. liv. X, ch. I-IV (Bong. p. 346-7).

[3] G. de Tyr, liv. X, ch. XXVI (Hist. des Crois., I, p. 440).

« dirent : « Honneur au roi en Jésus-Christ ! Soldats et chevaliers 1106.
« de la foi chrétienne, nous sommes venus avec l'aide de Dieu, « à travers la mer immense, du pays reculé des Anglais, des « Flamands et des *Danois*, pour adorer dans la Ville Sainte et « voir le sépulcre du Seigneur. Nous voilà donc implorant de ta « clémence que sous tes auspices nous puissions en paix monter « aux Lieux Saints, y prier et en revenir. » Le roi, accueillant « favorablement leur demande, leur donne une escorte d'hommes « d'armes qui les guident par des chemins sûrs, et les mènent, « sans qu'ils soient attaqués par les Infidèles, à Jérusalem et « aux autres lieux saints. Après avoir fait leurs dévotions dans « l'église du Saint Sépulcre, ils reviennent à Joppé ; ils y retrou- « vent le roi et, pleins de reconnaissance, lui offrent de l'aider « dans tout ce qu'il voudra leur commander. Le roi, les ayant « reçus avec bienveillance, ordonne de les loger convenable- « ment, mais demande, avant de leur répondre, à prendre con- « seil des grands du royaume et du seigneur patriarche, ne vou- « lant pas dépenser en tentatives stériles la bonne volonté des « pèlerins. Bientôt il réunit, à Rames, Hugues de Tibériade, « Gunfroy, qui commandait dans la tour de David, et les autres « chefs de l'armée, et leur demande conseil sur ce qu'il y avait « à faire de plus opportun en cette circonstance. » Le conseil ayant décidé qu'à cause de la présence de la flotte du Nord, qui permettait d'agir à la fois sur terre et sur mer, on attaquerait Sidon, l'une des villes qui se révoltaient le plus souvent contre les Latins, le roi ordonna à chacun de retourner chez soi pour s'armer et s'équiper en vue du siége. Puis il envoya aussitôt avertir les gens du Nord qu'il allait se rendre à Acre pour y faire préparer et en ramener des machines de guerre ; que, quant à eux, ils se tinssent à Joppé, prêts à venir, au premier signal, assiéger Sidon par mer : ils répondirent qu'ils étaient disposés à obéir au roi jusqu'à la mort. Le roi alla donc à Acre et passa quarante jours à faire préparer les machines de guerre. Mais l'expédition ne devait pas avoir d'autres résultats ; les Sidoniens, apprenant les préparatifs du roi, se rachetèrent secrètement au prix d'un talent par tête, et Hugues de Tibériade, qui devait commander le siége, ayant été surpris et tué par les Infidèles au retour d'une

1106. expédition tentée dans les environs de Damas, expédition d'où il revenait chargé de butin et de vivres pour les Latins, le roi Baudouin profita de ce contre-temps pour faire venir les pèlerins à Acre et les congédier sans leur révéler le secret de ses négociations avec les habitants de Sidon. « Les Danois, dit Albert « d'Aix, ayant connu la volonté royale, mirent à la voile et re« tournèrent dans leur pays[1]. » La flotte partie de Constantinople avec Érik faisait-elle partie de ces sept mille vaisseaux ou avait-elle déjà quitté la Terre Sainte? Aucun document historique ne nous l'apprend; mais nous savons qu'avant lui était arrivée en Orient une autre expédition partie du Nord, la première qui appartienne spécialement à l'histoire de Norvége et qui puisse mériter jusqu'à un certain point le nom de croisade[2].

Croisade norvégienne des Arnunges de Gizki (1102-1103).

Les hostilités perpétuelles qui caractérisent le règne de Magnús III, le Déchaux, venaient de cesser momentanément à la suite de la paix conclue (1100) à Kongchelle avec les Suédois, et du mariage de Magnús avec une fille de Suède, Margret Fredkolla[3]. Si l'esprit du roi de Norvége, naturellement peu porté à l'enthousiasme religieux, devait le laisser sourd aux grandes nouvelles qui arrivaient alors d'Orient jusque dans les pays scandinaves, il eût été extraordinaire que la liberté individuelle, qui était, sous la garantie de lois séculaires, le privilége de tout seigneur norvégien, n'entraînât pas sur les traces des premières armées de la Croix quelques-uns des barons du royaume. Si les Annales d'Islande, ainsi que nous l'avons vu, mentionnent la présence des Norvégiens, malgré les causes qui devaient les attacher à la défense du sol natal, parmi les troupes de Godefroy

[1] Alb. Aq. l. X (Bong. p. 348). C'est ce récit qui a été traduit par Hackluyt dans le 2e vol. de son recueil de voyages (Lond. 1600, in-fol.) sous le titre: *Voyage by sea of Englishmen, Danes and Flemings at Joppa.*

[2] Ni Foucher de Chartres, ni Guill. de Tyr, ne parlent de ce premier siége de Sidon. Un texte de la *Chronique de Saint-Bavon de Gand*, écrite en 1152, paraît être le seul témoignage latin qui vienne confirmer Albert d'Aix: « Balduinus rex Jerusalem Sydonem « obsidet, sed accepta pecunia obsidio« nem solvit. (*Chron. Sancti-Bavon.* « *Gandens.* ad. ann. 1107, ed. Smet. « Corp. Chron. Flandriæ, I. p. 573). » Ibn Giouzi en dit quelques mots (Bibl. des Crois. IV. p. 24).

[3] Fredkolla, fille de la paix.

de Bouillon, on doit penser qu'une fois la guerre finie et la paix 1102-1103.
conclue rien ne pouvait empêcher de partir pour les saints lieux ceux mêmes que leur devoir et leur haute position avait pu jusque-là retenir près du roi, surtout si quelque autre cause venait les forcer à un exil temporaire. Aussi ne doit-on pas s'étonner de voir l'histoire norvégienne placer précisément à cette époque le départ pour la Palestine d'une famille tout entière, l'une des plus puissantes du royaume, celle des Arnunges de Gizki (*Arnunga Ætt.*). La maison de Gizki, dont les ramifications innombrables couvraient le pays, dont les alliances s'étendaient aux souverains de Danemark, de Suède, de Norvége et d'Écosse, n'avait de rivale en noblesse et en gloire que la famille royale elle-même. L'origine des Arnunges se perdait dans la nuit du paganisme; le premier de tous, Finnvid, surnommé *Fundinn*, l'enfant trouvé, parce que, suivant la légende, on l'avait trouvé dans un nid d'aigle, enveloppé de langes de pourpre[1], avait été compagnon d'Harald Hárfagri. De Finnvid à Skopti, son septième descendant, les Arnunges n'avaient point cessé d'être les héros de l'histoire nationale et de mêler leur sang à celui des rois scandinaves. Au temps de Magnús, la gloire de la maison n'avait fait que s'accroître. Le vieux Skopti Ögmundarson, chef de la famille, résidait à Gizki[2], demeure princière élevée au temps de saint Olaf par Arni, son bisaïeul. Allié aux puissants jarls de Soli et de Bjarkey, Skopti était le propre neveu d'Harald le Sévère, et par conséquent cousin germain de Magnús III lui-même[3]. Sujet fidèle du roi, Skopti, sans vouloir jamais s'associer aux révoltes des hauts barons ses parents[4],

[1] Légende qui paraît être une réminiscence de Constantinople et des princes *Porphyrogénètes*. — Voir la généalogie des Arnunges dans la *Fagrskinna*, ch. ccxv (éd. de Christ. p. 146) et la dissertation de Munch dans les *Annaler for Nord. Oldk.*, 1846, p. 168.

[2] Gizki, aujourd'hui Giskö, petite île sur la côte ouest de la Norvége (par 62° 30′ de lat. N. Dép[t]. de Romsdal, arr[t]. de Sundmöer, canton d'Aalesund). Il ne reste plus de la résidence seigneuriale des Arnunges que la chapelle et les vestiges du port d'où est partie l'expédition. Voir Kraft, *Statistik af Norge*, V, p. 121. Ström, *Beskr. af Sundmöer*, II, 102. Lange, *Hist. af Gizki*. (Norsk Tidsk. f. Vid. og Litt, 1850, p. 39.)

[3] La grand'mère de Magnús, Thora de Gizki, deuxième femme d'Harald le Sévère, était tante de Skopti.

[4] Le beau-père de Skopti, Egill

1102-1103. avait toute sa vie combattu vaillamment auprès de Magnús. Ses trois fils, Finn, Ögmundr et Thórdr, tous trois « de grande bra- « voure et dans la fleur de leur âge, » ne le cédaient à leur père ni en loyauté, ni en courage. Finn et Thórdr avaient figuré au premier rang dans la dernière campagne de Magnús III aux Orcades, et pendant la guerre de Suède[1], seul de tous les barons, Finn avait osé accepter la périlleuse défense du château de Kvadingö[2], tandis que son frère Ögmundr, à la déroute de Foxerni[3], avait, au péril de ses jours, sauvé le roi en revêtant la casaque écarlate brodée de lions d'or qui désignait Magnús aux traits des Suédois. C'est entre le roi et ces fidèles serviteurs que s'alluma, pour une cause futile, une de ces grandes querelles dont les Sagas sont si peu avares. En temps de paix, les *Lendirmenn* ou hauts barons, que leur naissance égalait presque tous aux souverains, et qui d'ailleurs étaient unis entre eux par des liens étroits de parenté et d'intérêt, n'ayant plus dans leurs domaines respectifs d'aliment à leur ardeur guerrière, se plaisaient à troubler, par leur turbulence, l'exercice de l'autorité royale et à faire payer chèrement le concours qu'ils venaient de prêter ou pouvaient prêter encore en temps de guerre. Sous des rois faibles ou enfants, cette organisation toute féodale devait dégénérer en guerre civile; mais sous la main puissante d'un monarque aussi jaloux que Magnús des priviléges de la couronne, c'était aux barons de céder ou de quitter le pays, suivant la vieille loi qui, deux siècles auparavant, avait inondé l'Europe d'exilés normands. Il paraît que Skopti, qui vivait depuis un an retiré à Gizki et probablement entendait gouverner tout le Sunnmœri à sa guise, refusa de payer un impôt injuste, ou peut-être d'abandonner au roi un trésor trouvé en terre[4], quelque succession en déshérence qu'il s'était appropriée suivant la vieille coutume scandinave. Le roi, qui, s'appuyant sur les lois danoises réta-

Askelsson d'Aurland, avait été, dans les premiers temps du règne de Magnús, l'un des chefs de l'insurrection générale de l'aristocratie terrienne.

[1] Voir plus haut, p. 132.

[2] Kvadingö, aujourd'hui Kolansö, est une petite île fortifiée du lac Wener, entre Kunevik et Dalbosö.

[3] Aujourd'hui Lilla edet, sur le fleuve Götha.

[4] Le texte porte « à cause d'un *Danarfé*, » mot qui s'applique à toutes les aubaines royales, successions en déshérence, bris, trésors, etc., etc.

blies par lui-même[1], voulait faire un exemple sur un des barons 1102-1103.
les plus puissants du pays, entra, en apprenant le refus de Skopti, dans une si violente colère que le récit seul en fit trembler le vieux guerrier. Le roi était dans ses terres de Raumariki[2]; il ordonna à Skopti et à ses fils de comparaître devant lui. Ceux-ci ne s'y décidèrent qu'en hésitant, et encore, « l'un après « l'autre, pour ne point exposer d'un seul coup toute la famille « aux violences royales[3]. » C'est Skopti qui, le premier, va trouver Magnús et lui parle au nom des liens de parenté qui les unissent de si près; la Saga nous conserve son discours : « J'ai tou- « jours été, dit-il, ton ami et celui de ton père; tu dois com- « prendre que si ma demande était injuste je ne voudrais point « de querelle avec toi; d'ailleurs mes ancêtres parlent pour moi. « Comme eux, j'ai toujours voulu avoir envers chacun le droit « de mon côté. » Magnús ayant été sourd aux réclamations de Skopti, celui-ci revint tristement à Gizki et envoya son fils aîné, Finn, demander à son tour justice au roi. « J'espérais autrement « de toi, lui dit Finn, quand seul de tous les Norvégiens je con- « sentis à m'enfermer dans Kvadingö : souviens-toi que sans la « clémence du roi Ingi, j'y aurais perdu la vie, et que plus d'un « estime que j'y ai perdu l'honneur. » Après Finn, c'est Ögmundr le cadet qui vient faire appel à la loyauté du roi qu'il a sauvé. « Ce que je demande, lui dit le roi, j'y tiens, et je ne vois là « d'inouï que ton impudence. » « Roi, répond Ögmundr, tu es « assez puissant pour nous dépouiller injustement suivant le « vieux proverbe : Peu ou point, voilà le loyer des sauveurs[4]. « Mais je te jure désormais que, ni moi, ni mon père, ni mes « frères, pour peu qu'ils ne soient point sourds à mes conseils, « ne te serviront à quelque prix que ce soit. » Ögmundr revient à Gizki, et aussitôt le père et les trois fils délibèrent sur ce qu'ils ont à faire pour échapper à la colère du roi. L'exil volontaire (pour un temps au moins), tel qu'y avaient tant de fois recouru les vieux Vikings, leur parut le plus sage. Mais le temps des pi-

[1] Voir plus loin, chap. IV.

[2] Le Raumariki fait partie aujourd'hui de la Suède : c'est le gouvernement de Båhus.

[3] *Magnúss Saga Berfœtta*, ch. XXXVIII (Fornm. Sögur, VII, 64).

[4] « Margir launi illu lífgjöfina eda « eingu. » (*Magnúss Saga*, l. c.)

1102-1103. rateries en Europe était passé; Sigurd, le fils de Magnús, régnait paisiblement sur les Orcades et les Hébrides, ce champ de bataille toujours ouvert aux navires du Nord. D'ailleurs l'écho des grands faits d'armes de l'Orient retentissait de plus en plus en Norvége. Le vieux Skopti[1] ne pouvait mieux employer le temps de son exil qu'en allant rejoindre en Terre Sainte ceux de ses compatriotes qui, perdus dans la foule des croisés d'Occident, venaient de lui montrer la route. D'Allemagne partaient presque chaque année de nouveaux croisés. Il est probable, d'ailleurs, qu'on n'ignorait pas en Norvége que les Scandinaves avaient pris part à la prise de Nicée et d'Antioche. Les Arnunges équipent donc cinq grands vaisseaux et les remplissent de guerriers; leurs vassaux du Sunnmœri veulent suivre le sort du vieillard exilé, et, en août 1102, la petite flotte quitte Gizki, où ne resta que le dernier fils de Skopti, Pål, encore en bas âge, qui devait perpétuer la race des Arnunges. En automne, les Arnunges abordent en Flandre et y passent l'hiver; puis, au printemps de 1103, ils remettent à la voile, côtoient la France, et passent le détroit de Gibraltar. L'auteur d'une rédaction postérieure de la Saga (*Hrokkinskinna*), ajoute « que c'était la première fois qu'un navire nor« végien franchissait le détroit, et que ce hardi voyage jeta sur « le nom de Skopti et de ses fils un renom immortel[2] ». On a voulu même voir dans le nom islandais « *Njörvasund* » du détroit de Gibraltar, la reproduction du nom d'un petit détroit norvégien voisin de Gizki[3] : nous avons vu ce que cette assertion avait d'exact. Toujours est-il que les Arnunges arrivèrent à Rome en été, et que Skopti y mourut de vieillesse et de chagrin. Les trois fils eurent le sort de leur père; ils périrent tous en route, et Thórdr, le dernier, en Sicile. La Saga ne dit point s'ils moururent de maladie ou dans quelque expédition contre les infidèles, au service des comtes de Sicile, qui étaient toujours en guerre contre les Sarrasins. On sait seulement que leurs compagnons,

[1] Voir Munch, III, p. 539, qui fait remarquer que le père de Skopti était cousin germain, par Erlingr Skjalgsson, de l'hypothétique Suénon, dont il aurait pu vouloir aller venger la mort.

[2] « Thát er sögu manna at Skopti hafi « fyrstr siglt Nörfasund nordmanna, ok « vard sù ferd hin frægsta. » *Magnúss Saga Berfœtta*, ch. LXXXIII. (Fornm. Sögur, VII, p. 65.)

[3] *Nörfisund* entre l'île de Norfi et le continent, à 6 kil. de Gizki.

commandés par le chef inconnu[1] du cinquième navire, arrivèrent en Palestine et y restèrent jusqu'en août 1103; qu'ils revinrent, les uns par Rome, les autres par Constantinople, où quelques-uns prirent du service à la cour byzantine; que ceux-là, à leur retour en Norvége, en automne de la même année, assistèrent à l'élection des fils de Magnús, et que leurs récits ne contribuèrent pas peu, dit la Saga[2], à décider l'aîné des nouveaux rois, Sigurd, à partir en personne pour la croisade. Voilà tout ce que nous apprennent les sources locales sur la première expédition armée des Norvégiens en Terre Sainte. Elle était encore trop peu importante pour que les chroniqueurs latins de Palestine en fissent une mention spéciale; d'ailleurs, l'hivernage des Arnunges en Flandre avait dû mêler à leur petite armée un certain nombre de Flamands, alors si enthousiastes pour la guerre sainte, et dont la nationalité, plus connue des croisés francs, devait en tous cas effacer dans les chroniques occidentales celle des chefs mêmes de l'expédition. La croisade des Arnunges n'en est pas moins, quelque arides que soient les textes où l'on en peut puiser le récit, une preuve curieuse des ressources que les marins du Nord trouvaient dans l'esprit d'aventures qui les animait. Au temps où des chevaliers bardés de fer rencontraient, avant d'avoir atteint le but de leur pèlerinage, une mort inutile et obscure, dans les déserts de l'Asie Mineure, une poignée d'hommes accomplissaient, sains et saufs, le même voyage, et après avoir fait deux mille lieues sur des barques à peine pontées revenaient sans accident dans leur lointaine patrie, hardis avant-coureurs de la grande croisade qui, sur leurs récits enthousiastes, allait s'armer en Norvége. 1102-1103.

[1] Probablement quelque seigneur des maisons de Sogn et d'Aurland, voisines et parentes des Arnunges et compromises dans la rébellion féodale.

[2] *Sigurdar Saga Jórsalafara*, ch. I (Fornm. Sög. VII, p. 75).

CHAPITRE IV.

Croisade de Sigurd I, le Hiérosolymitain, roi de Norvége, 1106-1112. — Mort de Magnús III le Déchaux, roi de Norvége ; élection de ses trois fils, Eysteinn I, Sigurd I et Olaf IV l'Enfant. — Préparatifs de la croisade, 1104-1106 ; abolition des impôts. — Départ des croisés, 1107 (automne). 1er hivernage (à Londres). — 2me hivernage (en Galice) ; combats en Portugal. — Expédition dans les Baléares. — Séjour en Pouille. — Sigurd donne au duc Roger le titre de roi, décembre 1110. — Arrivée des croisés en Palestine. — Entrevue de Sigurd et de Baudouin. — Assises solennelles. Sigurd obtient un morceau de la vraie croix.—Siége et prise de Sidon (19 septembre-19 décembre 1110).—Siége de Tyr. — Départ de Sigurd pour Constantinople. Arrivée à la cour d'Alexis Comnène. — Réception des croisés. — Jeux de l'hippodrome (*Padreimsleikar*). — Présents mutuels du roi et de l'empereur. Dragon du roi. — Retour de Sigurd par l'Allemagne. — Fêtes d'Heidaby. Sigurd épouse Malmfrid de Russie. — Arrivée de Sigurd en Norvége. Réception que lui fait Eysteinn. — Fin du règne de Sigurd. Il devient fou. — Renommée de Sigurd. Ses skaldes.

Nous voici arrivés à la date la plus mémorable de l'histoire des croisades scandinaves. A la petite expédition des Arnunges nous allons en voir succéder une autre, qui, par le soin et le temps mis à la préparer, par le haut rang de son chef, par les aventures qui la signalent, enfin par le succès qui la couronne, occupe la première place parmi les *Jórsalaferd*. — C'est la croisade de Sigurd I le Hiérosolymitain, roi de Norvége. Nombreuses sont les sources où se peut puiser le récit de cet épisode de l'histoire norvégienne. Dès l'origine, un renom immense entoure le royal héros de l'expédition : il devient promptement un des personnages les plus populaires des traditions

1103. locales; tout ce qui se rapporte à son caractère, à ses aventures, est religieusement conservé par ses contemporains, et tandis qu'un silence complet règne dans les chroniques du Nord sur les exploits des plus fameux Vikings du IXe siècle, tandis que souvent, au XIIIe et au XIVe, les annalistes scandinaves se contentent pour les expéditions en Terre Sainte de renvoyer à des récits obscurs, aujourd'hui perdus, la Saga de Sigurd le Hiérosolymitain, perpétuée par l'orgueil national, échappe tout entière à l'oubli où tant d'autres sont ensevelies, en sorte qu'il est permis d'affirmer que l'histoire de Norvége n'offre point de figure plus vivante, de récit mieux marqué au sceau d'une véritable authenticité. De plus, en cette occasion, le témoignage des chroniques du Nord se trouve confirmé explicitement par plusieurs textes occidentaux d'une certaine étendue. Pour ne parler que des plus importants, deux chroniqueurs anglais contemporains, Guillaume de Malmesbury et Orderik Vital, un témoin oculaire, Foucher de Chartres, enfin Albert d'Aix, Guillaume de Tyr et les paraphrases française et espagnole de ce dernier, parlent tous de la croisade du prince norvégien, et si les écrivains byzantins ne nous apprennent rien sur le séjour de Sigurd à Constantinople, il est permis d'attribuer ce fait à la même cause qui faisait passer sous silence à Anne Comnène[1], par excès de purisme ou dédain impérial, les noms des chefs barbares accueillis tour à tour par Alexis, son père.

Mort de Magnús III le Déchaux, roi de Norvége. Élection de ses trois fils, Eysteinn I, Sigurd I et Olaf IV l'enfant.

C'est à l'année même de l'avénement de Sigurd que les Sagas font remonter l'idée de la croisade et le commencement des préparatifs qu'elle nécessitait. Magnús III le Déchaux venait de mourir sur le champ de bataille d'Ulster, en Irlande (24 août 1103). Sigurd, son fils préféré, qui depuis 1099 régnait, malgré

[1] On a souvent cité le texte d'Anne Comnène : « Τὰς δὲ τῶν ἡγεμόνων κλήσεις « καὶ προθυμουμένη περ ἐξειπεῖν, οὐ βού- « λομαι· ναρκᾷ γάρ μοι ὁ λόγος· τὸ μέν τοι « βαρβαρικὰς φωνὰς ἀπαγγέλλειν ἀδυνα- « τούση διὰ τὸ ἄναρθρον· τὸ δέ τι καὶ πρὸς « τὸ πλῆθος ἐκείνων ἀποβλεπούση, καὶ ἵνα « τι τοσούτου πλήθους κλήσεις ἀπαριθμεῖ- « σθαι πειρώμεθα, οὓς καὶ οἱ τότε παρόντες « ἀκηδίας ἐπληροῦντο ὁρῶντες. » (Ann. Comn. X. Éd. Paris, p. 299-300.) Il faut cependant ajouter que, plus haut, p. 299, la princesse, à propos des croisés qui arrivent successivement après Godefroi, parle de leurs *rois !* (« ἀναρίθμητον πλῆθος « μετὰ τῶν ἀγαγόντων αὐτοῖς ἡγεμόνων « ῥηγῶν.. ») : et que ces rois pourraient bien être Érik et Sigurd (?).

son jeune âge, sur l'Écosse scandinave[1], sous la tutelle du comte Hákon Pálsson[2], rassemble, aux Orcades, les restes de l'armée de son père et fait voile pour la Norvége, abandonnant son royaume insulaire et sa femme Bjadmuin, fille du roi irlandais Muirkertach. Au mois d'octobre, les fugitifs abordent à Trondhjem, et l'assemblée nationale de Gula (*Gulathing*), pour éviter un conflit entre Sigurd, déjà revêtu du titre royal, et Eysteinn, son aîné, élit rois simultanément les trois fils reconnus[3] de Magnús, Eysteinn I, Sigurd I et Olaf IV l'Enfant. Eysteinn n'avait que quatorze ans, Sigurd treize, et Olaf trois seulement. C'était la première fois qu'on voyait la couronne portée, sans division de territoire, par trois têtes ensemble. Les trois princes devaient gouverner d'un commun accord. Seuls, les revenus domaniaux, divisés en trois parts, ceux du nord pour Eysteinn, ceux de l'ouest pour Olaf, ceux du sud pour Sigurd, devaient rester distincts; les biens dévolus à Olaf demeurant jusqu'à sa majorité sous la tutelle administrative de ses deux frères. 1103.

C'est à la cour jeune et brillante de ces trois rois presque enfants qu'arrivaient coup sur coup les récits des compagnons des Arnunges, les bruits de la grande croisade, et, comme dit l'auteur anonyme de l'*Estoire d'Eracles,* « la novelle de la terre « d'Outremer, qui einssint avoit été conquise et où l'on guerreoit « les ennemis Nostre Seingneur »[4]. Le voyage triomphal d'Érik le Bon et les honneurs rendus au saint roi par Alexis n'étaient pas peu faits d'ailleurs pour exciter l'émulation de jeunes princes rompus, dès leur berceau, aux dangers des expéditions maritimes par les nombreuses guerres de Magnús III. Les dernières édi-

[1] Emmené en 1094 par son père dans les Orcades, Sigurd en avait été nommé roi en 1099 et avait épousé Bjadmuin en 1100.

[2] Voir pour Hákon le chapitre suivant.

[3] Des deux autres fils de Sigurd, le premier, Harald, ne fut reconnu que plus tard; le deuxième, Sigurd Mauclerc, ne put jamais y parvenir. Tous étaient illégitimes : Eysteinn était né d'une mère inconnue; Sigurd, de Thora de Vik; et Olaf, de Sigrid de Vik, sa sœur.

[4] *Estoire de Eracles*, l. XI, ch. XIV (Hist. des Crois. I, p. 476). La *Conquista de Ultramar* (version espagnole de Guillaume de Tyr) dit la même chose : « Non « tardo mucho despues que las nuevas « sonaron por todo el mundo en cómo « los cristianos de Ultramar conquirie- « ron é guerrearon los enimigos de la « fé. Mas cuando lo saperion en Occi- « dente, en la tierra de Norvega, etc., « etc. » (*Conq. de Ultramar*, l. III, ch. CXIII, p. 304.)

1103. tions[1] de la Saga de Sigurd donnent cependant pour cause, à la croisade qui allait s'armer, l'appât des richesses rapportées de Byzance par les compagnons des Arnunges. Mais la conduite même de Sigurd à Constantinople, les ressources considérables laissées par le feu roi et les habitudes aristocratiques qui commençaient à s'introduire dans la noblesse norvégienne, contredisent complétement cette supposition. Il est plus vraisemblable de croire que le désir d'égaler la renommée d'Érik le Bon et de se signaler par de lointains faits d'armes ont dû être le mobile le plus puissant de Sigurd. C'est d'ailleurs ce qu'affirme le vieux texte de la Saga (*Morkinskinna*), dont les versions française et espagnole de Guillaume de Tyr confirment du reste l'assertion[2] : « Au commencement, dit-elle, alors que les trois « frères régnaient ensemble, et plus tôt qu'on ne s'y attendait, « Sigurd conçut le désir d'aller à Jérusalem, et en fit le vœu « après avoir pris conseil de son frère et de ses meilleurs hom- « mes (pour s'acquérir la miséricorde divine et une bonne re- « nommée) »[3]. D'ailleurs, après la mort du feu roi, l'aristocratie terrienne, laissée dans l'ombre par le despotisme militaire de Magnús III, avait relevé la tête; les anciens partisans du rebelle Steigar Thórir[4] et les clients de la maison de Soli étaient rentrés en grâce, et le roi Eysteinn venait d'épouser la propre fille de Thórir. Le pays était tranquille et riche, et rien ne s'opposait à ce que l'armée et les hauts barons allassent dépenser au loin une bravoure qu'ils auraient pu consumer en Norvége dans des guerres civiles interminables. Aussi ne doit-on point s'étonner de la popularité que, dès l'abord, paraissent avoir eue les projets de Sigurd; ses plus vieux, ses plus sages conseillers l'encouragèrent dans ses desseins et l'expédition qui se prépara prit bientôt un caractère éminemment national.

[1] *Hryggjar Stykki, Hrokkinskinna, Heimskringla*. (Voir Munch, *Norsk. Folk. Hist*. III, p. 563 et suiv.)

[2] *Estoire d'Eracles*, l. c. *La Conq. de Ultramar*, l. c.

[3] « En i furstu er their brauthr sitia i « riki thrir, Austeinn og Sigurthr og « Olafr, tha fusir Sigurthr at ferthasc « or landi til Jórsala meth rathe brau- « thra sinna oc bautthо manna i lan- « dino : en at caupa ser Guths miscun « oc vinsæld vith althutho. (*Morkinskinna*, fol. 25. *Agrip.*, ch. xxxxv, Ant. Russes, II, 89.)

[4] Voir plus haut, p. 167.

1104-1106. Préparatifs de la Croisade. Abolition des impôts.

Le plan de la croisade avait été arrêté par les deux rois pendant l'hiver de 1104. Mais un temps assez long s'écoula dans les préparatifs d'une expédition aussi lointaine. Les Norvégiens étaient avant tout un peuple libre, et il fallait que les rois, quelque assurés qu'ils fussent des sentiments de leurs sujets, fissent directement appel à la bonne volonté du peuple pour en tirer les hommes et les subsides nécessaires à l'armement d'une flotte considérable. C'est ce résultat qu'ils obtinrent en principe dans leur voyage d'hommage[1], mais il fallut encore quatre années entières, tant pour achever les préparatifs de l'expédition que pour permettre à Sigurd, si précoce[2] que fût sa bravoure, d'atteindre un âge suffisant pour commander avec autorité et diriger personnellement la croisade. Il fut convenu entre Sigurd et Eysteinn que ce dernier, plus versé dans les lois du pays, et d'un caractère plus pacifique, resterait en Norvége pour gouverner en l'absence du premier, tout en contribuant de ses deniers aux frais de l'expédition. « Pour se concilier la faveur de Dieu « et du peuple, les deux frères commencèrent, dit l'Agrip[3], par « abroger les servitudes, les redevances trop lourdes et les « charges imposées au pays par des rois avares. » Les jeunes princes, qui n'avaient point l'autorité de l'impétueux Magnús III, rendirent ainsi au peuple les libertés antiques, confisquées en 1030 par le roi danois Svein Alfifuson, rendues partiellement en 1040 par Magnús le Bon, et en 1094 par Hákon Ier Thorisfóstri, mais supprimées de nouveau en 1095 par Magnús III, en punition de la révolte de Steigar Thórir[4]. Cette restitution des anciens priviléges devait, ce qui arriva en effet, attirer aux rois l'affection du peuple et aussi exciter un grand nombre de volontaires à venir se joindre à Sigurd, les croisés étant l'objet de

[1] Voir plus haut, p. 125.

[2] A l'âge de 10 ans, il portait les armes, à 12 il combattait à côté de son père.

[3] « Tha toko their aller brauthr af « athianar ok ananther ok illar alaugor, « er freker konungar ok jarlar haufdo « lagt a luthinn. » *Agrip.*, ch. XLV. (Fornm. Sög. X, p. 416.) La Morkinskinna dit la même chose en termes encore plus formels.

[4] Voir Munch *Norsk. Folkets Hist.* III, p. 568, qui a consacré tout un chapitre à l'abolition de ces lois, dont le texte se trouve dans les vieux codes de Frostathing et de Gulathing. *Frostathingslög*, XVI. *Gulathingslög*, XLVIII. (Norges Gamle Love, I, p. 58, 257.)

1104-1106. concessions plus larges encore que le reste du peuple[1]. De toutes les lois danoises, Sigurd n'en conserva que deux qui étaient indispensables à l'exécution de ses projets et qui d'ailleurs s'adaptaient parfaitement aux ressources et aux habitudes du peuple norvégien : la première, en exigeant le service militaire local dans la proportion d'un septième des habitants mâles, laissait dans le pays une force suffisante pour le défendre en l'absence du roi, et la seconde, sorte d'*inscription maritime,* alors inconnue dans le reste de l'Europe, permettait au roi de réunir sans frais une flotte aussi considérable que celles dont le loyer épuisait, dans les ports du midi de l'Europe, les ressources des croisés latins, honteusement rançonnés par les avides marchands de Venise et de Gênes. Les préparatifs furent terminés vers l'été de 1107. La flotte se composait de soixante[2] vaisseaux de grande taille, solidement construits, armés en guerre et pourvus de vivres et de munitions. Les volontaires avaient été choisis avec soin; on n'avait pris que des guerriers éprouvés ou des gens « qui eussent déjà fait le voyage ». Ils étaient dix mille et parmi eux « un grand nombre de *Lendirmenn* » ou hauts barons. La Saga de Sigurd n'en nomme aucun; on sait seulement que c'étaient, pour la plupart, des soldats vieillis dans les guerres interminables du feu roi. D'autres documents historiques nous ont conservé les noms de trois d'entre eux, qui d'ailleurs n'appartenaient pas à l'élite de l'armée : un Norvégien, Aslák, surnommé Háni, ou le Coq, dont nous parlerons plus loin, et deux Islandais, l'un Arni Fjöruskeiv, dont le nom revient souvent dans la Saga des Sturlungues[3], mais qui ne s'était point acquis un très-brillant renom de bravoure; l'autre, Hámundr Thorvaldsson de Vatnsfjord, d'une puissante famille islandaise, et petit-fils du célèbre Halldórr Snorrason, le scalde d'Harald le Sévère; Arni et Hámundr

[1] « A tous ceux qui iront à l'étranger « avec nous (Ollum their mönnum er « her eru i utgerdum med oss.) »

[2] C'est le chiffre donné par les Sagas et par Ibn el-Athir (Hist. Arabes des Crois., I, p. 275), Ibn Khaldoun (éd. Tornberg, p. 71), Foucher de Chartres, la *Chron. de Saint-Bavon* et Sicardi de Crémone. Albert d'Aix ne parle que de 40 *Buzes* (probablement par une faute de copiste *xl*, au lieu de *lx*), et Olivier le Scholastique (cité plus loin et répété par Marino Sanudo), que de 55.

[3] *Sturlunga Saga* I, 10 (*Island. Sögur* I, 329. *Fjöruskeiv*, vagabond du rivage).

s'étaient associés et montaient un navire équipé à frais communs. Enfin on a tout lieu de croire que l'un des trois skaldes du roi, Halldórr, surnommé *Skvaldri* ou le Bavard, était également au nombre des croisés. Les vaisseaux s'assemblèrent en Hördaland et probablement à Bergen, fondée[1] depuis plus d'un siècle, et dont la prospérité commençait à se développer. Eysteinn accompagna Sigurd jusqu'à son navire. La Saga met dans la bouche des deux frères de touchants adieux. « Ce voyage, « ô mon frère, a été préparé, dit Sigurd, par tes soins et à tes « frais; aussi me faudra-t-il faire en sorte de réussir pleinement, « afin qu'il nous acquière à tous deux un grand renom sur terre « et de grands mérites auprès de Dieu. » « Tu réussiras, mon « frère, reprit Eysteinn, car tu promets d'être un homme brave « et généreux en toutes choses; pour moi, en ton absence, je « m'efforcerai de mener avec prudence les affaires de *notre* « royaume. » 1106-1108.

Départ des Croisés (1107, automne). 1er hivernage (à Londres).

C'est en automne que la flotte quitta définitivement Bergen et cingla droit vers Londres. Henri Mauclerc, roi d'Angleterre, avait été l'ennemi de Magnús III; mais depuis un an, affermi sur son trône par l'emprisonnement du duc Robert, son frère (1106), il n'avait pas fort à redouter les vengeances d'un roi enfant. D'ailleurs Sigurd, qui venait en ami, commença par jurer à Henri une paix solennelle[2]. En retour, Henri le reçut magnifiquement[3] et le retint tout l'hiver. Ce ne fut qu'au printemps que Sigurd se remit en route, après avoir libéralement prodigué ses trésors aux églises d'Angleterre. A peine sorti du Pas de Calais, la flotte norvégienne essuie une tempête épouvantable et l'un des vaisseaux se perd sur les récifs d'Aurigny[4]; puis, le

[1] En 1007, par Olaf Kyrri.

[2] Guill. de Malmesbury, V, ch. CLX (éd. Savile, p. 639). Malmesbury, qui vit alors Sigurd, dit de lui : « Primo ævi « erat processu, fortissimis conferendus. » Cf. *Anglo-Saxon Chronicle*, ad ann. 1108 (I, p. 358, II, p. 210).

[3] La cour d'Henri était d'autant plus brillante que tout son luxe venait des trésors de Magnús III, — plus de vingt mille livres pesant d'argent et autres objets précieux, — extorqués par Henri à un marchand de Lincoln qui les avait en dépôt.

[4] Munch (*Norske Folkets Hist.* III, p. 571, note) établit très-savamment le lieu exact de ce désastre qui, du reste, fut le seul de l'expédition.

1108-1109. vent favorable ayant soufflé de nouveau, Sigurd continue à côtoyer la France en abordant de temps en temps. Il paraît que cette partie du voyage prit un certain temps à Sigurd, car ce ne fut qu'en automne qu'il aborda en Galice, probablement au Ferrol, rendez-vous ordinaire des pèlerins qui se rendaient à Compostelle, car la Galice, longtemps le théâtre des déprédations des Vikings, était devenue une Terre Sainte, la terre de saint Jacques (*Jakobsland*)[1], et commençait à être fréquentée par de nombreux pèlerins.

2e hivernage (en Galice). Combats en Portugal.

L'hiver approchait; le roi résolut de le passer là, et convint avec le comte ou duc qui gouvernait la province pour le roi de Castille, qu'on ouvrirait un marché où les Norvégiens pussent, à prix d'argent, s'approvisionner de tout ce qui leur manquait, à condition de respecter les biens des indigènes. Cela dura jusqu'à Noël; mais la Galice était stérile et ruinée par les pillages des Arabes et les guerres féodales; une grande disette se fit sentir dans le camp norvégien, le comte refusait d'envoyer des vivres sur le marché. Alors Sigurd, sans autre préambule, attaque le château du comte, qui, faute de garnison, lâche pied et prend la fuite. On trouve dans le château des vivres de toutes sortes et un immense butin qu'on porte aux navires. Après ce coup de main, Sigurd n'avait plus qu'à lever l'ancre; la flotte norvégienne se dirige donc sur Lisbonne et, en chemin, rencontre, courant la mer, soixante-dix trirèmes arabes, « navires « d'une grandeur énorme et d'abordage périlleux »; Sigurd les attaque et en prend huit chargées de richesses. La première ville où il arrive ensuite est Cintra (*Sintre*) qui, retombée l'année d'avant, ainsi que Lisbonne et Santarem, entre les mains des Maures[2], était devenue un repaire de brigands et la terreur des chrétiens d'alentour. Sigurd assiége le château et massacre jusqu'au dernier les païens qui se trouvaient dedans, parce

[1] Voir Werlauff, *Bekjendskab der Pyrenaiske Halvön* (Soc. des Ant. du Nord, 1836); Mooyer, *Einfälle der Norm. in der Pyren. halbinsel.* (Minden, 1844, in-8°), et plus haut, p. 74.

[2] Dès 1093, ces trois villes avaient été enlevées aux Musulmans. Voir Hercolano, *Historia de Portugal*, I, p. 217. Rien de difficile, d'ailleurs, comme d'établir la concordance chronologique des Sagas avec les sources portugaises et arabes.

qu'aucun ne voulait recevoir le baptême : « il fit là, dit le chro- 1109.
« niqueur, un grand butin et mérita, en outre, par ce fait « d'armes, la reconnaissance de toute la chrétienté. » De Cintra, Sigurd se dirige sur Lisbonne, où la Saga place la frontière musulmane : « Lisbonne, dit-elle, est située en Espagne, pays mi-« chrétien, mi-païen, et marque la limite des deux peuples, car « par delà tout est païen. » La future capitale du Portugal subit une attaque des Norvégiens, mais ils ne peuvent emporter qu'un château (*borg*), qui probablement défendait la ville, et qu'ils abandonnent, après y avoir trouvé des richesses considérables. De Lisbonne, Sigurd, « après avoir longé la côte ouest de l'Es-« pagne païenne, » vient attaquer et emporte la ville forte d'Alkassir [1], dans les Algarves. Alkassir fut mise à sac « et il se passa « des choses qui firent pleurer le sang aux femmes païennes; « tout ce qui ne put se sauver fut massacré, » et les campagnes environnantes, mises à feu et à sang. On voit que Sigurd s'exerçait bravement en Espagne à la guerre contre les Sarrasins, auxquels d'ailleurs l'aspect farouche et les cris de guerre des gens du Nord inspiraient une profonde terreur. Le passage solennel des croisés par le détroit de Gibraltar est signalé par une nouvelle victoire navale remportée sur une flotte de pirates musulmans, victoire que chanta ainsi le skalde Halldor :

« Tu n'as pas craint d'aller vers l'Est
« Rougir ton glaive : Dieu t'a aidé :
« Voici qu'à Njörvarsund accourt l'aigle
« Pour se repaître de nouvelles proies [2]. »

Expédition dans les Baléares

La flotte arrive ensuite, après avoir dépassé le Maroc, à Formentera [3], l'une des Baléares, repaire de pirates nègres et sar-

[1] Autant de commentateurs du Nord, autant d'hypothèses sur la position d'*Alkassir*, dont on a fait successivement Algésiras, Alcacer do Sal, Alcazar de Fez, Aljesur d'Algarve. Ce n'était peut-être qu'une ville, défendue par un château fort, *al-kasr*, mot que la Saga prend pour un nom propre; ou encore un port quelconque situé sur la côte de la province d'*Al-Kashr* (Algarve septentrionale). Cependant Alcacer do Sal répond assez bien à l'Alkassir des Sagas.

[2] « Treystuzt egg fyrir austan
« Ydr tjodi Gud! rjoda
« Näskari fló nyra
« Njörvasund til unda. »

(*Utfarardrápa Halldors Skvaldri* : Fornm. Sög., VII, p. 81.)

[3] La Saga dit *Serkland*, terre des Sarrasins ; aussi ce nom peut-il aussi bien s'appliquer à l'Andalousie qu'au Maroc.

1109. rasins (*Blámenn ok Serkir*). Ces brigands, à l'apparition des vaisseaux norvégiens, s'étaient fortifiés dans un antre fermé d'un mur de pierre, où ils accumulaient depuis longtemps le butin ramassé sur les côtes voisines. Sigurd débarque dans l'île. L'antre s'ouvrait dans la paroi d'une falaise taillée à pic; un sentier périlleux menait au mur; derrière, une foule de Blámenn, armés de pierres et de traits, défiaient les assaillants et les raillaient de leur couardise, agitant au-dessus du mur des étoffes précieuses et des objets d'or et d'argent. Sigurd, n'osant pas tenter l'assaut, fait porter sur le haut de la falaise deux barques, les fait entourer de fortes cordes, remplir d'archers et de traits, descendre en face de l'antre et au-dessus du mur. Les archers, dominant les brigands, lancent sur eux une telle grêle de projectiles, qu'ils sont forcés de se réfugier au fond de l'antre, car « ils étaient mal pourvus d'armes défensives ». Alors, avec le reste de ses soldats, Sigurd monte à l'assaut, escalade le mur et entre dans la caverne[1]. Les brigands se retirent derrière un second retranchement, qui partageait l'antre en deux, et se défendent vaillamment. Alors le roi fait apporter une grande quantité de bois vert et y met le feu. Les brigands perdent la vie, qui dans les flammes, qui sous le fer des Norvégiens[2]. « De toute l'expédition, c'est là qu'on fit le plus grand butin. » De Formentera, Sigurd va ravager Iviça, où il remporta, dit la drápa, sa septième victoire sur les Sarrasins, puis Minorque *la Verte*, qui est le théâtre de la huitième, et enfin, suivant le témoignage de Guillaume de Malmesbury et de la *Conquista de Ultramar*, Majorque[3], la plus grande des Baléares. Guillaume de Malmesbury[4] ajoute que Sigurd abandonna les îles conquises au comte Guillaume V de Montpellier, qui venait pour la seconde fois (1107) de faire le voyage de Terre Sainte.

[1] Diodore de Sicile, XIII, ch. XL, parle de ces cavernes habitées par les insulaires de Formentera.

[2]

« *Illr vardr heimr í helli*	« L'antre résonne de cris horribles :
« *Lífs baud enn tha er unnut*	« C'est le carnage derrière
« *Aftig gammall vigi*	« Le vieux rempart écroulé.
« *Kvöl beid öld í eldi*	« Une douleur cruelle, dans les flammes,
« *Usæl djófuls thrælum.* »	« Fait se tordre les serviteurs du diable. »

(*Utfarardrápa* Fornm. Sögur, VII, p. 84.)

[3] *La Conq. de Ultramar, l. c.*

[4] Will. Malm. V, ch. CDX, p. 630.

L'expédition que ce même Guillaume V fit en août 1114 dans les Baléares avec l'aide du comte de Barcelone, des Pisans et des Génois, eut sans doute pour but d'assurer la soumission complète de cet archipel[1]. 1109.

Séjour en Pouille.

De Majorque, le désir de visiter, comme Skopti, le tombeau des Apôtres, ou peut-être simplement le vent et les courants, poussèrent Sigurd vers l'Italie. Il aborda sur la côte occidentale, probablement à Amalfi ou à Naples. Toujours est-il qu'il s'arrêta quelque temps à la cour de Roger II Bursa, duc de Pouille et de Calabre[2]. Roger Bursa était d'extraction normande, petit-fils de Tancrède de Hauteville, dont les romanesques conquêtes étaient célèbres en Norvége; il s'était emparé du duché de Pouille au détriment de son frère, Bohémond, et avec l'aide de Roger Ier, comte de Sicile, son oncle. Au moment où Sigurd abordait en Italie tout concourait à ce que le duc de Pouille lui fit un brillant accueil. Un enfant, Roger II, fils de Roger Ier, régnait en Sicile sous la tutelle de Robert de Bourgogne. Le duc de Pouille, privé du soutien de son oncle, Roger Ier, avait donc tout intérêt à s'attirer au moins l'appui moral du roi de Norvége, chef de sa race[3], et que suivaient une armée et une flotte considérables. D'ailleurs les Normands de Sicile, dans leur guerre avec l'empire d'Orient, avaient été à même d'estimer à un haut prix la valeur des troupes scandinaves qui, en particulier, à la bataille de Durazzo, leur avaient seules pu tenir tête[4]. On annonçait, en outre, le retour dans ses États d'Europe du turbu-

[1] Dom Vaissete, *Hist. de Languedoc*, l. XVI, ch. XLII (éd. Du Mège, IV, p. 38). *Art de vérifier les dates*, II, 323. Les îles retombèrent en 1117 au pouvoir des Arabes, par suite de la trahison des Génois à qui on en avait confié la garde.

[2] Voyez Munch, III, p. 581, qui a montré le premier que la Saga parlait de Roger Bursa, et non de Roger II de Sicile, comme pourrait le faire croire une addition généalogique faite par Snorri au vieux texte de la Saga (*Morkinskinna*).

[3] En 1096, Roger Bursa avait reçu avec les plus grands honneurs, « ut« pote naturalem dominum », Robert Courte-Heuse à son passage en Italie. (Ord. Vital., l. IX, t. III, p. 486.)

[4] Il est évident que l'arrivée de Sigurd dut faire craindre à Roger que Bohémond ne se servît contre lui d'une partie des troupes du roi en les débauchant, comme il avait fait des væringś, recrutés par lui pour le siége de Durazzo l'année précédente.

1109-1110. lent Bohémond [1], qui venait, en 1108, d'employer à sa solde des soldats scandinaves, et dont Roger devait craindre les projets ambitieux et en particulier l'influence sur les troupes de Sigurd. Enfin Roger avait épousé Edla, veuve d'un roi scandinave, saint Knut de Danemark, et alliée de très-près aux barons norvégiens de la suite de Sigurd [1]. On pense même que le fils d'Edla et de saint Knut, Charles le Danois, plus tard comte de Flandres, dont les chroniques belges placent le pèlerinage en Terre Sainte en cette année, et qui s'arrêta en chemin à la cour de sa mère, s'y trouvait en même temps que Sigurd, auquel il dut se joindre pour aller en Palestine [2].

Sigurd donne au duc Roger le titre de roi.

Il n'est donc pas étonnant que les Sagas nous donnent un brillant récit de la réception faite à Sigurd par Roger Bursa. Ce ne furent que festins, tant à la cour du duc que sur le vaisseau royal où Roger allait tous les matins rendre ses devoirs à Sigurd. Le duc restait debout et servait Sigurd de ses propres mains. Un jour donc, le 1er janvier 1110, comme le duc et ses Normands étaient montés à bord et qu'on allait se mettre à table, Sigurd, après l'ablution des mains, prit le duc, le fit asseoir sur un trône élevé et le salua du titre de roi, qu'il lui octroyait sa vie durant. Il est évident que cette cérémonie, dont l'histoire du Nord nous offre plus d'un exemple [3], avait été arrangée d'avance entre Sigurd, qui n'était point fâché de faire ainsi acte de suzeraineté sur une dynastie d'origine scandinave, et Roger

[1] Bohémond, passé en Europe pendant le siége de Laodicée par les Grecs, 1104 (voir plus haut, p. 141, not. 4), était venu en France, 1105-1106, y avait épousé Constance, fille de Philippe Ier, était allé assiéger Durazzo (1107-1109), et venait (septembre 1109), un peu avant l'arrivée de Sigurd en Pouille, de signer la paix avec l'empereur. Il revint en Pouille, et y mourut en févr. 1111.

[2] Voir l'excellente Diss. de M. Wegener, *Karl den Danske, Grefve af Flandern*, Cop., 1839, in-4°, et les textes de Gaubert de Bruges et de Gauthier de Thérouanne, *Vita Sancti Karoli*, (SS. RR. Germ. XII, p. 541-568.) Reiffenberg (*Rom. de God. de Bouillon*, Préf., p. CXLII) qui a cru voir, — dans le nom donné par Anne Comnène, p. 330, aux chefs des croisés lombards de 1101, Albert de Blandras et Guy son frère, (ἡγεμόνας ἔχων ἀδελφοὺς δύο, Φλάντρας καλουμένους), — Robert, comte de Flandres, et Charles le Danois, son beau-frère, place neuf ans plus tôt le pèlerinage de ce dernier.

[3] En 1230, au thing d'Oslo, le roi Hákon le Vieux, en présence des ambassadeurs de Suède, salua de même roi, Uspak, son vassal, jarl des Hébrides.

Bursa, qu'effrayait la puissance toujours croissante de Bohémond. Du reste, les deux frères moururent l'année suivante, et le titre royal paraît s'être éteint avec Roger, pour ne revivre que plus tard et par l'investiture pontificale[1]. 1110.

Arrivée des Croisés en Palestine.

Sigurd semble être resté assez longtemps en Pouille; ce n'est qu'en été (juillet ou août) [2], après avoir traversé la mer de Grèce (*Griklandsalti*) qu'il arrive en Terre Sainte, suivi, d'après quelques chroniqueurs, de navires de Flandres et d'Anvers [3], ralliés en chemin par sa flotte, et de trois vaisseaux frisons[4] à bord desquels se trouvait probablement Charles le Danois. Le roi de Jérusalem, Baudouin Ier, occupé au siége d'Édesse, venait d'apprendre la présence d'une flotte égyptienne considérable qui avait d'abord assiégé Beyrouth, puis battu la mer, à la poursuite de navires chargés de pèlerins, et en dernier lieu était venue bloquer Ptolémaïs. Les habitants d'Ascalon venaient de tenter un coup de main sur la Ville Sainte elle-même[5]. De tous côtés les Infidèles semblaient vouloir profiter de l'affaiblissement de l'armée latine pour reprendre les villes du littoral tombées toutes, sauf Ascalon, Tyr et Sidon, au pouvoir des croisés. Baudouin, après avoir brusquement quitté Édesse et s'être rallié en chemin à Bertrand de Tripoli, arrivait à grandes journées au secours de Saint-Jean d'Acre. L'apparition de la flotte norvégienne, composée de soixante navires énormes, bien équipés et montés par 10,000 robustes fantassins et cavaliers, fit changer la face des choses. Sigurd jette l'ancre, dit Albert d'Aix[6], devant Ascalon où il s'arrête un jour et une nuit, défiant au combat les habitants. Comme personne ne se présente, il met à la voile le lendemain et se dirige vers Joppé. Là il apprend le blocus d'Acre

[1] Voir Munch. *Norske Folkets Hist.* III, p. 582.

[2] Les Norvégiens n'arrivèrent qu'après la prise de Béryte (17 mai 1110), et au moment où la flotte égyptienne était devant cette ville (août).

[3] Paul. Émili. de Vérone, p. 142, Petrus Bizarrus, *de Syriaca Exped.*, p. 496; témoignages d'ailleurs fort douteux.

[4] Alb. Aquensis, XI, ch. XXVII (Bongars, I, p. 364). Ces navires, commandés par Guillaume, Starcolf et Bernard, eurent beaucoup de peine à passer à travers la flotte égyptienne, qui allait de Béryte à Acre.

[5] Alb. Aquensis, XI, ch. XIX, XX. (Bongars, I, p. 362.)

[6] Alb. Aquensis, XI, ch. XXVI. (Bongars, I, p. 364.)

1110. par la flotte égyptienne, à qui sa présence fait bientôt lever le siége; les Égyptiens se retirent à Tyr sans vouloir engager le combat, et Sigurd entre dans le port d'Acre (*Akrsborg*), où il trouve le roi Baudouin, qui arrivait d'Édesse au secours de la ville[1].

Entrevue de Sigurd et de Baudoin.

L'entrevue des deux rois fut cordiale. La grande taille, l'extrême jeunesse et la belle prestance[2] du monarque scandinave[3], paraissent avoir vivement impressionné le roi Baudouin et ses courtisans, entre autres Foucher de Chartres, son chapelain. « Le « roi, dit-il[4], les supplia de demeurer quelque temps en Palestine « pour aider à la conquête des Lieux Saints. Ils seraient heu- « reux, à leur retour, de remercier le Seigneur d'avoir contribué « à la délivrance de son royaume. » — « Sigurd répond, dit Albert « d'Aix[5], qu'il ira avec sa flotte où bon semblera au roi, mais « qu'il veut auparavant remplir son vœu et visiter les Lieux Saints « selon le précepte de l'Évangile : « *primum quærere regnum Dei,* « *et post ea omnia profutura quærentibus inveniri.* » Baudouin accepte et veut lui-même accompagner à Jérusalem Sigurd et ses barons. Ils montent à la Ville Sainte; tout le clergé, vêtu de

[1] Les Sagas disent *Akrsborg*, qui correspond à Ptolémaïs (voir notre chapitre I, p. 87). Nous avons cherché à les concilier avec Albert d'Aix et Foucher de Chartres, qui indiquent l'un Ascalon, l'autre Joppé, pour le lieu où débarqua la flotte norvégienne. Voy. Munch, III, p. 582.

[2] « Juvenis, forma valde speciosus. » Fulch. Carn., ch. XLIV (Hist. des Crois. III, p. 422) : « Juvenis, procerus « corpore et forma decorus, » Guill. Tyr, X, ch. XIV (Hist. des Crois. I, p. 476). « Un bello bascheliere, biondo e ben « fatto. » Lorenzo de Florence, *Version italienne de Guil. de Tyr*, faite en 1347. (Ms. de la Bibl. Laur. Pl. LVI, n° 45, f° 100). « Un caballero muy hermoso e « muy apuerto, e grande, e bien hecho. » (*La Conq. de Ultramar, l. c.*)

[3] Guil. de Tyr et Foucher de Chartres ne nomment pas Sigurd ; ils disent : « *frater regis Norvegiæ* ou *Norrensium* ».—Albert d'Aix dit « *Magnus, frater regis* », et plus loin « *rex* ». — Évidemment Magnus est ici pour Magnússon. — Guil. de Malmesbury dit : « *Sivardus rex Noricorum* ». Ibn el-Athir (Hist. arabes des Crois., I, p. 276), et Ibn Khaldoun (éd. Tornberg, p. 71), sans nommer Sigurd, lui donnent le titre de roi. — Il faut remarquer d'ailleurs qu'Eysteinn était alors le seul roi *régnant* de Norvége, et qu'Orderik Vital (IV, p. 57) ne fait commencer le règne de Sigurd qu'après la croisade « faite « par lui, dit-il, *antequam regnaret*. »

[4] Fulch. Carn., ch. XLIV (Hist. des Crois., III, p. 482.). Cf. Lizard. Turon., ch. LXXXIV (Hist. des Crois., III, p. 560).

[5] Alb. Aquensis, XI, ch. VII (Bongars, p. 365).

blanc, vient en procession solennelle à leur rencontre, au chant 1110.
des hymnes et des cantiques, et les escorte jusqu'au Saint Sépulcre, où les deux rois vont s'agenouiller. La Saga ajoute un détail qui peint admirablement la défiance naïve et la vanité des Scandinaves : « Le roi Baudouin, dit-elle, avait ordonné de couvrir de tapis précieux la route qui menait à Jérusalem[1], disant « aux siens : Vous savez qu'un roi illustre va nous venir du « nord de la terre, il est juste que nous honorions grandement « et que nous traitions avec magnificence un prince qui a déjà, « dit-on, soutenu la divine Église de Jésus-Christ par de grands « exploits contre les païens. Nous allons juger de sa puissance « et du cas qu'il fait de soi-même par la manière dont il va se « comporter. S'il entre dans la ville tout droit, sans paraître se « soucier des riches étoffes étendues pour lui faire honneur, il « faudra conclure qu'il est accoutumé chez lui à un pareil luxe. « S'il redoute de fouler aux pieds ces riches tapis et qu'il s'écarte « de son chemin, il sera vraisemblable que son pays n'est point « habitué à l'opulence. Mais le roi Sigurd et ses barons entrent « dans la ville, superbes et faisant piaffer leurs chevaux sur les « étoffes somptueuses, *sans regarder aux frais;* car le roi avait « recommandé aux siens, si extraordinaire que fût ce qu'ils ver- « raient, de ne jamais paraître étonnés[2]. » Baudouin voulut lui-même faire à Sigurd les honneurs des Lieux Saints, le conduisant partout, et, dans chaque endroit, lui expliquant les saintes légendes. Ils allèrent ensemble cueillir des palmes à Jéricho, au jardin d'Abraham, et de là, avec une bonne escorte, au Jourdain, dans les eaux duquel Sigurd accomplit les rites du temps; puis ils revinrent sains et saufs à Jérusalem où Baudouin fit préparer pour Sigurd et ses soldats un magnifique festin qui dura plusieurs jours. C'est ici que la Saga place un fait qu'elle raconte longuement et auquel les gens du Nord paraissent avoir attaché une grande importance; nous allons laisser parler le chroniqueur : « Une fois, dit-il, que les deux rois,

[1] Comparez dans Albert d'Aix (XII, ch. XIV, p. 373) l'entrée à Jérusalem de la reine Adèle de Montferrat, en 1112.

[2] Tous ces récits sont empruntés à la *Sigurdar Saga Jórsalafara ok brædra hans*, ch. I-XLV (Fornm. Sög. VII, p. 75 et suiv.).

1110. « pleins de joie et de satisfaction mutuelle, étaient assis à côté « l'un de l'autre : — Seigneur roi, dit Baudouin, ayant appris les « hauts faits et les actions d'éclat que vous avez accomplis dans « vos voyages, nous nous réjouissons extrêmement de votre « arrivée dans notre royaume ; car, à notre avis, vous avez ac- « quis par là, à vous-même, la grâce divine et l'assurance du « salut éternel, à nous un honneur inestimable. Aussi voulons- « nous vous traiter encore mieux que les autres princes qui en ce « temps nous sont venus visiter. Veuillez donc recevoir de nous « quelque objet de votre choix, qui vous fasse honneur et que « vous puissiez rapporter en votre pays comme un glorieux sou- « venir. — Que Dieu, seigneur roi, répond Sigurd, te récompense « (ce que je chercherai à faire moi-même) de toute ta cour- « toisie, des honneurs que tu me rends et de ta généreuse pro- « position. Laisse-moi peser mûrement ce que je veux choisir, et « je t'en informerai. » Le roi Sigurd, ayant donc longtemps réflé- « chi à ce qui pourrait lui procurer le plus grand renom, se per- « suada que ce serait pour lui et ses successeurs le plus précieux « des biens que de posséder un morceau de la Croix où fut atta- « ché Jésus-Christ ; car avant lui aucun habitant du Nord n'avait « eu le bonheur de rapporter un fragment de la partie de la Vraie « Croix qui est conservée à Jérusalem. Chacun sait, en effet, que « l'impératrice Hélène, ayant fait scier en long le bois sacré, a « envoyé à son fils Constantin la partie postérieure et laissé à « Jérusalem la partie imprégnée du sang du Sauveur [1]. »

Assises solennelles. Sigurd obtient un morceau de la Vraie Croix.

« Quelques jours après, Sigurd fit donc part de son choix au « roi Baudouin, qui convoqua aussitôt les assises du royaume. « L'assemblée étant réunie, Sigurd énuméra tous les honneurs « dont le roi de Jérusalem venait de le combler, et, entre tous,

[1] Cette légende se retrouve dans un sermon norrain sur la Croix (*Gammel Norsk Homiliebók*, Christ. 1862, in-8°, p. 140). Les chroniques occidentales disent seulement qu'Hélène la fit scier en deux :

« Puis se le fist en deux soijer,
« Et l'une moitié envoyer
« A Constentin ; présent l'en fist,
« La moitié el sepulcre mist. »

(*Eracles*, v. 5169-72 éd. Massmann, p. 328.)

Cf. Gretser *de Sancta Cruce* (t. I. l. I. ch. LXII-LXXII, pp. 197-22) et *AA. SS*[m]. *Boll*. 3 Mai I, p. 361-363, 18 Août III, p. 562-567.

« l'offre de choisir la chose la plus précieuse qui se trouvât 1110.
« dans le royaume. Aussi, dit-il, avons-nous, par l'inspiration « divine, choisi le don d'une parcelle de la Croix auguste « où Notre-Seigneur a subi le dernier supplice. » — « Seigneur « roi, dit alors Baudouin, sur une si grave affaire nous devons « prendre conseil de nos barons et de nos évêques; car nous « craignons d'assumer sur nous l'octroi d'une faveur qui n'a « encore été faite à aucun pèlerin, de si grande condition qu'il « fût. Mais, si les doctes et sages personnes ici présentes ne s'y « opposent point, nous ne nous opposerons pas nous-même, sire « roi, à ce qu'il soit fait comme vous le souhaitez. » — Sigurd « se retira, et le roi Baudouin, le patriarche[1], les autres évêques « et les hommes sages discutèrent longuement entre eux cette « affaire. Ils s'accordèrent enfin à la remettre à la sagesse du « roi, l'exhortant cependant à ne pas livrer inconsidérément « à Sigurd d'aussi saintes reliques. — « La Providence divine, « dit alors Baudouin, veillera à tout, et nous prierons Dieu qu'il « nous dirige en ceci à sa plus grande gloire et au mieux de « notre salut. J'ai appris que les sujets du roi Sigurd sont chré- « tiens et que parmi eux beaucoup sont des gens de bonnes « mœurs; que d'ailleurs il y a dans le royaume un lieu célèbre « où reposent les restes d'un roi et d'un saint illustre nommé « Olaf, que ses mérites ont rendu agréable au Tout-Puissant. Ce « n'est point à Sigurd, mais bien à ce saint roi que je donnerai « une parcelle de la Vraie Croix, pour être spécialement placée « au lieu sacré où il repose, et si je consens à orner de cette « sainte relique le royaume de Sigurd, ce sera sous la condi- « tion qu'il jure de la porter là où j'ai dit et nulle part ail- « leurs. » — Tous ayant approuvé cet avis, Baudouin l'exposa « au roi Sigurd. — « Nous te livrerons, dit-il, une portion de « la Vraie Croix, à condition que tu jures avec onze de tes ba- « rons de porter cette sainte relique au tombeau du roi Olaf le « Saint, de la déposer en ce lieu et en outre d'observer, à notre « discrétion, les autres choses que nous ajouterons à ce serment. « — Sire roi, répondit Sigurd, bien qu'il soit certain qu'à mon « retour on regardera comme un déshonneur que j'aie été si loin

[1] Gibelin, 1107-1111, successeur d'Arnulf.

1110. « pour prêter, moi douzième, un tel serment; cependant je passerai par ces conditions si toi et le patriarche voulez, avec dix « barons, jurer que vous me donnez vraiment une parcelle de « la Croix même où le Fils de Dieu a enduré la mort, et non « une parcelle de quelque autre bois. Le roi Baudouin consentit « à ce que voulait Sigurd. Le serment fut prêté de part et d'autre; seulement Sigurd jura, de plus, de s'employer à consolider et à étendre la religion chrétienne dans ses États, à obtenir « la fondation d'un siége métropolitain en l'honneur de la Vraie « Croix et de saint Olaf, et au tombeau de ce dernier. Il jura « enfin de prélever dans son royaume les dîmes ordinaires et de « les affecter à ce siége archiépiscopal. »

On délivra ensuite solennellement au roi la sainte parcelle, à laquelle on ajouta beaucoup d'autres reliques et d'objets rares et précieux. C'est probablement dans la même assemblée que se tint le conseil de guerre dont parle Foucher de Chartres et dans lequel, après avoir d'abord émis l'avis d'attaquer Ascalon, les deux rois convinrent d'aller faire plutôt le siége de Sidon. Sigurd consentit à servir pendant toute la campagne sans autre rétribution que des vivres pour ses troupes, et, avant de quitter Jérusalem, il laissa de nombreuses marques de sa libéralité, tant à l'église du Saint-Sépulcre qu'aux autres sanctuaires qu'il avait visités. Les deux rois reprirent le chemin d'Acre, où étaient restées les troupes sous les ordres de Bertrand, comte de Tripoli. Sigurd remonta sur ses vaisseaux et alla (19 octobre)[1] bloquer par mer Sidon, après avoir mis en déroute la flotte égyptienne sortie de Tyr dans le but de lui fermer le chemin[2], tandis que Baudouin et Bertrand investissaient la place du côté de terre.

Siége de Sidon (19 oct.-19 déc. 1110).

Sidon (franç. *Saïette,* norr. *Sætt*) était une des places les plus importantes de la côte de Syrie, et les textes norrains ne manquent pas de parler en passant de l'origine antique et de la glorieuse histoire de la cité phénicienne. Quatre ans auparavant, comme nous l'avons vu plus haut, Baudouin avait été sur le

[1] Le 3 de Rabi IIe, suivant Ibn el-Athir (Hist. Arabes des Croisades, I, p. 275).
[2] Ibn Khaldoun, éd. Tornberg, p. 71.

point de l'assiéger avec le secours d'une flotte dano-frisonne, et 1110
les habitants avaient dû racheter leur indépendance à prix d'or : mais, à peine échappés à ce péril, ils s'étaient joints aux garnisons de Tyr et d'Ascalon pour ravager la campagne de Jérusalem, avaient massacré quinze cents pèlerins, mis le siége devant Ramlah et Joppé, et ne s'étaient retirés qu'à l'approche de l'armée royale, revenue en toute hâte de Tibériade[1] pour les repousser. Impatient de les châtier, Baudouin, l'année suivante (août 1108), avait mis, avec l'aide d'une flotte italienne, le siége devant Sidon[2]; mais les habitants avaient encore une fois échappé au châtiment qui les attendait, grâce au secours de renégats provençaux réfugiés dans la place[3] et à l'arrivée inopinée de la flotte égyptienne dont nous venons de parler. Celle-ci avait dispersé les vaisseaux italiens[4], tandis que Togkedin, prince de Damas, arrivant par terre avec 15,000 hommes, avait forcé Baudouin à lever le siége précipitamment[5]. On comprend donc que le roi de Jérusalem n'ait point hésité à profiter du concours de Sigurd pour exercer contre les Sidoniens une vengeance si longtemps différée. Ceux-ci, qui savaient quel sort leur était réservé, tentèrent encore de se racheter à prix d'argent. Mais cette fois Baudouin fut inflexible. Aussi, dit Guillaume de Tyr, les habitants, désespérant d'attendrir le roi, cherchèrent leur salut dans la trahison; ils parvinrent dès le commencement du siége à corrompre un des familiers de Baudouin, musulman converti, qu'il avait tenu lui-même sur les fonts de baptême, et qui promit néanmoins de le tuer. Baudouin, averti à temps par les chrétiens de la ville, fit saisir ce renégat, qui avoua son crime et fut condamné à être pendu. L'attaque n'en devint que plus acharnée; les Sidoniens, désespérés, se défendirent vaillamment.

[1] Alb. Aq., X, ch. VIII (Bong, p. 348).

[2] Alb. Aq., X, ch. XLV (Bong., p. 355). Cf. André Dandolo, *Chronicon Venetum*, l. IX, ch. XI, p. 14 (Muratori, XII, p. 265), et Laurent de Monacis, l. V, p. 84, qui attribuent à tort, à cette flotte, la prise de Sidon.

[3] Alb. Aquensis, X, ch. XLVII.

[4] Id., X, ch. XLVIII.

[5] Id., X, ch. L. (Bong., p. 356). Cf. Ibn el-Athir (Hist. arabes des Crois. I, p. 257). Il est remarquable qu'ici encore Albert d'Aix est le seul chroniqueur latin qui parle de ce siége de Sidon : les événements racontés par lui dans son 10e livre ne se trouvent presque dans aucun autre historien.

1110. En vain leurs murs tombent sous les coups répétés des béliers et des catapultes; en vain, postés sur une formidable tour de bois qui domine la ville, les archers baléares lancent-ils sur les habitants une grêle de flèches, ceux-ci ripostent à coups de balistes[1] et minent la tour pour y mettre le feu. Enfin, au bout de deux mois de combats[2] toujours renouvelés, le courage des assiégés commence à faiblir; la flotte musulmane avait quitté Tyr pour regagner l'Égypte, tout espoir de secours était perdu; d'ailleurs les murailles s'écroulaient de toutes parts, et l'on allait donner l'assaut. Les assiégés, redoutant le sort de Beyrouth mise, la même année, à feu et à sang[3], demandent à capituler, « à condition que l'émir qui commandait la place et tous ceux qui « voudraient le suivre pussent sortir sains et saufs avec tout ce « qu'ils porteraient sur la tête et les épaules. Les deux rois adhérèrent à la capitulation; tous les musulmans sortirent de la « ville avec leurs femmes et leurs enfants, sauf les laboureurs, « *li pauvre home et li gaingneur des terres*[4] auxquels on permit « de demeurer pour cultiver le pays. » C'est le 19 décembre[5] que les croisés entrèrent dans la ville; ils y trouvèrent un immense butin, et Sigurd, à qui elle revenait de droit, dit la Saga, en fit l'abandon au roi Baudouin[6]. Celui-ci la donna en fief à un

[1] Voici comment Einarr Skúlason, l'un des skaldes de Sigurd, célèbre le siége :

« *Sætt frá rk, deili dróttar*	« Le roi aimé, le roi des vallées,
« *Dreingr minnist thess, vinna*	« A pris Sætt : souvenons-nous-en !
« *Tóku hvast i hristar*	« A s'agiter dans le combat
« *Hrid valslaungur rida*	« Les balistes terriblement commencent;
« *Styrkr braut válikt virki*	« La puissante muraille s'écroule
« *Vals-munnlitudr gunnar,*	« Devant celui qui nourrit les aigles dévorantes.
« *Fögr rudust sverd, en sigri*	« Les glaives resplendissants se rougissent : de sa
« *Snarr bragningr hlaut fagna.* »	« Le roi peut s'enorgueillir. » {victoire

(Einarr Skulason *Kvædi um Sigurd Jórsalafara*, Fornm. Sogur. VII, p. 93.)

[2] Suivant Ibn el-athir. Guill. de Tyr dit trois mois, Albert d'Aix, six semaines, Ibn Khaldoun, 40 jours. Les Sagas ne précisent rien.

[3] Ibn Khaldoun, l. c.

[4] *Estoire de Eracles*, XI, ch. XIV (Hist. des Croisades, I, p. 15). Cf. Ibn Khaldoun, l. c.

[5] Le 30, suivant la *Conq. de Ultramár;* en 504 au mois de Rebi IIe (17 oct.-14 nov. 1110), suivant Abulfeda et Ibn el-Athir, au mois de Djumadi 1er (15 nov.-15 déc. 1110), suivant Ibn Khaldoun; Guill. de Tyr place ce siége en 1111, mais les *Annales d'Islande*, p. 58, Alb. d'Aix, Olivier le Scholastique, la *Chronique de Saint-Bavon*, les historiens arabes, Mathieu d'Édesse et la Chronique manuscrite d'Hayton (citée dans Petermann. *Beitr. zu den Gesch. der Kreuzzüge*, p. 115), donnent la date véritable, 1110.

[6] Sur la prise de Sidon par Sigurd, voir *Ættartal Noregs Kon.*, ch. CCXLII-

de ses vassaux flamands, Eustache Grenier, qui avait épousé la dame de Jéricho, nièce du patriarche Arnulf. 1110.

C'est au siége de Sidon que le très-peu véridique Peringskjöld[1] rapporte une des rares inscriptions runiques qui ont trait aux croisades scandinaves, et nous devons avouer que si c'est une des premières que nous citons, c'est aussi la moins certaine : la pierre est perdue : Peringskjöld lui-même ne l'avait jamais vue et ignorait où elle avait été découverte : il n'en donne aucun dessin, mais seulement le texte, et un texte incomplet. Suivant lui, la pierre portait mention d'un homme « qui aurait été à « Sidon et à Jérusalem avec la flotte (?). » Il s'agirait donc de quelque compagnon de Sigurd. Mais, encore une fois, ce n'est que pour mémoire et avec toute la réserve qu'il comporte que nous enregistrons un pareil témoignage.

Siége de Tyr.

Il ne serait pas impossible qu'après la prise de Sidon, Sigurd eût tenté une attaque isolée contre Tyr. Albert d'Aix et les Sagas ne disent point que Sigurd ait quitté la Terre Sainte dès la fin de décembre, et d'autre part Guillaume de Malmesbury[2] et Orderik Vital[3] vont jusqu'à affirmer que le prince norvégien, après

CCXLVIII, p. 159-162; Thiodrek, ch. XXXIII, éd. Kirchmann, p. 72-73; *Agrip*, ch. XLVI-XLVIII; *Noregs Kon. Tál*, str. 54; *Saga Sig. Jórsal.*, ch. II-XI (Fornm. Sögur, t. VII, p. 75-94, X, p. 416-417, 429); Snorri, ch. I-XI, t. III, p. 231-243; *Izl. Annálar*, p. 68; G. de Tyr, l. XI, ch. XIV; Fulch. Carn., ch. XLIV; Lisardus Turon., ch. XXIV (Hist. des Crois. I, p. 476, III, p. 422-569; Alb. Aq. XI, ch. XXXI-XXXV); Mar. Sanut. III, VI, p. 6 (Bongars I, p. 365-6, II, p. 155); Ol. Schol., *Hist. Reg. T. S.* (ap. Eccard, II, p. 1360); *la Conq. de Ultramar*, l. III, ch. CXLIII, p. 394, Baudouin d'Avesnes (mss. Bibl. imp. S. Germ. fr., n° 84, f° 147; n° 660, f° 158); Lorenzo de Florence, f° 100, v°; *Chron. S^ti-Bavonis*, ad ann. 1110 (Smet, X, p. 573); Will. Malm., ch. CCLX-CDX, p. 437-439; Ord. Vit., l. X, ch. 6, t. IV, p. 27; *Breve Chron. Hierosolym.* (Baluze, *Miscellan.*, I, 432); Sicard. Crem. ad ann. 1110 (SS. RR. Ital. VII, 590); Petr. Bizarrus, *De Syriaca Exped.*, p. 596; Paul. Emili. *Gesta Francorum*, p. 142; Ibn Khaldoun, éd. Tornb., p. 71; Abulfeda, Ibn el-Athir (Hist. arabes des Crois., p. 12, 275), *Chronique* de Haythoum (Hist. Armén. des Crois., I, p. 473).

[1] *Annotationes ad vitam Theodorici*, p. 495; Dybeck *Svenska Runurkunder*, II, p. 46.

[2] « Tyrum et Sydonem... obsedit, « effregit, subegit. » (Will. Malm., l. III, ch. CCLX; V, ch. CDX; éd. Eng. hist. soc., p. 437-630.)

[3] « Tyrum, opulentam urbem, obse« dit..... ipsamque in salo expugnavit. » (Ord. Vit., liv. X, ch. VI, éd. Le Prevost, IV, p. 27.)

1110. s'être emparé de la première de ces deux villes, assiégea et enleva d'assaut la seconde : enfin un texte de Thiodrek[1] et un passage de l'Agrip[2] ont été interprétés dans le même sens. Il est certain, d'après le témoignage des historiens arabes Ibn el-Athir[3], Ibn Giouzi[4] et Ibn Khaldoun[5], explicitement confirmés par Guillaume de Tyr[6], Foucher de Chartres[7] et Lisard de Tours[8], qu'en effet Tyr (qui en 1108 avait, comme Sidon, résisté à une attaque des Latins)[9], fut assiégé par les Latins en 1111 et ne dut son salut qu'à l'intervention du prince de Damas Tog Khedin. Mais Albert d'Aix[10] fixe au 30 novembre, et Ibn el-Athir au 27[11] (époque à laquelle Sigurd était déjà revenu en Norvége), le commencement de ce siége, et nous savons par Anne Comnène qu'il durait encore, à Pâques de l'année suivante (21 avril 1112)[12]. Guillaume de Tyr donne en outre pour cause à l'insuccès de cette entreprise de Baudouin l'insuffisance des forces navales dont il disposait[13]. Il est donc probable que si les Norvégiens tentèrent une attaque contre Tyr, cette attaque ne fut point sérieuse, et eut lieu dans tous les cas sans le concours de Baudouin, revenu à Jérusalem dès le 22 décembre[14]; ce ne fut point d'ailleurs à cette époque, mais seulement treize ans plus tard (1124), que Tyr tomba entre les mains des chrétiens.—Si l'on admet la présence de Charles le Danois parmi les compagnons de Sigurd, c'est à ce moment qu'il faut placer le retour du prince

1 « Multas civitates paganorum lau- « datur solo prostrasse, inter quas Si- « donem, etc. » (Thiodrek, ch. XXXIII, Kirchmann, p. 72.)

2 « Sigr vann hann a uecqverom bor- « gom heithnom. » (*Agrip*, ch. XLVIII. Fornm. Sög., X, p. 417.)

3 Ibn el-Athir, (Hist. arabes des Cr., III, p. 283-286).

4 Ibn Giouzi (*Bibl. des Croisades*, IV, p. 30).

5 Ibn Khaldoun (éd. Tornberg, Upsal, 1840, in-4°, p. 75), qui place le commencement du siége au mois de Djumada 1er 505 (4 nov.-4 déc. 1111).

6 Guil. Tyr., l. XI, ch. XVII (Hist. des Cr., I, p. 481).

7 Fulch. Carn., ch. XLVI (Hist. des Cr., III, p. 244).

8 Lisard. Turon., ch. XXV (Hist. des Cr., III, p. 570).

9 Ibn el-Athir (Hist. arabes des Crois., III, p. 257).

10 Alb. Aq., l. XII, ch. I-VIII, Mar. Sanutus, III, VI, ch. 12 (Bong. I, p. 370-371; II, p. 159).

11 Ibn el-Athir, p. 283.

12 Ann. Comn., l. XIV, éd. de Par., p. 426. Cf. Ibn el-Athir, p. 286.

13 « Navibus quotquot invenire potuit, « classem ordinat qualem qualem. » Guil. Tyr., *l. c.*

14 Alb. Aq. XI, ch. 36 (Bong., I, p. 367).

flamand dans ses États, soit par l'Égypte où, suivant l'*Excellente chronique* de Flandre[1], il aurait fait une descente et couru plusieurs aventures, soit plus vraisemblablement par la route directe d'Italie. Quant à Sigurd, c'est aussi avec la prise de Sidon que se termine à proprement parler la croisade qu'il dirigeait; mais le retour du roi de Norvége par Constantinople, tel que le rapportent les Sagas et Guillaume de Malmesbury, n'est pas la partie la moins curieuse du voyage, ni celle qui paraît avoir laissé dans le Nord les souvenirs les moins vivaces. 1110-1111.

Départ de Sigurd pour Constantinople. Arrivée à la Cour d'Alexis Comnène

C'est avant la fin de l'hiver[2] que Sigurd prit congé de Baudouin. Il partit, accompagné des bénédictions de tout le peuple, et chargé de présents, « biaux dons et grans », par le roi de Jérusalem, qui recommanda les Norvégiens de tout son cœur à la mère de Dieu, car ils s'étaient bel et bien montrés pendant le siége[3]. Des côtes de Syrie, la flotte norvégienne se dirigea vers l'île de Chypre, où Sigurd fit jeter l'ancre, probablement pour vénérer le tombeau du saint roi Érik et recueillir l'hommage de la garnison væringue de Baffa. De Chypre, il fit voile vers le Nord jusqu'à un promontoire sous lequel il s'arrêta un mois et que la Saga nomme *Ægisnæs* ou *Aungulsnæs,* probablement l'extrémité de la Chalcidique, ou celle de la Chersonèse de Thrace[4]. La raison de ce long séjour est des plus bizarres. « Le roi, « dit la Saga, bien qu'il fît un fort vent du Sud, favorable à « l'entrée des vaisseaux dans les eaux de Constantinople, pré« féra attendre un vent de côté qui permît aux voiles, faites toutes « de soie pourpre, de se déployer dans le sens de la longueur « des navires, afin que, des deux rives du Bosphore, on pût juger « de la magnificence de la flotte. » Snorri, qui ne paraît pas avoir compris le passage assez obscur de la Saga originale qu'il reproduisait, attribue à une autre raison le retard volontaire du roi et cette manœuvre savante. « Les voiles, selon lui, n'étaient « que doublées de pourpre, et, ni les rameurs de la poupe, ni ceux

[1] *Excellent Chronik, v. Vlandern,* f. XVII.

[2] Quand Sigurd arriva à Byzance les froids n'avaient pas encore cessé.

[3] « A dame Dieu les comanda de moult « bon cuer, quar bel et bien s'estoient « contenus à cel siége. » *Est. de Eracles,* l. c.

[4] Voir plus haut, p. 69.

1111. « de la proue, n'auraient consenti à faire face, en cette occasion « solennelle, au côté le moins honorable des voiles[1]. » Enfin le vent désiré vint à souffler, et Sigurd fit, dans le Bosphore, « dont les rives, dit la Saga, sont ornées d'une suite non inter- « rompue de châteaux, de villages et de forteresses, » son entrée triomphale. « Les voiles des soixante navires, se succédant l'une « à l'autre, semblaient au spectateur ne sortir que d'un seul et « immense vaisseau[2]. » La flotte jeta donc l'ancre devant la Porte d'Or, « *Gullvarta*[3] », qui rappelait la victoire de Théodose le Grand sur Maxime et qu'Alexis[4] avait ordonné d'ouvrir pour Sigurd, grand honneur « qui ne se rendait qu'aux empereurs « victorieux. »

Réception des Croisés.

De la Porte d'Or au palais des Blachernes[5] (*Laktjarna*), les rues avaient été tapissées de soie pourpre, et au-devant du roi s'avançait un cortége de musiciens et de chanteurs. Sigurd, suivi de ses barons, fit son entrée sur des chevaux ferrés d'or[6], et arriva, par les *Arcades troyennes*[7] et la *rue des Triomphateurs*, au

[1] La *Fagrskinna* dit positivement toutes de soie pourpre, « *öll af pellum*, » et non doublées de soie pourpre, « *sett* « *af pellum* » (Snorri).

[2] Les croisés latins de 1204 paraissent avoir fait la même manœuvre que Sigurd. « Il vinrent a une lewe de Con- « stantinoble adont si s'entratendirent « tant que tout li vaissel furent venu « tot ensanle ; si achesmerent et « atornerent leur vaissiaus si belement « que chestoit le plus bele chose du « monde a eswarder. » Robert de Clary. (Mst. de la Bibl. Roy. de Copenh., n° 487, f° 110, v. col. 2.)

[3] Au sud-ouest de la ville, à côté du château d'Ἑπταπύργιον ou Κυκλόβιον. Robert de Clary l'appelle *Portes Ore* : « Ichelle Portes Ore n'estoit onques « ouverte devant la que li Empereres « revenoit de bataille et que il avoit « terre conquise. » Rob. de Clary, f° 122, r. col. 1.

[4] Il est certain qu'Alexis se trouvait alors à Constantinople. Quoique Anne Comnène ne parle pas du passage de Sigurd, on voit, d'après son récit, que l'empereur ne quitta pas cette ville pendant l'hiver de 1110-1111.

[5] Les *Blachernes*, en grec Λαχέρναι (de Λακκώδης, marécageux), surnom byzantin du quartier actuel d'*Haïvan Seraï*. Le palais, commencé par Anastase, avait été achevé par Manuel Comnène.

[6] Dans le Nord, c'était un privilége royal. Knut le Grand chassa son scalde Steinn Skaptason pour s'être permis cette fantaisie. Comparer l'entrée de Boniface III de Toscane chez Godefroy de Lorraine, son beau-père (*Vita Mathildis comitissæ*, dans Muratori, V, p. 353); le *Roman de Rou*, v. 8216-8219 (éd. Pluquet, p. 405); Brompton et Knyghton (Twysden, col. 911, 2318).

[7] Ἐμβολαὶ Τροαδῆσαι [Voir le Triomphe de Phocas (*Chronicon Alexandrinum*) et celui de Basile dans Skylitzès.]

palais qui lui était destiné. Un trône lui avait été préparé dans 1111.
la grande salle des Blachernes; il s'y assied et ses barons autour de lui. Alors deux hommes envoyés par l'empereur entrent chargés d'une corbeille pleine d'argent, présent destiné par Alexis au monarque norvégien. Sigurd, sans même y faire attention, ordonne de jeter à ses gens le contenu de la corbeille. Les envoyés vont reporter à l'empereur la conduite du roi. « Certes, dit Alexis, l'orgueil de ce prince ne doit avoir d'égal « que son opulence, puisqu'il ne daigne, ni considérer un tel « trésor, ni même en témoigner par quelques mots sa reconnais-« sance; » et il ordonne aux mêmes serviteurs de retourner vers le roi avec un lourd coffre plein d'or. A ce nouvel envoi, Sigurd se tourne vers ses barons : « Voilà bien de l'or, compagnons, « dit-il, partagez-le entre vous. » Nouveau rapport des serviteurs à leur maître. « On peut, dit alors Alexis, porter divers juge-« ments sur ce roi : ou bien il surpasse en magnificence tous « les autres monarques, ou bien il manque de cette sagesse qui « convient à un puissant prince. Portez-lui encore ce coffre « plein de l'or rouge le plus précieux, et joignez-y ces deux « lourds bracelets d'or. » A l'arrivée de ce troisième et plus splendide présent d'Alexis, Sigurd, se levant, prit les anneaux, se les mit aux bras[1], et dans un harmonieux discours « en langue « grecque » il remercia l'empereur de sa libéralité. Quant à l'or, il le distribua de nouveau aux siens. « L'empereur fut enchanté « de la chevaleresque conduite du roi; il lui rendit alors les « plus grands honneurs et lui fit partager son trône. » Les Sagas ne disent point si le roi fut soumis à cette cérémonie humiliante, qui mit à une si cruelle épreuve la vanité des princes latins de la première croisade, à la prestation de ce serment d'allégeance, τὸν τοῖς Λατινοῖς συνήθη ὅρκον[2], que seul refusa Tancrède, et qu'Anne Comnène regardait comme un triomphe de l'habileté de son père sur l'orgueil grossier de l'Occident. Il est probable qu'en effet ni Sigurd, ni Érik qui l'avait précédé, ne furent soumis à cette dérogeance solennelle; c'était (autant que les

[1] Cf. *Roman de Richard Cœur-de-Lion* (Ellis, *English Metrical Romances*, p. 303).

[2] Ann. Comn., l. x, éd. de Par., p. 303.

1111. textes obscurs d'Anne et des chroniqueurs des croisades[1] peuvent le faire supposer), une précaution de l'empereur, qui se servait ainsi de la bonne foi des Latins pour les empêcher de tirer vengeance de sa propre perfidie, et en même temps s'assurait d'avance, sinon de la possession, du moins de la suzeraineté de tous les pays et villes à recouvrer ou à conquérir sur les musulmans. Pour Érik, qui venait en simple pèlerin, le serment n'eût été qu'une formalité injurieuse. Pour Sigurd, qui s'en retournait en Norvége, elle devenait inutile. Alexis devait d'ailleurs savoir que le caractère de ce dernier qui, à Jérusalem, avait trouvé indigne de la majesté royale un serment pur et simple et ne l'avait prêté qu'à son corps défendant, se serait peu accommodé d'une cérémonie tout autrement humiliante et d'un acte formel de vassalité. En outre l'empereur, qui venait précisément l'année précédente de terminer par une paix habile ses longs démêlés avec Bohémond, avait pu établir dès l'abord entre le fils de Guiscard et Sigurd un parallèle qui devait être tout à l'avantage de ce dernier, et partant renoncer à employer avec lui cette politique tantôt corruptrice et tantôt perfide qui seule avait pu le faire triompher de Bohémond : enfin l'appui moral du roi de Norvége était indispensable à Alexis pour raffermir la fidélité de la garde væringue, dont une partie, comme nous l'avons dit plus haut, avait passé en 1106 dans le camp de Bohémond et n'était revenue[2] que tout récemment à Constantinople. Aussi les Sagas s'étendent-elles avec complaisance sur les honneurs rendus à Sigurd par l'empereur. Bien qu'évidemment leurs récits soient empreints de l'exagération particulière à la vanité scandinave, cependant ils offrent à chaque page de curieux détails que la critique n'a aucun sujet de repousser, et qui con-

[1] Voici la formule de ce serment, suivant Anne Comnène, p. 298 : « Ὥστε « ὁπόσας πόλεις καὶ χώρας ἢ φρούρια φθάσει « καταρχεῖν ὑπὸ τὴν βασίλειαν Ῥωμαίων « τὸ πρῶτον τελέοντα πρὸς τὸν ἐπ' αὐτῷ « τούτῳ παρὰ τοῦ Βασιλέως ἀποστελλόμε- « νον ἀρχηγὸν παραδιδόναι. » La formule donnée par Robert le Moine est loin de paraître aussi authentique : « Juro « quia nunquam per me aut per meos « vitam aut honorem amittet, aut quid- « quid hodie juste aut injuste possidet. » Rob. Mon., XI, ch. XIX. (H. des Cr., III, p. 749). Cf. Guil. Tyr., II, ch. 19. Tudebode, II, ch. VI. Raym. de Ag., ch. II (H. des Cr., I, p. 100, III, p. 20-22, 125, 179, 238).

[2] Ann. Comn., l. XIV, p. 419.

viennent parfaitement, soit au caractère des personnages, soit à la scène sur laquelle ils se meuvent. 1111.

Jeux de l'Hippodrome. (*Padreimsleikar.*)

Parmi les anecdotes laissées par les Sagas sur le séjour de Sigurd à Constantinople, une des plus authentiques[1] est celle des *Jeux de l'Hippodrome* offerts par Alexis à Sigurd aux mêmes conditions que sept ans auparavant à Érik le Bon. « Quelques « jours, dit la Saga, après l'arrivée du roi à Constantinople, « l'empereur Alexis lui envoya demander de choisir entre six « talents d'or rouge ou les jeux solennels du *Padreim*[2]. Sigurd, « à qui sa vanité juvénile ne pouvait dicter d'autre conseil que « de chercher à éclipser le roi Érik aux yeux des Værings, ayant « choisi les jeux sans hésiter, les envoyés lui affirmèrent qu'ils « coûteraient au moins une somme égale à l'empereur. Bientôt « après, dit la Saga, l'empereur donna les jeux; ils se passèrent « de la façon accoutumée, et cette fois la fortune des combats « favorisa plus l'empereur que l'impératrice; car il faut savoir « que la moitié des combattants est du côté de l'empereur et « lutte dans toutes sortes de jeux avec les champions de l'im« pératrice[3], et les Grecs disent que quand les victoires des « champions de l'empereur l'emportent en nombre sur celles « des champions de l'impératrice, c'est un présage infaillible de « succès pour la guerre la plus prochaine. » La Saga nous donne de l'hippodrome une description curieuse. « Ceux qui ont vu « Constantinople racontent que l'hippodrome est ainsi fait : « Qu'on se figure une plaine assez semblable à une aire immense « et circulaire; cette aire est entourée d'une haute colline de

[1] Voir la *Knytlinga Saga*, ch. LXXXI (Fornm. Sög., X, p. 315), qui, comparant la conduite de Sigurd à celle d'Érik, dit : « que c'est une « grande question de savoir lequel « des deux princes fut le plus vraiment « roi dans cette circonstance. »

[2] *Padreim* est une corruption de Ἱππόδρομος, comme *Spitali* d'*hospitale*. Le Roman du roi Rother, v. 2148 (*Deutsch Gedichte des XII Jahr.*, éd. Massman, p. 193), l'appelle *Paderamus*. Cf. Pischon, *Denkmäler d. Deutsch. Sprache*, I, p. 148 et suiv. Anchersen, Eriksen, Gram, ont déraisonné à qui mieux mieux sur ce mot; ils ont été jusqu'à supposer une ville de Πάδρεμος dont le nom serait venu de πᾶ δρέμειν.

[3] Allusion, à ce que nous pensons, aux factions de l'Hippodrome (Βενετοί et Πρασινοί), dont parlent les chroniques byzantines. Cf. Gibbon, *Hist. of the Decline*, etc., ch. XL, par. 2.

1111. « pierres garnie de degrés sur lesquels s'asseyent les spectateurs. « Les jeux se donnent sur l'aire plane; dans ce lieu sont peintes « (*skrifud*) diverses choses du vieux temps : les Ases, les Vol- « sunges et les Gjukunges[1] sont là, fondus en airain et en métal, « avec un si grand art qu'ils semblent vivants et s'intéresser aux « jeux. Les jeux sont mêlés de tant de prestiges et de ruses « qu'on voit des choses vraiment prodigieuses, comme des « hommes qui chevauchent en l'air (*ridi i höpti*)[2]. Il y a aussi « des feux qu'on lance au loin (*vid hafdr skoteldr*)[3] et autres « transformations dues à la magie. On y entend toutes sortes « d'instruments de musique[4], l'orgue, le symphon, le psalté- « rion, les harpes, les pandours et tous les genres d'instruments « à cordes[5]. » La Saga raconte aussi de Sigurd une anecdote que Robert Wace[6] et après lui Brompton et Knyghton paraissent

[1] Dieux et héros du Nord.

[2] Étaient-ce des aéronautes ou des funambules?

[3] Fusées grégeoises; voir le mémoire de Lud. Lalanne sur *le Feu grégeois*. Paris, 1845, in-4°.

[4] Les harpes et les pandours portent seuls, dans la Saga, des noms norrains, *hörpu* et *gigjar*.

[5] Comparer la réception d'Abul Kasim par Alexis. (Anne Comnène, l. XII, éd. Par., p. 139). Benjamin de Tudèle (éd. Lempereur, p. 24) dit que les Jeux de l'Hippodrome se donnaient tous les ans à Noël, en sorte qu'Alexis put parfaitement profiter de cette solennité annuelle pour faire croire à Sigurd qu'elle était célébrée en son honneur. Voir, du reste, sur les *Padreimsleikar*, Munch, t. III, p. 81, et Cronholm, *Väringarna*, p. 220, 281. Robert de Clary fait de l'hippodrome une description presque semblable à celle de la Saga : « I avoit une plache qui pres estoit du « palais de Bouke-de-Lion, que on « apeloit *les Ius l'Empereur*. Ichele « plache, si a bien arbalestee et demi « de lonc et pres d'une de le; entor chele « plache si i avoit bien xxx degrés ou xl, « la ou li Griu montoient pour eswar- « der les jus : et par deseure ches de- « gres si i avoit unes loges moult coin- « tes et moult nobles ou li Emperere « et l'Empereris se seoient, quant on i « voit, et li autre haut homme et les da- « mes. Se i avoit ij jus ensanle, quant on « i voit, et se wagioient ensanle li Em- « pereres et l'Empereris, que li uns « des jus giveroit miex de l'autre, et « tout chil ensement qui les Grius « esgardoient. Du lonc de chele plache, « si avoit une masiere qui bien avoit xv « pies de haut et x de le; deseure chele « masiere, si avoit-il ymages d'ommes, « et de femmes, et de chevaus, et de bues, « et de cameus, et de ors, et de lions, et « de moult de manières de bestes, ge- « tées de coivre, qui si estoient bien fai- « tes et si natureument formees, qu'il « n'a si boin maistre en paienisme ne en « crestiente, qui seust mie pourtraire ne « si bien former ymaiges comme chil « ymage estoient forme; et soloient cha « en arrière giver par encantement, mais « ne ivoient mais nient. » Rob. de Clary, f. 122, r. col. 1 et 2.

[6] « E l'Emperere fist crier
« E partut as marchiez veer
« K'il ne truvast busche ne fust
« Dunc son mangier kuire peust
« Et li Dus ad fet achater
« Tute li noiz k'il pout trouver

avoir copiée[1] pour en orner l'histoire de Robert le Diable. « Un « jour, le roi Sigurd, ayant invité l'empereur à un grand festin, « enjoignit aux siens de préparer magnifiquement tout ce qui « était nécessaire au repas d'hommes nobles. Les préparatifs « étant terminés, le roi leur ordonne d'aller au marché, acheter « du bois, disant qu'il voulait être chauffé royalement. Il n'y a « pas à s'inquiéter, répondent-ils; tous les jours on en voit de « pleines voitures entrer dans la ville. Or, une fois au marché, « plus de bois; tout était vendu. Retournez voir, leur dit Sigurd, « si vous ne trouverez point de noix[2] et achetez tout ce qu'il y « aura. Ils allèrent et rapportèrent toutes les noix qu'ils purent « trouver. Cependant l'empereur arrive avec ses barons et toute « sa cour; ils prennent place autour de la table, et le roi les « reçoit avec toutes sortes d'honneurs. L'empereur et l'impéra- « trice voyant qu'il ne manque rien et que la salle est splendide- « ment chauffée, envoient secrètement leurs gens pour dé- « couvrir ce qu'on mettait brûler en place de bois. Après de « longues recherches, on finit par trouver un bâtiment tout « rempli de noix. On rapporte le fait à l'impératrice. Voilà, dit- « elle, un roi de grand esprit et qui ne marchande point l'hon- « neur. Or c'était elle qui avait fait enlever secrètement les bois « du marché pour voir comment pourrait s'en tirer Sigurd. » 1111.

Présents mutuels du roi et de l'empereur. Dragon du roi.

On voit, par la brillante réception de l'empereur, qu'il sut parfaitement distinguer Sigurd (comme auparavant Érik) de la foule des princes latins qui venaient étaler leur barbarie à la cour de Byzance. Sigurd, d'ailleurs, par un instinct particulier de dignité personnelle et une culture d'esprit toute spéciale, se trouvait presque au niveau du raffinement impérial, et la cour

« Tut en fist kuire son mangier
« E cil fist fere plus plaines
« E plus riche k'il ne soleit
« Pur la busche ki li falleit. »

(R. Wace. *Roman de Rou*), v. 8257 et suiv., éd. Pluquet, p. 408. Cf. *Chron. de Norm.* (Dom Bouquet, II, p. 327) et *Roman de Richard Cœur-de-Lion*, dans Ellis, p. 301.

[1] Brompton et Knyghton, dans le recueil de Twysden, p. 911, 2319.

[2] Se chauffer avec des noix, fruit étranger à la Norvége, devait paraître aux yeux des gens du Nord le comble de la prodigalité. Les Sagas rapportent la même chose d'Harald le Sévère (*Haralds Saga Hárdráda*, ch. VII, Fornm. Sög., VI, p. 147). On trouve, du reste, ce conte dans un grand nombre de chansons de geste. Voir *Hist. litt. de la France*, XXII, p. 163. Rosemberg, *Rolandskvaden*, p. 229.

1111. de Byzance dut faire grand cas d'un prince qui *savait si bien le grec*. Alexis, petit-fils par sa mère de Roger Ier de Sicile, et instruit, par son contact avec la garde væringue, des habitudes du Nord et de l'influence qu'un roi jeune, brillant et victorieux pouvait avoir sur les guerriers scandinaves de sa garde, devait nécessairement ne rien négliger pour s'attacher par les honneurs, plus encore que par l'argent, un prince d'un naturel aussi magnifique. Il y réussit, car, à son départ, le roi, pour ne point être en reste de générosité avec l'empereur, lui laissa ses soixante vaisseaux, chefs-d'œuvre de l'art norvégien, et permit à une grande partie de ses soldats de grossir les rangs de la garde væringue. Il est probable que le roi partit au commencement du printemps; l'abus du vin avait exercé de nombreux ravages dans son armée[1], et d'ailleurs il était pressé de retourner dans le Nord « pour recueillir, dans les louanges de son peuple, » la récompense des fatigues « et des dangers de son voyage ». Avant de partir, il fit détacher de son vaisseau un énorme dragon fait de bois travaillé avec art, et recouvert de bronze doré. Cet insigne tout païen de l'autorité royale chez les vieux Vikings fut, par ordre de Sigurd, transporté à l'église de Saint-Pierre, dont il orna longtemps le faîte, pour revenir plus tard, à la suite de longues aventures, dans un pays presque voisin de la Norvége. Aujourd'hui, âgé de près de huit cents ans et devenu une sorte de monument national, le dragon de Sigurd brille au sommet du beffroi de Gand, soigneusement redoré deux ou trois fois par siècle aux frais des bourgeois de la ville, qui probablement encore en ignorent l'antique origine[2]. L'empereur et le roi se séparèrent en se donnant les marques de l'amitié la plus sincère, le roi emportant de Constantinople, comme il avait fait de Jérusalem, une quantité de reliques, et en outre un retable sculpté, doré et orné de bronze, d'argent et de pierres précieuses, et deux livres, l'un écrit en lettres d'or sur du vélin

[1] Voir Guill. de Malmesbury, *l. c.*, qui ajoute que le roi, pour montrer à ses gens le danger de boire le vin pur, fit jeter le foie d'un porc dans un vase plein de vin, où il fut bientôt dissous, les avertissant par là du sort qui attendait leurs propres entrailles.

[2] Voir la dissert. de Schiern, *Bem. om. Sigurd Dragefigurer* (K. D. Vid. Selsk. Oversigter, 1859, p. 1).

couleur de pourpre, l'autre admirablement peint et présent particulier du patriarche. 1111.

Retour de Sigurd par l'Allemagne.

L'empereur mit à la disposition du roi des chevaux et des guides qui devaient le conduire jusqu'aux frontières de l'empire, et bientôt Sigurd et son escorte quittèrent Constantinople pour gagner la Saxe, en traversant la Bulgarie et la Pannonie [1]. Il faut donc rejeter au rang des fables ce que Guillaume de Malmesbury nous rapporte du départ du roi. Selon le chroniqueur anglais, Alexis, tenté par les trésors de Sigurd ou désireux de le retenir dans la garde væringue, se serait opposé à ce qu'il s'éloignât de Byzance. Mais le roi, opposant la ruse à la ruse, aurait rempli de plomb et de pierres de grandes caisses soigneusement scellées de son sceau, et, feignant une excursion aux environs de la ville, les aurait laissées à l'empereur en gage d'un prompt retour. L'empereur n'aurait découvert la fraude que quelques jours après, et trop tard pour atteindre le prince fugitif. Cette histoire, copiée sur celle d'Annibal et des Gortyniens, outre qu'elle est en parfaite contradiction avec les Sagas, répugne trop au caractère des deux monarques pour qu'on n'hésite pas un instant à préférer la version des chroniqueurs islandais. Alexis, d'ailleurs, en gardant à son service les soldats de Sigurd et en acceptant les vaisseaux norvégiens, qu'un siècle après on montrait encore à Constantinople comme une merveille, avait dû amplement recouvrer les frais de sa magnificence. Sigurd arriva en Souabe au mois de mai et y rencontra l'empereur Henri V [2], qui revenait de se réconcilier avec le pape Pascal II, et de là il se rendit à la cour de Saxe, où le duc Lothaire de Supplimbourg [3] lui fournit des guides et des provisions pour le reste du voyage.

Fêtes d'Heidaby. Sigurd épouse Malmfrid de Russie.

Arrivé à Slesvig le 24 juin, le roi fut reçu par le jarl Eilifr, petit-fils du chef væring Eilifr et cousin de la reine Botild. A

[1] Sur le séjour de Sigurd à Constantinople, voir l'*Ættartál*, l'*Agrip*, le *Nor. Konungatal* Thiodrek, l. c., *Sigurdar Saga Jórsal*, ch. XII-XV (Fornm. Sög. VII, p. 91-100). Snorri, ch. XII-XIV, t. III, p. 243, 248. Will. Malm., l. c.

[2] Henri V était à Passau le 25 mai.

[3] Depuis empereur, en 1125.

1111. Heidaby, où ce feudataire danois tenait sa cour, Sigurd trouva Margret Fredkolla, sa belle-mère, veuve du feu roi Magnús III. Elle était venue au-devant de son beau-fils avec le roi de Danemark, Nikolas, son mari. Il y eut de brillantes fêtes à Heidaby. La reine Margret avait auprès d'elle sa nièce Malmfrid de Russie, fille du duc d'Aldeyuborg, Mstislav Harald. Fiancée à Érik Émund, lors du pèlerinage d'Érik le Bon en Orient, cette jeune princesse était venue en Danemark pour consommer le mariage projeté. Il est probable que l'éclat qui environnait le roi de Norvége vint s'ajouter aux dissentiments qui régnaient alors entre Nikolas de Danemark et Érik Émund, et réussit à faire préférer, au fils déshérité d'Érik le Bon, le victorieux Sigurd. Le mariage entre celui-ci et Malmfrid fut conclu à Heidaby même, et la fiancée d'Érik Émund suivit en Norvége son nouveau mari[1].

Arrivée de Sigurd en Norvége. Réception que lui fait Eysteinn.

Nikolas voulut en personne accompagner Sigurd jusqu'en Jutland; là il lui donna un navire bien équipé avec lequel le roi fit voile vers ses États et aborda, sans autre aventure, à Oslo, aux applaudissements d'une foule immense venue pour le recevoir; « car jamais, dit un chroniqueur, plus glorieux « voyage n'avait été mené à bonne fin par un roi de Norvége[2]. » Le roi distribua au peuple une partie de ses trésors, en signe de bienvenue, et la plupart des églises du royaume eurent part aux reliques qu'il rapportait de Byzance. Eysteinn était venu au-devant de son frère et lui remit sans hésiter les pouvoirs qu'il avait exercés pendant toute la durée de la croisade. Pieux et savant, aimé du peuple et des clercs, Eysteinn était l'antithèse vivante de l'impétueux Sigurd. Sous son habile administration, les affaires de l'État avaient prospéré, le commerce s'était accru; de tous côtés de pieuses ou d'utiles fondations avaient fait bénir le nom d'Eysteinn, qui avait été et devait être encore, comme Suger pour Louis le Jeune, comme la reine Blanche pour saint Louis, le bon génie de son frère. Les Sagas, qui ne

[1] Elle n'épousa Érik Émund qu'après la mort de Sigurd.

[2] « Hinni (Sigurdr) er ut
« Til Jórsala
« Frægsta faur
« Fór or landi. »

Noregskonungatal, str. 54. (Fornm. Sög. X, p. 429.)

tarissent pas plus sur les vertus pacifiques et la douceur de l'un que sur le courage et les hauts faits de l'autre, nous ont laissé un curieux dialogue où les deux rois, assis au même banquet, quelque temps après la croisade, énumèrent les droits que chacun d'eux peut avoir aux louanges et à l'affection du peuple. C'était en hiver; les deux rois se trouvaient en Upland, occupés à tenir les « *hveizlur* »[1], c'est-à-dire à aller de fief en fief, hébergés chacun chez ses tenanciers, percevoir les revenus des domaines de la couronne. Un jour qu'ils se trouvaient dans des habitations très-voisines, les seigneurs des deux cours invitèrent les rois à prendre leur repas l'un chez l'autre. Le premier festin eut lieu dans le *gardr* qui relevait d'Eysteinn. Sigurd, qui avait conservé toute la morgue orientale, n'ayant pas traité le seigneur du *gardr* selon le rang qu'occupait celui-ci, on s'en plaignit à Eysteinn, qui résolut de faire sentir à son frère qu'il avait été trop dur pour le malheureux tenancier. Le soir donc, tous étant attablés et gardant le silence, « car la bière était de petite qualité », Eysteinn provoqua son frère à l'une de ces luttes oratoires qui faisaient partie à cette époque des mœurs du Nord. Sigurd était de mauvaise humeur; aussi la conversation ayant roulé sur divers sujets et Eysteinn l'accusant d'aimer et de pousser trop loin la vengeance, Sigurd, qui ne savait que répondre, s'attaque directement à son frère : « Chacun sait, dit-il, « que si jamais chose fut digne d'un roi, c'est l'expédition que « j'ai faite, tandis que tu restais à la maison, comme une fille « paresseuse qui attend son père parti pour la guerre. » — « Tu « as enfin, répond Eysteinn, touché la blessure que je craignais « de voir s'ouvrir depuis longtemps, et certes je m'en tairais « s'il ne fallait pas te répondre. N'est-ce pas toi plutôt qui res- « semblais à une fille, quand, à ton départ, j'ai pourvu à ce que « rien ne te manquât? » — Sigurd : « Ne sais-tu pas que j'ai com- « battu en Serkland, et comment j'ai vaincu tous mes ennemis, « rapportant ici un butin si précieux que tel jamais, avant mon « voyage, n'en avait vu le pays? Aux lieux par où j'ai passé, j'ai « été reçu avec honneur par les hommes les plus illustres,

1112-1122.

[1] Voir plus haut, p. 25.

1112-1122. « tandis que toi, à ce que je crois, tu n'as guère cessé de rester « oisif à la maison. » — Eysteinn : « Je sais qu'au dehors tu as « quelque peu bataillé; je n'y veux opposer que bien peu de « choses. J'ai bâti à Vaagen, dans les Lofoden, un asile pour les « gens de mer, afin qu'ils pussent y trouver leur vie en pêchant; « j'y ai construit une église que j'ai dotée, pour qu'un prêtre « fût là, qui adoucit les mœurs de ce pays encore païen, et les « habitants qui vivront à l'aide de ces ressources se souvien- « dront, je pense, du roi Eysteinn. A Thrandarnæs, j'ai bâti et « doté une église. Le Dovrefjeld est fréquenté par les nombreux « pèlerins qui vont au tombeau de saint Olaf de Throndjem; ils « périssaient en plein jour au milieu des tourmentes, ou n'échap- « paient qu'avec peine aux plus grands dangers; j'y ai fondé et « doté un hospice pour les voyageurs. J'ai fait un port à Agdar- « næs, lieu autrefois désert et maintenant station excellente pour « les marchands qui fréquentent la terre norvégienne. J'ai bâti « un phare à Sundholm, près de Bergen, et tous ceux qui en « profiteront sauront qu'il y a eu en Norvége un roi Eysteinn : « les pêcheurs et les marchands qui apportent en Norvége tant « de choses utiles en useront. J'ai fait élever à Bergen le grand « palais et l'église des Saints-Apôtres, et mes successeurs en « jouiront. J'ai fondé à Nordnæs l'église et le monastère de « Saint-Michel. Enfin, ô mon frère, j'ai arrangé les lois de façon « à faire régner l'égalité parmi les citoyens, et l'État, après moi, « s'en gouvernera plus facilement. Par la persuasion et la dou- « ceur, plutôt que par la force, j'ai amené les Jemtes à se sou- « mettre et à payer tribut; je sais bien que le revenu n'en sera « pas très-grand; cependant je pense que toutes ces choses ne « seront pas moins utiles au royaume et profitables à mon salut, « que pour toi cette foule de Maures tués en Serkland, à la plus « grande joie du diable, et précipités en enfer. » — Sigurd : « J'ai été à Jérusalem, j'ai touché en Pouille, et je ne t'y ai « point vu; j'ai livré huit batailles où tu n'étais point; j'ai visité « le tombeau du Christ, et ne t'y ai pas aperçu. Je suis venu au « Jourdain, que j'ai traversé à la nage, et là, dans un bois situé « sur les bords du fleuve, j'ai noué à ton intention un nœud « qu'il te faudra dénouer, à moins que tu ne préfères accomplir

« la condition à laquelle je pensais en le faisant[1]. Puis, sans ton « secours ni tes conseils, moi et le roi de Jérusalem avons pris « Sidon. » — Eysteinn : « Je ne dénouerai pas ce nœud que tu « m'as noué; mais rappelle-toi qu'à ton retour j'aurais pu te « causer un embarras autrement grand, lorsque tu es revenu au « milieu de ma flotte avec un seul vaisseau. Que maintenant les « gens sages et prudents décident en quoi tu me surpasses. Sa« chez, chevaliers au collier d'or, qu'il y a encore en Norvége « un homme qui vous égale[2]. » 1112-1122.

Cette peinture naïve nous montre quel était le caractère des deux rois, et nous explique pourquoi le règne si brillamment commencé de Sigurd s'écoula dans l'inaction pour finir par la démence. Les frères gouvernèrent ensemble pendant onze ans, et Sigurd ne mourut qu'en 1130, huit ans après Eysteinn. Dans les premiers temps, les deux rois, à part quelques-unes de ces dissensions nées de la brusquerie de Sigurd et aussitôt apaisées par l'esprit conciliant d'Eysteinn, paraissent avoir vécu en bonne intelligence. Les Sagas se plaisent même à nous les montrer rendant ensemble la justice, tous deux aimés du peuple : l'un, haut de taille, les cheveux bruns, le regard clair, l'œil fier et hautain, bon justicier, ferme et prompt à punir, mais aussi mauvais orateur que jurisconsulte; l'autre, petit, blond, les yeux bleus et doux, la parole éloquente et persuasive, bon pour les paysans et admirablement expert dans toutes les lois et coutumes du pays. Elles nous représentent le royaume en paix, les campagnes florissantes, et, grâce à la sage administration d'Eysteinn, une sorte d'âge d'or régnant en Norvége. Sigurd lui-même se plaît à voir la terre féconde et les paysans heureux, et le peuple aime à répéter ces deux vers composés par le roi croisé lui-même :

« C'est dans les paysans, dans les champs cultivés,
« Et dans une paix stable, que je mets mon bonheur. »

Mais, peu à peu, Sigurd, soit qu'il fût jaloux de la popularité d'Eysteinn, dont il méprisait en secret les vertus pacifiques, soit Fin du règne de Sigurd : il devient fou.

[1] Voir le chap. Ier, p. 88.
[2] *Sig. Saga*, ch. XXVI (Fornm. Sögur, VII, p. 118 et suiv.).

1112-1130. qu'il regrettât les brillantes années de son séjour en Orient, que son royaume lui parût petit et sa cour vide, et que la vie inactive et grossière du Nord ramenât sans cesse ses pensées vers le luxe et les raffinements de Jérusalem et de Byzance, parut perdre une à une les qualités qui l'avaient fait chérir de ses compagnons et de son peuple. Un orgueil sans bornes, un dédain aristocratique, auquel les libres barons du Nord ne s'accoutumaient qu'avec peine, une affectation de dignité pompeuse empruntée au souvenir des cérémonies impériales, un libertinage effronté, qui ne respectait pas les plus nobles maisons du royaume, remplacèrent cette ardeur juvénile, cette bravoure précoce qui avaient fait d'un enfant de seize ans le chef aimé des plus vieux chevaliers de Magnús III. Après la mort d'Eysteinn, le mal ne fit que s'accroître : tout à coup une folie noire s'empare de l'esprit de Sigurd ; il entre subitement dans des accès terribles de fureur et il faut toute la présence d'esprit de ses serviteurs pour éviter qu'il ne se porte aux plus cruelles extrémités. Il est probable que les fatigues précoces de ce robuste soldat qui, dès cinq ans, avait porté les armes, qui était roi à onze et s'était croisé à dix-sept, suffirent pour déterminer chez lui, comme chez Érik le Bon, ces accidents funestes. Mais les Sagas ne manquent pas d'anecdotes pour les expliquer. Le roi, suivant la Morkinskinna, aurait un jour, en descendant dans le bain, mis le pied sur une anguille dont le contact lui aurait causé une secousse terrible. Thiodrek le Moine veut qu'il ait été empoisonné. Tous d'ailleurs s'accordent à dire que Sigurd était poursuivi par la prophétie d'un ermite byzantin qui lui avait prédit « que son règne serait semblable à la charpente du lion, qu'il « avait commencé par une tête glorieuse et qu'il finirait par une « croupe amaigrie. » Snorri voit, dans la folie du roi, une punition justement méritée de l'inexécution du vœu solennel prononcé à Jérusalem, au sujet de la Vraie Croix. Il est certain que des quatre promesses faites sous le serment du roi et de ses onze pairs entre les mains du patriarche, deux seulement avaient été accomplies : la dernière relative à l'introduction des dîmes ecclésiastiques, qu'il établit peu à peu avec l'aide de l'évêque de Throndhjem ; et la première qui avait trait à l'extension du chris-

tianisme dans le Nord, extension à laquelle Sigurd travailla, et en Norrland et aussi en Småland, où il alla en 1123 combattre et convertir une fraction encore païenne des Suédois. Le roi avait bien, il est vrai, en exécution d'un autre vœu, « fait, dit « la Saga, avant les autres et au temps où il revenait du Jour- « dain[1], » introduit en Norvége l'abstinence du vendredi. Mais ce ne fut qu'en 1152 que le roi Inga, deuxième successeur de Sigurd, accomplit le troisième vœu en fondant un siége métropolitain à Throndhjem, avec l'aide du légat Nicolas Break speare, cardinal d'Albano[2], qui installa comme premier archevêque Jón Byrgisson. Enfin le quatrième vœu, le plus solennel de tous, celui de porter sur le tombeau de saint Olaf le fragment de la Vraie Croix, que Baudouin n'avait octroyé qu'à cette condition, avait été formellement négligé par Sigurd. Soit qu'il craignît de résider à Throndhjem, dont les habitants étaient d'humeur plus indépendante encore que les autres bourgeois norvégiens, soit que Throndhjem dépendît trop particulièrement d'Eysteinn, Sigurd, malgré les représentations des clercs, déposa la Vraie Croix et la plupart des reliques qu'il avait rapportées d'Orient, les deux manuscrits, le retable et une châsse, présent du roi de Danemark, à Konunga-helli, au sud du royaume. C'était lui qui avait fondé sur les bords du fleuve de Götha cette ville, dont la prospérité commerciale commençait à se développer et à laquelle a succédé l'opulente Gothembourg. Sigurd y avait fait bâtir un château avec de hautes murailles de pierre et des fossés profonds. Dans le château s'élevait un palais immense et dans le palais une église (*Kastalla* ou *Kors Kirkja*), toute de bois sculpté, chef-d'œuvre de l'art norvégien. C'est là qu'avait été déposée la relique, qui était enfermée dans un grand reliquaire de la forme même de la Vraie Croix[1]. Sigurd espérait ainsi protéger ses frontières contre les invasions des Suédois, et sa commerçante capitale contre les pirateries des Slaves païens. Mais saint 1122-1130.

[1] *Sig. Saga*, ch. XLIV (Fornm. Sög., VII, p. 160). Heimskringla, III, 278. Quant à la promesse relative à l'abstinence du samedi, elle paraît être une pure invention de l'Agrip, qui la place pendant le siége d'une des villes musulmanes prises par Sigurd (*Agrip*, ch. XLVIII. Fornm. Sög., X, p. 417).

[2] Depuis Adrien IV.

1122-1130. Olaf, frustré de son bien, avait, suivant Snorri, envoyé au roi une marque palpable de sa colère, et c'est alors qu'avaient commencé ces accès que les chroniqueurs rapportent avec une respectueuse pitié. Le roi, d'ailleurs, conservait au milieu de sa folie la mémoire du passé, et il suffisait en général de quelque allusion à son voyage aux Lieux Saints, pour le faire rentrer en lui-même et le rappeler au sentiment de la dignité royale. Deux anecdotes naïves, entre plusieurs que racontent les Sagas, montrent quel empire avaient sur l'esprit de Sigurd les souvenirs de sa glorieuse expédition : « Un vendredi soir, le roi était d'hu« meur sombre ; il se met à table avec ses barons ; l'écuyer de« mande quels mets il faut servir : « Et quoi donc, dit le roi en « fureur, sinon de la viande? » Tous alors de trembler; nul n'ose « hasarder une objection; on apporte des viandes fumantes, « et chacun se tait en attendant que le roi dise le *Benedicite;* tout « à coup un homme de petite taille et de petite naissance, mais « qui avait été en Terre Sainte avec le roi, Aslak, surnommé « *Háni* ou le Coq, se lève : — « Quelle est, demande-t-il au roi, « la fumée qui s'élève de ces plats? — Qu'as-tu, Aslak, répond « Sigurd, et que te semble-t-il? » — « Ce que je ne voudrais « point, reprend Aslak, car il me semble voir de la viande. » — « Eh bien, ensuite? » dit le roi. — « Sire, dit Aslak, il est la« mentable qu'un prince qui a fait et vu de si grandes choses soit « ainsi pris de folie. Est-ce cela que tu avais promis quand tu « sortis des eaux du Jourdain, où a été baptisé le Fils de Dieu? « Si c'étaient des gens de peu qui manquassent ainsi à leur pa« role, ils mériteraient d'être châtiés; quant à tes courtisans, je « ne sais trop ce qu'ils valent, puisqu'aucun d'eux n'a osé « t'observer ce que moi, pauvre et non noble, je te rappelle. » — Loin de se fâcher, le roi se calma et fit emporter les viandes ; il ne garda point rancune à Aslak : le souvenir de la Terre Sainte avait été tout-puissant à calmer la colère royale[1]. Une autre fois, le roi monte sur son trône, le visage sombre et annonçant un des terribles accès de sa folie furieuse. « Il prend le livre écrit

[1] *Sigurdar Saga*, ch. XLIV (Fornm. Sögur, VII, p. 160). Dans le chap. XLV, on raconte une histoire semblable, où Sigurd, sur une observation analogue, renvoie deux dauphins rôtis.

« en lettres d'or (rien de plus précieux n'existait en Norvége); 1122-1130.
« auprès de lui était assise la reine Malmfrid; tout à coup le roi « se met à dire : « La vie n'est qu'un jeu : à mon retour, il y « avait deux choses que je chérissais entre toutes, la reine et ce « livre; aujourd'hui ce sont les deux que je hais le plus au « monde : la reine, parce qu'elle ne s'aperçoit pas de sa laideur « et de la corne qu'elle a sur le front; ce livre, parce qu'il n'est « bon à rien. » — A ces mots, il prend le livre, le jette sur le bra- « sier allumé au milieu de la salle, et donne un soufflet à la « reine. Heureusement, un des plus bas serviteurs de la cour, « l'allumeur des cierges, Ottar Birtingr, s'élance, retire le livre « du feu et reproche au roi sa grossièreté : « Combien, ô roi! « s'écrie-t-il, nous sommes loin de ce temps glorieux où tu es « revenu triomphant et où toute la Norvége allait au-devant de « toi pour saluer ton retour! » Le roi se jette sur l'audacieux « serviteur pour le tuer; Ottar découvre sa poitrine; le roi, dé- « sarmé par ce courage inattendu, se calme subitement et de- « mande pardon à la reine[1]. »

Renommée de Sigurd. Ses skaldes.

D'ailleurs les tristes scènes de ces dernières années paraissent n'avoir fait que peu d'impression sur le peuple, qui préférait ne se souvenir que des premières. Les aventures du roi étaient devenues, de son vivant même (tant était grand le retentissement de ses actions), une sorte d'épopée nationale. Trois skaldes, dont les œuvres nous sont parvenues, s'étaient chargés de les chanter. Le premier était Halldórr Skvaldri, auteur de l'*Utfarardrápa um Konung Sigurd Jórsalafara,* qui paraît avoir accompagné le roi en Orient. Presque toutes ses strophes indiquent qu'elles ont été chantées devant le roi et peut-être pendant le voyage. Halldórr fut le plus populaire des trois skaldes; il vécut longtemps après le roi et fit d'autres poésies; mais l'*Utfarárdrápa um Sigurd* était son chef-d'œuvre, et, près de quatre-vingts ans plus tard, le roi Magnús V se le faisait chanter, aux applaudissements de toute la cour de Konunga-Helli, par le skalde Máni. Le second, Einarr Skulason, était prêtre; il avait

[1] *Sigurdar Saga*, ch. XLI (Fornm. Sögur, VII, p. 155).

1112-1130. vécu avec Eysteinn et Sigurd, et sa réputation littéraire était immense; les chroniqueurs ne parlent qu'avec admiration de l'effet qu'il produisit au concile de Throndhjem, en 1152, lorsqu'il entonna, à la louange de saint Olaf, l'hymne connue sous le nom d'*Olafsdrápa*. Sur Sigurd, il avait composé un chant guerrier, ***Kvædi,*** qui est plus moderne, mais plus éloquent que l'œuvre de Halldor. Quant au troisième skalde, Thórarin Courtmantel (***Stuttfeldr***), auteur du ***Stuttfeldardrápa Sigurds Jórsalafara,*** c'était un pauvre hère et une figure, curieuse du reste, de poëte mendiant. « Un jour, dit la Saga [1], le roi va à vêpres après « diner, s'assied hors de l'entrée de l'église, et trouve qu'on « chante faux. Il remarque à la porte un homme en manteau « court, et improvise ce distique :

« Tout art est troublé
« Par ce gueux en manteau. »

« L'autre sort de l'église, et, sans se déconcerter, avoue l'in« suffisance de son habit, et en demande un autre au roi. « Viens « me trouver à souper, » dit le roi. Le lendemain, au moment « d'entrer, Thórarin trouve à la porte un seigneur islandais, « cet Arni Fjöruskeifr dont nous avons parlé plus haut, qui lui « présente une corne à boire et lui dit : « Le roi veut, Islan« dais, que tu fasses, avant d'entrer, si tu veux gagner un pré« sent, des vers sur Hákon Serksson et sur son surnom de « *Bonnet gras.* » Halldor entre alors solennellement et récite un couplet satirique sur Hákon et son bonnet. « On s'est voulu « moquer de toi, dit le roi, je n'ai jamais rien commandé de « pareil; va te faire châtier par Hákon. » Hákon pardonne au « skalde à condition qu'il fasse, en revanche, un couplet sur « Arni. Thórarin improvise une nouvelle épigramme, et, cette « fois, c'est la lâcheté d'Arni qui en fait les frais. « Il n'a pas « tué, dit-il, de Sarrasins, de quoi rassasier un corbeau. » Arni « veut tirer son glaive et frapper Thórarin. « Fi donc! dit Hákon, « tu te déshonorerais en te battant avec un gueux de skalde. » « Alors Thórarin se tourne vers le roi et lui demande la permis-

[1] *Sigurdar Saga*, ch. XXXIX (Fornm. Sögur, VII, p. 153).

« sion de lui réciter un poëme qu'il a composé à sa louange (ce- 1112-1130.
« lui précisément qui nous est parvenu). Le roi en est satisfait,
« et donne en récompense au skalde de quoi faire le voyage de
« Rome [1]. »

Sigurd, d'ailleurs, était skalde lui-même et ne dédaignait pas de chanter ses propres exploits. On conserva religieusement les vers composés par lui, et quelques-uns entre autres qui avaient trait à la croisade, et qu'il improvisa un jour qu'il se trouvait avec son frère Eysteinn et la reine Ingibjörg, femme de celui-ci. « Sire roi, lui dit la reine, les nombreuses et grandes « choses que tu as faites en lointain pays seront longtemps con- « servées dans la mémoire des hommes. » Sigurd répond à cette douce louange de sa belle-sœur, en improvisant une strophe guerrière :

« (Le poëte ne se confie qu'en Dieu.)
« Jadis plein d'ardeur, j'apportais blanc mon bouclier
« Dans la tempête des épées,
« Et rouge je le rapportais.
« C'est l'exemple que je donnais,
« Du pays des Sarrasins,
« O ma belle! à ton mari.
« (De Dieu vient le combat et la victoire!) [2] »

Au siècle suivant, la renommée du roi ne fit que s'accroître. Des récits plus circonstanciés, de véritables panégyriques, vinrent remplacer les anciennes narrations, devenues trop courtes, au gré des auditeurs avides; d'âge en âge, le roi croisé grandit dans les traditions populaires, et à la fin du XIIIe siècle on ne trouvait point de louange plus flatteuse à adresser à une expédition brillante que de la comparer au voyage de Sigurd [3]. On peut, du reste, juger du retentissement qu'eut, parmi ses con-

[1] *Sigurdar Saga*, ch. XL (Fornm. Sögur, VII, p. 155).

[2] « Skjott bar ek skjöldinn hvita
« (Skald bidr at gudr valdi)
« Ar til eggja skurar
« Otraudr, en fra raudan :
« That hefik högg of höggvit.
« Handlaust à Blalandi
« (Gud rædr sókn ok sigri),
« Svanni l thinum manni. »

[3] Voir au ch. VIII le récit du voyage de Christine, fille d'Hákon le Grand et femme de Don Felipe d'Espagne.

1112-1130. temporains, l'expédition de Sigurd par les traces qu'elle laissa dans le souvenir de peuples en général fort étrangers à l'histoire de Norvége. On voit, par les textes circonstanciés que nous avons empruntés à Orderik Vital et à Guillaume de Malmesbury, que la croisade norvégienne fut connue en Angleterre dans ses moindres détails. Le témoignage de la chronique de Saint-Bavon et celui de Sicardi de Crémone montrent qu'il en fut de même en Flandre et en Italie. Une lettre de Pierre de Montboissier, abbé de Cluny, adressée à Sigurd en 1123[1], et où les hauts faits du roi en Orient sont célébrés, non sans quelque exagération, prouve que la France fut loin d'ignorer les succès des croisés norvégiens. Ne faudrait-il pas aussi voir une réminiscence de la grande croisade norvégienne, ou du moins un résultat de la popularité qu'elle put avoir en Occident, dans cet épisode curieux d'un des plus célèbres romans du XIVe siècle, épisode où, tout en transportant la scène, de la Méditerranée dans la mer du Nord, et remplaçant Sidon par une fabuleuse métropole des harengs, l'auteur anonyme du « *Roman de Baudouin de Sebourc*[2] » fait guerroyer contre les musulmans les armées alliées du roi de Jérusalem et du roi de Norvége? On voit, par quelques détails spéciaux ajoutés par Alphonse le Sage au récit primitif de Guillaume de Tyr, qu'au XIVe siècle encore on se souvenait en Castille du passage des Norvégiens à Majorque. Enfin les textes étendus consacrés par Ibn Khaldoun et Ibn el-Athir à l'expédition de Sigurd et le témoignage d'Abulféda, échos de cette fureur qui, à la nouvelle de la prise de Sidon, précipita sur le royaume de Jérusalem[3] les Persans appelés en Syrie par leurs coreligionnaires épouvantés[4], sont une preuve du retentissement qu'eurent, jusque chez les musulmans, les exploits du roi norvégien.

[1] *Biblioth. maxima Veterum Patrum*, XXII, p. 869.

[2] « Marmande a non la ville. — Les herens i fait-on
« C'on mengieue en karesme, et en autre sachon;
« Si en fait-on alliours aussi à grant foison,
« Mais Marmande ch'est ville qui a trop grant renon.
« Et siet en Noroèghe le royaume de non:
« Là vinrent Sarrasins C^m, che dist-on, » etc., etc.
Li Romans de Baudouins de Sebourc (Valenciennes, 1841, in-8°), ch. XV, v. 719-724, II, p. 65.

[3] « Tantôt come la cité de Saiete fu « prise et cele nouvele fu espandue par la « terre de Perse, un grant planté de « Turs de la terre s'assembla, etc., etc. » G. de T. (*Est. de Eracles*), l. XI, ch. XVI (Hist. des Cr., I, p. 480).

[4] « La terreur était devenue générale « parmi les habitants de la Syrie. » Abulféda (Hist. arabes des Crois., I, p. 13). — « La frayeur des musulmans « devint extrême : leurs cœurs remon-

Sigurd mourut en 1130, à Oslo[1], ne laissant qu'un enfant légitime, Christine, fille de la reine Malmfrid. L'aîné de ses fils naturels, dont la grossièreté contrastait avec la majesté paternelle, et dont l'intempérance avait empoisonné les derniers jours de Sigurd, Magnus IV l'Aveugle lui succéda sans opposition. Nous parlerons plus tard de l'influence que les rapports personnels de Sigurd avec la société chrétienne d'Orient eurent sur les lois et l'organisation de l'Église de Norvége. Ce sera aussi à la même cause que nous rapporterons la naissance dans le royaume d'une aristocratie nouvelle, qui sera tout imbue des idées que Sigurd avait lui-même empruntées à l'Orient, et se transformera, sous les rois suivants, en un parti compacte, séparé du reste de la nation et assez puissant pour imposer au peuple un roi choisi par elle et sorti de son propre sein, fils et petit-fils de chevaliers croisés. 1130.

« tèrent jusqu'à leur gosier. » Ibn el Athir, *ibid.*, p. 279.

[1] Le 26 mars, il fut enterré à Saint-Hallvard d'Oslo; ses restes furent dispersés lors de la destruction de cette église, à la fin du XVIII[e] siècle. — On montre son crâne à Copenhague.

CHAPITRE V.

DANEMARK. PROJETS DE CROISADES ET PÈLERINAGES. — Magnús Nikolasson prend la croix. — Assassinat de saint Knut Lavard, 1131-1132. — Projets de croisade d'Érik II Émund, 1136. — Rôle du Danemark dans la deuxième croisade. — Projets et mort d'Érik III Lam. — Erreur historique relative à la présence des Scandinaves au siége de Lisbonne. — Pèlerinage de l'amiral Eskill Sveinsson et de Svein Sveinsson, troisième évêque de Viborg, son frère, 1150. — Pèlerinage d'Eskill Kristjernsson, deuxième archevêque de Lund, 1164-1168.

SUÈDE. PÈLERINAGES. — État de la Suède au XIIe siècle. — Iskiruna de Næs. Pèlerinage de Ragnild, reine de Suède, et d'Iatvard Bonde, père de saint Érik, 1130. — Pèlerinage de sainte Hélène de Skedewi.

NORVÉGE. EXPÉDITIONS ET PÈLERINAGES ARMÉS. — Les Orcades au XIIe siècle sont le rendez-vous des croisés norvégiens. — Maes Howe. — Expéditions anonymes. — Pèlerinage d'Hákon Pálsson, jarl des Orcades, 1118-1120. — Expédition du prince Sigurd Mauclerc, 1130-1135. — Croisade norvégienne de 1152. — Commencements de Rögnvaldr III le Saint, jarl des Orcades. — Préparatifs de la croisade. — Nikolas Breakspeare (Adrien IV), en Norvége. — Départ des Orcades. — Arrivée en France. — Siége et prise d'un château en Galice. — Pillage des côtes d'Espagne. — Siége d'Alcacer. — Rencontre et prise d'un *dromund* sur les côtes de Sardaigne. — Arrivée des croisés en Palestine. — Siége d'Ascalon. — Retour des croisés par Byzance. — Fin de Rögnvaldr, d'Eindridi et d'Erlingr. — Pèlerinage d'Érik Jarl, vers 1181.

La Norvége et la grande expédition de Sigurd Ier viennent d'absorber notre attention : que sont devenus, pendant cette glorieuse période, les deux autres royaumes scandinaves? Des guerres civiles interminables s'y sont succédé sans interruption et vont continuer encore pendant de longues années à ensanglanter le pays. Depuis la mort du saint roi Érik, le Dane-

1131-1132. mark comme la Suède, tout entiers à ces luttes intestines, sont restés et resteront encore, au moins pour un temps, étrangers aux intérêts qui agitent le monde chrétien. Soit que les chroniqueurs, absorbés par des faits d'un intérêt plus immédiat, aient négligé comme obscurs les noms des croisés ou pèlerins partis de Suède ou de Danemark au milieu du XIIe siècle, soit qu'en réalité les peuples du Nord, mal informés de l'état précaire du royaume de Jérusalem, aient cru alors inutile de s'armer pour la défense du Saint Sépulcre, qu'un proverbe contemporain surnommait « le bien gardé[1] », nous n'aurons, pendant près de soixante-dix ans, à signaler, en Suède et en Danemark, que des projets avortés de croisades ou des pèlerinages d'un caractère purement privé.

Danemark. Magnús Nikolasson prend la croix. Assassinat de saint Knut Lavard. 1131-1132.

Durant le long règne de Nikolas, l'un des plus calamiteux de l'histoire danoise, suite lamentable de révoltes, de meurtres, de pillages et d'invasions étrangères, le nom de Jérusalem ne sera prononcé qu'une fois et pour servir de prétexte au plus odieux des forfaits qui ensanglantent cette période du Moyen Age danois. Nikolas et son fils Magnús, voulant se débarrasser de leur parent, le fils de Botild et d'Érik le Bon, Knut Lavard, organisent avec quelques seigneurs danois un complot pour lui arracher la vie. Knut Lavard[2], la seule figure honnête de cette famille sanguinaire, était roi des Vendes; ses exploits contre les Slaves païens, la douceur de son gouvernement, l'avaient rendu populaire parmi les Danois, qui retrouvaient en lui les vertus d'Érik le Bon, son père, et devaient le mettre après sa mort au nombre des saints. Tremblant pour leur couronne, que la faveur du peuple inclinait à transporter à saint Knut, Nikolas et Magnús l'invitent à venir à Ringstedt[3], où se tenaient les états de Noël (1131). Là, Magnús déclare solennellement qu'il va prendre la croix et organiser pour la Terre Sainte une expédition importante. Il prie dans des termes touchants son cousin Knut de veiller, en son absence, sur sa femme et ses enfants qu'il con-

[1] Vedel, p. 72.
[2] *Lavard* (Lord).
[3] A Roeskild, suivant Saxo.

fiera à la loyauté du roi des Vendes[1]. « Fidèle frère, dit-il à « Knut, tu es le seul homme que je sache, qui ignore le men« songe : aussi, c'est de toi que je veux prendre conseil en cette « occurrence pour diriger ma conduite et mes affaires. Nous « sommes liés par le sang et la foi jurée; ce n'est pas dans la « nécessité que ni toi ni moi voudrions nous désunir[2]. » Knut, sans soupçonner la trahison de Magnús, accepte un rendez-vous secret dans lequel Magnús doit lui confier ses dernières instructions. Les deux princes se rendent dans une forêt voisine d'Haraldstadt, et Knut, tandis qu'il s'entretenait amicalement avec Magnús, est lâchement assassiné par ce dernier, aidé de serviteurs cachés à l'entour (6 janvier 1132)[3]. La mort de Knut Lavard ne fit que réveiller l'ardeur des guerres civiles. De tous côtés surgirent des petits-fils du grand Svein Astridarson, les uns venant pour venger le « saint martyr », comme on l'appelait déjà, les autres accourant pour assister à la chute de Nikolas et se partager ses dépouilles. Le vainqueur fut le frère de Knut, Érik Emund, candidat de l'empereur Othon, à la cour duquel il s'était retiré depuis son retour de Terre Sainte, et qui l'aida d'hommes et d'argent pour chasser Nikolas et son fils. 1132-1136.

On peut penser que parmi les nombreux exilés rejetés hors du royaume par le sort de la guerre ou le dégoût de ces spectacles barbares, il dut se trouver plus d'un pieux pèlerin, plus d'un chevalier croisé. Mais de là à vouloir, comme Hvitfeldt[4], qu'Érik Émund ait, en 1136, conduit en Terre Sainte une armée tout entière, ou, comme Vedel, que jamais les voyages en Palestine n'aient été plus fréquents[5], il y a un abîme. Le pays était trop occupé de ses propres affaires pour songer aux bruits lointains de l'Orient, et nous allons même, dix ans plus tard, le voir, quoi qu'en aient dit plus d'un auteur moderne, rester presque étranger au grand mouvement que la puissante

Projets de croisade d'Érik II Émund. 1136.

[1] Saxo Gramm., l. XII, éd. Müller, p. 637. *Knytlinga Saga*, ch. xc (Fornm. Sög. XI, p. 331).

[2] *Vita Sancti Kanuti Lavardi*. Éd. Pottast, p. 29.

[3] *Knytlinga Saga*, ch. xci (Fornm. Sög. XI, p. 329). Svein Akeson, ch. LXVII. — Saxo, l. XII, p. 638. — *Vita Sancti Kanuti* (éd. Pott., p. 29).

[4] Hvitfeldt *Danm. Rigis Krónike*, I, p. 102.

[5] Vedel, p. 95.

1144-1147. parole de saint Bernard va déterminer en Allemagne. Édesse venait de tomber (1144) aux mains des musulmans. Ému par les plaintes des chrétiens d'Orient, qui lui avaient envoyé l'année suivante une ambassade solennelle, le pape Eugène III avait entrepris de soulever une seconde fois les royaumes latins contre les Infidèles, et saint Bernard, dont il était le disciple et dont la renommée commençait à grandir, avait été chargé de prêcher en France et en Allemagne la nouvelle croisade. Comme en 1095 à Clermont, une multitude immense avait pris la croix à Vezelai (31 mars 1146), puis à Spire, et les deux souverains les plus puissants de l'époque, Louis VII de France et l'empereur Conrad, s'étaient mis à la tête des nouveaux croisés.

Rôle du Danemark dans la deuxième croisade. Projets de croisade et mort d'Érik III Lam.

Les prédications de l'apôtre de Clairvaux retentirent-elles jusque dans les royaumes du Nord? les rois scandinaves prirent-ils part à l'expédition qui se préparait? S'il fallait en croire la plupart des historiens du Nord, les trois royaumes auraient subi, comme l'Allemagne, l'influence irrésistible de saint Bernard; les flottes danoises et norvégiennes, commandées par deux rois du Nord, auraient contribué à la prise de Lisbonne sur les Sarrasins, et un si grand nombre de chevaliers scandinaves auraient suivi le roi de France, que ce serait à leur présence dans l'armée de Louis le Jeune qu'il faudrait attribuer la grande quantité de fleurs de lis qui émaillent les blasons du Nord[1]. Nous allons voir plus loin quand et comment les Norvégiens partirent pour la Terre Sainte; mais il est certain que, pendant la durée de la seconde croisade, 1146-1149, aucun prince du Nord ne quitta son royaume, et que si le roi de Danemark, Érik III Lam, prit, comme on l'a supposé, la croix en même temps que l'empereur[2], la mort l'empêcha de poursuivre ses projets. En 1147 même, nous le voyons, saisi d'une fièvre subite, abdiquer la couronne et expirer à Odensée sous l'habit des moines de saint Knut, qu'il avait voulu revêtir à son dernier soupir.

[1] Vedel, p. 100.

[2] Assertion très-problématique. Cf. Suhm, V, 642; VI, 12. Le roi Alv-Erico de Danemark, que l'*Istoria Imperiale* de Ricobaldo de Ferrare (SS. RR. Ital., IX, col. 1350) place parmi les compagnons de Conrad, est tout à fait fabuleux.

1144-1147. Erreur historique relative à la présence des Danois au siége de Lisbonne.

A qui donc attribuer cette assertion erronée de la présence d'un roi de Danemark ou de Norvége parmi les croisés qui, partis du Rhin, de l'Escaut et de l'Angleterre sur une flotte de deux cents vaisseaux, abordèrent en Portugal et s'emparèrent de Lisbonne le 12 octobre 1147? L'erreur est due à un texte, très-vague d'ailleurs, d'un des compilateurs les plus inexacts du XIII[e] siècle, d'Albérik, moine de l'abbaye de Neufmoutiers, près d'Huy, plus connu sous le nom d'Albérik de Trois-Fontaines. C'est après avoir copié, en altérant les dates, le récit du siége de Lisbonne dans la Continuation anonyme de Sigebert et d'Anselme de Gembloux, qu'Albérik ajoute : « Et maintenant, quand on parle de « cette expédition des chrétiens et *du roi de Norvége qui était « avec eux,* on continue de l'appeler l'expédition de Sadelie, à « cause de la ville de Sadelie, dans la sultanie d'Iconium, où ils « arrivèrent par mer et attendirent les autres croisés qui ve- « naient de Constantinople [1]. » Sur cette phrase : « et du roi de « Norvége qui était avec eux, » phrase empruntée peut-être par Albérik au chapitre que Guillaume de Malmesbury consacre à Sigurd I[er] [2], Canisius [3], et Georges Fabricius [4] au XVI[e] siècle, Fuller [5], Manrique [6] et Schatten [7] au XVII[e], ont bâti tout un récit apocryphe qui, inséré sans hésitation par Bernard de Brito [8], en 1597, dans les chroniques portugaises, est revenu dans le Nord comme appartenant aux sources lusitaniennes du Moyen Age, et a exercé l'érudition de plus d'un critique danois. Il faut ajouter qu'on voyait la confirmation du texte d'Albérik, en premier lieu dans un passage de la *Chronica Gothorum* [9], où il est parlé d'une

[1] « Quando autem fit aliqua mentio « istius expeditionis Christianorum et « *Regis Norvegiæ qui erat cum eis,* « expeditio de Sedelia vulgariter appel- « latur, propter civitatem Sadeliam sub « Soldano Iconii, ad quam per mare de- « lapsi sunt et ibi alios qui per Cons- « tantinopolim abierunt, expectabant. » (Alberici *Chronicon*, éd. Leibnitz, p. 316; id. Ms. de la Bibl. impér. de Paris, n° 4896 A), f. 191, r°, col. 1.

[2] Peut-être aussi à la chronique perdue de Gui de Bazoches.

[3] Canisius, *Opus Chronolog.*, p. 665.

[4] Fabricius, *Orig. Saxoniæ*, p. 540.

[5] Fuller, *Hist. of the Crusades*, V, ch. XXII.

[6] Manrique, *Annales Cisterciences*, II, p. 81-90.

[7] Schatten, *Ann. Paderbonenses*, VIII, t. I, p. 776.

[8] Bernardus de Brito. *Monarchia Lusitanica*, X, ch. XXVI, t. III, f. 167, v°.

[9] *Chronica Gothorum*, era 1178. Mon. Portugalliæ Historica, I, p. 13. *Chron. Lusitan.* (Florez, *España Sagrada*, XIV, p. 414). Voir Herculano, *Hist. de Portugal*, I, p. 336.

1144-1147. flotte de soixante-dix vaisseaux du Nord, abordant en Portugal et tentant (1144), avec le roi Alphonse I[er], une attaque infructueuse contre Lisbonne; en second lieu, dans les nombreuses mentions faites par les chroniques occidentales de ces mêmes *Normanni*[1] dont nous avons dû, au chapitre précédent, chercher à déterminer la nationalité; en troisième lieu, dans un texte de Jean Cinnamus, qui range au nombre des nations rassemblées sous l'étendard de la croix, les Κελτοί[1], nom par lequel il désigne les Scandinaves[2]. Mais d'une part, le texte de la « *Chronica Gothorum* » est trop vague pour qu'on y voie sans hésitation un épisode de l'histoire du Nord, et ne saurait, en tous cas, être rapporté à la deuxième croisade, postérieure de trois ans à l'événement qu'il relate; d'autre part, l'interprétation du mot *Normanni*, douteuse en 1095, ne l'est plus en 1147 : il n'y a plus alors en Europe aucun de ces Normands, chevaliers d'aventure qui erraient sur toutes les côtes de la Méditerranée à la fin du XI[e] siècle. Les Scandinaves ne sont plus désignés que par les noms très-précis de *Daci*, *Norvegi*, *Sueci*, et les *Normanni*, que Guillaume de Nangis[3], Guillaume de Neubridge[4] et le Normand Robert de Thorigny[5], abbé du Mont-Saint-Michel, rangent au nombre, soit des conquérants de Lisbonne, soit des soldats de Louis VII, sont et ne peuvent être que des Français de Normandie. Quant au texte de Cinnamus, il fait certainement allusion à une recrudescence dans l'arrivée annuelle à Constantinople des contingents værings, recrudescence qui coïncida effectivement avec la deuxième croisade, mais qui y était complétement étrangère. Nous savons même quel fut le rôle de ces værings pendant le séjour à Constantinople des armées latines, et c'est Cinnamus qui nous l'apprend[6]. Lorsque Conrad eut passé le Bosphore à Damalis, Manuel Comnène lui envoya *Stephanos*[7],

[1] Cinnamus, II, ch. XII, éd. de Par., p. 37.

[2] C'est par le nom de Κελτοὶ qu'il désigne la garde væringue « μοῖρά τις Κελ- « τῶν οὐκ ἀγεννής, μισθοῦ 'Ρωμαίοις δου- « λεύουσα » (Cinnam., l. VI, ch. XIII, édit. de Par., p. 167).

[3] Guil. de Nangis, éd. Géraud, I, p. 39.

[4] Guil. de Neubridge, l. I, ch. 20 (ed. Hamilton, I, p. 55).

[5] Rob. du Mont (SS. RR. Germ., VI, p. 498).

[6] Cinnamus, II, ch. XVI, éd. de Par., p. 45.

[7] Peut-être Eindridi le Jeune, dont nous parlerons plus loin.

l'Ἀκόλουθος ou chef des værings pour lui proposer de les emmener 1147.
avec lui. Mais Conrad, soit par orgueil, soit à cause des conditions mises [1] par Manuel à l'octroi de cette faveur, refusa. Les Scandinaves restèrent donc à Byzance et l'armée impériale fut abandonnée au triste sort qui l'attendait [2]. Restent enfin ces flottes qui, armées le long des fleuves tributaires de la mer du Nord, vinrent prendre part au siége de Lisbonne : il serait naturel sans doute d'y chercher, en 1147, l'élément dano-frison que nous y avons signalé en 1097, et que nous y retrouverons à l'époque de la troisième et de la quatrième croisade. Malheureusement il n'existe pas, pendant tout le XIIe siècle, d'événement plus scrupuleusement raconté par les contemporains que la prise de Lisbonne. Nous ne parlons pas, il est vrai, des chroniques portugaises, dont l'exactitude laisse en général à désirer au point de vue des faits et des dates, et qui, parmi les chefs des croisés de 1147, placent un personnage du XIe siècle, le célèbre comte de Montreuil, Guillaume *Li-Cort-Nez* [3], le héros d'un des plus fameux romans du Moyen Age. Mais nous avons les récits de trois témoins oculaires : celui du moine Duodequin, inséré dans les *Annales de Saint-Disibode* [4], celui du pèlerin Arnold [5],

[1] Il est probable que Manuel exigeait de Conrad un traité d'alliance contre Roger de Sicile, traité semblable à celui que Louis VII refusa de signer (Cf. Wilken, *Res Gestæ Comnenorum*, p. 348).

[2] Les guides grecs qui trahirent alors Conrad n'étaient pas les gens de l'Ἀκόλουθος. Voir sur cette prétendue trahison, que démentent d'ailleurs, et les lettres de Conrad à l'abbé Wibald (Wibaldi *Epist.*, n° 78, I, p. 152, et *passim*), et ses rapports postérieurs avec Manuel : *Gesta Ludov.* VII, ch. VI (Duchesne, IV, p. 394); Guill. Tyr., XVI, ch. XX-XXI (Hist. des Crois., I, p. 738-740); Helmold, I, ch. LXI (éd. Bangert, p. 144); Odon de Deuil, l. III (éd. Migne, p. 1213); Abulfeda, éd. Wilken, p. 87-89; Nicetas, l. I, éd. de Par., p. 44.

[3] *Chron. de Santa Cruz de Coimbra*, III (Mon. Port. Hist., I, p. 29). Cf. *Chron. Conimbrense*; *Chron. Gothorum*; *Chron. Lamecense*; *Chron. Alcobacense*; *Vita S. Theotoni*, ch. XX, par. 27; *Indiculum fund. Monast. S. Vincentii*; *Chron. da Fundaçdo do Most. de S. Vicenze* (Mon. Port. Histor., I, p. 2, 13-14, 20-21, 85-86, 91-93, 407).

[4] *Ann. S. Disibodi*, *Ann. Colon. Max.* (SS. RR. Germ., XVII, p. 27, 762).

[5] *Annal. Magdeburg.* (SS. RR. Germ. XVI, p. 189 et suiv.). Cf. *Annal. Blandinenses*; *Contin. Gemblacensis*; *Contin. Laudun.*; *Contin. Vallicell.*; *Annal. Palid.*; *Annal. Egmund.*; *Annal. Stadens.*; *Annal. Parcens.*; *Annal. Rodens.*; *Annal. Brunswilar.* (SS. RR. Germ., V, p. 29, VI, p. 389, 453, 459, XVI, p. 83, 459, 605, 718, 727); Rad. Coggheshale, *Chron. Anglic.* (Martène, *Ampl. Coll.*, V, p. 807); Helmold, l. I,

1147. conservé dans les *Grandes Annales de Magdebourg*, et enfin la volumineuse lettre du chevalier anglo-normand Osbern de Baldr. [1], qui énumère presque individuellement tous les croisés, leur origine, leurs chefs, et ne laisse, dans la flotte latine, de place que pour les Normands de Normandie et d'Angleterre. Il est donc certain que les Scandinaves ne prirent part ni au siége de Lisbonne, ni à l'expédition de Conrad et de Louis VII. Est-ce à dire cependant qu'ils restèrent tout à fait étrangers au mouvement qu'avait provoqué saint Bernard dans le reste de l'Europe? Il est probable qu'en effet ils en ressentirent le contrecoup, et qu'ils durent avoir (au moins indirectement) connaissance, et des premières encycliques d'Eugène III (1[er] décembre 1145[2] et mars 1146[3]), et des lettres circulaires envoyées (1146-1147[4]) par saint Bernard à tous les fidèles pour les exhorter à venir au secours des Lieux Saints : les rapports de saint Bernard avec le primat du Nord, Eskill, étaient trop intimes[5] pour qu'on puisse en douter. Mais il est certain que l'on dut penser presqu'en même temps à donner, dans la croisade, un autre rôle aux gens du Nord qu'aux Français et aux Allemands, et il faut rendre à Eugène III, ou plutôt à saint Bernard, son maître, cette justice, que dans le plan général de croisade qu'ils paraissent avoir conçu, la seule mesure qu'ait justifiée le succès, est précisément celle qui détourna contre les Slaves païens, toujours en guerre avec les populations chrétiennes limitrophes, le trop-plein de la multitude accourue à la voix du prédicateur français. Sans entrer dans le récit de cette croisade, la première qui soit dirigée

ch. LXI, éd. Bangert, p. 146. *Chron. Elnonense*, *Chronicon S. Bavonis* (Smet, *Corpus Chron. Flandriæ*, I, p. 222, 586). Cf. Hermann Corner (Eccard, II, p. 691), qui attribue à l'empereur Conrad la prise de Lisbonne!

[1] *Epistola Osberni militis* (Mon. Portug. Histor., I, p. 393 et suiv.). Cf. Joh. de Hagulstadt, Brompton, Gervasii *Chronicon* (Twysden, p. 277, 1035, 1365); Galterius Hemmingford (Gale, III, p. 487); Henr. Huntingdon (Savile, p. 394, 489); Guill. Neubridge, I, ch. XX, éd. Hearne, I, p. 69; Nikolas Trivet, éd. Engl. Hist. Soc., p. 24; Rad. Cogghesbale. *Chron. Anglicanum* (Martène. Ampl. coll., v. 807); Bernardus Guidonis, *Chron. Turonense* (Dom Bouquet, XII, p. 231, 473).

[2] Othon. Frising. *Chronicon* (Muratori, VI, col. 669).

[3] Boczeck, *Cod. Dipl. Moraviæ*, I, p. 241.

[4] Bernard. Claravall. *Epistolæ*, n° 363, 457 (Dom Bouquet, XV, p. 608; Boczeck, I, p. 253).

[5] Cf. Bern. Clarav. *Epist.*, n° 390; id., *Opera*, éd. Migne, I, p. 596.

contre les païens d'Europe, mais que va suivre une série interminable de guerres saintes toutes locales, nous trouvons, dans les faits mêmes qui la précèdent, l'explication de l'absence des Danois de l'armée de Conrad et de Louis le Jeune. Si, à l'époque de la première Croisade, ce fut en dehors de toute sollicitation venue de Rome que les expéditions scandinaves s'armèrent pour l'Orient, un résultat facile à prévoir devait se produire lorsque le Saint-Siége, considérant encore, malgré les expéditions de Sigurd et d'Érik, les royaumes du Nord comme trop lointains ou trop barbares pour prendre part aux croisades d'Orient, y envoyait des légats munis d'instructions précises pour retenir et employer à un but plus voisin les soldats rassemblés sous les drapeaux du Christ. Nous verrons qu'il ne fut jamais difficile de décider les rois de Danemark et leurs sujets à utiliser contre des voisins, leurs ennemis mortels, des préparatifs faits d'abord dans un but tout spirituel et sans espoir de conquêtes. Aussi, lorsqu'en 1147, le légat Hubald vint en Danemark, porteur des lettres d'Eugène III[1] qui promettaient à tous ceux qui combattraient les Slaves païens les indulgences qu'ils auraient pu gagner en Terre Sainte, les prétendants au trône vacant d'Érik Lam, Svein III Grathe et Knut VI, se réconcilièrent, échangèrent des otages, et, selon le témoignage exprès de la *Knytlinga Saga*[2] et des *Annales de Magdebourg*[3], réunirent une flotte considérable et vinrent débarquer sur les côtes septentrionales de l'Allemagne avec une armée de cent mille hommes. Cette expédition contre les Slaves fournit à tous ceux qui auraient pu faire partie active d'une croisade en Orient, et en particulier à ceux qui avaient trempé dans le meurtre de Knut Lavard, une occasion facile et prochaine d'accomplir leurs vœux ou de racheter leurs crimes. On ne devra donc pas s'étonner si, pendant les quatre-vingts années qui séparent Érik le Bon de la troisième croisade, le Danemark ne nous donne que les noms 1147.

[1] Datées de Troyes, 11 avril 1147. Boczeck, *Cod. diplom. Moraviæ*, I, p. 294. Cf. Wibaldi *Epistolæ*, n° 150, p. 246. Cf. Helmold (I, ch. LXIII, éd. Bangert, p. 150), qui distingue parfaitement les trois croisades simultanées de Portugal, de Pologne et de Terre Sainte, et en fait successivement le récit.

[2] *Knytlinga Saga*, ch. CVIII (Fornm. Sögur, XI, p. 351). Voir aussi Saxo Gramm., l. XIV, éd. Muller, p. 675.

[3] *SS. RR. Germ.*, XVI, p. 188.

1150-1152. de trois pèlerins isolés, pieux voyageurs, qui allèrent chercher en Orient une trêve aux discordes civiles. Tous trois appartenaient à une famille qui doit, comme nous l'avons fait pressentir plus haut[1], jouer toujours le principal rôle dans les relations du Danemark avec la Terre Sainte, la famille des anciens rois de Fionie. Cette maison, que des alliances perpétuelles unissent si intimement durant tout le Moyen Age à la race royale, semble, pendant près de trois siècles, garder le monopole de toutes les grandes figures de l'histoire nationale. Jusqu'à la fin des croisades, ce sera presque toujours à quelque branche de ce tronc robuste que se rattacheront les croisés ou les pèlerins danois. Botild, la sainte compagne d'Érik le Bon, a été la première; maintenant ce sont ses neveux, Sveín et Eskill, les frères du célèbre Asker, premier archevêque de Lund; et, vingt ans plus tard, le neveu aussi et le successeur de ce dernier, Eskill Christjernson, qui entreprennent, sur les traces de leur royale parente, le périlleux voyage de Terre Sainte.

Pèlerinage de l'amiral Eskill Sveínsson de Jutland et de Sveín Sveínsson, troisième évêque de Viborg, son frère. (1150-1152.)

C'est en 1150 que la chronologie danoise place le pèlerinage des deux premiers, de Sveín et d'Eskill. Sveín, évêque de Viborg, avait été sacré en 1133; l'histoire parle peu des circonstances de sa vie, qui paraît s'être écoulée tout à fait en dehors des affaires de l'État. En 1148, il avait été en France et avait assisté (31 janvier) à la consécration de l'église de Saint-Maximin de Trèves[2]. Conrad d'Everbach, auteur de « l'*Exordium Magnum* « *Ordinis Cisterciensis*[3] », que nous allons citer tout à l'heure, dit seulement que « c'était un saint homme surpassant encore, « par l'élégance de ses mœurs et l'excellence de ses vertus, la « grandeur de sa naissance ». Quant à Eskill, « c'était, dit le « même chroniqueur, un homme belliqueux, enflé du pouvoir « de la chair, d'un esprit féroce, d'un visage terrible, tristement « célèbre par le sang qu'il versait et les crimes innombrables « qu'il perpétrait chaque jour » ; il avait été amiral de la flotte

[1] Voir plus haut, p. 48, 156-157.

[2] *Libellus de reliquiis et indulgentiis Monast. S. Maxim. Archiep. Trevir.* (1500, *s. l.*), cité dans les *SS. RR. Danic.*, III, p. 133.

[3] *Exordium Magnum Ordinis Cisterciensis*, dist. III^a, ch. xxv (ed. Tissier, *Bibl. Patrum Cisterc*, I, p. 122-124). Voir *Ann. Cisterc.*, II, p. 152 et suivantes, anno 1150.

d'Érik Émund et avait assisté au siége d'Oslo, où il avait voulu, sans succès, s'emparer des reliques de saint Halvard. Depuis la mort d'Érik Émund il s'était retiré en Jutland, probablement dans le diocèse gouverné par son frère, et exerçait là une tyrannie redoutable. Ce fut au retour du voyage que le saint évêque avait fait en France et d'où il avait rapporté des nouvelles de la croisade de Louis VII, qu'il chercha à détourner vers un but meilleur la terrible énergie de son frère, l'exhortant à aller rejoindre en Terre Sainte les croisés de 1147. Mais Eskill se refusa à faire seul le voyage, et ne consentit à partir qu'à condition que, prêchant d'exemple, son frère l'accompagnerait; Svein, en ami fidèle et véritable, le prit au mot et promit de faire le voyage avec lui, préférant, dit l'*Exordium Magnum* « s'exposer aux périls et aux fatigues de la route plutôt que de « manquer l'occasion d'arracher l'âme de son frère à la gueule « du lion ». Les deux frères se mirent en route à la fin de 1150, à peu près à la même époque que le savant islandais Nikolas Sæmundarson, abbé de Thingeyrar, dont nous avons analysé l'*Itinéraire en Terre Sainte*, et arrivèrent en Palestine vers 1152. Là ils trouvèrent une fin digne des vertus de l'un et de la bravoure de l'autre, si l'on en croit la légende qui nous est parvenue sur eux. Laissons parler ici, malgré l'emphase toute particulière qui le distingue, Conrad d'Everbach qui d'ailleurs ne fait que reproduire ce qu'il tenait du neveu même des deux princes, l'archevêque Eskill, dont nous parlons plus loin. « Une fois, dit-il, « arrivés en Terre Sainte, les deux frères adorèrent avec une « grande piété le glorieux Sépulcre du Seigneur et le bois vivi- « fiant de la sainte Croix, où fut suspendu le salut du monde. « Ayant parcouru en dévots pèlerins les autres lieux saints, ils « arrivèrent à un endroit situé près de Jérusalem et nommé par « les habitants *Paternoster,* parce que c'est là que, selon la « tradition, N.-S. Jésus-Christ apprit à ses disciples à prier, « et composa lui-même l'Oraison dominicale. Il y avait là une « pauvre église mal construite. Les pèlerins ayant appris que « c'était le lieu d'où la fontaine de prière avait jailli pour l'é- « ternité de la bouche du Fils de Dieu, se répandant de là dans « tout l'univers pour désaltérer les cœurs, ils entrèrent dans 1150-1152.

1150-1152. « l'oratoire, et, demandant à la source divine l'esprit de piété et « de confiance, ils adressèrent du fond d'un cœur pur leur prière « au Seigneur, le suppliant de leur pardonner leurs péchés et de « les délivrer du mal; et la divine clémence ne leur fit point dé- « faut comme le montra l'événement, car, arrivés au Jourdain, « s'étant lavés et désaltérés dans cette onde sacrée, l'un d'eux, « Eskill, le grand pécheur, se confiant dans la miséricorde de « Dieu et lui ouvrant son âme, cria au Seigneur en oraison et « dit : « Dieu tout-puissant et clément, sois-mois propice, je te « prie, et ne méprise pas l'âme de ton serviteur tirée par toi de « l'abîme du mal et conduite après les naufrages de tant de « crimes au port de la pénitence. Et maintenant, Seigneur Dieu, « ma fragilité et l'habitude de mes péchés me fait trembler, et « je redoute moi-même que, revenu dans mon pays, séduit par « la fortune et attiré par l'occasion du péché, je ne retourne à « mes anciens égarements. Très-pieux père, dont la miséricorde « enrichit ceux qui t'invoquent, si tu vois que cela soit salutaire « pour mon âme, j'implore ta bonté pour qu'une fois mon vœu « accompli, tu me délivres des liens du corps et en même temps « de ceux du péché pour me conduire au lieu du repos.» — Ayant « fini cette prière, il connut soudain que sa fin approchait et que « le Christ s'apprêtait à exaucer aussitôt son désir. Ayant reçu les « sacrements, il dit adieu à son frère et aux assistants et rendit « l'âme en confessant ses péchés. Le vénérable évêque voyant l'âme « de son frère, pour le salut de laquelle il avait eu tant de soins, « si rapidement et si heureusement rappelée à Dieu, fut pris lui- « même d'un violent désir de mourir et dit : « Grâces te soient « rendues, Seigneur Jésus, pour avoir exaucé ma prière et pris « en pitié les larmes que je répandais si souvent devant toi pour « la conversion de mon frère; je te supplie donc, très-pieux Fils « de Dieu, de ne me point laisser séparé de lui, mais de me re- « cevoir avec lui dans la paix du Seigneur, pour que nous par- « tions ensemble et que, grâce à toi, nous parvenions à la vie « éternelle.» — O adorable miséricorde de Notre-Seigneur Jésus- « Christ, à peine avait-il fini sa prière, faite avec la dévotion la « plus ardente, qu'il sent qu'à l'appel du Seigneur les forces « quittent son corps et que la fin de sa vie mortelle approche.

1150-1152.

« Bientôt, disposant de ses affaires autant que le temps le lui « permet, il ordonne aux assistants de déposer son corps et celui « de son frère dans l'église de Paternoster, que, par l'inspiration « de Dieu, ils avaient visitée avec tant de dévotion, et de l'ense- « velir là. Puis, confiant ses ouailles à la Providence et leur sou- « haitant à tous les biens éternels, bénissant et congédiant l'as- « sistance, il s'endormit heureusement dans le Seigneur[1]. Ce fut « un grand miracle de Dieu que, leur vœu accompli et leur pèle- « rinage fini, ils terminassent aussi le pèlerinage de leur vie « d'exil, mourant au même lieu et le même jour, ensevelis en- « semble là où ils le désiraient. Quant à l'église pauvre et ruinée, « elle fut rasée et reconstruite du prix des aumônes qu'ils avaient « laissées pour cela : le nouvel édifice fut plus grand et plus beau « que l'ancien; c'est là que leurs corps reposent, honorablement « ensevelis. » — Telle est la légende des deux frères; il est certain d'ailleurs qu'ils moururent en Palestine le 30 mars 1152 ou 1153. Quant à la fondation de la chapelle, rien n'empêche de la leur attribuer. Ce qui en subsiste aujourd'hui remonte précisément à cette époque[2], et le voisinage immédiat de Notre-Dame de Josaphat, où était enterrée sainte Botild, rend très-plausible le choix par les deux pèlerins danois de l'église de Paternoster pour leur sépulture[3].

Pèlerinage d'Eskill Kristjernsson, deuxième archevêque de Lund. (1104-1168.)

Si les noms de Svein et d'Eskill ne sont pas mêlés aux faits importants de l'époque, il n'en est pas de même de celui de leur neveu, Eskill Kristjernsson, deuxième archevêque de Lund et premier primat de Suède. L'histoire de ce prélat ambitieux, dont la piété militante et l'ardeur guerrière s'exercèrent pendant un épiscopat de quarante ans, est celle du Danemark lui-même. On peut dire qu'il en fut, à travers les péripéties de guerres continuelles avec la royauté, le véritable souverain. Archevêque de Lund dès 1137, il ne passe pas une année sans fonder un cloître,

[1] Comparez la mort du pèlerin Lethbold, dans Raoul Glaber, l. IV, ch. VI (Duchesne, IV, p. 46).

[2] Comte de Vogüé, *Églises de Terre Sainte*, p. 315.

[3] Sur Svein et Eskill, voir Svein Akeson, p. 180. — Snorri, *Saga Sigurdar, Inga ok Eysteins*, ch. III et IV. Munch., III, p. 785; *SS. RR. Danicarum*, III, p. 153, 441; IV, p. 427; Suhm. *Hist. af Danmark*, VII, p. 34, 57, 102.

1164-1168. présider un concile, publier des lois ecclésiastiques. Trois fois il fait le voyage de Clairvaux pour se pénétrer de l'enthousiasme des enfants de saint Bernard et rapporter en Danemark les traditions et l'esprit du clergé de France. L'histoire des règnes de Svein III et de Valdemar I[er] n'est que le récit de querelles entre ces deux souverains et le fougueux archevêque, qui traite de puissance à puissance avec ses parents couronnés. C'est dans le cours de ces luttes interminables et à la suite d'un succès inattendu de Valdemar, que l'on place un pèlerinage en Terre Sainte de l'archevêque de Lund. Un schisme divisait l'Église, et le primat du Nord crut devoir, par une absence prolongée, se tenir prudemment en dehors des deux prétendants qui se disputaient la chaire de saint Pierre. C'est en 1164 qu'il quitta le Danemark, traversa la France et l'Italie, passa par Rome et alla visiter les Lieux Saints. En 1168 il était de retour dans le Nord; mais bientôt, fatigué du poids des affaires, il résignait ses fonctions archiépiscopales et allait (1177), au fond du monastère de Clairvaux, terminer[1] dans la retraite une vie passée dans les agitations politiques (6 septembre 1181)[2].

État de la Suède au XII[e] siècle.

Si, comme nous venons de le voir pendant la longue période qui sépare la première de la troisième croisade, les rapports des Danois avec l'Orient latin et la part qu'ils prirent aux guerres saintes se réduit à peu de choses, il ne reste pour ainsi dire aucune trace du rôle qu'ont pu y jouer les Suédois. Est-ce à la rareté et à l'obscurité des sources de leur histoire qu'il faut l'attribuer? Est-ce à leur voisinage plus immédiat encore des populations païennes et à l'attrait de conquêtes pour ainsi dire

[1] Il fut enterré à Clairvaux dans la chapelle Saint-Sauveur. Cf. Henriquez, *Fascic. SS. Ord. Cisterc.*, II, ch. XLI-XLIV, p. 411. *Chronicon Sialandiæ* (SS. RR. Danic., p. 621).

[2] Pour l'histoire d'Eskill, voir Saxo, liv. XIV tout entier. Odon de Deuil, *Chron. Claravallense* (Migne, Patrolog., t. CLXXXV, col. 1260); *Vita S. Bernardi* (AA. SS. Boll. Aug., IV, p. 217-224); *Exordium Magnum*, dist., III, ch. XXV, (Tissier, *Bibl. Patr. Cisterc.*, p. 119-122); *SS. RR. Danic*, III, p. 547; Helveg, *Danske kirkes Historie*, II, p. 1. — Brunius *Lunds Domkyrka*, p. 34; Suhm, *Hist. af Danm.*, t. VII, p. 366. qui veut qu'Eskill soit retourné en Terre Sainte en 1171, erreur redressée par Müller, éd. de Saxo, p. 878; — Reuterdahl, *Svenska Kyrkans Historia*, II, 95. Sommelius, *Dissert. de fatis Eskilli* (Lund, 1765, 4°).

consacrées d'avance par l'Église, comme celle que saint Érik fit de la Finlande en 1152? N'est-ce pas plutôt à l'état intérieur du petit pays désigné alors sous le nom de Suède, et que nous trouvons encore, pendant le XIIe siècle presque tout entier, dans le même isolement et la même barbarie qu'au temps de la première croisade? En Upland, dans le pays des Suéons, l'idolâtrie recule à peine devant les progrès du christianisme. Le meurtrier de saint Knut, Magnús, fils du roi de Danemark Nikolas, est maudit des Suédois pour avoir brûlé un temple de Thor; c'est dans la Gothie, qu'avait pourtant pénétrée davantage l'influence de l'Évangile, que Sigurd de Norvége va chercher les païens qu'il avait solennellement juré, sur le tombeau du Christ, de convertir ou d'exterminer; enfin les redoutables fortifications dont le roi croisé entoure, à Konunga-Helli, l'église de la Vraie-Croix[1], montrent quelle confiance lui inspirait, pour la précieuse relique, la foi des Goths du voisinage. C'est cependant à cette époque que le légendaire suédois place deux pèlerinages en Terre Sainte, dont l'authenticité aurait certainement de grandes chances d'être mise en doute, si l'épigraphie runique ne nous avait pas conservé un troisième nom qui, tout obscur qu'il soit, doit être rapporté à cette époque du Moyen Age suédois. (Vers 1130.)

Iskirun(a) de Näs. Pèlerinage de Ragnild, reine de Suède et d'Iatvard Bonde, père de saint Érik. (1130.)

L'inscription, aujourd'hui perdue, de Vesterstäkes Färjestad (paroisse de Näs, Upland), est élevée aux frais d'une certaine Iskirun(a), fille d'Hård, qui se prépare à partir pour Jérusalem[2]. Cette inscription montre au moins qu'à quelques lieues des idoles encore debout d'Upsala, l'idée de la Palestine et du voyage de Terre Sainte pouvait s'avouer publiquement, et rend par cela même beaucoup plus admissibles les affirmations des chroniqueurs relatives aux pèlerinages de la reine Ragnild et d'Hélène de Skedewi, placés par eux, le premier en 1130, le deuxième en 1150. Rien d'ailleurs de plus obscur que l'histoire de ces deux saintes, qui ne sont peut-être qu'un seul et même personnage, honoré sous deux noms divers en Suède et en Go-

[1] Voir plus haut, p. 131.

[2] Peringskjöld, *Not. ad vitam Theodorici*, p. 495, Dybeck, *Runurkunder*, II, 46; Brocman, *Ingwar Widtfarnes Saga*, not., p. 165; Bring, *Korstågen*, p. 116.

(Vers 1130.) thie. Suivant la légende, l'une, sainte Ragnild, appartenait à la race royale des Folkunges[1]. Née près du lac Roxen, elle avait passé sa jeunesse dans le jeûne et dans la prière. Le roi Inga II Halstansson la vit et l'épousa. Après la mort de ce prince (1129), elle fit à pied le voyage de Rome et celui de Jérusalem pour le salut de son âme et de celle du roi, son défunt époux. Si l'on admet le pèlerinage à Jérusalem de Iatvard Bonde, ce puissant *paysan* qui mourut Jarl, et dont le fils fut saint Érik, il faudrait le placer à la même époque que celui de la reine, dont il était parent par alliance, et qu'il dut accompagner. Mais les hauts faits de ce « premier croisé suédois », créé chevalier du Saint-Sépulcre, au commencement du XII[e] siècle, et mêlé aux légendes du Danebrog, ont trop l'apparence d'une invention moderne pour être admis en l'absence de tout témoignage contemporain[2]. Quant à Ragnild, la légende s'étend sur les nombreux miracles qu'elle opéra pendant le cours de son voyage. Un jour, des brigands l'ayant arrêtée et dépouillée de ses vêtements, un ange lui apporta du ciel une tunique merveilleusement brodée. A son retour, elle se retira dans l'abbaye de Vreta qu'affectionnait le roi Inga, répandant ses biens en aumônes, convertissant les idolâtres et construisant de nombreuses églises, entre autres celle de Södertelje, où elle est enterrée. La Sudermanie est encore pleine de souvenirs populaires qui se rattachent à Ragnild : la ville de Södertelje, où elle avait un château, a pour armes son image; deux sources fameuses portent son nom, l'une à Södertelje; l'autre, célèbre par les guérisons qu'on y vient chercher, à Söderköping. Au XVIII[e] siècle, Benzelius retrouva dans la bibliothèque de la cathédrale de Strengnäs l'épitaphe de la Sainte, ou plutôt un abrégé de sa vie, composé moitié en vers, moitié en prose[3].

[1] L'épitaphe de Ragnild dit qu'elle était « *filia oldan Halsteini*, » mais ici *filia* doit signifier belle-fille.

[2] Voir Afzelius, *Sago-häfder*, t. III, 31, 188. — Peringskjöld, *Monum. Ulleråkar.*, p. 47. — Petersen, *Danske Krönicke*, l. XXI, éd. Brandt, p. 442.

[3] Sur sainte Ragnild, voir *Catal. Reg. Sueciæ*, *M. Svenska Rimkrönika*, Olaus Petri, Ericus Olaï, Laurentius Petri (SS. RR. Suecic., I, I, p. 4; I, II, p. 258; II, I, pp. 41, 57, 11; II, II, p. 62). Johannes Magnus, *Hist. Gothorum*, XVIII, ch. XIV; id., *Metropolis*, p. 77; Zieglerus, *Scondia*, f. 103; Wexionius, *Epitome Sueciæ*, p, 333; Vastovius, p, 60, 80; Lagerbring, II, 70; Suhm, V, 342; Sprinnholm, IV,

(Vers 1150.) Pèlerinage de sainte Hélène de Skedevi.

La renommée de sainte Hélène, en suédois *Elin*, ne fut pas moindre; peut-être succéda-t-elle insensiblement aux honneurs que les Goths rendaient à la déesse odinique, son homonyme. Elle était née d'une noble famille de Gothie, et vivait à Götened, tout occupée d'œuvres charitables, avec sa fille, vertueuse comme elle, mais mariée à un seigneur brutal. Or, un jour, les serviteurs de la maison, exaspérés des mauvais traitements que subissait leur jeune maîtresse, massacrèrent le mari. Pleine de douleur de ce meurtre, Hélène partit pour la Terre Sainte, et fit le voyage à pied; elle parcourut toute la Syrie, et revint en visitant sur son chemin une foule de sanctuaires célèbres. A son retour, comme elle approchait de Götened, elle fut assassinée dans un bois par les parents du chevalier, qui cachèrent son corps. Des amis le retrouvèrent et lui donnèrent la sépulture à Skedevi, aujourd'hui Sköfde, où elle avait fait construire une église et un portique. On la considéra comme une martyre; un aveugle, venu avec ceux qui cherchaient ses restes, avait recouvré la vue, grâce à une lueur miraculeuse que répandait un doigt de la sainte, laissé à terre par ses meurtriers, avec un anneau rapporté par elle d'Orient. Une source dont l'eau guérissait de la cécité avait jailli de l'endroit même où son sang avait coulé. Un nombre immense de pèlerins vint fréquenter le lieu du meurtre, et quinze ans après, en 1165[1], sur les instances de l'archevêque d'Upsal, Étienne, Hélène fut mise au nombre des saints; sa fête fut fixée au 30 juillet, et sa châsse solennellement exposée dans l'église de Sköfde, à la piété des fidèles. Au XIIIe siècle, l'illustre saint Brynjolf, évêque de Skara, écrivit sa vie[2]. En 1346, Magnús II et la reine Blanche dotèrent, par leur testament, le tombeau de sainte Hélène de biens considérables; en 1462, l'évêque Laurent de Vexiö enrichit de quarante jours d'indulgence le pèlerinage à la chapelle élevée à la source de

p 63; Afzelius, II, 122; Vilde, *Anmerkn. öfver Puffendorf*, p. 529, etc.

[1] Baronius, *Annal.* ad ann. 1164; SS. *RR. Suec.*, I, p. 61; Joh. Magnus, *Hist. Gothorum*, XIX, ch. VII? id., *Metropolis*, p. 47.

[2] *Vita S. Helenæ* (AA. SS. Boll. Jul., VII, p. 332; cf. p. 329). Cf. *Officia Patr. Sueciæ*, p. 1617; *Breviarium Suecanum*, p. 36; *Missale Suecanum*, f. 33; Schröder, *Latina poesis Sueciæ*, p. 28; *Vita Bryniolphi*, éd. Schröder, p. 12.

Sainte-Hélène. Enfin, au temps de la réforme, l'archevêque Angermann ayant fait combler cette source, ainsi qu'une autre située à Vesterby, sur la paroisse même de Gôtened, l'eau se fraya une nouvelle issue, et le peuple continua à fréquenter les sources de Sainte-Hélène, les *Ellins källor*[1]. De nos jours encore on en montre en Gothie et jusqu'en Sélande, à Tiisvelde, près d'Elseneur[2], où, suivant la légende, une pierre, visible seulement à marée basse, porte l'empreinte des pas de la sainte. Près de là est la fontaine (*Leniskilde*), et à côté l'église consacrée à sainte Hélène, où, au temps du roi Abel de Danemark (1250-1252), des moines suédois avaient transporté le doigt miraculeux de la sainte. Au XVII[e] siècle, malgré la Réforme, un nombre si considérable de fidèles se rendaient encore le 25 juin à Tiisvelde, qu'une ordonnance royale vint défendre, en 1617, les dévotions à sainte Hélène, et qu'un théologien, Érik Hansen, fut commis spécialement pour écrire un volume entier[3] contre ces pieuses pratiques.

Expéditions norvégiennes du XII[e] siècle.

De cette extrême rareté et de ce caractère tout légendaire des rapports du Danemark et de la Suède avec l'Orient latin, pendant le XII[e] siècle, il ne faudrait pas conclure à l'indifférence de la nation scandinave tout entière pour des intérêts qui remuèrent alors si profondément le reste de l'Europe. La Norvége, comme au temps des croisades, va nous offrir, pendant cette seconde période si stérile en Suède et en Danemark, une série non interrompue d'expéditions en Terre Sainte. L'état intérieur du royaume n'influera même pas d'une façon sensible sur le nombre de ces pèlerins guerriers, exilés rejetés du sol de la patrie pendant les discordes civiles, ou chercheurs d'aventures

[1] Sur sainte Hélène, voir Vastovius, p. 70-72, Afzelius, *Sago-Häfder*, III, 161 ; Strinnholm., p. 64 ; *Lexicon öfv. Sverige* (au mot Götened). Vieselgren *de Claustris Sueogothicis*, p. 68. Lagerbring *Svea Rikes Historia*, II, p. 147, 148 ; Örnhjelm, *Sv. Kyrkans Historia*, IV, ch. LV, p. 355; Bring, p. 129 et suiv.; Suhm, V, p. 180 ; Wexionius, p. 335, et surtout Forssenius, *Dissert. de Schedvia* (Ups. 1736, in-4°), ch. III, p. 45-68.

[2] Paroisse d'Asserbo-Tibirke, canton d'Holbo (Sélande).

[3] *Fontinalia sacra* (Cop., 1650, in-12), dans lequel Érik Hansen insère naïvement tous les miracles opérés par la sainte dont il combat le culte. Cf. Ol. Worm. *Monum. Danica*, I, ch. IV, p. 14.

lointaines, quand la paix enlève tout aliment à l'humeur inquiète des factions. Quelquefois les sources manqueront, une mention laconique sera la seule trace laissée dans l'histoire par les expéditions en Terre Sainte. Mais sur leur nombre et leur existence réelle, aucun doute ne sera possible, le témoignage lointain des chroniques arabes ou chrétiennes de la péninsule ibérique signalant, pendant toute cette période, le passage le long des côtes portugaises et espagnoles d'un nombre bien plus grand de ces pèlerins armés que ne nous en ont conservé les Sagas. Les croisades ou pèlerinages qui, pendant cette période, appartiennent à l'histoire de Norvége, se distinguent d'ailleurs de celles qui les précédèrent ou qui les suivirent par un caractère spécial: la partie du royaume où elles furent toutes préparées et d'où elles partirent.

Les Orcades sont le rendez-vous des croisés norvégiens au XIIe siècle. Maes Howe.

Comme nous l'avons déjà dit, la Norvége du XIIe et du XIIIe siècle n'était point cette étroite côte montagneuse qui compte à peine de nos jours une population égale à celle des capitales de second ordre. Ses colonies, que des liens plus ou moins étroits rattachaient à la mère patrie, étaient répandues dans le Nord tout entier, de la mer Blanche aux côtes d'Amérique. Nous avons vu que l'une des plus importantes, fruit des innombrables expéditions des Vikings du Xe siècle, et en dernier lieu des glorieuses campagnes de Magnús III, le comté des Orcades, bien qu'exclusivement peuplé de Scandinaves, avait dû être, malgré les efforts des rois de Norvége pour l'incorporer intimement au reste de la monarchie, abandonné en tout ou en partie à la dynastie vassale de Möri, branche aînée de la maison ducale de Normandie. Jamais les Orcades, refuge toujours ouvert aux exilés et aux mécontents de la mère patrie, n'en avaient accepté pleinement les lois. Plus de cent ans après son extinction en Norvége, la piraterie florissait encore dans ces îles; là se construisaient les meilleurs voiliers; là se trouvaient les pilotes les plus intrépides et aussi les guerriers les plus sanguinaires. Nulle loi n'y empêchait, même en temps de guerre nationale, le départ d'un de ces chevaliers de la mer qui avaient succédé aux Vikings, et le clergé, éloigné des saintes et savantes métropoles du conti-

nent, n'avait point encore assez d'influence pour imposer aux brigands couronnés qui se disputaient les bruyères des Iles, d'autre pénitence que celle qui rentrait précisément dans les habitudes sauvages de ceux-ci : le périlleux voyage en Orient. Le comté des Orcades, pendant le XII[e] siècle, se trouvait donc placé dans les conditions sociales les meilleures, pour être le point de départ d'expéditions aussi aventureuses que les *Jorsalaferd*, et pour servir de lieu de rendez-vous aux croisés et aux pèlerins scandinaves. Deux témoignages viennent d'ailleurs confirmer explicitement cette conclusion faite *a priori*. Le premier est un texte d'un géographe arabe contemporain, de Makkari. Cet auteur parle des Scandinaves « *Madjous* », qui, à cette époque, allaient, par le détroit de Gibraltar, ravager la Méditerranée, « et poussaient quelquefois jusqu'aux côtes de Syrie ». Il fait venir ces Scandinaves d'îles « situées au milieu de l'Océan et « où il n'y a ni montagnes ni rivières[1], » caractère qui s'accorde précisément avec la constitution physique des Orcades. Makkari[2] entre en outre, sur ces Madjous, dans des détails qui conviennent, on ne peut mieux, aux Vikings chrétiens, aux *Jórsalafarir* du XII[e] siècle. « Ils montaient, dit-il, de grands navires auxquels « les Andalous donnaient le nom de *Corcour*, et qui avaient une « voile carrée en avant, et une autre en arrière : ces gens étaient « très-hardis et fort expérimentés dans la navigation. Quand ils « débarquaient sur la côte, ils mettaient tout à feu et à sang, de « sorte qu'à leur approche les habitants fuyaient vers les mon- « tagnes en emportant tous les objets de valeur qu'ils possédaient. « Les invasions de ces barbares étaient périodiques; elles avaient « lieu tous les six ou sept ans. Le nombre de leurs vaisseaux n'é- « tait jamais moindre que quarante; quelquefois il était de cent. « Ces pirates dévoraient chaque personne qu'ils trouvaient en « mer. » Le second témoignage est tout récent : il appartient à l'archéologie runique, dont il constitue une des découvertes les plus importantes. En juillet 1861, dans le Mainland occidental, paroisse de Sandvick (Orcades), près du loch de Harray, le docteur James Farrer, d'Édimbourg, procéda à l'ouverture d'un tumulus

[1] Makkari, I, p. 104; Dozy, *Recherches sur l'Espagne*, II, 333.

[2] Ou plutôt un géographe andalous, cité par lui, I, p. 79 (Dozy, II, 338).

connu dans le pays sous le nom de *Maës Howe*. L'intérieur de ce tumulus, dont l'origine et la destination n'ont pas encore été complétement déterminées, offrait une longue galerie conduiduisant à une chambre intérieure[1]. Sur les parois de la chambre étaient gravées de nombreuses runes (près de 935) appartenant à diverses époques, et les seules que l'on eût encore découvertes aux Orcades. A côté des runes, plusieurs enlacements et figures fantastiques témoignaient de l'habileté des artistes qui les avaient gravées. Mais l'importance de la découverte augmenta encore après la lecture des 32 inscriptions que composaient les 935 runes. Le mot de *Jórsalamenn* qui, jusqu'alors, manquait au lexique runique, s'y trouvait deux fois, et, par le temps même qu'avait dû demander la confection des inscriptions, on concluait qu'elles étaient dues à un séjour prolongé de croisés évidemment norvégiens, dans l'île de Mainland, le sens même des inscriptions ajoutant un trait de plus au portrait de Makkari, car, d'après les runes, c'était pour y trouver des trésors que les croisés avaient violé le tumulus de Maës Howe, élevé par les fils d'une sorcière nommée Lodbrok, en l'honneur de leur mère, et probablement au lieu même de sa mort. Munch rapporte, comme nous allons le voir plus loin, ces inscriptions à la croisade norvégienne de 1152. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'au XIIe siècle, ce sont les Orcades que les pirates norvégiens, croisés ou non, choisissent de préférence pour armer et lancer leurs légères flottilles; c'est de là qu'ils ont coutume de partir pour les lointains voyages vers le Sud, et en particulier pour les expéditions en Orient, dont nous allons parler. 1111-1112.

Expéditions anonymes.

Au premier rang de ces expéditions, il faut d'abord placer celles que nous signalent, sans cependant en nommer les chefs, les chroniques espagnoles. En 1111, deux ans après le passage de Sigurd en Galice, un écrivain contemporain, D. Nuño Alfonso, trésorier de l'église de Compostelle, et qui devint en 1112 évêque de Montenedo, signale, dans son *Historia Compostellana*[2],

[1] Dont les plans et les coupes ont été donnés avec exactitude par MM. Farrer, Gorges, Petrie de Kirckwall et Gibb d'Aberdeen, dans une description des fouilles, imprimée avec luxe à Édimbourg, en 1862.

[2] *Hist. Compostellana,* I, ch. LXXVI (Florez, *España sagrada*, XIX, p. 133).

1111-1120. l'arrivée en Galice de pirates du Nord, *venientes causa adeundi Hierosolymam*. En ce temps, le pays était en proie à la guerre civile, les uns tenant pour la reine Urraque et son fils, les autres pour le mari d'Urraque, Alphonse VI le Batailleur, roi d'Aragon. Les lieutenants de ce prince, Pélage Gudisteiz et Rabinat Nuñez, prirent les pirates du Nord à leur solde, et bientôt tout fut mis à feu et à sang. Les églises même ne furent pas respectées, et tous les trésors que les fidèles y avaient mis en sûreté furent pillés. Le courage des habitants d'Iria et de Sainte-Marie de Lanchata vint heureusement mettre un terme à ces déprédations. Un jour que les croisés retournaient à leurs vaisseaux chargés de butin, ils furent surpris, taillés en pièces, et ce qui échappa au carnage conduit à Compostelle et livré à l'évêque D. Diego Gelmirez. Celui-ci, touché de leurs pleurs, leur rendit la liberté et leur laissa continuer leur voyage, après leur avoir fait jurer de respecter dorénavant la vie et les biens des chrétiens. Il n'est pas nécessaire, comme le fait M. Dozy[1] dans une savante dissertation sur les Normands en Espagne, d'aller chercher dans l'histoire du Nord l'expédition postérieure du jarl Hákon pour l'identifier avec ces Normands de 1111. Les textes espagnols montrent qu'il y eut à cette époque, en Galice, une foule d'expéditions normandes sur lesquelles se taisent les Sagas, soit par ignorance des faits eux-mêmes, soit pour éviter, sur des événements si naturels, de perpétuelles redites, excusables seulement lorsque les chefs de ces flottes dévastatrices étaient, dans le pays même, des personnages historiques. Sans parler donc des *Normanni* et des *Thrandenses* (Throndiotes), dont la chronique d'Iria[2], d'accord avec Makkari, signale presque chaque année les invasions, et des *Madjous* d'Edrisi qui venaient périodiquement ravager à cette époque l'île de Saltès, près d'Huelva[3], constatons qu'en 1120 l'évêque de Compostelle fit bâtir par les paysans de Galice[4] le château de Castro Honesto pour défendre le pays contre les

[1] Dozy, II, p. 346.
[2] *Chron. Iriense*, ch. II (Florez, *España Sagrada*, t. XX, p. 601).
[3] Dozy, II, p. 337.
[4] *Hist. Compostellana*, II, ch. XX (Florez, *España Sagrada*, t. XIX, p. 305).

incursions de *Normands*, qui devaient indubitablement appartenir à quelques-unes de ces bandes de pirates croisés si durement châtiés en 1111. 1118-1120.

Pèlerinage d'Hákon Pálsson, jarl des Orcades. (1118-1120.)

De toutes ces expéditions parties pendant le XIIe siècle des retraites ignorées des Orcades, trois se trouvent racontées avec détails dans les Sagas : en 1120, celle d'Hákon Pálsson, jarl des Iles; — vers 1135, celle du prince Sigurd Mauclerc, fils du roi de Norvége Magnús III le Déchaux; — enfin, en 1152, la grande croisade de Rögnvaldr III le saint, comte des Orcades, et du jarl Erlíngr, gendre du grand Sigurd.

Hákon Pálsson, qui fut le chef de la première, était un des nombreux descendants du jarl de Möri, le père de Rollon de Normandie. Nous avons vu que Magnús III le Déchaux avait dépossédé momentanément cette antique famille de la principauté insulaire où elle régnait, pour en investir (1103) son fils cadet, qui allait être Sigurd le Hiérosolymitain : les souverains légitimes des îles, les deux enfants de la grande comtesse Ingibjörg la Belle, Páll et Erlendr, étaient morts en exil, et le fils de Páll, Hákon, n'avait pu, pendant toute la fin du règne de Magnús III, trouver l'occasion de rentrer dans les domaines de ses pères. Mais, après la mort de Magnús et à la faveur des embarras qui entouraient les trois jeunes rois ses successeurs, Hákon était parvenu à obtenir en fief (1105) l'héritage de son père, celui de son oncle Erlendr restant incorporé à la couronne. Hákon, violent et ambitieux, n'eut pas plus tôt l'investiture de la moitié des Orcades qu'il s'empara sans façon du reste. Mais Erlendr avait laissé un fils, Magnús, qui, élu *maormor* et confirmé earl de Kaithness par le roi d'Écosse, vint réclamer, en 1108, l'héritage paternel. La cour de Bergen, saisissant l'occasion de reconquérir au moins la suzeraineté du fief qu'elle venait de perdre, soutint les droits de Magnús. Mais Hákon n'était pas homme à reculer devant un crime pour arriver à son but. Dans sa jeunesse un *visandimadr*, ou devin païen, qu'il avait rencontré en Suède, lui avait prédit « qu'il régnerait « sur toutes les Orcades après avoir commis un crime horrible, « qu'ensuite il ferait un lointain voyage et reviendrait mourir en

1118-1120. « paix dans le Nord [1]. » Aussi Hákon s'était-il hâté d'accomplir la première partie de la prophétie en attirant Magnús à une entrevue perfide, et le massacrant au pied même des autels (16 avril 1115) [2]. Au moment de mourir, l'infortuné Magnús avait offert d'abdiquer simplement, pourvu qu'on lui laissât la vie sauve et un navire pour aller à Jérusalem. Hákon avait été sourd à cette prière et avait poussé l'impiété jusqu'à empêcher qu'on n'ensevelît en Terre Sainte le corps du malheureux prince [3]. La voix du peuple et du clergé, qui fit bientôt de Magnús un saint et le patron des Orcades, le souvenir du dernier vœu de la victime, et peut-être aussi l'influence mystérieuse de la prophétie, déterminèrent Hákon, dès qu'il eut entièrement soumis les îles à son autorité, à armer pour la Terre Sainte une expédition qui dut partir au printemps de 1118 et être revenue vers 1120. On ne sait rien sur les faits mêmes du voyage, si ce n'est que Hákon passa par Rome et visita Jérusalem et le Jourdain. Le caractère du jarl doit faire penser que sa main ne dut pas rester inactive, et que les musulmans d'Espagne et de Terre Sainte eurent à se ressentir de sa valeur, peut-être en Égypte avec Baudouin (1118) ou à la défense d'Antioche contre le prince d'Alep (1120). A son retour, dit la Saga, il revint meilleur et, pendant les deux ans qu'il vécut encore, administra sagement ses États, rendit de bonnes lois et chercha à effacer, autant qu'il le pouvait, la triste renommée que lui avait acquise la mort de saint Magnús [4].

Pèlerinage du prince norvégien Sigurd Mauclerc, frère de Sigurd I. (1130-1135.)

C'est dix ans après le voyage d'Hákon que les Sagas placent celui du frère cadet de Sigurd le Hiérosolymitain, nommé également Sigurd. Un des seigneurs les plus puissants de la cour de Magnús III, Saxi de Vik [5], avait deux filles, Sigridr et Thora :

[1] *Orkneyinga Saga*, éd. Jónson, p. 103; *Flateyarbók*, ch. CCCLXI, t. II, p. 425.

[2] Voir, sur cette date, la savante diss. de Munch (*Norsk.Folk.Hist.*, III, p. 679).

[3] *Orkneyinga Saga*, éd. Jónson, p. 133; *Flateyarbók*., ch. CCCLXXIV, t. II, p. 434; *Magnúss Saga Helga*, ch. XXIII, p. 492.

[4] *Orkn. Saga*, p. 139; *Flat. bók*., ch. CCCLXXIX, II, p. 436; Torfæus, *Orcades*, I, ch. XVIII, p. 90.

[5] La maison de Vik-Austrát tirait son nom du *gardr* seigneurial de Vik, paroisse de Matvik (Nord-Throndhjem). Elle fut perpétuée par le fils de Saxi, Kári Saxason.

Thora fut mère du grand Sigurd, et Sigrid d'Olaf IV l'Enfant. A la mort de Magnús, les chevaliers, honteux de ces amours criminelles, cachèrent soigneusement un deuxième enfant que Thora avait eu du roi, et qu'on avait appelé également Sigurd; ils le firent élever dans le Vik, chez un prêtre nommé Adalbrecht, dont il passait pour être le fils et qui l'éleva pour le saint ministère; mais le jeune Sigurd, bien que déjà ordonné diacre, ne témoignait qu'une vocation médiocre pour la vie ecclésiastique : d'une force herculéenne et d'un caractère aussi impétueux que son père Magnús, il joignait à la puissance physique un esprit indomptable et un amour désordonné pour les aventures. Il abandonna son père nourricier, et ses excès le firent bientôt surnommer Slemdidjákn (*Mauclerc*)[1]. Ce n'est qu'en 1120 qu'il apparaît en Norvége et tente, mais sans succès, de se faire reconnaître comme prince du sang. Il s'exile alors volontairement et va chercher fortune à la cour d'Alexandre, roi d'Écosse, puis à celle d'Harald, comte des Orcades et maormor de Kaithnes, dont il épouse la cousine germaine Audhild. Un meurtre commis par lui sur la personne d'un de ses parents, Thorkell, seigneur orcadais, le force à se réfugier[2] (1125) de nouveau en Écosse, où il se bat deux ans au service d'Édouard, connétable du roi David, dans la guerre contre le prétendant Angus Mac Heth, earl de Moray[3]. Mais il paraît que l'ombre de son parent Thorkell, et l'irrégularité de sa vie aux yeux de l'Église, ne lui laissaient point de repos; car il partit pour Rome (1130), afin d'obtenir du pape Innocent II l'absolution de ses crimes, et de là, en expiation, pour la Terre Sainte. Il visita le Saint Sépulcre à la manière des pèlerins, et se rendit au Jourdain, dans les eaux duquel il se baigna, suivant l'usage du temps. De retour à Jérusalem, il demanda (si l'on en croit le témoignage du poëte contemporain qui a écrit l'éloge de Sigurd) à prouver, par le jugement de Dieu, sa naissance royale : cinq évêques assistèrent à

1120 1130.

[1] *Saga Haralds Gilla*, ch. XVII; (Fornm. Sög. VII, p. 200); *Sigurdar Saga Slembidjákns*, ch. I (Fornm. Sög. VII, p. 327 et suiv.).

[2] *Id.* ibid.

[3] *Orkn. Saga*, éd. Jónson, p. 143. Voir Robertson's *Scotland under her early Kingdom* (Edimbourg, 1862), t. I, p. 189.

1130-1136. cette épreuve, dont il sortit victorieux. Les Sagas ne disent point qu'il ait combattu en Syrie. Il est probable, d'ailleurs, qu'il s'y trouva (1132-1133) au temps des discordes civiles qui suivirent la mort de Bohémond II, prince d'Antioche, et de Baudouin du Bourg. Après avoir quitté Jérusalem, il prit alors le titre de roi, auquel lui donnait droit la reconnaissance solennelle de son origine, équipa une petite flotte et alla exercer dans la mer de Grèce, aux dépens des Sarrasins, la piraterie, dans laquelle il excellait. On a tout lieu de croire qu'il est revenu, le long des côtes de Portugal, de France et d'Allemagne, jusqu'en Danemark, où les nouvelles de Norvége ne semblent pas lui avoir paru favorables à ses prétentions, car on le voit s'embarquer de nouveau et parcourir pendant cinq ans, tantôt pillant, tantôt commerçant, les côtes de la mer du Nord. Ce n'est qu'en 1136, après avoir passé l'hiver en Islande, caché sous un faux nom, chez Thorgils de Stadarhólt, qu'il revient secrètement en Norvége, où le récit de ses aventures et du jugement de Dieu qu'il avait subi avait eu le temps de se répandre. A cette époque régnait en Norvége un autre frère du grand Sigurd, Harald, surnommé Gilli, qui avait chassé du trône son propre neveu Magnús Sigurdarson l'Aveugle. Harald, assez populaire parmi les paysans, avait pour ennemis les anciens compagnons du roi croisé, unis ensemble par le besoin de batailler et aussi par le désir de substituer au despotisme royal, appuyé sur les libertés individuelles du peuple, le régime féodal, alors en vigueur dans toute l'Europe, et que la plupart d'entre eux avaient été à même d'apprécier dans leurs lointaines pérégrinations Le parti aristocratique, que nous verrons croître peu à peu en autorité et en influence, et à qui appartiendront d'ailleurs, pendant le XIIe et le XIIIe siècle, les noms de presque tous les croisés et pèlerins norvégiens, inaugurait alors la politique qui allait ensanglanter le pays pendant plus d'un siècle : toujours prêts à soutenir contre le pouvoir établi le premier prétendant qui se présentait, les fils ou les parents des barons du grand Sigurd, les chevaliers à la chaussure d'or (*gullbeinar*), comme on les surnommait, quelle que fût la distance qui séparât leurs fiefs de la mère patrie, accouraient, qui d'Islande, qui de Danemark, qui des îles, pour prendre part

à la guerre civile et arracher à la couronne quelque nouveau privilége. Sigurd Mauclerc, qui à son titre de fils du roi croisé joignait lui-même celui de *jórsalafári*, trouva donc, à peine arrivé en Norvége, de nombreux partisans. Il débute par poignarder de sa propre main son frère le roi Harald, qui avait voulu le faire tuer; puis il réunit une armée importante sous le commandement nominal de son neveu Magnús l'Aveugle, tiré par lui du monastère d'Holm, et pendant deux années entières, soutenu par les Danois, entretient contre les fils d'Harald la guerre civile dans le royaume; mais enfin la chance des combats se tourne contre lui; il succombe avec Magnús à la bataille d'Holmgrá (1139), est fait prisonnier et livré à ses ennemis personnels[1]. 1139.

Rien d'horrible comme les circonstances qui accompagnèrent sa mort. On lui coupa à coup de hache les bras et les jambes, puis on essaya de l'écorcher vif; mais sa peau ayant résisté à tous les efforts, on le fit périr sous des coups de nerf de bœuf. Lui, cependant, sans pousser un cri, chantait des hymnes guerrières. Sa mort le rendit plus populaire encore que n'avait fait sa vie. Jamais, dit la Saga, plus habile homme et plus brave soldat n'avait été moins favorisé de la fortune. Les Norvégiens, qui ne l'avaient point voulu reconnaître pour roi, eurent bientôt réhabilité la mémoire de ce brave des braves, qui avait égalé le stoïcisme fameux de Ragnarr Lodbrók; on en fit un saint: une source qui avait jailli à l'endroit de son supplice devint un lieu de pèlerinage; son corps fut solennellement transporté à Notre-Dame d'Aalborg, et deux skaldes fameux, l'un qui paraît l'avoir accompagné en Terre Sainte, Ivar Ingemundarson, l'ami du pieux roi Eysteinn Ier, et l'autre, Bödvar, surnommé *Balti* (l'Ours) ou *Halti* (le Boiteux), composèrent, aussitôt après la mort du roi diacre, deux chants en son honneur, le *Sigurdarbalki* et le *Sigurdardrápa*[2]. Quant à ses partisans, se trouvant sans chef, ils se groupèrent, faute de mieux, autour de l'un des

[1] *Sigurdar Saga Slembidjákns*, ch. x (Fornm. Sög. VII, p. 351-354); *Saga Inga Haraldssonar*, ch. xiii (Fornm. Sög., p. 226).

[2] *Sigurdar Saga*, ch. xii (Fornm. Sög. VII, p. 358); Saxo, XIV, p. 786 et suiv.; Munch, *Norsk. Folk. Hist.*, III, p. 693-698.

1149. trois rois frères (Sigurd II Mund, Inga I[er] et Eysteinn II), qui venaient de succéder à leur père, Harald Gilli. Ce fut Inga I[er] qui attira par ses tendances religieuses et sa libéralité les sympathies des barons vaincus : ce fut à sa cour et sous son inspiration que, bientôt après, ceux-ci formèrent le projet d'une nouvelle croisade qui, elle aussi, allait partir des Orcades. A la cour d'Inga se trouvaient deux frères d'origine royale[1], des premiers parmi les barons du Hördaland, et dont le second devait être une des grandes figures de l'histoire de Norvége : Ögmundr Drengr et Erlíngr de Stödla et Gerda s'emparèrent de l'esprit du pieux roi, et gouvernèrent en son nom. Pour affaiblir la puissance royale, déjà divisée entre Inga I[er] et ses deux frères, ils firent associer au trône un quatrième fils d'Harald, Olaf V, leur pupille au berceau, et bientôt, pour fortifier encore leur parti et rendre illusoire l'autorité d'Inga, ils appelèrent (1149) des Orcades le jeune jarl Rögnvaldr, leur parent et le neveu de l'infortuné saint Magnús.

Croisade de 1152. Commencements de Rögnvaldr III le Saint, jarl des Orcades.

Ce Rögnvaldr, dont la curieuse figure allait sortir de l'ombre historique où sont perdus les princes norvégiens des Iles, était déjà un personnage célèbre par ses aventures. Il n'appartenait que par sa mère à la dynastie régnante des Orcades. Son père, Kolr Kalason, seigneur d'Ögthum, était un des plus puissants barons de la Norvége occidentale. Kolr, allié déjà aux premières familles du pays, favori de Magnús au service duquel Kali, son père, était mort, avait obtenu de ce roi la main de la comtesse Gunnhild, fille du feu jarl Erlendr, avec des terres considérables aux Orcades. Le fils de Kolr et de Gunnhild, d'abord nommé Kali, avait donné fort jeune, dit la Saga, les plus belles espérances; grand et robuste, il avait les cheveux d'un blond ardent et la taille élégante; il était libéral, affable et aimé du peuple. Il excellait dans les exercices du corps, et ce fut de bonne heure un skalde accompli. On conservait le premier chant qu'il avait composé à l'âge de treize ans[2]; à quinze, il était parti pour de

[1] Kyrpinga-Ormr, leur père, descendait, au même degré, du jarl Hákon le Puissant et de Finnr Arnason.

[2] « Je suis habile à jouer aux dés,
« Je sais neuf arts :
« D'abord déchiffrer les runes,
« Puis lire et forger ;

longs voyages, et, ayant rencontré à Grimsby, en Angleterre, Harald Gilli, avait décidé ce prince à se faire reconnaître comme fils de Magnús III et était devenu un de ses plus chauds partisans. En 1129, Sigurd le Hiérosolymitain lui inféoda la partie des Orcades qu'il s'était réservée, et le jeune Kali prit le titre de jarl et le nom, populaire aux Orcades, du jarl Rögnvaldr Brusason, compagnon de saint Olaf. Mais ce ne fut qu'en 1135 qu'il put profiter de l'octroi royal, grâce aux secours d'Harald Gilli, son ami, qui lui confirma de nouveau l'investiture des Iles et l'aida de tout son pouvoir à les recouvrer. En 1137, Rögnvaldr, Kolr, son père, et Jón, son beau-frère, avaient fini par s'emparer du comté tout entier, et, après l'enlèvement du jarl Páll, Rögnvaldr avait été reconnu seul souverain des Iles [1]. On comprend qu'il s'empressa de répondre à l'invitation de ses cousins. Il apparut, dans le cours même de l'été, à Bergen, sur une flotte imposante et avec une nombreuse suite de seigneurs orcadais. Inga ne vit dans les nouveaux arrivants que de brillants compagnons, et les reçut avec éclat. Il n'est pas étonnant qu'au sein de cette cour de Bergen où de nombreux værings venaient, à leur retour d'Orient, égayer de leurs récits l'esprit ouvert à l'enthousiasme du jeune et pieux roi, ait pu germer l'idée d'une croisade et se former des projets que favorisait alors la tranquillité intérieure de la Norvége, quelque étrangère qu'elle fût restée d'ailleurs aux prédications de 1147, et quelque ignorante qu'elle eût été, pendant près de trois ans, des événements de la deuxième croisade. Au moment où Rögnvaldr se trouvait à Bergen, il y avait parmi les courtisans du roi un certain Eindridi, surnommé *le Jeune*. Cet Eindridi, qui paraît avoir été un soldat de fortune, et dont on ne nomme ni le père ni le lieu de naissance, avait, au contact des Grecs, pris leur caractère fourbe et vaniteux. Il tranchait du *lændimadr* ou baron, quoiqu'il ne fût que simple *höfdingi* (écuyer), et se faisait 1135-1149.

« Je glisse sur les patins de bois,
« Je manie le javelot et la rame,
« Et je sais également
« Chanter et scander les vers. »

(*Orkn. Saga*, p. 151.)

Il fut considéré plus tard comme un des maîtres de la poésie norraine. En 1142, il composa, avec Hallr Thórarinsson, l'*Háttalykill*, ou clef des mètres, qui se trouve dans l'*Edda* de Snorri.

[1] Tous ces détails sont épars dans l'*Orkneyinga Saga*, p. 139, 175, 199, 201, 215.

1169. passer pour un personnage à la cour d'Inga; mais, comme il savait beaucoup de choses sur l'Orient, sur les miracles qu'y opérait saint Olaf, sur la Terre Sainte et sur l'Inde, on lui pardonnait sa jactance. Un jour donc que toute la cour écoutait avidement ses récits : « Il est étonnant, jarl, dit-il à Rögn- « valdr, que tu n'aies pas le désir de visiter Jérusalem, et que « tu te contentes de ce qu'on t'en peut raconter. Un homme « de ton mérite, aussi heureusement doué que toi, est né pour « de telles aventures. Là-bas tu serais reçu avec les plus grands « honneurs, toi et tes barons[1]. » Les assistants approuvent hautement Eindridi, et Erlíngr de Stödla lui-même lui promet de l'accompagner s'il veut tenter le voyage. Le jarl cède à l'avis de tant de nobles seigneurs et s'engage formellement à partir pour la Terre Sainte; beaucoup de barons, appartenant par parenté ou par alliance à Sigurd Ier et à ses compagnons, font le même vœu. La Saga en nomme plusieurs, et en premier lieu Erlíngr; Thorbjörn le Noir, son skalde; Audunn le Roux, son pilote; puis Eindridi, qui s'engage à servir de guide à l'expédition. Après eux vient Jón Pètrsson, maître de la maison du roi Inga et chef de la puissante famille d'Aurland qui, depuis le temps d'Egill Skallagrimsson, gouvernait tout le Sogn et s'était alliée aux maisons royales de Danemark et d'Angleterre (race anglo-saxonne); Jón, par sa mère Helga, fille d'Hárekr, seigneur de Sœtri, dans le Cantyre, était parent des ducs de Normandie. Serkr d'Aurland, son père, avait été l'un des fidèles de Magnús III, et, à ce que l'on pense, l'un des croisés de Sigurd. Quant à lui, naguère ennemi personnel du jeune jarl des Orcades, il s'était réconcilié avec lui, avait épousé la comtesse Ingrid, sa sœur, et lui avait promis « de le servir aveuglément en Norvége et à « l'étranger ». Enfin, à Jón s'étaient unis deux autres seigneurs norvégiens : l'un, assez obscur, Guthormr de Hadeland, surnommé *Mykiakollr* (au front élevé), l'autre, neveu de la reine Ingibjörg, femme d'Eysteinn Ier, Aslakr Erlendsson, seigneur de Herney[2]. C'était un des plus riches barons du Hördaland et l'un

[1] *Orkn. Saga*, éd. Jónson, p. 258; *Flat. bok*, ch. cdxiv, t. II, p. 472-474. Voir d'ailleurs, pour tout le récit de la croisade, Munch, *Norsk. Folk. Hist.*, III, p. 829-841.

[2] Où l'on conserva pendant trois siè-

1149-1151.

de ceux qui avaient contribué à la restauration de Rögnvaldr sur le trône des Iles. Cependant le jarl résolut de retourner aux Orcades pour recruter des compagnons, des vaisseaux et de l'argent : Erlingr et son fils resteraient en Norvége pour surveiller la fabrication des vaisseaux, et en particulier de celui du jarl, qui devait être digne de son rang; car les croisés avaient résolu, pour éviter toute querelle de préséance, que, sauf le navire du comte, tous les autres seraient construits sur un modèle uniforme. Rögnvaldr, comme prince souverain, devait naturellement avoir le commandement de l'expédition. De retour dans ses États, Rögnvaldr convoque ses chevaliers à un grand festin et leur déclare solennellement ses projets, les invitant à être du voyage. Les souvenirs de la croisade d'Hákon Pálsson n'étaient point effacés dans les Iles. Vilhjalmr, évêque des Orcades[1], qui avait étudié à Paris, homme profond et érudit, consentit à faire partie de l'expédition : il devait servir d'interprète[1]. Deux barons, parents du comte, Magnús Hávardsson et Svein Hróaldsson, imitèrent l'exemple de Vilhjalmr; le premier, petit-fils par Bergliot, sa mère, du jarl Páll Ier, bien qu'il eût sur la couronne des Orcades des droits égaux à ceux de Rögnvaldr, l'avait toujours soutenu et devait plus tard venger sa mort; le second était maître de la maison du jarl et possédait le fief de Vik[2], le plus important du comté. Le beau-fils[3] de Rögnvaldr, Sigmundr, surnommé Aungul (*hameçon*), encore tout jeune, plusieurs chevaliers de moindre rang, Thorgeirr Skótakollr, Thorkell Krókauga, Grimkell de Flettunæs et Bjarn, son fils, enfin les deux skaldes du comte, tous deux shetlandais, Oddr Glumsson et Arnmodr, et un grand nombre d'autres dont la Saga passe les noms sous silence, prirent la croix dans la même assemblée.

Préparatifs de la croisade.

Les préparatifs du jarl durèrent deux hivers et ce ne fut qu'en 1151 qu'il retourna en Norvége pour voir si les vaisseaux

cles le manteau et la coupe d'Harald le Sévère.

[1] Il mourut en 1168, après 58 ans d'épiscopat. D'abord ennemi de Rögnvaldr, il était devenu l'un de ses plus chauds partisans.

[2] Aujourd'hui Wick (comté de Kaithness, Écosse).

[3] On ne sait pas quelle était sa mère, la femme du comte : on suppose que c'était Ingrid, sœur du jarl norvégien de Dublin et veuve d'André, roi de Man.

1151-1152. étaient construits. A Bergen il trouva Erlingr, Jón et Aslakr, venus à sa rencontre. Dans le port était amarré le magnifique navire construit pour le jarl; c'était une merveille d'industrie et de luxe; les tenons et les girouettes étaient dorés; « enfin c'était de « tout point une œuvre admirable. » Le jarl espérait partir sans retard; mais Eindridi le Jeune, qui faisait de son côté ses préparatifs dans le fief qu'il possédait aux environs de Bergen, n'était point prêt et demandait chaque jour de nouveaux délais: l'été se passa ainsi. Enfin, comme l'automne approchait, Eindridi vient annoncer qu'il a fini : un vent favorable soufflait; le jarl met à la voile et sort de la ville; à peine en haute mer, son navire marchant en avant, grâce à la violence du vent qui en enflait la puissante voilure, on voit arriver deux vaisseaux voguant de conserve; l'un d'eux, travaillé avec art, ressemble à un dragon; la tête et la queue sont dorées, les bordages peints couleur de lumière et les mâts ornés magnifiquement. C'était le navire d'Eindridi qui, contrairement aux conventions expresses des croisés, avait voulu surpasser la magnificence du jarl : les barons laissent éclater leur indignation; mais Rögnvaldr se contente de s'écarter de la route d'Eindridi et arrive sain et sauf aux Orcades, tandis que celui-ci, surpris par la tempête, fait naufrage sur les côtes des Shetland, perd son beau navire et se voit forcé d'hiverner dans ces îles jusqu'à ce qu'on lui envoie de Norvége de nouveaux vaisseaux de taille à faire le voyage d'Orient. Cependant les croisés norvégiens s'étaient établis aux Orcades et vivaient chez les habitants : il fallut toute la sagesse du jarl pour apaiser les querelles qui ne manquèrent point de naître entre ses sujets et les croisés; c'est ici et parmi les causes de ces discordes que Munch place la violation du lieu sacré de Maes Howe. Selon lui ce seraient les Norvégiens qui auraient gravé les runes du tumulus. Toujours est-il qu'au commencement du printemps, Rögnvaldr convoqua les états du comté à Hrossey; tous les seigneurs y vinrent et il leur déclara solennellement son intention de partir pour la Terre Sainte et de laisser le gouvernement au jarl Harald Maddhadsson[1], son cousin, âgé seulement

[1] Lorsque le jarl Páll, enlevé par le pirate Svein Asleifsson, eut été conduit chez sa sœur Margret, femme de Maddhadh, earl d'Athol, Páll abdiqua en

1152.

de dix-neuf ans, mais vif d'esprit et tout à fait propre au commandement : Rögnvaldr adjurait ses amis d'obéir au jeune prince et de lui porter secours en cas de besoin. On espérait partir aussitôt après le thing; mais les croisés durent attendre encore un mois que les vaisseaux commandés par Eindridi arrivassent de Norvége; ils apparurent enfin au commencement de l'automne. Les nouvelles qu'ils apportèrent de Bergen n'étaient point faites pour ralentir l'ardeur des croisés.

Nicolas Breakspeare (Adrien IV) en Norvége.

En Norvége était arrivé, le 22 juin, le premier légat que les papes y eussent envoyé, Nicolas Breakspeare, cardinal d'Albano, (depuis Adrien IV[1]), qui était Anglais de naissance et savait les langues du Nord. L'influence de celui que les Sagas appellent « le bon cardinal », les récits qu'il fit des nouveaux malheurs de la Terre Sainte[2] et des plans de saint Bernard et de Suger ne furent point stériles; il avait reçu d'ailleurs l'ordre formel de prêcher dans le Nord[3] la nouvelle croisade ordonnée par Eugène III[4] et de recueillir dans ce but les offrandes des fidèles du Nord, et les Norvégiens, persuadés par son éloquente parole, avaient mieux aimé cette fois payer de leur personne que de leur argent. Un grand nombre était venu rejoindre Eindridi.

Départ des Orcades arrivée en France.

Au commencement de l'automne, tous les navires étant prêts,

faveur du fils de Margret, Harald, âgé de trois ans. En 1139, aux états de Kaithnæs, Rögnvaldr reconnut à Harald le titre de *earl*, et tous deux reçurent du roi d'Écosse l'investiture du comté de Kaithnæs. Mais les rois de Norvége ne reconnurent pas à Harald le titre de *jarl*.

[1] Adrien IV, élevé en Angleterre, savait les langues du Nord. Anastase IV l'avait envoyé, à cause de cela, pour réformer l'Église de Norvége et fonder l'archevêché de Throndhjem ; le 14 juillet il aborda à Bergen, et le 3 août remit solennellement le pallium, dans la cathédrale de Saint-Olaf de Throndhjem, au nouvel archevêque, Jón Byrgisson. C'est à cette cérémonie que fut chantée la célèbre *Olafsdrápa*, composée sur les récits d'Eindridi le Jeune, par Einarr Skulason. Voir plus haut, p. 212.

[2] L'armée de Raymond d'Antioche avait été complétement détruite et lui-même tué le 17 juin 1149. (*Lettre d'Evrard des Barres*, sénéchal des Templiers, dans D. Bouquet, XV, p. 540.)

[3] Voir *Frosthathing Lög*, III, 17 (Norges Gamle Love, I, p. 153). Cf. *Chronicon Turonense* (D. Bouquet, XII, 474). Rob. de Monte (SS. RR. Germ., VI, 499).

[4] *Epistolæ* Eugenii III, 1150, 25 août et 19 juin (Duchesne, IV, 538, 548); 1152, 22 juin (Manrique, *Annales Cisterc.*, II, p. 17).

1152. la flotte se rassembla à Hrossey; elle se composait de quinze grands vaisseaux et d'autres plus petits dont on ne dit point le nombre[1]. Six chefs de mer (*stjórnamenn*) la commandaient sous les ordres du jarl, c'étaient les barons que nous avons déjà nommés : Erlíngr de Stödla, Aslakr de Herney, Guthormr de Haderland, Magnús Hávardsson, Svein de Vik et l'évêque Vilhjalmr. Les vaisseaux d'Eindridi naviguaient à part, ils étaient montés par des gens de son rang, probablement d'anciens værings et des soldats de fortune. L'itinéraire de Rögnvaldr est extrêmement obscur; ce qui est certain, c'est qu'il suivit le même chemin que Sigurd et passa le détroit de Gibraltar; mais la *Saga des Orcades*, fort circonstanciée quant aux aventures du jarl, altère les noms de lieux de telle façon qu'il est fort difficile d'en déterminer l'homonymie. Quant aux faits eux-mêmes, il règne entre ceux de l'expédition de Sigurd et les détails du voyage de Rögnvaldr une si grande conformité, que l'on serait tenté de croire que, dans l'un et l'autre récit, les mêmes aventures ont été brodées sur deux fonds différents; mais le témoignage de Snorri et de la *Saga d'Inga Haraldsson*[2], et l'authenticité des drápas contemporaines insérées, tant dans l'histoire de Sigurd que dans celle de Rögnvaldr, obligent à admettre que, passant par les mêmes lieux, les deux princes durent forcément courir des aventures analogues. Des Orcades, Rögnvaldr paraît avoir côtoyé l'Angleterre, soit à l'est, soit à l'ouest[3], s'être arrêté en Northumbrie, à l'embouchure du Whentbeck (*Hvetuminni*)[4],

[1] Voir un passage de l'*Orkneyinga Saga* (p. 275, expédition de Svein Asleifsson dans les Hébrides), qui rend presque certaine la supposition que chaque gros vaisseau, de 120 hommes d'équipage, était accompagné d'un ou deux plus petits.

[2] Le récit de la croisade se trouve dans l'*Orkn. Saga*, éd. Jónson, p. 276-321, dans le *Flat. bok*, ch. CDXV-CDXIX, t. II, p. 479-489, dans la *Saga Inga Haraldssonar*, ch. XVII (Fornm. Sögur, VII, p. 231-233), dans l'*Heimskringla* de Snorri, l. XIV, ch. XVII, éd. de Copen., III, p. 353.

[3] Snorri dit « *segldi til Sydereyar*, « vers les Hébrides. » L'*Ork. Saga* : « *segldi under Skotland og svá til* « *England*, vers l'Écosse, puis en An- « gleterre. »

[4] *Hvetuminni* n'est pas Whiteby ; cette ville, d'origine scandinave, est désignée dans la même Saga par « *Hvitaby*. » *Minni* veut dire estuaire et aussi golfe ; ainsi *Hvetuminni* pourrait aussi bien signifier l'embouchure de la Whent, que Whitehavn, en Cumberland.

et de là avoir fait voile vers les côtes de France jusqu'à un port 1152.
nommé *Verbon* ou *Nervoen*, et que nous croyons être Amiens. « Le comte qui gouvernait la ville venait de mourir; il se nom- « mait, dit la Saga, *Geibjörn*[1]; » nous pensons que c'était Raoul le Vaillant, comte de Vermandois, fils d'une princesse de la maison scandinave de Russie, Anne, reine de France. Il avait laissé une fille, Ermengarde[2], toute jeune et fort belle, sous la tutelle de ses parents (Galerant de Meulan[3] et Yves de Nesles, comte de Soissons) (?). « Ceux-ci convinrent avec elle d'inviter Rögnvaldr à un « grand festin, pensant que si elle recevait avec honneur de no- « bles gens venus de si loin, sa réputation, portée par eux en « tous lieux, ne pourrait que grandir. Le jarl accepte l'invitation « d'Ermengarde et vient avec ses barons prendre place au festin « où rien ne manquait du luxe digne d'un jarl. Le festin dure « plusieurs jours. Or, une fois que le jarl et les siens étaient assis « et mangeaient, la princesse entre en habits précieux, les che- « veux dénoués sur les épaules à la façon des vierges, le front « ceint d'un bandeau d'or et une coupe d'or à la main; elle offre « au jarl la coupequ'elle a remplie de ses mains, s'assied à ses « côtés et ordonne à ses suivantes de danser devant lui. Le jarl « charmé improvise en l'honneur d'Ermengarde une stance en « langue norraine qu'il chante en s'accompagnant de la harpe :

« Oui, » dit-il, « ainsi que sur les autres ors
« L'emporte l'or de Fródi,
« Ainsi sur les autres femmes aux flottantes chevelures
« Tu l'emportes, ô ma charmante!
« La vierge a laissé tomber
« Sur ses épaules ses cheveux
« Couleur de soie d'or;

[1] *Geirbjörn* est l'équivalent de *vaillant*.

[2] La détermination tant de la position exacte de *Verbon* que de la personnalité d'Ermengarde est très-difficile : de toutes les princesses françaises, orphelines en 1152, la fille de Raoul de Vermandois, Élisabeth, qui, devenue comtesse de Flandres, tint l'une des premières cours d'amour de la France septentrionale, est la seule qui satisfasse à peu près aux dates et aux faits de la Saga. C'est du reste l'opinion de Suhm, VI, 143; Torfæus (*Orcades*, I, ch. XXXI, p. 123) et Munch (III, p. 835) laissent la question sans la résoudre. M. Dozy (*Recherches*, II, 348) propose une hypothèse qui paraît difficile à soutenir.

[3] Gallerant de Meulan descendait de Bernard le Danois, parent de Rollon de Normandie.

1152. « Pour moi, de l'aigle dévorant
« J'ai ensanglanté les serres[1]. »

Le jarl resta longtemps là et les citoyens le pressèrent de demeurer et d'épouser la princesse; mais elle-même l'exhorta à poursuivre l'accomplissement de son vœu, et, de son côté, il promit de revenir l'épouser au retour de Terre Sainte. De Verbon le jarl vogua vers l'est et s'arrêta au cap du Raz (*Thrasnæs*)[2] où le calme le retint; l'équipage était joyeux et le jarl se mit à soutenir contre ses deux skaldes, à la louange d'Ermengarde, une lutte poétique. Voici les strophes que la Saga nous en a conservées et que nous donnons comme un spécimen des chants des croisés norvégiens du XII[e] siècle. Le jarl chanta le premier :

« Des paroles d'Ermengarde
« L'homme sans peur se souviendra longtemps;
« La vierge éclatante veut que nous chevauchions
« A travers le royaume de Rán[3] jusqu'au Jourdain :
« Mais quand nous quitterons
« Le pays du midi,
« Nous reviendrons en automne
« Troubler l'empire des baleines jusqu'à Verbon[4]. »

Arnmodr, le skalde du jarl, répondit :

« Hélas ! jamais, ô Ermengarde,
« A moins qu'il ne m'arrive un autre destin,
« Jamais je ne te reverrai;
« Mon cœur saigne en pensant à la vierge pure,
« Et pourtant quel serait mon bonheur,
« Ma fortune incomparable,
« Si je pouvais contempler son front éclatant
« Un jour encore tout entier[5] ! »

[1] « Vist er fra berr flestu
« Fróda melldrs at godu
« Velskufadra vifa
« Vöxtr thinn konan svinna !
« Skodr lælr haar a herdar
« Haukvallar ser falla
« Atgjörnom raud ek erni,
« Ilka gull sem silki. »
(*Orkn. Saga*, p. 192; *Flat. bók*, II, ch. CDXV, p. 478.)

[2] Voir ch. I, p. 73.

[3] *Le royaume de Rán*, l'Océan.

[4] « Ord skal Ermingerdar
« Ir dreingr muns leingi
« Brude vill ranck at ridim
« Raanheim til Jordanar.
« En er aftr fara runnar
« Unnviggs fyrir af sunnan
« Rijstum heim at hausti
« Hvalfron til Nerbonar. »
(*Orkn. Saga*, p. 194-196; *Flateyarbók* ch. CDXV, t. II, p. 479.)

[5] « Ek man Ermingerdi
« Vtan aunnur skaup verdi
« Margr elr sorg vm svinna

Alors Oddr, plus modeste, chanta : 1151.

« Nous ne sommes point, je l'atteste,
« Dignes d'Ermengarde.
« Comment appellerai-je cette vierge vaillante ?
« La fée des parures ? ou la souveraine des femmes ?
« Quel nom peut convenir à
« La déesse aux bracelets d'or flamboyants ?
« Que longtemps et heureuse
« Elle vive sous la voûte du soleil[1] ! »

Siége et prise d'un château en Gallice.

Le 20 décembre la flotte aborda en Galice où Rögnvaldr résolut de s'arrêter pour passer les fêtes de Noël. Quoiqu'on ignore exactement le nom du lieu où débarqua le jarl et qu'on sache seulement qu'il suivit le même chemin que Sigurd, il ne serait pas surprenant que les deux princes, à quarante ans de distance, eussent abordé dans le même lieu et assiégé le même fort, à la façon des anciens vikings. Le port était commandé par un château, où s'était enfermé un seigneur étranger nommé Godefroy (*Gudifreyr*), peut-être le Pélage Gudisteiz de l'*Historia Compostellana*[2], qui tyrannisait les habitants. Ceux-ci, pauvres et mal approvisionnés, n'osaient point, par crainte de la vengeance de ce Godefroy, commercer avec les Norvégiens, et ne consentirent à leur ouvrir un marché que pendant trois jours. Au bout de ce terme, Rögnvaldr, craignant la famine, tient unconseil, et ses barons ayant opiné pour l'attaque immédiate du château, il s'adresse à Erlingr comme au plus sage et lui demande son avis sur la manière d'emporter la place. Erlingr propose un stratagème bien connu des anciens Vikings. « Allons au bois, dit-il, « et, pendant trois jours, que chaque homme apporte, au pied des « murailles, trois charges de fascines. Dès que le mortier aura « vu le feu, je pense que le château ne tiendra pas longtemps. » Les fascines sont coupées et amoncelées autour des remparts ; mais l'évêque défend de commencer l'attaque avant la fin des

« Sivan alldri finna.
« Væri ek sæll ef ek svæfa
« Syn væri that gæfa
« Brudr hefir allfagrt enni
« Eina naatt hia henni. »
(*Orkn. Saga*, l. c.; *Flat. bok*, l. c.)

[1] « Trautt erum ver sem ek vætti
« Verdir Ermingerdar
« Veit ek at hosk maa heita
« Hladgrund konungr sprunda
« That semir bil brima
« Baugastallz at aullu
« Hon lifvi sæl und solar
« Setri myklu betri. »
(*Orkn. Saga*, l. c.; *Flat. bók*, l. c.)

[2] Voir plus haut, p. 238.

1153. fêtes de Noël, et le rusé Godefroy, vieillard savant et habile, expert en divers langages, profite de ce répit pour se déguiser en mendiant et se faire descendre nuitamment hors du château. Il va trouver le jarl et l'amuse par de longs discours *en langue française;* il s'aperçoit bientôt que la discorde règne au camp des croisés; alors il va secrètement trouver Eindridi et s'engage à lui livrer tous ses trésors à condition qu'Eindridi lui garantisse la vie sauve et le ramène en France. Cependant, le 3 janvier, le jarl commence l'attaque au son des trompettes[1]; on met le feu aux monceaux de bois et chaque chef se poste avec ses gens autour du château, le jarl au midi, Erlingr à l'ouest, Jón à l'est, Eindridi au nord. Les assiégeants chantent en chœur en attisant le feu; bientôt le mortier tombe en poussière, les remparts menacent ruine et les assiégés se retirent en désordre dans la ville. Le jarl fait jeter de l'eau sur les pierres brûlantes et monte à l'assaut avec Sigmundr, son beau-fils. Ils entrent dans la ville et font un grand massacre d'hommes et un prodigieux butin. Quant à Godefroy et à ses trésors, ils avaient disparu. Tous alors accusèrent Eindridi d'avoir fait sauver le vieillard à la faveur de la fumée que le vent soufflait de son côté.

Pillage des côtes d'Espagne. Siége d'Alcacer.

De Galice la flotte, suivant le même chemin que Sigurd, dévasta toutes les côtes de l'Espagne musulmane, pillant les villages et massacrant les habitants. La Saga[2] parle en particulier d'une ville (*Thorp*) que les croisés attaquèrent (*runnu upp*). Les habitants font une sortie et une bataille terrible s'engage; les assiégés sont repoussés avec des pertes considérables; cependant le comte poursuit son chemin sans prendre la ville. Il s'agit évidemment là d'un des deux siéges infructueux d'Alcacer, placés par la *Chronica Gothorum* entre 1148 et 1157[3]. Alphonse I[er], après la prise de Lisbonne, avait envoyé en Angleterre (1151) Gilbert, le nouvel évêque de la ville, pour y recruter des troupes auxiliaires avec lesquelles on pût achever la conquête du Por-

[1] Comparer ce siége avec les récits des chroniqueurs latins du IX[e] siècle sur les invasions des Normands, dans Depping, *Hist. des Expéd. marit. des Normands*, passim.

[2] *Orkn. Saga*, p. 295. *Flat. bók*, ch. CDXVI, II, p. 482.

[3] *Chron. Gothorum*, ad ann. (Monumenta Portugalliæ, I, p. 15).

tugal[1]. En 1157, avec l'aide de la flotte de Thierry, comte de Flandre, Alphonse Ier mit le siége devant Alcacer et s'en empara l'année suivante. Mais dans l'intervalle des prédications de Gilbert et de l'arrivée de Thierry, les Portugais avaient déjà deux fois tenté en vain de réduire cette ville, malgré le secours de navires « *venus du Nord*[2] ». Il est probable que l'une de ces deux expéditions fut précisément celle de Rögnvaldr, et que les prédications de Gilbert, qui devait se trouver dans le nord de la France au temps même du passage du jarl, ne durent pas être étrangères à cette attaque d'Alcacer. La Saga d'ailleurs fait arriver le jarl sans autre aventure au détroit de Gibraltar dont le passage fut difficile; la tempête y arrêta les croisés trois jours, ce qui donna au jarl une nouvelle occasion d'exercer sa verve poétique[3]. Une fois la flotte arrivée dans la Méditerranée, Eindridi se sépara des autres et fit voile vers Marseille (*Marselju*) où il devait débarquer Godefroy qui, de là, pouvait regagner l'Aragon. 1153.

Rencontre et prise d'un *dromund* sur les côtes de Sardaigne.

Quant au jarl, il alla piller les côtes d'Afrique et de là se dirigea vers l'île de Sardaigne (*Sardinar ey*) où il s'arrêta retenu par le brouillard et incertain du lieu où il se trouvait. « Au matin le « brouillard se dissipe, et les matelots aperçoivent deux petites « îles. Comme ils en approchaient l'une d'elles s'éloigne, l'autre « la suit. » Le jarl reconnait sa méprise : les deux îles étaient deux énormes vaisseaux, de l'espèce appelée « *dromunds*[4] », si hauts et si grands qu'à peine les Norvégiens, du haut de leurs navires, en eussent pu toucher le pont avec une hache d'armes à long manche. Le comte convoque ses barons et l'on décide qu'on abordera l'un des dromunds. Si l'équipage est chrétien, on ira de conserve; s'il est païen, on l'attaquera et la cinquan-

[1] Jean d'Hagulstadt ad. ann. 1151 (Twysden, p. 278).

[2] « Jam quidem prius obsederat eam « *per duas vices*, adjutus multitudine « navium quæ advenerant *de partibus* « *Aquilonis*. » *Chronica Gothorum* (Mon. Portug. I, 15). Cf. Herculano, *Hist. de Portugal*, I, p. 387-388.

[3] *Ork. Saga*, *Flat. bók*, l. c.

[4] Ces *dromunds* étaient de lourds navires pontés et à coque ronde. Comparer le récit que fait Roger de Wendower du combat livré par Richard Cœur de Lion à un dromund pareil, en 1191. Richard fit percer la coque par des plongeurs et le navire coula à fond (Wendower, ed. Engl. Hist. Soc. III, p. 40, 41).

1153. tième partie du butin sera employée en œuvres pies. La Saga raconte longuement le combat acharné de la flotte norvégienne contre le dromund, dont l'équipage était mi-partie sarrasin (*maumetz*), mi-partie nègre. Les croisés avaient approché leurs longs navires sous les flancs rebondis du dromund, de façon à éviter les traits et le feu des infidèles, qui tombaient dans la mer en les dépassant. Tandis que l'évêque, resté à distance, fait diversion et attire toute l'attention des infidèles, le pilote d'Erlíngr, Audunn le Roux, grimpant au cordage de l'ancre, fait à coups de hache un trou dans la carène; tous s'y précipitent par le même chemin et envahissent le pont; un combat acharné s'engage. Erlíngr y reçoit entre les deux épaules une effroyable blessure[1]; mais bientôt les musulmans ont le dessous. Leur chef, nègre d'une taille gigantesque, est pris vivant, et un énorme butin devient la proie du vainqueur; tout l'équipage est massacré et l'on met le feu au navire. « Pendant qu'il brûlait, le « géant prisonnier se lamentait sans vouloir répondre aux ques- « tions des croisés; ils s'aperçoivent alors qu'un ruisseau de feu « coulait dans la mer et qu'ils avaient oublié à fond de cale « d'énormes masses d'or et d'argent. »

Arrivée des croisés en Palestine.

Cependant Rögnvaldr fait voile vers l'Afrique et, abordant dans la capitale du pays, Mahadia ou Tripoli (?)[2], vend aux habitants, grâce à une trêve d'une semaine, tout le butin qui encombrait ses navires. « Comme personne ne voulait acheter le « géant, le comte lui donna la liberté; il se décida alors à parler, « dit qu'il était un des premiers barons d'Afrique et déplora la « perte inutile de tous ses trésors. Puis, ayant remercié le comte « de sa délivrance, il chevaucha vers l'intérieur des terres. » D'Afrique, la tempête force les croisés de relâcher en Crète;

[1] Il eut dès lors la tête penchée, ce qui lui fit donner le surnom de *Skakki* (oblique).

[2] C'est du moins la ville chrétienne que semble désigner le texte norrain (*Orkn. Saga*, p. 308; *Flat. bók*, ch. CDXVII, II, p. 486). Mahadia comme Tripoli étaient tombées (1147-1148) au pouvoir des Siciliens. [Ibn Khaldoun, éd. Tornberg, p. 91-97; Abulfeda, Ibn-el Athir (Hist. Arabes des Crois. I, pp. 28-29, 430, 460); El-Kairouânî, éd. Pelissier, p. 153-157. Cf. Weinrich, *Res ab Arabibus gestæ*, l. I, ch. XX, p. 218.]

puis, le vent étant devenu favorable, ils voguent vers la Palestine, 1153.
arrivent un vendredi devant Saint-Jean d'Acre, et entrent dans le port, toutes voiles dehors et leurs « boucliers armoriés sus-« pendus aux flancs des navires ». La Saga ne raconte avec détail que le séjour du jarl à Akrsborg, où l'on perdit beaucoup de monde, entre autres Thorbjörn le Noir, à la fois chevalier et skalde, l'un des plus braves et des plus savants d'entre les croisés. Les Norvégiens firent les pèlerinages usités et allèrent au Jourdain, où ils arrivèrent le jour de Saint-Laurent. Seuls, Rögnvaldr et son beau-fils, Sigmundr, traversèrent le fleuve à la nage pour aller dans le bois d'osiers, situé sur l'autre rive, tresser, en souvenir de leur passage, de grands nœuds avec les branches des arbres[1]. Là, le jarl et Sigmundr improvisèrent une lutte de stances en l'honneur d'Ermengarde. Le jarl chanta le premier :

« J'ai noué un nœud
« Dans le désert, au-delà du Jourdain.
« Cet hiver, quand la terre sera dans la douleur,
« La femme élégante s'en souviendra.
« Aux paresseux qui gardent la maison
« Un tel voyage semblera long, je le pense;
« Car ici le sang chaud pleut
« Sur les vastes plaines[2]. »

Sigmundr répondit :

« Je noue un nœud aux lâches,
« Qui sont assis maintenant à leur foyer;
« Nous venons de nouer un nœud
« Qui ne fera pas honneur à leur race[3]. »

Le jarl reprit :

« A l'avorton nous avons noué un nœud,
« Dans le bois feuillu où, fatigués,

[1] Sur cet usage, voir plus haut p. 88.

[2] « Ek hefi lagda lyckkju
« Leidar thvengs um heidi
« Snotr minniz thess svanni
« Sut fyrir Jórdan utan
« En ek hykk at thó thikki
« Thangat langt at ganga
« Blód fellr varmt a vidan
« Völl heimdrögum öllum. »
(*Ant. russes*, II, p. 218. *Orkn. Saga*, p. 315. *Flat bók*, ch. CDXVII, II, p. 487.)

[3] « Knut mun ek thembilbrjoti
« Theim er nú sitr heima,
« Salt er at helldr höfum hætlan
« Hans kind i dag binda. »
Ant. russes, *Orkn. Saga*, *Flat. bók*, l. c.

1153.

« Nous trouvons le repos,
« Le jour de Saint-Laurent [1]. »

Siége d'Ascalon.

Les derniers vers de la première des strophes que nous venons de citer, et un autre texte de la Saga, donnent lieu de croire que ce ne fut point de ce pèlerinage pacifique que durent se contenter pendant leur séjour en Terre Sainte les croisés norvégiens. Dans cette hypothèse, on ne peut s'empêcher de rapprocher du récit scandinave les textes de quelques chroniqueurs occidentaux et arabes qui placent précisément à cette époque l'apparition à Acre d'une flotte de pèlerins, et donnent à ceux-ci une certaine part dans l'événement le plus important de cette période des croisades : le siége et la prise d'Ascalon. Au temps même où les Norvégiens abordaient en Terre Sainte (1153), le roi de Jérusalem, Baudouin, que, l'année précédente, le manque de vaisseaux [2] et l'absence totale de tous renforts venus d'Occident [3], avaient réduit à l'inaction, avait mis (1[er] février) le siége devant Ascalon. Guillaume de Tyr, qui raconte cet événement avec détails et que viennent confirmer les historiens arabes Ibn el-Athir [4] et Abou Yali [5], et les *Annales d'Egmond* [6] (qui paraissent avoir suivi, pour tous ces faits, le récit de témoins oculaires), s'accordent parfaitement sur l'existence de la flotte dont nous venons de parler, et sur le rôle qu'elle joua pendant le siége. Ils ne diffèrent que sur la date de l'arrivée de ces pèlerins, arrivée que Guillaume place vers la fin de mars, deux mois après l'investissement de la place, et les *Annales d'Egmond,* un peu plus tard, vers le milieu de juin. Pour les autres faits, les deux témoignages concordent à peu près complétement. Suivant eux, aussitôt la flotte arrivée, le roi donne l'ordre de la diriger sur Ascalon, promettant à ceux qui la montaient de hauts salaires, pour les décider à venir prendre part au siége. Puis, les vaisseaux

[1] « Knut ridum vèr kauda
« Kem ek módr i stad gódan
« Thann i thykkum runni
« Thessa Lafrans messu. »
(*Ant. russes, Orkn. Saga, Flat. bok*, l. c.)

[2] Guillaume de Tyr, liv. XVII, ch. XXI-XXX (Hist. des Croisades, I, p. 794, 801, 804-811).

[3] « Quia de transmarinis militibus « nullus in Hierusalem peregrinus ad- « venerit. » *Annales Egmundani* (SS. RR. Germ.), XVI, p. 459.

[4] Ibn el-Athir (Hist. arabes des Crois., I, p. 490).

[5] Abou-Yali (Bibl. des Crois., IV, p. 102).

[6] *Annales Egmund.*, *l. c.*

une fois amarrés près de la ville, il les fait surveiller pour empêcher qu'ils ne reprennent le chemin de l'Occident et ne le privent d'une aide précieuse. L'arrivée de ces renforts dans les rangs des chrétiens porte l'alarme parmi les assiégés. Ils dépêchent au sultan d'Égypte, leur souverain, des messagers pour presser l'arrivée des troupes fraîches que ce prince avait coutume d'envoyer tous les ans à Ascalon. Le sultan s'empresse de répondre à leur appel et fait partir aussitôt des renforts considérables; mais un certain Abbas, qui commandait ces renforts, à peine arrivé à la frontière, retourne sur ses pas pour aller provoquer au Caire une révolution de palais. Une diversion tentée en Syrie par le sultan de Damas, Noureddin, à qui les assiégés avaient aussi eu recours, n'est pas plus heureuse. Enfin une flotte musulmane, partie des bouches du Nil, et qui était parvenue, à l'aide de brûlots et de plongeurs, à détruire quelques navires chrétiens, est obligée de se retirer sans avoir ravitaillé la place. Les chrétiens construisent, avec les débris de leurs vaisseaux, des béliers, des catapultes et une tour de bois immense, qu'ils revêtent de cuir écorché frais pour la garantir du feu grégeois, qu'ils munissent d'archers et de frondeurs, et qu'à l'aide de mines et de tranchées, ils parviennent à approcher des murailles de la ville. Des combats acharnés se livrent auprès de cette machine. Guillaume de Tyr, dont la version diffère encore un peu en cet endroit de celle des *Annales d'Egmond* et des historiens arabes, place là le récit d'un assaut donné par les Templiers, puis d'un échec des assiégeants. Enfin, dans les premiers jours d'août, les chrétiens se servent du même procédé que nous venons de voir employé par les croisés du Nord devant le château de Gudifreyr : ils entassent au pied des murailles des amas de bois et y mettent le feu : les remparts s'écroulent avec fracas et le 12 août la ville se rend à discrétion. Les croisés norvégiens faisaient-ils partie des pèlerins dont l'arrivée fut si utile au roi de Jérusalem? Les combats sanglants chantés par le jarl doivent-ils être identifiés avec les *faits mémorables* qui excitent l'admiration de Guillaume de Tyr[1]? Nous l'affirmerions 1153.

[1] « Audivimus et quarumdam in illa « obsidione tam nostrorum quam hos- « tium virtutem egregiam *facta memo-* « *rabilia* ». (G. de Tyr, *l. c.*)

1153. sans hésiter, si la chronologie du Nord n'offrait sur ce point une grande confusion; aussi, dans le doute, devons-nous nous contenter de signaler la question sans chercher à la résoudre [1].

Retour des croisés par Byzance.

A la fin de l'été, Rögnvald partit pour Constantinople. La Saga dit qu'il s'arrêta assez longtemps dans une ville forte nommée *Imboli*, qui avait une garnison væringue [2], et que nous avons tout lieu d'identifier avec Amphipolis, située au fond du golfe de Contessa et appelée *Emboli* dans tous les portulans du Moyen Age et par tous les géographes du XVIe et du XVIIe siècle. Le séjour des croisés, qui paraissent avoir mené là une vie de plaisir, ne fut marqué que par un accident ridicule arrivé à Erlingr [3], et par la mort de Jón Fótr, assassiné la nuit, comme il revenait à son vaisseau en état d'ivresse. Les croisés l'enterrèrent avec honneur dans la cathédrale et quittèrent la ville. Arrivés à *Ægisnæs*, ils attendirent, comme Sigurd, le vent favorable pour entrer, comme lui, dans le Bosphore. Le jarl paraît avoir eu alors l'intention de prendre du service auprès de l'empereur [4] Manuel (*Menelaüs* ou *Manula*), qui le reçut avec honneur et l'engagea à rester, probablement dans le dessein de l'employer à la guerre qu'il venait de déclarer aux Normands

[1] Sur le siége d'Ascalon, voir Balduinus Ninovensis, ad ann. (Hugo, *Sacræ Ant. Monum.*, II, p. 172); Alberici *Chronicon*, p. 323; Sicardus Cremonensis, Andr. Dandulus, l. IX, ch. XIV, par. 12 (SS. RR. Ital., VII, p. 599, XXII, p. 225); Oliv. Scholast., *Hist. reg. Terræ Sanctæ*, ch. XXXI (Eccard, II, col. 1375); Guil. Neubridg., I, ch. XXI (éd. Hearne, I, p. 73). — *Auctar. Aquic.*, *Auctar. Affligem.*, Robertus de Monte; *Annal. Parchens.*; *Annal. Floreff.*; *Annal. S. Jac. Leodiens.*; *Annal. Rodens.*; *Annal. Isingrim.*; *Annal. Colon. max.* (SS. RR., Germ., VI, p. 396-406; XVI, p. 605, 624, 641, 722; XVII, p. 313, 765); Grégoire le Prêtre, Michel le Syrien (Hist. armén. des Crois. I, p. 184, 344); Abulfeda, éd. Wilken, p. 97; Abulfarage, p. 349; Ibn Khaldoun, éd. Tornberg, p. 97, et surtout, Ibn el-Athir (Hist. arabes des Crois., I, p. 490-491), qui attribue la prise d'Ascalon à des discordes survenues parmi les assiégés, qui se disputaient l'honneur d'une sortie heureuse faite contre les Latins.

[2] La Saga dit qu'il y avait des gens à Imboli parlant norrain; ce ne pouvait être que des værings.

[3] Erlíngr, voulant sortir de son navire la nuit, était tombé de la planche d'abordage dans la vase; la Saga raconte le fait avec complaisance, parce que Rögnvaldr composa une stance à cette occasion.

[4] Rögnvaldr le dit formellement dans la drápa : « *Thiggium Thengils mála* « (Gagnons le salaire du prince) ». (*Ant. russes*, II, p. 220; *Orkn. Saga*, p. 318; *Flat. bók*, ch. CDXVIII, II, p. 488.)

de Sicile[1]; mais les intrigues d'Eindridi le Jeune, qui avait devancé[2] Rögnvaldr à Byzance et se plaisait à le desservir dans l'esprit des Grecs, détournèrent le jarl de ses projets et il résolut de regagner ses États. Il partit de Byzance et prit le chemin de l'Italie; il aborda à Dyrrachium[3], puis en Pouille, où il quitta ses vaisseaux et acheta des chevaux pour lui et ses barons: le reste de ses compagnons s'en retourna par la Méditerranée. Le jarl et sa suite s'arrêtèrent à Rome et de là revinrent en Norvége par la route ordinaire des pèlerins (*Rómavegr*), et le jour de Noël 1154, après un séjour de quelque durée en Norvége, le comte était de retour dans ses États, où l'attendait une réception enthousiaste. La croisade du comte des Orcades égala presque, dans le Nord, la renommée de celle de Sigurd. Si les exploits des compagnons de Rögnvaldr en Terre Sainte sont restés dans l'obscurité, il est impossible cependant de donner le simple nom de pèlerinage à une expédition de quinze grands vaisseaux, montés par 4,000 guerriers d'élite. L'illustration qui en rejaillit dans le Nord sur Rögnvaldr et Erlingr suffirait d'ailleurs pour faire apprécier quelle put en être l'importance. 1154.

Rögnvaldr, qui mourut en 1164, assassiné dans le Kathnæs par Thorbjörn Klerk, fut aussitôt considéré comme un saint par ses sujets; de nombreux miracles s'opérèrent sur son tombeau. En 1192, l'évêque des Orcades, Bjarn Kolbeinsson, fit mettre les ossements du saint jarl dans une châsse qu'on porta solennellement à la cathédrale de Saint-Magnús de Kirckwall, qu'il avait bâtie. Canonisé par Célestin III[4], il resta longtemps l'un des patrons des Iles et est encore aujourd'hui le héros d'une foule de légendes locales[5]. Quant à Erlingr, c'est seulement après son retour en Norvége qu'il commence à jouer dans les affaires du Fin de Rögnvaldr, d'Eindridi et d'Erlingr.

[1] Wilken, *Res gestæ Comnenorum*, p. 569.

[2] Il n'est pas certain que de Marseille Eindridi ait été en Palestine; il est plus probable qu'il alla droit à Constantinople.

[3] Ville située « en *Bolgaraland* », dit la Saga. (*Orkn. Saga*, *Flat. bók*, l. c.)

[4] *Islenzkir Annálar*, ad ann. 1192.

[5] Voir *Geneal. Comitum Orcad.* (Christ., 1850, in-4°) p. 23; autre *Généalogie* insérée dans un diplome orcadais du 4 mai 1403 (Wallace, *Orkneys*, p. 131); *Orkn. Saga*, p. 387; *Flat. bók*, ch CDXLII, II, p. 508. Rögnvaldr ne laissa qu'une fille, Ingigerdr, mariée à Érik Stagbrellr; mais la race comtale des Orcades ne s'éteignit pas en lui; elle

1154 1164. pays un rôle important. Les Sagas nous le représentent comme un homme haut et robuste, la tête un peu penchée, le visage long et maigre, les cheveux blancs avant l'âge, les vêtements austères, ***à la mode de France :*** chef et comme personnification du parti féodal, rien n'égale l'orgueil que lui inspirent ses grandes richesses, ses exploits glorieux et ses hautes alliances; nul, du reste, ne le surpasse en éloquence et en sagesse, et sa politique persévérante et silencieuse ne s'embarrasse d'aucun préjugé. C'est ainsi que dès 1155 il épouse la seule fille légitime du grand Sigurd, Christine, quoiqu'elle ait eu déjà de son cousin, Sigurd II Mund, un enfant illégitime; Christine, il est vrai, vaillante et résolue comme son père, récompense le dévouement d'Erlingr en lui sauvant deux fois la vie. Cousine germaine du roi de Danemark, Valdemar, deux fois elle l'apaise au moment où il se préparait à ruiner Erlíngr, et obtient même pour celui-ci l'investiture de la Suède danoise (Halland) avec le titre de jarl; mais cette haute position ne suffit pas encore à l'ambitieux prince : depuis plusieurs années déjà il visait à un but plus élevé. De son mariage avec Christine était né un fils, Magnús Erlíngsson; en 1161, après des efforts longs et persévérants, il était parvenu à faire élire roi (innovation dans l'ordre de succession au trône) ce Magnús encore enfant. En 1164 (sept.), grâce à des priviléges importants octroyés aux évêques et au clergé, il faisait solennellement sacrer le jeune prince, et dès lors gouvernait le royaume sous son nom. Malheureusement, arrivé au faîte du pouvoir, Erlíngr paraît, comme Sigurd Ier, avoir été pris d'une sorte de noire humeur : tout à coup il devient cruel; il tire d'abord des trahisons d'Eindridi en Orient une sanglante vengeance. Eindridi avait été assez imprudent pour revenir en Norvége y conspirer et réunir autour d'un prétendant obscur, Sigurd Markússfóstri, les restes de quelques partis sans chef; il ne réussit qu'à attirer sur lui le bras lourd d'Erlingr et fut massacré, lui, son prétendant et tous les siens, en 1164. Erlíngr fait ensuite assassiner, l'un après l'autre, tous les petits-fils d'Harald Gilli et même, malgré les larmes de Magnús et de Christine, l'enfant

est encore représentée aujourd'hui par la maison O'gilvie. Voir, pour toute la croisade de Rögnvaldr, Torfæus, *Orcades*, I, ch. XXXI, p. 123 et suiv.

1164-1180.

qu'elle avait eu de Sigurd II Mund : outrée de cette cruauté, Christine s'enfuit à Constantinople avec un seigneur nommé Grímr Rusli [1]. Quant au peuple, révolté de ces crimes et du despotisme d'Erlíngr, il se soulève, et une faction démocratique, que nous retrouverons encore plus d'une fois, se forme pour résister aux envahissements d'Erlíngr et des siens ; ce parti, qu'on surnomma les *Birkibeinar* [2], et qui n'était d'abord qu'une horde de ribauds sanguinaires venus des montagnes avec un fantôme de roi, une fois soutenus par la colère des habitants de Throndhjem, finit par écraser les chevaliers d'Erlíngr et ses fidèles Orcadais à la bataille du Kálfskinnsakrinn, en 1179. Erlíngr mourut en brave et l'épée à la main [3].

Pèlerinage d'Erik Jarl (vers 1180).

A la grande expédition des deux jarls, va maintenant succéder en Norvége une période de silence : seuls, les værings continueront à aller de Byzance en Terre Sainte, adorer le tombeau du Christ, avant de retourner dans leurs foyers. Nous en avons une preuve dans l'histoire d'un fils naturel du roi Sigurd II, Érik Sigurdsson, dont la Saga de Sverrir nous a conservé les aventures. C'était un homme prudent et habile, plein de générosité et de grandeur d'âme. Il était allé à Jérusalem et, avant de se baigner dans le Jourdain, avait fait allumer une torche, et là, en présence de ses compagnons, avait prié Dieu de faire que la torche sortît de l'eau sans s'éteindre, s'il était vrai qu'il eût Sigurd II pour père et fût d'origine royale. La torche avait résisté à l'épreuve, et Érik, après avoir longtemps servi l'empereur Manuel et fréquenté les cours allemandes, était venu, en 1181, réclamer le jugement de Dieu de son frère Sverrir, dont nous parlerons plus loin. Il était sorti avec succès de l'épreuve, et Sverrir, qui lui avait fait jurer d'avance de renoncer à toute prétention au partage de la couronne, l'avait mis à la tête de son armée et lui avait donné en fief, avec le titre de jarl, l'Upland et le Vik [4].

[1] En 1178, elle mourut en Russie où l'avaient rappelée la famille de sa mère Malmfrid et ses souvenirs d'enfance.

[2] Mot à mot *chausses de bouleau*.

[3] Voir Munch, *Norsk. Folk. Hist.*, t. IV, p. 108.

[4] *Sverris Saga*, ch. LVIII-LIX (Fornm. Sög. VIII, p. 148, 149).

Mais, en dehors des værings, il ne paraît pas qu'il y ait eu [1], pendant les quelques années qui séparent la deuxième croisade de la troisième, de nombreux rapports entre les pays scandinaves et la Terre Sainte; pour les royaumes du Nord comme pour le reste de l'Europe, il faudra maintenant le coup de foudre de la chute de Jérusalem en 1187, pour déterminer et de nouvelles prédications et un nouvel élan des Scandinaves vers l'Orient.

[1] Les gens du Nord ne paraissent avoir accompagné aucun des pèlerinages partis d'Allemagne entre 1147 et 1187, ni même avoir pris part à la croisade de Philippe d'Alsace, comte de Flandres, qui pourtant prit la route occidentale pour aller en Terre Sainte (1176-1178). [Voir Guill. Tyr., XXI, ch. xiv-xxv (Hist. des crois., I, p. 1027-1040). Cf. Wilken, III, ii, p. 170; Kervyn, *Hist. de Flandres*, I, p. 240.]

CHAPITRE VI.

Les Scandinaves a la troisième Croisade. 1187-1200. — Prise de Jérusalem par Saladin (2 octobre 1187). — Grégoire VIII fait prêcher pour la première fois la croisade dans le Nord. — Thing d'Odensée. — Part prise par les Norvégiens à la troisième croisade. — Part prise par les Suédois à la troisième croisade. — Part prise par les Danois à la troisième croisade. — *Piratica* de Roeskild.

Expédition dano-frisonne de 1189. — Départ d'une flotte de cinquante-cinq vaisseaux dano-frisons. — Arrivée en Portugal. — Siége et prise d'Alvor. — Arrivée à Messine. — Jacques d'Avesnes. — Siége d'Acre. — Arrivée de la flotte dano-frisonne à Acre. — Bataille du 14 septembre. — Arrivée d'Adolphe III de Holstein (23 septembre). — Investissement de la place. — Bataille du 4 octobre. — Arrivée d'un « *Nepos Regis Danorum* ». — Triste fin des croisés dano-frisons.

Expédition dano-norvégienne de 1190. — Préparatifs en Danemark. — Chefs danois de la croisade. — Les croisés danois en Norvége. — Ulf de Laufnæs. — Les croisés à Tonsberg, à Bergen. — Ulf arrive en Terre Sainte. — Les croisés danois vont à Jérusalem par l'Allemagne. — Leur retour.

Croisade dano-brémoise de 1197.

Pèlerinages danois et suédois de la fin du xiie siècle. — Inscriptions. — Nécrologes.

Nous venons de voir quel essor l'ardeur d'une foi toute récente, et l'esprit d'aventures détourné vers un but nouveau, imprima, pendant la première moitié du xiie siècle, au peuple norvégien, et quel fut, sans excitations venues de l'étranger, sans prédications solennelles dans le pays même, le nombre des armements organisés en vue de la guerre sainte par le zèle spontané des fidèles. Ces cinquante années, qui virent tant d'en-

1187. fants de la Norvége et du Danemark quitter leur lointaine patrie, soit pour se mêler en inconnus aux foules armées parties d'Occident, soit pour entreprendre isolément des expéditions dont la longueur et les dangers eussent effrayé les plus braves des chevaliers latins, sont la période brillante des croisades scandinaves. C'est à peine alors si le Saint-Siége songe à ces nouveaux venus de son empire spirituel; point de prédicateurs chargés de porter aux peuples cette voix de l'Église qui remuait si profondément la France et l'Allemagne; à peine quelques brefs qui paraissent ignorer jusqu'au zèle même des Scandinaves pour les Lieux Saints, et limitent à d'obscures expéditions dans les forêts slaves le rôle des trois royaumes du Nord.

Il faut la prise de Jérusalem par les musulmans et les catastrophes imprévues qui accablent coup sur coup le malheureux royaume latin de Syrie, pour attirer vers les Scandinaves à demi barbares, l'attention et les exhortations du Saint-Siége. De cette ère funeste pour les chrétiens d'Orient date, dans l'histoire des relations des gens du Nord avec la Terre Sainte, le commencement d'une seconde période que caractérisent de nombreuses prédications ordonnées dans le Nord par les papes, et le départ pour la Terre Sainte d'expéditions qui, bien que plus fréquentes que celles du XIIe siècle, et plus semblables aux autres croisades latines, sont loin d'avoir laissé les mêmes traces dans les chroniques du Nord.

Prise de Jérusalem par Saladin (2 octobre 1187).

Saladin, maître de l'Égypte et de la Syrie, venait de faire sortir le royaume de Jérusalem de la paix apparente dont jouissaient depuis vingt ans les chrétiens d'Orient. Un roi infirme, des feudataires plus avides du pouvoir que jaloux de le défendre, des soldats amollis par le climat corrupteur de l'Orient, n'avaient offert qu'un faible obstacle à l'énergie renaissante des Infidèles. Bientôt le nom, jusqu'alors obscur, du sultan parvenu, se répandit dans tout l'Occident, associé à des récits de terribles combats et de sanglantes victoires. Dès 1160 et jusqu'à sa mort (1181), Alexandre III, par des exhortations réitérées [1].

[1] Alexandri III *Epistolæ*, 1169, 16 janvier (*SS. RR. Gall*, XV, 878, 952, 29 juillet. — 1176, 29 janvier. — 1181, 972-73).

avait cherché en vain à déterminer une nouvelle croisade. Un instant, la victoire remportée à Ascalon sur les Infidèles (1183), la trêve de deux ans qui la suivit, et l'inaction forcée où une horrible famine réduisit les Syriens, parurent, en arrêtant les projets ambitieux de Saladin, retarder les désastres qui allaient fondre sur la Terre Sainte. Mais la guerre civile allait se charger d'accélérer la chute des Latins. Les barons, secouant le joug de Baudouin IV, tournaient contre eux-mêmes les armes destinées aux Infidèles; le peuple était aux abois, une corruption profonde avait envahi et rongeait comme une lèpre la société latine d'Orient. Le patriarche Héraclius et les grands maîtres des ordres militaires partirent pour aller implorer et les secours et la médiation du Saint-Siége; Lucius III leur avait donné (1185)[1] des lettres pressantes pour les princes d'Occident, mais les fidèles, qui s'étaient accoutumés à considérer comme assurée la possession des Lieux Saints, étaient plus généreux de promesses que de secours effectifs. Le patriarche revint en Orient, seul, les mains vides, pour assister à la marche triomphante des Infidèles et à la chute de la Cité Sainte, qui tombait presque sans résistance, le 2 octobre 1187, entre les mains de Saladin. Cette terrible nouvelle fut comme un coup de foudre qui ébranla le monde chrétien. Le retentissement en fut immense, et les chroniqueurs du temps renouvelèrent sur la Ville Sainte les lamentations des prophètes. 1187.

Grégoire VIII fait prêcher pour la première fois la croisade dans le Nord. Thing d'Odensée.

Grégoire VIII, qui venait de monter sur la chaire de saint Pierre, remplit les quelques mois de son règne si court par d'énergiques excitations, réitérées de jour en jour et presque d'heure en heure, à tous les princes d'Occident pour la délivrance du Saint Sépulcre, retombé aux mains des musulmans[2]. De tous côtés il envoya des légats[3] et des nonces porteurs de

[1] Roger de Hoveden, éd. Savile, p. 628.

[2] Grégoire VIII régna du 21 octobre au 17 décembre 1187. Dans la dernière semaine de son pontificat, il envoya quatre encycliques touchant la croisade (Mansi, XXII, 527, 531, 419); Baluze, *Miscellan.*, III, 383. (Voir, d'ailleurs, Jäffe *Regesta Pontif.* ad ann.)

[3] « Gregorius per universum mun« dum ad omnes reges, principes, no« biles, potentes, communitates, et po« pulos christianos, tam legatos quam « nuntios speciales cum suis litteris

1187. lettres spéciales, avec ordre de faire prêcher la croisade dans tous les royaumes chrétiens et de réveiller le zèle attiédi des fidèles. C'est vers la fin de décembre que le roi de Danemark, Knut VI Valdemarsson, qui tenait à Odensée les états annuels du royaume et délibérait avec les grands sur les prétentions de l'empereur[1] relativement aux Duchés, reçut à la fois et la lettre du pape et la terrible nouvelle. Le bref pontifical était conçu dans les termes les plus pressants : « En vous écrivant, disait Gré- « goire VIII[2], des torrents de larmes inondent ma lettre. Dieu a « détourné son visage de la sainte cité de Jérusalem et du berceau « du Christ, et a laissé éclater sa colère. Hélas! ce n'était pas « sans raison. Quelle occasion la malice humaine n'a-t-elle pas « cherché de nos jours pour offenser la divine clémence? Dieu « a puni les crimes du Monde de façon à atteindre le Monde « tout entier dans ce qu'il avait de plus cher; il a permis que la « Cité Sainte vît ses remparts détruits, ses temples profanés, « son peuple massacré ou réduit en servitude, et que Jérusalem « devînt à tout jamais la possession de nations immondes. A la « place des saints autels, le vieil ennemi de la foi n'a pas craint « d'édifier l'officine de ses profanations[3]. N'a-t-il pas maintenant « en abondance de cette chair chrétienne dont il aime à se repaî- « tre, puisqu'on n'a trouvé personne autour de Jérusalem pour « donner la sépulture aux corps des saintes victimes de sa fureur? « Que l'univers prête l'oreille; que le riche et le pauvre s'unis- « sent pour écouter les malheurs du Christ; qu'ils se souvien- « nent qu'ils sont les débiteurs du saint Rédempteur et qu'ils ne « doivent pas laisser plus longtemps, sans en tirer vengeance, les « outrages dont on a abreuvé le nom de Dieu. Qu'à l'exemple « de celui qui a souffert pour les racheter, ils n'hésitent point à « lui donner leur vie. » Un auteur contemporain[4] nous fait un récit émouvant des sentiments qui agitèrent l'assemblée à la lec-

« destinavit, qui desolationem Terræ « Sanctæ denuntiarunt. » (*Vita Gregorii VIII*, Muratori, III. 376.) Anon. Börglumensis, *De Profectione Danorum in Terram Sanctam* (éd. Kirchmann. Amst., in-12, 1684), p. 116.

[1] A propos de l'hommage que l'empereur exigeait du roi de Danemark.

[2] Greg. VIII *Epistola* (Anon. Börglum., *l. c.*). Elle manque dans Jäffe.

[3] « Coquinam construere non veretur. » Anon. Börglum., p. 117.

[4] L'Anonyme de Börglum, dont nous parlons plus loin.

ture de la missive apostolique. Le roi se mit à fondre en larmes; 1187
les barons, plongés dans la stupeur, ne pouvaient trouver une parole à répondre aux envoyés du Saint Père. Ce fut Esbern Snare, le plus grand guerrier et le premier des barons de Danemark, qui rompit le silence, s'efforça, par d'éloquentes paroles, de relever le courage des assistants, et, faisant appel aux glorieux souvenirs de leurs ancêtres, chercha à recruter parmi eux des champions de la Croix. Après avoir, en quelques mots, remercié les légats, et rendu hommage aux conseils du pape : « C'est de nous maintenant, dit-il, que je veux parler. Nos pères ont connu des « temps meilleurs, des temps d'abondance et de paix, parce « qu'ils pratiquaient la justice et aimaient la vérité. Maintenant, « hélas! la fraude et la violence gouvernent les États; les flat« teurs, jetant des bras hypocrites autour du cou des rois, les « enlacent et les étouffent; tous les rôles sont changés : celui à « qui son courage interdit le mensonge se voit, non-seulement « privé de toute faveur, mais exposé aux calomnies des déla« teurs. Revenons à la pratique des vertus et, renonçant aux « vices qui nous déshonorent, cherchons à imiter nos pères. « Quel est le royaume, quel est le pays qui n'a point été le théâ« tre de quelque exploit des Danois? Si vous pensez à la Grèce, « l'audace de nos ancêtres parlera d'elle-même. Interrogez la « Lombardie, et elle ne vous cachera point qu'elle fut vaincue par « les nôtres; l'origine même de son nom le prouve trop claire« ment[1]. Si nous revenons dans le Nord, par la Normandie et « l'Angleterre, tant de fois dévastées par nous, et que nous dé« passions la Norvége, nous arrivons à la terre des Finns et des « Sembes et à ces vastes déserts qui joignent le Danemark au « pays des Slaves; nous ne trouvons partout que des contrées « autrefois soumises à nos lois. Les périls horribles, les dangers « sans nombre au devant desquels couraient nos ancêtres, était« ce pour soutenir une religion divine qu'ils les affrontaient? « Non, c'était seulement pour étendre et accroître leur renom« mée. Ne dérogeons pas à leur valeur et n'outrageons pas, en « leur restant inférieurs, notre dignité de chrétiens. A des guer-

[1] Ici Esbern place une singulière étymologie du mot Lombard, « *longa barba.* »

1187. « res civiles impies, préférons des combats plus grands et plus « utiles; car, peut-être, Dieu, dont les jugements sont des abî- « mes impénétrables, nous réserve-t-il sur l'ennemi de son nom « une victoire glorieuse. Ambitionnons donc le sort des saints, « cherchons à participer à leurs travaux. Quant à ceux qui n'ont « point la force du corps, qu'ils aident les autres de leur argent, « afin que s'ils ne peuvent maintenant être les compagnons du « noble vœu des croisés, ils le deviennent un jour de leur récom- « pense. » Après ce discours d'Esbern, il fut décidé que la croisade serait publiée à son de trompe sur toutes les places publiques et prêchée dans toutes les églises du royaume. Le grand Absalon, frère d'Esbern et primat du Nord, appuya de l'immense autorité de sa parole les exhortations du Saint-Père; bientôt, de toutes les parties du royaume, de nombreux croisés coururent se joindre aux expéditions qui se préparaient pour la Terre Sainte. Parmi eux il y avait un prince du sang[1] et quinze des premiers d'entre les barons. La nouvelle de la prise de Jérusalem se répandit bientôt du Danemark dans les autres pays du Nord, et le témoignage universel des annales scandinaves[2], ordinairement si laconiques, montre quel effet elle produisit dans les trois royaumes. La nature, d'ailleurs, semblait s'associer aux terreurs de l'Église; de sinistres présages remplissaient le ciel, et les peuples du Nord, qui tremblaient à l'approche de l'année 1200, comme de la dernière du cycle mystérieux des *Grands Siècles*[3], voyaient dans la perturbation des éléments les

[1] « Nepos regis Danorum. » *Itin. Ricardi regis*, l. I, ch. XXXI, éd. Stubbs, p. 74. C'était peut-être Valdemar Valdemarsson, frère de Knut VI, ou le comte Albert d'Örlamunde, fils de la sœur de Knut, Sophie (voir Suhm, IX, 48, VII, 418). Le prince croisé Aki Hvitastiksson, dont nous parlons plus loin, était bien le neveu d'un roi de Danemark : mais d'abord il n'arriva en Terre Sainte que trois ans après celui de l'*Itiner. Ricardi* : puis il était neveu du roi défunt Valdemar Ier, et non du roi régnant.

[2] Voir les annales scandinaves *ad ann.*, et en particulier *SS. RR. Danic.*, I, p. 164, 179, 242, 341, 389 ; II, p. 167-171, 436, 524, 622 ; III, 67-69, 306 ; IV, 288. *SS. RR. Suec.*, I. I, 48. *Annales Izlenskir*, ad ann. (Antiq. russes, II, 375), *Saga Gudmundar hin elzta*, ch. XIV; *Gudmundar Saga Arasonar* (Biskupa Sögur, I, p. 432 ; II, p. 2), etc., etc.

[3] Les siècles des anciens Scandinaves, qui usaient quelquefois du système duodécimal, étaient de deux sortes : les petits siècles de cent ans, et les grands de cent vingt ans.

signes de la colère de Dieu, irrité des crimes et de la dépravation des hommes [1]. 1187.

Part prise par les Norvégiens à la troisième croisade.

Malheureusement la Norvége était en proie aux guerres civiles. Un fils naturel de Sigurd II Mund, créature du parti populaire, Sverrir Sigurdarson, reconnu roi depuis près de dix ans, n'était point arrivé, malgré les luttes acharnées, à triompher de l'opposition sans cesse renaissante des barons et du clergé. Sverrir, qui fut un des plus braves et des plus habiles souverains du Nord, était d'une naissance obscure; Gunnildr [2], sa mère, avait été servante de Sigurd II Mund, et l'enfant qu'elle prétendait avoir eu de lui, n'avait trouvé des partisans qu'au retour d'un pèlerinage que Gunnild avait fait à Rome, pour obtenir du pape la reconnaissance de son fils. A cette époque Sverrir, élevé par l'évêque des Færöer, son oncle naturel, était déjà dans les ordres. Il quitta l'habit ecclésiastique et vint en Norvége pour y faire valoir ses droits. L'accueil qu'il y reçut d'abord avait été si peu encourageant que, l'année suivante, 1177, forcé de se réfugier à la cour du jarl suédois Birger Brosa, il avait pris la croix, et, voulant à toute force s'enfuir en Orient, n'avait été retenu que par la vigilance de ses partisans, qui le gardaient à vue [3]. Rentré en Norvége, en 1178, à la tête des « *Birkibeinar* », de ce parti démocratique que nous avons vu naître quelques années auparavant, il avait fini par s'établir dans le nord du pays; mais la première moitié de son règne ne devait être qu'une longue suite de révoltes et de guerres intestines. Il était impossible que, soit Sverrir, au milieu des embarras que lui suscitait l'aristocratie terrienne et religieuse de son royaume, soit ses ennemis même, trop absorbés par la lutte qu'ils soutenaient contre lui, pussent songer à organiser une croisade. Ce n'est que plus tard, comme nous allons le voir, que, vaincus et dispersés, les restes des vieux partis féodaux se jetèrent, faute de mieux, dans les aven-

[1] Voir le chap. II de l'Anonyme de Börglum, où il peint l'impression produite dans le Nord par la prise de Jérusalem.

[2] Gunnildr avait épousé depuis un Færeyien nommé Unas Kambaré, dont les descendants vont figurer plus loin.

[3] *Sverris Saga*, ch. IX (Fornm. Sög. VIII, p. 23).

1187-1190. tures d'une expédition en Orient. Il est possible cependant qu'un certain nombre de Norvégiens aient été, en 1187 même, rejoindre les croisés danois dont nous parlerons un peu plus loin. C'est du moins ce qu'affirme un anonyme italien qui écrivit, vers 1200, un récit de la troisième croisade, précédé d'un abrégé de l'histoire des rois de Jérusalem, et qui paraît avoir assisté au siége de Saint-Jean d'Acre. «Peu de jours, dit-il, après le commen-« cement du siége, arrivèrent des Danois, des Norvégiens, des « Goths, des Francs et d'autres habitants des îles situées entre « le Nord et l'Occident, race belliqueuse, gens de haute taille, « armés de haches à deux tranchants, pleins de mépris pour la « mort. Ils étaient venus sur des navires ronds qu'on nomme « *Snekks*[1]. » Ce mot de *Snekks*, ces haches à deux tranchants[2], toute cette description, en un mot, s'appliquent trop bien aux vikings chrétiens, pour qu'on ne traduise pas sans hésiter le « *Normanni* » du chroniqueur par « Norvégiens », et qu'on n'admette pas que quelques vaisseaux armés en Norvége aient pu prendre part à la troisième croisade. On a pensé également que l'armée de Richard Cœur-de-Lion contenait un contingent, venu des colonies norvégiennes de la Grande-Bretagne, soit avec le roi lui-même, soit sur la flotte qui, partie d'Angleterre en mars 1190, ne rejoignit Richard qu'à Messine (14 septembre)[3]. Le royaume de Man et des Iles, à la suite des prédications (1189)[4] de Baudouin, archevêque de Cantorbéry, avait fourni un certain nombre de croisés[5]; il ne serait donc pas impossible qu'il en eût été de même des Orcades et des Færöer, et qu'au nombre des

[1] « Nam diebus paucis evolutis, « (Accon) venerunt Dani, Northmanni, « Gothi, ceteræque gentes insularum, « quæ inter occidentem et septentrio-« nem sitæ sunt, gentes bellicosæ, pro-« ceræ corpore, mortis intrepidæ, *bi-« pennibus armatæ*, navibus rotundis. « quæ *Snecchiæ* dicuntur, advectæ. » *Hist. brevis de occup. et amiss. Terræ Sanctæ* (dans Eccard. *Corp. Hist. Med. Ævi*, II, p. 1351). C'est ce texte que Pippin de Bologne a inséré dans sa traduction de Bernard le Trésorier. On le trouve aussi dans « *l'Ystoria Frederici* » et dans la « *Chronica Urspergensis* » de Burchard de Biberach.

[2] Voir plus haut, p. 53, 54.

[3] Roger. de Hoveden, éd. Savile, p. 668; Bened. Petroburg., éd. Hearne, p. 599; Joh. Brompton, éd. Twysden, col. 1175.

[4] Giraldus Cambrensis, *Itiner. Cambriæ*, II, ch. VII (Camden, *Anglica*, p. 866).

[5] Id. II, ch. XIII, p. 877.

onze rois dont un témoin oculaire, Guy de Bazoches, signale, sans les nommer, la présence parmi les compagnons de Richard, aient figuré, à côté du *roi* d'Irlande et du *roi* de Galles[1], quelque chef scandinave des Iles[2]. Il faudrait, en ce cas, rapporter aux récits faits à leur retour dans le Nord, par les gens qui montaient ces vaisseaux, les détails assez circonstanciés donnés sur le siége de Saint-Jean d'Acre par les *Annales d'Islande*[3]. Nous devons avouer cependant que jusqu'ici aucun témoignage norrain n'est venu explicitement confirmer celui de l'anonyme italien. **1187-1190.**

Part prise par les Suédois à la troisième croisade.

Si de Norvége nous passons en Suède, nous trouvons, au temps de la prise de Jérusalem, le royaume jouissant depuis quelques années d'une paix profonde sous le sceptre du fils de saint Érik, Knut Ériksson, et nous devons dire que jamais peut-être, pendant la durée entière des croisades, l'état intérieur du pays ne se sera trouvé plus favorable à l'armement d'une expédition en Terre Sainte. Aussi est-ce à cette époque que les critiques nationaux, même les plus sévères, placent une participation au moins exceptionnelle des Suédois aux guerres saintes d'Orient. Peut-on suivre ces critiques dans leurs conjectures ou leurs affirmations, et, en ce cas particulier, revenir sur l'opinion générale que nous avons émise en commençant, relativement à l'absence presque constante de cet élément de la race scandinave dans les rangs des croisés? Faut-il, avec un chroniqueur suédois du XVIe siècle, Johannes Magnus[4], admettre que le roi Knut Ériksson, sur les instances du pape Clément III et de Pierre, archevêque d'Upsal, prit la croix en 1188, et ne fut empêché que par la mort d'accomplir un vœu auquel, trente ans plus tard, le pape Honorius III, dans une lettre au roi Érik

[1] « Cum rege Ricardo fuit unus rex « de Hibernia. unus de Wallia.... « per omnia fuerunt undecim reges. » (Guid. de Bazochiis, ap. Alberici Novimonast. *Chronicon*, éd. Leibnitz, p. 390.)

[2] C'est ce qu'affirme sans hésiter Ricobaldo de Ferrare, témoin malheureusement très-suspect. « Ricardo « essendo entrato in mare, insieme... il « duca delle lontane isole degli *Orcadi*, « il conte de Cornubia, e quello d'*Is-* « *landa.* » *Istoria Imperiale* (Muratori, SS. RR. Ital., IX, col. 401).

[3] *Isl. Annalar*, ann. 1287-1191.

[4] Joh. Magnus. *Gothorum Sueonumque Hist.*, XIX, ch. x, éd. de Rome, p. 611.

1187-1190. Läspe, aurait fait allusion[1]? On peut certainement penser que de Suède, comme des autres parties du Nord, plus d'un pèlerin isolé fit à cette époque le voyage de Terre Sainte : les inscriptions runiques, dont la Suède a le monopole, et dont nous dirons un mot tout à l'heure, ne laissent aucun doute à cet égard. Il est permis également de croire que plus d'un croisé suédois alla rejoindre les grandes expéditions organisées alors en Allemagne, et que le mot « *Goti* » de l'anonyme italien cité plus haut désigne des Goths de Suède, des Suédois, si toutefois l'on admet que ce mot soit l'expression originale employée par le chroniqueur et ne doive pas être remplacé par « *Scoti*, Écossais[2] », variante qu'offrent quelques manuscrits, et qui détruirait entièrement la valeur du témoignage invoqué; mais dans tous les cas, pas plus en 1189 qu'avant ou après, il ne paraît qu'il se soit formé en Suède, en vue de la délivrance des Lieux Saints, aucune expédition uniquement composée de Suédois proprement dits, d'habitants de l'Upland ou de la Gothie. En effet, l'anonyme italien est le seul de tous les chroniqueurs latins ou orientaux des croisades qui mentionne, à quelque date que ce soit, la présence des Suédois en Terre Sainte. On trouve bien dans un vers des *Tétrastiques* de Monachus de Florence[3] (*Récit du siége de Saint-Jean d'Acre*) le mot de « *Suetis* » ; mais le passage où se rencontre ce mot paraît, d'après le seul manuscrit du poëme qui subsiste aujourd'hui, devoir être lu tout différemment[4]. Il faut dire, enfin, qu'aucune source, aucun monument suédois contemporain[5] ne vient confirmer l'hypothèse

[1] « Absit ut post terga remaneat, quæ « præcedere (Suetia) consuevit, quæ « pro Domino multa onera sustinuit. » *Diplomatarium Suecanum*, n° 219.

[2] La leçon « *Scoti* » est donnée par des manuscrits plus récents, mais plus corrects que celui de Pommersfeldt dont s'est servi Eccard. Voir le roman allemand du landgrave Louis le Pieux, *Ludwig's des Frommen Kreuzfahrt*, v. 550 (éd. v. d. Hagen, Leipz. 1854, p. 19), qui, traduisant le passage en question, emploie le mot *Schotten* :

« In qvamen vil der Thenen, Frisen,
« Normane, Schotthen, vn noch me,
« Von allen landen alvm die se,
« Werlich tau strite gar,
« Sie qvamen in Cristes ere dar, » etc.

[3] « Quos instanter dimicans pellit in Turonem
« *Suetis* victi (sic), Frisones sustinent agonem. »
(Herold, *Belli sacri Continuatio*, éd. de Bâle, 1560, p. 233.)

[4] Le ms. de Bamberg, qui porte « *Sneccis vecti*. »

[5] Dans une inscription runique, découverte il y a quelques années (Saleby-Dagsnæs), on avait cru lire le nom d'une femme suédoise qui aurait été

de la présence des Suédois au siége de Saint-Jean d'Acre. Il est donc plus sûr, en l'absence de documents moins sujets à contestation que le passage de l'anonyme italien, de ne rien affirmer et de refuser, encore cette fois, au troisième des peuples du Nord, une place dans l'histoire de la participation des Scandinaves aux croisades[1]. 1187-1190.

Part prise par les Danois à la troisième croisade.

Il nous reste d'ailleurs les Danois, à qui nous allons avoir à attribuer une large part dans les expéditions qui partirent du Nord à cette époque. Ici les témoignages oculaires ne manquent point, et si quelque chose peut embarrasser l'historien, c'est le nombre même des textes que fournissent les chroniques latines contemporaines, textes de la comparaison desquels il résulte que les Danois non-seulement se trouvèrent au siége de Saint-Jean d'Acre, mais encore y jouèrent un rôle important. En premier lieu, nous en voyons un grand nombre mêlés aux expéditions qui, en 1188 et 1189, partirent successivement de l'Allemagne pour l'Orient par les routes de terre. Entraînés par l'éloquence de l'évêque de Strasbourg, les barons allemands qui se trouvaient réunis dans cette ville, à la diète de 1187, avaient pris la croix. L'empereur Frédéric Ier, qui avait accompagné à la deuxième croisade son père Conrad, avait déclaré l'hiver suivant, à la diète de Mayence (1188), qu'il voulait en personne commander l'expédition. Les croisés allemands, convoqués d'abord à Nuremberg (1188), se réunissaient l'année d'après à Ratisbonne, et l'armée impériale, nombreuse, bien équipée, se mettait en marche sur la foi d'un traité solennel conclu avec les Grecs. On sait que plusieurs chevaliers danois suivirent l'empereur, sans doute mêlés aux troupes de l'évêque d'Osnabruck, du comte de Holstein, Adolphe III de Schauembourg, et du comte Chrétien II d'Oldenbourg[2]. Mais ce n'était point cette

tuée devant Saint-Jean d'Acre; mais cette interprétation a été combattue et réfutée récemment. Voir Liljegren, *Runurkunder*, p. 32.

[1] Il est curieux que le seul chroniqueur oriental qui parle des Suédois, l'Arménien Grégoire Dgha, ne les nomme précisément que pour déplorer leur indifférence à la chute de Jérusalem en 1187. [Grégoire Dgha, *Poëme sur Jérusalem*, v. 523 (Hist. armén. des Crois., p. 282.)]

[2] Voir Suhm, VIII, p. 271. Ici encore l'*Istoria Imperiale* de Ricobaldo

1187-1190. route que devait prendre la majorité des croisés de Danemark. Construite sur tous les fleuves de la mer du Nord, une flotte considérable allait mettre à la voile des bouches du Weser, de l'Ems et du Rhin; c'est à cette flotte, montée par des Frisons et des Allemands du nord, que les Danois allaient se joindre, pour former une de ces expéditions de nationalité mêlée, qui constituent, comme nous l'avons déjà dit, le véritable rôle du Danemark dans l'histoire générale des croisades. Un fait assez curieux, que nous trouvons rapporté par Saxo Grammaticus, paraît d'ailleurs, précisément à partir de cette époque, devoir être rattaché, au moins indirectement, à ces expéditions.

Piratica de Roeskild. Saxo nous apprend[1] que, vers 1160, pour mettre un frein aux déprédations des Slaves païens de la Baltique qui venaient ravager le cœur même des îles danoises, il s'était formé à Roeskild, sous les auspices de l'Église, une association moitié religieuse, moitié militaire, une sorte d'ordre de chevalerie maritime, dont le but était de garder les côtes, de surveiller et de combattre les pirates païens et de chercher à les extirper entièrement des mers qu'ils infestaient. Cet ordre, que Saxo ne désigne que sous le nom de *Piratica*[2], mais dont il nous a conservé les singuliers statuts, avait acquis rapidement une grande importance : un grand nombre d'habitants de la Sélande s'y étaient affiliés, et peu de temps avant la troisième croisade il avait rendu au roi Valdemar le Grand et à l'archevêque Absalon, pendant la guerre contre les Vendes, les services les plus signalés. Bien que l'on n'ait pas malheureusement sur cette *Piratica* d'autres détails que ceux de Saxo[3], on voit cependant qu'il n'y

de Ferrare donne à un roi fabuleux de Danemark le commandement d'une partie des croisés allemands. 4,000 cavaliers et 2,000 fantassins danois le suivent (Muratori, IX, p. 385); il prend part aux siéges de Sébaste (?) (p. 387), d'Iconium (p. 390), et meurt en Asie-Mineure (p. 393)!

[1] Saxo, ch. XIV, éd. Müller, p. 687.

[2] Nous pensons que l'équivalent danois de ce mot « Piratica » devait être « *Vikingers Gilde* ».

[3] Les historiens modernes ont appelé cette association, on ne sait sur quel fondement, « *Milites Roskildenses* ». Voir Vedel, p. 209 et suiv.; Suhm, VI, 95, 160; VII, 41, 162, 379; Pontoppid., *Ann. Eccl.*, I, 251, et surtout Münter, *Recherches sur les Ordres de chev. en Danemark*, p. 21-26. On a attribué à

avait pas loin de cet ordre militaire et maritime érigé en vue d'une croisade perpétuelle contre les Slaves, à l'armement d'une flotte dirigée contre les infidèles d'Orient, — qu'il est permis de supposer entre les deux faits une certaine connexité, — enfin que si l'on ne peut, faute de renseignements, attribuer à la *Piratica* de Roeskild l'organisation de la croisade maritime que nous allons voir partir du Danemark pour la Terre Sainte, l'on ne peut nier cependant que cette *Piratica* ne fût une institution de nature à aider et faciliter de semblables armements. **1187-1188.**

Expédition dano-frisonne de 1189. Départ d'une flotte de 55 vaisseaux.

Quoi qu'il en soit, dès 1188, des préparatifs considérables avaient déjà été faits en Danemark. En décembre 1188, Clément III, qui n'avait point abandonné l'œuvre de prédication commencée par Grégoire VIII, et qui venait de publier une sorte de code de la croisade[1], cite à Isaac Lange[2], empereur d'Orient, pour l'exciter à la guerre sainte, l'exemple des Danois, « qui ont déjà armé cinquante navires pour la croisade. » Au printemps de l'année suivante l'expédition était prête et s'ébranlait de tous les rivages de la mer du Nord ; les habitants de Lübeck, de Brême et de Hambourg, les Danois du Slesvig et du Jutland, les habitants du Dithmarsh et de la Frise, de Cologne et de Liége, et aussi, s'il faut en croire l'Anonyme que nous avons cité tout à l'heure, un certain nombre de Norvégiens et peut-être de Suédois, partirent les premiers au nombre de dix ou douze mille hommes. Leur voyage fut long; après avoir côtoyé les rivages de la Hollande et de la Flandre, où leur exemple décida un grand nombre de croisés à équiper des vaisseaux et à prendre, comme eux, la route du détroit de Gibraltar, ils vinrent à Sandwich, en Angleterre, petit port qui paraît avoir été le rendez-vous des croisés (15 mai)[3]. Ils firent voile pour la Galice, et, au bout de dix jours, débar-

la *Piratica* un certain nombre de monnaies danoises indéterminées, qui sont figurées dans le *Danske Myntverk*, t. II, pl. VIII, 1-9.

[1] Clement III, *Decret.* ap. Baron. *Ann. Eccles.*, XIX, p. 590.

[2] « Frisones quoque et Danos L triremes et XII Flandrenses instruxisse. » *Ep. Clementis III ad Isaacum.* (Reussner, *Epistolæ Turcicæ.* Francf., 1598, in-4°, p. 16.)

[3] « Anonymi *Narratio de Itinere* « *Navali*, *de eventibus deque rebus* « *a Peregrinis Hierosolymam peten-*

1189. quèrent au Ferrol, d'où ils allèrent faire leurs dévotions à Saint-Jacques de Compostelle; mais les habitants les reçurent à coups de pierres, sur le bruit qu'ils venaient voler le chef du saint apôtre[1].

Arrivée en Portugal. Siége et prise d'Alvor.

Arrivés à Lisbonne vers le 1er juin, ils obtinrent du roi Sanche Ier quelques galères pour les guider le long des côtes d'Espagne et résolurent d'aller mettre le siége devant *Albur* (Alvor), ville forte récemment construite par les Maures sur la côte des Algarves, pour protéger d'importantes cultures qui se trouvaient aux environs. A l'arrivée des croisés, les habitants des campagnes se réfugièrent dans la ville; mais elle fut bientôt emportée d'assaut, et l'armée dano-frisonne, n'épargnant ni l'âge ni le sexe, passa au fil de l'épée les malheureux habitants au nombre de cinq mille six cents, s'empara d'une masse prodigieuse d'or et d'argent et fit de la ville un monceau de ruines. De là, la flotte alla ravager les côtes des Algarves, faisant main basse sur une foule de Sarrasins, qui furent réduits en captivité, et arriva jusqu'au détroit de Gibraltar, escortée par les vaisseaux portugais, qui ne la quittèrent qu'à l'entrée de la Méditerranée[2].

Arrivée à Messine. Jacques d'Avesnes.

Il est probable qu'au sortir du détroit de Gibraltar, la flotte danoise côtoya, comme le fit un peu plus tard la flotte anglo-allemande qui la suivait, la Catalogne, la France et l'Italie, et vint à Messine, où de tous côtés se réunissaient les croisés du Midi. Plus de cinq cents *burses* italiennes et un nombre infini de navires de moindre tonnage étaient rassemblés dans cette ville, et transportaient en Terre Sainte les pèlerins, les vivres

« *tibus MCLXXXIX fortiter gestis,* » p. 5. Chronique retrouvée en 1839 par M. le chevalier Costanzo Gazzera. Voir les Mémoires de M. Gazzera (Acad. de Turin, 1840); de M. de Reiffenberg (Acad. de Bruxelles, 1841), et surtout de M. da Sylva Lopez (Acad. de Lisbonne, 1844).

[1] *Annales Colon. Max.* (SS. RR. Germ. XVII, p. 796). Cf. Anonymus *de Itinere navali*, ed. da Sylva, p. 11 et 13; Abu Mohammed Salih (ed. Tornberg, p. 191); Hercolano, *Historia de Portugal*, II, p. 29.

[2] Pour tout ce récit nous avons suivi les *Annales Colon. Max.* (SS. RR. Germ., XVII, p. 794), confirmées par l'Anonyme *de Itinere Navali* (éd. da Sylva, pp. 11-13). Cf. *Annales Stadenses* (SS. RR. Germ., XVI, p. 351).

et l'argent qui arrivaient d'Occident[1]. La flotte danoise trouva là des Flamands qui étaient venus à travers toute l'Europe s'embarquer en Calabre[2]. Un seigneur de noble race, Jacques d'Avesnes, les commandait : c'était un des membres de cette maison d'Avesnes qui eut d'illustres représentants à toutes les croisades, et monta au XIII[e] siècle sur le trône de Flandre. Jacques d'Avesnes, que les *Annales d'Anchin* comparent à l'un des Machabées[3], et l'*Itinerarium Ricardi* à « Achille pour la bravoure, « à Hector pour la prudence, et à Régulus pour la loyauté[4] », était accompagné du sénéchal de Flandre, Hellin de Wavrin, de l'élite de la noblesse de Flandre et de Hainaut. Les croisés du Nord, qui n'avaient point de chef[5], le prièrent de se mettre à leur tête, et partirent vers le commencement d'août. Les navires danois, plus légers, prirent bientôt de l'avance. Jacques d'Avesnes et ses compagnons, qui montaient cinq gros vaisseaux pesamment chargés[6], ne purent que suivre de loin la flotte du Nord, et n'arrivèrent qu'un jour après elle en vue des côtes de Terre Sainte[7].

[1] « Et eodem anno applicuerunt ibi « naves et bursæ plusquam quingentæ, « exceptis galeis et cursoriis, qui multæ « fuerunt et statim revertebantur in « Apuliam, ut plus afferrent, videlicet « homines et victualia. » (Bened. Petrob.; éd. Hearne, p. 573; Rog. de Hoveden, éd. Savile, p. 663; Joh. Brompton, éd. Twysden, col. 1164). L'affluence des pèlerins était si grande à Messine qu'on dut, à partir de Noël 1189, en réglementer le départ (*Annal. Colon. Max.* SS. RR. Germ., XVI, p. 794).

[2] « Porro nostri milites, Jacobus scilicet de Avesnis, Hellinus dapifer et « multi alii diversæ dignitatis, per Apuliam incedentes, mare transeunt. » Sigeb. Gemblac. *Contin. Aquicinct.* (SS. RR. Germ., VI, p. 425).

[3] « Uni Machabæorum comparandus »; *Annales Aquicinctini* (SS. RR. Germ., XVI, 505). Cf. *Chronic. S. Bertini* (Martène, *Thes. Anecd.*, III, p. 678).

[4] « Vir trina profectione præditus, in « consiliis Hector, in armis Achilles, in « fide Att. Regulo comparandus. » *Itin. Ricardi*, I, ch. XXVIII, éd. Stubbs, p. 65.

« Jehan d'Avesnes, un haut home
« Pieux et plein de bon escienz. »

(Guiart, *Royaux lignages*, v. 1319, t. I, p. 76.)

[5] Hi (Frisones) sulcatis fluctibus æquoris Hispani
Ad urbem acephali venerant Messani,
Ubi ducem statuunt, sicut viri sani,
De Avenis Jacobum, licet essent Dani.

Monachus, *Tetrasticha* (éd. Hérold, p. 233).

Cf. Meyer, *Annales Flandriæ*, l. VI, p. 56; Sozomenus Pistoriensis (Tartinius, *SS. RR. Ital.*, I, p. 59). P. Mortier (*Belgæ in Bellis Sacris*, p. 84) donne à tort pour chef, aux Dano-Frisons, Othon, duc de Gueldres; ce dernier accompagna Louis de Thuringe (Arnold, l. c.).

[6] « Princeps de Avense, nomine Jacobus, cum V magnis navibus, ar« matis viris et victualibus pæne onu« stis. » Arnold. Lubec. III, ch. XXXVI, p. 356.

[7] « Nocte postea postquam Frisones

1189.
Siége d'Acre.

Les Latins de Palestine s'étaient remis peu à peu de la panique causée par le désastre de Tibériade et la prise de Jérusalem. La courageuse résistance de Tyr, défendue par Conrad de Montferrat, et de Tripoli, où s'était enfermé un guerrier espagnol inconnu nommé *le Vert Chevalier;* enfin l'arrivée des secours envoyés par Guillaume, roi de Sicile, avaient relevé le courage des chrétiens et ralenti la marche victorieuse de Saladin. Le roi de Jérusalem, Guy de Lusignan, à peine sorti des mains des Infidèles, résolut de frapper un grand coup en reprenant le port le plus important de la Palestine, Ptolémaïs, tombée après la bataille de Tibériade aux mains des Sarrasins, qui en avaient fait, sous la direction de l'émir Karakoush Boha Eddin[1], une forteresse redoutable. Ce fut le 28 août 1189, jour de la fête de saint Augustin, que l'armée latine, aidée de la flotte des Pisans, mit le siége devant la ville; trois jours après, un premier assaut imprudemment donné fut repoussé avec perte, et Saladin, accouru en toute hâte de Schalih, qu'il assiégeait, se prépara à cerner lui-même de ses hordes innombrables la petite armée des assiégeants, et établit son camp sur la colline de Kisan, au sud-est de la ville.

Arrivée de la flotte dano-frisonne à Acre. Bataille du 14 septembre.

Il y avait à peu près quinze jours que les armées étaient en présence; Saladin, sûr de la victoire, attendait son frère pour l'y associer, lorsqu'à l'horizon apparaît une flotte nombreuse qui couvre la mer de ses voiles. Le continuateur français de Guillaume de Tyr raconte que ce fut Saladin qui l'aperçut le premier du haut de la montagne, où il se promenait avec Karakoush : « Saladin chevauchoit, dit-il, et o lui un suen amirau que l'en « apeloit Caracois; si come il vit venir les coques, — « Diva, dit « Saladin, il me semble que li Francs sont fol, que il font « lor torz dedenz la mer. » — « Sire, dit Caracois, ce est le « secors qui vient as Francs[2]. » A cette réponse, le cœur plein

« et Dani appulerant Jacobus de Avenis « littus optatum contigit. » (*Itiner. Ricardi*, l. c. Voir Anonymi *de Bello contra Salahadinum gesto Elegi*, v. 679 et suiv. (Mst. de la Bibl. Imp., Supp. lat. n° 11340, fol. 11, v°.)

[1] Qui venait de construire les murs du Caire. (Voir Raynaud, *Bibl. des hist. orientaux des Croisades*, IV, p. 246.)

[2] *Estoire de Eracles*, liv. XXII, ch. XVI (Historiens des Croisades, II,

d'amertume[1], Saladin se retire dans son camp, perdant l'espoir 1189.
d'écraser la petite armée latine. De leur côté, les chrétiens, campés sur la colline opposée, ne savent s'ils doivent bien ou mal augurer de l'arrivée de cette multitude de vaisseaux, et les gens de la flotte ne voient pas non plus sans inquiétude les tentes nombreuses dressées sur le rivage. Enfin, de part et d'autre on reconnaît le signe du salut; des cris de joie retentissent du rivage, et les Latins vont presque jusque dans les flots au-devant des nouveaux croisés (10 septembre)[2]. La *Conquista de Ultramar* ajoute que les Maures s'opposèrent de toutes leurs forces au débarquement des croisés, mais qu'ils furent dispersés et mis en fuite[3]. Ces alliés inattendus étaient les pèlerins dano-frisons, que nous avons laissés quittant la Sicile avec Jac-

p. 127). La *Conquista de Ultramar* donne un récit un peu différent. La *Chronique de Flandre et des Croisades* (Smet. III, 589) place Saladin sur les remparts d'Acre.

[1] « In amaritudine cordis anima ejus « contabuit. » Arn. Lub., l. c.

[2] « Nostri de supercilio montis venien- « tes vident et tam læta sperare non au- « dent. Quin et ipsi qui veniunt castra « quæ spectant habent suspecta, sed « propius Christianæ professionis pro- « spectis insignibus, clamor hinc inde « tollitur. Læta pietas in lachrymas ef- « fudit undique concurrens : et fluctibus « insiliunt obviam processuri. » *Itin. Ricardi*, I, ch. XXVII, éd. Stubbs, p. 64.

[3] *La Conquista de Ultramar*, l. IV, ch. CLXXXIX, p. 579. Les témoignages des chroniques sur l'arrivée à Acre de la flotte dano-frisonne sont extrêmement nombreux. Voir *Contin. Aquicinct.*; *Annal. Stadenses*; *Annal. Egmund.*; *Reinerius Leodiensis*; *Annal. Aquicinct.*; Lambertus parvus; *Annal. Marbacenses*, *Annal. Colon. Max.* (Pertz, SS. RR. Germ., VI, p. 433, XVI, p. 350, 470, 505, 650, XVII, p. 104, 548, 794); *Ludwigs d. Frommen Kreuzfahrt*, v. 538-569, 3575-3580, pp. 18-19, 119; Burch. Biberac., p. 229; Arnold. Lubec., l. III, ch. XXXVI, p. 356; Dietmar de Lubeck, éd. Grautoff, p. 68; Reinier de Snuys (Swertius, I, p. 75); *Chron. S. Bertini*, ch. XLV, p. 3 (Martène *Th. Anecd.*, III, col. 675); Bernard. Guidonis *Vita Clem. III.*; Sicard. Cremon.; Pipin. Bonon., ch. CLXXI (Muratori, III, p. 479, VII, p. 606, 806); Sozom. Pistor. (Tartinius. *SS. RR. Ital.*, I, p. 59); *Chronicon Altissiod.*, éd. Camusat, p. 73; *Chron. Turon.* (Martène, *Amp. Coll.*, V, p. 1031); Vinc. Bellov., *Specul. Hist.*, liv. XXVI, ch. XLVIII, p. 1202; Guill. de Nang., éd. Geraud, II, p. 94; Oliv. Schol., *Hist. Reg. Terræ Santæ*, ch. LVIII; Anon. *de Amiss. Terræ Sanctæ* (Eccard, *Corpus Hist. Med. Ævi*, II, pp. 1351, 1389); Jacob. de Vitr. *Hist. Orientalis*, liv. I, ch. XCVIII; Mar. Sanutus, *Secr. Fid. Crucis*, III, X, ch. III (Bongars, I, p. 1120, II, p. 126); Anonym. *de Bello. c. Salah. gesto*, l. c.; Monachus, l. c.; *Itiner. Ricard.*, l. c.; Rad. Cogghes. *Chron. Anglic.* (Martène, *Ampl. Coll.*, V, 574); Galth. de Hemmingford (Gale, II, p. 530); Roger de Wend., éd. Coxe, II, p. 434; St-Nersès de Lampron (Dulaurier, *Chron. Arménienne*, p. 327); Michel le Syrien (Petermann, *Beitr. z. d. Gesch. d. Kreuzz.*, p. 149).

1189. ques d'Avesnes, « gens auxquels, dit l'auteur anonyme de l'*Iti-* « *nerarium Ricardi,* la rigueur du climat natal donnait une force « particulière, et que rendait propres à la guerre la triple qualité « d'une taille gigantesque, d'un courage indomptable et d'une « foi ardente[1]. » Ils furent reçus avec enthousiasme dans le camp assiégeant, et il faut lire dans le témoin oculaire, auquel nous venons d'emprunter ce portrait de leur race, quel effet y produisit leur arrivée inespérée[2]. Ils prirent position au sud de la ville, qui se trouva ainsi à peu près cernée. Aussi l'émir Karakoush, qui venait de construire les fortifications d'Acre, et à qui Saladin en avait confié la défense, craignit de manquer de vivres; il demanda à grands cris qu'on cherchât à rompre les lignes des chrétiens et à rétablir la communication entre la ville et le camp musulman. Saladin se décida donc à attaquer les assiégeants. Ce fut le 14 septembre, un vendredi, qu'il se jeta brusquement sur les lignes des croisés; l'émir Karakoush, de son côté, après un combat acharné, parvint à forcer les retranchements des Latins du côté du nord, le long du rivage, où les fossés n'étaient pas encore finis. Dix mille chrétiens restèrent sur le champ de bataille, et la ville fut ravitaillée; mais bientôt la situation des croisés changea complétement encore une fois. Une quantité considérable de pèlerins qui avaient abordé à Tyr pendant le mois de septembre parurent devant la ville (23 septembre) : c'étaient les croisés champenois et bourguignons, commandés par Thierry de Montfaucon, archevêque de Besançon, et avec eux l'arrière-garde de l'armée impériale, venue par l'Italie jusqu'en Sicile et de là par mer en Terre Sainte; à la tête de ces Allemands, se trouvaient le comte Othon de Gueldre avec les Frisons, le landgrave Louis III de Thuringe et le comte palatin de Saxe; ils amenaient en outre de Tyr, avec leur propre armée, celle du marquis Conrad de Montferrat, qu'ils avaient décidé à venir, malgré sa répugnance, combattre à côté des

[1] « Hanc classem Dani moderantur et « Frisones, quos ab Aquilone progressos « rigor nativus exasperat et ad bellum « triplex aptat commoditas : artus sci- « licet proceri, mens indomita et fidei « fervor devotus. » (*Itiner. Richardi,* ch. XXVII, éd Stubbs, p. 64, 65.) Pontoppidan, citant ce texte (*Gesta Danorum,* I, p. 51), l'attribue à un anonyme qu'il désigne par *Aquilensis abbas* (?).

[2] *Itiner. Ric.*, l. c.

Lusignans. Les assiégeants, renforcés par ces secours inespérés, se mirent à resserrer leurs lignes, qui s'étendirent bientôt, plus fortes que jamais, d'un rivage à l'autre, sans laisser aucune communication entre la ville et Saladin. 1189.

Arrivée d'Adolphe III de Holstein (23 septembre). Investissement de la place.

Au sud de la ville, Jacques d'Avesnes et les croisés du Nord creusèrent de profonds retranchements depuis la mer jusqu'au mont *Mahumeria*, le long du fleuve Bélus, qu'ils détournèrent de son cours pour priver d'eau les assiégés [1]; du bois de leurs navires qu'ils avaient dépecés, ils construisirent des palissades pour fortifier leur camp; avec les voiles des vaisseaux, ils firent des tentes; le camp fut organisé comme une ville [2]; les bourgeois de Lubeck et de Brême qui étaient à l'armée, et les gens du Nord venus un peu plus tard (23 sept.) avec le comte Adolphe III de Holstein [3], bâtirent un hôpital et une église pour recueillir les soldats allemands blessés : ce fut le commencement de l'Ordre Teutonique [4]. Le reste de l'enceinte de Saint-Jean d'Acre fut bloqué par une série de camps fortifiés semblables à celui des gens du Nord; les croisés italiens occupèrent le nord de la ville, les Français la colline de *Musard*, et les troupes du roi de Jérusalem, appuyées sur le *Thoron*, s'étendirent jusqu'à la rive droite du Bélus et jusqu'au camp des Danois; au nord, les vaisseaux

[1] *Estoire de Eracles*, l. c.

[2] Arnold Lubec., l. III, ch. xxxvi, éd. Bangert, p. 356; Rog. de Hov., éd. Savile, p. 663; Bened. Petrob., éd. Hearne, p. 573; Johan Brompton, éd. Twysden, col. 1164.

[3] « Per quosdam cives Bremenses « et Lubecenses qui cum Adolfo co- « mite de Holstein transfretantes. » *Annal. Hirsaug.* ad ann. 1192 (Trithemius, p. 159). Voir *Annal. Marbacens.*; *Annal. Egmundani*, l. c.; *Annal. Noves.* (Mart., *Ampl. Coll.*, IV, 565); *Wendisches Chronik*, éd. Grautoff, p. 438; Hermann Corner (Eccard, II, 793); *Chronica Slavica* (Lindenbrog, SS. RR. Germ., p. 205). Voir la Diss. de Bachem dans le *Vorzeit* de Justi, 1839, p. 69. Adolphe III, qui avait suivi Frédérik Barberousse (Ansbert, l. c. dans Wilken, IV, *App.*, p. 95), n'assista pas au siége d'Acre. Arrivé à Tyr avec le duc de Souabe, il en repartit presque aussitôt pour l'Occident, laissant ses compagnons en Orient (Arnold, IV, ch. vii, p. 392; cf. Mooyer, *Zur Chron. d. Gesch. Adolfs III* (Nordalbingische Studien, V, 248).

[4] Sur les origines de l'Ordre Teutonique, voir *Narratio de Primordiis Ord. Teuton.* (SS. RR. Prussic. I, p. 220, 227); Petr. v. Dusburg, I, ch. i; Nikolas v. Jeroschin, v. 330-470; *Olivai. Chron.* (SS. RR. Pruss., I, p. 27-30, 307, 675); *Chronijck v. d. Duystch. Oirden*, ch. xlviii (Matthæus, *Vet. Ævi Analecta*, V, p. 650); Dudik, *Deustche Ord. Munz-Sammlung*, p. 42 et suiv., Melle, *de Itin. Sacris Lubecensium*, p. 11.

1189. pisans, au sud, ce qui restait de la flotte scandinave, bloquèrent le port.

Bataille du 4 octobre.

Les chrétiens, ayant ainsi rendu leur position presque inexpugnable, résolurent d'offrir la bataille au sultan, et le 4 octobre, laissant leur camp à la garde des croisés du Nord et de Jacques d'Avesnes, ils s'ébranlèrent et se formèrent dans la plaine en ordre de bataille. L'aspect des deux armées était imposant : devant le roi de Jérusalem, quatre chevaliers portaient le livre des Évangiles. Le combat fut un des plus mémorables de l'histoire des croisades et aussi l'un des plus sanglants; les chroniqueurs latins et arabes nous en ont laissé des descriptions émouvantes : pendant douze heures, deux cent mille guerriers, sur une ligne de trois lieues, se livrèrent à une lutte acharnée; deux fois les chrétiens eurent l'avantage, et les émirs, effrayés, s'enfuirent jusqu'à Tibériade; mais l'appât du butin mit le désordre parmi les croisés, qui avaient déjà pénétré dans le camp ennemi. Saladin, reprenant l'avantage, les repousse à son tour et parvient à enfoncer les retranchements du roi de Jérusalem, gardés par Jacques d'Avesnes et les croisés du Nord; le contingent danois supporta à lui seul tout le choc; Jacques d'Avesnes n'échappa à la mort que par le dévouement d'un chevalier inconnu qui lui céda son cheval pour se faire tuer lui-même; un nombre immense de croisés resta sur le champ de bataille, et c'en était fait de l'armée assiégeante, si Saladin avait profité de sa victoire; mais, effrayé de la résistance des Latins, il quitta le lendemain ses campements du Thoron, et ramena son armée épuisée sur les hauteurs de Karouba[1].

Arrivée d'un *Nepos regis Danorum.*

Les chrétiens reprirent haleine. D'ailleurs, au moment même (4 octobre) où se livrait la terrible bataille, de nouveaux renforts leur arrivaient. D'abord trente-sept vaisseaux[2] flamands,

[1] Presque tous les historiens occidentaux ont confondu les batailles du 14 sept. et du 4 octobre. C'est d'après le récit des historiens orientaux qu'il faut se guider : Emad Eddin, Boha Eddin, Ibn el-Athir (Bibl. des Croisades, t. IV, p. 245-253); Abulfeda (Histor. arabes des Crois., I, p. 66); Abu Schamah (Wilken, *Gesch. d. Kreuz.*, IV, p. 84, 86).

[2] Voir le récit cité plus haut du voyage et des exploits de ces croisés anglo-

anglais, allemands et bretons qui revenaient victorieux de la conquête de Silves, en Portugal, sous les ordres du châtelain de Bruges et de Geoffroy de Grenville, puis, accompagné de quatre cents chevaliers, ce neveu anonyme du roi de Danemark[1] dont nous avons parlé plus haut, et que, sans le témoignage formel de l'*Itinerarium Ricardi,* on serait tenté d'envoyer rejoindre le fabuleux Suénon d'Albert d'Aix; enfin les comtes de Bar, de Châtelleraut, de Gien, de Blois et de Pouille, le marquis de Ferrare, l'archevêque de Pise et une foule d'autres seigneurs avec leurs gens d'armes. Les vides de l'armée chrétienne furent comblés, les retranchements réparés, et, au milieu de combats incessants entre les chrétiens et les Infidèles, combats auxquels Jacques d'Avesnes et les siens prirent une part glorieuse[2], le siége continua jusqu'au 11 juin 1191, où la ville épuisée se rendit aux rois de France et d'Angleterre, arrivés depuis deux mois au camp des chrétiens. 1189-1191.

Triste fin des croisés dano-frisons.

Jacques d'Avesnes guerroya à la tête des croisés du Nord jusqu'à la fin du siége, et il ne serait pas impossible qu'à la faveur des rapports qu'eut alors Philippe Auguste avec les contingents danois campés à côté de lui, ait été préparée et peut-être résolue l'alliance lointaine qu'il contracta deux ans après (août 1193) avec une princesse de Danemark, la malheureuse Ingeburge[3] (*Ingibjörg*); les croisés danois, d'ailleurs, ne suivirent

allemands : Anonymus *de Itinere navali* (ed. da Sylva, p. 1, 40); cf. *Annales Stadenses;* Reinerius Leodiensis; *Annales Marbacenses* (SS. Rer. Germ., XVI, p. 351, 650, XVII, p. 104); Reinier de Snuys, p. 76; *Chronic. Turonense,* l. c.; *Chronic. Autissiodorense*, p. 92 (répétées par Guill. de Nangis et Vincent de Beauvais); *Itin. Ricardi*, l. I, ch. XXVII, ed. Stubbs, p. 65; Rad. de Diceto (éd. Twysden, col. 645), répété par Rog. de Wendower, éd. Coxe, II, p. 44; Benoît de Peterb., éd. Hearne, p. 567, répété par Roger de Hoveden, éd. Savile, p. 659 et Jean Brompton, éd. Twysden, col. 1166; Egg. Beningha, ch. LVIII (Matthæus, *Vet. Ævi Anal.*, IV, p. 105).

[1] « Nepos regis Daciæ et Danorum « magnates cum 400 Dacis. » *Itin. Ricardi*, ch. XXXI, ed. Stubbs, p. 271; J. Brompton (Twysden, col. 1164); Benoît de Peterb., éd. Hearne, p. 573; Rog. de Hoveden, éd. Savile, p. 663.

[2] On peut juger de la part que prirent les gens du Nord aux faits d'armes du siége par la place qu'ils occupent dans le roman de Louis de Thuringe. *Ludw. d. Frommen Kreuzfahrt*, v. 555, 562 et suiv.; 2911, 3272, 4484, 5613-73, 6241, 6405, 6433, 7544.

[3] L'origine de ce mariage est restée incertaine. Voir Géraud : *Ingeburge de Danemark.* (Bibl. de l'École des Ch. II, I, p. 6; Engelstoft, *Philipp August og*

1191-1192. point dans sa retraite le monarque français. Ils restèrent avec Richard, dans l'armée duquel, comme nous l'avons dit plus haut[1], l'on pense qu'ils avaient trouvé des congénères orcadais et hébridois, venus dès le mois de septembre 1190 avec Baudouin de Cantorbéry[2], et peut-être même des Norvégiens, venus seulement en 1191[3]. Jacques d'Avesnes demeura à leur tête et prit part avec eux à la campagne brillante que Richard Cœur de Lion fit contre Saladin; « il était, dit ce prince dans une de ses lettres, « comme la colonne de l'armée[4]. » Mais ces derniers combats achevèrent d'épuiser la petite armée du Nord : à la bataille d'Assur (7 septembre 1191) Jacques d'Avesnes, « martyr de la « foi qu'il défendait[5], » fut enseveli dans sa gloire avec un grand nombre de ses chevaliers, et au moment de la conclusion de la trêve avec Saladin (10 août 1192) il ne restait pas, des douze mille croisés du Nord, cent hommes en état de porter les armes[6]. Adolphe de Holstein[7] lui-même avait quitté la Terre Sainte depuis longtemps, à la nouvelle de l'invasion de ses États par Henri le Lion, et avec lui étaient retournés dans le Nord les croisés dano-holsteinois.

Expédition dano-norvégienne de 1190.

La trêve de Richard ne fit point cesser, comme bien l'on pense, le courant qui amenait aux armées latines leurs recrues sans cesse

Ingebjörg; La Porte du Theil, *Mémoire sur les Relat. entre la France et le Danemark.*

[1] Voir plus haut, p. 273.

[2] Ms. de Lambeth, n° 415, fol. 85. Voir Stubbs, *Introd. to the « Itinerar. « Ricardi,* » p. cxviij.

[3] Voir plus loin, p. 293.

[4] « Jacobus de Avenis, miles fide ca« tholicus, et militari probitate stre« nuus, per plures annos ad servitium « Dei, quasi columna exercitus exstitit. » *Epistola Ricardi I*, ap. Bened. Petrob. (D. Bouquet, XVII, p. 529). Cf. R. de Hoveden, éd. Savile, p. 688; Joh. Brompton, éd. Twysden, col. 1213; Guill. Neubr., IV, ch. xxiii (ed. Engl. Hist. Soc., II, p. 71); *Chronique* de Philippe Mouskes, v. 19620, t. II, p. 279; *Ludw. d. From. Kreuzf.* passim; *Itiner. Ricardi*, l. IV, ch. xx, éd. Stubbs., p. 276; *Roman de Richard Cœur de Lion*, l. II, ch. iii, v. 5000, ed. Weber, II, p. 197.

[5] *Annales Aquicinctini* (SS. RR. Gall., XVIII, 543).

[6] « Eos siquidem virtus prodiga et « vitæ contemptior impetus tot et to« ties subeundis objecere periculis, « quod post multum urbe capta vix « viri c. de xii millibus superstites « extitere. » (*Itin. Ricardi*, l. I, ch. xxvii; ed Stubbs, p. 269.)

[7] Sur Adolphe III, voir les *Annales Novesienses*, l. c., et la *Chronique des comtes de Schauembourg*, par Hermann de Lerbecke (Meibomius SS. RR. Germanicorum, I, p. 531.) Cf. Mooyer *Zur Chronol. der Reg. Gesch. Adolfs III*, l. c.

renaissantes; il fallait aux annonces de la paix le temps de se répandre en Europe, et, en attendant, de nouvelles flottes débarquaient sans cesse de nouveaux croisés. Bien que les gens du Nord (que leur éloignement des Lieux Saints et la lenteur scrupuleuse de leurs préparatifs avaient déjà fait arriver les derniers à la première et à la deuxième croisade), aient pris une part plus active aux faits d'armes de la troisième, cependant, ici encore, le principal essaim des croisés scandinaves, le seul au moins qui ait laissé quelque trace dans les chroniques locales, arrive la guerre finie et la paix conclue; le récit des aventures de ces retardataires nous a été conservé dans un opuscule latin[1] dû à un anonyme danois, né à Börglum en Jutland, et chanoine régulier de l'abbaye de Prémontré de Tonsberg, témoin oculaire de tous les faits qu'il raconte[2]. Quoique cette nouvelle expédition, arrêtée dans ses commencements par des revers inattendus, n'ait pas pesé d'un grand poids sur les destinées de la Palestine, cependant elle est une preuve de plus de l'attraction religieuse exercée alors par l'Orient sur les Scandinaves et des progrès, dans le Nord, du sentiment chrétien qui parvint, en cette circonstance et pour la première fois, non-seulement à réunir sous la même bannière les Danois et les Norvégiens, leurs rivaux, mais encore, par le rapprochement de factions ennemies, à faire accepter pour chef, aux fils des fiers barons de Sigurd, un soldat de fortune né dans les rangs méprisés des Birkibeinar. 1189-1190.

Préparatifs en Danemark. Chefs danois de la croisade.

Nous avons vu qu'au sortir des états d'Odensée, quinze des barons de Danemark, touchés plus spécialement de la grâce divine, avaient pris la croix et fait prêcher la guerre sainte sur les places publiques et dans toutes les églises du royaume; qu'à cet appel, de nombreux croisés avaient immédiatement répondu et

[1] Ce livre, découvert en 1625 à Lubeck, par Kirchmann, a été imprimé deux fois : 1° à Amsterdam, Janson, 1684, *à la Sphère*, 2° dans le t. V des *SS. RR. Danic.*, p. 341, 362, d'après le Mst. Arn. Magnéen, n° 98.

[2] Voir sur cet auteur : Lange, *Norske Klosters Hist.*, p. 80, 682; Petersen, *Danske Litteraturs Historie* (I, p. 48, 49), et Munch, *N. Folk. Hist.* (IV, p. 223 et 1039), qui veut que l'Anonyme ne soit autre que Thiodrek, l'auteur du *Commentarius de vetustis regibus Norvagicis*, publié aussi par Kirchmann. (Voir notre Introduction, p. 5.)

1189-1190. s'étaient joints à la flotte de Frise. Quant aux quinze barons, voulant organiser leur expédition avec des chances toutes spéciales de succès, ils s'occupèrent de faire construire des vaisseaux de guerre, de taille et de force à résister à un aussi long voyage. Malheureusement, ces préparatifs prirent un temps considérable; en sorte que, l'année suivante, tant par le départ précipité des uns que par la négligence des autres, le nombre des associés, quelque solennel qu'eût été le serment qui les unissait les uns aux autres, se trouva réduit de quinze à cinq. Ce sont ces derniers dont le Chanoine anonyme nous raconte les aventures. Presque tous appartenaient à l'ancienne maison de Fionie, à la race de l'héroïque défenseur de Jomsbourg, Palna-Toki, race qui nous a déjà fourni et nous fournira encore les noms de tant de *Jórsalafarir* danois. C'étaient d'abord Aki[1] Hvitastiksson, digne rejeton d'Érik et de Botild; Aki, jeune et déjà célèbre par ses exploits contre les Vendes (1169), était neveu, par sa mère Marguerite, du roi Valdemar Ier de Danemark, et beau-frère du roi Charles VIII de Suède. Son père, Stik Hvitaledr, petit-fils, comme l'archevêque Absalon et Esbern Snare, du vieux prince de Rugen, Skjalm le Blanc, avait, pendant plusieurs règnes, tenu le premier rang parmi les grands du royaume. Alexander Petersson, neveu de l'archevêque Absalon, l'un des guerriers danois les plus redoutés des Slaves païens, était associé avec son cousin pour l'équipement d'un grand navire. Venait ensuite Hákon, l'un des plus braves seigneurs de Jutland. Il était neveu de Tuko ou Thrugot, évêque de Börglum, qui avait pris en main la direction des préparatifs de l'expédition et soutenait par d'incessantes prédications le zèle des croisés. Hákon s'était adjoint un chevalier, nommé Skori, marin expérimenté et homme industrieux. Le quatrième était un riche et noble seigneur, descendant de Palna-Toki, comme Aki et Alexander. Il se nommait Peter Hvita-Palnason. Il avait voulu seul construire et armer son vaisseau. Enfin, le dernier était Svein Thorkilsson, qui, à ce que l'on pense, était neveu de Svein et d'Eskill Sveinssonar dont nous avons raconté la

[1] Sa mère Ingrid était la sœur d'Absalon.

1190-1191.

mort en Terre Sainte. C'était un guerrier bien connu des Norvégiens à qui il avait voulu imposer un roi de sa façon, un certain Vikar, fils prétendu de Magnús VI, et qui, depuis un an seulement, était rentré en Danemark après la défaite des *Varbelgir,* ses partisans, à Bridstein, et la mort du Norvégien Simon Káráson, son allié[1]. Un chevalier nommé Matthæus, homme lettré et craignant Dieu, faisait partie de la suite de Svein Thorkilsson. La flotte entière ne se composait, au départ, que de quatre grands vaisseaux[2] montés par douze cents hommes. Dans le récit de l'Anonyme, des détails, qui auraient été pleins d'intérêt si l'auteur avait suivi la méthode simple des Sagas contemporaines, sont remplacés par une homélie perpétuelle où ne percent que de distance en distance les faits les plus saillants de l'expédition. C'est ainsi qu'il emploie plus d'une page à nous décrire les adieux déchirants des croisés et de leurs familles, pour ne consacrer ensuite que quelques mots à l'itinéraire de ceux-là. Le rendez-vous des croisés était à Hals, en Jutland. De là (1191, print.) ils firent voile vers la Scanie pour prendre les neveux de l'archevêque de Lund, Aki et Alexander. Les contingents fournis par la Suède danoise, où s'étaient réfugiés, exilés par le roi Sverrir, les restes du parti aristocratique du petit-fils de Sigurd Ier, accompagnaient ces deux princes; de là, on retourna vers le Nord, et, passant devant l'île de Leski (*Lesjö*), on vint aborder aux îles Ekereyar, à l'embouchure du fleuve Gotha.

Les croisés danois en Norvége. Ulf de Laufnæs.

A trois lieues en amont des Ekereyar, s'élevait Konunga-Helli[3], naguère célèbre par les fondations de Sigurd de Jérusalem et l'importance de son commerce, mais récemment ruinée par les Vendes. C'était là qu'attendaient deux cents chevaliers norvé-

[1] Simon Káráson, baron norvégien du parti hostile à Sverrir, et exilé en Danemark, s'était réfugié chez Svein Thorkilsson, et là, secrètement soutenu par le roi de Danemark, avait comploté de faire reconnaître comme fils de Magnús IV un certain Vikar, dont le père était tourneur. Simon et Svein abordèrent en Norvége (1189), réunirent un parti qu'on appela les *Varbelgir* (Peaux de loup); mais ils furent écrasés par les Tonsbergiens à Bridstein (1190), Simon Káráson et Vikar furent tués, et Svein forcé de regagner en toute hâte le Danemark.

[2] Une phrase de l'Anonyme paraît faire supposer qu'il y en avait un bien plus grand nombre.

[3] Voir plus haut, p. 209.

1191. giens sous les ordres du vieil Ulf de Laufnæs[1], guerrier consommé, marin sans égal, l'un des premiers et des plus fidèles compagnons du roi Sverrir. Simple colon de Nordland, Ulf s'était joint à Sverrir, en 1178, quand ce roi, chef fugitif d'un parti ruiné, était allé recruter dans le nord du royaume de nouvelles troupes. Sa bravoure et sa prudence l'avaient fait monter au premier rang des Birkibeinar; dès 1181, il faisait partie du conseil du prince et commandait la flotte à la bataille navale de Nordnæs; il était la terreur des *Heklungar*[2] et de la hautaine aristocratie de Magnús Erlíngsson, qui l'avaient surnommé, par dédain, *fils de bourgeois* (Thorparson). Ulf avait organisé et discipliné les bandes sanguinaires des montagnards *birkibeinar* dont les terribles exploits ne furent égalés que par les plus hideux épisodes de notre jacquerie. Sverrir, qui devait en partie à Ulf la possession d'une couronne si longtemps disputée, ne lui en avait point montré la gratitude à laquelle Ulf aurait pu s'attendre. Relégué dans une lointaine préfecture (*Ranafylki*)[3], se sentant inutile et peut-être délaissé, le vieux birkibein s'était rapproché des barons qu'il avait tant de fois vaincus, et, ne voyant plus en Norvége de coups à férir, avait pris la croix à la nouvelle de la chute de Jérusalem et des préparatifs des Danois. Quand les croisés arrivèrent à Konunga-Helli, ils trouvèrent donc Ulf déjà prêt depuis longtemps et les attendant avec impatience. Son vaisseau, le plus célèbre de Norvége, après le « *Mariusudi* » du roi Sverrir, était à l'ancre dans le fleuve. Il avait vingt-six paires de grandes rames, et pouvait contenir deux cents hommes[4]; il se nommait *Vidsjá* (Garde à vous), et n'en était pas à ses premières victoires. L'entrevue entre Ulf et les barons danois fut des plus

[1] *Laufnæs*, aujourd'hui *Lövnes*, gaard nordlandais, près des îles Skringey, à l'embouchure du Namsen (paroisse d'Halnö, canton de Fosnæs, arrt de Nummedal, dépt de N. Throndhjem).

[2] Les *Heklungar* étaient les partisans du roi Magnús VI, le fils d'Erlingr le Croisé. — Voir Munch, IV, 107. Le nom d'*Heklungar* (gens du manteau, *frocards*) tirait son origine d'une histoire populaire.

[3] Le département de Rana faisait parti du comté de Vik (Suède norvégienne). Voir, pour les *Birkibeinar*, la fin du ch. v, p. 262.

[4] Ulf n'avait avec lui à Konunga Helli, que 200 chevaliers, ce qui suppose au moins 400 hommes; mais l'Anonyme dit expressément qu'à son départ de Bergen il commandait à plusieurs vaisseaux.

courtoises, et Svein Thorkilsson lui-même, qui avait senti tout récemment la lourdeur du bras des birkibeinar, n'hésita pas à se réconcilier avec Ulf dans des circonstances aussi étrangères à la politique. Les barons danois, abdiquant toute vanité de sang ou de race, abandonnèrent le commandement à Ulf comme au marin le plus habile qui fût dans le Nord, et reçurent à bord de chacun de leurs vaisseaux un pilote indigène pour les guider le long des périlleuses côtes de Norvége. 1191.

Les croisés à Tonsberg, à Bergen.

Bientôt un bon vent poussa la flotte vers le nord et elle aborda à Tonsberg[1], résidence royale de la Norvége méridionale et dont l'Anonyme nous fait une minutieuse description. Les croisés s'y arrêtent quelques semaines pour compléter dans leur armement ce que l'expérience d'Ulf avait trouvé de défectueux. En outre, ils envoient au roi Sverrir, qui tenait alors sa cour à Oslo[2], une députation pour le prévenir de leur arrivée et de leurs intentions toutes pacifiques, ce qui n'était pas une précaution superflue, car la réunion d'Ulf au chef des *Varbelgir*, et des neveux de l'archevêque Absalon, ennemi personnel du roi[3], tous armés en guerre et montés sur une flotte respectable, pouvait sembler suspect au roi Sverrir et attirer sur l'expédition, dès ses débuts, la colère d'un prince peu accessible à l'enthousiasme religieux. Il n'en fut rien heureusement; le roi reçut favorablement les députés; dès que ceux-ci furent de retour on mit à la voile, et, au sortir du Skagerrak, on vint aborder aux îles Seleyar, qui se trouvent à l'extrémité méridionale de la Norvége. Pourquoi de là l'expédition ne cingla-t-elle pas droit sur la Manche, et tourna-t-elle brusquement vers Bergen, ce qui depuis causa tous les malheurs des croisés? L'Anonyme veut que cette résolution subite ait été prise, tous les chefs réunis, et dans le but de consulter Sverrir, « prince d'un profond conseil « et fort versé au livre de l'expérience. » Comme les croisés venaient de quitter le voisinage d'Oslo, où se trouvait Sverrir, sans

[1] Tonsberg, ville maritime de la Norvége du Sud.

[2] Oslo, aujourd'hui Christiania.

[3] L'archevêque de Throndhjem, Érik, un des chefs du parti aristocratique et clérical opposé à Sverrir, était l'ami particulier d'Absalon; Absalon l'avait soutenu souvent de l'or et de l'influence danoise.

1191. recourir le moins du monde à ces mêmes conseils, il est très-probable que le rusé Ulf et l'incorrigible Sveín avaient concerté quelque coup de main sur Bergen au profit des partis vaincus et peut-être de quelque prétendant qu'on eût fabriqué sur l'heure. Toujours est-il qu'à peine arrivés à Bergen, les croisés danois se prennent de querelle avec les Norvégiens[1], et qu'il s'ensuit, à travers les rues, une effroyable bataille nocturne. Les Danois sont forcés de se retirer aux environs de la ville, à Floruvágr, tandis qu'Ulf restait à Bergen, attendant le roi. Sverrir inquiet, principalement du singulier itinéraire des croisés, avait fait diligence; la nuit même de l'arrivée des Danois à Floruvágr, il se glissait incognito sur une simple barque au milieu de leur flotte, pour épier leurs projets. Il manqua du reste lui en coûter cher, car les sentinelles voulurent lui faire un mauvais parti, et ce ne fut qu'avec peine qu'il put continuer son chemin sur Bergen. Il est probable qu'il n'y arriva point complétement rassuré sur les intentions des croisés, car il leur conseilla vivement de ne point hiverner en Norvége, se hâta d'accorder à Sveín Thorkilsson, son ancien adversaire, un pardon plein et entier, et acheta, par de nombreux présents, le départ de la flotte. Les croisés reçurent des vivres en abondance et cinquante tonneaux' de beurre salé par navire. Il paraît qu'Ulf avait, au contraire, certaines raisons pour retenir ses compagnons en Norvége; tout au moins voulait-il accroître le nombre de ses gens et perfectionner l'armement de ses navires, car, ayant envoyé en avant les vaisseaux danois l'attendre à l'île de Stolm sur la haute mer[2], il reste une semaine et plus sans donner de ses nouvelles. De guerre lasse, et après de longues hésitations, les croisés se divisent; le plus grand nombre part, Sveín seul reste pour attendre Ulf. Enfin celui-ci paraît, et Sveín met à la voile, suivi par Ulf, à un jour de distance. Cependant une tempête effroyable, racontée par l'Anonyme, sur le ton tragique d'un témoin oculaire, attendait les

[1] « Dani in hac concursione plus deliquerant; quia matronam valde nobilem inhoneste minus contrectasse convicti sunt. » (Anon. *de Profect. Danorum*, p. 147.)

[2] Bergen, quoique inaccessible autrement que par mer, est séparée de l'océan par une large ceinture d'îles et de récifs : Stolm en fait partie.

croisés en haute mer; les vaisseaux qui étaient partis les premiers parviennent à se sauver en jetant toute leur cargaison; quelques-uns à peine arrivent sans avaries. Le navire de Svein, plus maltraité que les autres, est pendant trois jours et trois nuits le jouet d'une mer furieuse. Seules les exhortations du docte Matthæus parviennent à soutenir les forces épuisées des matelots; enfin, le quatrième jour, le vaisseau sombre, et, de tout l'équipage, trente hommes à peine s'échappent et gagnent, à demi morts, les côtes inhospitalières de Ditmarsch; heureusement les autres croisés arrivent à leur secours, les pourvoient de tout et, les ayant pris à bord, font voile vers Stavern[1] où ils débarquent. 1191.

Quant à Ulf et aux vaisseaux norvégiens, habitués aux fureurs de la mer du Nord en automne, ils avaient continué tranquillement leur chemin, et l'année même ils abordaient en Palestine assez à temps pour prendre part aux combats qui suivirent la prise d'Acre, et où l'on suppose qu'Ulf trouva, à côté de Jacques d'Avesnes, une mort glorieuse. Ni lui ni ses compagnons anonymes ne reparaissent dans l'histoire de Norvége : on pense cependant que plus d'un alla prendre du service à Constantinople, et que parmi eux il y avait un célèbre væring nommé Hreidar, et que nous retrouverons encore une fois en Terre Sainte.

Ulf arrive en Terre Sainte.

Les Danois, qu'Ulf avait abandonnés, peu encouragés par les débuts de leur expédition maritime, tinrent conseil à Stavern, et, s'étant décidés à vendre leurs vaisseaux, ils s'acheminèrent (décembre 1191) vers la Palestine par le chemin ordinaire des pèlerins, *Rómavegr*. Arrivés à Venise, dont l'Anonyme vante pompeusement la puissance et les richesses, ils achètent des vaisseaux, et enfin, non sans de nouvelles mésaventures qui mettent à une rude épreuve le cœur sensible du chanoine de Börglum, ils arrivent à Saint-Jean d'Acre au moment où le roi Richard venait de conclure avec Saladin la trêve de trois ans, trois mois, trois semaines et trois jours, dont nous avons parlé, et où

Les croisés danois vont à Jérusalem par l'Allemagne.

[1] Stavorn, sur le Zuiderzée.

1192. les Lieux Saints s'étaient ouverts de nouveau à la piété des pèlerins. Les Danois en profitent pour aller d'Acre à Jérusalem, « les uns par terre, les autres par mer, » et, grâce à la paix, ils peuvent faire leurs dévotions au Saint-Sépulcre, probablement en compagnie d'une des trois troupes dont parle l'*Itinerarium Ricardi,* et qui, après la signature de la trêve, allèrent successivement visiter les Lieux Saints, conduites par André de Chavigny, Raoul Teisson et Hubert de Salisbury[1]. Mais la vue de la ville sainte polluée, des églises dévastées, des captifs chrétiens chargés de chaînes et mourant sous le fouet[2], « leur remplit les yeux de « larmes et le cœur d'amertume, surtout à ceux qui avaient vu « naguère le Saint Temple dans tout l'éclat de sa gloire[3]. » De Jérusalem, escortés par la garde sarrasine, ils vont au Jourdain et retournent ensuite à Saint-Jean d'Acre; mais là, entre les Anglais et les Grecs, s'était élevée une querelle renouvelée des disputes de Richard avec les *griffons*[4] de Messine (1190). Les Anglais prennent les pèlerins danois pour des Grecs et les veulent massacrer[5]; l'intervention de Richard, qui reconnait la méprise, les sauve du supplice. Ils auraient bien voulu ensuite rester quelque temps en Terre Sainte pour guerroyer au service du Christ, mais, la paix toute récente ne leur laissant aucun espoir de trouver à utiliser leur bravoure, ils se séparèrent, revenant les uns par la Pouille et la *Rómavegr,* les autres par Constantinople.

Leur retour. L'Anonyme paraît avoir fait partie de ces derniers; il parle avec un pieux respect des nombreuses reliques qu'on révère à Byzance, et en particulier d'une image de la Vierge admirablement peinte et appelée *Eididera*[6] par les habitants : « Tous les

[1] *Itin. Ricardi*, l. VI, ch. XXXI, ed. Stubbs, p. 432.

[2] Cf. Ricardus Divisiensis, ed. Engl. Hist. Soc., p. 78.

[3] « Præcipue ab his qui eam prius « viderant gloria et honore sublima- « tam. » Anon. *de Prof. Dan.*, p. 168.

[4] Ces *griffons* étaient des métis de Grecs et de musulmans; ils formaient, comme aujourd'hui, le fond de la population des ports du Levant.

[5] Peut-être, parmi les gens de la suite d'Aki, se trouvait-il d'anciens værings qui, par jactance, portaient le costume ou parlaient la langue des Grecs; ce fait cadrerait parfaitement avec les mœurs scandinaves de l'époque.

[6] C'est évidemment l'*Anscoine* dont Robert de Clary nous dit « que li Griu « le portoient cascun de Mars a pour-

« jours, dit-il, on la porte processionnellement d'un quartier à « l'autre dans un reliquaire appelé *Eudoxa*. Tout le peuple la « suit et l'entoure de nuages d'encens; tous les mardis une « force invisible la fait se mouvoir avec une rapidité surpre- « nante, et la sainte image, entraînant le clerc qui la porte, « traverse la foule ébahie; tous se frappent la poitrine en chan- « tant *Kyrie eleison.* » Les værings, « très-nobles gardes de l'em- « pereur, » lui présentent les pèlerins; il les reçoit avec honneur, les comble de présents et cherche à les retenir à sa solde; « mais l'amour de leurs femmes et de leurs enfants, qu'ils ont « laissés dans le Nord, parle plus haut que leur intérêt, et, « munis de bons passe-ports [1], » ils reviennent par la Hongrie et la Saxe orientale, et arrivent en Danemark, « sans autre acci- « dent [2], » au printemps de 1193. 1192-1193.

On pourrait croire que le XII[e] siècle se serait achevé sans que les Danois, épuisés par tant d'expéditions successives en Terre Sainte, aient répondu aux nouveaux appels des papes, et repris le chemin des Lieux Saints. Cependant la plupart des historiens du Nord [3] veulent que plusieurs chevaliers scandinaves, accompagnés d'un grand nombre de pèlerins, aient pris part à la croisade allemande prêchée par les soins de Célestin III [4], et organisée (1194) aux frais de l'empereur Henri VI [5]. C'est à la diète

Croisade dano-brémoise de 1197.

« chession », — qu'exigèrent les Vénitiens en retour de leur consentement au couronnement de Henri de Flandres, — et qu'ils voulurent même prendre de force en 1206. Voir R. de Clary, f. 127 r. col. 1 et f. 138 r. col. 2; Nicétas, éd. de Paris, p. 243; Innoc. III, *Epistolæ*, l. IX, ep. 242, ed. Migne, II, 1077, et notre ch. I, p. 69. C'était probablement la *Digitria*, le portrait de la Vierge par S. Luc, qu'on voit encore aujourd'hui à Venise, et qui était conservé à Byzance dans l'église d'*Hodegetria*. Eudoxie, femme de Théodose le Jeune, l'avait donné à Pulchérie, femme de Marcien, lorsque celle-ci avait quitté la Syrie pour aller à Constantinople. Cf. Bandurius, I, p. 9, 24, II, p. 601.

[1] « Litteræ dimissoriæ, quia per « urbes munitissimas iter est exeundi. » Anon. *de Prof. Dan.*, p. 171.

[2] Pour le récit de cette expédition nous avons suivi l'Anonyme en y ajoutant sur les personnages de la croisade les détails fournis par les Sagas et les chroniqueurs danois.

[3] Vedel. Suhm, etc.

[4] *Epist.* Cœlestini III, 1193, 11 janv.— 1195, 27 avril, 25 juin, 1[er] août. — 1196 2 janv. (Jaffe *Regest. Pontif.* n[os] 10405, 10526, 10544, 10546, 10561).

[5] *Epist.* Heinrici VI, ap. *Annal. Colon. Maxim.* (SS. RR. Germ., XVII, p. 803-850).

1195-1197. de Worms (1er novembre 1195) que les princes allemands prirent la croix, et parmi eux les ducs de Saxe, de Brabant et d'Autriche, les archevêques de Cologne et de Brême, les évêques de Wurtzbourg et de Ratisbonne, le landgrave de Thuringe, le palatin du Rhin, et enfin Adolphe de Holstein, ce dernier pour la seconde fois. Adolphe III de Schauembourg, comte de Holstein, qui, depuis la guerre d'Esthonie (1194), était devenu l'homme-lige du roi de Danemark[1], conduisait un corps considérable de gens de Slesvig et de Holstein, et quatre cents citoyens de Lübeck, qu'avait entraînés l'exemple du chancelier Conrad, leur ancien évêque et l'organisateur de la croisade. Il partit l'un des premiers avec l'armée qu'Henri VI, pour la faire servir à l'exécution de ses projets, emmenait à la conquête de la Sicile. Dès le mois de janvier 1197, Conrad de Wittelspach, archevêque de Cologne, était parti pour l'Orient, suivi (25 février) par l'avant-garde des croisés : mais ce ne fut qu'à la fin de l'année (1er septembre) et quand le gros de l'expédition eut rejoint l'empereur à Messine, que le comte Adolphe et le chancelier Conrad mirent à la voile, précédés par le reste des croisés qui allèrent droit en Terre Sainte, et abordèrent à Acre le 22 septembre. Quant à eux, ils n'y arrivèrent que plus tard, après s'être arrêtés en Chypre pour remettre au roi Amaury la couronne royale que lui envoyait l'empereur. D'autres croisés allemands, réunis aux troupes de Marguerite de France, reine de Hongrie, avaient fait route par Constantinople. Mais la plus grande partie des gens du Nord avaient tardé plus longtemps à partir : le passage en Danemark d'un légat, Fidantius, cardinal du titre de Saint-Marcel, chargé par le pape d'aller apaiser les querelles du roi Sverrir avec le clergé norvégien, venait enfin (1197) de les décider à quitter la mer du Nord[2]. Des Lübeckois, des Brémois, des Danois et des Frisons, commandés par Hartvik, archevêque de Brême,

[1] « In deme jare des Heren MCXCIV, « do sande Conyng Knut en grot heer « uppe die Heidenen in Estlande. Dar « brochte hie greven Alve van Holsten « die wart *syn mann.* » *Bremisches Chronik* ad ann. (Lappenberg, *Gesch. Quellen. d. Erst. Bremen*, p. 67.) Cf. P. Olai, *Annales Danicæ* (SS. RR. Danic. II, p. 253) et *Chron. Luneburg.* (Eccard, I, p 1398).

[2] Munch, IV, 285. Sur les querelles de Sverrir avec le clergé norvégien, voir Hurter, *Gesch. d. P. Innoc. III*, I, p. 203-210.

et le duc de Brabant, avaient fait voile vers l'Espagne, montés sur 1197.
quarante-quatre vaisseaux[1]. Ils avaient suivi le même chemin que les croisés de 1187, et s'étaient arrêtés à Lisbonne, où l'évêque Don Sueiro leur avait fait une brillante réception[2]. De là ils s'étaient dirigés vers le détroit de Gibraltar, et étaient allés mettre le siége devant Silves. Silves, la glorieuse conquête des croisés anglo-flamands de 1189, mal gardée par Rodrigo Sanches, avait fini, après deux siéges successifs, par retomber, en 1191, entre les mains de Abu Abdallah, général de l'empereur du Maroc, Yacoub al Manssour, et fils du wasir qui avait perdu la ville en 1189[3]. Silves, attaquée inopinément en pleine paix par les croisés dano-brémois, fut emportée d'assaut et détruite de fond en comble « de peur, dit Roger de Hoveden, que si on la rendait « au roi de Portugal il ne la perdît encore comme la première « fois[4]. » Ajoutons que c'est à ce passage en Portugal des vaisseaux danois qu'on fait remonter les négociations matrimoniales qui aboutirent, quelques années après, au mariage de Bérengère, fille de Sanche Ier, roi de Portugal, avec Valdemar II de Danemark, qui, peut-être, était au nombre des croisés[5]. De Silves, la flotte dano-brémoise entra dans la Méditerranée, arriva à Messine en août, et de là en Terre Sainte à la fin de 1197, en même temps que l'arrière-garde allemande. L'avant-garde qui, sous les ordres de Conrad de Wittelspach, bataillait depuis six mois en Syrie, venait de perdre Joppé par l'imprudence de la garnison; l'arrivée de ces nouveaux renforts les combla de

[1] « Navalis autem exercitus sub « Hartvico, archiepiscopo Bremensi, « mare tenebant occiduum. In eo erant « Dani, Phrysii, Bremenses, Lubecen- « sesque, etc. » Krantz, *Saxonia*, p. 179. — « In ipso temporis articulo classis « peregrinorum quam Dominus per « tædiosissimam viam et longissimos « tractus maris illæsam conservaverat, « prosperis ventis et velis plenis, cum « XLIV navibus ad Messanam, civita- « tem Siciliæ, cum gaudio applicuit. » Arn. Lub., V, ch. I, p. 431-432. Cf. *Chronicon Altissiodor.*, f. 92; Schaten, *Ann. Paderbornenses*, I, p. 903-909.

[2] *Annales Stadenses* (SS. RR. Germ., XVII, p. 353); Krantz, *Saxonia*, p. 179; id. *Vandalia*, p. 178.

[3] Hercolano, *Historia de Portugal*, II, p. 79, et les notes de M. da Silva à l'Anon. *de Itinere navali*, p. 96.

[4] « Timebant enim quod si eam tra- « didissent regi Portugallensi, ipse « eam amitteret sicut prius fecerat. » Rog. de Hov. (éd. Savile, p. 774). Cf. *Ann. Col. Max.* (SS. RR. Germ., XVII, p. 805); Krantz, *Saxonia*, l. c.

[5] Hercolano, II, 182. *Antiquar. Tidskrift*, 1864, p. 24.

1197-1198 joie, et ils allèrent assiéger Bryte. Entre Téyr et Sidon, sur le Wahr el-Kasmiesch, l'armée musulmane fut écrasée; Sidon, Laodicée, Gibelet, se rendirent aux Latins, et bientôt la flotte chrétienne, d'un côté, l'armée victorieuse, de l'autre, vinrent bloquer Beirouth. La ville n'offrit point de résistance, et la citadelle se rendit aux croisés de la flotte après un siége de courte durée, dans lequel Adolphe et les siens firent des prodiges de valeur[1]. Mais la croisade, commencée sous de si brillants auspices, eut une fin honteuse; après le siége long et infructueux du Thoron, les croisés, sur la nouvelle de l'arrivée de Saphadin, se dispersèrent, et bientôt, à l'annonce de la mort de l'empereur Henri VI, les princes allemands résolurent de regagner l'Europe pour assister à l'élection de son successeur. Adolphe de Holstein reprit[2] le chemin du Nord, et, en mémoire de ses trois croisades[3], remplaça les feuilles d'orties de ses armes par les trois clous du Sauveur. Hartvik de Brême revint par Venise dans sa ville archiépiscopale, où il rapporta en triomphe les reliques de sainte Anne, le glaive qui avait coupé l'oreille de Malchus[4], et une foule de choses précieuses provenant du sac de Silves[5]. Il est probable que le retour des Danois s'effectua par la même route.

Pèlerinages danois et suédois de la fin du XIIe siècle.

En dehors des expéditions plus ou moins nombreuses que la fin du XIIe siècle vit partir du Nord pour l'Orient, les chroniques

[1] *Arnold Lubec.*, V, ch. II, p. 432-434. Voir, sur cette croisade, *Estoire de Eracles*, XXVI, ch. XXIII-XXIV, XXVII, ch. II-X (Hist. des Croisades, II, p. 210-212, 218-228); *Annal. Stadenses; Annal. Marbac.*; *Ann. Colon. Maxim.*; *Annal. Brem.* et *Hamburg.* (SS. RR. Germ., XVI, p. 353, XVII, p. 166, 305-309, 353. etc.); Oliv. Schol. *Hist. Reg. Terræ Sanctæ*, ch. LXIV (Eccard, II, col. 1395); *Chron. Halberst.* (Leibnitz, SS. RR. Brunsv., II, 139); *Chron. Altissiodor.*, f. 94; *Chron. Sampetr.* (Mencken, III, 233); Jacob. Vitr., *Hist. Orient.*, I, ch. C; Mar. Sanut., l. III, ch. X, p. VIII (Bongars, I, p. 1124, II, p. 201); Sozom. Pistor. (Tartinius, I, col. 77); Otto Sanblas., ch. 42 (Muratori, VI, 899); Roger de Hoveden, p. 439.

[2] Il fut fait, dit Hermann de Lehrbecke, chev. du Saint-Sépulcre. Cf. Hermann Corner, *Chronic. Luneburg.*, et Eccard, I, 1398, II, 793.

[3] La troisième avait été la croisade esthonienne de 1194.

[4] *Ann. Stadenses*, *Ann. Col. Max.* (SS. RR. Germ., XVI, p. 353. XVII, p. 853).

[5] *Annal. Colon. Max.* (SS. RR. Germ., XVII, 805).

scandinaves nous ont conservé les noms de quelques pèlerins qui allèrent en Terre Sainte à la même époque, mais qui ne paraissent pas avoir fait partie de ces expéditions. C'est en Danemark et en Suède qu'il faut aller chercher ces pérégrinations isolées, car, si l'on excepte le célèbre lagman d'Islande Gissur Hallsson[1], dont le voyage en Orient n'est point certain[2], les Sagas ne mentionnent aucun pèlerin norvégien ou islandais parti seul pour la Palestine dans la dernière moitié du XII[e] siècle. En Danemark, au contraire, nous trouvons d'abord le chevalier Winnid de Banestorp, qui, pour expier le meurtre d'un enfant de sept ans, sur lequel il avait voulu venger la mort accidentelle de son neveu, fit à pied, avec sa femme, le pèlerinage de Terre Sainte et celui de Compostelle (1190)[3]; puis, à ce que l'on pense, une concubine de Valdemar I[er], nommée Tófa[4], mère du duc Christophe de Jutland, et héroïne d'un des plus célèbres *viser* du Nord[5]; puis encore un membre de la maison de Fionie, Johan Sunason de Knardorp, cousin d'Aki Hvitastiksson, le jeune chef des croisés danois de 1191. Ce Johan était un des sept fils de Suni de Knardorp, l'un de ces sept Sunason, « guerriers intrépides, vaillants et in« domptables batailleurs[6] », qui remplissent de leurs exploits toutes les chroniques contemporaines. Johan n'était pas le moins renommé des sept, et passait pour l'un des plus hauts seigneurs de Danemark. Ce fut en 1197 qu'il partit pour la Terre Sainte, après avoir, pour faire face aux frais du voyage, emprunté à Gaufred, abbé de Sorö, deux cents marcs d'argent sur son domaine 1190-1197.

[1] Voir sur Gissur Hallsson, qui avait laissé de son voyage une relation maintenant perdue, *Hungrvakra*, p. 2; *Sturl. Saga*, l. VI, ch. V, t. I[er], p. 205; Vedel, p. 93; Finn Jonson, *Hist. Eccl. Isl.*, I, 195; *Safn til Sögu Islands*, II, p. 26; Munch, III, p. 958, 1045; IV, 781, 1038; *Olafs Tryggv. Saga* (Oddr.), préf., p. 210; *Fornm. Sögur*, t. VIII, préf., p. xxxij; Werlauff, *Symbolæ*, p. 2.

[2] Nous pensons que Gissur avait peut-être accompagné Nikolas de Thingeyrar en 1150-1152. Mais ce n'est qu'une simple conjecture.

[3] *Visiones Godeschalchi Novimonast.*, ch. XXVII (SS. Rer. Danic., V, p. 374). Cf. Suhn, VIII, p. 214.

[4] « V. nonis martii obiit Tove peregrina. » *Nekrolog. S. Michaelis Luneburgensis*, p. 17 (Wedekind, *Noten*, III, IX. Cf. id., II, p. 403). *Knytl. Saga*, c. CIX, CXXVII (Fornm. Sög., p. 357, 393).

[5] Voir Grundtvigt, *Danske Folkeviser*, III, p. 20-54.

[6] « Fortissimi bellatores. » (*Chronologia Anon. Vet.*) « Nobilissimi, strenuissimi et famosissimi pugnatores » (Ericus Olai). (SS. Rer. Suec., I, I, p. 53. I, II, p. 50.)

1197-1202. d'Alstedt, qui devait être abandonné aux moines, au cas où le chevalier ne reviendrait pas de son pèlerinage[1]. C'est ce qui arriva : Johan mourut en Terre Sainte (1202) en odeur de sainteté; il fut enterré à Jérusalem, et plusieurs miracles s'étant opérés sur son tombeau, le gardien du Saint-Sépulcre en écrivit en 1203 au roi Valdemar[2]; on grava à sa mémoire une inscription dans l'église de Sorö[3]. Vers le même temps, le chancelier de Suède[4], Kol, évêque de Linköping, « aussi habile en temps de « paix, dit la *Chronique Rimée*, que brave à la guerre[5], » alla en Terre Sainte pour faire pénitence de tout ce que son caractère impétueux avait pu lui faire commettre d'incompatible avec la dignité dont il était revêtu. On ne sait pas s'il mourut en Palestine, où la *Chronique épiscopale rimée* le fait arriver en 1196[6]; un diplôme[7], signé de lui, et daté de 1199, autorise à croire le contraire. L'Église de Linköping, pour laquelle il avait obtenu du Saint-Siége des priviléges considérables, le mit au nombre des saints[8].

Inscriptions. Nous placerons aussi à la fin du XII[e] siècle, faute d'indications qui permettent d'en déterminer la date exacte, les noms des pèlerins que mentionnent d'une part les monuments épigraphiques, de l'autre les nécrologes ecclésiastiques du Nord. Au siècle dernier, on avait rapporté aux voyages en Terre Sainte un

[1] « Egregius vir Johannes, filius Su- « nonis, filii Ebbe, filii Skjalm Hvidæ, « miles, Hierosolymam ex voto proficis- « cens accepit in mutuum a fratribus « de Sora CC marcas usualis monetæ « pro sumptibus ad iter et posuit mo- « nasterio in vadium curiam Alstathe « (Alsted), etc. » *Lib. dat. Lund.* (SS. RR. Danic., IV, 478). Voir Suhm, VIII, p. 481, Kolderup, *Bemerkn. om Panteret*, p. 56, où se trouve le contrat même de l'hypothèque. Vedel et Bring font de Johan un moine de Sorö.

[2] Suhm, VIII, p. 634 ; *SS. RR. Dan.*, IV, p. 478.

[3] *SS. RR. Dan.*, IV, p. 570, où se trouve le texte de cette inscription aujourd'hui perdue.

[4] Sous Érik X Knutsson.

[5] « En fuld » tagh man i örlig og rid.
« I hvilket som bäst torptis wid. »
(*Link. Bisk. Rijm -Krönik*, dans Benzelius, *Mon. vet. Eccles. Suieogothicæ*, p. 118, et not., p. 248.)

[6] « Omside tog han sik pelegrimastaaf
« Och döde wid then helga graff.
« Widh liij mindre an xijc aar
« Sidan Jhesus Gudzson födher war. »
(*Link. Bisk. Krön.*, l. c.)

[7] *Dipl. Suec.*, n° 113.

[8] Voir sur Kol Vastovius, *Vitis Aquil.* éd. Benzelius, p. 75; Reuterdahl, *Sv. Kyrkans Historia*, I, p. 166; Strinnholm, *Sv. Folk. Hist.*, IV, 296 ; Lagerbring, *Svea Rikes Hist.*, II, 278, 443; Rhyzelius, *Episcoposcopia Sueogothica*, p. 105.

certain nombre d'inscriptions latines appartenant à l'épigraphie du Nord; une critique plus sévère n'en a conservé qu'une seule : c'est une inscription tumulaire, qu'il y a vingt ans à peine, on pouvait voir encore dans l'église de Sorö (Sélande), mais qui a disparu à la suite d'une restauration inintelligente de ce monument. Il nous en reste d'ailleurs un dessin assez exact : sur la pierre était représenté un moine en habit de pèlerin; à l'entour, une légende assez longue, sculptée en demi-relief, apprenait que ce moine, nommé Jonas, avait fait deux fois le voyage de Jérusalem, trois fois celui de Rome, et une fois celui de Compostelle[1]. Quant aux inscriptions runiques, qui toutes, du reste, appartiennent à la Suède, nous en trouvons d'abord une qui doit être rapportée sans hésitation à un pèlerinage en Terre Sainte; elle est analogue aux inscriptions citées plus haut de Vester Stäke et de Maes Howe. Elle a été récemment découverte à Såstad (Upland), et parle d'un certain Eysteinn qui, au retour de Terre Sainte, est mort en Grèce; le monument lui est élevé par Astridr, sa femme[2]. Une inscription toute voisine[3], et dont les enlacements sont identiques, paraît avoir une certaine connexité avec celle de Såstad; elle parle aussi d'un homme mort en Grèce; malheureusement elle n'existe qu'à l'état fragmentaire. Les autres inscriptions parlent soit de gens qui, comme Ingvar et Harald, fils de Tuli de Gripsholm[4], sont morts au pays des Sarrasins après avoir passé par la Sicile, ou, comme Fastr de Gredby[5], Sumir de Bönestad[6] et un anonyme de Dråpstad[7], ont été en Asie : plus de vingt-cinq sont gravées à la mémoire de gens morts en Grèce[8]; plus de vingt-deux, à la mémoire d'hommes qui ont visité l'Orient[9]. Malheureusement nous avons vu plus haut combien ces mentions sont vagues et quelle valeur on peut leur

[1] « Abbati gratus famulus jacet hic tumulatus
« Jonas ablatus nobis, sanctis sociatus
« Jerusalem repetit bis, ter Romamque revisit
« Et semel ad sanctum transiit hic Iacobum. »
(Pontoppidan., *Marmora danica*, p. 155.)

[2] Dybeck, *Svenska Run-Urkunder*, II, p. 37-46.

[3] Id., *ibid.*

[4] Dybeck, *Run-Urkunder*, I, p. 24; II, p. 41. Cf. Carl Säve, dans le *Nord. Univers. Tidskrift*, III, p. 4.

[5] Liliegren, *Run-Urkunder*, n° 837.

[6] Liliegren, *Run-Urkunder*, n° 888.

[7] Liliegren, *Run-Urkunder*, n° 562.

[8] Liliegren, n°s 92, 101, 141, 211, 220, 396, 397, 416, 469, 520, 605, 729, 874, 883, 988, 1180, 1184, 1254, 1592, 2011, 2053; Dybeck, n°s 1, 32, 89; Ljunström, *Redvägs Härad*, p. 36, pl. 4.

[9] Liliegren, n°s 121, 441, 790, 851,

assigner en histoire[1]. Nous ne citons donc ces inscriptions que pour mémoire et avec toute la réserve que comporte la matière.

Nécrologes.

Viennent enfin les mentions, faites par les nécrologes ecclésiastiques, de gens morts en Terre Sainte. La plupart de ces mentions, dont l'origine est toujours quelque donation pieuse ou fondation d'offices et prières commémoratives, sont extrêmement concises et, dans les nécrologes, ne portent d'autre indication chronologique que la date mensuelle, sans acception d'année, du décès des pèlerins. On sait cependant, par l'époque même de la rédaction de ces annales et de ces nécrologes, que la plupart des noms de pèlerins qu'ils contiennent doivent être rapportés à la dernière moitié du XIIe siècle. Le nécrologe de Lund, à lui seul, nous fournit les noms de plus de quinze pèlerins morts à cette époque en Orient[2]. Si l'on remarque que jamais ces catalogues mortuaires n'enregistrent les noms de Scandinaves revenus sains et saufs dans leur patrie; que, d'ailleurs, ces mentions ne s'appliquent qu'aux bienfaiteurs du clergé, on aura, d'après le contingent fourni en quelques années par une seule ville alors fort peu peuplée, une idée du nombre des gens du Nord qui durent, à cette époque, dans un but purement spirituel, entreprendre le pèlerinage des Lieux Saints.

864, 1327. Cf. n°s 2, 38, 47, 259, 551, 731, 817, 860, 913, 967, 973, 980, 1098, et Dybeck, n°s 17, 82.

[1] Voir plus haut, p. 11.

[2] 3 janv., « Arnfinn Hungi; » — 1er juin, « Albert; » — 5 juin, « Thrugot Petrson, » de la maison de Bjug, qui lègue en partant 2 m. d'arg. aux moines de St-Laurent de Lund; — « Thorkell, chanoine de Lund; » — 1er juillet, « Bonde; » — 11 juillet, « Henrik Findorsson de Lund, homme « prudent; » — 14 juillet, « Hákon, « curé de St-Laurent de Lund; Peter, « son fils; Doter, sa sœur, Guthserk, « son frère; » — 10 octobre, « Andres, « doyen de Lund, mort en Crête. » *Necrol. Lund.*; *Lib. dat. Lund.* (SS. Rer. Danic., III, p. 434, 518, 535, 450-630, 533, 461, 560).

CHAPITRE VII.

Les Scandinaves a la cinquième Croisade, 1200-1230. — Croisades scandinaves contre les Slaves païens. — 4e Croisade. Pourquoi les Scandinaves n'y ont point pris part. — Pèlerinage légendaire d'Anders de Slagelse. — (Norvége.) Expédition des gendres de Magnús VI Erlíngsson, Pètr Steypir, et Hreidar Sendimadr, 1210.

Cinquième croisade. « *Jórsalaferd hit Mikla* » 1217. — (Danemark.) Croisés du Nord commandés par Casimir de Poméranie, Sigurd Konúngsfrændi et Nikolas Græveson. — (Norvége.) Expédition d'un neveu du roi Sverrir, Hroarr Konúngsfrændi, et d'Erlendr Thorbergsson. Départ des croisés rhénans et frisons auxquels se joignent les Norvégiens. — Arrivée des Croisés en Galice. — Itinéraire des croisés frisons et de Hroarr Konúngsfrændi. — Prise de Hairum, de Rodete, de Cadix. — Flotte des comtes de Hollande et de Wied. — Siége d'Alcacer. — Itinéraire d'Erlendr Thorbergsson et des deux comtes. — Les Scandinaves au siége de Damiette. — Gautr de Mæl. — Ögmundr de Spánheimr.

Croisade dano-frisonne, 1222-1229. — Prédications dans les trois royaumes, 1222. — Captivité et rançon de Valdemar II, roi de Danemark, et de son fils. — Préparatifs en Danemark. — Préparatifs en Norvége. — Aron Hjorleifsson. — Croisade dano-frisonne. — Pierre IV, évêque de Roeskild. — Le maréchal Johan Ebbason.

Le XIIe siècle est véritablement le grand siècle des croisades. Plus tard, c'est à peine si la Terre Sainte recueille de loin en loin le fruit des prédications incessantes des papes, et si, parmi les nombreux essaims rassemblés, au nom du Christ, de toutes les parties de l'Europe, la Palestine, désormais délaissée, trouve à de rares intervalles de nouveaux défenseurs. Détournée de son but par l'avidité vénitienne, la quatrième croisade

aboutit à la ruine d'un vieil empire chrétien, et, plus tard, c'est en Afrique et non à Jérusalem que le roi croisé par excellence, saint Louis, va chercher et combattre les ennemis de la foi. De tous côtés, d'ailleurs, païens et hérétiques, assimilés par le Saint-Siége aux musulmans d'Orient, détournaient l'essor des armées levées pour la délivrance du Saint Sépulcre. Les rives de la Baltique, le Languedoc, l'Espagne et la Sicile offraient autant de champs de bataille plus prochains et souvent plus glorieux que les dangereux et lointains déserts de la Syrie; on y devait gagner les mêmes indulgences, avec moins de risques et plus de profits matériels.

Croisades scandinaves contre les Slaves païens.

Les Scandinaves en particulier, qui, depuis plus de trois siècles, cherchaient à soumettre les rives orientales de la Baltique et à la purger des pirates païens d'Esthonie et de Livonie, n'avaient pas besoin d'exhortations pressantes pour se résoudre à aller gagner tout près d'eux les indulgences, qu'autrement ils eussent été forcés d'aller chercher en Palestine au prix de longs et coûteux voyages. Les rois du Nord ne trouvaient-ils pas en même temps le meilleur des prétextes, pour changer en soumission temporelle les conversions à main armée qu'ils allaient faire de l'autre côté de la Baltique? Sans vouloir nous étendre sur une question qui sort du cadre de notre sujet, il est utile de jeter un coup d'œil sur l'histoire de ces guerres saintes entreprises par les Scandinaves contre les Slaves païens, guerres saintes qui, en détournant les gens du Nord des expéditions en Palestine, ne furent pas, surtout à partir du XII[e] siècle, sans influence sur leurs rapports avec l'Orient. Disons d'abord que ce ne fut que graduellement et à mesure que les expéditions contre les Slaves devenaient plus difficiles, plus sanglantes et plus rares, que le Saint-Siége augmenta les avantages spirituels qu'il y attachait. Ainsi, pendant le XII[e] siècle tout entier, une année d'indulgence fut, à peu d'exceptions près, la seule récompense[1] des croisés qui s'armaient contre les Slaves. En 1199[2], on leur accorda les mêmes immunités spirituelles qui s'obtenaient

[1] 1171, 11 septembre (*Dipl. Suec.*, n° 55).

[2] 1199, 5 octobre (*Dipl. Suec.*, n° 114).

par un pèlerinage à Rome; mais ce ne fut que plus tard que le vœu de croisade contre les païens de la Baltique fut assimilé entièrement au vœu de Terre Sainte[1], d'abord pour les pauvres et les infirmes, puis pour tous les croisés[2]. Sans parler des expéditions faites contre les Slaves dès les premiers siècles de la conversion du Danemark au christianisme, des guerres de Magnús le Bon, de Svein Astridarson, du roi saint Knut, enfin des armements préparés au temps même de la glorieuse expédition de Sigurd par le roi de Danemark, Nikolas, nous avons vu, en 1146, une fraction considérable des croisés, que les lettres d'Eugène III et de saint Bernard avaient rassemblés des extrémités les plus reculées de l'Allemagne, retourner vers les forêts de Pologne pour y combattre les païens, et le pape, par exception et pour ne leur point faire perdre le bénéfice de leurs vœux, attacher à l'expédition les indulgences de Terre Sainte[3]. Quelques années après, le roi de Suède, saint Érik, commençait la conquête et la conversion des Finlandais païens[4], et dès lors les expéditions suédoises contre les Ingriens, les Karéliens et les Tavastiens, et les expéditions danoises contre les Vendes, les Esthoniens et les Livoniens, se succédaient presque sans interruption. Batailles navales sanglantes, représailles exercées par les Slaves au cœur même des pays scandinaves, ravages et massacres annuels dans les forêts immenses, où se réfugiait le culte des idoles antiques de la Scythie; conversions et apostasies perpétuelles, tout, dans ces guerres saintes, rappelle la lutte héroïque des Francs et des Saxons au temps de Charlemagne. Il ne faut pas croire cependant que le commencement des croisades contre les Slaves ait marqué précisément la fin des expéditions religieuses des Scandinaves en Orient. En effet, le vœu de Terre Sainte n'excluait pas les autres, et il n'était point rare de voir des chevaliers prendre la croix à la fois contre les Slaves et contre les Sarrasins d'Orient[5]; en outre, la foi catho-

[1] 1218, 15 juin. (*Dipl. Suec.*, n° 177.)

[2] 1237, 9 décembre. (*Dipl. Suec.*, n° 298.)

[3] 1147, 11 novembre (Boczeck, *Cod. Morav. Diplom.*, I, 244). Cf. Helmold, *Chron. Slav.*, I, 69.

[4] Voir Lagerbring, *Svea Rikes Hist.*, II, 65. Strinnholm, *Sv. Folk. Hist.*, IV, 105.

[5] *Dipl. Suec.*, n° 910.

1203-1204. lique était encore vivace, ardente, dans le cœur des gens du Nord; pour eux, Jérusalem restait toujours la Ville Sainte par excellence, et de toutes les entreprises glorieuses dignes d'égaler un baron scandinave aux vieux guerriers du Nord, le pèlerinage à Jérusalem était encore la première.

Quatrième croisade. Pourquoi les Scandinaves n'y ont pas pris part.

Si donc la quatrième croisade (qui paraît du reste avoir eu, grâce à Foulques Léo, le célèbre curé de Neuilly-sur-Aisne, plus de retentissement en France que partout ailleurs) ne compta dans ses rangs aucun soldat venu du Nord, il faut l'attribuer moins à l'indifférence des Scandinaves pour les prédications d'Innocent III[1], qu'aux dernières expéditions du XIIe siècle qui avaient épuisé les trois royaumes. Il est certain, de plus, que la nouvelle de l'attaque de Byzance par les Latins dut arriver dans le Nord fort peu de temps après l'annonce même de leur départ, et en conséquence refroidir le zèle de gens qui considéraient Constantinople comme une ville sacrée et l'empereur d'Orient comme une sorte de roi des rois. Comment songer à rejoindre une armée qui venait de faire couler le sang national en renversant, avec la garde væringue[2], le seul obstacle sérieux qu'eût rencontré à Byzance la marche triomphale des croisés? Si, d'ailleurs, au temps de la quatrième croisade, des Scandinaves eussent fait le voyage de Terre Sainte, ils auraient plutôt suivi ou cette flotte flamande qui, sous les ordres de Jehan de Nesle, arriva en Orient (1203) en passant par le détroit de Gibraltar[3], ou celle du comte Guigues IV de Forez et de Renaud de

[1] Voir les encycliques d'Innocent III, 1198, 15 août; — 1199, 28, 30, 31 déc.; — 1200, 4 et 5 janv. (Innoc. III, *Epist.* l. I, ep. 236, l. II, ep. 268, 272, 270, 251, 271, 269; éd. Migne, I, col. 308, 826, 835, 828, 800, 832, 828).

[2] Sur le rôle de la garde væringue pendant le siége de Constantinople, voir Robert de Clary, f° 118, v. col. 1; 120 r. col. 1; Villehardouin, ch. LXXIX, XCV, éd. de Par., p. 65, 74, et *notes*, p. 296; Hugonis Sti-Pauli *Epistola* Ia (Martène, *Thes. Anecdot.*, I, p. 784); Nicetas Choniates, *Alex.* I, *Angel. Fr.*, l. II, ch. X; *Isaac. Ang. et Alex.*, ch. I, IV; *Alex. Ducas*, ch. III (éd. de Par., p. 351, 354, 362, 367). Cf. Rhamnusius, *de Bello Constantinopolitano*, p. 80; Cronholm, *Väringarna*, p. 188; Suhm, *Hist. af Danmark*, IX, p. 35; Innocentii III *Epistolæ*, l. XI, ep. 24 (éd. Migne, II, col. 1353).

[3] Sur Jehan de Nesle, voir *Estoire de Eracles*, l. XXVII, ch. XXIV, l. XXVIII, ch. V-XII (Hist. des Crois., II, p. 246, 256-263); *Chronicon Autissiodorense*, éd. Camusat, ff. 97-102, Villehardouin, éd. de Par., p. 19, 39; Marin

Dampierre, partis de Marseille en 1202[1]; ou même les pèlerins, qu'un scrupule de conscience détermina à quitter, à Zara, avec les comtes du Perche et de Montfort[2] et l'évêque d'Halberstadt[3], le gros de l'expédition franco-vénitienne que cette expédition elle-même. Or aucun témoignage contemporain n'autorise d'hypothèse dans ce sens. Les huit premières années du XIIe siècle seront donc stériles en *Jórsalaferd;* c'est à peine si le Danemark, pour remplir cet intervalle, nous fournira un nom, plus légendaire d'ailleurs qu'historique, celui d'Anders, curé de Saint-Pierre de Slagelse, en Sélande. 1204-1206.

Anders était un saint prêtre. Parti en 1204 avec douze compagnons pour visiter les Lieux Saints, il se trouvait à Jérusalem le jour de Pâques. Le vent étant devenu soudain favorable, les douze pèlerins voulurent retourner à Joppé sans même attendre la messe qu'on allait célébrer. Anders, n'ayant pu les retenir, resta, et ne se mit en route qu'après avoir fait ses dévotions. En chemin il rencontre, monté sur un cheval blanc, un cavalier qui offre de le prendre en croupe; il accepte et s'endort. Un bruit de cloches le réveille; il est tout surpris d'entendre sur la route des gens parlant danois et de reconnaître le clocher de Slagelse, sa paroisse. Il s'informe et apprend qu'on est au soir de Pâques, et qu'on va chanter vêpres; tout joyeux, il entre dans son église et remercie solennellement Dieu de ce voyage miraculeux. Le saint, dit la légende, eut le temps, avant le retour de ses compagnons, d'aller en actions de grâces à Saint-Jacques de Compostelle et à Saint-Olaf de Throndhjem. De nombreux miracles achevèrent de le rendre célèbre. Il rendait la vue aux aveugles, guérissait les boiteux et multipliait les pains. Le roi Valdemar, qui doutait de la merveilleuse rapidité

Pèlerinage légendaire d'Anders de Slagelse (1204-1206).

Sanut. *Secr. Fid. Crucis*, l. III, p. XI, ch. I (Bong., II, p. 203).

[1] *Est. de Eracles*, l. XXVII, ch. XXIV (Hist. des Crois., II, p. 246).

[2] Robert de Clary, f°. 104, r. col. 2; Villehardouin, éd. de Par., p. 41; *Est. de Eracles*, l. XXVII, ch. IV (Hist. des Crois., II, p. 255).

[3] *Chronicon Halberstadense* (Leibnitz, *SS. RR. Brunswicarum*, II, p. 139). Quant à la flotte croisée, qui (en 1205) arriva en Terre Sainte, sous les ordres du comte de Malte (Caffari, *Annal. Genuenses*, ad ann.), il est évident qu'elle ne contenait aucun navire du Nord.

1204-1206. du saint, fut puni de son incrédulité : il lui avait promis pour les bestiaux de Slagelse tout l'espace, terre et eau, dont le saint ferait le tour, monté sur un poulain de neuf jours. Anders, en un instant, parcourt, aux yeux du roi stupéfait, une étendue immense de prairies, champs et terres labourables qui deviennent la propriété des bourgeois de la ville. La réputation d'Anders, dont l'histoire n'est point sans rapport avec la vieille légende d'Hadding monté sur le cheval Sleipnir, se répandit rapidement dans le Nord, en Allemagne et jusqu'en France. En Danemark, elle se transforma en chant national; la chronique des landgraves de Thuringe et l'histoire de l'abbaye du Saint-Sépulcre de Douai la rapportent. Thomas de Cantimpré, auteur contemporain, à qui l'avait racontée, en 1225, le successeur élu de l'évêque Peter III de Roeskild, Ranald, « un bon et pieux « dominicain de passage à Paris », l'insère avec détail dans son « *Bonum universale* ». Enfin un manuscrit du XIII[e] siècle, retrouvé en 1739 dans l'église de Saint-Michel de Slagelse par Jacob Mösle, chapelain de Sainte-Anne de la même ville, ne laisse aucun doute, sinon sur les aventures, du moins sur l'existence même du saint et de son pèlerinage à Jérusalem. On voit encore dans l'église de Saint-Pierre de Slagelse, entouré d'une grille en bois, le tombeau d'Anders, sur lequel il est représenté célébrant le saint sacrifice. Enfin, hors la ville, les paysans entretiennent avec soin sur la « colline du repos » (*Hvile höi*), où s'est réveillé le saint, une croix de bois où l'on voyait encore au siècle dernier cette inscription :

IN MEMORIAM
DIVI ANDREÆ
QUIESCENTIS JOPPE
ET
HEIC LOCI EXPERGEFACTI [2].

Norvége. En Norvége, comme nous l'avons vu plus haut, les dernières

[1] Saxo, l. I, éd. Müller, p. 41. Cf. Finn Magnússon, *Veter. Boreal. Mytholog. Lexicon*, p. 436 et suiv.

[2] Sur Anders, voir Eccard, *Historia Genealogica principum Saxoniæ superioris*, p. 401. — *Historia abb. S. Sep. Cameracensis*. — Thomæ Cantipratani *Bonum Universale de apibus*, II, 40. — Olivier Bonart, *de S. Missæ sacrificio*, p. 247. — Syv, *Viserbog*, p. 764. — Pontoppidan, *Danske Atlas*, III, p. 525; Suhm, *Histor. af Dan-*

1191-1195. Expédition des gendres du roi Magnús VI Erlíngsson, Pétr Steypir et Hreidarr Sendimadr.

années du XII[e] siècle s'étaient écoulées au milieu des discordes que la puissante main du roi Sverrir était à peine parvenue à éteindre. Les factions renaissaient de leurs cendres, attisées par les rois de Danemark, et l'étrange coutume qui faisait de chaque bâtard royal un prétendant toujours sûr de trouver des partisans et de se former une armée, paraissait devoir perpétuer la guerre civile dans le royaume. Contre le roi et ses fidèles Birkibeinar, tantôt le vieux parti féodal, tantôt le clergé, soulevaient tour à tour l'une des deux grandes villes de Norvége, toujours turbulentes, toujours avides de nouveaux priviléges. Il est facile de penser que, pendant ces dissensions incessantes, le roi, en lutte ouverte avec les évêques, qui avaient trouvé dans Innocent III un défenseur ardent de leurs droits attaqués[1], n'avait ni le temps ni le pouvoir de prendre l'initiative d'une croisade. D'ailleurs, comme nous l'avons vu, ce n'était point sans peine qu'en 1191 le roi s'était débarrassé des croisés danois, et, quatre ans plus tard, une révolte née dans des circonstances analogues, allait être de nature à lui faire regarder désormais avec une extrême méfiance tout préparatif d'expédition lointaine, et à lui faire voir, dans tout armement privé, une menace ou tout au moins un danger. C'était en 1195 : Alexis Lange, qui venait de détrôner son frère Isaac, empereur d'Orient, effrayé des menaces de l'empereur d'Allemagne, Henri VI, avait envoyé dans le Nord trois chefs værings, porteurs de chrysobulles[2] par lesquelles il demandait à chacun des trois rois scandinaves un contingent de 1200 hommes pour renforcer sa garde. L'un de ces trois ambassadeurs, nommé Pétr le Mauvais, s'était rendu à la cour de Danemark; un autre, dont la Saga ne nous a point laissé le nom, auprès de Knut, roi de Suède, et un troisième, que nous avons déjà vu parmi les croisés de 1191, Hreidarr, surnommé depuis *Sendimadr* ou l'envoyé, à la cour de Sverrir. Hreidarr, homme de basse extraction, et dont le nom,

mark, VIII, p. 614, IX, p. 516. — Vedel Simonsen, p. 130. — *Dänische Bibliothek*, III, p. 155.

[1] *Gesta Innocentii* III, ch. XXXIX (éd. Migne, I, p. CIX-CXX). Sur les démêlés de Sverrir avec Innocent III, voir Hurter, *Gesch. d. Pabst. Innoc. III*, I, p. 203-210, et Munch, IV, p. 243-284.

[2] Elles paraissent avoir longtemps été conservées dans le Nord. [*Sverris Saga*, ch. CXXVII (Fornm. Sög. t. VIII, p. 302). Cf. Munch, IV, 191].

1195-1202. jusque-là, n'est mentionné qu'une fois à peine par les annales du Nord[1], allait jouer un rôle important dans les affaires du pays. Sverrir l'avait bien reçu; mais, prétextant des craintes d'invasion étrangère, ne l'avait autorisé qu'à recruter des paysans et des bourgeois, lui interdisant d'enrôler des chevaliers ou des soldats appartenant à l'armée régulière. Malgré cette restriction, Hreidarr eut bientôt réuni une force imposante qu'il embarqua sans donner de soupçons au roi. Puis, arrivé à Elseneur, il se joignit à Nikolas, évêque d'Oslo, et à d'autres prélats exilés par Sverrir, et proclama roi, sous le nom d'Ingai, Thorgils Thúfuskitr, prétendu fils de Magnús VI Erlíngsson. Sverrir devait payer de sa vie l'imprudence avec laquelle il avait laissé s'organiser les enrôlements de Hreidarr. Le væring, rentré en Norvége avec une véritable armée, à qui l'on donna le nom de *Baglar* (gens de la crosse), à cause des évêques qui s'y trouvaient, tint tête pendant deux ans à Sverrir. Retranché dans Tonsberg, où le roi, aidé de *ribauds* venus de France[2], le tenait étroitement assiégé, il ne se rendit qu'après avoir enduré un mois de famine, pendant lequel la garnison ne s'était nourrie que de cordes d'écorce de bouleau. Hreidarr était vaincu, mais Sverrir mourait à la suite des fatigues du siége, 1202. Après la mort de Sverrir, la lutte des factions s'apaisa momentanément. Il laissait une nouvelle noblesse qu'il avait cherché à rendre aussi puissante que l'ancienne, et qui s'était recrutée presque entièrement parmi les membres de sa famille maternelle, appelée par lui des îles Færöer. Les principaux étaient Hidi Unason, frère utérin du roi, Pétr de Sviney, Pétr surnommé *Steypir* (le fondeur) et Hroarr Konúngsfrændi[3], ses neveux; enfin, Pétr Hroarsson, son beau-frère, tous gens de petite naissance et accoutumés, dit la Saga, à une vie simple. Hákon III, fils de Sverrir, reconnu sans opposition, chercha, pendant la courte durée de son règne, à opérer un rapprochement entre les chefs de tous les partis rivaux. Les filles lais-

[1] *Ann. Islenzk.* ad ann. 1175.

[2] Voir sur la curieuse apparition de ces ribauds, envoyés par Jean sans Terre, et sur les atrocités qu'ils commirent en Norvége, *Sverris Saga*, ch. CLXXIV (Fornm. Sög. VIII, p. 432), et Munch, IV, p. 387.

[3] *Konúngsfrændi*, cousin du roi : c'était autant un titre qu'un surnom.

sées par Magnús VI Erlíngsson devaient servir de gage à la réconciliation de l'ancienne noblesse avec la nouvelle. Pétr Steypir, le premier parmi les neveux du roi Sverrir, l'un des plus fermes soutiens du roi Hákon III, et célèbre par ses victoires[1] sur les Baglar, épousa Ingibjörg, l'aînée des filles de Magnús. Que les efforts du pacifique Hákon et l'union ménagée par lui portassent immédiatement leurs fruits, la mort précoce du jeune roi et les troubles qui en résultèrent pendant le règne de son neveu Guthormr, encore enfant, laissèrent un champ trop libre aux factions mal éteintes pour le permettre. Hreidarr avait reparu aussitôt après la mort d'Hákon, et les combats entre les Birkibeinar, commandés par Pétr Steypir, et les Baglar avaient recommencé avec plus d'acharnement que jamais. Mais, à la mort de Guthormr, le clergé, désireux de contribuer à son tour au rapprochement des partis, éleva sur le trône Ingi II, neveu de Sverrir par Cæcilia, sa mère, et appartenant par son père, Bárdr, chef de la puissante maison de Rein[2], au vieux parti féodal. Ingi II, à qui un caractère doux et tranquille avait concilié les sympathies de la nation presque tout entière, réussit, au bout de trois ans, à compléter l'œuvre entreprise par Hákon III, et la paix de Hvitingsey, ménagée par l'archevêque de Throndhjem, vint, en 1208, mettre fin à la guerre séculaire qui ruinait le peuple et ensanglantait le pays. Les deux chefs des Baglar, Philippe de Vegin et le væring Hreidarr, épousèrent les deux dernières filles de Magnús Erlíngsson, le premier Margrèt, le second Kristin, seul enfant légitime[3] de Magnús et de la reine Eldrid, de la maison de Rein. Le turbulent Hreidarr, que la générosité de Sverrir et les offres d'Hákon III n'avaient pas su toucher, se vit forcé, par son mariage, de se rapprocher de Pétr Steypir, son beau-frère, et des autres princes færeyiens. D'ailleurs le pays était lassé des éternels combats qui l'affaiblissaient, et les paysans avaient fini par regarder comme étrangères ces armées qui vivaient à leurs dépens. Birkibeinar et Baglar se 1202-1208.

[1] A Skinnsey, 1199; à Rott, 1202.

[2] La maison de Rein, branche norvégienne de la dynastie saxonne d'Angleterre, était alors dans tout son lustre.

[3] Cette fille est nommée Margret, comme sa sœur, dans les deux Sagas de Sverrir; mais la *Fagrskinna* lui donne le nom de la fille de Sigurd le Hiérosolymitain, sa grand'mère.

1208-1211. donnèrent la main pour oublier leurs vieilles querelles et débarrasser leur patrie, à la façon des anciens vikings, du fardeau de leur vaillance incommode. Une expédition formidable, composée de l'élite des deux partis, fut organisée pour aller piller les côtes d'Irlande (1208); quant à Hreidarr, les souvenirs de la splendeur byzantine ne le laissaient point en repos, et l'Orient lui paraissait le seul théâtre digne d'une bravoure devenue inutile en Norvége. Ses récits décidèrent Pétr Steypir à prendre la croix avec lui (1209) et à armer une flotte pour aller en Terre Sainte[1]. Pétr fit armer et équiper son grand vaisseau nommé « *Ognarbrandr* », qui avait trente-deux bancs de rameurs. Quant à Hreidarr, il s'était fait construire un dromond de la forme des vaisseaux d'Orient. Les petites-filles du grand jarl Erlíngr et du roi Sigurd, Ingíbjörg et Kristin, ne voulurent pas faire moins que les vaillants croisés dont elles descendaient : elles accompagnèrent leurs maris. La flotte norvégienne, montée par un grand nombre de guerriers, partit en 1210; elle prit le même chemin que Sigurd et Rögnvaldr, arriva en Orient en 1211, et là, « se signala par de nombreux exploits. » La Saga n'en dit point davantage[2] : tout ce que nous savons, c'est que Pétr, Ingíbjörg et Christine moururent en Orient, et que Hreidarr, après être resté quelque temps en Terre Sainte, probablement à la cour du nouveau roi de Jérusalem, Jean de Brienne, revint à Constantinople où, après avoir repris du service auprès de l'empereur Henri de Flandres, il mourut en 1214[3]. On pense que les autres croisés s'en retournèrent par le détroit de Gibral-

[1] Il existait un récit spécial, une *Utfararsaga*, du voyage des deux beaux-frères; Peter Clausson qui, au XVIIe siècle traduisit Snorri en norvégien, l'avait entre les mains et a un peu amplifié la mention très-laconique de Snorri lui-même. C'est lui qui indique le fait curieux de la présence des værings à la cour des empereurs latins d'Orient. Voir P. Clausson af Undal, *Norske Kongers Saga* (éd. de Copenh., p. 586).

[2] Peut-être les Norvégiens prirent-ils part à la descente opérée cette année-là en Égypte par Gauthier de Montbéliard et dont l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie* parle avec détails. (*Bibl. des Croisades*, IV, p. 386.) Voir *Estoire de Eracles*, liv. XXXI, ch. VI (Hist. des Croisades, II, p. 316); Mar. Sanudo, l. III, p. XI, ch. V (Bong., II, p. 206).

[3] Voir, pour l'expédition de Hreidarr et de Petr Steypir, *Sverris Saga*, ch. CXXVII (Fornm. Sög., t. VIII, p. 302); *Inga Bárdars. Saga* (Fornm. Sög., IX, 193); *Ann. Isl.* 1211-1214; Munch, IV, p. 544.

tar, et que ce furent eux qui ramenèrent en Danemark la princesse Bérengère de Portugal, dont le mariage avec le roi Valdemar II fut célébré en 1214[1]. Ce qui est certain, c'est que tous les compagnons des deux beaux-frères n'eurent pas le même sort qu'eux; un grand nombre reparurent dans le Nord, et quelques années après on voit l'épée même de Pétr, le glaive *Steypir,* rapporté en Islande par un de ses soldats, servir de gage à la réconciliation de deux barons islandais, Oddr Olafsson de Sandi et Snorri Magnússon de Grunnavik[2]. Deux autres habitants de la même île, signalés à la même époque comme revenant de Jérusalem, avaient probablement fait aussi partie de l'expédition de Pétr et de Hreidarr. L'un, Bjarni Jórsalafari de Dyrafjord, figure dans les combats du comte Gissur et du parti royal contre les Sturlungues[3]; l'autre, Björn Jórsalafari, signe comme témoin un *máldagi,* contrat par lequel les habitants des cantons de Gullbringa et de Kjös reconnaissent au monastère de Videy certains *osttollr* (redevances de fromages[4]). 1213-1216.

Cinquième croisade : *Jórsalaferd hit Mikla.*

De nouveaux croisés scandinaves ne devaient point, du reste, tarder à remplacer Pétr et Hreidarr. Dès 1213 (19 avril), Innocent III ordonnait aux trois primats du Nord et aux évêques et abbés des trois royaumes, de se rendre dans un délai de deux ans à Rome pour y assister à un concile général convoqué dans le but « de faire concourir les clercs et les laïques à l'œuvre de « la délivrance des Lieux Saints[5] ». Une seconde circulaire, adressée quelques jours après aux rois du Nord, les invitait à envoyer des plénipotentiaires à ce concile[6]; enfin une troisième[7] exhortait les fidèles des trois royaumes à s'armer pour venir au secours de la Terre Sainte. Innocent faisait un tableau émouvant des infortunes des chrétiens d'Orient : « Il fallait à tout

[1] *Chron. Erici* (SS. RR. Danic., I, 165); *Reineri Annales* (SS. RR. Germ., XVI, 671); *Antiqu. Tidskrift*, 1854, p. 24, et Hercolano (*Hist. de Port.*, II, 182), qui attribue ce mariage à l'influence d'Ingeburge, reine de France, sœur de Valdemar, et à celle de Thérèse, comtesse de Flandres, tante de Bérengère. Voir aussi Usinger, *Deutsch-Dänische Geschichte*, p. 157, 224.

[2] *Sturlunga Saga*, V, 24.

[3] *Id.* VI, 36.

[4] *Diplomatarium Islandicum* ad ann. 1226.

[5] *Dipl. Suec.*, 145.

[6] *Id.* 146.

[7] *Dipl. Suec.*, 147.

1213-1216. « prix châtier l'orgueil des infidèles. D'ailleurs le terme des « six cent soixante-six ans prédits par l'Apocalypse pour la fin « du règne de la Bête[1], approchait, et une vague espérance at- « tachait à ce nombre prophétique l'extinction de l'Islamisme. » Innocent passait ensuite à l'énumération des priviléges accordés à ceux qui prendraient la croix et iraient en Terre Sainte, les étendant à quiconque, sans faire personnellement le voyage, équiperait des soldats ou ferait un don en argent égal aux dépenses nécessitées par cet équipement, et aussi à ceux qui, sans avoir fait vœu d'aller en Terre Sainte, s'y rendraient néanmoins aux frais et à la place d'autrui. Il engageait les princes et les villes maritimes à s'unir, ceux-là pour armer des troupes à frais communs, celles-ci pour équiper des vaisseaux, prenait sous le patronage de saint Pierre les biens des croisés, annulait en leur faveur les créances usuraires, défendait qu'on les jugeât hors de leurs diocèses respectifs, et enfin excommuniait quiconque aiderait par des secours matériels, soit les Infidèles eux-mêmes, soit les pirates qui pouvaient inquiéter le voyage en Terre Sainte. Le pape terminait en fixant le rendez-vous des croisés à Brindes et à Messine pour le passage du printemps de 1216, et ordonnait des prières et des processions solennelles pour le succès de l'expédition. Par une lettre datée du même jour, les primats du Nord, constitués légats du Saint Siége[2] dans leurs provinces respectives, étaient chargés de veiller à l'exécution des prescriptions pontificales et d'organiser la prédication de la croisade; puis, comme ces hauts dignitaires ecclésiastiques avaient décliné l'honneur de paraître en personne au concile, le pape leur déclarait, l'année suivante, qu'il ne recevait point leurs excuses, et les sommait de venir à Rome à l'époque indiquée. Il leur renouvelait, à cette occasion, les instructions précédentes, relatives aux prédications générales, instructions que d'ailleurs le clergé du Nord, comme on le voit d'après le texte même de la lettre, était loin d'avoir négligées[3]. Les exhortations d'Innocent III et la convocation toute spéciale du IVe concile de Latran, qui se tint l'année suivante (1215), paraissent avoir eu dans les pays

[1] *Apocalypse*, XIII, 18.
[2] *Id.* 149.
[3] *Dipl. Suec.*, n° 149.

scandinaves un effet immense. Toutes les chroniques contemporaines en font foi, et les *Annales d'Islande*[1] appellent la croisade qui se préparait dans le Nord «la croisade par excellence, «*Jórsalaferd hit Miklà*». 1213-1216

Préparatifs et mort d'Ingi II Bárdarson, roi de Norvége.

Le premier résultat de l'enthousiasme qui transporta le peuple à la suite de ces prédications fut *la croisade des enfants*, à laquelle le Danemark fournit un contingent considérable. Ce sont les *Annales albiennes*[2], rédigées dans le Nord, qui fournissent les détails les plus circonstanciés sur les aventures de ces malheureux, qui marchaient droit devant eux, croyant voir Jérusalem dans chaque ville forte dont ils approchaient, et qui disparurent d'une façon si lamentable. Mais, en dehors de cette manifestation du zèle de la foule, de sérieux préparatifs se faisaient dans le Nord. Ingi II, roi de Norvége, et le duc Skuli de Rein, son frère, avaient pris en main les affaires de la croisade, tandis que le primat de Throndhjem, Guthormr, s'occupait de la faire prêcher. Inga II, que ses biographes nous représentent comme un homme de mœurs élégantes et d'un esprit raffiné, plein de bonté et de grandeur d'âme, s'était proposé pour modèle le chevaleresque Sigurd Ier. Sa santé, affaiblie par un accident qui lui était arrivé dans son enfance, l'empêchait de songer à un aussi long voyage que celui de Palestine. Mais il avait voulu au moins ne rien négliger pour assurer le succès de l'expédition, et avait ouvert libéralement ses trésors pour aider à l'armement d'une flotte nombreuse[3]. Honorius III, qui venait de succéder à Innocent III, et qui tenait à cœur de ne céder en rien au zèle de son prédécesseur, venait (1216, 25 juillet)[4], en notifiant son avénement aux primats du Nord, de les exhorter à hâter les préparatifs qu'ils avaient commencés. Trois mois plus tard (21 novem-

[1] *Islenzk. Annálar* ad. ann. 1216.

[2] *SS. RR. Danic.*, t. I, 197-212.

[3] Vedel, citant à cette occasion (p. 134) un passage de Maimbourg qu'il n'a pas compris, parle d'une flotte qui cette année-là serait partie de Norvége pour la Terre Sainte : il ne s'agit en réalité dans Maimbourg que des préparatifs d'Ingi II et de la lettre où Honorius l'en félicite (6 mars 1217) et dont nous parlons plus loin.

[4] *Dipl. Suec.*, n° 159. *Dipl. Norvegic.*, I, n° 3.

1216. bre)[1], il leur faisait connaître les décrets du concile de Latran, et en particulier l'impôt du vingtième que l'on y avait voté pour trois ans, en faveur de la Terre Sainte, sur les revenus des bénéfices ecclésiastiques; deux autres lettres[2] venaient, l'année suivante, régler la perception et l'envoi à Rome tant de cet impôt que des sommes payées par les fidèles pour le rachat de leurs vœux de Terre Sainte, le pape ayant accordé aux primats du Nord le pouvoir d'autoriser, en certains cas, cette commutation. Le zèle du clergé scandinave reçut un nouvel élan de ces exhortations répétées d'Honorius. Le duc Skuli, frère du roi Ingi II, consentit à prendre la croix; deux princes du sang, neveux du roi Sverrir, Sigurd et Hroarr, le neveu de l'archevêque Guthormr, Erlendr Thorbergsson, et l'un des douze plus riches barons du royaume, Gautr de Mæl, imitèrent Skuli. De tous côtés, à l'appel d'Ingi II, se rassemblaient des soldats, s'armaient des vaisseaux; Honorius III, dont le zèle infatigable embrassait à la fois tous les royaumes chrétiens, et qui ne passait pas un jour sans exciter ou encourager de nouveaux armements, fut bientôt informé de l'ardeur du roi Ingi, et l'en félicita par une lettre (6 mars)[3] dans laquelle il prenait sous sa protection spéciale, pendant toute la durée de la croisade, le roi, le royaume, les croisés et leurs biens, menaçant des censures de l'Église quiconque oserait les attaquer. Mais la lettre d'Honorius ne devait plus trouver le pieux roi en vie : il venait de mourir au milieu des préparatifs auxquels il présidait, pleuré de tout le peuple «comme un second Sigurd».

Croisés du Nord commandés par Casimir de Poméranie, Sigurd Konúngsfrændi et Nikolas Græveson.

Sa mort, du reste, ne paraît pas avoir ralenti le départ des croisés; seulement, privée de son chef, l'expédition se divisa, et chacun partit à son heure sans attendre les retardataires. Le premier qui quitta la Norvége fut Sigurd Konúngsfrændi; c'était, comme le roi Ingi II, un petit-fils de Sigurd II Mund, et, de plus, il avait épousé une sœur utérine du roi Sverrir. On le voit apparaître dans les Sagas dès 1202, et, pendant les règnes d'Hákon IV et de Guthormr, c'est lui qui commande l'armée royale.

[1] *Dipl. Suec.*, 830.
[2] *Id.*, 169, 171.
[3] *Dipl. Norveg.*, I, 4.

A la mort de Guthormr, en 1204, les paysans l'avaient porté au trône en concurrence avec Ingi II; « car ils le trouvaient élo- « quent, aimable et bon justicier ; » mais Ingi ayant été préféré à cause de l'influence de sa famille paternelle, Sigurd, loin d'en concevoir du ressentiment, était devenu l'ami et le soutien du jeune roi. A la mort d'Ingi, il était gouverneur du Raumariki (Suède norvégienne), et ses exploits en avaient fait un des guerriers les plus renommés du Nord[1]. Plus rapproché de l'Allemagne que les autres Norvégiens à cause de la situation géografique du Raumariki, Sigurd partit le premier aussitôt après la mort d'Ingi (22 avril), et alla rejoindre les croisés de Danemark, de Holstein, de Mecklembourg et de Poméranie, rassemblés sous les ordres de Casimir Vartislawitch, duc de la Poméranie Antérieure, et du comte de Schwerin[2]. Parmi ces croisés se trouvaient un grand nombre de Danois du Sud; plusieurs textes contemporains et une lettre écrite en 1220 par Honorius III à l'évêque de Ribe, au sujet d'un clerc danois nommé Christjern, coupable d'avoir tué de sa main cinq Sarrasins pendant la précédente croisade, ne laissent guère de doute à cet égard[3]. On pense également qu'un prince de Danemark, un certain Nikolas Græveson, qui, avant de partir pour la Terre Sainte, vendit, vers 1215, aux moines d'Esrom, pour vingt marcs d'or, ses terres d'Huseby et de Sketheruth[4], se trouvait au nombre de ces croisés danois. Ce Nikolas, dont la généalogie est très-confuse, appartenait à la maison des comtes de Halland, branche illégitime de la famille royale de Danemark : son grand-père, Nikolas I[er], était fils de Magnús Nikolasson, roi de Gothie, dont nous avons parlé plus haut, et d'Asa, fille de l'archevêque Eskill de Lund[5]. C'est donc encore un nom à ajouter 1216.

[1] Tous les détails sur Ingi II sont empruntés à *Inga Saga Bárdarsonar* (Fornm. Sög., IX) et à l'amplification danoise de la Saga perdue d'Hákon Sverrisson, insérée par Pierre Clausson à la suite de sa traduction de Snorri (éd. de Copenh., p. 547-592).

[2] Wilken, IV, 634, Vedel, p. 135, 136.

[3] Suhm, IX, 754.

[4] *Dipl. Arn.-magnæanum*, I, p. 115, 116, 146, 162.

[5] Ce Nikolas n'est peut-être autre que Nikolas, comte de Halland, fils naturel de Valdemar II et qui aurait été surnommé *Græveson* à cause du comte, mari de sa mère. Voir Suhm, V, 304, VII, 22, IX, 243, 272, 596; Königsfeldt, *Tabeller*, p. 27.

1216-1217. à la longue liste des croisés fournis par l'antique race de Fionie. Casimir de Poméranie et Nikolas Græveson allèrent rejoindre le duc d'Autriche et le roi de Hongrie, et arrivèrent avec eux en Terre Sainte; ils prirent part à la campagne infructueuse de 1217 : là Casimir mourut subitement au moment où il allait revenir en Allemagne[1]. On ignore si les croisés du Nord qui l'accompagnaient imitèrent l'exemple d'André de Hongrie, ou s'ils suivirent le duc d'Autriche au siége de Damiette et y rejoignirent les croisés norvégiens, dont nous allons raconter les aventures. La même incertitude règne sur le sort de Sigurd Konúngsfrændi et de Nikolas Græveson; celui-ci paraît, il est vrai, avoir trouvé la mort en Terre Sainte; c'est du moins ce que font supposer les actes de confirmation de la donation citée plus haut : une partie du prix de la vente (4 marcs d'or), n'ayant point été payée par les moines au moment de l'acquisition, et n'ayant pu, suivant l'usage du temps, leur être abandonnée (ce qui arriva en effet) que dans le cas de décès à l'étranger du donataire[2]. Mais Sigurd Konúngsfrændi, que les *Annales d'Islande*[3] font également mourir en Orient, ainsi que le *Livre de Skalhólt*[4], reparaît plus tard à la cour de Hákon le Vieux[5], en sorte qu'il est difficile de rien affirmer sur son sort.

(Norvége) Expédition d'un neveu du roi Sverrir, Hroarr Konúngsfrændi, et d'Erlendr Thorbergsson.

Revenons maintenant en Norvége, où le gros des croisés était parti par mer presque aussitôt que Sigurd Konúngsfrændi par terre. Leurs chefs étaient Hroarr Konúngsfrændi et Erlendr Thorbergsson[6]. Hroarr, comme Pétr Steypir, était un des neveux færeyiens du roi Sverrir. Comme Sigurd Konúngsfrændi, il avait été, en 1204, prétendant au trône; mais, comme lui, il s'était rallié franchement à Ingi, dont il avait épousé la

[1] C'est du moins ce qu'affirment Kantzow, p. 74, Bugenhagen, p. 130, et Waltin v. Eickstetten, *Kurz. Bericht v.*, Pommern. (Mst. original du XVI[e] s.) f° 101. Cependant les éditeurs du Diplomataire poméranien, p. 294, mettent en doute ces témoignages et font mourir Casimir dans le Nord, après son retour (1220). Cf. *Baltische Studien*, I, p. 135.

[2] C'est d'ailleurs aussi en 1218 que toutes les annales du Nord placent la mort de l'autre Nikolas de Halland.

[3] *Annálar Islenzkir*, ad ann.

[4] Munch, IV, 593.

[5] *Hák. Hákon. Saga*, ch. XLIII (Fornm. Sög., t. IX, 281). Munch, IV, p. 607.

[6] *Hák. Hák. Saga*, ch. XXXVI (Fornm. Sög., IX, p. 276).

cousine, Thorbjörg, petite-fille de Guthormr de Rein. C'était un 1217.
des premiers dans les conseils du roi Inga, et à la mort de celui-ci, renonçant pour soi-même à toute chance d'élection, il n'avait point voulu partir pour la Palestine avant d'assurer l'élévation au trône du jeune prince qui allait être Hákon le Grand. Quant à Erlendr, c'était à la fois un descendant des Arnunges et des jarls de Möri. Il ne mentait point au sang de Rollon de Normandie, du væring Ulf Uspaksson et des croisés de la maison de Gizki, qui coulait dans ses veines. Neveu, en outre, de l'archevêque Eysteinn, il tenait à toute l'aristocratie de la Norvége septentrionale. Sous ses ordres s'étaient rassemblés une sorte de croisés que nous n'avons pas encore vus dans le Nord, les bourgeois, *Bæjarmenn,* de Throndhjem et de Bergen; c'est la première fois que les paisibles commerçants des villes, un peu méprisés d'ordinaire par les Sagas, sont cités par elles comme s'étant unis pour le lointain voyage des Lieux Saints; leurs navires avaient été équipés à leurs frais : Hroarr, au contraire, commandait les vaisseaux armés par le feu roi et montés par des chevaliers et des hommes de guerre. Les sources norraines ne nous ont d'ailleurs conservé les noms d'aucun de ceux-ci, à moins qu'on ne veuille ranger parmi eux un certain Skarth Vinilsson « parti pour l'Orient avec Hróarr (?) et mort au pays des « Sarrasins », personnage suédois en l'honneur de qui est gravée l'inscription récemment découverte de Lilla Lundby[1]. Les Sagas ne sont pas non plus très-explicites sur les aventures de Hroarr et d'Erlendr; on ne possède même pas le texte original de la Grande Saga d'Hákon Sverrisson, dans laquelle se trouve le récit de leur voyage en Terre Sainte. On n'a que la version danoise, probablement mutilée, qui en a été faite au xviie siècle par Peter Clausson, le traducteur de Snorri. Il est certain pourtant qu'il y a eu un récit détaillé du voyage des croisés de 1217 comme de celui des croisés de 1210; peut-être même a-t-il existé jusqu'au siècle dernier, mais il est perdu aujourd'hui. Nous avons heureusement deux relations distinctes du voyage de nombreux croisés rhénans et frisons partis à la même époque des côtes de

[1] Dybeck, *Runurkunder*, n° 46, 1, p. 48.

1217. la mer du Nord et auxquels on sait que se joignirent les Norvégiens. L'une est insérée dans la *Chronique* de l'abbé de Verum, Émon[1]; l'autre, mais seulement par extraits, dans les *Grandes Annales de Cologne*[2]; l'original de cette dernière se trouve dans la bibliothèque de Leyde[3] : toutes deux sont dues à des témoins oculaires. On peut donc facilement, en comparant ces deux récits, suivre l'itinéraire des navires qui partirent à cette époque de tous les rivages de la mer du Nord, et qui se rassemblèrent dans la rade de Darthmouth le 4 juin 1217.

Départ des croisés rhénans et frisons auxquels se joignent les Norvégiens.

L'armement de cette flotte puissante était le résultat des prédications de l'écolâtre de Cologne, Olivier, qui avait parcouru pendant deux ans tous les pays arrosés par le Rhin, la Moselle, l'Escaut et l'Ems, et y avait provoqué un enthousiasme jusque-là sans exemple. Dès le mois de mars, de tous les bords des fleuves allemands étaient descendus des navires partis, les uns de Worms[4], les autres de Liége[5] ou de Mannheim. Le 28 mai, environ deux cents vaisseaux bien pourvus d'hommes et de vivres quittaient Vlaardingen (sur la bouche septentrionale du Rhin) et gagnaient Darthmouth. Ils y étaient rejoints le lendemain par douze vaisseaux commandés par les comtes de Hollande et de Wied[6], et deux jours après par une flotte de cent voiles partie de l'embouchure méridionale du Rhin, et uniquement montée par des Hollandais et des Frisons. C'est là aussi vraisemblablement que Hroarr et Erlendr, qui avaient quitté la Norvége au commencement du printemps, s'unirent aux autres croisés. Le contingent scandinave et quelques vaisseaux anglais vinrent porter ainsi à trois cent cinquante navires l'effectif de la flotte. Elle mit à la voile le 4 juin, divisée en deux corps, l'avant-garde commandée par le comte de Wied et l'arrière-garde par le comte de Hollande. Deux jours après, les croisés relâchaient dans la rade de Saint-Matthieu après avoir manqué,

[1] Matthæus, *Veteris Ævi analecta*, t. II, p. 1 et suiv.; Hugo, *Sacræ Antiquitatis monumenta*, t. I, p. 409-504.
[2] *SS. RR. Germ.*, t. XVII, p. 829-832.
[3] *Fonds de Vossius*, n° 95, fol.
[4] *Ann. Wormatienses* (SS. RR. Germ., XVII. 38).
[5] *Reineri Annales* (SS. RR. Germ., XVI, p. 676).
[6] Anonymus Rhenanus (Mst. de Voss, f° 1, r°, col. 2).

par l'inexpérience du comte de Wied, de périr sur les roches de la côte de Bretagne. Aussi le commandement en chef lui fut-il retiré, et la flotte, diminuée d'un navire mannheimois qui s'était perdu sur les récifs, cingla droit vers l'Espagne et aborda le 17 juin au Ferrol. 1217.

Arrivée des croisés en Gallice.

Là les croisés mirent pied à terre, allèrent faire leurs dévotions à Saint-Jacques de Compostelle, et revinrent au Ferrol, où la tempête les retint neuf jours. Ayant voulu partir avant qu'elle fût apaisée, ils eurent à essuyer des coups de vent terribles; un grand nombre de navires furent brisés; le comte de Hollande dut relâcher d'abord dans la baie de Coba, puis à Porto, puis enfin dans la baie de Silleiro, près de laquelle les croisés allèrent visiter le monastère d'Alcubar. Le comte de Wied fut aussi forcé de se réfugier dans un port dont on ne dit point le nom. Enfin ce ne fut que le 15 juillet que la flotte, diminuée de plus du tiers [1], put entrer à Lisbonne, dont l'anonyme frison nous fait une curieuse description. Les croisés durent s'arrêter là pour se ravitailler et radouber leurs navires. Ils furent reçus avec joie par les habitants, qui songèrent bientôt à mettre à profit, comme ils l'avaient fait tant de fois, l'arrivée de ces renforts inattendus. L'évêque de Lisbonne, Don Suerio, l'évêque d'Évora, le commandeur de la milice de Saint-Jacques, D. Martin de Palmella, et les prieurs de l'Hôpital et du Temple, cherchèrent à persuader aux gens du Nord de rester pendant la fin de la saison; « ils leur firent une peinture lamentable des maux causés par la garnison musulmane « d'Alcacer do Sal, repaire de pirates et forteresse redoutable « élevée par les Maures sur les rives du Sado. L'hiver appro« chait; le passage général des croisés italiens et français ve« nait d'être retardé d'un an. En hivernant en Portugal, les gens « du Nord trouveraient un champ ouvert à leur bravoure, glo« rifieraient le nom du Christ, et éviteraient en même temps

[1] Pour la chronologie de l'itinéraire de Darthmouth à Lisbonne, nous avons cherché à concilier les récits des deux Anonymes; le nombre des vaisseaux se déduit tant de ces deux témoignages que de la lettre du comte de Hollande à Honorius III; voir plus loin.

1217. « les dangers d'une navigation trop tardive. » Le comte de Hollande, qui était l'ami et avait combattu à Bouvines à côté de D. Fernand de Portugal, le mari de Jeanne de Flandres, ne demanda pas mieux que d'écouter les instances des évêques portugais; mais une grande partie des croisés et en particulier les Frisons y résistèrent[1]; l'abbé de Werden fut chargé d'exposer leur opinion[2]. Ils s'en tenaient strictement aux ordres formels du Souverain Pontife, qui, en vue de la nouvelle croisade, avait suspendu les indulgences accordées en faveur de l'extermination des Maures d'Espagne, et interdit en particulier aux gens du Nord tout arrêt pendant le cours de leur voyage.

Itinéraire des croisés frisons et de Hroarr Konûngsfrændi. Prise de Hairun, de Rodète et de Cadix.

Comme le comte de Hollande et le comte de Wied insistaient pour rester, l'abbé de Werden déclara que les Frisons se sépareraient des autres croisés et feraient route directement vers la Terre Sainte. Près de cent navires quittèrent ainsi Lisbonne le 25 et le 27 juillet, et firent voile vers le sud; on pense que c'est parmi eux que se trouvaient les vaisseaux du roi Ingi et Hroarr, probablement entraîné par les chevaliers qu'il commandait, tandis qu'Erlendr Thorbergsson, ayant trouvé dans les bourgeois throndiotes des soldats plus obéissants, était resté avec les deux comtes. L'Anonyme frison entre dans de très-grands détails sur l'itinéraire que suivit la flotte commandée par l'abbé de Verden et Hroarr. Il nomme tous les caps et les villes devant lesquels passent les croisés : le cap Saint-Vincent, le cap de Sagres, Alvor et Silves, Almadra et Albuféra, enfin Sainte-Marie de Hairun, ville forte, ceinte de murailles si larges que 2 cavaliers y pouvaient chevaucher de front; là le calme force les croisés à faire halte. Ils en profitent pour attaquer la ville par surprise; un Sarrasin descendait des murs par une corde; un Frison le voit, le tue et monte, à l'aide de la corde, jusqu'aux créneaux où il arbore l'étendard de la Croix; il va ensuite ouvrir une des portes; ses compagnons s'y précipitent, massacrent les habitants, pillent la ville, et, le lendemain, après y avoir mis

[1] « Hec ad verba phares in classe fit, improbat una
« Pars hec dicta, probat altera : cisma manet,
« Classis dividitur in partes : Marsiliam pars
« Hec properat, pars hec Alcazer ire parat. »

Gosvini *Carmen de expugnatione Salaciæ* (Mon. Port. Hist., I, 101-107).

[2] Anon. Rhen. (Mst. de Voss, fol. 2, v°, col. 2).

le feu, retournent à leurs navires. De là ils passent devant Odiama, Ayamunte (*Harmund*), Kézala, Sainte-Eulalie, et arrivent, le 1er août, devant le château de Rodète, qui subit le même sort que Hairun; une armée maure, qui était arrivée trop tard pour secourir Rodète, est battue et taillée en pièces après un combat qui dure tout un jour. De Rodète les croisés se dirigent sur Cadix, prennent la ville d'assaut, et ne la quittent qu'après l'avoir saccagée; ils rasent de fond en comble une mosquée ornée des matières les plus précieuses et de bois peints et sculptés qu'ils emportent pour en décorer leurs navires; l'Anonyme frison ne tarit point sur les magnificences de la ville et sur la richesse des vergers et des vignes qui l'entouraient. En quittant Cadix, la flotte passe par le détroit de Gibraltar, que l'Anonyme appelle *Ostrica*, et où elle essuie une effroyable tempête. Ce n'est que le cinquième jour, 19 août, qu'elle parvient à entrer dans la Méditerranée, et arrive en vue d'Iviça, pour aborder enfin, le huitième jour, à Tortose; là les croisés, qui avaient enduré pendant tout ce temps la faim et la soif, s'arrêtent pour se reposer de leurs fatigues. Ils quittent Tortose le 22 août, passent devant Barcelone et abordent à Saint-Félicien (San Felice de Guihol), où ils retrouvent un certain nombre des leurs qui, pendant la tempête, avaient pris de l'avance. De là ils côtoient la France et l'Italie, dont l'Anonyme nomme et décrit avec soin tous les ports, et continuent leur route vers Messine; mais le temps, qui devenait de plus en plus contraire, les force à renoncer pour cette année à arriver en Terre Sainte. Ils se séparent en plusieurs escadres et vont hiverner, les uns à Gaëte, les autres à Civita-Vecchia, et enfin, le reste, avec dix-huit navires, sur l'un desquels se trouvait l'Anonyme, à Corneto, où ils abordent quelques jours après la saint Denis (9 octobre). Ils se trouvaient là dans les États mêmes d'Honorius III; plusieurs allèrent à Rome vénérer le seuil des apôtres; le pape les reçut avec bonté, se réjouit du récit qu'ils lui firent de la destruction des trois villes sarrasines, et prit immédiatement des mesures pour que les croisés fussent pourvus de tout et pussent librement commercer avec les cités voisines. L'année suivante, au commencement du printemps, les croisés se disposèrent à mettre à la voile; un grand nombre

1217-1218.

21.

1217-1218. de gens des villes où ils avaient séjourné leur avaient demandé passage sur leurs navires pour aller en Terre Sainte, et une population immense voulut les accompagner processionnellement jusqu'à la mer; 158 bannières les précédaient; arrivés sur le rivage, le podestat de Corneto les fit ranger en cercle et leur adressa un discours éloquent, auquel l'Anonyme[1] répondit de son mieux. Enfin, Frisons et Italiens s'embarquèrent et vinrent à Civita-Vecchia rejoindre le gros de la flotte. Le 25 mars tous les croisés réunis quittèrent cette dernière ville et arrivèrent le 3 avril à Syracuse, après avoir essuyé de nouvelles tempêtes et rencontré à Lampedouse une flotte génoise qui revenait de piller les côtes de Barbarie. A partir de Syracuse (8 avril), les croisés paraissent avoir navigué assez rapidement; ils étaient, le jour de Pâques, 15 avril, en Crète, et arrivaient le 25 à Acre[2].

Flotte des comtes de Hollande et de Wied. Siége d'Alcacer.

Revenons maintenant aux comtes de Hollande et de Wied que nous avons laissés à Lisbonne avec les Throndiotes et Erlendr Thorbergsson. L'Anonyme rhénan, dont se sont servis les compilateurs des *Grandes Annales de Cologne*, deux lettres adressées à Honorius III, la première par les comtes, la deuxième par les évêques portugais; enfin, un poëme latin, composé par un témoin oculaire, Suerius Gosvinus[3] (Gosvin Sverrisson?), nous permettront de suivre avec exactitude les événements qui se passèrent en Portugal après la séparation des croisés. La flotte du Nord se trouvait réduite à 120 navires[4]; elle mit à la voile le 29 juillet, se dirigea au sud, entra le même jour dans l'estuaire du Sado, et commença immédiatement le siége d'Alcacer do Sal. Cette ville était située dans un pays fertile et bien cultivé; le gibier et le poisson se trouvaient en abondance aux environs[5]. Lorsque l'empereur Yacoub avait reconquis les Algarves, en

[1] Ce qui pourrait faire croire que l'Anonyme n'était autre que l'abbé de Verden lui-même.

[2] Anon. Fris. (*Emonis Chron.*, l. c.).

[3] Suer. Gosvinus *de Expugnatione Salaciæ* (Mon. Part. Hist., I, p. 101-107).

[4] « 180 vaisseaux » (*Ann. Col.*, cod. Vatic.). Mais Olivier l'Écolatre, *Hist. Dam.*, ch. V, dit : « ccc naves præpa« ravit quarum quædam remanserunt, « multæ in tempestate perierunt, major « pars pervenit Ulixibonam ; » et Guillaume de Hollande, *Ep. ad Hon. III* (Raynaldi *Annales*, ad ann.) : « Moram « cum *centum* navibus fecimus. »

[5] Anon. Rhen. (Mst. de Voss, fol. 3. v°, col. 1).

1191, il avait dévasté toute la contrée au nord du Sado, et s'était contenté d'établir sa frontière à Alcacer même, dont il avait fait une forteresse redoutable, flanquée de 25 tours, et défendue par une double ceinture de murailles de 18 pieds de large; les Maures l'avaient surnommée la clef des Algarves, *Kasr al Fetah*, et les chrétiens la prison par excellence, *omnium carcer*[1]. L'émir Abu Abdallah, fils du wasir Ach Chelbi, qui avait soutenu contre les croisés allemands le mémorable siége de Silves, en 1187, y commandait une garnison nombreuse[2]. C'était lui qui, par de continuelles incursions, ruinait les provinces portugaises voisines; il s'était engagé à envoyer annuellement à l'empereur du Maroc, son maître, un tribut de cent têtes de chrétiens[3]. C'est de cette place presque imprenable, que les croisés, le jour même de leur arrivée, commencent l'attaque; après avoir dévasté les vignes et les vergers d'alentour, ils remplissent les fossés du bois des oliviers et des orangers qu'ils ont coupés; mais la nuit même l'émir y fait mettre le feu et rend cette première tentative inutile. Heureusement arrivaient, deux jours après, par terre, les forces du roi de Portugal, sous les ordres des évêques de Lisbonne et d'Evora, du commandeur de Palmella et de l'abbé de Alcobaça; outre les chevaliers de Saint-Jacques, cette armée comptait dans ses rangs presque toute la noblesse portugaise et une très-grande quantité de gens venus des royaumes de Léon et de Castille. Ces renforts, qui s'établirent au nord de la ville, permirent d'en compléter le blocus; avec les mâts et les bancs des navires on construisit des machines de guerre; des béliers furent établis devant chaque porte, et l'on commença en même temps à miner la première enceinte; le 24 août tombait une des tours extérieures de la ville. Cependant l'Émir se défendait bravement; la plupart des machines avaient été incendiées, et des messagers, envoyés par lui aux princes sarrasins d'Andalousie, annonçaient l'arrivée prochaine de renforts considérables. Le 9 septembre, le gouverneur de Badajoz, avec l'armée des Algarves, l'émir de Séville, Cid Abu Ali, les walis de Jaën et de

1217.

[1] Anon. Rhen. (Mst. de Voss), fol. 2, v°, col. 1.
[2] Hercolano, *Hist. de Portugal*, II, p. 190.
[3] Gosvini *Carmen. l. c.*, Anon. Rhenanus, fol. 2, v°, col. 1.

1217. Xerez, avec la cavalerie du royaume de Cordoue, et les cheiks de Sidonia, d'Ecija et de Carmona[1], formant par leur réunion un effectif de 14,000 cavaliers et de 40,000 fantassins[2], apparurent à une lieue de la ville et prirent position sur les derrières de l'armée assiégeante. Mais le lendemain même de l'arrivée des troupes andalouses apparaissaient trente-deux vaisseaux chrétiens, les uns venant de Lisbonne, les autres que la tempête avait séparés du gros de la flotte frisonne[3] : en même temps Pedro de Avitiz, grand-maître du Temple, avec ses chevaliers et ceux de l'Hôpital, apportait aux croisés, qui manquaient de cavalerie, un renfort inespéré. Des prodiges arrivés le même jour, l'apparition en l'air d'une croix miraculeuse[4], de chevaliers célestes vêtus de blanc et ornés de croix vermeilles[5], achevèrent de relever le courage des chrétiens. Ils passèrent la nuit à entourer leur camp d'un profond retranchement, et le lendemain, jour de la fête de saint Prothe et de saint Hyacinthe (11 septembre), offrirent la bataille aux Infidèles. Le combat fut acharné; Don Martin de Palmella s'y comporta comme un lion; l'Anonyme rhénan et Suerius Gosvinus ne trouvent point de mots dignes de célébrer sa bravoure. D. Pedro de Alvitiz et les Templiers se distinguèrent aussi par leur témérité; le soir, l'armée infidèle, vaincue, se débandait; les croisés, s'étant mis à sa poursuite, tuèrent ou firent prisonniers plus de 40,000 Sarrasins. Le carnage dura trois jours, les walis de Cordoue et de Jaen furent reconnus parmi les morts; le camp ennemi fut mis au pillage; on y trouva un nombre prodigieux de chameaux, de chevaux, et une quantité d'objets précieux. Les captifs prétendirent que, pendant le combat, ils avaient vu un bataillon miraculeux, dont leurs yeux ne pouvaient supporter l'éclat, et qui avait déterminé leur fuite; les chrétiens n'avaient perdu que 200 hommes[6]. A la nouvelle de la défaite des émirs, une flotte de 30 galères qui était venue les appuyer par mer[7], imita leur exemple, se retira en désordre et fut

[1] Hercolano, l. c.

[2] « Ad 100,000 taxata. » Anon. Rhen. (Mst. de Voss, fol. 3, v° col. 1).

[3] Anon. Rhenan. (Mst. de Voss, fol. 2, v°, col. 2).

[4] Cæs. d'Heisterbach, VIII, 66.

[5] Anon. Rhen. (Mst. de Voss, fol. 3. v°, col. 1).

[6] Reineri *Annales*, l. c.

[7] Sverius Gosuinus, l. c.

dispersée par la tempête. Le siége n'en continua que plus activement, poussé par le comte de Wied, qui en avait pris la direction; des combats meurtriers s'engageaient tous les jours entre la garnison et les assiégeants. Une noble émulation régnait entre les croisés allemands; Westphaliens, Saxons et Rhénans rivalisaient d'intrépidité [1]. Le contingent norvégien, qui se distinguait par des croix rouges [2], peintes sur des écus blancs, employait, pour faire tomber les murs, le procédé des croisés de 1153; ils allumaient des bûchers qui faisaient éclater les pierres et consumaient le mortier. Enfin, des machines, nommées *béliers de Hevehe,* et construites par les Rhénans, firent tomber, le 24 octobre, une deuxième tour qu'avaient minée les ouvriers allemands. Le vaillant Abu Abdallah ne pouvait plus tenir dans Alcacer; effrayé de deux énormes tours de bois et de deux machines à lancer des pierres que les croisés venaient d'approcher des murailles, il demanda à capituler et finit par se rendre à discrétion aux croisés du Nord qui envahirent la ville, dont ils se partagèrent les dépouilles et les habitants. Trois mille personnes furent vendues comme esclaves; on ne laissa la liberté qu'à un nombre de Sarrasins égal à celui des prisonniers chrétiens qui se trouvaient dans la ville. Abu Abdallah et ses familiers achetèrent la leur en se laissant baptiser; mais ils prirent bientôt la fuite et « retournèrent à leurs anciennes erreurs [3]. » 1217.

Itinéraire d'Erlendr Thorbergsson et des deux comtes.

Aussitôt après la prise de la ville, le comte de Hollande d'un côté, les évêques portugais, les maîtres de l'Hôpital et du Temple et D. Martin de Palmella, de l'autre, écrivirent à Honorius III [4] pour lui faire part du brillant succès de l'expédition et s'excuser d'avoir enfreint ses ordres. Ils lui annonçaient que les rois de

[1] Anon. Rhen. (mst. de Voss, l. c.).

[2] Le mst. porte « *Nussenses* » qu'il faudrait traduire par « *gens de Nuys* » (Neuss, Prusse Rhénane). Mais ce mot « *Nussenses* » est presque illisible et ceux qui le suivent immédiatement « quibus clipei sub alba cruce rosei » nous ont semblé pouvoir autoriser une lecture, et, par suite, une interprétation différentes, quoique peut-être hasardées.

[3] Sverius Gosuinus, *l. c.* Anon. Rhen. (Mst. de Voss, fol. 3, v°, col. 2.)

[4] *Epist. Comitum* et *Episcop.* ad *Hon. III* (Raynald., *Ann. Eccl.* ad ann. 1217, t. I, p. 265 et suiv.).

1217-1218. Léon et de Navarre avaient engagé les hostilités avec les Sarrasins et lui demandaient la permission pour les croisés de rester encore un an dans la péninsule, afin d'y guerroyer contre ces derniers. Les comtes sollicitaient aussi pour leurs soldats les mêmes indulgences qu'ils eussent gagnées en Terre Sainte, et l'attribution du vingtième ecclésiastique levé dans les royaumes chrétiens d'Espagne, en vue de la croisade générale. En attendant la réponse du pape, les croisés, après être restés à Alcacer jusqu'à la Toussaint, remirent la ville aux chevaliers de Saint-Jacques, et retournèrent à Lisbonne où ils passèrent l'hiver dans l'abondance, et « où les clercs qui faisaient partie de l'expédi« tion prirent un plaisir infini à écouter les prédications d'un « théologien très-recherché[1]. » Ce fut vers la fin de janvier qu'arriva la réponse d'Honorius III[2]; il refusait formellement l'autorisation demandée, et pressait les croisés de partir pour la Terre Sainte. Les comtes de Hollande et de Wied renoncèrent donc à leur projet de séjour en Espagne, et dès les premiers jours du printemps mirent à la voile. Il est probable qu'un grand nombre des vaisseaux qui avaient pris part au siége d'Alcacer avaient été dépecés pour construire les machines de guerre, ou étaient retournés dans le Nord, car l'Anonyme rhénan ne porte qu'à trente-six le nombre des navires qui quittèrent le port de Lisbonne, le 31 mars 1218. Un conseil de guerre avait été tenu avant le départ, et il avait été décidé que l'avant-garde, formée de douze navires, serait commandée par le comte de Wied; le comte de Hollande devait suivre avec le reste de la flotte, le vaisseau de celui-ci ne portant qu'un feu, celui de l'autre, deux, en signe de commandement. Les commencements du voyage ne furent pas heureux; avant d'arriver dans la Méditerranée, le comte de Hollande avait déjà perdu six vaisseaux; on n'avait pu sauver les équipages que de deux d'entre eux, et le comte n'atteignait l'île de *Biporonte* (Columbretes?), près de Minorque, que le 15 avril. De là, ayant emprunté des pilotes à des vaisseaux marchands qu'il y avait rencontrés, il cingla droit vers la Sicile, où il arrivait le 22 avril.

[1] « Limatissimi theologi, » Anon. Rhen. (Mst. de Voss, fol. 4, r°, col. 1).

[2] Rome, 13 janv. (Rayn. *Ann. Eccl.*, *l. c.*).

Là s'arrête dans l'Anonyme le récit de l'itinéraire des croisés. Il est probable pourtant que ce sont eux dont il place ensuite l'arrivée à Acre au 23 mai, et dont parle aussi Olivier l'Écolâtre. Ce qu'il y a de certain, c'est que le comte de Wied était resté en arrière, et que le jour de Pâques, ses vaisseaux, ayant essuyé une tempête effroyable, furent complétement dispersés. Les uns allèrent se réfugier à Barcelone, les autres à Marseille, à Gênes, à Pise, à Messine[1], et n'arrivèrent à Acre que successivement; la plupart même ne purent rejoindre les croisés qu'en Égypte, à Damiette, devant laquelle, dès les premiers jours de juin[2], sous le commandement du roi de Jérusalem, les croisés rassemblés en Palestine, au château des Pèlerins, étaient venus mettre le siége : du nombre des retardataires était le vaisseau monté par Erlendr Thorbergsson.

1218.

Les Scandinaves au siége de Damiette.

Les croisés du Nord prirent-ils une part active à la campagne de 1218, comme un texte de la chronique de saint Pierre d'Erfurth tendrait à le faire supposer[3]; restèrent-ils devant Damiette jusqu'à la fin du siége, ou plutôt, après avoir contribué à l'édification de la fameuse tour flottante d'Olivier l'Écolâtre, dont l'auteur islandais du *Miroir royal* paraît avoir eu connaissance[4], et à la destruction (24 août) de la forteresse musulmane bâtie au milieu du Nil, regagnèrent-ils leurs foyers avec les Frisons et les Hollandais, malgré l'excommunication formelle du légat Pélage? On ne peut le préciser; la Saga dit seulement « qu'ils « revinrent après avoir mené à bonne fin leur entreprise, » et que « leur retour fut heureux[5]. » S'ils suivirent les Frisons, ils devaient être revenus en Norvége à la fin de l'automne de 1218. Ce qu'on peut affirmer, c'est que, si leur retour fut prématuré, il n'amena pas en Norvége les terribles fléaux dont la colère divine punit, l'année même, suivant Albéric de Neufmoustier[6], l'in-

[1] *Annales Col. Max.* (SS. RR. Germ., XVII. p. 832).

[2] « 3ª feria ante Pentecostem (29 mai) « primi... applicuerunt Damiatæ. » *Lettre des princes à Honorius III*, dans Raynaldi, *l. c.*

[3] *Chron. Sampetr. Erphord.* (Mencken, SS. RR. Germ., III, 201).

[4] « Ok sysludu hvárirtveggiu vel « theirri ferd. » *H. H. Saga*, ch. DXXX (Fornm. Sög., IX, p. 270).

[5] *Konúngs Skuggsjá*, ch. 37 (ed. de Christ. p. 86). Cf. Munch, IV, 411, 595, III, 894.

[6] Alberici *Chronicon* (éd. Leibnitz, p. 496).

1217-1218. soumission des Frisons aux ordres du Légat. Erlendr disparaît de l'histoire de Norvége après la croisade; aussi suppose-t-on qu'il mourut en Orient. Quant à Hroarr, il resta à la cour d'Hákon le Vieux, qui, en 1235, l'envoya comme ambassadeur auprès de l'empereur Frédéric II.

Gautr de Mæl.

Sigurd, Hroarr et Erlendr ne sont pas les seuls chefs que l'histoire de Norvége donne aux croisés de 1217; elle ajoute deux noms de barons norvégiens qui partirent aussi à cette époque pour la Terre Sainte : Gautr Jónsson de Mæl et Ögmundr de Spánheimr. Gautr Jónsson était l'un des douze premiers barons du royaume; il possédait une partie des seigneuries du Hardanger, Mæl, Qvindherred et Ænes; son grand-père, Gautr d'Ænes, avait été l'un des derniers soutiens de Magnús VI, et son frère Arnbjörn, l'un des chefs des Baglar. Il partit par mer à la même époque que Hroarr : « mais, dit la Saga [1], revint sans avoir rien « fait ». Il est probable qu'il fut victime de quelque tempête sur les côtes d'Espagne; toujours est-il que sa renommée militaire ne souffrit point de cet échec et qu'il fut depuis en grande faveur auprès d'Hákon le Vieux. On le voit figurer aux états de 1232 comme l'un des douze pairs de Norévge.

Ögmundr de Spánheimr.

Quant à Ögmundr, seigneur de Spánheimr, dans le Hardanger [2], ayant armé et rempli de soldats un vaisseau de grande taille, il se joint, en 1217, à une expédition formée dans le but de tirer vengeance des trahisons des Samoyèdes ou Bjarmiens, avec qui les Norvégiens faisaient un commerce actif de fourrures. Cette expédition avait pour chefs, outre Ögmundr, trois autres seigneurs nommés Svein Sigurdsson, Andrès de Sjámelingr et Helgi Bogransson. Partis au milieu de l'été, ils arrivent bientôt en Bjarmie, au fond de la mer Blanche, où, ayant arrangé à l'amiable leurs querelles avec les indigènes, ils restent à commercer paisiblement. En automne, Andrès de Sjámœlingr et Svein Sigurdsson retournent en Norvége. Helgi établit sur la Düna un campement d'hivernage, et Ögmundr, qui trouvait le climat trop rude.

[1] *H. H. Saga*, ch. LIII (Fornm. Sög., IX, p. 270).

[2] *Spánheimr*, paroisse d'Utvik (Hardanger).

se rend avec les siens à la cour du prince de Sudurdalr (Souzdal), 1218-1223.
Georges Vsevolodovitch, cousin de Magnús VI de Norvége. Or, au printemps, le roi des Bjarmiens, profitant de l'isolement d'Helgi, le massacre lui et les siens, ce qu'apprenant Ögmundr, il quitte Souzdal et au lieu de revenir en Norvége par la mer Blanche, se dirige vers Holmgardr où régnait un autre parent du roi Magnús, Mstislav II Mstislavitch, surnommé le Brave, et de là, par le chemin des værings, à Constantinople et en Terre Sainte, « où il se distingue par de nombreux exploits[1] », probablement au siége de Damiette où il dut retrouver ses compatriotes. La Saga ajoute qu'il revint par le *Rómavegr,* sans doute en même temps que les croisés danois et frisons qui abandonnèrent le siége à l'automne de 1218.

Croisade dano-frisonne (1222-1229). Prédications dans les trois royaumes.

La prise de Damiette, sitôt retombée aux mains des Infidèles, avait été loin d'améliorer le sort déjà si précaire des Latins de Palestine, et la voix d'Honorius III retentit bientôt jusque dans les royaumes du Nord qu'elle appelait de nouveau à la défense des Lieux Saints, supprimant, pour les reporter sur la croisade en Syrie, les indulgences accordées auparavant pour la guerre contre les Slaves. Des trois lettres pontificales[2] adressées le 11 avril 1223 aux souverains du Nord, la seule qui nous soit parvenue *in extenso* est celle que reçut Érik Läspe, roi de Suède. Dans ce document auquel nous avons plus haut emprunté un texte fort court[3], le pape, après avoir raconté la triste fin de la croisade de 1217, annonçait au roi que, de concert avec l'empereur Frédéric II, le patriarche de Jérusalem et les trois Grands Maîtres des Ordres militaires, il avait résolu de prêcher de nouveau la guerre sainte et avait fixé le rendez-vous des croisés en Pouille pour la fin de juin 1225. Il terminait en suppliant le roi Érik de contribuer de tout le pouvoir dont il disposait au succès de l'entreprise. « Que la Suède, disait-il, ne se laisse point « devancer aujourd'hui, elle qui a toujours marché au premier

[1] *Hák. Hák. Saga*, ch. LXXXI (Fornm. Sög., IX, p. 319).

[2] L'existence de ces trois lettres n'est affirmée que par Bzovius (*Annales*, a. d. 1223), qui en donne la substance ; elles manquent dans Raynaldi.

[3] Voir plus haut, p. 273.

1223-1225. « rang! Qu'une nation aussi fidèle au Christ ne cherche point à « se soustraire au service du Christ! Qu'un peuple qui a déjà tant « fait pour le Seigneur ne vienne pas maintenant dénouer le « baudrier, abandonner le glaive à la rouille, et tourner le dos à « la victoire[1]. » Il faut avouer que, quelque pressantes que fussent ces sollicitations, les Suédois, qui venaient de prendre part, en 1219, à la guerre sainte contre les païens d'Esthonie, y restèrent sourds, et que seuls les Danois paraissent y avoir répondu. Ceux-ci d'ailleurs venaient de trouver dans Honorius III un défenseur infatigable de leur roi; il n'est donc pas étonnant que le Saint-Siége, en retour des services qu'il leur rendait, les trouvât plus disposés que les autres peuples du Nord à écouter sa voix.

Captivité et rançon de Valdemar II, roi de Danemark, et de son fils.

Valdemar II, qui venait de prendre la croix, qui s'était engagé formellement à équiper au moins cent chevaliers pour la défense des Lieux Saints[2], et qui avait envoyé à Jean de Brienne, roi de Jérusalem, alors en passage à Cologne, des secours pécuniaires importants[3], venait de tomber par surprise (7 mai 1223) entre les mains du comte Henri de Schwerin, son vassal félon[4]. Le pape avait pris aussitôt Valdemar, en tant que croisé, et « partant « son homme lige, » sous la protection spéciale de saint Pierre; les archevêques de Cologne et de Brême, les évêques de Lübeck et de Verden et l'empereur lui-même avaient reçu coup sur coup des lettres apostoliques qui leur enjoignaient d'aider de tout leur pouvoir à la délivrance du roi croisé; le pape adjurait en outre les sujets de Valdemar de lui rester fidèles pendant tout le temps qu'il demeurerait dans les fers : enfin, Henri de Schwerin lui-même était sommé, sous les peines les plus graves, de relâcher son suzerain[5]. Aussi l'année suivante, grâce aux efforts

[1] *Dipl. Suec.*, I, 219. *Vitis Aquilonia*, éd. de Cologne, p. 173.

[2] Suhm. IX, p. 465; Gebhardi, *Hist. af Danemark*, II, p. 267.

[3] Cæsarius d'Heisterbach. *Vita S. Engelberti*, ch. VI (Böhmer, *Fontes RR. Germ.*, t. II, p. 401).

[4] Sur l'enlèvement de Valdemar, voir le *Planctus de rege Valdemaro*, dans Hvitfeldt, I, p. 188; cf. Edélestand du Méril, *Poésies populaires latines du Moy. Age*, p. 276.

[5] Voir pour toutes ces lettres Suhm, IX, 738-760. Cf. *Antiquitates Goslarienses* l. II et III (Heineccius, SS. RR. Germ., p. 232, 236).

du cardinal Conrad, évêque de Porta, légat d'Honorius en Allemagne et du Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, le comte consentait à mettre en liberté Valdemar II et son fils, et, de leur côté, ceux-ci s'engageaient, entre autres conditions, « à partir « dans le délai de deux ans pour la Terre Sainte avec une flotte « d'au moins cent gros vaisseaux, à ne s'arrêter en Espagne que « le temps de l'hivernage, et, une fois arrivés en Palestine, à y « combattre les Sarrasins pendant une année entière, sinon à « payer aux représentants du roi de Jérusalem, en la ville de « Lübeck, vingt-cinq mille marcs d'argent pour le secours des « Lieux Saints »[1]. En réalité ce ne fut que l'année suivante que Valdemar recouvra la liberté. L'empereur Frédéric II, qui avait gardé la haute main dans cette affaire et qui se réservait déjà, comme gendre du roi de Jérusalem, les dépenses comme l'honneur d'une nouvelle croisade, avait refusé de ratifier la convention conclue entre le comte Henri et Valdemar II. On en rédigea une autre (17 novembre 1225)[2] où les conditions relatives à la Terre Sainte furent supprimées, en sorte que la croisade dont Valdemar devait être le chef, le roi devenu libre (1226), demeura par le fait à l'état de projet. 1225.

Préparatifs en Danemark.

Mais la captivité de Valdemar n'avait pas empêché ses sujets de s'armer isolément pour la guerre sainte. En 1224 (28 févr.)[3] Honorius avait encouragé leur zèle en enjoignant à Peter III Jakobsson, évêque de Roeskild, un des hommes les plus influents du royaume, de faire prêcher la guerre sainte dans toute la province de Lund. Le pape, à ce sujet, accordait aux croisés danois des priviléges importants, prenant les laïques et leurs biens sous la protection de saint Pierre pendant toute la durée de leur absence, permettant aux clercs d'hypothéquer pour trois ans les bénéfices ecclésiastiques, autorisant la levée des interdits et des censures et la commutation des peines canoniques contre le simple vœu de Terre Sainte. Des dispositions particulières étaient prises pour les prêtres qui devaient assister Peter Jakobsson dans l'œuvre de la prédication. Enfin l'évêque de Roeskild

[1] *Dipl. Arn. Magn.*, I, p. 289.
[2] *Dipl. Arn. Magn.*, I, p. 293.
[3] *Skandin. Liter. Selsk. skrifter*, XXI, p. 11-14.

1225-1226. devait envoyer à Rome le produit des offrandes des fidèles et de tous les subsides destinés au secours des Lieux Saints. De son côté, l'empereur Frédéric demandait de toutes parts des vaisseaux et des soldats pour combattre les Infidèles en Sicile[1]. Aussi, de concert avec les archevêques de Cologne et de Brême, les Danois armèrent une puissante flotte que vint bientôt augmenter un contingent hollandais levé par l'infatigable Olivier l'Écolâtre, devenu légat du pape en Allemagne[2]. Le landgrave Louis de Thuringe, mari de sainte Élisabeth de Hongrie, le comte Adolphe IV de Holstein-Schauembourg, dix autres princes allemands et une foule innombrable de chevaliers et de fantassins avaient pris la croix.

Préparatifs en Norvége. Aron Hjorleifsson

L'enthousiasme avait été au moins égal en Norvége, d'où, sans le duc Skuli dont nous exposerons plus loin l'astucieuse politique, une expédition considérable serait partie à cette époque. Néanmoins plusieurs croisés, tant de ce royaume que de l'Islande, avaient réussi à tromper la vigilance du duc et à partir malgré lui pour la Terre Sainte, où ils devancèrent l'expédition qui se préparait en Danemark et en Frise. De ce nombre était un Islandais nommé Aron Hjorleifsson, de Myklahólt, un des personnages les plus illustres de l'île, « homme sage et généreux, guerrier intrépide et voyageur infatigable ». Il était fils de Hjorleifr Gilsson. En 1222 il avait été chassé de l'île et mis hors la loi par l'influence de la puissante famille des Sturlunges, et était venu, avec Hjorleifr, son père, et l'évêque d'Hólar, Gudmundr, chercher un asile auprès du duc Skuli. C'est en 1226 qu'il quitta subrepticement la cour de Rein et partit pour l'Orient sans l'agrément du duc, avec un autre Islandais nommé Eyolfr et une suite de seize hommes. Ils allèrent par terre, et leur voyage, à cause de la guerre et de plusieurs autres embarras qui les arrêtèrent en route, ne fut pas sans danger; quelques-uns moururent en chemin; mais Aron et Eyolfr accomplirent jusqu'au bout leur pèlerinage et revinrent sains et saufs à la cour d'Hákon le Vieux.

[1] Raynaldi *Annales* ad. ann. 1225.

[2] Voir la lettre d'Olivier aux abbés de Frise dans la *Chronique* d'Emon de Werum (Matthæi *Veteris Ævi Analecta*, t. II, p. 65).

1225-1225.

Le skalde Olaf Jónsson composa une stance[1] où il célébrait la valeur du noble croisé; le roi Hákon éleva Aron à l'une des dignités de la cour et lui fit épouser Ragnild, sa parente. Aron passa le reste de ses jours à la cour de Bergen où il servait de protecteur aux Islandais réfugiés et préparait de loin la soumission de l'île au roi. Hákon l'estimait comme un frère et voulut prononcer lui-même, dans l'église de Bergen, l'oraison funèbre du « pèlerin du Christ ». « Aron, dit-il, était notre « fidèle; il a voyagé au loin, donnant l'exemple de la pratique de « toutes les vertus et du mépris de tous les dangers. En lui « nous venons de perdre le meilleur de nos sujets[2] ».

Croisade dano-frisonne. Pierre IV, évêque de Roeskild. Le maréchal Johan Ebbason.

Au pèlerinage d'Aron Hjorleifsson ne devait pas se borner le zèle des gens du Nord. En Danemark se complétaient les préparatifs commencés en 1225; le prédicateur même de la croisade, l'évêque de Roeskild, Peter Jakobsson, voulant donner l'exemple à ses compatriotes, avait, malgré son grand âge, résolu de partir à leur tête. C'était d'ailleurs un neveu des Sunason; intrépide comme eux, il n'avait point voulu déchoir de leur dévouement héréditaire pour la Terre Sainte. Malheureusement la maladie le surprit en chemin; il mourut à Bruges en odeur de sainteté (1225), et fut enterré dans le monastère des Cisterciens de Dos[3]. Ce fut le cousin germain de Peter III, petit-fils aussi d'un des sept Sunason, Johan Ebbason, maréchal du roi Valdemar de Danemark et beau-frère de Sverkir II, roi de Suède, qui paraît avoir succédé à son parent dans le commandement des croisés danois. Avant son départ, il avait vendu aux chanoines d'Ebbleholt sa terre de Kirkærup pour se procurer l'argent nécessaire au voyage[4]. L'expédition ne partit qu'au printemps de

[1] « Le chevalier sans peur
« Qui a eu l'honneur et la gloire
« D'aller à Jerusalem,
« (Puis-je assez louer sa vaillance !)
« Le chevalier au bouclier victorieux,
« Le grand cœur, l'homme intrépide
« Jusqu'au-delà du Jourdain,
« A rendu illustre le titre d'exilé. »

« För sá er fremd ok tiri
« Fleinryrir hlaut styra
« (Mest lofak mikla hreysti
« Manns), Jorsali at kanna;
« Nafn rak ut (við itran
« Jórdan) med threk störan
« Skjaldar freyr hinn skyri
« Skógarmanns at nógu. »

Arons Hjorleifss. Saga, ch. 20 (Ant. Russes, II, 360.)

[2] *Arons Hjorleifss. Saga*, ch. 22 (Bisk., Sögur, I p. 638).

[3] Vedel Simonsen, p. 136. Suhm, IX, 503. *AA. SS. Bolland.*, 8 jan., I, p. 458.

[4] *SS. RR. Danic.*, VI, 153. Bring ignore complétement qui était ce maréchal Johan.

1227. 1227[1]; un grand nombre d'habitants des rives de la Baltique réunis dans la ville de Lübeck, que le pape avait prise en cette occasion sous sa protection spéciale[2], étaient venus les rejoindre. Les vaisseaux du Nord relâchèrent d'abord en Angleterre, où, d'après le témoignage de Roger de Wendower, plus de quarante mille personnes avaient pris la croix à la suite de prodiges apparus dans le ciel[3]; Guillaume, évêque d'Exeter, et Pierre, évêque de Winchester, les commandaient. La réunion de ces croisés dut former une flotte imposante; on n'a cependant aucun détail sur l'itinéraire qu'elle suivit; on pense seulement qu'elle arriva en été sur les côtes d'Espagne, et que ce passage des Danois en Portugal ne fut pas étranger à la négociation des fiançailles d'Éléonore, fille d'Alphonse II, roi de Portugal, avec son cousin par alliance, le jeune roi de Danemark, Valdemar III Valdemarsson[4]. Vers la fin de juillet, la flotte était arrivée à Brindes, où se trouvaient déjà les croisés allemands et italiens sous les ordres du landgrave de Thuringe[5]. L'empereur Frédéric II, qui avait pris la croix et devait être le chef de l'expédition, vint en août à Brindes passer les vaisseaux en revue, et les ramena à Otrante, d'où l'on devait faire voile vers la Terre Sainte[6]; mais là une fièvre épidémique se mit dans les rangs des croisés et fit parmi eux de grands ravages. Le landgrave de Thuringe en fut une des premières victimes, et l'empereur, tombé malade lui-même, renonça à partir, quitta Otrante et fit part de sa résolution, par une lettre circulaire (6 décembre)[7], à tous les princes chrétiens. Une excommunication solennelle fut la réponse du nouveau pape, le successeur d'Honorius III, Grégoire IX, que lassaient les tergiversations de Frédéric II. Pressés par les injonctions pontificales, les croisés se mirent en route sans attendre l'empereur, sous les ordres du patriarche de Jérusalem, Gerold de Lausanne; de Thomas

[1] Emonis *Chronica* (Matthæus, *Vet. Ævi analecta*, II, p. 66).

[2] *Lübeckisches Urkundenbuch*, I, p. 49.

[3] Roger de Wendower, t. IV, p. 444-448. Mathieu Paris met 60,000.

[4] *Antiquarisk Tidskrift*, 1854, p. 231. Hercolano, II, 320.

[5] Rich. de St-Germain (Muratori, VII, col. 1003, 1004).

[6] Rich. de St-Germ., col. 1006.

[7] *Hist. Diplom. Fred. II.* III, p. 36-84.

d'Aquin, comte d'Acerra, baile du royaume de Jérusalem pour l'empereur; de Henri, duc de Limbourg; des comtes de Nifen et de Wied, et arrivèrent en Palestine au mois d'octobre. Leur séjour ne fut marqué par aucun événement important; une grande partie des pèlerins, ceux surtout qui avaient précédé les seigneurs allemands, voyant que l'empereur n'arrivait point, reprirent le chemin de l'Occident[1]. Les autres, ayant élu pour chef le duc de Limbourg, quittèrent Acre le 1er novembre, après avoir fait demander des secours au pape dans une lettre collective que lui adressèrent les évêques latins[2], et descendirent le long de la côte, où ils allèrent fortifier Sidon; puis ils se dirigèrent vers Panéas (11 novembre), et y passèrent l'hiver. Au printemps (25 avril), ayant reçu un renfort de quinze cents chevaliers commandés par le maréchal Richard Filangieri[3], qui venait remplacer le comte d'Acerra, mort pendant l'hiver, les croisés allèrent relever les fortifications de Sidon et de Césarée[4]. Mais la lassitude et le découragement s'étaient emparés d'eux, et quand, le 7 septembre, Frédéric apparut enfin à Acre, la plupart, refusant de se joindre à lui, s'en retournèrent en Occident[5]. Frédéric lui-même, que les foudres pontificales avaient poursuivi jusqu'à Jérusalem, revenait l'année suivante (1229, printemps) en Italie sans avoir livré bataille aux Sarrasins, auxquels il avait préféré acheter à prix d'argent les trois villes de Jérusalem, de Nazareth et de Bethléem[6]. A quelle époque revinrent les croisés danois? Il est certain que plusieurs restèrent en Terre Sainte, même après le départ de Frédéric; car ce n'est que plus tard que les chroniques du Nord placent la mort du maréchal Johan Ebbason, qui succomba à Acre en 1232[7]. Tout porte à croire cependant que le plus grand nombre 1227-1229.

[1] Rog. de Wendower, l. c.

[2] Id., *ibid.*

[3] Rich. de St-Germ., l. c.

[4] *Est. de Eracles*, XXXII, ch. XXV (Hist. des Crois., II, p. 365).

[5] *Id.*, l. XXXIII, ch. IV (Hist. des Crois., II, p. 369).

[6] Pour toute cette croisade, voir Mas-Latrie, *Hist. de Chypre*, l. I, ch. X, t. I, p. 225, 253, et Huillard-Bréholles, *Historia Diplomatica Frederici II*, Introd., p. 324 et suiv.; I, p. 896-902; II, p. 933; III, p. 71-76, 140, 299, 480-490. Voir aussi *Svenskt Legendarium*, p. 826.

[7] *SS. RR. Danic.*, I, 183, II, 168. — *SS. RR. Suec.*, II, 449.

1229. quitta la Palestine au moment de l'arrivée de l'empereur et revint hiverner en Portugal, que là ils trouvèrent Gunnar, évêque de Viborg, envoyé par le roi de Danemark pour conclure l'alliance projetée entre Éléonore et Valdemar, et qu'ils ramenèrent avec eux la princesse, dont le mariage fut célébré avec pompe à Ribe le 24 janvier 1229 [1].

Cette expédition paraît devoir fermer la liste des croisades proprement dites parties authentiquement des royaumes scandinaves. Nous entrons dans une période nouvelle, la dernière de l'histoire des relations des gens du Nord avec la Terre Sainte, période pendant laquelle des pèlerinages d'un caractère purement privé seront le seul résultat de prédications et de projets de croisades sans cesse renouvelés.

[1] *Ant Tidskrift*, l. c. — *Vita Gunnari* (SS. RR. Danic., V, p. 578).

CHAPITRE VIII.

PROJETS DE CROISADES EN NORVÉGE. — Hákon IV le Vieux. — Politique du duc Skuli de Rein. — Pèlerinage d'Andres Skjaldabandr. — Premier vœu d'Hákon IV; Knut jarl. — Couronnement du roi Hákon IV; prédications de Guillaume de Sabine en Norvége. — Ambassade de Mathieu Paris en Norvége. Lettres de saint Louis, 1248. — Croisade contre les Bjarmiens, 1252. — Ivarr Englason et Thorlaugr Bosi en Terre Sainte, 1258. Ambassade norvégienne à Tunis; Lodin de Leppr, 1262. — Prédication de la croisade contre les Tartares. — Mort d'Hákon IV.

PRÉDICATIONS ET PÈLERINAGES DU MILIEU DU XIII[e] SIÈCLE. — Croisades contre les Slaves païens, 1232-1258. — Prédications d'Urbain IV, 1262-1263. — Croisés de 1270. — Pèlerinage de Sighvatr Bödvarsson, 1265; — d'Andres Nikolasson et de frère Maurice, 1271; de Bárdr Smidr. — Pèlerinages suédois. — Pèlerins danois des *Viser*.

PRÉDICATIONS ET PÈLERINAGES DE LA FIN DU XIII[e] SIÈCLE. — II[e] Concile de Lyon, 1274. — Premières prédications de la croisade en Islande. — Prédications en Amérique. — Nouvelles prédications en Norvége, 1286. — Pèlerinages suédois. Henrik de Linköping. — Niels Ubbason de Skvæmma, 1286. — Lars de Lilje et Benedikt Magnússon, 1288.

Chute de Saint-Jean d'Acre, 1291. — Prédications de Nicolas IV, 1291-1293.

Nous voici arrivés à la troisième époque de l'histoire des relations des Scandinaves avec la Terre Sainte. Le temps des expéditions en Orient est passé. Le sentiment religieux qui poussait vers Jérusalem les aventureux enfants des Vikings ne se traduit plus que par des pèlerinages plus ou moins obscurs, et par des aumônes envoyées aux derniers défenseurs des Lieux Saints. Et pourtant, pendant un siècle entier, il ne se passera presque aucune année sans que le cri de la guerre sainte ou tout

au moins le nom de Jérusalem ne retentisse dans le Nord. Une correspondance suivie va s'engager entre le Saint-Siége et les cours scandinaves; de nombreux légats iront dans le Nord plaider la cause des chrétiens d'Orient, et les Ordres Prêcheurs ne paraîtront avoir d'autre occupation que de parcourir les trois royaumes en proclamant la croisade et recueillant les offrandes volontaires des fidèles ou les dîmes votées par les conciles. Tous ces appels des papes, tous ces efforts du clergé, resteront presque toujours stériles; la Norvége elle-même, naguère la première à s'armer pour la défense du Saint-Sépulcre, donnera l'exemple d'une indifférence toujours croissante aux sollicitations de plus en plus vives des Souverains Pontifes, en sorte que ce sera précisément dans la patrie de Sigurd et d'Erlíngr que l'on pourra le mieux suivre le déclin successif du zèle des Scandinaves pour la délivrance ou le secours des Lieux Saints.

Norvége. Hákon IV le Vieux.

Le plus sage et le plus habile des rois de Norvége, et l'un des plus grands princes de son temps, Hákon IV Hákonarson, que ses skaldes appelaient le *roi-soleil,* était monté sur le trône en 1217. Peu à peu sa main puissante avait étouffé les derniers restes des factions, rallié autour de lui les chefs des grandes maisons féodales, réduit à l'impuissance les princes apanagés et transformé en allié docile le clergé, qui avait été l'ennemi mortel de Sverrir, son grand-père. Son royaume, riche et florissant, s'étendait de la mer Blanche aux côtes d'Amérique, et du cap Nord aux grands lacs de Suède. Une marine formidable, une milice nationale qu'on savait toujours prête à s'armer au premier signal, un trésor mieux rempli qu'aucun de ceux des rois ses prédécesseurs, en faisaient un des plus redoutables souverains de son temps; mais il préférait la parole à l'épée, les négociations diplomatiques aux guerres ruineuses; il se contentait de peser d'un grand poids dans la balance de l'Europe d'alors, et d'acquérir, par une neutralité prudente entre les deux pouvoirs ennemis qui se disputaient le monde, Frédéric II et le Saint-Siége, une force qu'il aurait pu dépenser en stériles interventions. Appliquée aux choses saintes, cette politique devenait forcément plus habile que loyale : et nous ne chercherons point à défendre

un caractère que le contraste avec la vaillante piété de saint Louis ne contribuera pas à faire paraître sous un jour favorable. Nous verrons seulement avec quelle singulière persistance, se faisant de la croisade en Terre Sainte une sorte d'instrument, Hákon saura, pendant le cours d'un règne de près d'un demi-siècle, mettre toujours la même arme au service de la même idée : nous le verrons, avare de ressources sans relâche amassées, retarder d'année en année l'exécution d'un vœu sans cesse renouvelé et toujours stérile; nous le verrons, habile à cacher sous un masque de profonde déférence pour Rome ses secrètes sympathies pour Frédéric II, prolonger pendant trente ans une attente fructueuse qui le maintient en paix avec l'Église, et refuser avec une muette persistance de s'engager dans une expédition qui, armée en vue de la délivrance des Lieux Saints, aurait pu peut-être, une fois hors du royaume, changer de direction et consommer, aux frais du roi, la ruine de l'empereur. 1217.

Politique du duc Skuli de Rein.

C'est pendant les longues et interminables luttes qu'Hákon soutint contre son beau-frère, le duc Skuli de Rein, et en s'appropriant les armes dont il avait senti la force à ses dépens, que, se formant à l'école de son astucieux ennemi, il paraît avoir peu à peu adopté, dans ses rapports avec Rome, cette politique inaugurée depuis longtemps par Skuli. C'est, en effet, dès 1217 que commencent avec le Saint-Siége les relations de ce dernier, et, pendant près de vingt ans, la croix, toujours gardée ou reprise par lui, n'est qu'un instrument dont il se sert pour accroître son importance personnelle, agrandir ses domaines et se rapprocher du trône, ou même pour satisfaire des passions moins nobles. Il est curieux de constater jusqu'à quel point et combien de temps le duc sut exploiter la crédulité d'Honorius III. En 1217, chef de la croisade préparée par Ingi II, il ne tient point à lui qu'elle ne reste à l'état de projet, et que la flotte de Hroarr et d'Erlendr ne soit retenue au port. La même année, concurrent au trône vacant d'Ingi II, et frustré dans ses espérances par l'élection d'Hákon, il poursuit dans l'ombre, excité par sa femme, une altière Arnunge, Ragnild de Gizki, ses rêves ambitieux. Il n'a point quitté la croix; il est

1217-1226. toujours à armer quelque flotte imaginaire pour l'Orient, et réclame, en sa qualité d'organisateur d'une croisade que sans cesse il diffère, le secours moral et souvent pécuniaire de l'Église, secours aussitôt tourné par lui contre le souverain légitime, Hákon, son beau-frère. C'est ainsi qu'en 1220 Skuli se fait mettre par le pape sous la protection spéciale de saint Pierre, pour se faire de cette inviolabilité une arme contre le roi[1]. En 1225, il écrit au pape pour lui annoncer qu'il équipe une puissante flotte et se charge du passage gratuit de tous les croisés de Norvége. Le pape répond[2] en ordonnant à l'archevêque de Throndhjem et à ses suffragants de laisser le duc percevoir le vingtième des revenus ecclésiastiques de la province; il étend même aux Shetlands[3] cette mesure exceptionnelle. La conviction de la cour de Rome était si profonde que tout l'Occident la partagea, et que l'on crut que le duc était parti en effet pour la Terre Sainte[4]. Et cependant Skuli employait l'argent des subsides à armer une flotte contre le roi, se réservant, deux ans après, d'accomplir son vœu par un simple pèlerinage à Cantorbéry. Il n'entre pas dans le cadre de notre sujet de raconter la longue histoire de ce remuant personnage; ajoutons seulement, pour compléter le portrait de Skuli, un récit emprunté à la Saga d'Hákon Hákonarson : ce récit montre bien qu'au fond de tous ces projets de croisade sans cesse renouvelés, Skuli ne voyait que son profit personnel, tout prêt, pour peu qu'il y eût intérêt, à invoquer contre les autres la sainteté d'un vœu que lui-même ne prenait pas au sérieux.

Pèlerinage d'Andres Skjaldabandr.

Il avait pour concubine secrète Ingibjörg[5], la femme d'un haut baron, cousin d'Ingi II[6], Andres Skjaldabandr de Hindey, fort dévoué au roi Hákon et ennemi personnel du duc; celui-ci, qui voulait écarter Andres pour priver le roi de sages conseils et

[1] 1220, 5 décembre. (*Dipl. Norv.*, I, 16.)

[2] 1226, 4 novembre. (*Dipl. Norv.*, I, 10.)

[3] 1226, 3 novembre. (*Dipl. Norv.*, I, 9.)

[4] Erreur que l'on retrouve jusque dans Wilken, VI, 408.

[5] On voit encore son tombeau à Thingsvolden près de Christiania (Kluvers, *Norsk. Mindesmerker*, p. 121).

[6] Munch pense qu'il était fils de Pétr Steypir et de la princesse Ingibjörg.

retenir Ingíbjörg, avait décidé Hákon à l'envoyer comme préfet en Finnmark, avec un autre serviteur trop fidèle, Vegardr de Veradalr. Là, les deux collègues s'étant pris de querelle, Andres avait tué Vegardr. Vainement le duc, saisissant cette occasion, avait-il essayé de faire punir le meurtrier de la peine du talion; le roi s'était contenté d'envoyer Andres en Bjarmie pour venger le massacre des compagnons d'Ögmundr de Spánheimr, ce dont il s'était acquitté à son honneur : malheureusement pour lui, le duc apprit qu'il avait fait vœu d'aller en Terre Sainte, et dès lors, mettant en avant la sainteté de cette promesse, Skuli n'eut plus de repos que le mari de sa concubine ne fût parti pour l'Orient. En 1229, Andres quittait la cour d'Hákon; d'Oslo, il allait, par la Sélande et la Hollande, à Wissant en Flandre; puis, par la *Rómavegr,* en Italie, où il achetait un dromond, et s'embarquait pour la Terre Sainte. Mais comme depuis on ne put avoir de ses nouvelles, bien que le roi lui-même eût envoyé dans ce but en 1234 Nikolas de Gizki auprès de l'empereur Frédéric II, on supposa que Skuli avait fait assassiner en Orient le malheureux pèlerin, d'autant plus que dès 1230 le duc reconnaissait solennellement pour sien le fils supposé d'Ingíbjörg et d'Andres, Pétr, dont il cherchait plus tard à faire un prétendant au trône de Norvége. 1220-1240

Premier vœu d'Hákon IV. Knut Jarl.

Ce ne fut qu'en 1240 qu' Hákon triompha définitivement de Skuli; mais dès 1237, désireux de s'assurer, lui aussi, la protection du Saint-Siége et de détourner l'affection du clergé indigène, complétement dévoué à Skuli, il avait pris solennellement la croix et en avait même écrit au pape. Il est probable que la cour d'Hákon l'imita; on sait, mais vaguement, que le duc, et (avec plus de certitude) qu'un autre prince apanagé, Knut jarl, en firent autant. Knut jarl était le neveu du duc Skuli[1] et en même temps son gendre; frère du feu roi Ingi II, beau-frère d'Hákon IV et petit-fils par sa mère du roi de Suède Érik, Knut jarl n'avait pas le caractère remuant de Skuli. Après une révolte stérile, il avait fait sa soumission au roi et vivait tranquille dans

[1] Par Hákon Gali, frère de Skuli, son père.

1240. un fief obscur[1]. On ne sait pas si le roi et le jarl firent effectivement à cette époque de grands préparatifs; en tous cas la lettre dans laquelle Grégoire IX exposa, deux ans après, 15 octobre 1240[2], aux évêques de Norvége ses griefs contre l'empereur, réclamant le secours de leurs conseils et au besoin l'appui moral de leur présence à Rome, détermina sans doute les deux princes à renoncer pour le moment à des armements qui les eussent compromis dans la querelle du pape avec Frédéric, et à solliciter du Saint-Siége la modification de leurs vœux[3]. Le roi représenta au pape: « la distance des lieux, la pauvreté « des gens du royaume et la diversité des langues à parler le « long de la route[4]. » Le pape répondit en permettant au roi « d'accomplir son vœu par une guerre contre les païens du « royaume[5] ». Il le prenait, suivant la formule usitée, « pour tout « le temps de la guerre[6] » sous la protection de saint Pierre, lui accordant[7] les mêmes indulgences qu'il eût gagnées en Orient, et enjoignant au primat de Norvége de veiller à l'exécution de la paix du roi[8]. Hákon paraît pourtant ne pas même s'être préparé à combattre ces « païens du Nord » par lesquels le pape entendait probablement les Finlandais et les Caréliens contre qui une croisade venait d'être prêchée en Suède[9]. Hákon se borna à travailler activement à la conversion et partant à la soumission des hordes bjarmiennes ou samoyèdes, qui, chassées par le flot mongol, venaient d'envahir la Laponie. De solides églises de pierre furent bâties à Thrandarnæs, Tromsœ et Ofoten, et des missionnaires, appuyés par de nombreux *Bæjarmenn* (colons) allèrent évangéliser les nouveaux venus[10]. Quant à Knut jarl, enhardi par le succès des négociations du roi en cour de Rome, il venait de chercher aussi à se faire relever de son vœu, of-

[1] Il avait reçu en fiefs 4 fylkir (arrondissements) de l'archidiocèse de Throndhjem.

[2] Latran, 15 octobre 1240. (*Dipl. Norv.*, I, 17.)

[3] Voir Munch, V, 12.

[4] « Propter nimiam locorum distan-« tiam, et paupertatem hominum regni « tui, ac ignorantiam linguarum inter-« jacentium » (*Dipl. Norv.*, I, 19).

[5] « Commutandi votum contra paga-« nos terræ tuæ licentiam duximus « concedendam. » Latran, 6 juillet 1241. (*Dipl. Norv.*, I, 19.)

[6] 8 juillet 1241, Latran. (*D. N.* I, 9.)

[7] 6 juillet 1241. (*D. N.*, I, 20.)

[8] 8 juillet 1241. (*D. N.*, I, 19.)

[9] *Dipl. Suec.*, n° 298.

[10] Voir Munch, V, 53.

1240-1244.

frant « d'aller se mettre au service du roi de Hongrie pour com- « battre les Tartares[1] ». Mais la lettre de Knut arriva au moment où les Tartares venaient de se retirer, et le pape, tout en autorisant le comte à rester prêt à partir, pendant un an, dans la crainte d'un retour imprévu des hordes mongoles, ne le relevait, en cas contraire, de son vœu, que contre le payement d'une somme égale aux frais d'aller et de retour d'une expédition en Terre Sainte[2]. Comme les Tartares ne revinrent pas en Hongrie, il est plus que probable que le pieux Knut paya la somme et que, conformément aux ordres du pape, « *elle fut mise en lieu sûr*[3]. »

Couronnement du roi Hákon IV. Prédications de Guillaume de Sabine en Norvége.

Cependant Jérusalem venait une seconde fois de tomber (7 septembre 1244) aux mains des Infidèles. Les hordes khorasmiennes, refoulées en Syrie par l'invasion tartare, avaient fait de la cité sainte un monceau de ruines. Quoique l'annonce de ce nouveau désastre n'ait pas causé en Europe la même stupeur que celui de 1187, cependant les annales du Nord ne manquent point d'enregistrer l'effet qu'elle produisit en Danemark et en Norvége. La crainte des Tartares contre qui, dès 1241, l'empereur lui-même avait invoqué le secours d'Hákon[4] et dont l'apparition avait suspendu le commerce dans le Nord tout entier[5], enfin et surtout les nouvelles négociations que le roi s'était vu forcé d'entamer avec la cour de Rome pour obtenir un bref de légitimation et l'autorisation de se faire couronner, l'amenèrent à renouveler ses vœux de croisé et à prendre l'engagement solennel d'armer une expédition pour la délivrance des Lieux Saints. Le temps était passé où l'église du Nord, respectant des préjugés séculaires, consacrait sans opposition les bâtards royaux, et le roi Hákon IV, dont la mère, bien que de haute naissance, n'avait été que la concubine de Hákon III Sverrisson, avait trouvé dans le clergé une grande répugnance à le couronner, répugnance entretenue

[1] « In subsidium regni Hungariæ contra « Tartarorum rabiem. » (*D. N.*, I, 21.)

[2] « Expensis quas esset eundo in « Terram Sanctam inibi morando et « redeundo facturus, labore itineris « compensato. » (*D. N.*, I, 21.)

[3] « In aliquo loco securo. » (*Id.* ibid.)

[4] *Epist. Fred. Imp. ad regem Angliæ* (1241, 3 juill.). (*Hist. Diplom. Fred. II*, V, p. 1148 et suiv.)

[5] Math. Paris ad ann. 1248.

1246-1247. en secret par le duc Skuli. Cependant les évêques, réunis en synode à Bergen, s'étaient prêtés à écrire, de concert avec le roi, une lettre au Souverain Pontife pour le prier de consentir à la légitimation et au sacre d'Hákon IV. Laurent, abbé de Hovedey, et Bjarn, chanoine de Throndhjem, étaient partis porteurs de la lettre; le roi envoyait 30,000 marcs d'argent au pape et s'engageait personnellement à aller combattre les Infidèles en Orient. Laurent de Hovedey et Bjarn trouvèrent le pape à Lyon où se tenait le concile général. La guerre sainte venait d'y être résolue, et le pape, heureux de rencontrer dans Hákon un zèle qui n'avait point attendu, pour se manifester, les décrets du concile, répondit immédiatement au roi (30 octobre et 6 novembre 1246)[1] et aux évêques (6 novembre)[2] en leur annonçant l'envoi dans le Nord d'un légat, Guillaume de Sabine, chargé de procéder à la légitimation et au couronnement d'Hákon, qu'il félicitait du reste de ses pieux projets, renouvelant, dans les mêmes termes qu'en 1232, ses promesses de protection pontificale et de grâces spirituelles. Il y ajoutait (6 novembre)[3] une mention spéciale des biens personnels et du domaine de la reine Margrèt, femme d'Hákon, accordait au roi (7 novembre) le droit de patronage sur les églises bâties en pays païen et enfin (8 novembre) le déclarait solennellement relevé de toute tache de bâtardise et empêchements canoniques en résultant[4]. Le cardinal Guillaume de Sabine, qui allait pour la troisième fois dans le Nord, devait non-seulement procéder au couronnement du roi, mais encore veiller aux intérêts de l'Église et prêcher la croisade dans les trois royaumes. Il arriva en mars 1247 en Norvége, et, le 29 juillet, eut lieu, dans l'église de Saint-Olaf, la cérémonie solennelle du couronnement et le renouvellement des vœux[5] du roi. La même année, après avoir réglé plusieurs affaires spirituelles dans le royaume, le légat passa en Suède, plein de confiance dans la sincérité des promesses d'Hákon. Bientôt même, sur la foi des rapports envoyés par le cardinal à Rome, le pape accordait (9 novembre) au roi, pour l'aider dans les préparatifs de la

[1] *Dipl. Norv.*, I, 30, 36.
[2] *Id.*, I, 31.
[3] *Id.*, I, 33, 35.
[4] *Dipl. Norv.*, I, 33, 38.
[5] Voir Munch., t. V, l. c.

guerre sainte, la perception des vingtièmes ecclésiastiques votés par le concile de Lyon[1], exceptant toutefois ceux du diocèse d'Hamar, réservés pour cinq ans à l'évêque Páll, qui avait pris personnellement la croix. Cette réserve même ne devait pas durer longtemps, car en janvier 1248, sur le refus de Páll de partir pour la Terre Sainte, trois ans des vingtièmes d'Hamar retournaient à la couronne[2]. 1247-1248.

Ambassade de Mathieu Paris en Norvége. Lettres de saint Louis.

Quelques mois après, un envoyé du pape et de saint Louis, bénédictin du monastère de Saint-Alban, le savant continuateur de Roger de Wendower, Mathieu Paris, qui avait déjà rendu, tant à Londres qu'au concile de Lyon, d'importants services au roi Hákon, abordait en Norvége sous prétexte de réformer l'abbaye de Holm, mais en réalité avec la mission secrète de triompher de l'irrésolution du monarque norvégien. Il nous a laissé le curieux récit de son ambassade et la teneur d'une des lettres, aujourd'hui perdues, dont l'avait chargé saint Louis[3]. Le pieux roi, à qui du reste Hákon avait demandé, pour lui-même ou pour ceux des siens qui se rendraient en Terre Sainte, l'autorisation de relâcher dans les ports français et d'invoquer, en cas de besoin, la protection royale, avait cru fermement à la réalité des préparatifs du roi de Norvége. Heureux donc de trouver le secours d'une force maritime qu'on ne pouvait ailleurs se procurer qu'à prix d'argent, saint Louis offrait à Hákon, comme au chef de la marine la plus nombreuse et la mieux exercée d'Europe, le commandement de toute la flotte française et même d'une partie considérable de l'armée. Hákon s'excusa, dit Mathieu Paris, sur la diversité du caractère des deux nations : « Je « remercie grandement, » répondit-il, « le roi de France de « l'honneur qu'il veut bien me faire en m'associant à son pèleri- « nage; mais j'ai appris à connaître le caractère français; le « poëte a dit :

« Tout pouvoir craint le partage;

[1] *Dipl. Norv.*, I, 40, 41.
[2] Munch., t. V, p. 45.
[3] Math. Paris, ad ann. 1248.

1248-1252. et moi j'ajoute :

« Tout homme fier redoute un associé [1] ».

« Mon peuple est de naturel impétueux et indiscret, et souffre « mal, non-seulement l'injustice quelle qu'elle soit, mais encore « les discussions. Si un dissentiment s'élevait entre nous et les « Français, il pourrait en advenir, aux uns comme aux autres, « un dommage irréparable. Que chacun donc suive son chemin « et s'en rapporte à la volonté de Dieu. » Mathieu, malgré le refus d'Hákon, crut cependant lui devoir remettre les lettres royales de passe que saint Louis envoyait au roi à sa demande. Saint Louis accordait aux Norvégiens « le droit de relâcher où « bon leur semblerait des côtes de France et pays français, or- « donnant à ses baillis, maires et prévôts de recevoir les Norvé- « giens avec honneur et de leur ouvrir des marchés[2]. » Il est évident que le roi de Norvége ne voulut pas confier à l'ambassadeur de saint Louis le véritable motif d'un refus qu'il n'appuyait que sur des prétextes aussi illusoires. La crainte, toujours vivace chez Hákon, de se mêler aux querelles de l'empereur avec le pape, crainte qui, l'année même, lui fit nettement refuser la couronne impériale, fut certainement une des principales raisons qui l'empêchèrent alors comme avant et depuis de quitter son royaume. Saint Louis, d'ailleurs, informé de l'inertie du roi de Norvége, partait, sans l'attendre, dès le mois d'août 1248, et les projets de croisade retombaient encore en oubli. Ce ne devait pas être cependant le dernier vœu du roi Hákon; jusqu'à la fin de son règne, tantôt pour obtenir quelque concession de territoire en pays païen, tantôt pour reprendre la perception des vingtièmes ecclésiastiques, et toujours pour assurer à ses États la protection de saint Pierre, Hákon, à chaque nouvelle prédication de la guerre sainte, renouvelait aussi ses promesses, et les papes leurs félicitations et leurs encouragements.

Croisade contre les Bjarmiens (1252).

En 1252 (18 novembre)[3] Hákon obtient ainsi d'Innocent IV la

[1] C'était probablement une allusion à ce passage de Lucain :

. . . Omnisque potestas
Impatiens consortis erit...
(Lucain, *Pharsale*, l. I, v. 92-93.)

[2] Math. Paris, l. c.

[3] *Dipl. Norv.*, I, 46.

1252-1256.

concession de toutes les terres à conquérir sur les Sambites païens, et promet aux chevaliers Teutoniques son concours dans l'expédition préparée contre la Samogitie, sans cependant, une fois la guerre déclarée, y prendre aucune part active. La même année, à la suite d'un troisième vœu solennel pour la délivrance des Lieux Saints, il fait confirmer par deux brefs (Pérouse, 12 décembre) le patronage pontifical déjà deux fois accordé à ses États et à ses domaines[1]. Les prédications faites dans les trois royaumes, conformément aux ordres d'Alexandre IV (11 mars 1256)[2], par Hákon, prieur des dominicains de la province de *Dacie,* en vue d'une croisade générale contre les païens de Prusse et de Livonie, ne tirent pas davantage le roi de sa prudente inaction. La même année, l'arrivée en Norvége de l'archevêque de Cantorbéry et du sous-diacre Rostand, qui venaient presser Hákon d'accomplir ses vœux en soutenant Edmond d'Angleterre, prétendant du Saint-Siége, contre le fils de Frédéric, Manfred, et lui promettaient, en ce cas, de la part du Saint-Siége, les mêmes indulgences qui se gagnaient en Orient, trouvent le roi plus indifférent que jamais[3]. Bien plus, se plaçant tout à coup au-dessus des préjugés les plus respectables de son temps, Hákon va chercher des alliés parmi ces mêmes Sarrasins contre lesquels, depuis près de trente ans, il portait la croix, et c'est avec le souverain le plus redoutable de l'Afrique, avec l'adversaire même de saint Louis dans la croisade où le pieux roi de France trouva la mort, que le monarque norvégien cherche à nouer, sous les dehors d'une convention commerciale, des relations aussi coupables aux yeux de l'Église, que celles de Manfred l'excommunié avec les Sarrasins d'Italie.

Ivarr Englason et Thorlaugr Bosi en Terre Sainte (1258). Ambassade norvégienne à Tunis. Lodinn de Leppr (1262).

Il faut remonter plus haut pour trouver l'origine des curieux rapports d'Hákon avec Abu Abdallah Mohammed Mostansir Billah, sultan de Tunis et suzerain des États musulmans d'Espagne. En 1255, le chanoine Ellis, envoyé en Espagne par le fils d'Hákon IV, Hákon V le Jeune, déjà associé au trône de Norvége, était revenu avec des ambassadeurs espagnols chargés de

[1] *Dipl. Norv.*, I, 47-48.

[2] *Id.*, I, 56. Cf. *Reg. dipl. Regni Daniæ* ad ann. 1256.

[3] Munch, T. V, p. 126.

1257-1258. demander pour Alphonse le Sage, roi de Castille, alors sur le point de répudier Violante de Portugal, son épouse stérile, la main de Christine, princesse de Norvége. Christine était partie pour l'Espagne avec une brillante suite, et, après quelque temps de séjour à la cour de France (1257), elle était arrivée à Burgos, où elle avait épousé, au lieu du roi, l'infant Don Felipe, son frère (3 mai 1258)[1]. De nombreux seigneurs norvégiens avaient accompagné la princesse, entre autres Pétr, évêque d'Hamar, deux hauts barons, Ivarr Englason et Andres Nikolasson, et deux chevaliers, Thorlaugr Bosi et Lodinn de Leppr. On sait qu'ils avaient reçu en partant des instructions formelles, en vertu desquelles ils devaient promettre au roi Alphonse le secours d'Hákon contre les Sarrasins, et le long séjour d'Andres Nikolasson en France, tant à l'aller qu'au retour du voyage, permet de supposer que son maître l'avait chargé de reprendre avec saint Louis les anciens projets d'alliance et de croisade en commun. Mais les exigences d'Alphonse X, qui voulait faire servir Hákon bien plus à ses prétentions à l'empire germanique, qu'à la guerre contre les musulmans, et surtout le triste sort de la princesse Christine, qui succomba bientôt aux mauvais traitements de son époux, durent rapidement refroidir le zèle religieux toujours assez tiède du roi de Norvége. D'ailleurs, Andres Nikolasson et les autres ambassadeurs avaient vu, aux fêtes du mariage de Christine, les envoyés du sultan de Tunis, et admiré leur luxe. Deux d'entre les Norvégiens, Ivarr Englason et Thorlaugr Bosi, tous deux initiés à la politique de leur maître qui les avait fort souvent employés dans ses ambassades, avaient, après le mariage de Christine, poursuivi leur route vers l'Orient, probablement en compagnie des envoyés tunisiens eux-mêmes. Ivarr était mort en route; mais Thorlaugr, qui avait poursuivi son voyage jusqu'à Jérusalem, avait dû, au retour, par ses récits sur le misérable état des Lieux Saints et la puissance des Infidèles, confirmer les rapports de ses collègues revenus avant lui. Aussi n'est-il pas étonnant que l'idée soit venue au roi Hákon, autant pour se créer d'utiles relations politiques et commerciales, que pour se

[1] *Hák. Hák. Saga*, ch. ccxciv et suiv. (Fornm. Sög. X, p. 85 et suiv.). Munch, V, p. 185. Comp. *Blómstrvalla Saga* (éd. Möbius, Leipzig, 1855. in-8°).

venger des Espagnols, d'envoyer à Tunis une ambassade solennelle chargée de conclure avec Abu Abdallah un traité de paix et d'alliance. Il choisit donc, dans ce but, l'un des seigneurs qui avaient accompagné Christine et connaissaient les Tunisiens, Lodinn, seigneur de Leppr[1], sénéchal du royaume, à qui fut adjoint un chevalier nommé Hákon Eysill. Lodinn fut chargé de présents pour le sultan (faucons, fourrures et autres raretés du Nord). Le départ de l'ambassade eut lieu avec pompe en 1263. Le skalde du roi, Sturli Thordarson, neveu du grand Snorri, chanta à ce sujet la strophe suivante : 1260-1263.

« Roi du peuple! pour ta générosité
« Tu seras célèbre au pays lointain de Serkland,
« Et jusqu'aux confins de la terre des nègres : tes faucons
« Feront la joie des seigneurs de là-bas.
« Partout tu sèmes des monuments
« Impérissables de ta gloire!
« Savant prince! tes trésors
« S'en vont orner l'univers entier[2]. »

Lodinn arriva à Tunis en 1262. Le sultan le reçut avec honneur, le retint tout l'hiver à sa cour, et ne le renvoya qu'au printemps (1263) avec des ambassadeurs et des présents pour le roi de Norvége. Malheureusement Hákon venait de mourir (8 juillet) à Kirckwall des Orcades, à la suite d'une expédition malheureuse en Écosse, et les traités conclus avec Tunis restèrent à l'état de curiosité historique[3].

Prédication de la croisade contre les Tartares. Mort d'Hákon IV le Vieux.

Un des derniers actes du vieux roi avait encore été une négociation avec le Saint-Siége. Alexandre IV étant mort sans pouvoir réunir le concile général qu'il avait convoqué pour délibérer sur les progrès effrayants des Tartares, son successeur, Pantaleo, patriarche de Jérusalem, nommé après trois mois d'interrègne et installé sous le nom d'Urbain IV, avait renvoyé en Norvége l'évêque d'Hamar, Gilbert, avec des lettres[4] pour le roi et Magnús, son fils, dans lesquelles il les exhortait à prendre les armes contre les Tartares, et, en tous cas, à laisser le provincial des Domini-

[1] Voir *Safn til Sögu Islands*, II, p. 5, 50. — Munch, V, 480, 472; VI, p. 63.

[2] *Hák. Hák. Saga*, c. CCCXIII. (Fornm. Sög., X, p. 116.)

[3] *Annálar Islenzkir*, ad. ann. 1263.

[4] *Dipl. Norv.*, I, 55-56.

1263. cains de Dacie prêcher la croisade dans leurs États et recueillir les offrandes des fidèles. Hákon, qui voyait dans le provincial un étranger, avait envoyé à Rome Ögmundr, curé de Strandvik, pour solliciter du pape qu'il transportât à l'archevêque de Throndhjem les pouvoirs du provincial. La réponse bienveillante d'Urbain IV à ce dernier acte de prudence d'un souverain jaloux de l'indépendance de ses États n'arriva, comme celle du sultan de Tunis, qu'après la mort du roi. Elle termina cette longue suite de négociations qui avaient fait d'Hákon l'espoir toujours déçu du Saint-Siége.

L'exemple du roi fut-il suivi par ses sujets et en dehors des vœux solennels de la cour vit-on partir du Nord quelques-unes des expéditions si fréquentes en Norvége au XIIe siècle? Bien que les mentions assez détaillées des *Annales d'Islande*[1] sur les événements contemporains d'Orient puissent être attribuées à des gens revenus de Terre Sainte avec Richard de Cornouailles (1240) ou même avec saint Louis, il serait permis d'en douter, si un texte[2] assez singulier de Joinville ne venait nous signaler la présence en Terre Sainte, au temps même (mars 1251) où s'y trouvait saint Louis, d'un baron norvégien, venu à Césarée par le détroit de Gibraltar avec neuf chevaliers. Joinville le nomme *Monseigneur Alevard de Senaingan*[3] et raconte de curieuses

[1] *Annálar Islenzkir*, ad ann. 1252.

[2] « Tandis que le roy fermoit Cezaire, vint en l'ost monseigneur Alevars de Senaingan, qui nous conta « que il avoit fait sa nef ou rèaume de « Noroie, qui est en la fin du monde « devers Occident : et au venir que il « fist vers le roy, environna toute Espaingne, et le couvint passer par les « destroiz de Marroch. En grand péril « passa avant qu'il venist à nous. Le « roy le retint, li dixième de chevaliers. « Et nous conta que en la terre de Noroie que les nuiz estoient si courtes « en l'esté, que il n'estoit nulle nuit « que l'en ne veist la clarté du jour à « l'anuitier, et la clarté de l'ajournée. « Il se prist, il et sa gent, à chacier aus « lyons, et pluseurs em pristrent moult « périlleusement : car il aloient traire « aus lyons en férant des esperons tant « come ils pooient. Et quant ils avoient « trait, le lyon mouvoit à eulz : et maintenant les eussent attains et devorez, « ce ne feust ce que il lassoient cheoir « aucune piesce de drap mauvais. Et le « lyons s'arestoit desus, et dessiroit le « drap et dévoroit : que il cuidoit tenir « un home. Tandis que il dessiroit ce « drap, et l'autre r'aloit traire a li, et « le lyon lessoit le drap et li aloit courre « sus : et sitost come cil lessoit cheoir « une piesce de drap, le lyon r'entendoit au drap, et en ce faisant il occioient les lyons de leurs saietes. » (Joinville, éd. Francisque Michel, p. 149-150.)

[3] Le seul manuscrit complet de Join-

chasses aux lions auxquelles se livrait le noble étranger et ses compagnons. Mais, à part ce témoignage isolé que ne confirme aucune source norraine, il ne semble pas que les Lieux Saints, retombés depuis 1244 au pouvoir des Infidèles, offrissent aux Norvégiens l'attrait qui les y attirait autrefois, et il est probable que, sauf *Monseigneur Alevard,* les seigneurs de la cour d'Hákon prirent modèle sur l'indifférence du rusé monarque.

Prédications et pèlerinages du milieu du XIIIe siècle.

Il faut maintenant que nous quittions la Norvége pour retourner dans les deux autres royaumes du Nord qui nous ont à peine occupés depuis la fin du XIIe siècle. Il faut dire qu'en Danemark, et surtout en Suède, loin d'être, comme en Norvége, une période de prospérité intérieure, le XIIIe siècle peut être considéré comme une des époques les plus agitées et les plus malheureuses de l'histoire nationale. C'est d'ailleurs, vu la rareté et le peu d'authenticité des sources historiques locales, aux lettres des papes, à quelques diplômes nationaux et aux annales danoises contemporaines qu'on en est réduit pour établir quels ont été, pendant cette période, les rapports de la cour de Rome avec le Danemark et la Suède au sujet des croisades, et quels y ont pu être les résultats des prédications des papes. Il est certain que le Saint-Siége, ou trop bien informé des discordes civiles qui agitaient les deux royaumes, ou considérant comme secondaires et réservant, dès lors, pour les croisades plus prochaines et moins dangereuses des rives de la Baltique, les armements reli-

(Bibl. Imp. Fr. nº $\frac{13568}{\text{supp. 2016}}$, p. 256, col. 2) porte « *Alenars de Senaingan* » et l'édition de 1547 : « *Clenard de Seminghan* ». Nous pensons qu'il faut lire « *Alevard* » (norr. *Hallvard*), les deux lectures précédentes ne correspondant à aucun nom propre norrain. Quant à l'identification d'Hallvard *de Senaingan* avec l'un des nombreux seigneurs de ce nom que les Sagas font figurer à la cour d'Hákon, elle est extrêmement difficile. *Senaingan*, comme *Semingham*, ne répondent à aucun nom de lieu norvégien. *Sæmingheimr* en serait l'équivalent littéral : mais la carte de Norvége, au XIIIe siècle, n'offre aucun fief de ce nom. S'agit-il de Skenninge en Suède? ou plutôt *Senaingan* ne serait-il pas la corruption française du norrain *són Inga*, fils d'Ingi, et l'*Alevard* de Joinville ne serait-il pas *Hallvard Ingason Gullskór*, favori et parent d'Hákon IV? Bien que ce surnom de *Gullskór* (soulier d'or) rappelle celui des croisés de 1152 (*Gullbeinar*, chausses d'or), nous laissons la question sans chercher à la résoudre.

1232-1258 gieux qui pouvaient s'organiser à sa voix, n'entama point avec le Danemark et la Suède des négociations aussi suivies qu'avec Hákon le Vieux, que la prépondérance de la marine norvégienne faisait regarder en cour de Rome comme le premier souverain du Nord, et comme un redoutable champion à opposer aux puissances musulmanes d'Orient. On ne voit que rarement, au milieu du XIIIe siècle, les lettres pontificales, adressées aux rois de Danemark et de Suède, parler de la Terre Sainte et des chrétiens d'Orient. Le pape et ses légats se contentent de pousser les rois scandinaves de la Baltique contre leurs voisins infidèles, ajoutant aux faveurs spirituelles solennellement promises, l'appât de conquêtes avantageuses et de vengeances dictées par des haines séculaires.

Croisades contre les Slaves païens (1232-1258).

Prêchée par Grégoire IX en 1240[1] contre les Esthoniens, la guerre sainte avait eu lieu effectivement contre ces derniers en 1242, et cependant le zèle du Saint-Siége ne s'était pas ralenti. L'année suivante (1243)[2], Innocent IV excitait le Danemark contre les Livoniens, et en 1246[3] contre les Esthoniens. Deux ans après (1247)[4], il accordait au roi de Danemark, Valdemar, un tiers des dîmes ecclésiastiques de Lund pour subvenir aux frais d'une expédition contre les Slaves qui retournaient au paganisme en masse et avec les plus sanglantes représailles : une descente des Suédois en Finlande (1249) et des Danois en Esthonie fut le résultat des prédications d'Innocent IV. On comprend que la fréquence excessive des expéditions contre les païens du Nord (en 1256 la guerre sainte avait été de nouveau prêchée dans les trois royaumes) n'était pas de nature à favoriser des projets de croisade en Orient. Le clergé d'ailleurs, en Danemark du moins, était en lutte ouverte avec le pouvoir royal; le royaume avait été mis en interdit (1258), et le roi Christopher était mort excommunié. Aussi, n'est-ce que plus tard et quand déjà les querelles entre l'Église et la couronne allaient en s'apaisant, que nous voyons la cour de Rome recommencer ses prédications, sans

[1] 14 déc. 1240. (Raynaldi *Annales*, II, p. 245.)
[2] 1er oct. 1243. (Voigt, *Cod. Dipl. Prussicus*, I, n° 58.)
[3] 20 févr. 1246. (*Dipl. Suec*, n° 320.)
[4] 26 nov. 1247. (*Id.*, n° 345.)

toutefois s'adresser au roi, encore sous le coup des censures ecclésiastiques. 1262-1263.

Prédications d'Urbain IV (1262-1263).

Urbain IV, qui avait été six ans patriarche de Jérusalem ou légat en Orient, prenait à cœur les intérêts du malheureux royaume de Palestine. En 1262 il avait, par une lettre datée de Viterbe, pressé l'envoi des subsides recueillis dans le Nord par le provincial des Dominicains de Dacie. L'année suivante, non content de demander aux gens du Nord des contributions en argent, il charge Tyko, évêque d'Aarhuus, qui avait habité Rome dans sa jeunesse et paraissait plein de zèle pour les intérêts du Saint-Siége, de prêcher en Danemark et en Suède la guerre sainte contre les Sarrasins d'Orient. De nombreuses lettres[1] partent de Rome au commencement d'octobre : la première, adressée à Tyko, lui enjoint de publier l'octroi solennel de priviléges pour tous ceux qui prendront la croix; la seconde notifie au clergé du royaume, tant séculier que régulier, le choix fait de l'évêque d'Aarhuus pour prêcher la croisade, et lui enjoint d'avoir à aider Tyko de tout son pouvoir. On devra fournir l'évêque et une suite de douze cavaliers et de quinze personnes, de toutes les choses nécessaires à la vie, pendant tout le cours des prédications qu'il fera hors de son diocèse. Deux jours après, le pape écrit à Tyko une longue épître dans laquelle il lui expose l'état misérable de la Terre Sainte, le presse de mener à bonne fin la mission dont il l'a chargé, lui en indique les moyens et l'arme à la fois de tous les pouvoirs du Saint-Siége pour dompter les récalcitrants ou récompenser les gens de bonne volonté. Puis, comme si cette lettre ne lui paraissait pas encore assez explicite, il lui envoie, le même jour, d'autres instructions plus formelles, étendant les priviléges des croisés, autorisant Tyko à lever les interdits, à rouvrir les églises, à relever de toutes les censures ecclésiastiques, à admettre dans les ordres des clercs, fils de prêtres, jusqu'à concurrence de cinquante, à condition qu'ils prennent la croix; enfin à absoudre des cas réservés au Saint-Siége, pourvu que les pénitents fassent vœu de partir pour

[1] *Skand. Literat. Selsk. Skrifter*, XVI, p. 17, 24, où les lettres sont insérées *in extenso*. Cf. *SS. Rer. Dan.*, VI, 393.

1263-1270. la Terre Sainte, ou payent une offrande proportionnée à leurs ressources. En Suède, l'évêque Ulf de Skara recevait le même jour des instructions analogues[1]; le pape concentrait dans les mains de ce prélat tous les priviléges ecclésiastiques et le chargeait, non-seulement de prêcher la croisade, mais de centraliser les fonds résultant de la levée de l'impôt d'un centième, mis depuis cinq ans sur les revenus ecclésiastiques, en vue de la Terre Sainte. En Norvége, l'archevêque de Throndhjem, Einarr, à qui, comme nous l'avons vu, le roi Hákon avait, avant de mourir, fait attribuer par le pape les mêmes pouvoirs, devait y faire les mêmes prédications[2]. Deux lettres d'Urbain[3] étaient venues enjoindre aux évêques de Suède et de Norvége d'assister Einarr et Ulf dans leur ministère respectif.

Croisés de 1270. L'évêque Tyko, absorbé par ses querelles avec le monastère d'Öm, Ulf de Skara, sur lequel les chroniques suédoises sont silencieuses[4], et enfin Einarr, qui mourut l'année même où il recevait les injonctions pontificales, atteignirent-ils le but que se proposait Urbain IV, et les prédications faites dans les trois royaumes eurent-elles des résultats de quelque importance? Il est permis d'en douter : il ne serait peut-être pas impossible que quelques vaisseaux du Nord eussent fait route avec ces cinq cents Frisons qui arrivèrent à Tunis, dans l'intervalle qui sépara la mort de saint Louis de la trêve conclue par les croisés avec le sultan, allèrent de là en Palestine et revinrent dans leurs foyers l'année suivante. Ce serait alors à des informations venues par cette voie, qu'il faudrait rapporter le récit que les *Annales d'Islande* font de la mort de saint Louis et les circonstances particulières dont elles l'entourent[5] : cependant il est plus probable que les prédications d'Urbain IV ne déterminèrent dans le Nord aucune croisade, mais seulement un nombre assez considérable de pèlerinages isolés.

Pèlerinage de Sighvatr Bödvarsson (1265). C'est ainsi que nous voyons, en 1265, un Islandais, un membre

[1] *Dipl. Suec.* n° 486-489.

[2] *Dipl. Norv.*, I, 56.

[3] *Dipl. Norv.*, I, 57; *Dipl. Suec.* n° 490-491.

[4] Voir Brynjolf Algotsson, *Skarabiskop. Rijmskrön.* (Benzelius, *Mon. v. Eccles. S. Goth.*, p. 76.)

[5] *Ann. Isl.*, ad ann. 1270.

de la célèbre maison des Sturlunges et le petit-neveu du grand Snorri, Sighvatr Bödvarsson de Stadr partir pour Jérusalem. D'après la *Sturlunga Saga*, qui a été écrite par Sturla Thordarson, l'oncle même de Sighvatr, ce dernier était favori du roi Hákon IV, qui l'avait fait son *hirdmadr,* et l'avait emmené avec lui en Écosse. Ayant assisté aux derniers moments de ce prince, Sighvatr avait ramené la dépouille royale en Norvége. Le nouveau roi Magnús, en souvenir de son père, avait voulu garder Sighvatr auprès de sa personne, lui rendant plus d'honneurs que jamais Islandais n'en avait reçus avant lui; mais Sighvatr, ne pouvant se consoler de la mort de son maître, avait trompé la vigilance de Magnús et était parti pour l'Orient; il parvint jusqu'à la mer Rouge, et mourut de fatigue et de chagrin le 22 septembre 1266[1]. 1266-1273.

Andres Nikolasson et frère Maurice (1271). Bárdr Smidr.

Quatre ans plus tard, un baron norvégien que nous avons déjà vu figurer dans les négociations d'Hákon et de saint Louis, Andres Nikolasson, arme pour la Terre Sainte une expédition dont le récit, composé par son chapelain, frère Maurice, du monastère des Franciscains de Bergen, et conservé par fragments dans un manuscrit autographe des archives de Norvége, nous a déjà fourni des indications géographiques importantes[2]. Le baron Andres avait été l'un des favoris du feu roi, qui l'avait employé dans plus d'une ambassade difficile; c'était en même temps l'un des plus braves capitaines des armées norvégiennes. Allié de fort près aux Arnunges-Bjarkey, les derniers restes des puissants jarls du Romsdal, Andres, à la mort d'Hákon le Vieux, s'était vu délaissé par Magnús Hákonarson, et, à l'exemple de ses ancêtres, n'avait trouvé à prendre dans sa disgrâce qu'un seul parti digne de son nom; il était allé mourir où était mort le vieux Skopti et où s'étaient éteints tant d'autres grands noms norvégiens. Il prit avec lui frère Maurice qui l'avait accompagné dans ses autres voyages et qui devait jouer plus tard un certain rôle dans les affaires de Norvége. Ils partirent en 1271 de Seley,

[1] *Ann. Isl.* ad ann. 1266; *SS. RR. Dan.*, II. 156. *Sturl. Saga* (X, c. v), t. III, p. 194.

[2] Voir plus haut, p. 72.

1259. le jour de Saint-Antoine (17 janvier)[1]; ils passèrent par le détroit de Gibraltar, vinrent à Carthagène, puis à Marseille et enfin en Syrie en côtoyant l'île de Sardaigne. Andres mourut de la fièvre en route (1273)[2]; quant à frère Maurice, il revint en Norvége où il mit au service du roi Magnús VII sa longue expérience et les leçons d'Andres. En 1281 il alla en Écosse conclure le mariage du prince de Norvége, Érik, avec la princesse Marguerite, et, au retour, écrivit longuement le récit de ses voyages et des négociations dont il avait été chargé[3]. C'est probablement parmi les compagnons d'Andres Nikolasson que se trouvait le dernier *Jórsalafari* dont les sources norvégiennes fassent mention, personnage fort obscur d'ailleurs. Il se nommait Bárdr Smidr et figure dans un acte antérieur à 1290, par lequel il reconnaît à Gyda, sa femme, la propriété exclusive d'une terre qu'elle avait achetée de ses deniers, pendant que son mari était en Terre Sainte[4].

Pèlerinages suédois.

La Suède envoya aussi, à cette époque, un grand nombre de pèlerins en Orient. C'est même là, s'il fallait ajouter foi aux impostures de Messenius, qu'il faudrait placer le pèlerinage à Jérusalem du roi de Suède Valdemar Birgisson, pèlerinage entrepris en expiation d'un inceste commis par ce prince avec Juta de Danemark, sa belle-sœur; mais on est certain aujourd'hui[5] que le roi ne fit que le voyage de Rome, où il alla solliciter l'absolution pontificale (1274). D'autres voyages en Terre Sainte faits à la même époque par des Suédois sont heureusement plus authentiques : d'abord celui d'un chevalier nommé Gisli Petersson, qui donne, avant de partir pour l'Orient (1259), sa terre de Merathorp, paroisse de Tweta, au monastère de Nydala, sous le sceau de Birger jarl et de Henri, évêque de Linköping[6]; Gisli Petersson, sur lequel on a peu de détails, mourut en Terre Sainte. Vient ensuite un autre pèlerinage qui rappelle ceux de sainte Hélène et de sainte Ragnild, comme si en Suède, depuis les temps de la conversion jusqu'à la célèbre Brigitte, les femmes

[1] Absalon Pedersson, *Norriges Beskrivelse*, éd. Nikolaysen, p. 103-104.
[2] *Ann. Isl.*, ad ann. 1273.
[3] Munch, V, 451, 471, 478; VI, 23.
[4] *Dipl. Norv.*, III, 45.
[5] *Chron.* de Detmar de Lubeck, ad ann. 1274, ed. Grautoff, p. 151; Strinnholm, IV, 519.
[6] *Dipl. Suec.* n°s 842, 453.

eussent voulu donner l'exemple de ces périlleux voyages. Les émules des deux saintes du XIIe siècle se nommaient Ingrid et Melchtild; la première habitait à Skenninge[1] : elle était fille d'un chevalier suédois nommé Olaf qui tenait de près à la famille royale de Gothie. Devenue veuve, elle avait cédé une grande partie de ses biens à Andres et à Johan, ses frères[2], et était partie, accompagnée d'une suite nombreuse de jeunes filles de haut rang, pour visiter les Lieux Saints[3]. Parmi ses compagnes se trouvait une demoiselle nommée Gyda et une dame de haute naissance, Melchtild[4], qui, devenue, la nuit même de ses noces, veuve d'un chevalier brutal, s'était retirée auprès d'Ingrid. Les nobles pèlerines allèrent à pied à Saint-Jacques de Compostelle, à Jérusalem et à Rome[5]. A leur retour à Skenninge, les habitants de la ville, frappés des miracles d'Ingrid, lui apportèrent, dit la légende, leur argenterie, du prix de laquelle elle fonda un monastère de filles sous la règle de saint Dominique[6]. On sait d'ailleurs, par un contrat original[7], qu'elle reprit alors pour doter le monastère une partie des domaines abandonnés à ses frères, et, par une inscription trouvée à Skenninge[8], que le roi Valdemar de Suède contribua à la fondation. Cette inscription en fixe, en outre, la date réelle (1272)[9], et par conséquent celle du retour des saintes femmes. Ingrid mourut en 1282[10]; elle devint bientôt l'objet d'une grande vénération de la part des Suédois catholiques du XVe siècle. Deux fois (1414 et 1449)[11] les rois de Suède en postulèrent en cour de Rome la canonisation, mais sans succès. Cependant, en 1506, Alexandre VI autorisa la translation solennelle des reliques d'Ingrid[12]. Quant à Melchtild, elle mourut 1272-1282.

[1] *Skenninge*, ville de l'Östergösland.

[2] *Dipl. Suec.*, n° 885.

[3] Olaüs Magnus, VI, 19; éd. de Rome, p. 217.

[4] Olaüs Magnus, l. c.

[5] *Lettre du roi et des grands du royaume au pape*, 1399 (Messenius, *Hist. Sanctorum Scandiæ*, III, ch. II, p. 41).

[6] Ol. Magnus, l. c.

[7] *Dipl. Suec.* n° 885.

[8] « Anno CIƆCCLXXII fecit Rex Waldemarus hanc domum lapideam ædificare in usum monasterii sanctæ « Ingridis. » (Rhyzelius, *Episcoposcopia Sueiogothica*, p. 107.

[9] Et non 1282, faute d'impression de la première édition d'Olaüs Magnus.

[10] Erici Olai *Chronicon* ad ann. 1282; *Vita S. Bryniolphi*, éd. Schröder, p. 32-33.

[11] Vastovius, *Vitis Aquilonia* (Notes, p. 62.)

[12] Vastovius, *ibid.*

1273. aussi en odeur de sainteté et fut enterrée à Skenninge. S'il fallait en croire Messenius, Vastovius et même des auteurs plus modernes, Melchtild de Skenninge ne serait autre que la reine Melchtild, veuve du fratricide Abel, roi de Danemark, et femme du grand Birger jarl, régent de Suède; mais cette princesse, holsteinoise de naissance, ne fit jamais de pèlerinage en Orient[1].

Pèlerins danois des *Viser*.

En Danemark, un grand nombre de seigneurs prirent aussi la croix; les testaments contemporains en font foi, et les traditions populaires placent à cette époque plusieurs pèlerinages fameux. Mais il est fort difficile de retrouver, au milieu des altérations que subissent, dans les *viser* ou chants nationaux, les noms d'hommes ou de lieux, ce qui peut appartenir au domaine de l'histoire. Ce n'est donc qu'en passant, et pour y revenir d'ailleurs plus tard, que nous citons les noms des chevaliers Peter et Olaf Strangason, alliés à la maison de Knardorp; le premier, qui avait épousé la fille du grand Esbern Snarri, Ingibiörg de Kallundborg, et qui mourut sur la route de la Terre Sainte en 1240[2]; le second, qui alla à Jérusalem en expiation d'un meurtre commis sur un courtisan du roi[3]; puis un autre membre de cette même et si illustre famille, Esbern, qui était allé en Terre Sainte, et dont la femme, Cæcilia, attendit dix-huit ans le retour[4]; enfin d'autres encore dont les merveilleuses aventures remplissent les chants danois contemporains.

Prédications et pèlerinages de la fin du XIII[e] siècle. II[e] Concile de Lyon (1274).

Nous sommes, du reste, arrivés à une date importante dans l'histoire des prédications de la guerre sainte dans le Nord. L'archidiacre de Liége, Tedald Visconti, qui avait accompagné les croisés frisons en 1270, et qui venait d'être élu sous le nom de Grégoire X, plus zélé encore qu'Urbain IV, convoquait à Lyon, par une encyclique adressée (1273, 13 avril)[5] à tous les prélats

[1] Lagerbring, *Svea Rikes Hist.*, I, 512. Voir Rietz, *Helgona Sagor* (Lund, 1843, 8°), p. 300, où se trouve le seul fragment qui nous soit parvenu de la version suédoise qu'au V[e] siècle le moine Jón Buddha fit de la légende latine de sainte Melchtild, légende aujourd'hui perdue.

[2] *SS. Rer. Dan.*, I, 244; II, 630; III, 311; IV, 481, 501, 518.

[3] *Kæmpevisebogen*, p. 388-391.

[4] *Id.*, 650-655. — *Dipl. Suec.*, 567.

[5] *Dipl. Norv.*, VI, n° 35.

du monde chrétien, un concile œcuménique pour délibérer sur la délivrance des Lieux Saints et l'extinction du schisme oriental. Il connaissait les royaumes du Nord, et n'avait garde de les excepter du nombre des États auxquels s'adressaient ses sollicitations. Le chanoine Sighvatr, porte-croix de la cathédrale de Throndhjem, qui se trouvait alors à Rome, revint en Norvége en 1273 porteur de la circulaire pontificale. Il y trouva réunis un grand nombre d'évêques, entre autres l'austère et impétueux Arni, évêque de Skalhólt en Islande, qui venait d'arriver à Throndhjem avec plusieurs personnages de l'île, incorporée depuis peu (1261), et à la suite de longues discordes civiles, au royaume de Norvége. Arni ne put, faute d'argent, partir pour le concile; il s'y fit remplacer par le chanoine Sighvatr, qui s'acquitta de sa mission à la satisfaction de tous; l'archevêque de Throndhjem, Jón le Rouge, et trois de ses suffragants, Askatin de Bergen, Andres d'Oslo et Richard de Man, siégeaient parmi les Pères du concile. Ceux-ci, sur les revenus ecclésiastiques, votèrent, le 24 juin, une contribution de six ans de dîmes au profit de la Terre Sainte, et en outre ordonnèrent la prédication générale et solennelle de la croisade. L'archevêque Jón et ses suffragants revinrent la même année dans le Nord avec la mission de faire publier dans tout le royaume les décrets du concile; ils rapportaient de France au roi Magnús VII un fragment de la sainte Couronne d'épines, enchâssé dans un reliquaire de cristal que tenait entre ses mains un ange d'argent massif. Le roi fit construire à Bergen, en l'honneur de ce royal présent de Philippe le Hardi, une Sainte Chapelle à l'imitation de celle de Paris. Ce ne fut pas, d'ailleurs, le seul résultat du concile; de tous côtés commencèrent à la fois et la prédication de la guerre sainte et la levée des subsides. En Norvége, l'archevêque de Throndhjem conserva la haute main sur l'une et sur l'autre[1]; en Danemark et en Suède, le pape, après avoir notifié au clergé séculier (17 septembre)[2] la déclaration de la guerre sainte, en avait confié la prédication aux Dominicains[3] (13 novembre) : 1273-1274.

[1] Suhm, X, 1005. *Pavelige Nuntiers Regnskabsböger*, *Diplom. Anhang*, nos 2, 4-9; *Dipl. Norv.*, VI nos 36-41, n° 50.

[2] *Dipl. Suec.*, n° 583.

[3] *Id.*, 584.

1274-1275. quant à la perception des dîmes, il en avait chargé un légat spécial[1], son propre chapelain, Bertrand Amaury (Amalrici), chanoine de Reims, et depuis archevêque d'Arles.

Premières prédications de la croisade en Islande.

Cette organisation fonctionna dès l'année suivante, et bientôt prédications et collectes s'étendirent à des pays qui jusque-là n'avaient que peu ou point pris part aux affaires de Terre Sainte. D'un côté, la Laponie et la Finlande; de l'autre l'Islande, les Orcades et jusqu'aux lointaines colonies d'Amérique, participèrent au mouvement que le zèle de Grégoire X avait déterminé dans le clergé de la mère patrie. On n'a que fort peu de renseignements sur la prédication de la croisade au fond des forêts finnoises; mais il n'en est pas de même pour l'Islande, où le fougueux et puissant Arni Thorlaksson venait de prendre à cœur les intérêts de l'Orient, et faisait, pour la première fois, retentir le cri de la guerre sainte. En 1275, l'évêque d'Hólar, Jörundr, revenait dans l'île avec les décrets du concile, et presque en même temps son collègue Arni recevait du métropolitain Jón les lettres qui contenaient, avec la teneur de ces décrets, l'invitation formelle de les publier et de veiller avec zèle à leur exécution. Le concile : 1° ordonnait aux clercs de payer, pendant six ans, un dixième de leurs revenus annuels; 2° enjoignait aux laïques de prendre la croix pour la délivrance des Lieux Saints, et au besoin la conquête entière de la Palestine; 3° promettait une indulgence plénière à tous ceux qui, ayant pris la croix, partiraient après s'être dûment confessés; 4° prenait sous le patronage spécial de l'Église les croisés, leurs familles et leurs biens, pour tout le temps de la croisade; 5° enjoignait aux évêques d'aider, dans toutes les choses raisonnables, les croisés de leur diocèse, et de les protéger en cas de besoin. Arni prit à la lettre les instructions qu'il recevait de Rome et de Throndhjem, et donna une vive impulsion aux prédications de la guerre et à la levée des subsides. Non content de prêcher lui-même, il fit parcourir son diocèse par un certain nombre de prêtres choisis avec soin, pour l'aider dans son œuvre.

[1] *L. c.*, 864. Suhm, X, p. 1004.

Chaque curé dut, en outre, une fois par semaine, dire, pour l'heureux succès de la croisade future, une messe pendant laquelle les fidèles étaient invités à apporter leurs offrandes. Quant aux dîmes, Arni les régla ainsi qu'il suit : chaque terre d'un revenu supérieur à l'entretien d'un homme, entretien fixé à six marcs d'argent purifié, dut acquitter exactement l'impôt. En outre, chaque prêtre autorisé à célébrer la messe dut payer annuellement six aunes de *vadmel*[1], et chaque colon censitaire pour le *thing*, une aune. L'activité d'Arni Thorlaksson ne manqua point, comme l'on pense, de rencontrer quelques obstacles : une foule de gens prirent la croix, puis se refusèrent à partir ; le rachat de leurs vœux donna lieu à de nouvelles contributions qui, ne portant plus, cette fois, sur le clergé, mais sur les laïques, indépendants d'Arni, ne purent pas être aussi facilement recouvrées. L'Islande n'avait jamais été riche, et, quoique, au XIII[e] siècle, elle n'eût pas encore subi les effroyables fléaux qui plus tard en firent un désert, et la condamnèrent à une stérilité sans remède, cependant une population dont les revenus consistaient en poissons et en bestiaux, dont l'industrie se bornait à la confection de grossiers tissus difficilement exportés, ne pouvait fournir de grandes sommes d'argent. On y comptait par aune de *vadmel;* chaque aune valait deux poissons, et il fallait deux aunes pour faire un *penning*. Les propriétés de l'Église et des familles aristocratiques absorbaient la presque totalité du sol ; le pays, qui sortait à peine de sanglantes guerres civiles, était rempli d'éléments de révolte et d'opposition : les seigneurs se croyaient au-dessus de l'impôt ; les paysans pouvaient à peine le payer. Il est certain que si une volonté aussi puissante, une autorité aussi populaire que celle du fougueux évêque de Skalhólt n'avait pas dirigé les prédications de la croisade, elles eussent été complétement stériles, d'autant plus que l'évêque avait encore aggravé la situation par la brusque introduction d'un nouveau code ecclésiastique. On n'osa pas s'opposer ouvertement à Arni, et les seigneurs écrivirent même au roi Magnús une lettre officielle où ils se contentaient d'annoncer l'accepta- 1275.

[1] Sorte de drap fabriqué dans l'île.

1275-1279. tion par l'*Althing* des nouvelles lois d'Arni; mais en même temps, par des dépêches confidentielles, ils se plaignaient des évêques, « qui, tout en accablant le peuple et le clergé de « nouveaux subsides, prétendaient exempter eux et leurs gens « des contributions civiles ». Magnús envoya en Islande un prêtre, Adalbrandr Helgason, qu'un voyage en Amérique devait rendre célèbre[1] quelques années plus tard, et le chargea de lettres royales dans lesquelles, tout en interdisant formellement l'usage des lois contraires aux priviléges de la couronne, le roi apaisait le peuple à l'endroit de la Terre Sainte, et encourageait les vœux faits pour la croisade et les offrandes des fidèles, pourvu que ces dernières fussent parfaitement volontaires. Adalbrandr arriva à Mödruvellir au milieu de toute l'aristocratie de l'île, réunie en un grand festin avec les évêques et le gouverneur royal; l'aspect de l'ambassadeur était si majestueux qu'on crut, à son entrée, « voir apparaître l'apôtre Thang- « brandr lui-même ». Adalbrandr exposa à l'assemblée la mission que lui avait confiée le roi, et réussit à calmer les esprits; Arni ne rencontra plus d'opposition dans la levée des subsides, et lorsque l'archevêque de Throndhjem, en 1279, lui réclama les quatre premières années des dîmes, il put lui envoyer des sommes importantes, résultat de ses chaleureuses prédications.

Prédications en Amérique.

L'exemple d'Arni avait été suivi par un autre prélat scandinave, comme lui favori d'Hákon, l'évêque de Gardar, en Grönland, Olaf, qui, en 1271, était retourné dans son lointain diocèse. En même temps qu'en Islande, la croisade avait été prêchée dans les colonies norvégiennes d'Amérique, fait qui peut, au premier abord, sembler paradoxal, mais que confirment des documents contemporains authentiques. La république qui, sous le protectorat des rois de Norvége, s'était établie dès le x[e] siècle au Grönland et le long des côtes du Labrador, et d'où étaient sortis tant de hardis marins, tant d'aventureux explorateurs, commençait à perdre de son antique prospérité; soit que le cli-

[1] Il découvrit pour la seconde fois l'Acadie en 1285.

mat se fût peu à peu refroidi, soit que la population, à une époque 1276-1282.
où les Vikings et les exilés politiques ne venaient plus chaque année la grossir, se trouvât trop faible pour le vaste espace qu'elle occupait, toujours est-il que la mère patrie commençait à délaisser cette lointaine colonie; l'histoire de l'Amérique norraine allait devenir de plus en plus obscure. Les Scandinaves du Grönland avaient encore cependant des établissements importants, des couvents, des églises, des champs en culture, une ville épiscopale, Gardar, enfin une assemblée du peuple. Il y avait, en Grönland comme en Islande, des seigneurs et de riches marchands et le pays faisait avec cette île un important commerce de denrées polaires. Le cour de Bergen, qui était parvenue à changer en possession effective la suprématie vague qu'elle exerçait sur l'Islande, avait réussi presque en même temps à étendre au Grönland cette transformation administrative. C'était l'évêque Olaf qui, en 1261, s'était chargé d'opérer, au nom du roi, la réunion à la couronne des établissements scandinaves d'Amérique. Les habitants s'étaient révoltés quelque temps après; mais une flotte en avait eu raison presque aussitôt, et les nouvelles lois ecclésiastiques et fiscales fonctionnaient depuis lors en Amérique, comme dans les autres États d'Hákon. Aussi, lorsqu'en 1276 l'archevêque Jôn, autorisé par le pape[1], à cause de la longueur et des périls du voyage, à ne pas aller en personne en Grönland, y envoya à sa place des prêtres porteurs des décrets du concile, il ne paraît pas que la prédication de la croisade et la levée des subsides de Terre Sainte y ait rencontré les mêmes obstacles qu'en Islande. En 1279, profitant d'un vaisseau qui partait pour l'Amérique, l'archevêque envoya « une sage et discrète personne » pour recueillir en son nom le produit des dîmes et des commutations de vœux, tant dans l'évêché de Gardar que *dans les îles et terres voisines*. Nicolas III, par une lettre datée de Rome (31 janvier 1279)[2], confirmait les pleins pouvoirs donnés par l'archevêque à ce collecteur anonyme; trois ans après, ce personnage revenait en Norvége avec une quantité considérable de peaux de phoques et de *bœufs*, de dents de cé-

[1] Date de Viterbe, 4 déc. 1276 (Schlegel, *Samml. für Dan. Gesch.*, t. I, p. 176; *Gronl. Mindesmerker*, III, p. 91).
[2] *Dipl. Norv.* I, 66.

1282-1286. tacés et de fanons de baleines[1]. C'était en nature, vu l'absence de numéraire, qu'il avait dû percevoir les subsides. L'archevêque embarrassé écrit à Rome à ce sujet, et Martin IV (4 mars 1282)[2] lui répond en l'autorisant à réaliser comme il l'entendra et à convertir en monnaie d'argent, au mieux des intérêts de la Terre Sainte, ces revenus encombrants. L'argent qui provint de cette vente fut réuni aux sommes que sur l'ordre de Martin IV[3] l'archevêque envoya en 1282 aux maisons lucquoises des Squiarcialupi et des Guidiccioni. La levée des subsides de Terre Sainte continua en Grönland comme dans le reste des États norvégiens, et nous verrons encore, vingt-cinq ans plus tard, les dîmes venues d'Amérique figurer dans le produit des collectes.

Nouvelles prédications en Norvége (1286).

Quant à la cour de Bergen, elle continuait de loin en loin, après le concile de Lyon, ses négociations avec le Saint-Siége. Le haut clergé de Norvége était en guerre ouverte avec la couronne à cause du nouveau droit ecclésiastique introduit par le puissant archevêque de Throndjhem, Jón le Rouge (1280, concile de Bergen). Persécutés par le roi et les barons, les évêques norvégiens paraissent n'avoir trouvé que peu d'écho en cour de Rome. Le pape voulait-il garder dans ces guerres intestines une stricte neutralité, dans l'espoir d'obtenir l'intervention du roi de Norvége dans les affaires d'Italie, ou craignait-il, poussant les choses à l'extrême et encourageant la résistance de Jón, de nuire à la levée régulière des subsides de Terre Sainte? La correspondance entre la cour de Bergen et le Saint-Siége ne le laisse qu'entrevoir. Ce qu'il y a de certain, c'est que les lettres du pape, uniformément bienveillantes pour le roi, ne parlent qu'accidentellement de la croisade en Orient : le Saint-Siége s'occupe surtout de la levée et de la rentrée de l'impôt[4]; de son côté, le roi paraît avoir obtempéré aux ordres du pape et les retards dans l'envoi des dîmes n'être venus que de l'impuissance de l'archevêque, qui avait été forcé de quitter le royaume. Aussi le pape, après la mort de Jón (1283), envoie-t-il un légat spécial pour

[1] « In bovinis et focarum coriis ac « dentibus et funibus balenarum. »

[2] *Dipl. Norv.*, I, 72.

[3] 25 mai 1282. *Regnsk. Dipl. Anh.*, n° 29. *Dipl. Norv.*, VI, n° 46.

[4] *Dipl. Norv.*, I, 67-68.

lever directement les subsides; ce légat se nommait Huguiccio ; il était chapelain du pape et curé de Castiglione, au diocèse d'Arezzo. 1279-1285.

Huguiccio de Castiglione, légat-collecteur.

Il vint à Oslo en août 1286 et signifia au clergé, par l'entremise des évêques, les ordres formels du Souverain Pontife[1]. Frère Maurice nous a conservé la circulaire envoyée, à son arrivée dans le royaume, par le légat collecteur et la lettre confirmative d'un évêque, celui d'Oslo, toutes deux en langue norraine. Huguiccio devait dresser la liste de ceux qui avaient profité des récentes querelles entre le roi et le clergé pour échapper au payement de la contribution ecclésiastique; il devait faire rentrer les années échues de l'impôt et rendre gorge aux collecteurs ordinaires qui auraient pu garder, sans en faire part au Saint-Siége, l'argent des legs et des offrandes faits par les fidèles en vue des Lieux Saints. La mission d'Huguiccio s'étendait aussi aux deux autres royaumes du Nord; le légat Bertrand Amaury venait (1285) de quitter la Suède après avoir arrêté le compte[2] des subsides levés par lui pendant six ans : il n'avait pas toujours rencontré une grande facilité à s'acquitter de son mandat; les Dominicains, empiétant sur ses fonctions, avaient retenu une partie des dîmes; le pape avait dû leur intimer l'ordre de les rendre. Il avait fallu, la même année (6 juin 1279)[3], renouveler aux évêques de Suède la notification des décrets du concile; l'évêque de Skara, le célèbre Brynjolf Algotsson, qui avait pris la croix, s'était refusé, sous ce prétexte, à payer les dîmes[4]. Le roi avait fait aux collecteurs un emprunt forcé et ne l'avait rendu que sur un ordre formel du pape[5], puis s'était refusé à laisser sortir l'argent du royaume[6]. Le légat, fatigué, avait fini par se contenter de la somme d'ailleurs considérable qu'il rapportait à Rome (1283). Mais le pape ne voulut pas renoncer à l'arriéré laissé par Bertrand, et quand Huguiccio partit pour le Nord, il lui donna deux lettres, l'une pour l'évêque d'Aarhuus[7],

[1] *Regnsk. Dipl. Anh.*, nos 34, 39, 40 ; *Dipl. Norv.*, I, 75; VI, 47, 50.
[2] *Dipl. Suec.*, n° 743.
[3] *Id.*, n° 673.
[4] *Id.*, n° 674.
[5] *Dipl. Suec.*, n° 680.
[6] *Id.*, n° 681.
[7] Lagerbring, II, 734, *Regnsk. Dipl. Anh.*, nos 30, 32.

1289. chargé de continuer en Danemark l'œuvre de Bertrand, l'autre adressée aux rois de Danemark et de Suède et au clergé du Nord[1] pour leur notifier l'arrivée d'Huguiccio et leur ordonner de remettre promptement entre les mains de ce dernier les sommes abandonnées par Bertrand Amaury. Huguiccio, du reste, ne paraît pas, du moins en Norvége, avoir trouvé les mêmes difficultés que ses prédécesseurs dans l'accomplissement de son mandat; dès la première année, ayant recueilli tout l'argent que l'archevêque Jón avait, partie enterré dans la cathédrale de Throndhjem, partie laissé aux sous-collecteurs, il envoya par son notaire aux marchands florentins, trésoriers du Saint-Siége, une somme fort considérable. Il resta ensuite en Norvége plusieurs années, très-choyé de la cour qui, par lui, dominait le clergé, et même employé par le roi dans des négociations diplomatiques importantes avec les royaumes voisins. Le temps, du reste, n'était pas encore venu où ces fructueuses collectes allaient être le seul résultat des prédications solennelles de la croisade dans le Nord. Soit que, dans les premiers temps, peu habitués à la levée des subsides qui, par les rachats des vœux et des pénitences, atteignaient aussi bien les laïques que le clergé, les gens du Nord préférassent encore les aventures du voyage en Terre Sainte avec la certitude morale de l'accomplissement de leurs vœux, à une commutation qui ne satisfaisait complétement, ni leurs intérêts matériels, ni leur conscience; soit qu'en réalité les prédications des religieux dominicains et mineurs et les tristes nouvelles reçues chaque année de l'Orient réveillassent le zèle endormi des Scandinaves, toujours est-il que nous allons retrouver encore, surtout en Suède, un certain nombre de pèlerinages importants et même comme une tentative de croisade, dernières lueurs de l'enthousiasme du Nord pour le tombeau du Christ.

Pèlerinages suédois. Henrik de Linköping.

Le diplomataire suédois est rempli de noms de gens qui ont pris la croix dans les années qui suivent le concile de Lyon. Pour les uns, le pèlerinage à Jérusalem reste à l'état de projet;

[1] *D. S.*, n° 819; *Regnsk. Dipl. Anh.*, n°s 35, 36, 41, 44; *Dipl. Norv.*, n° 48.

mais d'autres accomplissent rigoureusement leur vœu. Le premier qui se présente est l'évêque de Linköping, Henri, qui, à l'imitation de son prédécesseur, le chancelier Kol, voulut aller en Terre Sainte. C'était un des plus riches et des plus puissants seigneurs de son temps; favori du roi Magnús Ladulås, qui lui avait accordé le privilége de la fondation d'une ville dans ses terres du Finveden[1], il occupait depuis près de vingt-cinq ans le premier siége épiscopal du royaume, lorsqu'il fit vœu d'aller à Jérusalem. Dans tout le diocèse qu'il gouvernait, son exemple paraît avoir déterminé un enthousiasme général. Le célèbre évêque de Skaar, saint Brynjolf Algotsson[2] et le chapitre presque entier de la cathédrale de Linköping prirent la croix comme lui[3]; un grand nombre de clercs et de laïques en fit autant, et, si tous ne l'accompagnèrent pas, il avait cependant en quittant la Suède une suite considérable, quatre chapelains (Finnvid, curé de Nässjöhult, Heymund, archiprêtre de Visby[4], Johan, et Björn, curé d'Husby), neuf officiers[5] et plusieurs chevaliers: de ces derniers on ne nomme qu'un seul, Olof Grèn; mais il est probable que c'est parmi eux que se trouvait le chevalier Magnús Johansson Engel, conseiller du royaume, qui, avant son départ, avait vendu conditionnellement sa terre d'Högnatorp à Brynjolf Algotsson[6]; enfin on pense que deux dominicains, l'un Folkvin de Visby, qui avait longtemps séjourné à Paris[7], l'autre Gerard de Gotland[8] dont le sceau a récemment été retrouvé dans l'île de Candie, faisaient aussi partie du cortége du pieux évêque. Henrik se mit en route vers 1282 : on sait qu'il passa 1282.

[1] Lagerbring, II, 782; Suhm, X, 777; Rhyzelius, *Episcoposcopia Sueiogothica*, p. 106; Reuterdahl, *Sv. Kyrk. Hist.*, III, 417.

[2] *Dipl. Suec.*, n° 680. Brynjolf était fils du Folkunge Algot: il mourut en 1301 et fut canonisé au xv[e] siècle; on lui attribue le *Legendarium* suédois. —Voir Vastovius (éd. Benz., p. 78, not. p. 63); *Skar. Bisk. Rijm Krön.* (éd. Benz., *Mon. vet. Eccl. Sueogoth.*, p. 76, 239); Reuterdahl, *Sv. Kyrkans Hist.*, II, p. 456; Strinnholm, IV, p. 597, 626; Wieselgren, *Sv. Sköna Literatur* I, 183; *Vita S. Bryniolphi* (éd. Schröder, Upsal, 1836, in-4°).

[3] *Dipl. Suec.*, n[os] 155, 1034, 1039, 1124.

[4] Wallin, *Gotlandska Samlingar*, p. 254.

[5] Ils se nommaient Lundvid, Odd, Hermann, Jakob, Simon, Brynjolf, Nikolas (cuisinier), Bertrand et Knut secrétaires.

[6] *Dipl. Suec.* n° 763.

[7] Lagerbring, II, 862. Voir *AA. SS. Boll.*, 22 jun. IV, p. 324, 420.

[8] Ce sceau est conservé au musée de Visby.

1286-1288. par la France et tomba malade à Marseille où il fit un premier testament, daté de l'infirmerie des Dominicains de cette ville[1]. Cette pièce curieuse, où il lègue une somme importante à deux religieux scandinaves, étudiants à Paris, existe encore, ainsi qu'un second testament daté de Saint-Jean-d'Acre[2]. Ce fut là que le pieux évêque mourut après avoir eu le courage d'accomplir son vœu jusqu'au bout[3]; il fut enterré dans l'église des Mineurs d'Acre. Le curé de Nässjöhult, Finnvid, qui avait joué un certain rôle dans les affaires du royaume, paraît aussi avoir succombé aux fatigues du voyage, et son testament[4] est aussi daté de Saint-Jean-d'Acre.

Niels Ubbason de Skvæmma; Lars de Lilje et Benedikt Magnússon.

Quelques années plus tard que l'évêque de Linköping, mourait aussi en Terre Sainte un chevalier suédois, Nils Ubbason de Skvæmma, qui, avant de partir pour l'Orient (2 mai 1286), avait fait son testament en faveur des frères prêcheurs de Sigtuna et des Mineurs de Stockholm et d'Enköping, sous le sceau de l'archevêque d'Upsal et du frère de ce dernier[5]. Enfin, en 1288, un prêtre de haute naissance, Lars, de la maison de Lilje, qui allait, comme Kol et Henrik, occuper le siége épiscopal de Linköping, partait pour la Terre Sainte avec un prince de la maison royale des Folkunges, le propre frère du grand Birger jarl et l'oncle du roi Magnús Ladulås, Bengt ou Benedikt Magnússon d'Ulfåsa[6]; Benedikt, dont la femme Sigrid est l'héroïne d'une poétique légende, et dont la petite-fille, la grande sainte Brigitte, mère des Brahe, devait s'illustrer aussi par de lointains voyages, était *lagman* de l'Östergötland (Ostrogothie). C'était un des plus redoutés parmi les turbulents Folkunges; l'histoire ne dit pas quels motifs le poussèrent à aller en Terre Sainte[7];

[1] *Dipl. Suec.*, n° 761.

[2] *Id.*, n° 771; *Linköp. Bisk. Rijm Krönika* (Benzel., *Monum. vet. Eccl. Sueogoth.*, p. 120, 347).

[3] *Dipl. Suec.*, n° 769; cf. *SS. RR. Suecic.*, I, 28, 63.

[4] *Dipl. Suec.*, n° 769.

[5] *Id.*, n° 911; Lagerbring, II, 734.

[6] Voir Strinnholm (*Svenska Folk. Hist.*, IV, 290), qui bouleverse toute la généalogie des Folkunges, et fait de ce Benedikt un petit-neveu et non un frère du roi Birger.

[7] Ericus Olai dit seulement : « Anno 1288 Benedictus transiit ultra mare; » c'est la *Chronique épiscopale rimée* (Benz., *Mon. vet. Eccl. Sueo-Goth.*, p. 122, 252) qui, en parlant de Lars, affirme qu'il alla en Terre Sainte.

on sait seulement que sa suite était nombreuse, et que Lars de Lilje lui servait de chapelain [1]. La petite caravane partit de Suède en 1288 et revint saine et sauve après avoir visité les Lieux Saints et le tombeau des Apôtres. Lars ne mourut qu'en 1298, laissant après lui le renom d'un saint évêque et d'un bon justicier. Benedikt, en 1303, figure encore parmi les grands feudataires du royaume, aux conférences de Tyreholm entre le roi de Suède Birger et le roi de Norvége Hákon. 1291-1293.

Chute de Saint-Jean d'Acre (1291). Prédications de Nicolas IV.

Le prince Benedikt Magnússon était à peine revenu dans le Nord, que les prédications y recommençaient plus solennelles que jamais en faveur des Lieux Saints. Le 18 mars 1291, Saint-Jean-d'Acre, le dernier boulevard du royaume latin de Jérusalem, venait d'être enlevé d'assaut par les Sarrasins d'Égypte. Nicolas IV, renouvelant toutes les sollicitations de Grégoire X, presse les princes d'Europe de venir au secours de la Palestine. Édouard, roi d'Angleterre, prend la croix; aussitôt le pape, par une lettre encyclique (1er août) [2], confirme et étend les priviléges déjà accordés aux croisés; il exhorte les fidèles à en profiter, en allant grossir les rangs de l'armée que prépare Édouard d'Angleterre pour le passage de 1293. Cette encyclique [3] est envoyée aux dominicains du Nord qui reçoivent le même jour des instructions spéciales [4] pour prêcher la croisade en Danemark et en Suède. De tous côtés, surtout dans ce dernier royaume, les dominicains proclament la guerre sainte; l'archevêque d'Upsal convoque tout le clergé de sa province à un concile où l'on doit délibérer des intérêts de la Palestine [5]. Une foule de seigneurs suédois prennent la croix [6]; parmi eux, les diplômes contemporains nomment le connétable Karl Göstafsson [7] de Skenninge; Pierre Ragnvaldsson [8] de Östenrör, beau-frère du *drotz* Knut le Bleu; Magnús Johansson Engel d'Högnatorp [9], Nils Sigridsson [10]

[1] Rhyzelius, *Episcoposcopia Sueogothica*, p. 108; Reuterdahl, *Svenska Kyrkans Historia* III, p. 420, met en doute l'origine de Lars.
[2] *Dipl. Suec.*, n° 1734.
[3] *Id.*, ibid.
[4] *Id.*, nos 1735, 1739.
[5] *Dipl. Suec.*, n° 1052.
[6] Ericus Olai, éd. Janson, p. 83.
[7] *Dipl. Suec.* n° 1053.
[8] *Id.*, n° 1737.
[9] *Id.*, n° 763.
[10] *Dipl. Suec.*, n° 1278.

1293. de Ringshult, lagman de Värend; Andres Bâths de Bankastra. le chevalier Benedikt Petersson; Holmgeir Ulfsson de Bredastadr; Anundr Haraldsson, lagman de Sudermanie[1]. En Norvége, où quatre ans auparavant les ambassadeurs du Khan mongol de Perse, Argoun, étaient venus avec le légat Huguiccio solliciter les secours du roi Érik contre les mameluks d'Égypte[2], on prêcha aussi la croisade. En Islande il en fut de même, et un grand nombre d'habitants de l'île se préparèrent à aller rejoindre le roi d'Angleterre[3]. Malheureusement, comme tant d'autres, la croisade de 1293 devait rester à l'état de projet, aussi bien en Occident que dans le Nord. Seuls les pèlerins islandais, le chevalier suédois Nils Sigridsson et peut-être quelques autres, voulurent accomplir effectivement leur vœu et allèrent en Terre Sainte. Mais les prédications de Nicolas IV n'eurent pas d'autre résultat, et il mourut sans qu'aucune expédition fût partie d'Occident pour tenter de ressaisir la couronne de Jérusalem, à tout jamais tombée aux mains des Infidèles.

[1] *Dipl. Suec.*, n[os] 1041, 1043, 1083, 1524.

[2] *Anndlar Islenzkir* ad ann. 1286.; *Arna Bisk. Saga Thorlakssonar*, ch. XVII (Biskupa Sögur I, p. 702); cf. Munch, VI, 129. C'étaient probablement les ambassadeurs Bar Sauma, Thomas de Anfusis et Uguet qui furent envoyés à Nicolas IV, et repartirent en 1288 avec des lettres de ce pape pour Argoun (d'Obsson, *Hist. des Mongols*, IV, p. 67).

[3] *Anndlar Islenzkir*, ad ann. 1293.

CHAPITRE IX.

Causes de la cessation des relations du Nord avec la Terre-Sainte. — Invasion des Mongols. — Décadence de la garde væringue. — Changements dans la société scandinave. — Déclin du sentiment religieux; relations avec les Infidèles. — Disparition de la marine privée des Scandinaves. — Formalités imposées aux pèlerins. — Nouveaux lieux de pèlerinages. — Jubilés et indulgences. Commutation des vœux. Testaments.

Subsides de Terre Sainte. — Leur origine. — Leur perception. — Légats collecteurs. — Envoi des subsides; banquiers. — Emploi des sommes perçues.

Subsides du XIIIe siècle. — Subsides du IIe concile de Lyon. Bertrand Amaury et Huguiccio de Castiglione. — Subsides du concile de Vienne. — Levée des subsides en Norvége, en Islande et en Amérique. — Levée en Suède. François de Tibertis. — Nils Sighvatsson. — Levée en Norvége. Jean de Seron et Bernard de Ortolis. — Pierre Gervais.

Prédications de Jean XXII et de Benoît XII. — Subsides de Clément VI; Jean Guilbert. — Dernières prédications et derniers subsides.

Les prédications ordonnées par Nicolas IV sont les dernières qui paraissent avoir déterminé dans le Nord quelque enthousiasme pour la cause de la Terre Sainte. Il avait fallu le retentissement de la chute de Saint-Jean-d'Acre[1] pour réveiller dans les trois royaumes les souvenirs des expéditions du XIIe siècle; mais quand l'insuccès de cette dernière tentative fut constaté, que les Scandinaves furent certains de ne plus même trouver en Palestine un port où faire relâcher leurs navires après la longue

[1] Voir *Annálar Islenzkir*, ad ann. 1291.

traversée de la Méditerranée, les rapports entre le Nord et l'Orient latin devinrent de moins en moins fréquents et finirent par cesser tout à fait. Pour les Scandinaves d'ailleurs, comme pour les chrétiens d'Occident, *l'Orient avait perdu son prestige*, il était désenchanté, et les causes qui, dans le reste de l'Europe, rendirent à partir du XIIe siècle les croisades impossibles, durent se faire sentir encore plus vivement dans le Nord. N'eût-il pas été extraordinaire que les projets des papes trouvassent dans les trois royaumes, qui depuis près d'un siècle jouaient dans les affaires de Terre Sainte un rôle tout à fait secondaire, un accueil plus empressé que dans la France et l'Italie, contrées plus rapprochées du théâtre des événements, et intéressées plus directement à y prendre part? Ce n'est point qu'à partir de la chute de Saint-Jean-d'Acre, les Scandinaves restent complétement étrangers à l'Orient latin. Jusqu'à la Réforme, et de loin en loin, l'histoire du Nord enregistrera encore des pèlerinages en Terre Sainte; mais ce ne seront que de simples voyages accomplis le plus souvent en dehors de toute idée religieuse par des princes, des personnages riches ou curieux, des chercheurs d'aventures. Jusqu'à la Réforme aussi le nom de Jérusalem et le mot de croisade retentira périodiquement dans les trois royaumes; mais nous allons voir que ces dernières prédications finiront par n'être plus que le prétexte de contributions pécuniaires, seule aide que le Saint-Siége ne renonce pas à trouver, pour les chrétiens d'Orient, chez leurs coreligionnaires du Nord. La perception des sommes votées par les conciles, l'envoi des légats collecteurs chargés de les recueillir, les prédications destinées à les accroître du produit des commutations de vœux, seront les derniers liens qui rattacheront les royaumes du Nord à la Terre Sainte, liens que leur nature même et l'impopularité de leur origine devront forcément et promptement relâcher. Nous venons de dire que les mêmes causes qui frappaient de stérilité dans le reste de l'Europe les prédications des papes s'étaient étendues aux trois royaumes, et que c'était là naturellement qu'elles avaient dû le plus tôt se faire sentir. Il faut en effet (et l'histoire même des dernières croisades scandinaves a dû le faire entrevoir) remonter au commencement du

XIIIe siècle pour constater les premiers symptômes de cette longue agonie, qui se termine par l'extinction totale, dans l'esprit des gens du Nord, de l'enthousiasme des croisades; diverses causes particulières avaient d'ailleurs puissamment contribué à hâter ce résultat.

Invasion des Mongols.

La route de Russie, l'Austrvegr, si fréquentée des gens du Nord, qui trouvaient à Ladoga, à Polotzk, à Souzdal, à Kief, des protecteurs dans les princes russes, des compatriotes dans les gardes de ces petits souverains et un commerce lucratif de fourrures avec les indigènes, était fermée depuis l'invasion des Mongols qui avaient fait de l'Europe orientale un monceau de ruines, et transformé les principautés slaves en petits khanats tributaires.

Décadence de la garde væringue.

La garde væringue avait disparu de l'Empire grec avec l'invasion latine, et bien que plus d'un Scandinave eût pris du service à la cour des empereurs flamands, cependant la longue tradition des auxiliaires norrains avait été rompue et rien n'attirait plus les gens du Nord à Byzance où l'église de Saint-Olaf et le sanctuaire de saint Thorlak avait été détruits, d'où avait disparu le grand dragon de Sigurd, envoyé à Gand pêle-mêle avec les dépouilles de l'ancienne Romanie.

Changements dans la société scandinave.

A ces causes matérielles qui faisaient d'un voyage en Orient une expédition désormais aussi pleine de périls que dépourvue d'intérêt, étaient venus s'ajouter dans le Nord même des changements politiques, sociaux et religieux qui avaient lentement transformé les fils libres, indépendants et hardis des Vikings en serfs attachés à la glèbe, en commerçants avides affiliés à la grande Hanse, en aristocratie terrienne aussi fortement organisée contre le peuple, aussi persécutée par les rois que dans n'importe quel autre État de l'Europe. Une expédition comme celle des Arnunges de Gizki ou du comte des Orcades était-elle possible sous un roi comme Hákon le Vieux, qui passa son règne à rassembler peu à peu dans sa main tous les pouvoirs, à se créer une cour et des fidèles, à briser par d'habiles divisions

administratives les puissantes assemblées provinciales de Frosta, de Gula et d'Eidsiva?

Déclin du sentiment religieux. Relations avec les Infidèles.

Le déclin du sentiment religieux avait suivi celui des libertés civiles, et l'Église, à travers les luttes interminables qui avaient amené dans la société du Nord cette transformation intime, avait perdu en prestige ce qu'elle avait pu gagner en influence matérielle. L'exemple était venu d'en haut, et c'étaient les rois eux-mêmes qui avaient appris au peuple à ne plus embrasser avec le même zèle les intérêts de la foi, à ne plus regarder du même œil les ennemis du Christ. Comment la cause des Lieux Saints ne se serait-elle point ressentie de cet amoindrissement de l'enthousiasme religieux des rois du Nord, quand c'était précisément dans leurs rapports avec l'Orient qu'ils en donnaient les preuves les plus palpables? Nous avons vu que le contemporain et presque l'ami de Louis IX traitait en secret avec le prince musulman dont les États allaient être le but de la dernière croisade et le théâtre des derniers moments du saint roi. Le fils d'Hákon, Magnús, continuait la politique de son père, et le même Islandais qui avait été chargé de conclure à Tunis le premier traité de commerce avec les Musulmans, retournait, quelques années après, en Orient, sur l'ordre de Magnús[1], et allait à la cour du Caire solliciter du farouche Bibars, l'ennemi mortel des chrétiens de Palestine, les avantages déjà obtenus des Sarrasins de Barbarie : les vaisseaux des Infidèles venaient en ce temps commercer jusque dans la mer du Nord[2]. En 1291, les Scandinaves vendaient aux Sarrasins des armes et des munitions de guerre; Nicolas IV excepte ce cas des crimes dont il autorise les prédicateurs de la croisade à relever les fidèles repentants[3]. Plus d'un demi-siècle après ce commerce illicite durait encore; il était même plus florissant que jamais. Moins sévère que Nicolas IV, Clément VI autorisait (1347) le roi de Suède à vendre, pendant cinq ans, des faucons aux Sarrasins[4], et (1348)[5] Pierre de Gand, légat apostolique dans le Nord, à absoudre

[1] *Arna Bisk. Saga Thorl.*, ch. xxv (Biskupa Sögur, I, p. 715).

[2] Torfæi *Orcades*, p. 163.

[3] *Dipl. Suec.*, n° 1735.

[4] *Dipl. Suec.*, n° 4226.

[5] *Reg. secreta. Clement* VI, l. VII, ep. 389.

les gens qui auraient trafiqué avec les Infidèles, en ne leur imposant pour pénitence que le versement, en faveur de la Terre Sainte, d'une somme égale à leurs profits sacriléges. On voit que nous sommes bien loin des mœurs des premiers croisés scandinaves; d'ailleurs, à la suite même des rapports avec l'Orient, le luxe s'était peu à peu introduit[1] dans les mœurs, et, avec le luxe, la vanité féodale de l'Allemagne et de la France. Le frottement avec les nations voisines, déjà plus policées, et surtout avec l'Angleterre et l'Écosse, avait introduit de nouvelles idées et de nouvelles habitudes. Un baron norvégien, allié aux races royales d'Angleterre et de Suède, pouvait-il, sans déroger, recommencer une de ces expéditions où le marchand et le pirate effaçaient plus d'une fois le chevalier? Pouvait-il se payer des frais de route en commerçant cinq ans, comme le prince Sigurd Mauclerc, ou en volant les Galiciens, comme le comte des Orcades? Il est probable, au surplus, que la Hanse, déjà puissante, eût mis l'embargo sur des marchandises apportées au mépris de ses priviléges, tandis que les gouvernements de l'Europe méridionale eussent fait pendre haut et court les imitateurs tardifs des croisés du XIIe siècle.

Disparition de la marine privée des Scandinaves.

D'ailleurs tout porte à croire que vers le règne d'Hákon le Vieux en Norvége, et beaucoup plus tôt en Danemark, cette nombreuse marine féodale, qui doublait l'importance des seigneurs scandinaves en les rendant aussi redoutables sur mer que sur terre, disparut peu à peu en se fondant, soit dans les marines royales, soit dans les marines marchandes, dont l'existence propre date de cette époque. L'importance du commerce hanséatique et le nombre des vaisseaux qui l'alimentait dut, en multipliant les relations maritimes, rendre inutile en temps de paix la marine seigneuriale. En temps de guerre, la couronne, devenue puissante, ne souffrit point d'autre flotte que la sienne, et cette substitution du commandement d'un seul à l'initiative de chacun fut acceptée sans murmure comme le seul remède à la piraterie toujours renaissante des païens de la

[1] Voir le chapitre suivant.

Baltique. Bien qu'il n'appartienne pas à notre sujet de décider si la ruine de cette innombrable marine privée ne transporta pas à l'Angleterre et à la Hollande cette suprématie maritime que les États scandinaves ne ressaisirent jamais, on doit cependant noter que les peuples du Nord, qui, depuis le IXe siècle jusqu'au XIIe, avaient eu, jusque dans la Méditerranée, le monopole d'une marine permanente, ce privilége une fois perdu, durent par le fait renoncer à des expéditions lointaines que les rois répugnaient à organiser et que les particuliers ne pouvaient plus entreprendre. D'un autre côté, le temps était passé où les rois comme le peuple ne voyaient dans les croisés que des héros, et dans les pèlerins que des saints; la liberté personnelle avait diminué en raison inverse de l'autorité royale, et la loi de Sigurd qui assurait, en Norvége, à chaque citoyen le droit de sortir armé du royaume pour autant de temps que bon lui semblerait, était tombée en désuétude. Les relations amicales entretenues par les rois du Nord avec les souverains d'Europe les plus éloignés, et même avec les monarques infidèles, leur faisaient un devoir de surveiller et au besoin d'empêcher ces sorties armées, qui avaient fait la gloire des Scandinaves à une autre époque, mais qui pouvaient brouiller les cours norraines avec de lointains alliés. Les croisés eux-mêmes avaient plus d'une fois donné sujet à la couronne de ne point encourager leurs saintes expéditions. Nous voyons, en 1238[1], Grégoire IX autoriser le roi de Danemark à employer la force contre les nobles du royaume qui, ayant prix la croix, refusaient le service et l'obéissance dus au roi, et considéraient leurs personnes comme consacrées par le vœu de pèlerinage et partant inviolables. D'autres fois, confiants dans l'absolution de leurs crimes passés et dans la rémission entière qu'ils allaient demander aux Lieux Saints, les pèlerins et croisés se livraient, avant leur départ et pendant leur voyage, à toutes sortes de débordements[2].

Formalités imposées aux pèlerins.

Le clergé avait même été forcé d'interdire aux pèlerins de partir sans une lettre émanée d'un évêque, d'un abbé ou d'un

[1] *Skand. Literal. Selsk. Skrifter*, XXI, p. 7.
[2] Voir Bring, Vedel et Pontoppidan, *passim*.

prince, lettre qui devait leur servir de passe-port, et témoigner que la dévotion et non le brigandage avait déterminé leur voyage[1] : nous avons encore un de ces passe-ports, délivré par Hákon V, roi de Norvége[2]. Ceux qui partaient sans autorisation, loin de gagner les indulgences ordinaires, encouraient les censures ecclésiastiques. Il paraît que le cas fut fréquent, car Urbain IV autorise spécialement, en 1263, l'évêque d'Aarhuus à relever de ces censures, et, au siècle suivant, un imprudent voyage à Jérusalem attirait sur Valdemar Atterdag, roi de Danemark, les foudres de Rome. Le sort des pèlerins, au XIII[e] siècle, était donc loin de ressembler à la vie brillante et aventureuse des croisés du XI[e] et du XII[e] : mendier son pain de porte en porte, être pris souvent pour des voleurs, se voir fermer les couvents et les hospices, qui étaient tenus de les recueillir[3]; être en butte aux railleries de gens qui n'entendaient pas leur langue, et, enfin, n'arriver en Orient que pour courir risque de tomber entre les mains de quelque horde infidèle, voilà ce qui attendait les pèlerins du Nord à une époque où les départs en commun, les grandes expéditions et les armées protectrices n'existaient plus qu'en souvenir.

Nouveaux lieux de pèlerinage.

Il n'était point d'ailleurs besoin d'aller jusqu'en Orient pour obtenir les avantages spirituels dont la Terre Sainte avait eu si longtemps le monopole. Le temps et la générosité pontificale avaient peu à peu rendu célèbres et enrichi, jusque dans le Nord, de nouveaux sanctuaires. Le plus fréquenté était le tombeau de saint Olaf de Throndhjem, où se trouvait la relique de la Vraie Croix de Sigurd, et à qui ne manquaient ni les priviléges des papes, accordés dès 1194 par Célestin III, ni les confirmations royales renouvelées de siècle en siècle depuis 1174, et en dernier lieu, en 1349, par le roi Magnús[4]; Saint-Halvard à Oslo[5], Saint-Svithun à Stavanger, Sainte-Sunniva à Bergen, étaient aussi visités

[1] Voir Marculphi *Veteres formulæ*. Le *Dipl. norv.* donne une foule de ces passe-ports, I, 380, 556, 561; II, 557, 558, 733; IV, 194.

[2] Resens *Bibliotek*, p. 312. Paus *Hákon. Hákons. Forordninger*, III, p. 216.

[3] Voir ch. I, p. 59.

[4] *Dipl. norv.*, II, 2, 140, 246; IV, 194.

[5] *Id.*, III, 103; V, 171 : cf. Lange, *Norsk. Klost. Hist.*, p. 76.

par de nombreux pèlerins à qui une lettre royale de 1329 assurait secours et protection le long des routes, et pour qui des hospices avaient été fondés dans les plus dangereux passages des montagnes. En Danemark, Saint-Knut d'Odensee, Saint-Nikolas d'Aarhuus; en Suède, l'église de Wadstena[1], Saint-Érik et Saint-Lars d'Upsal[2]; en Allemagne, une foule de sanctuaires vénérés, retenaient dans le Nord ou dans les pays voisins, bien des pèlerins qui, cent ans auparavant, n'eussent peut-être pas reculé devant un voyage en Palestine.

Jubilés et indulgences; commutation des vœux; testaments.

Enfin, à partir de l'année 1300, l'octroi des indulgences et les jubilés solennels étaient venus à leur tour faire concurrence aux pérégrinations en Orient; les jubilés détournaient au profit du seuil des apôtres, désormais enrichi des trésors spirituels les plus précieux, les derniers restes du zèle aventureux des siècles précédents. Quant aux indulgences, elles devaient peu à peu, en rendant désormais inutiles les vœux de pèlerinage, faire disparaître dans le Nord jusqu'à l'idée même des voyages en Terre Sainte.

Depuis longtemps, d'ailleurs, ceux même que l'appât de pratiques plus faciles et plus commodes n'avaient point détournés de prendre la croix et de faire, comme jadis, vœu de visiter les Lieux Saints, avaient pu entrer dans une voie nouvelle ouverte par l'indulgence de l'Église à leur imprudence, à leur faiblesse ou à leur pauvreté. Pour une offrande proportionnée à la fortune de chacun, les vœux se trouvaient ou changés ou rachetés, les indulgences aussi effectivement gagnées que par le long et dangereux voyage de Jérusalem. Aussi ne manque-t-on point d'exemples de gens du Nord qui, usant de ce moyen, font reporter à un lieu de pèlerinage plus voisin leur vœu de Terre Sainte. Tantôt c'est un croisé qui échange la promesse d'une ou plusieurs années de combats en Orient contre un vœu de croisade en Esthonie ou en Courlande[3]; tantôt un pèlerinage à Jérusalem se change en un simple voyage à Rome, à Compostelle,

[1] *Dipl. norv.*, I, 650, 784.

[2] *Dipl. Suec.*, n[os] 197, 275, 352, 384, 435, 510-519, 533, 903-916, 954, 992, 1004-1012, 1025, 1059, 1141-1146, 1198-1200, 1230, 1254, 1331, 1430, 1635, 1715, 1766, 2318.

[3] Assimilé encore au vœu de T. S. par Clément VI. (*Reg. Secr. comm.*, ann. IX, l. III, ep. 910.)

plus près encore; tantôt, pour une somme déterminée et avec l'agrément des supérieurs ecclésiastiques, les gens qui, pour quelque cause majeure, se trouvent dans la nécessité de renoncer au pèlerinage à Jérusalem dont ils ont fait vœu, chargent un frère, un fils, un ami ou quelque discrète personne, moine ou clerc, souvent même une simple servante, un artisan, un serf, de faire à leur place le voyage des Lieux Saints. Dans les villes populeuses, comme Lübeck, on trouvait facilement de tels remplaçants : le prix variait de 20 à 100 marcs de Lübeck. Plus de cent de ces contrats existent encore[1]. En Norvége on en trouve plus d'un exemple; un diplôme danois du XIII[e] siècle contient une donation faite (1272 1[er] mars) aux moines de Sorö par Julienne, fille de Tuli Boson et femme du chevalier Peter Lauritzson, de ses terres de Lusthorp et de Topshöve[2], à condition, par les moines, d'envoyer à leurs frais, et à la place de ladite dame, un pèlerin à Jérusalem, un à Saint-Pierre de Rome et un à Saint-Nikolas d'Aarhuus.

De l'emploi de ces pèlerins auxiliaires au payement pur et simple de la somme nécessaire pour le voyage, il n'y avait qu'un pas. Aussi, presque en même temps, voyons-nous l'acquittement d'une somme d'argent, la donation d'un domaine d'une valeur égale aux frais d'aller, de séjour et de retour du pèlerinage, le remplacer avec les mêmes avantages spirituels et délier immédiatement le pèlerin ou le croisé de ses vœux : on nommait ces rachats *Lausnir*. C'est surtout à leur lit de mort que les pèlerins, sentant le besoin de mettre ordre à leurs affaires et se rappelant subitement leurs vœux, ont recours, pour décharger leur conscience, à des legs destinés « à payer les vœux (*kors aflösa*) », et en même temps à venir au secours de la Terre Sainte. Le roi de Suède, Magnús Ladulâs, en est l'exemple le plus connu; il avait pris la croix et contre les Sarrasins d'Orient et contre les païens de Riga. Dans son testament (1285), il lègue quatre cents marcs « pour payer son vœu » de Terre Sainte, et cent cinquante pour celui d'Esthonie, assignant au payement de cette somme un an du produit de l'impôt nommé *almänningsöre,*

[1] *Melle de itin. Lubeciensibus,* p. 11-23. *Dipl. norv.*, I, 650. *Dipl. Suec.*, I, 802.
[2] *SS. RR. Dan.*, IV, p. 505.

en Vestrogothie, et des impôts nommés *ledhongslamæ* et *nefgiald* en Vestmannie[1]. En Danemark, Peter Olufsson de Kalveriis, chevalier, lègue (1261) pour le rachat de sa croix de Terre Sainte, cent marcs à prendre sur les terres qu'il donne en même temps au monastère de Sainte-Claire de Roeskild[2]. En 1285, B. de Bielthorp, doyen de Lund, donne douze livres tournois *noires*[3]. Plus tard, en 1304, la veuve du connétable de Danemark, Johan Kalfson, Cæcilia, laisse dans la même intention vingt marcs en monnaie de Jutland[4]. En Suède, le chevalier Bengt Siggtryggson de Rodene, lègue dans le même but (1259)[5] un pré et trois colons avec leurs terres à Moahärad; en 1270, Philip Karlsson[6], chevalier, dix marcs d'argent; en 1272, Peter Erngislason de Forsith, chevalier, vingt marcs douze sous et trois cent quatre-vingt peaux[7] : en 1274, Nils Thorkilsson, chanoine, de Lund, vingt-deux marcs[8] : en 1276, Wiflog Nilsson, autre Suédois, un demi-marc sur sa terre de Vannhusa[9], et, par un testament postérieur (1279)[10], huit sols sur sa terre de Firlunda : en 1278, Björn, curé de la cathédrale d'Upsal, douze marcs d'argent, et, vers la même époque[11], un autre Björn, curé de Bälling, trois marcs d'argent[12] : en 1282, le lagman de Värend, Folki Karlsson[13], trente marcs d'argent dont vingt devaient être portés à Jérusalem même par deux de ses serviteurs : en 1286, Karl Æstrithsson de Lagunzborg[14], conseiller du royaume, quarante marcs d'argent pour sa croix de Terre Sainte, et cent marcs de cuivre pour celle d'Esthonie. Après les prédications infructueuses de Nicolas IV, ceux des croisés dont nous avons parlé rachètent en mourant leur croix de Terre Sainte : en 1291, André Båths de Bankastra donne ses terres de Bjœrgœr et de Sœby pour douze marcs d'argent pur[15]; la même année, Anund Ha-

[1] *Dipl. Suec.*, n° 802. Comparez le testament du roi de Suède, Magnús II, 1er mai 1347 (*Handlingar rörande Svenska Histor.*, XII, p. 28).
[2] Suhm, X. 974.
[3] *Dipl. Suec.*, n° 812.
[4] *Id.*, n° 1421.
[5] *Id.*, n° 457.
[6] *Id.*, n° 109.
[7] *Dipl. Suec.*, n° 559.
[8] *Id.*, n° 558.
[9] *Id.*, n° 616.
[10] *Id.*, n° 659.
[11] *Id.*, n° 870.
[12] *Id.*, n° 871.
[13] *Id.*, nos 742, 905.
[14] *Id.*, n° 910.
[15] *Id.*, n° 1043.

raldsson de Fröshammar, lagman de Sudermanie, laisse vingt-quatre marcs sur sa terre d'Harnæm; en 1292, Pierre Rangvaldsson, conseiller du royaume, et le connétable Karl Göstafsson, lèguent, le premier cent vingt marcs de cuivre, le second quatre-vingt-trois marcs d'argent[1] : en 1293, Bengt Petrsson, chevalier, donne ses terres d'Hessleby, de Roslosö et de Wismark et sa femme Ingiburg 42 marcs d'argent[2]; enfin, en 1307, le chevalier Holmgeir Ulfsson de Bredastadr donne quinze marcs d'agent[3]. Trois prêtres, qui avaient pris la croix avec eux, laissent, pour la même raison, l'un, Stenar, chanoine de Linköping, cent marcs (1291)[4]; le second, Sigtragg, vingt marcs[5] d'argent (1291), et le troisième, Hákon, archidiacre du Njudingen (1295)[6] trente livres sterling. En 1311, Katrina de Stenninge laisse vingt marcs d'argent[7]. En 1312, une noble dame, Ingrid, veuve du chevalier Jakob d'Asky, ordonne par son testament la vente, au profit de la Terre Sainte, de deux *örer* de terres situées en Tumbaland[8]; enfin, en 1325[9] Olaf, chanoine de Linköping, laisse quarante marcs d'argent. D'autres léguaient des objets mobiliers; ainsi, en 1283, le chevalier Sigge Guthormsson de Ljunom, conseiller du royaume, lègue pour la Terre Sainte un vase d'argent déposé chez un orfévre de Söderköping[10]: en 1311, Hákon Knutsson, de Råby, un palefroi en bonne santé[11]; en 1313, Ingrid, femme du chevalier Folki Ulfsson, les fourrures d'un manteau[12]. En Norvége, nous trouvons aussi des legs du même genre : en 1280, Arnbjörn d'Heimnæs[13], chevalier norvégien, lègue à la Terre Sainte, pour racheter son vœu, vingt marcs d'argent; un autre, Thorgeir Petrsson de Spánheim[14], laisse, dans le même but, dix mois du revenu de sa terre de Fenna, paroisse de Vossevangen; en 1351, sira Eilifr, prêtre de Saint-André d'Oslo, donne cinq florins d'or, et un marchand de Bergen[15], dix

[1] *Dipl. Suec.*, n°s 1041, 1053, 1737.
[2] *Id.*, n°s 1083, 1359.
[3] *Id.*, n° 1524.
[4] *Id.*, n° 1039.
[5] *Id.*, n°s 1034, 155
[6] *Id.*, n° 1124.
[7] *Id.*, n° 1821.
[8] *Id.*, n° 1856.
[9] *Dipl. Suec.*, n° 2500.
[10] *Id.*, n° 762.
[11] *Id.*, n° 1791.
[12] *Id.*, n° 2594.
[13] *Dipl. norv.*, I, 70.
[14] *Id.*, IV, 85.
[15] Munch, II, 682-683.

marcs six *örer*. Une foule de personnages de moindre rang firent à cette époque des testaments analogues, et leurs dons allèrent grossir les sommes déjà produites, soit par les offrandes volontaires, soit par les rachats de vœux ou de pénitences. On peut juger de l'importance de ces sommes par le chiffre pour lequel elles entrent dans le compte des collectes faites en Danemark seulement de 1276 à 1282 : l'argent venant des legs et offrandes se monta, pour ces six années, à six cent soixante-treize marcs d'argent, six cent trente-six marcs de cuivre, trois marcs et quatorze sterlings d'or[1].

Subsides de Terre Sainte.

A ces contributions irrégulières et qui, en général, ne provenaient que de la générosité des laïques excitée par les prédications périodiques des papes, venaient (le plus souvent dans l'intervalle de ces mêmes prédications) s'en ajouter d'autres uniquement levées sur les revenus du clergé séculier. Quand les religieux chargés du soin de prêcher la guerre sainte avaient rempli leur mission et rassemblé pour les chrétiens d'Orient des secours d'hommes ou d'argent, l'Église, par la voie des conciles ou simplement par celle du Saint-Siége, faisait appel aux ressources de ses propres membres, que leurs fonctions auraient empêchés en général de prendre la croix, et partant d'offrir aux expéditions projetées une aide personnelle ou pécuniaire. Un impôt était solennellement mis, pour un certain nombre d'années, sur les revenus ecclésiastiques, et le produit en était affecté aux dépenses de la guerre sainte. Il est certain que ce ne fut jamais une mesure qui affectât spécialement les églises du Nord; l'impôt s'étendait aux biens du clergé européen tout entier, aussi bien en Allemagne ou en France, que dans les royaumes scandinaves; mais n'est-il pas naturel que, précisément à cause de la faiblesse des ressources de ces derniers, cette mesure y ait été dès l'origine considérée comme plus importante qu'ailleurs, et aussi, qu'à cause de la distance qui séparait le Nord du théâtre de la guerre sainte, elle soit devenue plus tôt et restée plus long-

[1] *Compte de Bertrand Amaury* (*Dipl. Suec.*, n° 743).

temps le seul lien qui les rattachât aux croisades? On ne devra donc point s'étonner de voir ces *Subsides de Terre Sainte,* qui jouent un rôle presque insignifiant dans l'histoire du reste de l'Europe, occuper une grande place dans celle du Nord, et les négociations auxquelles ils donnent lieu, devenant désormais les derniers et seuls rapports des Scandinaves avec l'Orient chrétien, clore par de simples détails pécuniaires l'histoire des aventures romanesques des Sigurd et des Rögnvaldr.

Leur origine.

Les *Subsides de Terre Sainte* ne datent point des derniers temps des croisades. Si l'on veut remonter jusqu'à Charlemagne, on trouve, en 800, un prêtre du palais de ce prince, nommé Zacharie, allant à Jérusalem, chargé de sommes importantes pour le Saint Sépulcre[1]. Sous Louis le Germanique, une taxe d'un denier par chaque tête de bœuf et par chaque manoir du domaine royal est mise sur l'Allemagne tout entière en faveur des Lieux Saints[2]. L'habitude d'envoyer des secours pécuniaires à Jérusalem se conserve jusqu'aux croisades; elle se ralentit et cesse presque entièrement, dès qu'une aide plus efficace est prêtée par les chrétiens d'Occident à leurs frères d'Orient, et quoique au XII[e] siècle l'on ait, même dans le Nord, de nombreux exemples de vœux de Terre Sainte rachetés, de quêtes faites et d'offrandes reçues, au moment des prédications solennelles de la croisade, enfin d'aumônes envoyées en Palestine, cependant c'est seulement (quoi qu'en dise Münter)[3] en 1215 que, pour la première fois, les subsides de Terre Sainte sont votés solennellement et que la perception en est organisée, d'une façon régulière, sur les biens ecclésiastiques.

Leur perception.

Dans le commencement et pendant un siècle, ce fut au sein des conciles que le clergé lui-même imposa, en faveur des Lieux Saints, ses propres revenus; les décrets des conciles étaient ensuite rapportés, à leur retour dans leurs diocèses respectifs, par les prélats qui avaient siégé dans ces assemblées,

[1] Eginhard, ann. 800 (*SS. Hist. Franc.*, V, p. 23).
[2] Mon. Sangall. (*SS. Hist. Franc.*, XXI, p. 149).
[3] *Kirchen-Gesch. des Dänem.*, II. 443.

ou signifiés par le pape à ceux qui n'avaient pu y assister. Le Saint-Siége prenait, du reste, en main la conduite de toutes les affaires entraînées par la perception des dîmes ou des vingtièmes votés par les évêques; il finit même, dans des cas urgents, sans attendre la convocation des assemblées œcuméniques, par imposer de sa propre autorité et faire lever en son nom les subsides de Terre Sainte. Dans presque toute l'Europe, d'ailleurs, et en particulier dans les royaumes du Nord, ces subsides ne venaient que s'ajouter à d'autres impôts recueillis d'une façon régulière par la cour de Rome, et prélevés, tantôt sur les laïques et les clercs, tantôt sur ces derniers seulement. Le denier de saint Pierre, nommé dans le Nord *Rumaskattr*, *Păfvatiundar*, *Peterspenge*, était le plus important de tous. On le percevait dans les trois royaumes depuis un temps reculé; et la vieille loi de Frostathing[1] l'avait fixé, pour la Norvége, à 1 penning annuel par chaque habitant possédant 3 marcs de bien, y compris le mobilier et les vêtements : on encourait une amende de 30 skillings par chaque femme ou enfant volontairement omis. Dans la plupart des cas, la levée des subsides de Terre Sainte se fit donc, dans le Nord, concurremment avec celle des *Păfvatiundar*, quoique dans les *Rationes decimarum*, dressées à la fin des collectes, par les légats apostoliques, la provenance de chaque somme perçue fût soigneusement désignée. Dès que la notification de l'impôt était arrivée de Rome aux trois primats du Nord, ils devaient à leur tour la transmettre à leurs suffragants, et ceux-ci au clergé respectif de chaque diocèse. Les provinciaux des Dominicains et des Mineurs de la *Dacie* (Suède, Danemark et Norvége), chargés presque toujours du soin de la croisade, l'étaient aussi de la haute surveillance des subsides. Réunis dans la cathédrale, les dignitaires ecclésiastiques de chaque diocèse procédaient au choix de collecteurs indigènes, qui devaient parcourir le pays et lever dans chaque paroisse les dîmes ou les vingtièmes. Des frais de route leur étaient assignés sur le produit de leurs collectes, et les couvents étaient tenus, en outre, de les héberger eux et leur suite. Rapporté au siége épis-

[1] *Frost. Lög hinn Ældri*, l. II, ch. 20 (Norges Gamle Love, t. I, p. 137).

copal, l'argent, dont l'évêque donnait quittance au collecteur, était déposé dans un lieu sûr et en général derrière l'autel même, précaution justifiée par les dangers qu'il avait courus plus d'une fois, sans parler de cas, heureusement fort rares, où la sainteté de l'asile et la crainte des peines canoniques ne l'avaient pas mis à l'abri d'un emprunt forcé ou même d'un pillage pur et simple.

Ce n'était qu'au bout de deux ou trois ans, et quand déjà les sommes centralisées dans les cathédrales formaient un chiffre respectable, qu'arrivaient de Rome des légats porteurs de commissions émanées de la chancellerie pontificale, et même de pouvoirs spéciaux du Saint-Siége, pour relever des censures, commuer les vœux et octroyer les dispenses. Ces légats étaient presque toujours des clercs de la chapelle du pape; ce n'étaient que rarement d'ailleurs des personnages d'une grande notoriété, et ils ne voyageaient qu'avec une suite peu nombreuse. Leur mission n'était point sans difficulté; ils devaient d'abord réunir, outre le produit des impôts ecclésiastiques et des offrandes volontaires des fidèles, déposées dans des troncs *ad hoc*, celui des rachats de vœux et de pénitences, affaire délicate qu'il fallait traiter en général avec des gens peu disposés à s'exécuter. Ils devaient ensuite donner main-levée aux évêques des sommes perçues, les décharger par un acte en forme de toute responsabilité relative aux collectes déjà faites, et prendre à leur propre charge tous les procès ou réclamations qu'elles avaient pu entraîner. Très-fréquemment les autorités civiles et même les supérieurs des Ordres Prêcheurs, empiétant sur les fonctions des collecteurs, s'appropriaient le produit des subsides et ne les rendaient que sous la menace des censures ecclésiastiques : dès 1243, un légat spécial avait dû être envoyé en Danemark pour faire rendre à Pierre, prieur des Dominicains de Dacie, une forte somme d'argent qu'il avait levée et détenait indûment[1]. La plus grande partie de l'impôt était payée en nature; il fallait aviser à la réalisation de marchandises qui ne trouvaient point d'acheteur; le reste était soldé en monnaie usée

Légats collecteurs.

[1] *Dipl. Suec.*, n° 308.

de fer ou de cuivre, en bractéates informes qui n'avaient point cours ailleurs que dans le Nord; il fallait changer contre de l'argent, et supputer ces *skillinger* et ces *örer* qui variaient à l'infini de poids, pour réduire la somme totale en valeur de Tours ou de Troyes; on voit un légat si peu sûr de ses propres comptes, qu'il envoie, avec le résultat de ses collectes, un petit poids en plomb égal à la livre usuelle de Norvége[1]. Il y avait enfin, comme dans toute perception, des retardataires incorrigibles, et l'inclémence du ciel, le manque de la récolte, les maladies du bétail servaient de prétexte à de perpétuelles demandes de délai adressées au pape. Le clergé régulier prétendait en outre être exempté de l'impôt; les Ordres Militaires avaient, dès le début, fait consacrer ce privilége; les Ordres Prêcheurs les avaient imités, et bientôt presque tous les couvents, s'opposant à l'immixtion des légats dans leurs affaires, sollicitaient et obtenaient une immunité entière pour leurs biens[2]. La réponse à ces réclamations, aux conseils demandés par les légats eux-mêmes, aux cas imprévus qui se présentaient, les menaces suivies d'excommunications et d'interdit adressées aux récalcitrants, le signalement de faux légats qui se présentaient porteurs de lettres apocryphes[3], les recommandations de tout genre, donnent lieu, pendant deux siècles, à une correspondance très-suivie entre le Nord et la cour de Rome, qui n'abandonnait pas un instant le soin de ces intérêts lointains.

Envoi des subsides. Banquiers.

Enfin les légats arrivaient au terme de leur mission; les comptes étaient vérifiés et attestés par des notaires apostoliques attachés à leur personne; les rois du Nord permettaient, non sans peine, le change de la monnaie de cuivre et la sortie de la monnaie d'argent. Le produit des collectes était alors expédié à des maisons de banque italiennes dont les lettres pontificales nous ont gardé les noms. Souvent ces banquiers, qui prenaient le titre de trésoriers du Saint-Siége, envoyaient, pour plus de sûreté, quelques-uns de leurs associés

[1] *Compte d'Huguiccio de Castiglione* (Dipl. Suec., n° 264).

[2] *Dipl. Suec.*, n°s 591, 1081, 1375, 1402, 2824, 2865. *Reg. dipl. R. Dan.*, n°s 828, 829, 835, 837.

[3] *Dipl. Suec.*, n° 259, 112, 263.

jusque dans le Nord au tout ou moins en Flandre; ceux-ci, munis de passeports apostoliques, allaient recevoir, de la main même des notaires, et rapportaient à leurs risques et périls le produit des collectes. En 1282, c'étaient les maisons Bonamici, de Sienne; Pulici, Rembertini et Alfani, de Florence, qui avaient été chargés de centraliser l'argent des subsides : deux des chefs de cette dernière maison, Jacomino et Forensino Alfani, se rendirent en Danemark dans ce but[1]. En 1287, c'était la maison Ricciardi, de Lucques, qui remplissait le même office pour l'Allemagne, la Pologne et les royaumes du Nord : Jean Cimbardi, l'un des associés, vint en Danemark[2]; Stello Rosampoli et Tebaldo Mangialmachi, qui devaient aller en Suède,[3] se firent envoyer à Bruges les subsides de ce royaume. En 1321, c'était la maison Perucci, de Florence[4]; en 1351, la maison Malabayla d'Asti; en 1355 et 1367, la maison Alberti Antichi de Florence; celle-ci avait pour le Nord, comme les Ricciardi, un comptoir à Bruges.

Une fois remis au pape ou à ses trésoriers, l'argent était employé de diverses façons; tantôt c'était le roi de Jérusalem ou de Chypre qui le recevait pour les besoins de la guerre sainte, et l'on a, dans le Nord même, un exemple de sommes versées directement, sans passer par Rome, entre les mains des représentants du roi de Jérusalem en la ville de Lübeck. Les chevaliers Hospitaliers avaient aussi souvent part aux subsides de Terre Sainte, et, dans un ou deux cas, nous les voyons se charger eux-mêmes de la perception et envoyer dans le Nord leurs procurateurs. Quelquefois aussi le roi d'Arménie était compris dans la distribution des mêmes sommes[5], et l'on voit même, en 1344, Clément VI assurer au roi Guy une somme fixe de douze mille pièces d'or par an, tant que ses sujets resteront dans le sein de l'Église

Emploi des sommes perçues.

[1] Voici les noms de ceux de leurs associés qui les accompagnaient : Azolino Salvi, Baldo Raffoli, Bentino Bonvazati, Hildebrando Brunetti, Broscio Juncti, Giovanni Gualterotti, Ciano et Bindo Thomasii-Pilati, Lapis Hugonis Spinæ (Munch, VI, p. 56).

[2] Terpager, *Ripes Cimbricæ*, p. 92-93.

[3] *Dipl. Suec.*, n° 1950.

[4] *Id.*, n° 2277.

[5] Petermann, *Beitr. zur Gesch. der Kreuzzüge aus armenischen Quellen*, p. 181.

catholique[1]. Mais, dans plus d'une circonstance, le pape se réservait personnellement ou confiait à une commission prise dans son entourage, l'emploi des subsides, les distribuant aux croisés et aux pèlerins pauvres qui passaient par Rome, au prorata des sommes envoyées par les diocèses respectifs d'où venaient ces pèlerins : l'armement de vaisseaux de transport et la solde de troupes auxiliaires paraissent, plus tard, avoir presque toujours absorbé la totalité des subsides. Enfin quelquefois le pape, sans même faire sortir l'argent des royaumes du Nord, abandonna aux rois scandinaves pour leur venir en aide, soit dans les préparatifs des croisades en Terre Sainte, soit dans les expéditions contre les Slaves païens, une partie considérable des collectes.

Subsides du XIII[e] siècle.

Revenons maintenant sur les subsides de Terre Sainte levés pendant le XIII[e] siècle et dont nous avons déjà parlé au chapitre précédent. Ce fut, comme nous venons de le dire, le concile de Latran (1215) qui vota les premiers subsides de Terre Sainte. Les revenus ecclésiastiques étaient imposés d'un *vingtième pendant trois ans;* ce furent les évêques, les archidiacres et les procureurs du Temple et de l'Hôpital qui les levèrent dans le Nord. En Norvége, une grande partie fut attribuée au duc Skuli; en Suède et en Danemark, l'argent recueilli, qui du reste ne formait pas une somme très-importante, puisque l'évêché de Skara[2] tout entier ne produisit que cent marcs, fut envoyé à Rome et donné aux pèlerins pauvres des provinces d'Upsal et de Lund[3]. Le légat Jean de Plaisance, acolyte, chapelain d'Innocent IV, qui, pour la première fois, fut envoyé en Danemark (1244) en qualité de collecteur pontifical, ne recueillit point de subsides ecclésiastiques, mais seulement des sommes provenant de rachats de vœux et d'offrandes volontaires[4]. L'année d'après, le concile de Lyon votait un impôt de *cinq ans de vingtièmes.* Il est probable que la levée n'en fut pas régulière : le roi de Norvége, qui venait d'envoyer au Saint-Siége trente mille marcs

[1] Petermann, *ibid.*, p. 188.
[2] *Dipl. Suec.*, n° 197.
[3] *Id.*, n°s 171, 207, 830.
[4] Voigt, *Cod. Dipl. Pruss.*, I, 35. *Dipl. Suec.*, n° 308.

d'argent, paraît seul avoir veillé à la perception de ces nouveaux subsides que le pape lui avait transportés pour trois ans. Il en fut de même pour les *cinq années de centièmes* imposés (1262-1267) par Urbain IV au moment où il prêcha la grande croisade qui se termina par la mort de saint Louis. 1274-1286.

Subsides du IIe concile de Lyon. Bertrand Amaury et Huguiccio de Castiglione.

C'est du deuxième concile de Lyon, auquel assistaient, outre les prélats norvégiens dont nous avons parlé plus haut, Pierre, évêque élu d'Aarhuus, et le chancelier de Danemark, Nikolas Jyde, que date l'organisation régulière des subsides de Terre Sainte. *Six ans de dîmes* avaient été votés sur les biens ecclésiastiques. En Norvége, l'archevêque de Throndhjem remplit, comme nous l'avons vu, les fonctions de légat collecteur, tandis qu'en Suède et en Danemark, ce fut un personnage dont nous avons déjà parlé, Bertrand Amaury, chapelain du pape, chanoine de Reims, et, à son retour en France, archevêque d'Arles. Bertrand, qui arriva dès 1275 en Danemark, n'était passé en Suède qu'en 1279. Il y demeura sept ans et huit mois. Le 1er mai 1282, il rendit à Arles par-devant Bérard camérier, Bernard de Carcassonne, scribe, le cardinal Jacques de Savelle, chapelain, et les trésoriers du souverain pontife, le compte de ses collectes[1]; six années des dîmes de Danemark et cinq de celles de Suède avaient produit cinq mille six cents marcs deux onces quinze sterlings d'argent, et quatorze mille cent quatre-vingt dix-huit livres douze skillings, poids de Tours. Le Danemark entrait dans cette somme pour plus des trois quarts. Les frais de perception et les non-valeurs se montaient à huit mille sept cent quatre-vingt quatorze marcs quatre sous six deniers[1]. Bertrand laissait derrière lui une somme importante à recueillir; ce soin fut confié à l'évêque d'Aarhuus sous la surveillance d'Huguiccio de Castiglione, envoyé quatre ans après dans les trois royaumes et en particulier en Norvége, où il devait toucher les sommes recueillies par l'archevêque de Trondhjem et les sous-collecteurs de ce dernier. Huguiccio envoyait l'année même à Gerio Raynaldi d'Arezzo, son notaire, le produit de ses collectes se montant à deux mille trois cents quatorze marcs deux onces

[1] *Dipl. Suec.*, n° 743.

1280-1311. vingt-trois tari sept grains, poids de Rome[1]. L'évêque de Tusculum, légat du pape pour le Danemark et la Suède, mais qui ne paraît pas avoir quitté la France, se contenta d'envoyer en Norvége (1287-88), un an après l'arrivée d'Huguiccio, les banquiers florentins dont nous avons parlé, et qui recueillirent ce qui restait à percevoir des subsides de Terre Sainte. On a encore deux pièces qui constatent leur présence en Suède et en Danemark; la première est la lettre de recommandation[2] que Jean de Tusculum leur donne pour l'archevêque d'Upsal, la seconde est une quittance de cent trente-trois marcs et demi d'argent, délivrée à Astrak, chanoine de Ribe, par Jean Cimbardi, l'un d'eux[3]. Une autre pièce relative à une somme de cent soixante marcs, prise sur le produit des subsides de Terre Sainte du diocèse de Roeskild, et empruntée en 1290 (17 juin) par les économes du chapitre aux chanoines sous-collecteurs, Jean, archidiacre, Matthias et Jean Rythe[4], montre que la perception durait encore seize ans après le concile de Lyon.

Subsides du concile de Vienne.

Dès les premières années du XIV[e] siècle, la croisade (1308) était de nouveau prêchée dans le Nord[5] et jusqu'en Islande[6]. Les papes d'Avignon allaient montrer encore plus de zèle que leurs prédécesseurs pour la levée des subsides dans le Nord; les légats collecteurs, presque tous choisis dans le clergé du midi de la France, parmi les compatriotes des papes, allaient se succéder presque sans interruption, et la réunion des royaumes de Suède et de Norvége allait bientôt (1319) faciliter encore l'accomplissement de leur mission. Les cours du Nord entretiennent d'ailleurs avec les papes français des relations excellentes pendant les premières années du XIII[e] siècle; deux chevaliers, l'un français, Bertrand de Soyolles, seigneur de Pouilly et de Saint-Clément, et l'autre provençal, Raymond de Lameua, séjournent à Avignon, accrédités auprès du pape en qualité de plénipotentiaires du roi de Norvége. La cour de Bergen, pourvu

[1] Munch, VI, p. 58. Suhm, X, p. 844.

[2] *Dipl. Suec.*, n° 950.

[3] « 13 août 1288. » (Terpager, *Ripes Cimbricæ*, p. 92.)

[4] Cette somme devait être rendue le 6 décembre de la même année (Suhm, X, p. 81).

[5] *Dipl. Suec.*, n[os] 1587-1590.

[6] *Ann. Isl.*, ad ann. 1308.

qu'on ne lui demandât aucun secours effectif pour la Terre Sainte, autorisait et favorisait même ouvertement la levée des subsides, qui avaient pour résultat immédiat d'affaiblir le clergé national et de faire naître des sujets de dissension entre lui et le Saint-Siége. Le concile de Vienne, auquel, dès 1309, Clément V avait convoqué les trois rois et le clergé du Nord, pour y traiter de la destruction des Templiers et des besoins de la Terre Sainte, s'était ouvert le 16 octobre 1311. Les archevêques Eilífr de Throndhjem, Nikolas d'Upsal, Asker Juel de Lund, les évêques Arni de Bergen et Helgi d'Oslo y assistaient. Dans la deuxième session du concile, la perte de l'ordre du Temple fut décidée, et dans la troisième (mai 1312) l'on vota, comme au deuxième concile de Lyon, un impôt de *six années de dîmes* sur les revenus ecclésiastiques : le produit de l'impôt devait être affecté aux frais d'une croisade en Orient. Les évêques du Nord revinrent dans leurs diocèses respectifs la même année, 1312, et s'occupèrent immédiatement de la levée des subsides. 1311-1313.

Levée des subsides en Norvége, en Islande et en Amérique.

En Norvége, dès l'année suivante (1313), un concile provincial fut convoqué à Throndhjem (13 novembre) sous la présidence de l'archevêque Eilífr. Les évêques d'Oslo et d'Hamar et l'évêque, nouvellement élu, d'Hólar en Islande, Audunn le Rouge, y siégeaient. Le dernier jour de la session (1[er] décembre) fut rédigée et publiée une ordonnance qui organisait les collectes d'une façon régulière : chaque évêque devait nommer deux sous-collecteurs, qui s'occuperaient de la perception et en rapporteraient, à leurs risques et périls, le produit au siége épiscopal : là des procureurs nommés *ad hoc* devaient vérifier les comptes des collectes et en donner quittance au nom de l'évêque. L'ordonnance réglait ensuite l'impôt lui-même et les obligations des contribuables ecclésiastiques[1]; elle fut publiée dans tout le royaume, et la levée des subsides commença dans chaque diocèse. Tout contribuait d'ailleurs à la rendre fructueuse : pendant qu'on recevait avec cette solennité exceptionnelle les décrets du concile, arrivaient coup sur coup des ambassades destinées à

[1] *Dipl. Norv.*, I, 139.

1309-1313. activer l'œuvre commencée à Vienne et à réveiller de nouveau en Norvége le souvenir des croisades. Le pape, dont l'attention avait été appelée sur l'importance maritime des royaumes du Nord par le célèbre Marino Sanudo [1], qui venait de les parcourir [2] et avait jugé personnellement de leurs ressources, envoyait en Norvége deux légats : ces deux personnages, que les *Annales d'Islande* ne désignent que sous les noms de Pierre et de Guillaume, débarquaient dans le Nord en 1313 [3]. L'année suivante arrivaient des ambassadeurs qu'Oschim, roi d'Arménie, à l'instigation de sa seconde femme, Jeanne d'Anjou-Tarente, petite-nièce de saint Louis, avait accrédités près des cours d'Avignon et de France, et qui, chargés de riches présents, étaient venus jusque dans le Nord solliciter les secours du petit-fils d'Hákon le Vieux [4]. L'Islande elle-même et les colonies d'Amérique ne devaient, pas plus qu'en 1274, rester étrangères au mouvement qui agitait le clergé national : dès 1309, Laurent Kalfsson et Björn, nommés visiteurs de l'ile, y avaient prêché la croisade et annoncé la levée des subsides [5]. Après le concile de Trondhjem, l'évêque de Gardar, Arni, qui venait d'être consacré à Bergen, partit pour sa lointaine résidence, et en passant signifia en Islande les décrets du concile de Vienne. En attendant l'arrivée de l'évêque d'Hólar, Audunn, qui ne vint dans l'île que l'année suivante, les administrateurs provisoires de ce diocèse, Thorstan de Skardsá et sira Snjolfr Sumarlidarson, publièrent et organisèrent la levée des subsides. Arni de Gardar se chargea du même soin dans les colonies américaines.

Levée des subsides en Suède. François de Tibertis.

En Suède et en Danemark, où les archevêques d'Upsal et de Lund rapportèrent les décrets de Vienne, les collectes avaient commencé plus tôt encore qu'en Norvége; il y avait trois ans

[1] Marin. Sanut., *Secret. Fidel. Crucis*, l. II, p. IV, ch. XVIII (Bongars, II, p. 72).

[2] Marin. Sanut., *Epist. ad Bertrandum Ostiensem*, éd. Kunstmann, p. 71-72.

[3] *Ann. Isl.* ad ann. 1313.

[4] *Ann. Island.*, ad ann. 1313. Cf. Munch, VI, p. 624, 625, où le roi Oschim est confondu avec Hugues IV de Lusignan, et Jeanne d'Anjou avec Constance d'Aragon, seule femme de Léon V d'Arménie. On pourrait supposer que ces ambassadeurs furent décidés à partir pour le Nord par l'historien Hayton, leur compatriote, qui avait siégé au concile de Vienne avec le clergé norvégien.

[5] *Ann. Isl.*, ann. 1309.

que le pape avait prévenu le clergé des deux royaumes, en le convoquant au concile, que la levée des subsides y serait faite par l'intermédiaire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem[1]. Aussi, à peine les dîmes étaient-elles votées que le chevalier François de Tibertis, fondé de pouvoirs de Léonard de Tibertis, prieur de Venise, procureur de l'Ordre en Europe, accompagné de deux frères nommés Philippe Lallemand et Pierre Ménard ou Bernard, et de quelques autres religieux du même Ordre, apparut à Upsal et exhiba, en l'absence de l'archevêque, au doyen et au chapitre de la cathédrale les pleins pouvoirs qu'il avait reçus de son supérieur. Le chapitre les notifia[2] aux évêques du royaume, et la levée des subsides commença aussitôt : Ingvar de Birja et Matthias, chanoines d'Upsal, furent nommés sous-collecteurs de la province ecclésiastique. Dès le mois de juillet, François de Tibertis donnait quittance[3] au chapitre de Linköping d'une somme de deux cent soixante-dix-huit marcs d'argent, poids de France, levée dans le diocèse, et partait en automne, laissant pour le remplacer un frère du même Ordre, le chevalier Masinus de Jugulo, prieur de Parme. François de Tibertis emportait d'ailleurs une somme déjà assez considérable; le diocèse de Linköping et l'île de Gotland avaient fourni en quelques mois six cent cinquante marcs d'argent, poids de Suède[4]. Masinus resta un certain temps en Suède : en 1313, le diocèse de Linköping lui donnait une somme (poids de Suède) de six *örer* d'or, soixante-sept marcs d'argent et six cent neuf marcs de denier[5], et quinze jours après[6] huit cent quarante-trois marcs; Masinus dut recueillir à peu près tout ce qui était échu des subsides et quitter la Suède en 1315. 1312-1313.

L'année suivante nous voyons un chanoine d'Upsal, Nils Sighvatsson, qui avait été envoyé à Rome par l'archevêque Olaf, en revenir avec des pleins pouvoirs qui l'instituaient collecteur pontifical en Suède, tant pour le denier de saint Pierre et les Nils Sighvatsson.

[1] *Dipl. Suec.*, n° 1588.
[2] *Id.*, n° 1843, 1848.
[3] *Id.*, n° 1855.
[4] *Dipl. Suec.*, n° 1857.
[5] *Id.*, n° 1942.
[6] *Id.*, n° 2595.

1313-1323. autres droits ecclésiastiques afférents au Saint-Siége, que pour les subsides de Terre Sainte[1]. En 1321, les six années (1313-1319) votées par le concile étaient recueillies. On voit par les taxes générales[2], conservées aux registres des cathédrales d'Upsal et de Strengnäs, que l'impôt avait dû produire six cent trente marcs par an, dans le premier de ces diocèses, et deux cent quatre-vingt-dix-sept dans le second. Nils Sighvatsson, embarrassé de ces sommes, qui tentaient la cupidité des grands du royaume, écrivit au pape (1321)[3] pour l'informer de ses craintes. Le pape chargea alors un légat, Bertrand de Montvalran, archidiacre de Sologne[4] (1321), qu'il venait d'envoyer en Danemark pour apaiser les différends qui s'étaient élevés entre l'archevêque de Lund et ses suffragants[5], de protéger et de surveiller l'envoi des subsides de Suède[6]. Le légat transmit ses pouvoirs à Geoffroy de Calwinch et à Hermann de Hereford[7], prieurs de l'Hôpital en Suède, et une partie des sommes levées par le chanoine d'Upsal fut envoyée à Rome[8]. Mais il ne paraît pas qu'il en ait été de même des subsides de Terre Sainte proprement dits; car on voit le pape (qui en 1323, 10 février, venait de faire prêcher dans le Nord une croisade contre les ennemis de la foi) octroyer[9] gracieusement, trois ans après, la moitié de ces mêmes subsides au roi Magnûs ou plutôt au gouvernement qui, pendant la minorité de ce prince, administrait les royaumes désormais unis de Suède et de Norvége. Les plénipotentiaires en cour de Rome du feu roi de Norvége Hákon, le chevalier Bertrand de Soyolles et Raymond de Lamena, n'avaient point été étrangers à cette faveur qui mettait entre les mains du roi des sommes suffisantes pour subvenir aux frais de la guerre contre les Slaves païens et les Russes schismatiques.

Levée en Norvége. Jean de Seron et Bernard de Ortolis.

L'année suivante Bertrand de Soyolles revint dans le Nord,

[1] *Dipl. Suec.*, n° 2110.
[2] *Id.*, 1946-1947.
[3] *Id.*, 2322.
[4] Et non curé de Sicalon, comme le veut Munch.
[5] *Reg.Joh. XXII*, an. IV, ep. 307.
[6] *Dipl. Suec.*, n° 2331.
[7] *Id.*, n°s 2342, 2386.
[8] *Id.*, n°s 2402, 2277.
[9] *Id.*, n° 2573. Cf. Raynaldi *Annales*, ad annum 1326.

accompagné de deux nouveaux légats-collecteurs accrédités en Norvége et en Suède, et sous les ordres desquels il devait veiller à la rentrée définitive des subsides du concile de Vienne et surtout de la partie échue au roi. L'archevêque de Throndhjem[1] et deux de ses suffragants étaient commis à la vérification des comptes et devaient s'assurer de la répartition des sommes entre le roi et le pape. Ces nouveaux légats se nommaient Jean de Seron et Bernard de *Ortolis* (d'Orthoux?). Le premier était prieur des Dominicains de Figeac, le second curé de Nébias au diocèse d'Alet; outre Raymond de Lamena, Bertrand de Soyolles et Guy d'Avena, notaire apostolique, ils avaient dans leur suite, d'abord deux Norvégiens qui venaient de faire un long séjour à Avignon, comme représentants du clergé national, Thorkell Mátull, archidiacre d'Oslo, et Páll Bárdarson, futur archevêque de Throndhjem; puis deux Languedociens, Arnaud de Bosones et Pierre de Lignières, marchands de Montpellier : ces quatre personnages devaient aider les légats, les premiers dans la centralisation, les seconds dans la réalisation des collectes, car nous avons vu que fort souvent les subsides étaient payés en nature. Les légats et leur suite arrivèrent en Norvége en février 1327 : outre des pouvoirs considérables[2] et la lettre par laquelle le pape accordait au roi la moitié du produit des dîmes de Vienne (lettre dont, en cas de mauvais accueil[3] de la part de la cour, les prélats possédaient un double, réduisant au tiers seulement la part abandonnée par le Saint-Siége), Jean de Seron et Bernard de Ortolis étaient porteurs d'un nombre considérable de brefs pontificaux, adressés non-seulement à tous les évêques de Suède et de Norvége[4], mais aussi aux grands des deux royaumes et en particulier aux deux régents ou *drotz*, Erlingr Vidkunsson et Knut Jónsson, au connétable Ærngils 1327-1329.

[1] Raynald met *Narbonensis archiepiscopus* au lieu de *Nidrosiensis* que porte le texte même de la lettre (*Regnsk. diplom. Anh.*, n° 56).

[2] *Dipl. Suec.*, n°s 2570-2571, 2576, 2580-2581, 2591. Suhm, XII, 48. *Dipl. Norv.*, VI, 113, 114, 116, 121, 122, 127; *Regnsk.*, p. 18; *id. dipl. Anh.*, n° 52.

[3] Voir, pour cette ambassade, le premier volume de la 2e partie de l'ouvrage de Munch, où sont consignés en partie les résultats des recherches du savant professeur aux archives secrètes du Vatican.

[4] *Dipl. Norv.*, VI, 119; *Regnsk. diplom. Anh.*, n° 56-58.

1327-1329. Næskonúngsson et à Karl, frère de ce dernier[1]; une lettre spéciale, pleine d'affectueuses exhortations et de sages conseils, était adressée au jeune roi lui-même[2]. Une partie considérable des collectes avait déjà d'ailleurs, aussi bien en Norvége qu'en Suède, été réunie dans la cathédrale de chaque diocèse. La moitié des dîmes des Orcades venait d'être envoyée à Bergen par l'évêque Guillaume. Un navire, qui était arrivé du Grönland l'année d'avant (1325), avait même apporté les dîmes des colonies américaines, consistant en cent vingt-sept *lispounder* de dents de morse, qui furent vendues à Jean du Pré, marchand flamand, douze livres et quatorze sous tournois[3]. Le voyage des légats, auxquels une indemnité de vingt et un sous tournois par jour et par tête[4] avait été assignée, dut donc se borner à parcourir les villes, où, avant leur arrivée, les sous-collecteurs ecclésiastiques et royaux avaient préparé les sommes, et où il ne leur restait plus qu'à en donner quittance aux évêques : ceux-ci, à l'arrivée de l'argent dans les cathédrales, ayant dû en général décharger les sous-collecteurs par des actes en forme. A Oslo, où débarquèrent les légats, c'étaient l'archidiacre Thorkell Mátull et le chanoine Hreidarr, qui avaient centralisé les subsides. Hamar, Throndhjem, Stavanger, Bergen, furent successivement visitées par Bernard de Ortolis pendant que Jean de Seron restait à Oslo. A Stavanger, l'argent avait disparu, et le sous-collecteur Ormr dut donner caution; à Bergen, les sous-collecteurs étaient, pour l'Église (depuis la révocation d'un agent infidèle, Jón Arnason Hvittr) : l'official Frédérik Styrlaugsson et le chanoine Simon Ivarsson; et pour le roi : Svein Sighvardsson. Bernard y reçut non-seulement les subsides levés dans le diocèse même, mais aussi ceux des Orcades, de l'Islande et du Grönland. Il y assista à un concile provincial qui s'y tint en septembre, et partit de là pour la Suède où le rejoignit son collègue. Autant la mission des légats avait été facile en Norvége, autant, dans le royaume voisin, elle fut périlleuse, les seigneurs et en particulier le collecteur royal, Ingvarr Ingi-

[1] *Dipl. Norv.*, VI, 119.

[2] *Id.*; cf. *Regnsk. dipl. Anh.*, n° 55.

[3] Schlegel, *Samml. f. Dän. Geschichte*, II, p. 177. *Grönl. Mindesmerker*, III, 114.

[4] *Dipl. Norv.*, VI, 121.

mundarson, n'étant point disposés à laisser sortir les subsides du royaume. Ils allèrent à Ljodhuus, à Skara, à Upsala, à Linköping, à Jönköping, et ne revinrent en Norvége que le 13 juin de l'année suivante. Plusieurs fois ils avaient cru leur vie en danger, tant les routes étaient peu sûres, et avaient dû faire escorter l'argent de monastère en monastère par des cavaliers bien armés. Ils ne quittèrent Oslo que le 22 août, laissant après eux, pour achever les collectes que, malgré leurs efforts, ils n'avaient pu entièrement terminer, le dominicain Godskalk, en Finlande, le chanoine Harald de Linköping en Suède, et en Norvége Jón Arnason Hvittr, rétabli dans son emploi, Hákon Erlingsson, Salvi Ivarsson, chanoines de Bergen, et les Languedociens Arnaud de Bosones (que le roi avait fait *junker*), Pierre de Lignières et Raymond de Lamena[1]. Quant à Bertrand de Soyolles, il resta à Bergen, spécialement chargé du change des sommes perçues; un orfévre français, nommé Jean de Bordeaux, et un Provencal, nommé Pierre de Magnani, devaient l'assister. Le 19 août[2] le roi Magnús avait donné quittance de l'argent recueilli sur la moitié qui lui revenait en Norvége et en Suède; les évêques de Bergen et d'Hamar, sous la surveillance de l'archevêque de Throndhjem, étaient chargés de percevoir le reste en Norvége, et le chevalier Ingvarr Ingimundarson, en Suède. Les légats étaient revenus à Avignon le 16 novembre; mais leurs comptes, à cause des sommes en retard qui n'arrivèrent qu'en 1329, ne purent être arrêtés qu'à la fin de cette dernière année. Il y avait eu de nombreux conflits entre les collecteurs du roi et ceux de l'Église; l'archevêque de Throndhjem avait dû faire rendre à la duchesse Ingibjörg, mère du roi, trois cents marcs d'argent indûment empruntés par elle aux collecteurs, puis interdire à ceux-ci de toucher à la part de Magnús[3]. Enfin, le 17 juillet, Jean de Seron, par une pièce datée d'Avignon[4], certifiait qu'à cette date, le roi avait reçu la totalité des sommes qui lui étaient dues et en même temps que la collecte confiée aux deux légats était terminée : elle avait produit une somme importante; comme on possède encore, 1328-1329.

[1] Suhm, XII, p. 175, 218.
[2] *Dipl. Suec.*, n° 2675.
[3] *Dipl. Norv.*, IV, 183.
[4] *Dipl. Suec.*, n° 2730.

1329-1331. outre les nombreuses quittances des collecteurs, le registre original des légats, on sait à peu de chose près à combien cette somme se monta. La Norvége avait produit quatorze mille cinquante-quatre marcs norvégiens, et la Suède un peu moins, quatorze mille neuf cent soixante-dix-huit marcs suédois. La somme totale faisait quatre mille trois cent quarante livres sterling, et la moitié qui revenait à la Terre Sainte, deux mille cent soixante-dix[1].

Pierre Gervais. Ce ne fut pourtant qu'en 1335 que le compte des subsides du concile de Vienne put être définitivement arrêté; au milieu des discordes civiles qui depuis cette époque avaient rempli l'histoire de Danemark, la perception n'avait pu être que très-irrégulière dans ce royaume, et n'avait encore produit que fort peu de chose. Il en était de même de l'Islande, de la Finlande et de l'île de Gotland. Le Danemark, qui intéressait davantage le Saint-Siége par l'importance des sommes qu'il aurait dû fournir, attira l'attention de Jean XXII aussitôt après le retour de Jean de Seron et de Bernard de Ortolis. Le primat de Lund et l'évêque de Roeskild, Jens Nyborg, furent chargés par le pape de veiller à la rentrée des subsides; et comme ils ne paraissaient point, à cause de l'état intérieur du pays, se soucier de ces fonctions délicates (qu'ils récusèrent complétement l'année d'après) le pape leur adjoignit un légat spécial, Pierre Gervais, chanoine de Saint-Vozy du Puy, puis curé de Veyras au diocèse de Viviers[2]. Pierre Gervais, accompagné de Jacques d'Eusebio de Bugella, clerc de Verceil, notaire apostolique, quitta Avignon en novembre 1330, et arriva en mars 1331 à Lund, où le primat et son collègue lui remirent leurs pouvoirs. Il demeura en Scanie une année, occupé à recueillir les dîmes, et était en route pour revenir à Avignon, lorsqu'il reçut, à Lubeck, de nouvelles lettres par lesquelles le pape étendait la mission du légat à la Suède et à la Norvége, en donnait avis au roi[3], aux deux primats d'Upsal[4] et de Throndhjem[5], et à tout le clergé des

[1] Voir *Regnskabsbøger*, p. 61-66, et Munch, II, I, p. 100.

[2] *Id.*, p. 70, 81, 111; *Dipl. Suec.*, nº 2795, 2812, 2985.

[3] *Dipl. Norv.*, VI, 139.

[4] *Dipl. Suec.*, nº 2903.

[5] *Dipl. Norv.*, VI, 139.

deux royaumes[1]. Pierre Gervais revint alors à Lund (5 septembre 1332), et commença à parcourir la Suède, où il fut bientôt mêlé aux affaires intérieures du royaume; il n'en eut du reste (chaque parti cherchant à l'attirer de son côté) que plus de facilité à mener à bonne fin la mission dont il était chargé. Il passa tout l'hiver en Suède, et, au printemps de 1333, après avoir notifié son arrivée au clergé de Norvége[2], obtenu du roi un sauf-conduit et une escorte, et envoyé à Avignon le prieur des Dominicains de Visby pour rendre compte de l'emploi de cette première année, il partit pour Oslo : là, le chapitre de la ville refusa de livrer ce qui restait des subsides de Terre Sainte, et le légat dut employer l'excommunication pour faire céder les chanoines d'Oslo. Pierre Gervais fit ensuite par mer le tour de la Norvége, et le curieux récit de son voyage, consigné par lui dans le registre même où il inscrivait ses comptes, montre qu'il fut loin de trouver dans ce royaume le même accueil que ses prédécesseurs. La rentrée des derniers subsides fut difficile; les évêques, solennellement convoqués, s'abstinrent, malgré les menaces du légat, de paraître en sa présence, et il n'eut affaire qu'à des chanoines ou à des clercs récalcitrants; il recueillit cependant des sommes importantes qui restaient dues par les diocèses des Orcades et de Stavanger[3]. A Bergen, il trouva enfin l'évêque de la ville, Hákon, qui, en qualité de sous-collecteur, n'avait pu se dispenser d'obéir aux ordres du légat, et qui lui remit les subsides des Færöer; beaucoup d'autres sommes avaient d'ailleurs précédé Pierre Gervais dans cette ville, assignée par lui l'année d'avant comme rendez-vous à tous les sous-collecteurs. L'Islande seule manquait encore à l'appel : les dissensions survenues entre les évêques et le clergé régulier ayant empêché, dans cette île, la levée des subsides, un prêtre nommé Vigfus fut dépêché aux évêques de Skalhólt et d'Hólar pour les rappeler à leur devoir. De Bergen, Pierre Gervais repassa en Suède pour prendre congé du roi, puis se prépara à regagner Avignon, où il arriva en passant par Lubeck, Hambourg et Bruges le 27 août 1334. Ce ne fut pas sans peine qu'il put rendre ses comptes au Saint- 1332-1334

[1] *Dipl. norv.*, II, 187, 192. *Dipl. Suec.*, 2895, 2900.

[2] *Dipl. Norv.*, II, 199.

[3] *Id.*, IV, 184, 186, 188.

1334-1335.

Siége; à son retour, les gens de Gérard, comte de Holstein, l'avaient arrêté et dépouillé, et il avait été obligé d'attendre plusieurs fois l'argent qui tardait à arriver de Lund; heureusement il avait eu la précaution d'envoyer devant lui de Bergen, à deux reprises, des sommes considérables; d'autres lui étaient parvenues à Bruges. On voit par son registre que le reste des subsides de Terre Sainte, reste qui ne formait qu'une faible partie de la collecte générale, se monta pour la Norvége, les Færöer et les Orcades, à dix-sept livres sterling neuf sous six pennings[1]; pour la Finlande et la Laponie, à treize livres vingt-deux sous tournois[2], et pour l'île de Gotland, à sept cent vingt-quatre marcs d'argent et deux cent soixante-quatre florins. A ces sommes vinrent s'ajouter les dîmes d'Islande, qui arrivèrent enfin en Norvége : en 1335, Egill, évêque d'Hólar, et sira Snjolfr Sumarlidarson, collecteur de ce diocèse, étaient débarqués à Throndhjem; de là Snjolfr était venu à Bergen, et avait déposé le produit de ses collectes entre les mains de l'évêque Hákon, auquel Pierre Gervais avait laissé ses pouvoirs en Norvége[3]. L'évêque Jón de Skalhólt paraît, à la même époque, avoir versé aussi entre les mains d'Hákon les subsides levés dans son diocèse : l'évêque de Bergen fit parvenir ces sommes à Avignon. Ce dernier envoi termina à peu près la levée des subsides votés vingt-trois ans auparavant par le concile de Vienne, car on voit plus tard (1354) le clergé de Suède et de Norvége se refuser, preuves en main, à toute nouvelle recherche à cet égard[4].

Prédications de Jean XXII et de Benoît XI.

Nous nous sommes longuement étendus sur les subsides de Vienne, parce que ce sont les derniers qui, votés par un concile œcuménique, paraissent avoir directement et immédiatement atteint le but que se proposait l'Église en se les imposant; ceux qui, sous le même nom, vont être levés dans le Nord, n'auront plus ni la même origine, ni le même caractère, et ne recevront pas, par le fait, la même destination. Avant même que

[1] *Regnskabsböger*, p. 101; cf. Munch, III, 172.

[2] *Dipl. Suec.*, nos 2986, 3051.

[3] *Id.*, nos 2978, 2980, 2990. Finn. Jónsson, *Hist. Eccl. Islandiæ*, II, 195.

[4] Celse *Bullarium*, no 121, et Munch, II, 1 p. 601.

Pierre Gervais eût accompli sa mission dans le Nord, Jean XXII (26 juillet 1333) faisait prêcher en Suède [1], en Danemark [2] et en Norvége, une nouvelle croisade dont le chef devait être Philippe de Valois. Il renouvelait en cette occasion les prescriptions de ses prédécesseurs, et, de plus, en l'absence d'un concile, mettait de sa propre autorité, sur les revenus ecclésiastiques, un nouvel impôt de *six années de dîmes* pour subvenir aux frais de l'expédition projetée. L'archevêque de Throndhjem, Páll Bárdarson, dont nous avons parlé plus haut, et qui se trouvait alors auprès du pape, rapportait en Norvége (1334) le décret pontifical et le notifiait à l'assemblée du royaume. L'année suivante (31 janvier 1335) [3], Benoît XII renouvelait, aussitôt après son installation, les injonctions de Jean XXII, son prédécesseur, et la collecte de ces nouveaux subsides commençait dans le Nord; mais la croisade projetée ayant avorté au bout d'un an, la levée fut arrêtée, et des légats [4] envoyés dans le Nord avec des lettres, par lesquelles le pape ordonnait (18 décembre) [5] de rendre à chaque contribuable l'argent déjà recueilli. De ces six années de dîmes rien ne parvint donc en Terre Sainte; il en fut à peu près de même, mais pour une autre cause, des premiers subsides qui suivirent. 1334-1343.

En 1343, Clément VI, par une encyclique datée de Villeneuve-d'Avignon (30 septembre), ordonnait aux primats du Nord [6] d'annoncer dans les trois royaumes qu'une guerre de trois ans venait d'être résolue contre les Turcs, que les chevaliers de Saint-Jean, le roi de Chypre et les Vénitiens allaient rassembler en novembre une flotte dans les eaux de Négrepont, et que les Scandinaves étaient conviés à se joindre à l'expédition [7]. *Trois ans de dîmes* (1er décembre) sur les revenus du clergé devaient subvenir aux frais de la guerre; l'argent devait être payé chaque année, en deux termes, à Pâques et à la Toussaint [8]. Les

Subsides de Clément VI Jean Guilbert.

[1] *Dipl. Suec.*, n° 2997.
[2] *Archives de Danemark.* Registre n° 51, p. 19.
[3] *Dipl. Suec.*, n° 3109.
[4] *Annálar Islenzkir*, ad ann. 1336.
[5] *Dipl. Suec.*, n° 3181, 3343.
[6] *Dipl. Norv.*, VI, 169, 170; *Dipl. Suec.*, n° 3734.
[7] *Dipl. Suec.*, nos 1560, 3734.
[8] Theiner, *Hungaria Sacra*, I, 658, 660.

1343-1350. lettres pontificales arrivèrent l'an d'après dans le Nord, et furent notifiées (septembre 1344) au concile provincial de Bergen. Les évêques norvégiens ne se prêtèrent pas immédiatement aux désirs de Clément VI; le concile suspendit l'exécution immédiate des décrets du pape, et, aux frais communs de tous les prélats, envoya en ambassade auprès du Saint-Siége un prêtre islandais, sira Einarr Haflidason, chargé d'obtenir des délais pour le payement des subsides. Cet appel fut du reste sans succès; au moment même où Einarr se trouvait à Avignon, le pape, non-seulement confirmait les premiers impôts, mais en ajoutait d'autres (*deux ans de dîmes*) qui devaient être levés après les premiers [1]. Aussi, quand Einarr revint, en 1346, les collectes commencèrent aussitôt, tant en Norvége qu'en Danemark et en Suède; dès 1348, le pape s'occupait d'envoyer dans le Nord de nouveaux légats pour en recueillir le produit. Clément VI éleva d'abord à ces fonctions Guillaume de Paray, chanoine de Majorque et curé de Valeras (diocèse de Béziers) [2], et Gaucelin du Chêne, puis Pierre de Gand, curé de Zomeergheem (diocèse de Tournay) [3]; aucun d'eux pourtant, quoique le second ait reçu des lettres de crédit pour les rois et les évêques du Nord, ne paraît avoir quitté la France. Ce fut un autre légat qui, l'année suivante, partit pour le Nord (1er octobre 1349) [4], où il devait, pendant dix ans, être mêlé aux affaires les plus importantes du pays. Il se nommait Jean Guilbert et appartenait à une famille noble de Narbonne; il prenait la qualité de doyen de Dorpat; mais, quoique simple clerc, cumulait beaucoup d'autres bénéfices [5]: Guillaume de Planesa, son secrétaire; Geoffroy Celary, notaire apostolique, et trois Flamands, Jean et André de Reppre et Jean Cornet, l'accompagnaient. Guilbert arriva en Suède pendant l'été de 1350, et le premier acte de sa mission fut une déclaration singulière par laquelle (18 septembre), dans l'assemblée des seigneurs et des évêques des deux royames, réunis à Jönköping, il

[1] *Dipl. Norv.*, VI, 176; *Dipl. Suec.*, n° 4017; *Archives de Stockholm*, carton de 1345.

[2] Clementis VI *Reg. Secr.*, an. VI, ep. 3369, 3372.

[3] *Id.*, ann. VII, ep. 377-389.

[4] *Dipl. Norv.*, VI, 194.

[5] Il était bénéficiaire à Carpentras, chanoine de Verdun et de Saint-Paul de Narbonne, doyen de Dorpat, bénéficiaire à Upsal, chanoine à Wurtzbourg et archidiacre de Kintzelsarve.

abandonna à la reine Blanche de Namur, régente, au nom du roi Magnús, occupé alors à préparer une guerre contre les Russes, la totalité de l'argent que pourraient produire en Suède et en Norvége les *trois ans de dîmes*. Il transportait même ses pouvoirs de collecteur: pour la Suède, au drotz Nikolas Thurason, au chevalier Göstaf Arvidsson, et à Johan, curé de Köping; pour la Norvége, au drotz Ormr Eysteinsson, à Arnulfr, abbé de Hovedey, et à Ingjald Jónsson. La reine, les évêques et tous les seigneurs présents s'engageaient, sous peine d'excommunication, à rendre, l'année suivante, en deux termes, tout l'argent perçu : leurs biens personnels restaient hypothéqués jusqu'à parfaite liquidation de la créance[1]. La reconnaissance de la reine et des seigneurs était (12 juillet 1351) confirmée solennellement par le roi dans l'assemblée de Calmar, et le versement du produit des collectes entre les mains des trésoriers royaux avait lieu sans opposition[2]. Jean Guilbert n'en continua pas moins son voyage dans le Nord, car il avait à recueillir d'autres sommes que les *trois ans de dîmes;* il y revint même deux fois, et, jusqu'à sa mort (1358), il ne fut occupé que de négociations entre la cour de Suède et le Saint-Siége. Mais les subsides de Terre Sainte, malgré les efforts du pape et du légat, ne purent, une fois livrés au roi Magnús, revenir à leur première destination. L'argent ne fut pas remboursé à l'époque fixée; le Saint-Siége ne s'en émut point d'abord, parce qu'en réalité le roi n'avait pas encore fini de percevoir les subsides. Clément VI accorda même (14 mars 1351) à Magnús, pour l'aider dans la guerre contre les Russes, la moitié d'un impôt de *quatre ans de dîmes* sur les revenus ecclésiastiques, faveur qui fut portée à *cinq ans* l'année suivante et étendue au roi Valdemar de Danemark[3]. Mais quand le Saint-Siége fut informé que Magnús avait perçu (1352-1353), en Norvége dix mille vingt-huit marcs, et en Suède vingt-deux mille marcs[4], valant en- 1350-1353.

[1] Les reconnaissances de la reine, de chaque évêque, des deux drotz, des seigneurs et du roi sont encore aux archives du Vatican.

[2] *Dipl. Norv.*, I, n°s 327-344.

[3] Toutes les pièces relatives à ces *cinq ans de dîmes* sont contenues dans les *Reg. Clem. VI comm.*, an. IX, ep. 1365. 1366, 1535, et reproduites en partie dans Theiner, *Mon. Polon.*, I, 700-703 (voir Munch, II, I, p. 537.)

[4] Compte dressé par-devant Gilles de

1354-1361. semble dix-neuf mille cinq cent soixante florins d'or, il réclama vivement l'exécution des engagements pris en 1350. Le sergent d'armes du pape, Raymond de Galance, fut envoyé en Suède; on parla d'excommunier tous les seigneurs, ecclésiastiques et laïques, qui avaient signé l'acte de Jönköping, et en tous cas de les rendre proportionnellement responsables des sommes empruntées[1]. Sur ces entrefaites Clément VI meurt; Innocent VI, son successeur, laisse en paix quelque temps le roi, mais renvoie bientôt (janvier 1354)[2] Jean Guilbert en Suède; un procès s'engage à Avignon entre le roi et la chambre des comptes du Saint-Siége; le roi (24 octobre 1355) est condamné à rembourser intégralement, dans le délai d'un an, les sommes empruntées; Jean Guilbert, qui était venu soutenir la cause du roi à Avignon, rapporte ce jugement dans le Nord avec des lettres, fort bienveillantes d'ailleurs, du pape pour le roi, la reine Blanche et les signataires de l'acte de Jönköping : Innocent VI les conjurait de faire tous leurs efforts pour s'acquitter d'une dette qui pesait lourdement sur le trésor pontifical[3]. Jean Guilbert, aidé d'un chanoine de Lübeck, Henri Biskop, qui se trouvait être au nombre des exécuteurs[4] de la sentence d'excommunication, suspendue sur la tête du roi, s'employa de tout son pouvoir à écarter le danger, à empêcher toute rupture entre Magnús et le pape; mais le Saint-Siége devenait de plus en plus pressant, les délais étaient expirés, et le 30 mai 1358 le roi était solennellement excommunié[5]. Il promit alors de payer et renvoya, l'année suivante, à Avignon Jean Guilbert et Henri Biskop pour obtenir un nouveau délai; il paraît les avoir chargés en même temps d'un certain à-compte qui réduisit la dette à quinze mille florins d'or. Le pape, touché des prières et de la bonne volonté du roi, suspendit l'excommunication jusqu'à Pâques de l'année 1361; Henri Biskop rapporta au roi, à la reine et aux évêques des lettres d'Innocent VI qui annonçaient cette

Mevania, notaire apost. et imp. à Avignon, le 24 oct. 1355.

[1] Celse, *Bullarium*, n° 124.

[2] *Reg. Inn. VI secr.*, an IV, fol. 23-26; *Arch. de Stockholm*, carton de 1355.

[3] *Dipl. Norv.*, VI, 231.

[4] Les deux autres étaient l'évêque et le doyen de Lübeck.

[5] Voir, sur l'excommunication de Magnús, Sᵃᵉ Brigittæ *Revelationes extravag.*, ch. LXXX; *Reg. Inn. VI. secr.*, an VIII, fol. 26-28.

bonne nouvelle; mais il résulta finalement de ce répit donné à Magnús, que la somme ne fut jamais payée, et que l'acte de Jönköping est encore dans les archives du Vatican. 1361-1367.

Dernières prédications et derniers subsides.

On voit, par le sort des subsides de Clément VI, que la Terre Sainte ne dut pas en recueillir grand'chose; la difficulté que finissait par rencontrer, comme nous l'avons vu, dans le clergé du Nord, l'acceptation d'un impôt levé pour une cause devenue aussi lointaine que celle des chrétiens d'Orient, les lenteurs de la perception et de la réalisation de sommes relativement assez faibles, rendaient de jour en jour plus impraticables et plus stériles les collectes de Terre Sainte. Les légats (et en particulier Jean Guilbert pour les *deux ans de dîmes* décrétées en 1345) confondaient inévitablement les produits insignifiants des subsides de Terre Sainte avec les sommes beaucoup plus importantes, que produisaient les autres droits pontificaux; les subsides devaient finir par ne plus être considérés que comme l'un et le moindre de ces droits; une taxe proportionnelle aux revenus de chaque diocèse était venue d'ailleurs simplifier en ce sens la perception de tous les revenus apostoliques[1]. Le nom seul de la *Terre Sainte* restait, plutôt comme un souvenir sympathique, de nature à faire payer l'impôt plus facilement, que comme l'expression d'un intérêt réel. En 1363, Guy de Croix, curé *de Exsociis* (Saussens?) [diocèse de Mirepoix][2], et en 1367[3], Bernard André de Nîmes, légats collecteurs dans le Nord, cher-

[1] Elle datait de la fin du règne de Jean XXII; les revenus des diocèses du Nord étaient calculés ainsi :

NORVÉGE :	Florins d'or.	SUÈDE.	Florins d'or.	DANEMARK.	Florins d'or.
Throndhjem	800	Upsala	10,000	Lund......	4,000
Bergen	33	Vesteras..	250	Roeskild	1,000
Oslo	500	Strengnæs.........	266	Odense...........	150
Orcades	33	Linköping.........	660	Börglum.	66
Hebrides..........	660	Vegsjö...........	50	Ribe.............	120
Hamar.............	66	Skara	470	Slesvig.	1,009
Stavanger...	250	Abo	200	Revel	300
Skalhólt.	100				
Hólar	90				

[2] Celse, *Bullarium*, 127, 131. *Dipl. Norv.*, I, 386, III, 331, IV, 439-443, VI, 255-263.

[3] Suhm, XIII, 632.

1363-1480. chent bien à recueillir quelques restes des subsides de Clément VI; mais après eux il n'est plus question des collectes de Terre Sainte. Ce sont les ennemis de l'Église, comme les Italiens en 1363, ou les hérétiques, comme les Hussites en 1427, qui, désormais, remplacent les Turcs et deviennent la cause de nouveaux appels à la charité des fidèles. En dehors même de l'idée de croisade, les Scandinaves restent étrangers aux affaires de Terre Sainte; la Suède et le Danemark, qui grandissent peu à peu, sont absorbés par les guerres d'où va naître leur influence en Allemagne. La Norvége, au contraire, dépeuplée par la terrible peste noire de 1349, la *digerdöd*, épuisée par les royaumes voisins auxquels elle est unie tour à tour, laisse tomber de sa main ce *sceptre des mers* qu'elle tenait depuis le IXe siècle, et disparaît lentement de l'histoire de l'Europe. Le Nord tout entier est désormais sourd aux bruits qui lui viennent d'Orient. Ni les exhortations d'Urbain IV au roi Valdemar de Danemark, lors du passage de ce prince à Avignon, en 1363[1], ni l'envoi dans le Nord des légats Augustin de Untinis (1400)[2] et Antonius Trojanus (1444)[3], chargés d'y prêcher la croisade contre les Turcs, ni les lettres des papes Nicolas V et Calixte III et de l'empereur Frédéric de Hapsbourg à Christian Ier en 1456[4] et 1466, ni enfin l'apparition à Copenhague de Démétrius Paléologue[5] venu, deux ans après, mendier les secours du même roi, ne paraissent avoir eu d'influence sensible sur les Scandinaves, désormais sourds à toute excitation de ce genre, ou même avoir laissé de traces appréciables dans leur histoire. Il en est de même des pèlerinages en Terre Sainte, qui, depuis le XIVe siècle jusqu'à la réforme, deviennent extrêmement rares, malgré la réouverture des Lieux Saints aux fidèles en 1336, et qui, comme nous l'avons dit plus haut, ne sont plus, à de rares exceptions près, que des voyages de pure curiosité, en général étrangers à toute espèce d'idée particulière de dévotion. Le roi Érik de Poméranie, qui alla à Jérusalem en 1425, Christian Ier de Danemark et Dorothée sa femme, qui en firent seulement le vœu en 1480, closent

[1] Pontoppidan, *Annal. Eccl.*, II, 212.
[2] Münter, II, 447.
[3] Id. *ibid.*
[4] Pontoppidan, *Annal. Eccles.*, II, 608, 621, 634, 638.
[5] *Id.*, II, 640.

d'ailleurs la liste de ces pèlerins ou croisés de la dernière heure. 1480-1529.
Moins d'un demi-siècle après, les trois royaumes étaient luthériens, et, proscrite par le concile suédois d'Örebro, en 1529, l'idée même de pèlerinage disparaissait du Nord avec les autres rites du culte catholique.

CHAPITRE X.

Résultats des Croisades et des Pèlerinages scandinaves en Terre Sainte. — Considérations générales sur ces résultats. — Ils découlent de deux sources :

1° Résultats généraux dus au contact des *Jórsalafarir* avec la civilisation latine. — **A.** Changements dans l'état social et dans la constitution civile, — Pouvoir royal, — Église, — Noblesse, — Bourgeoisie et paysans. — **B.** Changements dans les mœurs et dans la vie privée du Nord, — Luxe de l'aristocratie, arts, — Culture intellectuelle, mouvement littéraire, — Modifications dans les habitudes du peuple, commerce.

2° Résultats particuliers dus au séjour, en Terre Sainte, des *Jórsalafarir*. — **A.** Arts et industrie, — Vie privée. — **B.** Sciences, — Connaissances géographiques. — **C.** Littérature, — Histoire, — Poésie, — Romans.

Les relations que pendant deux siècles, depuis Harald le Sévère jusqu'à Hákon le Vieux, les Scandinaves n'ont point cessé d'entretenir avec l'Orient latin, ont-elles exercé une influence assez sensible sur la civilisation du Nord, pour qu'il soit possible d'en retrouver et d'en suivre la trace dans l'histoire de la société norraine? Est-il permis, dans les tranformations successives que subit cette société pendant le XIIIe et le XIVe siècle, d'assigner un rôle à ceux des voyageurs à Jérusalem, des *Jórsalafarir,* qui revenaient de Terre Sainte dans leur lointaine patrie, après avoir traversé toute l'Europe? Il est certain, d'abord, que si les croisades et les pèlerinages purent avoir des résultats quelconques sur l'état intérieur des trois royaumes, ces résultats n'eurent jamais le caractère désastreux qu'on a si souvent attribué à l'influence des guerres saintes dans le reste de l'Europe, et que les

expéditions des Scandinaves en Orient, soit en raison d'une organisation spéciale et d'une destinée particulièrement heureuse, soit simplement par le fait d'une fréquence moins grande ou d'une importance numérique moins considérable, ne devinrent en aucune façon pour le Nord une cause de dépopulation ou de ruine. Rien, en effet, dans les événements contemporains, n'autorise une assertion semblable; tout, au contraire, tend à prouver que les relations avec l'Orient, loin de marquer dans l'histoire du Nord une ère de barbarie et de calamités, provoquent, ou tout au moins favorisent, dans la société norraine (ce que nous allons chercher tout à l'heure à démontrer), des transformations heureuses et des progrès véritables. L'influence des croisades et des pèlerinages sur la civilisation scandinave, pourrait, il est vrai, sans pour cela qu'on lui attribuât de résultats funestes, être regardée comme n'en ayant produit que d'insignifiants; mais il est facile, au contraire, de montrer, même *a priori*, qu'il n'en devait pas non plus être ainsi, et qu'au contraire cette influence devait s'exercer et s'exerça dans le Nord d'une façon très-réelle et très-efficace.

Considérations générales sur les résultats des croisades et des pèlerinages scandinaves en Terre Sainte.

Il est certain, en premier lieu, que la situation géographique des royaumes du Nord et la diversité des routes suivies par les croisés et les pèlerins pour se rendre en Terre Sainte, devaient amener forcément un contact perpétuel entre les nations latines et les gens du Nord que leur isolement eût condamnés sans cela à vivre dans un cercle étroit d'idées et de connaissances. Il est certain, d'autre part, que l'esprit d'observation inhérent au caractère scandinave et l'habitude séculaire des voyages lointains permettaient aux *Jórsalafarir*, pèlerins pacifiques ou chevaliers armés en guerre, de recueillir en chemin et pendant leur séjour en Terre Sainte, une somme d'informations souvent supérieure à celle que, moins barbares mais moins familiarisés aux longues pérégrinations, les croisés latins pouvaient rapporter d'Orient. Cette hardiesse prudente qui empêchait les gens du Nord de s'étonner de ce qu'ils devaient rencontrer à l'étranger, qui les mettait en garde contre des aventures ou des dangers presque toujours prévus d'avance; qui, enfin, assurait en général le succès de

leurs voyages, était de nature à exclure des renseignements recueillis par eux la plupart des fables naïves acceptées par les pèlerins latins, et partant à donner à ces renseignements une valeur et une autorité toutes particulières. Il est certain également que les Scandinaves avaient conscience des éléments nouveaux qu'ils pouvaient, à leur retour des *voyages en Terre Sainte,* introduire dans la civilisation de leur pays[1], et, de même qu'ils attachaient, comme nous l'avons vu, une grande gloire aux expéditions lointaines, de même ils savaient apprécier à leur juste valeur les résultats de ces expéditions mêmes. Il est certain, enfin, que si le Nord envoya en Terre Sainte un moins grand nombre de croisés ou de pèlerins que le reste de l'Europe, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'à leur retour, les *Jórsalafarir* jouaient dans leur pays natal un rôle plus important que les croisés latins dans leurs patries respectives, la considération toute spéciale qui entourait les premiers et l'influence exercée par eux sur leurs concitoyens, venant compenser amplement une infériorité numérique plus apparente d'ailleurs que réelle.

Ces résultats découlent de deux sources.

Il semblerait donc, au premier abord, que les croisades ou les pèlerinages en Terre Sainte aient dû avoir dans le Nord une importance plus grande que partout ailleurs, les royaumes scandinaves recevant à la fois, par l'intermédiaire des croisés et des pèlerins, d'une part, comme le reste de l'Europe, l'influence de la civilisation orientale, de l'autre, en raison d'une situation géographique particulière, celle de la civilisation latine et germanique : il paraîtrait, par conséquent, rationnel d'attribuer aux croisades tout ce qui, dans la société norraine du Moyen Age, paraîtrait provenir de l'une ou de l'autre de ces origines. Mais il ne faut pas oublier que le Nord, à côté des relations avec la Terre Sainte, en entretenait d'autres tout à fait distinctes avec des pays aussi éloignés et en particulier avec l'empire d'Orient. Les Scandinaves commerçaient avec l'Afrique, l'Espagne, le Portugal; ils étaient en rapports suivis, tantôt hostiles, tantôt

[1] Voir *Konúngs Skuggsjá*, éd. Eriksson, p. 246; *Heimskringla*, II, p. 61; J. Eriksson *de Peregr. vet. Islandorum*, p. 12, 31, 38.

pacifiques, avec l'Angleterre et les princes allemands; ils venaient étudier en France, à Paris[1], à Orléans, à Montpellier; enfin Rome était pour eux le but de voyages extrêmement fréquents[2]. L'isolement des royaumes du Nord n'était donc qu'apparent; des influences de tout genre venaient y concourir au même but que celle des *Jórsalafarir;* ceux-ci ne faisaient qu'apporter leur coopération à une œuvre collective. Il est donc impossible, en premier lieu, de leur attribuer d'une façon exclusive les transformations opérées, dans la société scandinave du XIIIe et du XIVe siècle, par le contact avec la civilisation latine et germanique. Il en est de même, en second lieu, des résultats directs que l'influence orientale pouvait produire par leur intermédiaire; là, encore, ils n'agissent point seuls, et on ne peut leur rapporter tous les faits qui découlent de cette source, une part considérable devant être revendiquée pour la garde væringue dont le séjour à Constantinople créait entre l'Orient et le Nord des relations, sinon plus importantes, du moins plus suivies que les croisades et les pèlerinages en Terre Sainte. On voit de plus que, dans l'un comme dans l'autre cas, il est impossible, en les isolant des autres propagateurs de la civilisation étrangère dans le Nord, d'assigner des limites exactes au rôle qu'ont pu jouer les *Jórsalafarir.* Sans essayer, par conséquent, de refaire, pour y démêler ensuite les résultats dus aux croisades et aux pèlerinages en Terre Sainte, l'histoire, si savamment traitée par les écrivains modernes du Nord[3], de la civilisation scandinave au Moyen Age, nous devrons, en premier lieu, nous contenter de signaler parmi les résultats dus à l'influence latine et germanique, tous ceux auxquels on peut affirmer que les croisés et les pèlerins ne furent pas étrangers, et de chercher à indiquer dans quelle mesure ils ont pu y prendre part, sans conclure d'ailleurs en aucune façon qu'ils aient été les agents exclusifs de ces transformations, et que

[1] Voir, sur les Colléges scandinaves de Paris, A. Geffroy, *les Étudiants suédois à Paris au XIVe siècle* (Revue des Sociétés savantes, V, p. 659); A. Fabricius, *Om de Danske Studeringer i Paris* (Ny Kirkehist. Saml., I, p. 513), Victor Le Clerc, dans l'*Hist. litt. de la France*, XXIV, p. 523-525.

[2] Voir plus haut, p. 94, note 1.

[3] Sans parler d'une foule de dissertations locales, nous renvoyons aux livres de Munch, Strinnholm, Helveg, cités tant de fois dans le cours de cet ouvrage.

sans eux ces résultats n'eussent jamais pu se produire. Quant à ce qui regarde, en second lieu, les traces de l'influence directe de l'Orient sur le Nord, nous devrons nous borner à des indications sommaires, ces traces, à l'exception de quelques faits qu'il est impossible de ne point attribuer à l'influence des croisés et des pèlerins, devant être, dans la plupart des cas, rapportées à celle des værings, et renvoyées à l'histoire des relations des Scandinaves avec la cour de Byzance.

Enfin, avant d'entrer dans plus de détails sur les résultats des croisades et des pèlerinages scandinaves, il est nécessaire de remarquer que la distinction, déjà si vague dans le récit même des événements, entre les différentes classes de croisés ou de pèlerins, confondus dans la langue norraine sous cette dénomination générique de *Jórsalafarir,* devient tout à fait inutile, au point de vue particulier du rôle qu'ils ont pu jouer à leur retour dans leur pays natal. Qu'ils eussent été mêlés aux grandes armées latines; qu'ils eussent fait partie d'une des expéditions spéciales armées dans le Nord, ou enfin qu'ils eussent voyagé en simples pèlerins, les uns et les autres ne revêtaient jamais aux yeux de leurs compatriotes qu'un seul et même caractère; l'autorité dont ils jouissaient, une fois revenus dans le Nord, pouvait varier, mais ce n'était jamais qu'à cause et en raison de l'importance relative de chacun d'eux : il n'y a donc point lieu de chercher des résultats divers, là où il n'y eut jamais qu'une seule et même influence. Il en est de même de la distinction que nous avons faite, dans le cours du récit, entre les différentes branches de la race scandinave; si la part de chacune d'elles dans les relations avec la Terre Sainte ne fut pas égale, il est évident que les trois royaumes étaient trop voisins pour que les influences étrangères ne finissent point par se transmettre de l'un à l'autre plus ou moins rapidement, de telle sorte qu'à la fin de la période des croisades, le niveau de la civilisation devint forcément le même en Suède, en Norvége et en Danemark. Ce sera donc, dans la société norraine tout entière, *sans acception de pays,* que nous chercherons à retrouver et à suivre les traces de l'influence des *Jórsalafarir,* considérés eux aussi *en dehors de toute distinction de personnes ou de catégories.*

Résultats généraux dus au contact des *Jórsalafarir* avec la civilisation latine.

De toutes les transformations auxquelles les croisés et les pèlerins ont pu, par leur contact avec la civilisation européenne, contribuer dans le Nord, la première est celle du caractère national. Plusieurs écrivains du Nord[1] ont voulu voir dans ce contact une sorte de calamité publique, lui attribuant le développement, dans les rapports mutuels des Scandinaves, de l'esprit de ruse et d'astuce, et des vices politiques; que de l'époque des croisades date l'introduction dans la société norraine de besoins factices et la disparition des libertés antiques, il faut y voir un effet naturel du temps, une coïncidence et non une conséquence. Il faut remarquer, par contre, qu'à partir de cette même époque commencent à s'introduire dans le Nord une série d'idées qui jusque-là n'y avaient point pénétré et qui avaient précisément pris naissance dans cette civilisation féodale, à laquelle les *Jórsalafarir* pouvaient initier leurs compatriotes. C'est alors que la notion de l'inviolabilité des transactions, de la sainteté du mariage, la substitution du duel judiciaire à la vengeance privée, les habitudes de politesse dans les relations journalières, de charité envers les inférieurs, de douceur dans les rapports mutuels de la famille, enfin l'adoucissement de la législation pénale, commencent à apparaître dans la société norraine. Les relations diplomatiques avec les cours étrangères, entretenues, sinon créées, par les croisés et les pèlerins, en faisant naître dans les cours du Nord le besoin de ne pas paraître inférieures en civilisation aux nations dont elles recherchaient l'alliance, et d'accroître au loin la bonne renommée des gens du Nord, avaient dû nécessairement développer chez les Scandinaves le sentiment de la dignité personnelle, et les amener à la pratique des vertus chevaleresques telles qu'on les comprenait en Occident.

Changements dans l'état social et dans la constitution civile.

Dans le Nord, au XIVe siècle, nous n'avons donc plus affaire au peuple à demi barbare du XIe : si les trois royaumes, au point de vue de la vie matérielle, sont encore en retard sur le reste de l'Europe, les idées et les mœurs, et surtout la culture intellectuelle, sont à peu près les mêmes qu'en France et en Allemagne. La civilisation norraine a regagné la distance qui la

[1] En particulier Münter, *Kirchen-Geschichte von Dänemark*, passim.

séparait des autres, et la société scandinave, au moins en apparence, ne diffère point sensiblement de celles de l'Occident. Pour cela, il a fallu que des changements profonds s'opérassent dans la constitution intime du pays, que de nouvelles lois civiles et ecclésiastiques vinssent remplacer les coutumes antiques, perpétuées par la tradition orale; que les rapports entre le souverain et ses sujets changeassent de nature, qu'enfin les institutions féodales, pour se faire place entre le roi et le peuple, arrivassent à affaiblir, pour les supprimer plus tard, les franchises qui, précisément à la faveur des croisades, commençaient à naître en Europe.

Le roi, qui n'était que le chef électif de ses concitoyens, est peu à peu parvenu à centraliser dans ses mains l'autorité administrative qu'avaient conservée si longtemps les assemblées du peuple; les things, désarmés, n'existent plus que de nom. L'Islande, dernier refuge des libertés scandinaves, s'est (1279) soumise d'elle-même à l'autorité royale; un vaste système administratif dont le souverain nomme ou révoque les fonctionnaires, a remplacé l'ancienne division par districts délibérants, et le *Hird*, ou garde personnelle du souverain, est devenu une sorte d'armée permanente, tandis que tombait en désuétude l'ancien système de conscription, le *leidangr*[1]; en Danemark, le pouvoir royal est devenu plus absolu encore, et rien ne distingue plus le souverain des princes allemands ses voisins. L'idée d'hérédité et de droit divin a remplacé les anciennes coutumes d'élection que n'autorise plus l'irrégularité des unions royales. La pompe et l'étiquette empruntées aux habitudes des cours d'Occident ont pris la place de la familiarité qui régnait entre le roi et ses compagnons d'armes; le règne tout entier de Sigurd Ier est plein, comme nous l'avons vu, de détails qui montrent combien il avait à cœur de former sa cour sur le modèle de celles qu'il avait visitées à son retour de Terre Sainte, et d'inspirer à ses sujets ce respect de la majesté royale qui répugnait si fort à l'esprit scandinave. Plus tard, des lois particulières vinrent régler les détails de cette étiquette; leur ensemble s'appela *hird-*

Pouvoir royal.

[1] Voir l'*Introduction*, p. 25.

skrá ou code de la cour[1]. L'entourage des rois dut se plier à un cérémonial rigoureux et s'en dédommagea à son tour en introduisant en Norvége les dénominations et les charges de l'Occident : des échansons, des maîtres de la maison royale, des vice-rois (*drotz*), des connétables (*marsk*), succédèrent aux dignitaires antiques dont les fonctions dataient du temps des Vikings. Les souverains avaient commencé aussi à chercher des alliances dans les maisons princières d'Occident, et avaient voulu être traités par les rois latins d'égal à égal. Nous avons vu que les *Jórsalafarir* ne furent point étrangers aux alliances qui unissent la maison de Danemark à celles de France et de Portugal au XIIIe siècle ; il en dut être de même un peu plus tard du mariage tenté en 1295 entre Hákon de Norvége et Isabelle de Joigny[2]. Les rois du Nord prirent l'habitude d'envoyer des ambassades solennelles à l'étranger, et même d'y entretenir des missions fixes[3], espérant ainsi étendre les relations commerciales et politiques entamées par les voyageurs scandinaves et en particulier par les pèlerins et les croisés. C'est également de l'époque des croisades que date l'introduction dans le Nord des cérémonies de sacre et de couronnement, de l'hommage féodal, des appellations pompeuses : déjà Knut le Grand prenait dans ses diplômes le titre tout grec de *Basileus*[4]. Les souverains danois et norvégiens se firent représenter sur les monnaies, le globe et le sceptre en main, s'intitulèrent rois par la grâce de Dieu[5], et abolirent l'antique tutoiement des vikings. Mais si le pouvoir royal avait ainsi revêtu une apparence plus imposante, s'il s'était accru en réalité aux dépens des priviléges et des libertés du peuple, ce n'avait été qu'au prix de concessions considérables faites à l'Église et à l'aristocratie héréditaire, deux pouvoirs qui, à la fin du XIe siècle, étaient à peine nés dans le Nord.

Église. C'est l'Église qui devait naturellement avoir et qui avait eu, en effet, la plus large part dans ces concessions; c'est de l'ère des

[1] Ed. Keyser et Munch, *Norges Gamle Love*, II, p. 387-450.
[2] Voir Munch, VI, p. 257 et suiv.
[3] Comme celle dont faisait partie, à Avignon, Bertrand de Soyolles. Voir plus haut ch. IX, p. 392.
[4] Suhm, III, p. 590, 694.
[5] Suhm, IX, p. 7.

croisades que datent le complet développement, dans le Nord, des institutions ecclésiastiques et la consolidation du clergé national. Les historiens scandinaves modernes ont tous voulu voir dans les relations des trois royaumes avec l'Orient l'origine lointaine de la Réforme, et l'une des causes de la promptitude avec laquelle elle fut embrassée par les successeurs de saint Knut et de saint Érik. Le spectacle des sectes orientales accoutuma, disent-ils, les gens du Nord à voir discuter les décisions du Saint-Siége; l'usage du mariage des prêtres dans l'Église orientale fut une des causes les plus vivaces de cette résistance au célibat que montra le clergé du Nord jusqu'au temps de Luther; enfin ce fut, grâce aux traditions séculaires qui la liaient au rite grec, que l'Église du Nord menaça, dès le milieu du xv[e] siècle, la cour de Rome, de renier la foi catholique pour se réunir à l'Église d'Orient[1]. Mais il est évident, au contraire, qu'au temps des premières croisades les gens du Nord étaient trop peu versés dans les matières théologiques pour apprécier les différences qui séparaient les rites catholique et orthodoxe; et lorsque, plus tard, les Scandinaves commencèrent, à la suite des croisades contre les Slaves soutenus par les Russes orthodoxes, à considérer ceux-ci comme des ennemis de la foi, et à chercher à les convertir, ou à main armée, ou par des conférences théologiques, comme le roi de Suède Magnús en 1347[2], il est évident que, loin de subir l'influence de la Russie schismatique, ils n'eurent jamais d'autre but que de la soumettre à la leur. Si les croisades ont eu un résultat important dans le Nord, ce fut au contraire d'y consolider le pouvoir du Saint-Siége, de resserrer les liens qui rattachaient à la papauté les Églises du Nord et d'établir sur de larges bases, dans le pays même, avec l'appui de Rome et de ses légats, la puissance encore mal affermie de ces mêmes Églises. Les papes avaient centralisé toutes les affaires des croisades dans leurs mains; d'eux dépendaient la confirmation des vœux et l'imposition des pénitences, les deux causes immédiates des expéditions en Terre Sainte. Les rois croisés devenaient leurs hommes-liges, et les

[1] En 1455 (Vedel, p. 235. Cronholm, *Wäringarna*, p. 234).

[2] Munch, VII, p. 480.

royaumes passaient sous la protection de saint Pierre, sollicitée par les souverains eux-mêmes. Si, dans le commencement, le Saint-Siége avait paru négliger le secours lointain des croisés du Nord, ceux-ci, pendant leur séjour en Terre Sainte ou dans le cours de leur voyage, étaient à même d'apprécier à sa juste valeur la puissance des papes, et, par réciprocité, le Saint-Siége lui-même, les ressources que pouvaient offrir les Scandinaves. De là tout un ordre de relations qui ne pouvait tendre et qui ne tendit, en effet, qu'à augmenter dans le Nord, en rapprochant les distances, le pouvoir des papes, et partant des Églises qui relevaient de lui. Quant aux détails mêmes de l'organisation du clergé scandinave, on a dans l'histoire de Sigurd une preuve indiscutable de l'influence directe et immédiate qu'exercèrent dans le Nord, sur l'accroissement du pouvoir ecclésiastique, les relations avec la Terre Sainte. Nous avons vu que, si le roi croisé lui-même montra quelque hésitation dans l'accomplissement des quatre serments solennellement prêtés par lui à Jérusalem, il ne manqua point en Norvége de gens pour les lui rappeler[1]. L'émancipation de l'Église de Norvége, émancipation que promettait le premier vœu, relatif à la fondation d'un siége métropolitain au tombeau de saint Olaf, bien qu'elle ne dût être consommée que quelques années après la mort de Sigurd, fut du moins préparée par lui; car sous son règne, sinon par sa propre initiative, furent créés sept des siéges épiscopaux qui devaient relever du futur archevêque. Les colonies norvégiennes d'Islande et d'Amérique furent ainsi, par l'établissement des évêchés de Gardar au Grönland, de Hólar, de Skalhólt en Islande, et de Kirckwall aux Orcades[2], rattachés directement à l'Église nationale. Aussi, quand le cardinal d'Albano vint, en 1152[3], consacrer la suprématie du siége de Throndhjem, la puissance des nouveaux archevêques devint subitement presque égale à celle des rois, et supérieure à celle des grands du royaume et des princes du sang, avec lesquels d'ailleurs le titre de *Tignirmenn*[4], et plus tard celui de jarls[5], vint

[1] Voir ch. IV, p. 210.
[2] Munch, III, p. 860 et suiv.
[3] Voir plus haut, ch. V, p. 249.
[4] *Tignirmenn* (personnes princières); voir Munch, III, p. 936.
[5] En 1297 (Munch, VI, p. 307 et suiv.).

leur assurer l'égalité civile et légale. Nous avons vu plus haut[1] que la soumission et la conversion du Norrland païen, la fondation d'une suite non interrompue d'églises fortifiées le long des côtes septentrionales du royaume, furent la conséquence du troisième vœu du roi, tandis que l'établissement des dîmes ecclésiastiques et des prescriptions spéciales relatives au jeûne et à l'abstinence résulta, non sans obstacle, du quatrième vœu. Enfin un corps complet de prescriptions ecclésiastiques appelé code de Vik, *Vigska-Rettr,* du nom de la province où il fut rédigé et publié, fixa et résuma les nouveaux droits reconnus par le roi à l'Église nationale, qui acquit ainsi d'un seul coup tous les priviléges lentement obtenus dans chaque État respectif par les autres Églises d'Occident. Les progrès du pouvoir ecclésiastique dans le Nord, loin de s'arrêter avec Sigurd, dont le respect envers l'Église n'avait jamais été qu'alternatif, se développèrent sous ses successeurs. Les fils des croisés de Sigurd, croisés eux-mêmes et pleins d'ardeur pour introduire dans leur pays les institutions qu'ils avaient vues fonctionner à l'étranger, avaient formé peu à peu un parti assez puissant pour faire parvenir au trône un prétendant tiré de leur sein, Magnús Erlingsson. Il fallait, comme nous l'avons vu, donner à cet héritier douteux des droits de Sigurd, son aïeul en ligne féminine, une consécration nouvelle qui rachetât ce que sa légitimité pouvait offrir de défectueux; on la demanda à l'Église; la cérémonie tout occidentale du sacre et du couronnement fut résolue (1164) en faveur du fils du croisé Erlíngr. En échange de l'appui moral immense qu'elle lui prêtait ainsi, l'Église obtint que le royaume tout entier deviendrait dorénavant *le fief de saint Olaf*, qu'au commencement de chaque règne le nouveau roi prêterait hommage au saint en la personne du primat de Nidaros, et que celui-ci aurait seul le droit de nommer les douze pairs chargés de confirmer, par leur propre serment, la parole royale. Nous avons parlé des fondations, des dîmes et des legs auxquels donnèrent lieu un peu plus tard et pendant près de deux siècles la prédication des croisades; sans attacher une importance

[1] Chap. IV, p. 209.

matérielle trop considérable à ce passage continuel de terres et d'argent des mains des feudataires à celles du clergé, qui, dans un pays relativement pauvre, n'en restait pas moins pauvre lui-même, il résulte des documents originaux que le pouvoir ecclésiastique ne put que s'accroître à l'aide de l'immixtion perpétuelle que ces prédications et ces vœux nécessitaient dans les affaires des laïques. On voit donc que, loin de préparer la Réforme dans le Nord, les relations avec la Terre Sainte et Rome devaient avoir pour résultat direct et immédiat d'y consolider le pouvoir de l'Église; et l'on voit aussi, par l'importance du rôle que les primats du Nord jouent dans l'histoire nationale, que, devenus les égaux des princes du sang, titrés jarls comme eux, ils ne le cèdent en rien aux plus puissants prélats d'Allemagne ou de France. Au clergé séculier était venu d'ailleurs s'associer l'élément monastique, qui acquit très-rapidement dans le Nord le même degré d'influence que dans le reste de l'Europe. Nous avons vu[1] comment les liens étroits qui rattachaient aux maisons-mères d'Italie, de France et de Terre Sainte, les prieurés les plus reculés d'Islande et de Suède, avaient servi à développer dans le Nord, en l'initiant aux affaires d'Orient, le zèle pour les guerres saintes et les pèlerinages à Jérusalem. Il ne serait pas difficile non plus de prouver que, par contre, les croisades réagirent dans un sens favorable sur l'influence et la prospérité des ordres religieux qui y prenaient, par la prédication et l'exemple, une si grande part; que beaucoup des résultats matériels des voyages en Orient, résultats que l'isolement des pèlerins laïques aurait peut-être rendus stériles, trouvaient dans les cloîtres et les abbayes qui couvraient les trois royaumes, un terrain tout préparé pour se développer, à l'aide d'un degré de civilisation intellectuelle supérieur à celui de la majorité laïque de la nation. Que le grand rôle joué par le clergé régulier dans les affaires du Nord au XIVe et au XVe siècle n'ait été qu'un effet de la propre vitalité dont il était animé, il n'en est pas moins vrai que cette prospérité même était due en partie à l'importance que la délégation des

[1] Voir plus haut, p. 34.

pouvoirs du Saint-Siége pour décider des vœux et des pénitences, pour prêcher et diriger les croisades, et la facilité de s'approprier les résultats de ces mêmes croisades lui avaient naturellement donnée. L'étude minutieuse de l'organisation des Églises du Nord pourrait amener enfin à l'observation d'effets d'un ordre inférieur, et l'on pourrait, sans aucun doute, dresser une liste des emprunts faits par le clergé scandinave aux institutions particulières des Églises d'Orient et d'Occident : l'imitation, par le roi Magnús, de la Sainte-Chapelle de Paris, l'institution des chanoines de la Croix, l'établissement de l'Ordalie, du Denier de saint Pierre, seraient évidemment rangés dans cette catégorie de faits spéciaux. Mais comme les relations journalières du clergé séculier avec la cour de Rome, et des ordres réguliers avec leurs centres respectifs, suffisent à les expliquer, nous nous contentons de signaler, comme se rattachant indirectement aux croisades, ces détails de la vie ecclésiastique dans le Nord.

A la faveur des croisades, et parallèlement au pouvoir du roi et du clergé, s'est élevée (à un degré divers dans les trois royaumes) une troisième puissance qui auparavant était nulle en Norvége, mal établie, quoique déjà remuante en Suède et en Danemark : la puissance féodale. Dans ce dernier royaume, l'aristocratie héréditaire était née avec l'histoire même du pays; mais nous avons vu à quel point l'union avec les États anglo-saxons, sous des rois guerriers, avait réduit le pouvoir isolé des feudataires. Au temps des croisades, ils regagnèrent en priviléges matériels, obtenus aux dépens du peuple, ce qu'ils avaient perdu d'indépendance au profit de la royauté. L'organisation féodale du royaume tendit à s'assimiler de plus en plus à celle des pays voisins; il n'y eut plus peut-être dans l'aristocratie locale de ces personnalités redoutables qui contre-balançaient les rois en popularité et en influence; mais chaque seigneur, dans la sphère locale où s'exerçait le pouvoir secondaire qu'il tenait du souverain, put introduire, aux dépens des arrière-vassaux et du peuple, tous les usages de l'Europe occidentale. En Suède [1], les croi- Noblesse.

[1] Voir Afzelius, *Sagohäfder*, III, p. 33 et suiv.

sades, étrangères au développement général de l'aristocratie, qui n'y prit qu'une si faible part, ne purent contribuer qu'indirectement, et par la vulgarisation des coutumes féodales d'Europe, à la consolidation des priviléges des grands, et à la substitution, sans diminution d'importance relative, de l'aristocratie chevaleresque, héréditaire et terrienne, à l'oligarchie barbare et élective des siècles précédents. Mais c'est particulièrement en Norvége que l'influence des voyages en Terre Sainte sur la création et les progrès de l'aristocratie peut être suivie pas à pas et d'une façon toute spéciale. Aux quelques maisons princières éparses sur la surface du sol, et mêlées à la masse des hommes libres, dont les distinguait seulement l'auréole d'un renom héréditaire, s'ajoutèrent les familles des croisés dont les efforts incessants, pendant le XIIe et le XIIIe siècle, tendirent à créer, aux dépens, en partie du pouvoir royal, en partie des libertés publiques, une caste privilégiée qui dut nécessairement emprunter à l'étranger des institutions tout à fait opposées aux traditions nationales. Ce n'est pas que la Norvége fût étrangère au système féodal; au contraire, il y était né avec l'établissement même des Scandinaves sur le sol de la péninsule; mais l'absence ou la destruction immédiate d'une population indigène maîtresse du sol avait dû, dès l'origine, y modifier profondément les conditions du régime germanique des alleux. En Norvége, il avait été impossible d'assimiler à des vaincus riches et puissants, la classe inférieure des envahisseurs, pour ne réserver les fiefs qu'à l'aristocratie militaire : de là, cette division à l'infini du sol norvégien en petits fiefs (*odels*), correspondant chacun à un homme libre, division qui, au XIIe siècle, donnait, comme nous l'avons vu, une apparence toute républicaine à la constitution nationale. Faire disparaître à leur profit ces priviléges isolés; transformer en suzeraineté proprement dite l'investiture administrative qu'ils recevaient du souverain; devenir de gouverneurs, feudataires, et, soit à l'aide de richesses rapportées d'Orient, soit à main armée, grossir leur domaine personnel de tous les *odels* qui les entouraient; transformer les clients armés en colons, et enfin faire consacrer par le temps, et à l'aide d'une perpétuelle usurpation, le principe exotique de l'hérédité des

titres et des fiefs, tel fut le but incessant poursuivi pendant deux siècles par les descendants des compagnons de Magnús le Déchaux et des croisés de 1111 et de 1153. C'est ainsi que, par des concessions habiles faites à la vanité des rois ou aux besoins du clergé, et aussi à la faveur des guerres civiles, naquit et se développa en Norvége, sans cependant, il est vrai, atteindre le degré d'importance qu'elle eut toujours en Suède, l'aristocratie terrienne héréditaire. On vit alors des fils de vikings, de marchands, de pêcheurs, adopter les qualifications de *miles* (*herra*), d'*armiger* (*skutilsveinn*), qu'ils avaient vues employées aux croisades pour désigner les hommes nobles, tandis que les compatriotes qui étaient restés au pays, demeuraient simples *odalmenn* ou hommes libres; les blasons aux émaux empruntés à l'art latin de Terre Sainte, les sceaux gravés sur le modèle de ceux de France et d'Allemagne, les titres francs de baron et de comte, servirent à distinguer de leurs anciens égaux les nouveaux nobles [1], et la nécessité du mariage religieux s'étant peu à peu, par le contact avec les Latins, introduite dans les mœurs, l'idée d'aînesse et d'hérédité dans la descendance légitime [2] se substitua à celle du partage égal entre tous les bâtards reconnus d'un même père. Les noms de famille héréditaires devinrent, par la même raison, le privilége de la nouvelle caste [3], tandis que les autres citoyens continuaient à ne s'appeler que du prénom de leur père; quelques-uns de ces nouveaux noms furent empruntés aux croisades elles-mêmes. La langue, les formes de la conversation, les rapports journaliers entre les citoyens, subirent une transformation complète dans ce sens; l'aristocratie nouvelle, imbue de l'esprit de corps qui caractérise toutes les castes, n'avait pas tardé à mettre, entre elle et ses inférieurs, la même démarcation morale qu'elle avait volontairement, et en retour de priviléges plus solides, consenti à laisser s'établir entre elle et le roi. Il faut ajouter, par contre, que beaucoup des idées d'honneur chevaleresque, de respect pour les femmes, de dignité personnelle, d'orgueil de bien faire, qui caractérisaient

[1] En 1277. (Voir pour tous ces détails Munch, III, p. 390 et suiv.; V, p. 690 et suiv.)

[2] Vedel, p. 198.

[3] Vedel, p. 200. Sandvigs *Samlinger*, I, I, p. 104.

l'esprit de l'aristocratie européenne, s'introduisirent en Norvége avec les institutions féodales elles-mêmes et compensèrent, au moins au point de vue du caractère général de la nation, ce qu'elle avait pu perdre matériellement d'indépendance politique et de vie publique. Cette transformation morale, cette disparition des derniers restes de la rapacité, de la grossièreté et de la licence barbares sont un des résultats les plus immédiats des rapports avec la Terre Sainte, résultat qu'il est impossible de nier à l'inspection la plus superficielle de l'histoire nationale.

On s'est demandé souvent si l'influence chevaleresque avait été plus loin dans le Nord, et si le principe du dévouement purement théorique qui fit naître en Europe les ordres de chevalerie religieuse et militaire s'étendit aux trois royaumes. On sait que la vanité scandinave attachait un grand prix à toutes les distinctions féodales, que les rois du Nord [1] qui, au XIV[e] siècle, allèrent en Terre Sainte tinrent à honneur d'être armés chevaliers du Saint-Sépulcre, qu'enfin les ordres militaires fondés en Orient s'étendirent jusque dans les pays riverains de la Baltique. Sans parler de l'ordre Teutonique, à la naissance duquel avaient présidé des pèlerins danois et lubeckois [2], et qui, une fois réuni à l'ordre des chevaliers Porte-glaives, compta un grand nombre de frères nés dans les royaumes du Nord, où on les appelait chevaliers de Dieu, *Guds Riddarar* [3], on voit que l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem s'était répandu en Danemark, en Suède et jusqu'en Norvége, et, après le concile de Vienne, avait, dans le Nord comme dans le reste de l'Europe, réuni à ses biens ceux des Templiers, établis eux aussi, sinon en Suède, du moins en Danemark [4]; mais il ne paraît pas qu'en dehors des trois grandes confréries militaires, les croisades aient donné naissance, dans les pays scandinaves, à

[1] Valdemar Atterdag et Érik de Poméranie.

[2] Voir ch. VI, p. 283.

[3] *Tröanne Svenska Resa-Beskr. til Christi Graf* (Stock., 1783, in-8°), p. 3. *Stora Sv. Rimskrönika* (SS RR. Suec., I, II, p. 8).

[4] Voir l'*Avertissement*. Les traces des Hospitaliers dans le Nord sont très-nombreuses et formeraient à elles seules matière à un travail important : leurs armes se retrouvent dans celles de l'île de Gotland. Voir Seb. Paoli, *Cod. Dipl. del Ord. Gerosol.*, I, pl. III, fig. 30.

des institutions de ce genre. L'histoire de cette société de vikings chrétiens que Saxo désigne sous le nom de *Piratica*, et dont nous avons signalé l'existence en Danemark à la fin du XIIe siècle [1], est trop obscure pour qu'on puisse voir, dans cette imitation lointaine des chevaleries de Terre Sainte, un résultat, même indirect, des expéditions en Orient. Quant aux prétendues associations militaires qu'on a voulu retrouver dans les gens au collier d'or, les *Gullhálsarnir* [2] du grand Sigurd, et dans les pages armés, les *Drabantir* [3] du roi de Norvége Hákon le Vieux, il faut les renvoyer, dans le domaine des fables, rejoindre les précurseurs apocryphes des modernes chevaliers de l'Éléphant et du Danebrog [4].

Bourgeoisie et paysans.

Nous venons de dire que c'était aux dépens de la classe moyenne que s'était constituée, dans le Nord, pendant la période des croisades, l'aristocratie féodale et religieuse. Que sont donc devenus, au XIVe siècle, ces paysans forts et armés, dont le pouvoir, au XIe, contre-balançait celui de la royauté, et qui, bien avant l'apparition du tiers-état dans les sociétés occidentales, jouissaient de libertés lentement conquises, dans le reste de l'Europe, par la bourgeoisie et le peuple? — Leur influence politique a disparu, étouffée dans les luttes incessantes des trois pouvoirs dont nous venons de signaler les progrès, du roi, de la noblesse et du clergé. Pourquoi les croisades, qui, dans les royaumes latins, contribuent si puissamment à la formation du tiers-état, ont-elles, par un effet opposé, consommé dans le Nord l'anéantissement de la classe moyenne? Pourquoi, au temps, sinon par un effet direct des guerres saintes, cette vie publique si active dans le monde scandinave, et surtout en Norvége, s'est-elle éteinte peu à peu

[1] Voir ch. VI, p. 276.
[2] *Saga Sig. Jórsal.*, ch. XXVII (Fornm. Sög., VII, p. 123).
[3] Vedel, p. 206.
[4] Voir Werlauff, *Om Stiftelsen af en Ridder orden i Norge* (Christiania, 1854, in-8°), et Worsaae, *Om Danebrog* (Cop., 1849, in-8°), qui ont déterminé l'origine exacte de ces deux ordres. L'homonymie du nom de l'Eléphant (*Fil*), en norrain et en arabe, et quelques autres rapprochements curieux, avaient fait jusqu'à nos jours rapporter aux croisades en Terre Sainte la création du premier.

et sans pour ainsi dire laisser de traces dans la constitution nationale? Dans les royaumes du Nord, les villes n'ont point la même importance que dans le reste de l'Europe; alors, comme aujourd'hui, le rapport numérique entre la population urbaine et la population rurale y est tout à l'avantage de celle-ci, et, quoique les cités jouissent de libertés municipales assez étendues, leurs habitants ne forment qu'une faible partie de la nation entière; ils sont loin de centraliser en leurs mains le commerce d'ailleurs considérable que les trois royaumes entretiennent avec l'Europe et l'Orient : c'est en dehors des villes et de tous les points du littoral que partent les vaisseaux marchands. D'un autre côté, les guerres saintes n'ont pas provoqué dans le Nord ces hypothèques ruineuses qui consacraient aux frais de la noblesse les priviléges des communes d'Occident; c'est le clergé scandinave qui a profité du petit nombre de contrats de ce genre consentis par les seigneurs. Au lieu donc des puissantes associations municipales d'Angleterre et de France, nous ne trouvons que des cités insignifiantes dont les habitants, flétris par les paysans du nom de *Thorpar,* gens de carrefour, n'ont pu parvenir à former une caste assez importante pour figurer dans l'histoire intérieure du pays, et qui vont d'ailleurs disparaître bientôt devant les envahissements d'un pouvoir étranger, de la redoutable Hanse. Reste l'élément rural, le marin, l'habitant des villages, dispersés dans les îles, sur les rives des grands lacs et sur les côtes des innombrables *fiords* des trois royaumes; l'influence que la population urbaine n'a pu acquérir, ils la possédaient au XIe siècle : au XIVe, elle s'est échappée de leurs mains. En Danemark, sous les Valdemar, les paysans libres deviennent colons, puis presque serfs. En Suède, les puissants *bönder*, les égaux des rois, parmi lesquels se recrutaient les jarls, descendent peu à peu au rang de cultivateurs désarmés. En Norvége, quand les things perdent leur redoutable prestige, les *thingamenn*, qui ne peuvent plus venir retremper dans ces assemblées publiques leur énergie privée, se laissent enlever une à une, grâce à l'isolement, à l'aggravation des impôts, au retrait successif des priviléges locaux, toutes leurs libertés, et, s'ils ne sont pas réduits à la même condition que

les paysans des deux autres royaumes, ils ne peuvent être assimilés à la puissante *gentry* d'Angleterre.

Voilà donc les résultats que les croisades et les pèlerinages en Terre Sainte, avec le concours de causes analogues ou contemporaines, ont produits sur la constitution civile et religieuse des trois royaumes. On voit qu'en somme, en élevant la société scandinave au niveau des autres civilisations européennes, au prix, il est vrai, de quelques libertés antiques, cette transformation fut plutôt un progrès qu'une décadence. Les sagas norraines, à part quelques textes déclamatoires analogues à ceux que l'on trouve dans la plupart des chroniques latines du temps[1], la considérèrent d'ailleurs comme telle. Les institutions des rois croisés, quelque restrictives qu'elles fussent, s'imposèrent sans obstacles, et les Sagas, qui nous signalent avec complaisance les sages lois promulguées, à son retour de la croisade, par le premier souverain absolu des Orcades[2], montrent que l'importation dans le Nord de coutumes nouvelles fut regardée, même par le peuple, qui devait seul en souffrir, comme un bienfait pour le pays qui les recevait, et un titre d'honneur pour les souverains qui en prenaient l'initiative.

Changements dans les mœurs et dans la vie privée du Nord.

Si la constitution civile des trois royaumes avait subi, grâce au contact de la civilisation européenne, des changements profonds, il en avait été de même des mœurs et de la vie privée des Scandinaves. Nous les avons laissés au XIe siècle, menant, malgré les ressources considérables qu'ils tiraient de la pêche, du commerce et de la piraterie, une existence à peu près barbare et comparable, sous plus d'un rapport, à celle des habitants actuels de la Malaisie; au XIVe siècle, tout est changé, et rien en apparence ne distingue les habitudes des gens du Nord, de celles de leurs voisins d'Écosse ou de Hollande.

Cette chevalerie, dont nous venons de voir la naissance et le

[1] Voir dans les *SS. RR. Danicarum* (VI, 551) la complainte latine :

« Geme, plange mœsto more,
« Dolorosa Dacia, etc. »

[2] Voir plus haut, p. 340.

développement, en empruntant à l'Occident l'organisation et les priviléges de la féodalité, en avait pris aussi les mœurs et les besoins; le goût du faste rentrait trop dans le caractère général de la race pour qu'il ne s'y développât point rapidement : et, comme d'ailleurs les matières précieuses, dont le Nord manquait, devaient toutes être importées du Midi et de l'Orient, il n'est pas étonnant que les habitudes de luxe, empruntées en même temps par l'aristocratie scandinave à des contrées où ces habitudes n'avaient que lentement et progressivement pris racine, se soient implantées brusquement et sans transition dans la société norraine. Aux batailles de chevaux, aux luttes en plein air ont succédé les carrousels et les tournois [1] : les maisons à peu près ouvertes des anciens vikings ont été remplacées, pour les rois, par de véritables palais; pour les évêques et les barons, par des *gards* fortifiés et aussi ornés que le permettent les ressources de chacun; les tapisseries venues de Flandre ou d'Angleterre, les grands meubles imités de ceux qu'on fabriquait en France et en Allemagne, les cheminées de pierre sculptée, les vitraux peints, ont métamorphosé les demeures du souverain et de ses courtisans [2]. Les ouvriers français, qui sont venus bâtir les grandes cathédrales du Nord, ont eu certainement la part la plus grande dans ces transformations; mais le séjour des croisés et des pèlerins dans les cours de l'Europe n'a pu y être étranger; c'est au retour de la Terre Sainte que Sigurd a bâti le merveilleux palais de Konunga Helli. Les vêtements ont suivi la même voie de progrès : les modes écossaises, regardées au commencement du XIIe siècle comme une innovation, ont été remplacées par les modes de France. Hákon le Vieux et ses barons s'habillent au goût de la cour de saint Louis; de brillantes armures, des écus armoriés, de longues épées à deux tranchants et au pommeau ciselé, ont remplacé la hache, le bouclier long et le court poignard des vikings [3]. Les gens d'église et les dames nobles se revêtent de soie, de velours et d'étoffes ouvrées d'or, comme le montrent les nombreux

[1] Vedel, p. 201. Suhm, X, 453, 472, 635, 768.

[2] Voir Sillén, *Svenska Handels Historia*, II, ch. XV; III, ch. X.

[3] Munch, V, p. 439 et suiv.

testaments de l'époque; les rois finissent même, tant le luxe s'accroît, par promulguer des lois somptuaires pour en arrêter les progrès; en 1260[1], Érik Glipping est obligé de prendre une mesure de ce genre; la loi de Gotland contient aussi des prescriptions analogues[2].

Luxe de l'aristocratie. Arts.

Tous les arts cultivés alors en Europe s'introduisent dans le Nord pour satisfaire à ces nouveaux besoins; des orfévres, des sculpteurs en bois et en ivoire, des peintres, des armuriers, des monnayeurs, arrivent d'Allemagne et surtout de Flandre et s'établissent en Danemark et en Norvége; les ouvriers indigènes parviennent assez rapidement à les imiter. Sans vouloir assimiler l'art des pays scandinaves au Moyen Age à ce qu'il a été dans le reste de l'Europe, on peut affirmer cependant que, surtout pour tout ce qui touche au culte, il commence à ne plus se ressentir de la barbarie du XIe siècle.

Culture intellectuelle. Mouvement littéraire.

C'est aussi à la cour des rois et des hauts barons, autour des archevêques et des savants abbés qui marchaient de pair avec l'aristocratie féodale, qu'a commencé à s'opérer une autre transformation plus complète encore que les changements matériels dont nous venons de parler, transformation dans laquelle les croisés et les pèlerins durent jouer un grand rôle. Les loisirs que les grandes nuits d'hiver laissaient aux Scandinaves devaient, alors comme maintenant, leur donner le goût, et développer chez eux le besoin, d'occupations intellectuelles d'un ordre plus élevé que celles de gens peut-être matériellement plus civilisés qu'eux. Aussi le mouvement littéraire dont la cour de Norvége fut le centre au XIIIe siècle et l'influence exercée jusque dans ces contrées reculées par la poésie et la science de l'Occident ne doivent-ils pas surprendre. Les skaldes, d'ailleurs, avaient précédé les trouvères et leur survécurent. On voit par les sagas que les rois et les reines du Nord se faisaient faire de longues lectures par leurs familiers; tantôt ces lectures avaient lieu en latin ou en français : on sait, par exemple, que la reine Isabelle de Norvége, la femme du roi Érik Magnússon (1280-

[1] 9 mars 1260 (Suhm, X, p. 402). [2] Sillén, II, p. 172.

1299) possédait un magnifique exemplaire[1] de la *Conqueste d'Outremer*, version française de Guillaume de Tyr : tantôt, au contraire, on se contentait de relire les sagas ou les vieux poëmes norrains. Mais bientôt on se fatigua des sujets fournis par la mythologie et l'histoire nationales, et on pensa naturellement aux livres plus ou moins célèbres de la littérature occidentale contemporaine, aux romans de chevalerie, aux compilations savantes que les Scandinaves, à leur retour de Rome, de Terre Sainte ou des universités de France et d'Allemagne, avaient pu se trouver à même d'apprécier. La langue norraine, telle que l'écrivait Snorri, telle que la chantaient les skaldes, était riche, définie, pleine d'images et parfaitement capable de reproduire le français ou l'allemand du XIIIe siècle: il en résulta une foule de traductions ou d'imitations des auteurs contemporains d'Europe. Les livres de science, de philosophie, d'histoire naturelle, de médecine, et surtout les traités d'astronomie, de cosmographie et de géographie, auxquels les gens du Nord étaient forcés, en raison de leurs lointains voyages, d'avoir perpétuellement recours, furent l'objet, ou de simples versions[2], ou, plus souvent, d'imitations faites à l'aide de matériaux particuliers et de renseignements originaux. Il en résulta une foule de ces curieuses compilations que nous avons énumérées au commencement de ce travail[3], et auxquelles nous avons emprunté plus d'un fait intéressant. Rappelons ici que les plus importantes étaient les traités astronomiques nommés *Rymbegla* et *Gripla*, les livres géographiques de Skalhólt et du chancelier Haukr Erlendsson, et surtout le Miroir royal (*Konúngs Skuggsjá*)[4]. Les rois et les barons, loin de mépriser ces sortes de travaux, les composaient eux-mêmes, en surveillaient la rédaction et en faisaient exécuter, sur des modèles venus de France et quelquefois d'Orient, des copies manuscrites, ornées et enluminées au goût de l'époque. Le *Miroir royal* a été attribué au roi Sverrir; Haukr, que

[1] Ce manuscrit est maintenant au Vatican; voir Bongars, *Gesta Dei per Francos*, Préf. n° XI.

[2] Comme l'*Elucidarium* d'Honoré d'Autun, traduit à la fois en norrain, en suédois et en danois, et les *Distiques moraux* de Dionysius Cato traduits en norrain sous le titre d'*Hugsvinnsmál*, Préceptes du Sage (Videyar, 1831, in-8°); etc.

[3] Voir l'*Introduction*, p. 6-7.

[4] *Id.*, ibid.

nous venons de nommer, était, comme le chroniqueur Snorri, comme l'Islandais Gissur Hallsson, un des plus grands seigneurs de son temps. Les compilations historiques furent aussi l'objet, soit d'emprunts, soit de contrefaçons analogues; des parties importantes de Vincent de Beauvais et de Pierre Comestor furent traduites dans l'*Histoire Sainte* que le roi Hákon VI Magnússon avait fait composer sous le nom de *Stjórn*[1], et qu'il se faisait lire les dimanches et jours de fête; c'est également ainsi qu'il nous est parvenu plusieurs abrégés d'histoire universelle composés en langue norraine au XIIIe siècle; les *Nidrstigningar Sögur*[2], ou Histoires de la descendance, l'*Agrip af Kennimanskapr*[3], ou Abrégé de l'histoire du genre humain, et les *Véraldar Sögur*[4], ou Histoires de l'Univers, chronique assez importante, qui s'étend de la création du monde au règne de Frédéric Barberousse. C'est aussi de cette époque que datent plusieurs histoires romaines compilées par différents auteurs islandais, sous le titre commun de *Rómverja Sögur*[5], ou Histoires des Romains. Enfin, malgré la concurrence que pouvaient leur faire les œuvres des skaldes, les poëmes, les légendes, les romans éclos au sein de la société latine des croisades, jouirent dans le Nord des honneurs d'une popularité plus grande peut-être que partout ailleurs; plus d'un roman français du Moyen Age n'existe plus que dans les versions norraines ou suédoises[6] qui en furent faites à cette époque. Les romans de chevalerie, qui mettaient en scène tout le monde féodal de l'Occident, furent accueillis avec avidité par cette aristocratie, qui venait de naître à son tour à la vie chevaleresque, et avait hâte d'égaler ses aînées. Les rois eux-mêmes ne dédaignaient pas de traduire les œuvres d'imagination com-

[1] Voir plus haut, p. 7.

[2] Bibl. de l'Univ. de Copenh., *Fonds Arn.-Magnéen*, n° 623, in-fol. Voir Conrád Gisláson, *Um frum parta Islenzkar tungu i fórnold*, p. LII.

[3] *Fonds Arn.-Magnéen*, n° 625, in-fol. (Conrád Gisláson, p. LVII); un fragment en a été imprimé dans *XLIV pröver af Oldnordiske Sprog* (Copenh., 1860, in-8°); p. 105-107.

[4] *Arn.-Magn.*, n° 625, imprimé en partie dans *XLIV pröver*, p. 64-103.

[5] *Arn.-Magn.*, n° 226, in-fol., n° 395, in-4°, A-B; n° 132, in-fol.; imprimées en partie dans *XLIV pröver*, p. 108-381.

[6] Voir Geffroy, *Not. et extraits des MMss. du Nord*, p. 10 et suiv., et Victor Le Clerc, dans l'*Hist. litt. de la France*, XXIV, p. 142, 523-527.

posées en vers ou en prose dans le reste de l'Europe, ou tout au moins d'en surveiller les traducteurs : Hákon III Sverrisson est l'auteur de la version en langue norraine du *Barlaam et Josaphat* [1]. C'est par ordre d'Hákon IV le Vieux, que, vers le milieu du XIIIe siècle, une foule de romans français, anglais, allemands, sont remaniés en prose norraine, et en particulier un recueil de lais originaires de Bretagne, d'Angleterre et de France [2]. Hákon V Magnússon et sa femme, la reine Euphémie de Rügen, montrent une ardeur encore plus grande : trois des traductions en langue suédoise ordonnées par cette princesse, les romans d'Ywan et Gawian [3], de Frederik de Normandie [4], de Flores et Blanchefleur [5], deviennent si populaires dans le Nord qu'ils conservent, plus d'un siècle après, tant en Suède qu'en Danemark [6], la dénomination commune d'*Euphemia Visor* (contes d'Euphémie). Presque tous les cycles fameux en France, en Allemagne, en Angleterre, sont l'objet de travaux de ce genre faits en norrain, en suédois, en danois, quelquefois dans les trois langues en même temps; ceux de Charlemagne, d'Arthus, d'Alexandre, reparaissent, le premier dans les sagas de *Karlamagnús* [7], de *Flores ok Leo* [8], de *Clarús* [9], dans les *Rollands Rimur*, les *Geiplu Rimur* [10]; la deuxième dans les sagas d'*Arthus*, d'*Erek*, et d'*Ivent Artuskappa* [11], d'*Yvan Lejonriddaren* [12], de *Parceval* [13], de *Samson* [14], enfin

[1] Publ. à Christiania, 1851, in-8°.

[2] *Strengleikar* ou *Ljódabok*, publ. à Christiania, 1850, in-8°.

[3] *Herra Iwan ok Herra Gawian* (publ. dans les *Svenska Fornskrift Sällskapets Samlingar*; Stock., 1845, in-8°).

[4] *Hertig Fridhrik af Normandie*, (publié dans le même recueil, Stock., 1853, in-8°).

[5] *Flores ok Blanzeflor* (publié dans le même, Stock., 1844, in-8°). La version norraine a pour titre *Flores Saga ok Blankifur* (Annal. f. Nord. Oldkynd., 1850).

[6] Les versions danoises *Ivan og Gavian*, *Frederik af Normandi*, *Flores og Blanseflor*, se trouvent imprimées par fragments dans Brandt, *Gammel Dansk Læsebog*, p. 131-149.

[7] *Karlamagnúss Saga*, publiée à Christ., 1863, in-8°. Voir l'article de M. Gaston Paris, dans la *Bibl. de l'École des Chartes* (V, v, p. 89-123; VI, i, p. 1-43). Pour les versions suédoises et danoises, voir Wieselgren. *Sver. sköna Literatur*, II, p. 479.

[8] Geffroy, *Notices et extraits*, p. 37.

[9] Geffroy, p. 36. Müller, *Sagabibliothek*, III, 481. Un fragment en a été imprimé dans *XLIV pröver*, p. 433.

[10] Geffroy, p. 39.

[11] Geffroy, p. 37. Müller, III, 482.

[12] *Sv. Fornsk. Sällsk. Saml.* (St., 1849, in-8°). Le texte norrain est cité par Muller, *Sagabibl.*, III, 482.

[13] Geffroy, p. 40.

[14] Id., *ibid.*

dans les *Breta Sögur*[1]; la troisième dans l'*Alexanders Saga*[2], dans le poëme suédois intitulé *Konung Alexander*[3]; enfin les *Niebelungen* deviennent la saga de *Thidrik af Bern* (Théodoric de Vérone)[4]. C'est presque par centaines qu'il faudrait compter ces versions et ces imitations, sans parler d'une foule d'autres compositions faites en norrain et en suédois dans le même goût et à la même époque, mais, sur des données ou complétement neuves, ou empruntées aux légendes nationales[5] : le nombre des manuscrits inédits qui dorment dans les bibliothèques d'Upsal, de Stockholm et de Copenhague[6], peut seul donner une idée de cette fécondité extrême et du niveau qu'avait atteint, à la fin des croisades, sous l'inspiration chevaleresque, la culture intellectuelle du Nord.

Modifications dans les habitudes du peuple. Commerce.

Par contre, si de cette sphère brillante nous redescendons vers les classes inférieures de la société, nous ne retrouvons pas, dans les habitudes du peuple, des changements aussi sensibles que ceux que nous venons de constater dans la vie des hautes classes : les vêtements, les habitations, l'alimentation (à part l'usage de la chair de cheval[7] interdit par l'Église), se rapprochent encore beaucoup de ce qu'ils étaient du temps des vikings. Mais les mœurs se sont singulièrement adoucies : l'agri-

[1] *Ann. f. Nord. Oldkynd.*, 1848.

[2] Christiania, 1848, in-8°.

[3] *Svensk. Fornsk. Sällsk. Samlingar*, 1859, in-8°.

[4] Le texte norrain a été publié à Christiania, 1863, in-8° : le texte suédois à Stockholm, dans les *Svenska Fornsk. Sällsk. Samlingar*, 1850-1854, in-8°. Pour les versions danoises de tous ces romans, voir Brandt, *Gammel Dansk Læsebog*, et Petersen, *Bidrag til den Danske Literaturs Historie*, I, p. 139.

[5] Un grand nombre de romans de cette dernière classe sont encore inédits, les autres sont contenus dans les *Nordiske Oldskrifter* (Copenh., 1847-1863); *Nockrar Soguthettir Islendinga* (Hólar, 1756, in-4°); *Agiætar Fornmanna Sögur* (Hólar, 1756, in-8°); *Nordiska Kæmpadatter* (Stock., 1737, fol.); *Norrlanz Krönika* (Wisingsborg, 1670, fol.); *Fornaldar Sögur Nordlandra* (Copenh., 1829-30, in-8°); *Fjórar Riddara Sögur* (Reykiavik, 1852, in-8°).

[6] Il n'existe point de catalogue complet des mnss. islandais de Christiania, d'Upsal, ni du fonds Arn.-Magnéen de Copenhague, mais seulement de ceux de la Bibliothèque royale de Stockholm (Stock., 1848, in-8°); on trouve d'ailleurs à la suite du IIIe vol. de Müller, *Saga Bibliothek* (p. 480-491), une liste alphabétique d'un très-grand nombre de ces romans manuscrits.

[7] Voir Werlauff, *Om Hestekjöds brug i Oldtiden* (Copenh., 1807, in-4°).

culture et la pêche ont complétement remplacé la piraterie et les guerres locales; des animaux[1] et des plantes, jusqu'alors inconnus dans le Nord, ont été rapportés d'Europe; l'élevage des bestiaux et le défrichement des forêts, grâce à la vigoureuse impulsion des moines, qui appliquaient au sol scandinave les méthodes pratiquées en France et en Allemagne par les maisons de leurs ordres, ont pris une grande importance. L'industrie se borne encore à l'exploitation toute primitive de quelques mines de fer et au tissage de draps et de toiles qu'on exporte jusqu'en Italie; cependant l'aspect général du pays se ressent des voyages faits dans des contrées plus civilisées: les routes et les ponts, les hospices[2], imités de ceux que l'on trouvait sur la route de Terre Sainte, ont rendu les communications plus faciles; enfin, à la veille d'être étouffé par le monopole hanséatique, le commerce scandinave, grâce aux traités conclus par les rois de Norvége, aux renseignements rapportés par les voyageurs, aux relations nouées par eux sur les côtes d'Angleterre, de France et même de Portugal, où, à la suite des croisades, il dut rester des colons du Nord mêlés aux Flamands et aux Frisons, dont les diplômes contemporains révèlent l'existence[3], est encore aussi florissant que par le passé; il entretient une marine nombreuse, construite avec la solidité des vaisseaux des vikings et les perfectionnements empruntés aux navires des autres peuples; des lois très-complètes, copiées sur le droit maritime flamand, sur les Rôles d'Oléron, et remaniées suivant les besoins des gens du Nord, sont venues le régler; des priviléges royaux l'ont enrichi, et, tandis que les marchandises des caravanes d'Orient viennent, par Novgorod, s'entasser dans les entrepôts de Visby, les navires norvégiens, encore maîtres de la grande pêche, vont jusque dans la Méditerranée vendre les poissons, les matières premières que produit le Nord, et y rapportent ensuite les raretés et jusqu'aux fruits d'Espagne et d'Afrique[4].

Résultats particuliers dus au séjour en Terre Sainte des *Jorsalafarir*.

Après avoir passé en revue ces transformations diverses que

[1] En particulier l'âne, le porc, la carpe.

[2] Voir Lange, *Norske Klosters Historie*, I, p. 73.

[3] Hercolano, *Hist. de Portugal*, I, p. 377.

[4] *Itin. Mauritii*, f° 140, v°.

le contact avec les civilisations latine et germanique produisit dans la société norraine, par l'intermédiaire, sinon unique, du moins partiel des croisés et des pèlerins, il nous reste à rechercher les traces, sur cette même société, de l'influence directe de l'Orient. Mais, ici, à côté des *Voyages à Jérusalem,* des *Jórsalaferd,* nous trouvons encore, comme nous l'avons déjà dit, d'autres relations, dont l'importance, pour tout ce qui regarde l'histoire de la civilisation scandinave, efface à peu près celle des croisades et des pèlerinages: les relations entretenues avec Byzance par la garde væringue, sans cesse recrutée dans le Nord. Bien que les værings manquassent rarement de profiter de leur présence en Orient pour visiter, soit à l'aller, soit au retour, Jérusalem et la Terre Sainte, et qu'à ce titre ils puissent être rangés en masse au nombre des *Jórsalafarir,* nous serons contraints cependant de laisser à leur histoire les plus importants des résultats que les rapports avec l'Orient purent avoir sur la civilisation norraine, et de n'indiquer les autres que sommairement et avec une grande réserve; les cas où le rôle des croisés en Terre Sainte, dans cet apport de connaissances ou d'habitudes prises à la vie orientale, puisse être nettement défini, et complétement isolé de celui des værings, se trouvant malheureusement très-rares.

Au premier rang des emprunts que, par l'une ou l'autre de ces deux voies, ou par les deux en même temps, le Nord paraît avoir faits à l'Orient, doivent se placer les traces de l'influence byzantine ou arabe dans l'industrie et les arts scandinaves. Plus d'un édifice religieux de Suède, la plupart des anciennes constructions en bois de Norvége[1], quelques églises des îles de Bornholm[2] et de Gotland[3], portent la marque évidente de réminiscences orientales: on sait que la chapelle et le château élevés par le roi Sigurd à Konunga Helli en l'honneur de la Vraie

Arts et industrie.

[1] Voir Dahl, *Denkmäler einer Holzbaukunst in Norwegen* (Dresde, 1837, in-fol.); Pierre Victor, *les Eglises de Norvége* (Paris, 1841-1842, in-8°); *Norske Bygninger fra Fortiden* (Christ., 1863, in-fol.).

[2] Voir Marryat, *Jutland and the Danish Isles*, t. II, passim.

[3] Voir Marryat, *One year in Sweden*, t. II, p. 230-294.

Croix avaient été construits, sinon par des ouvriers ramenés d'Asie, du moins dans le goût des édifices qu'y avait vus le roi croisé[1]. On retrouve les mêmes traces dans un grand nombre de vitraux[2], de sculptures, de peintures murales : on a même découvert dans l'église de Bunga (île de Gotland) une fresque, malheureusement fort endommagée, qui représente une bataille en Terre Sainte, entre Chrétiens et Infidèles ; la croix de Jérusalem aux douze pointes est peinte sur les écus de deux des combattants. Tout ce qui touchait au culte, l'orfévrerie d'église, les croix, les lampes, les retables, les châsses, les reliures de missel dont on voit de si curieux spécimens aux musées de Copenhague[3] et de Stockholm, bien que dus à des artistes scandinaves, portaient le cachet byzantin ; l'on a vu d'ailleurs par l'histoire de Sigurd[4] que les modèles ne manquaient point en ce genre aux ouvriers du Nord, les croisés ayant coutume de rapporter d'Orient un grand nombre de ces curiosités religieuses. Il en était de même des arts profanes ; ainsi l'ornementation des femmes de Norvége, les couronnes, les plastrons, les bracelets, les ceintures, étaient fabriqués dans le goût de l'Orient, d'où l'on tirait d'ailleurs presque tout l'or[5] mis en œuvre dans le Nord. On a trouvé dans le sol de la péninsule une grande quantité de bijoux de fabrique authentiquement byzantine, et d'autres presque semblables, mais d'une exécution plus grossière, et certainement imités des premiers par des artistes scandinaves[6]. Les monnaies byzantines doivent être rangées dans la même catégorie ; on les trouve en grand nombre en Suède et en Norvége, mêlées à des monnaies indigènes dont les coins primitifs paraissent avoir été copiés sur ceux de Constantinople, et même sur ceux de Terre Sainte[7]. Quoique la plupart de ces monnaies aient dû être enfouies par des værings, cependant les *Jórsalafarir* ont dû aussi en rapporter une certaine quantité ; c'est à eux

[1] Afzelius, *Sago-Häfder*, III, 36.

[2] Voir Mandelgrén, *Monuments scandinaves du Moyen Age* (Paris, 1862, in-fol.), passim.

[3] Voir Worsaae, *Nordiske Oldsager i det Kongl. Danske Museum*. (Copenh., 1859, in-8°).

[4] Voir plus haut, p. 202.

[5] Vedel, p. 182, 227.

[6] Holmboe, *de Nummis aliquot et ornamentis in Norvegia repertis* (Christ., 1854, in-8°).

[7] Voir *Den Danske Myntverk*, p. 91, pl. xxi, nos 10, 13, etc.

d'ailleurs que l'on doit attribuer les monnaies arabes, de date postérieure au XIe siècle, que l'on a trouvées mêlées à de plus anciennes et qui ne pouvaient provenir du commerce des gens du Nord avec les Arabes, par le Volga, commerce alors complétement tombé en décadence[1]. Les arts qui se rapportaient à la guerre ou à la navigation, la construction et le gréement des navires[2] dont l'antique forme s'arrondit, peu à peu, à l'imitation des dromonds de la Méditerranée, l'ornementation des armes, la fabrication des machines de guerre, construites sur les plans de celles de Terre Sainte et même, comme nous l'affirme la Saga d'Hákon Sverrisson[3], par des ouvriers venus d'Orient, les fortifications de pierre de la citadelle de Konunga Helli, copiées par le roi Sigurd sur celles qu'il avait vues pendant son voyage, plus tard enfin la poudre à canon[4], sont aussi autant d'emprunts faits à l'Orient, emprunts dont les *Jórsalafarir* ont dû être les intermédiaires plus ou moins directs. Il ne paraît pas que les arts plus grossiers et l'industrie proprement dite, encore si barbare dans le Nord, aient subi, au même degré que les arts somptuaires, l'influence orientale: les moulins paraissent avoir été la seule importation de ce genre[5].

Quant à la vie privée qui, comme nous l'avons vu, s'était calquée peu à peu sur celle de l'Allemagne, on n'a pu recueillir que fort peu de détails qui puissent être considérés comme des innovations dues aux croisés ou aux pèlerins. Seuls les vêtements, surtout dans les hautes classes, paraissent avoir été, comme les bijoux, souvent calqués sur ceux de Byzance[6]; cependant les modes d'Écosse et ensuite de France prévalurent, et, quoique les *Jórsalafarir* portassent, à leur retour dans le Nord, à l'imitation des Orientaux, de longues barbes[7] *par lesquelles ils juraient*[8], quoiqu'ils eussent introduit dans le Nord l'usage de Vie privée.

[1] Voir Tornberg, *Nummi Kufici Reg. Numophyl. Holm.* Stock., 1848, in-4°.
[2] Voir Vedel, p. 217.
[3] En 1205, au siége de Bergen; voir *Saga Hákonar Sverrissonar*, ch. IV (Fornm. Sög., IX, p. 10).
[4] Employée en 1354 pour la première fois dans le Nord. Voir *Danske Vid. Selsk. Skrifter*, I, p. 1-54.
[5] Suhm, V, p. 399.
[6] Sillen, II, p. 171.
[7] Saxo Gramm., l. XIV, éd. Müller, p. 878.
[8] Suhm, III, p. 540.

certaines épices[1] et de certains fruits d'Orient, cependant les habitudes du peuple paraissent avoir échappé, la plupart du temps, à l'influence des *Jórsalaferd;* d'ailleurs les voyages de commerce, devenus bien distincts, surtout au XIIIe siècle, des pèlerinages et des croisades, devaient avoir à ce point de vue des résultats beaucoup plus importants, et c'est aux gens du Nord qui commerçaient, soit directement, soit par l'intermédiaire des marchands de Visby et de Novgorod, avec l'Orient qu'il faut rapporter plus spécialement tout ce qui touche à la vie matérielle. Les *Jórsalafarir* rapportaient des échecs[2], des talismans, des lames de Damas[3], de l'ivoire, des reliques, des particules de la Vraie Croix, des manuscrits[4], de la soie, des tissus d'or et d'argent pour faire des ornements d'église, des vases sacrés, en un mot ce qui surtout pouvait tenter la dévotion ou la curiosité[5] : on en a la preuve dans les objets légués par l'évêque de Linköping en 1283, et dont l'énumération se trouve dans le testament qu'il fit à Saint-Jean d'Acre[6].

Sciences.

C'est donc plutôt la vie intellectuelle qui put profiter réellement des croisades et des pèlerinages en Terre Sainte. Il est certain d'abord que les ouvrages dont nous avons parlé plus haut, le *Miroir Royal*, la *Gripla*, le *Livre de Skalhólt*, qui résument la science du Nord au XIIIe et au XIVe siècle, contiennent, mêlés à des emprunts considérables faits à Vincent de Beauvais et aux écrivains latins du même genre, des renseignements originaux venus d'Orient. Les sciences naturelles pour lesquelles, dès cette époque, les Scandinaves avaient un goût prononcé, la médecine, qui se servait des livres des Arabes, et qui, aux maladies venues d'Asie, comme le scorbut[7], la lèpre, la peste

[1] Vedel, p. 240. Lagerbring, II, p. 718.

[2] Suhm, III, p. 638.

[3] On en montre encore deux au musée de Stockholm, l'une trouvée à Tanum (Bohus Län), l'autre à Elfkarleby (Upland).

[4] Le manuscrit de la reine Isabelle, cité plus haut, p. 131, avait probablement été acheté en Orient par frère Maurice, négociateur du mariage de cette princesse avec Érik Magnússon. Voir du reste, sur cet usage de rapporter des manuscrits d'Orient, le *Miroir Royal*, ch. VIII (éd. de Christ., p. 89); Vedel, p. 233; *Ant. Russes*, II, 427.

[5] Voir Sillen, II, sect. IX.

[6] *Dipl. Suec.*, n° 761.

[7] Surtout le scorbut noir (*Skyrbjúgr*).

noire, cherchait à opposer des remèdes empruntés aussi à l'Orient[1]; les mathématiques qui, à leur apparition dans le Nord, remplaçaient sans transition, par les chiffres arabes[2], la numération runique si obscure et si compliquée, enfin l'astronomie, qui s'enrichissait des remarques faites en Orient par les pèlerins, ne restèrent pas étrangères à l'influence de ces derniers.

Connaissances géographiques.

S'il n'en fut pas de même des sciences théologiques, qui étaient considérées alors comme les seules importantes et pour l'enseignement desquelles les Scandinaves suivaient scrupuleusement les doctrines françaises, ni de la jurisprudence qui paraît, malgré quelques analogies entre les *Assises de Jérusalem* et les lois féodales de Norvége, et entre les lois maritimes de Gotland et celles de la Méditerranée, n'avoir rien emprunté à l'Orient; d'un autre côté et dans un autre ordre de connaissances, nous avons à signaler un résultat peut-être secondaire, mais cette fois au moins indiscutable, des croisades et des pèlerinages en Terre Sainte : nous voulons parler de la diffusion dans le Nord de notions géographiques relatives à l'Orient et à la Palestine elle-même.

Nous venons de voir que pour les Scandinaves les notions de ce genre offraient un intérêt particulier : les résumés géographiques dont nous avons parlé plus haut contiennent des renseignements nombreux sur l'Asie et l'extrême Orient; nous n'en parlons ici que pour mémoire, parce que ces renseignements ne paraissent jamais avoir été étrangers aux livres grecs, en particulier à Photius[3], et appartiennent par conséquent aux résultats de l'influence byzantine. Mais les textes qui concernent spécialement la Terre Sainte, surtout ceux qui se trouvent dans l'abbé Nikolas et dans le *Stjórn,* ne peuvent être assimilés aux autres, ni être considérés comme provenant d'une autre source que des récits des croisés et des pèlerins. Enfin, outre

[1] Un des premiers « *Regimen contra pestilentiam* » qui aient été imprimés (Hain, n° 9752-9759) avait pour auteur un personnage danois du 14e siècle, *Kamintus* ou Knut, évêque d'Aarhuus.

[2] Lagerbring, II, p. 842.

[3] Voir *Ant. Russes*, II, p. 427.

une traduction danoise fort curieuse du voyage de Mandeville[1], nous possédons deux monographies[2] en langue norraine de la Ville Sainte et de ses environs, monographies assez étendues pour mériter d'être placées au même rang que les opuscules latins ou français du même genre; une description de la Terre Sainte, composée en langue danoise par un pèlerin anonyme[3], peut, quoique de date plus récente, servir à contrôler les renseignements norrains : les fragments de l'itinéraire de frère Maurice[4] et quelques passages du *Livre de Skalhólt*[5] et celui du chancelier Haukr[6] viennent compléter pour une partie de la Syrie la géographie islandaise de l'Orient. Nous avons vu que les gens du Nord appelaient la Terre Sainte *Jórsalaland;* au nord ils plaçaient la Syrie (*Syrland*) et l'Arménie (*Armeniuland,* ou *Ermland*); à l'est, la Mésopotamie, la Chaldée (*Kaldealand*) arrosées par l'Euphrate et le Tigre, « qui sortent des monts Cérauniens, « *Eldingjafjöll* (de *Elding,* éclair); » au sud l'Égypte (*Ægyptaland*), « l'un des pays de la terre des Sarrasins (*Serkland*), et « dont la capitale est Babylone. Le *Jórsalaland* s'étend, d'une « part, jusqu'à la mer Rouge (*Raúdaháf*), de l'autre, jusqu'au « golfe d'Antioche (*Anthekiofjord*). » Frère Maurice, qui parcourut toute la côte de Syrie, nomme Antioche, Laodicée (*Lik*), Margat, et entre dans quelques détails sur Antrodos, « où, dit-« il, se trouvait une chapelle bâtie par saint Pierre et une autre « par la sainte Vierge. » Il raconte à ce sujet un miracle relatif à la mère de saint Clément, qui avait fait naufrage devant Antrodos, avec *Faustinus Nicea* et *Faustus Aquila,* ses fils, et qui les retrouva sains et saufs dans la chapelle de Saint-Pierre, grâce à l'intercession de ce saint[7]. Tyr et Sidon, nommés *Syr* et *Sætt,* comme dans le français de l'époque, Tripoli, et Acre (*Akrsborg*), figurent aussi, tant dans l'itinéraire de l'abbé Nikolas que dans

[1] Manuscrit de la Bibl. Royale de Stockholm dont quelques fragments ont été publiés par Brandt, *Gammel Dansk Læsebog*, p. 115-123.

[2] Publiées dans les *Ant. Russes*, II, p. 415-423.

[3] *Thee Hellix Stædhe* (Manuscrit Arn.-Magnéen, n° 792, in-4°, fol. 188 r°-196 v°). Deux fragments en ont été publiés par Brandt, p. 306-310.

[4] Voir plus haut, p. 72.

[5] *Ant. Russes*, II, p. 442-448.

[6] *Id.*, p. 426-442.

[7] *Itin. Mauritii*, f° 144 r°. Cf. S. Clement. *Anagnosis*, hom. XIII, par. 3-9.

le livre du chancelier Haukr. Nous avons donné, au premier chapitre[1], les noms islandais des stations de la route d'Acre à Jérusalem et des sanctuaires spécialement visités par les gens du Nord. Nikolas, Maurice et Haukr passent aussi en revue tous les endroits remarquables qui se retrouvent dans les pèlerinages contemporains : Sion, Hébron, le Jourdain, Bethléem, Nazareth, le Thabor, la mer Morte (*Daudahaf*), enfin presque tous les fleuves, les lacs et les montagnes de la Palestine. Ils ajoutent quelques particularités qui ne se trouvent point dans les autres opuscules du même genre; Maurice[2] parle du château de *Jubeltare*, relevant du prince d'Antioche, et du château de Crac, qui venait d'être enlevé par les Infidèles malgré quinze mille chrétiens qui le défendaient : « Il appartenait, dit-il, aux « Hospitaliers, et c'était le plus riche du monde, à cause des reve- « nus incroyables qui en dépendaient. » L'abbé Nikolas[3] parle du château d'Abraham, situé près de Jéricho, sur le mont de la Quarantaine, qu'il appelle *Querentiumfjell*. Quant à la Ville Sainte elle-même, où les Scandinaves comme les Latins plaçaient le *Centre du Monde*, « parce que, dit l'abbé Nikolas, le soleil au « solstice d'été n'y porte point d'ombre[4], » elle fut de leur part l'objet d'une étude particulière. Nous avons encore deux plans[5] islandais de Jérusalem, un grand et un petit; le premier est peut-être ce que le Moyen Age nous a laissé de plus important en ce genre; les deux descriptions norraines de Jérusalem que nous venons de citer, et dont l'une est le fragment d'un pèlerinage plus considérable fait par un pèlerin anonyme, montrent que l'on connaissait parfaitement dans le Nord la topographie de la Ville et de ses environs immédiats. Le Saint-Sépulcre y figure sous le nom de *Pulkrokirkju*, et y est décrit avec soin, quoique l'auteur de l'une des descriptions ait pris la chapelle de la Résurrection, Ἀνάστασις, pour le sanctuaire de Sainte-Anastasie (*Heilagr Anastasie*), et change saint Chariton, dont il nomme la chapelle, en une sainte, sainte *Karitas*. Toutes les stations de la *Via Dolorosa*, le mont des Oliviers, la vallée de Josaphat, sont

[1] Voir plus haut, p. 87.
[2] *Itin. Mauritii*, l. c.
[3] *Ant. Russes*, II, p. 412.
[4] *Ant. Russes*, II, p. 412.
[5] *Id.*, ibid.

décrits avec des détails et des légendes que l'on retrouve une à une dans les pèlerinages d'Occident, mais sans que l'on puisse un instant supposer que l'un ou l'autre de ces derniers ait été servilement traduit par les auteurs norrains. En dehors de la Terre Sainte, l'île de Chypre, les côtes de Grèce et d'Asie Mineure, les îles de l'Archipel, sont aussi, tant dans l'itinéraire de l'abbé Nikolas que dans le livre du chancelier Haukr, l'objet de mentions particulières dont nous avons profité au commencement de ce travail, et qui doivent être rapportées, soit aux récits, soit aux écrits des *Jórsalafarir.*

Littérature.

Que ces renseignements de tout genre, recueillis sur la géographie et l'histoire naturelle de l'Orient, vinssent des værings ou des croisés et pèlerins, ils devaient nécessairement laisser des traces sur la littérature du Nord. L'influence, sur les dialectes scandinaves, de la langue grecque, à laquelle plusieurs mots ont été empruntés par eux à cette époque [1], et celle de la littérature byzantine sur la littérature norraine, doivent avoir été plus spécialement transmises par la garde des empereurs byzantins [2]; cependant les Sagas [3] affirment que Sigurd parlait, et que ses compagnons entendaient le grec. Un mot grec, μηθ' ἔξη, inséré dans le récit [4] de l'aventure arrivée au jarl Erlíngr à Amphipolis, en 1153, mot que la Saga des Orcades reproduit sans le traduire par *mid hæfi,* ferait croire également que les compagnons du jarl se servaient d'un grec corrompu dans leurs rapports avec les habitants de la ville [5]. Dans cette hypothèse, les croisés n'auraient été étrangers, ni à l'adoption, par les gens du Nord, des racines et des locutions grecques [6] que l'on retrouve dans la langue norraine, ni à la connaissance assez complète que l'on avait dans le Nord de quelques auteurs grecs populaires, comme Ctésias [7], ni enfin à l'introduction, soit dans les Sagas roma-

[1] Voir Wieselgren, *Sveriges Sköna Literatur*, II, p. 243, où sont réunies les racines grecques de la langue suédoise ancienne.

[2] Voir *Ant. Russes*, II, p. 427.

[3] *Saga Sigurdar k. Jórsalaf.*, ch. XII (Fornm. Sögur., VII, p. 96).

[4] *Orkneyinga Saga*, p. 315; *Flat. bók*, ch. CDXVII, p. 487.

[5] Voir Torfæi, *Orcades*, p. 127.

[6] Voir Wieselgren, II, p. 363.

[7] *Ant. Russes*, l. c.

nesques, soit dans les légendes[1] et les chants nationaux, soit même dans les Eddas, telles que nous les ont transmises les moines du XIIe siècle, de récits, de personnages ou de fables évidemment originaires de la Grèce.

Mais une autre série de productions, très-distinctes de ces imitations de la littérature byzantine, doit être uniquement rapportée aux *Jórsalafarir;* il faut ranger en premier lieu, dans cette seconde catégorie, des mentions très-précises de faits relatifs à l'histoire du royaume de Jérusalem, mentions que l'on trouve, non-seulement dans les *Annales d'Islande*, mais encore dans la plupart des Sagas islandaises proprement dites[2]. La mort et l'avénement successif des rois et des patriarches latins de Jérusalem y sont toujours relatés en première ligne et avec exactitude; le roi de Jérusalem y marche de pair avec les deux empereurs d'Allemagne et d'Orient; ces mentions se suivent sans interruption jusqu'à la fin du XIIIe siècle, et les dernières finissent par donner des détails assez précis, relatifs à l'histoire des Sarrasins de Syrie et d'Égypte[3]. Il a dû même y avoir, en dehors de ces notices abrégées, des récits plus étendus uniquement consacrés à l'histoire de la Terre Sainte; une certaine Saga de Godefroy de Bouillon, maintenant perdue[4], paraît avoir été de ce nombre. Histoire.

A côté des renseignements historiques dont le Moyen Age scandinave leur fut redevable, nous devons placer les éléments que les *Jórsalafarir* introduisirent dans la littérature et la poésie religieuse du Nord à cette époque. Le nombre des livres pieux composés ou traduits alors en norrain fut considérable : un des plus remarquables est l'abrégé d'histoire sainte, le *Stjórn*, dont nous avons déjà parlé plus d'une fois; quoique, à chaque pas, l'auteur de cette compilation copie simplement Vincent de Beauvais ou Pierre Comestor, cependant il est impossible qu'une grande quantité de faits bibliques qu'il raconte, n'ait pas Poésie.

[1] Voir Marryat, *One year in Sweden*. II, p. 270, 289.

[2] Voir surtout les *Biskupa Sögur*, t. I, passim.

[3] *Isl. Annálar* ad ann. 1244-1250.

[4] Görre, *Lohengrin*, préf., p. LXXVI.

subi le contrôle de gens qui avaient été sur les lieux mêmes[1]. Parmi les nombreuses Vies de Saints qui composent le *Legendarium* suédois[2], ou qui existent encore manuscrites dans des textes norrains, plusieurs portent aussi la marque de l'influence des *Jórsalafarir* qui ont dû, sinon les rapporter, du moins les embellir de circonstances recueillies par eux en Orient[3]; enfin, plusieurs des homélies[4], des cantiques scandinaves du XII[e] et du XIII[e] siècle, et en particulier le *Leidarvisan*[5] (Indice du chemin), donnent lieu à des remarques semblables. Dans le *Leidarvisan*, cantique en l'honneur du Dimanche, composé au milieu du XIV[e] siècle par un certain skalde nommé Brandr, sur un plan conçu par sira Runulfr Dalksson, savant prêtre islandais, on retrouve, non-seulement sur les reliques conservées à Jérusalem les mêmes légendes que dans l'une des deux descriptions de la Ville sainte que nous avons citées plus haut, mais encore des détails particuliers relatifs au Jourdain[6]. Enfin, la poésie profane a profité, elle aussi, du bagage littéraire rapporté par les croisés et les pèlerins : sans parler des *drápas* qui furent composées ou par ceux-ci mêmes ou en leur honneur, on retrouve dans les innombrables chants populaires[7] des trois royaumes et de l'Islande des réminiscences incontestables de relations entretenues si longtemps avec l'Orient. Malheureusement l'étude de ces chants est très-difficile et il est, pour ainsi dire, impossible de déterminer l'âge exact et l'origine de chacun d'eux : de plus on a reconnu que le temps et l'ignorance populaire y avaient altéré presque toujours les noms de personnes et de lieux, et qu'en particulier le mot de Terre Sainte, *Jórsalaland*[8], s'y était

[1] Il en est de même des fragments d'*Histoire Sainte* contenus dans le manuscrit Arn.-Magnéen n° 310, in-4° ; cf. *XLIV pröver*, p. 436-437.

[2] *Svenskt Legendarium* (Sv. Fornsk. Sällsk. Skrifter). Stockh., 1847, in-8°.

[3] En particulier la très-ancienne légende de saint Alexis (*XLIV pröver*, p. 438-446) et les légendes de sainte Hélène.

[4] En particulier les *Homélies sur la croix* (*Gammel Norsk Homiliebog*, p. 139).

[5] Publié dans *IV gömul kvædi*, p. 67-70, et dans Unger, *Oldnorsk Læsebog*. p. 108.

[6] Comparez le *Gudmundr ok Thorir* d'Einarr Gilsson dans la *Gudmundar Saga Arasonar* (*Biskupa Sögur*, t. II, p. 101).

[7] Un grand nombre est encore inédit. (Voir plus haut, p. 7 et 8, notes.)

[8] Voir Vedel, p. 139. C'est ainsi que nous n'avons pu parler d'un certain

peu à peu contracté en *Irsland,* puis en *Island* ou *Irland,* ce qui fait craindre que, grâce à ces transformations d'orthographe, la plupart des traditions rapportées d'Orient n'aient été transportées sur une scène et dans des lieux différents[1]. Il en existe cependant quelques-uns, qui racontent les aventures mêmes de certains *Jórsalafarir*, et nomment la Terre Sainte d'une façon explicite. Nous nous sommes déjà servi du chant danois d'Anders de Slagelse, et nous en avons cité deux autres composés dans la même langue et relatifs à deux pèlerins de la maison de Fionie, Olaf Strangason et Esbern[2].

Après les *viser* viennent les romans dont nous avons parlé tout à l'heure, et dans lesquels il est permis aussi de voir des traces de l'influence des croisades et des pèlerinages en Terre Sainte. — Quelques-uns d'abord ne sont que la reproduction de fables grecques ou orientales, comme : la légende des Sept sages (*de Sju vise Mästare*[3]), celle des Pierres précieuses Indiennes (*Indverskir Gimsteinar*)[4], la Saga de Barlaam et Josaphat, la *Trojumanna Saga*[5], ou histoire des Troyens, les sagas d'Hector et d'Ajax[6]. Ces fables sont-elles venues directement dans le Nord, ou n'y sont-elles arrivées qu'après avoir passé par l'Occident? La dernière hypothèse est évidemment la plus plausible; cependant l'attraction exercée par l'Orient sur les Scandinaves se retrouve au moins dans le choix fait par eux de ces fables, au milieu de toutes celles que leur offrait la littérature franque ou latine. Cette attraction ne se retrouve-t-elle pas aussi dans la préférence qu'ils paraissent avoir accordée aux romans français ou allemands qui avaient l'Orient ou la Terre Sainte pour théâtre? Il est certain qu'un très-grand nombre, pour ne pas dire la plus grande partie de ceux qu'ils traduisirent, présentent ce caractère commun. Flores et Blanchefleur, la *Blómstravalla Saga*[7], la Saga de Jón, prêtre de l'Inde (*Jón Præst af Indialandi*)[8], celle

Romans.

chevalier Ebbe (Syv, p. 760) dont les exploits se passent en *Irsland*.

[1] Voir Syv, p. 636, 776, etc.

[2] Voir plus haut, p. 307, 360.

[3] Wieselgren, II, p. 484.

[4] *XLIV prover*, p. 416.

[5] *Ann. f. Nord. Oldkyndighed*, 1848.

[6] Müller, *Saga Bibl.*, III, 480, *IV Ridd. Sögur*, p. 92.

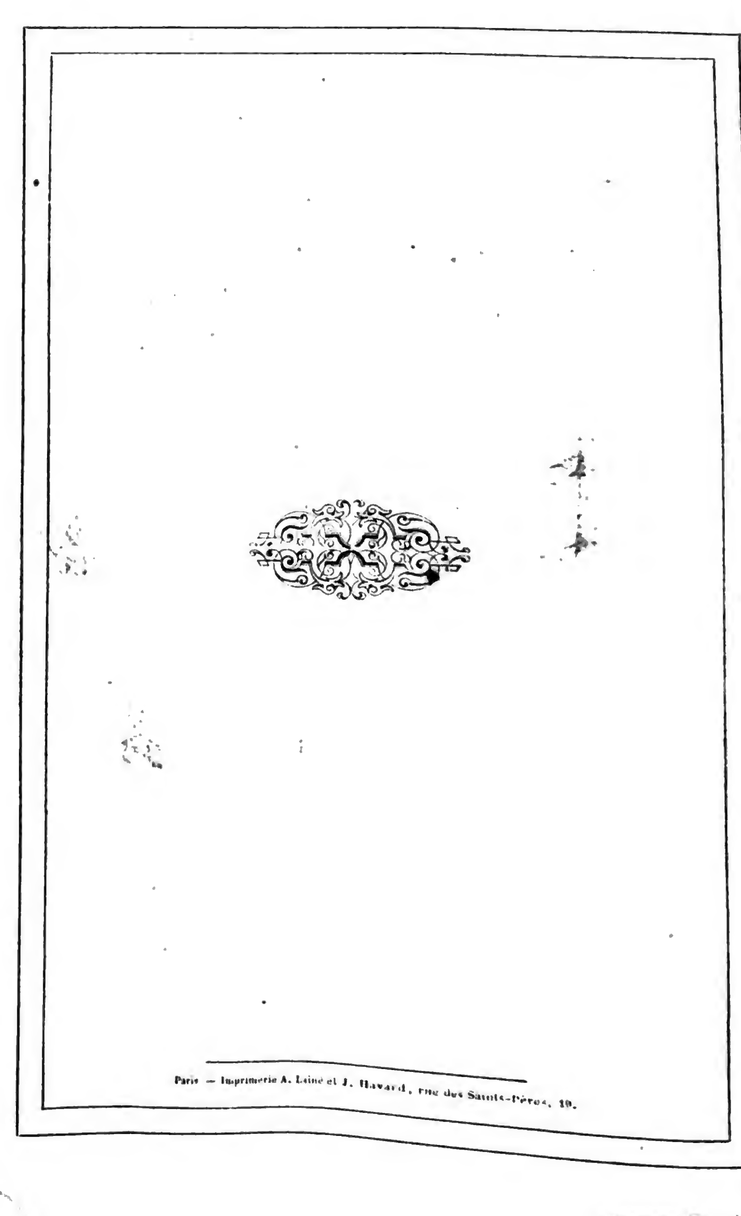
[7] Éd. Möbius. Leipzig, 1855, in-8°.

[8] Wieselgren, p. 482.

d'Adonius et de Constantinus[1], de Damast et de Jón, roi de Smáland[2], de Bevis, de Salús et de Nikanor[3], d'Apollonius, roi de Tyr[4], de Conrád, empereur d'Orient[5], de Dinus Dramblata, fils de Ptolémée d'Égypte[6], et une foule d'autres transportent le lecteur dans les contrées les plus fabuleuses de l'Asie et de l'Afrique. Nous trouvons d'ailleurs une preuve plus convaincante de notre assertion dans les romans originaux composés en langue norraine sur le modèle des premiers: il semblerait que les auteurs norrains aient toujours cru devoir, pour le plus grand plaisir de leurs compatriotes, conduire en Orient les personnages dont ils fabriquaient les aventures; c'est en Grèce, en Syrie, en Afrique, que bataillent Herr Bo[7], Hringr et Tryggvi[8], l'empereur Kirjalax[9], Sigurgard Fræknir[10], Ulf Stærk[11], Ulfars[12], Thorgrim[13], héros d'autant de Sagas chevaleresques, de *Riddara Sögur*. Enfin, c'est dans le même esprit et sous la même inspiration qu'ont été évidemment composées ces autres Sagas, moitié historiques, moitié romanesques, dont nous avons parlé en commençant ce livre[14], et qui, s'emparant de noms antiques chers aux traditions nationales, les transportent dans le monde de la chevalerie, les transforment en croisés, en pèlerins, en apôtres, et les mènent d'aventures en aventures jusqu'en Syrie, en Asie Mineure, en Terre Sainte, seul théâtre digne de héros tels que le grand Ingwar, Odd l'archer, Rolf le marcheur, Erik le voyageur, Thorsteinn Vikingsson et bien d'autres encore.

[1] Geffroy, *Notices*, p. 34.
[2] Muller, *Saga Biblioth.*, III, p. 481.
[3] *IV Riddara Sögur*, p. 34-92.
[4] Müller, III, p. 480.
[5] Id., p. 481 (publiée à Copenh., 1859, in-8°).
[6] Müller, III, p. 481.
[7] Wieselgren, II, p. 433.
[8] Müller, III, p. 482.
[9] *Kirjalax Saga* « Histoire de *Kurios* Alexis », Saga très-curieuse imprimée en partie dans *XLIV Pröver*, p. 400-406.
[10] Müller, III, p. 484.
[11] Id., *Ibid.*
[12] Id., *Ibid.*
[13] *IV Riddara Sögur*, p. 1-34.
[14] Voir plus haut, ch. II, p. 96.

FIN.



Paris — Imprimerie A. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.





